

AUX ORIGINES
DES EGLISES ET CHAPELLES RURALES
des Alpes-de-Haute-Provence



Daniel THIERY

La Motte-du-Caire, 2008-2010

Photo page de titre : chapelle Saint-Domin à Allons (mars 2010)

Introduction

Tenter de retrouver l'origine des églises et chapelles rurales d'un département peut sembler présomptueux. L'étendue du territoire, la complexité de sources aléatoires, un long temps où émergent peu de renseignements et surtout des silences de plusieurs siècles, ne favorisent pas un tel projet. Si le deuxième millénaire est mieux documenté que le précédent, il présente également des zones d'ombre où rien ne filtre. Aussi il fallait mettre en œuvre toutes les données disponibles, les coordonner, les comparer, afin de tenter une approche peut-être envisageable.

Nous nous sommes attachés essentiellement aux édifices ruraux édifiés en pleine campagne, en état, ruinés ou disparus. L'ordre alphabétique des communes nous a paru le plus simple pour mettre en œuvre cette étude. Un premier paragraphe présente succinctement la commune sous ses aspects géographique, démographique, archéologique et historique. Sont exposées les données générales la concernant avec les premières mentions tirées des archives. Est présentée également l'église paroissiale qui ne fait pas l'objet direct de notre enquête, mais, lieu de rassemblement de la communauté, participe à la compréhension générale. Elle est souvent la première citée par les sources. Issue de l'enchâtellement, elle succède à la première paroisse à qui elle emprunte en grande majorité la titulature.

Arrivent ensuite les lieux de culte pour lesquels nous possédons au moins une mention, étant bien conscient qu'il nous en a échappé un lot considérable. On rencontre ces derniers sous la forme d'un lieu-dit portant le nom d'un saint sur les cadastres et cartes modernes. Mais aucune source écrite ne permet de les aborder. Pour ceux qui font l'objet d'une notice, nous indiquons toutes les sources rencontrées. Enfin, en guise de courte synthèse, nous tentons une approche de localisation dans le temps, nécessairement approximative et indiquant une période très large de l'Histoire.

Nous présentons succinctement les éléments d'approche et de compréhension qui nous ont permis de rédiger chaque notice communale.

1) Les sources d'archives, manuscrites et publiées

Les cartulaires

A part quelques données fournies par le cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble avec le testament d'Abon en 739, il faut attendre le cartulaire de Cluny avec l'énumération des domaines du père de saint Mayeul en 909 pour acquérir quelques bribes. C'est à partir du XI^e siècle, avec les cartulaires de Lérins et de Saint-Victor principalement, que l'horizon s'élargit et qu'un large éventail de données devient enfin accessible. Non seulement les chartes énumèrent des donations de terres et de biens aux monastères, mais elles indiquent si l'église, objet du don, est déjà existante et elles nomment son propriétaire. L'information est d'importance car elle indique une fondation antérieure au don et à l'époque où ce dernier est effectué. Cette donnée permet de classer un nombre important d'édifices pendant la période du premier millénaire, sachant également qu'il est probable qu'aucun édifice n'a été construit durant la période très instable du Xe siècle.

Les biens du chapitre de Digne en 1180

C'est le texte d'une bulle du pape Alexandre III en 1180 confirmant les biens du chapitre de Digne présenté par E. Isnard en 1914. Il cite l'état des biens du chapitre dans le petit diocèse de Digne de cette époque qui ne comprenait qu'une quarantaine de paroisses. Ne sont nommées que les paroisses avec quelquefois le titulaire de l'église et non les autres édifices.

L'enquête de 1278 dans la baillie de Castellane

Editée par E. Baratier, elle constitue le deuxième volet de l'Enquête sur les revenus de Charles I^{er} d'Anjou de 1252. Le premier volet nous renseigne uniquement sur les *castra* alors que l'enquête de 1278 dans la baillie de Castellane ajoute la *domus religiose* et s'informe s'il existe *aliquis prelatus*. C'est ainsi que nous apprenons qu'il existe dans chaque castrum une église paroissiale et de qui elle dépend. Ne sont citées que les églises paroissiales et non les autres édifices.

Les pouillés du XIV^e siècle

Ce sont des catalogues recensant les bénéfices d'un évêché sur les églises de son diocèse. Ils ont été établis principalement durant le XIV^e siècle et ont été publiés pour les provinces d'Aix, d'Arles et Embrun en 1923. Outre le montant du bénéfice, est cité également le bénéficiaire. Quelquefois est nommé le titulaire de l'église. Ces catalogues offrent une vision globale des paroisses érigées dans les *castra* de chaque diocèse au XIV^e siècle mais ne nomment pas les autres édifices religieux. On peut comparer les données avec celles fournies par les *Instrumenta* de la *Gallia Christiana Novissima* pour chaque diocèse.

Les affouagements de 1315 et de 1471

Publiés par E. Baratier dans sa *Démographie provençale*, nous nous sommes servis des données fournies par l'*Atlas Historique*. Ces affouagements permettent d'apprécier la population à ces deux dates. Au début du XIV^e siècle, celle-ci est importante et atteint des sommets que l'on ne retrouvera souvent plus par la suite. En 1471, elle a diminué de 50%, même parfois de 60% et jusqu'à constater que certaines communautés sont inhabitées. Peste, guerres et bandes armées en ont été les causes. La période de prospérité du XIII^e siècle et du premier quart du XIV^e a été favorable à l'édification de nombreux lieux de culte. C'est l'éclosion et l'apogée du deuxième âge roman en Provence. Par contre, à la fin du XV^e siècle, l'abandon massif de hameaux, de fermes et de bastides que l'on retrouve sous le terme de *villard* a causé la perte de nombreux lieux de culte et de chapelles rurales. Dans les villages, l'entretien de l'église a été négligé. Ces données démographiques sont essentielles pour évaluer l'émergence et la disparition de certains édifices.

Pouillés du diocèse de Riez de 1730

C'est un cahier coté 5 G 4 aux ADAHP portant le titre *Biens et Pouillés du diocèse de Riez*. L'auteur, anonyme, recense par ordre alphabétique des communes les prébendes et bénéfices des chapelles et prieurés du diocèse de Riez.

Les visites pastorales des évêques de l'Ancien Régime

Nous ne possédons que les visites des diocèses de Gap, Digne et de Senez. Elles couvrent les XVII^e et XVIII^e siècles. A Digne, une seule est complète, celle de 1684, l'autre, de 1677, est fragmentaire. A Gap elles

commencent en 1599 pour se poursuivre jusqu'à la Révolution. Elles sont précédées, durant le XVI^e siècle, des collations de chapellenies. A Senez, les visites de Mgr Soanen au tout début du XVIII^e siècle sont particulièrement riches et recensent tous les édifices religieux avec leur description et parfois leur historique. Ce sont des documents essentiels pour reconnaître, pendant ces deux siècles, les édifices religieux, non seulement l'église paroissiale, mais les chapelles et succursales des hameaux, ainsi que les anciens prieurés même détruits.

Les expropriations révolutionnaires

Elles sont consignées dans la série Q des ADAHP et forment une énorme masse de documents. Il faudrait y passer plusieurs mois afin de découvrir le destin de tous les lieux de culte expropriés et vendus aux enchères publiques. Si une partie d'entre eux a été rachetée ou rendue, une autre partie est demeurée dans le domaine privé, réappropriée ou délaissée. On en rencontre un assez grand nombre encore repérable, mais certains ont disparus définitivement, laissant seulement le nom d'un lieu-dit.

Le coutumier de 1835

C'est le résultat d'une enquête commandée par l'évêché de Digne afin de connaître les rites, processions et pèlerinages de chaque paroisse. Chaque curé de paroisse a rédigé le sien, parfois avec beaucoup de négligence, parfois avec plus de détails. Le plus complet, comprenant 50 pages, est celui de Banon. Avec ces documents on découvre les chapelles rurales, leur état, leur titulaire et les visites que les paroissiens y font durant l'année. Ce coutumier est consigné aux ADAHP en 2 V 73.

Les visites pastorales des évêques au XIX^e siècle

Depuis la Révolution, le diocèse de Digne englobe la totalité du département des AHP et les visites s'échelonnent durant la deuxième moitié du XIX^e siècle, débordant quelque peu sur le début du XX^e siècle. Elles sont consignées dans la série 2 V des ADAHP. Les dossiers sont très volumineux couvrant l'ensemble des paroisses qui sont visitées en moyenne tous les cinq ans. Il ne s'agit plus d'un texte rédigé comme autrefois, mais d'un formulaire imprimé à remplir par le secrétaire de l'évêque. Outre la description des églises, de leur ameublement et des aménagements à effectuer, sont citées les chapelles rurales avec leur titulaire. On apprend si elles sont en bon état, ou à réparer, parfois même à désaffecter vu leur délabrement. Les processions, pèlerinages et messes sont également mentionnées. On connaît parfois même l'historique de leur fondation.

L'enquête sur les lieux de culte de 1899

Elle ressemble quelque peu au coutumier de 1835 puisqu'elle recense les chapelles rurales, indique leur état et les processions diverses qu'on y fait. 2 V 73 aux ADAHP.

Les inventaires de 1906

Suite à la loi du 9 décembre 1905 sur la séparation des Eglises et de l'Etat, les édifices religieux deviennent la propriété des communes. Dès février 1906, des enquêteurs viennent recenser les objets contenus dans les églises et chapelles de chaque paroisse. Sont citées parfois les chapelles rurales, donnant même leur contenance. Aux ADAHP 1 V 67-68.

2) Cartes et plans

Carte de Cassini

L'avantage de cette carte est qu'elle a été confectionnée juste avant la Révolution, donc avant les destructions et expropriations de cette période. Elle reflète l'état des lieux de culte en bon état ou ruinés, avec leur titulaire

et leur situation géographique. Il arrive que ce soit le seul renseignement que nous possédions sur l'existence d'une chapelle. Pas assez ancienne pour être signalée par les cartulaires médiévaux et disparue sans laisser de traces lors de la Révolution.

Cadastre napoléonien

N'ayant pu consulter les états de sections de toutes les communes du département, nous nous sommes contentés d'examiner les plans parcellaires consultables sur Internet. Ils datent de la première moitié du XIXe siècle. Noms de quartiers, lieux-dits et figurations d'édifices dans la campagne apportent tout un lot de données que l'on doit confronter avec les premières présentées plus haut.

Cartes IGN modernes

Elles figurent l'état actuel des édifices ruraux, qu'ils soient en état, en ruine ou seulement signalés par le nom d'un saint.

3) L'archéologie et l'architecture

La carte archéologique de la Gaule

Cette carte concernant le département a été publiée en 1997 par le CNRS. Elle propose l'inventaire par communes des découvertes archéologiques faites anciennement ou récemment. On constate qu'un nombre important d'édifices religieux souvent ruinés est édifié sur des sites antiques ou du haut Moyen Age. Tombes sous lauzes, sarcophages, épitaphes et autre mobilier attestent des occupations durant le premier millénaire où l'Eglise est solidement implantée. La carte révèle même des édifices qui ne sont signalés par aucun texte.

L'architecture

Elle est un indice de datation, mais correspond au dernier état de réfection de l'édifice. Au cours des siècles, pendant les périodes instables, celui-ci se détériore et parfois même n'est plus qu'un tas de ruine. Lors de la période florissante qui suit, il est restauré, reconstruit et réhabilité. Des modes de construction remplacent les précédents, mais parfois laissent en place quelques éléments plus anciens. C'est alors que l'on peut déceler les différentes phases de construction, mais que voir quand un édifice est entièrement enduit ! Il existe peu d'ouvrages sur l'architecture des édifices du département, les principaux provenant de R. Collier avec *La Haute-Provence monumentale et artistique* et de G. Barraol et J. Thirion avec *Provence Romane 2* et *Alpes Romanes*.

4) Les historiens

Simon Bartel, 1636

C'est un prêtre du diocèse de Riez qui vécut au XVIIe siècle. Décédé le 13 mars 1649 à Mezel où il était prieur-curé, il a écrit en latin une *Histoire chronologique des évêques de Riez*, livre paru à Aix en 1636. L'intérêt de l'ouvrage est qu'il passe en revue toutes les paroisses du diocèse de Riez et livre, outre une description du castrum, les titulaires des églises et leurs bénéficiaires. Il cite également les prieurés procurant des bénéfices à leurs propriétaires. Sont exclus les autres édifices.

Honoré Bouche, 1664

Avec sa *Chorographie ou description de la Provence* parue à Aix en 1664 H. Bouche dresse une monumentale histoire de la Provence. On y glane de nombreux renseignements sur certains prieurés ou chapelles remarquables. Nous ne citerons ici que la dissertation sur la chapelle Saint-Jean-du-Désert à Entrevaux et sa source miraculeuse.

Abbé Albert, 1783

L'intérêt des deux tomes de *l'Histoire naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun* réside dans les notices des communautés et paroisses à la fin de l'Ancien régime. On y découvre les églises paroissiales avec leur titulaire, mais également les nombreuses succursales qui vivifient ce pays de montagne. Pour le département, il s'agit des communautés des vallées de l'Ubaye et de Barcelonnette, de Seyne et du bassin de Turriers, soit une trentaine de communautés.

Achard, 1787-1788

Avec sa *Description historique, géographique et topographique*, l'auteur compose une notice sur chaque communauté de Provence. Outre l'église paroissiale et son titulaire, il répertorie les prieurés, les succursales, les chapelles, décrit les pèlerinages et les fêtes patronales, tente parfois un historique d'un monument en recherchant sa fondation où les Templiers sont trop souvent les initiateurs. Composée juste avant la Révolution, cette *description* reconstitue l'état des paroisses de l'Ancien Régime.

Abbé Féraud, 1849 et 1879

Deux ouvrages permettent d'appréhender la vie religieuse au cours du XIXe siècle, *Les Alpes-de-Haute-Provence. Géographie historique et biographique du département des Basses-Alpes* et *Souvenirs religieux des Eglises de la Haute Provence*. Dans le premier il recense les communes par cantons en proposant une description géographique et historique de chacune. Le paragraphe réservé aux édifices religieux nous renseigne sur les édifices, les succursales, chapelles et coutumes. De grandes phrases sont recopiées textuellement d'après Achard qui n'est pas cité, ainsi que l'abbé Albert. Si bien qu'il reproduit sans vérification les erreurs commises par ses prédécesseurs. Il a également tendance à attribuer ou à faire attribuer de nombreuses fondations à l'Ordre du Temple qu'il rencontre presque partout.

Répertoire des abbayes et prieurés, 1909 et 1935

Trois moines bénédictins offrent un répertoire complet des abbayes et prieurés. Ce sont d'abord Dom Beaunier et Dom Besse qui publient en 1909 *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*. Puis c'est au tour de Dom Cottineau en 1935 avec son monumental *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*. Le premier présente un classement par diocèse, le second par ordre alphabétique. Une abondante bibliographie accompagne chaque notice.

Les monographies

Elles sont l'œuvre d'érudits, le plus souvent des curés de paroisse, qui rédigent une histoire d'un village. Composées essentiellement à la fin du XIXe et début XXe siècle, elles sont beaucoup plus détaillées que les œuvres précédentes, s'attachant à un sujet particulier et donc plus restreint. On peut citer, entre autres, les abbés Aillaud, Corriol, Féraud, Maurel et Pélissier.

L'Atlas historique

Œuvre de trois éminents historiens, paru en 1969, cet *Atlas* présente les données historiques essentielles concernant chaque commune de Provence. Des cartes, principalement celles concernant les ordres religieux, permettent de saisir d'un coup d'œil l'implantation des abbayes sur le territoire de chaque commune.

L'association pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine religieux de la Haute-Provence

Cette association a publié depuis les années 1980 plus d'une trentaine de bulletins concernant le patrimoine religieux du département. Une grande partie d'entre eux est consacrée à l'étude d'un monument ou aux édifices religieux d'une commune. Parallèlement, elle dresse un inventaire des lieux de culte par commune.

Guides touristiques et Internet

Ce sont les dernières sources qui fournissent des renseignements sur les lieux de culte, malheureusement sans citer les sources, à part Wikipedia mais qui se sert d'informations infondées comme celles fournies par Michel de la Torre.

Notre enquête sur les lieux de culte est divisée en deux parties. Dans la première nous présentons par ordre alphabétique des communes les notices les concernant ; dans la deuxième nous tentons un classement chronologique.

Notices communales

AIGLUN

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Digne Ouest. Population disséminée sur 1489 hectares. Terroir délimité par le torrent des Duyes à l'ouest et par la Bléone au sud. Au sud, également, passage de la voie antique Vence/Castellane/Sisteron, aujourd'hui N 85 ou Route Napoléon. Terroir de collines entre 500 et 900 m d'altitude. C'est en 1180 qu'apparaît l'église d'Aiglun, *ecclesia de Aiglesino*, lors de la confirmation des biens du chapitre de Digne par le pape Alexandre III (Isnard, p. 136). Treize ans plus tard *Bertrandus de Aiglesino* est cité comme témoin lors d'une controverse opposant le prieur de Gigors et le seigneur de Bellaffaire (CSV II, n° 992, p. 445). Puis, les Pouillés du diocèse de Digne, en 1351, indiquent que la prébende du chapitre se monte à 18 livres et celle du chapelain à 10 livres. Enfin, en 1376, le chapelain de l'*ecclesia de Egleduno* perçoit 8 florins pour deux ans (p. 255 et 258).

1. Chapelle Saint-Jean

Elle est sise sur une colline, au centre de la commune. Aujourd'hui en ruine, il subsiste, selon Collier (p. 63), *les murs gouttereaux de la nef à trois travées, l'abside en tuf voûtée en cul-de-four, des sortes de minuscules absidioles flanquant la dernière travée de la nef*. Il la date de la fin XIe-début XIIe siècle. Le site de la commune d'Aiglun sur Internet présente un historique de cette chapelle. Il note auprès de l'édifice *la présence de nombreux fragments de tegulae romaines* que ne signale pas d'ailleurs la CAG (n° 001, p. 73). Il en donne ensuite une description.

Il est probable que nous sommes sur le site de la première église paroissiale. Elle devait dépendre de l'évêque de Digne. La présence de témoins antiques laisse envisager une occupation au haut Moyen Age. La titulature à saint Jean correspond bien aux patronages des premières églises. L'édifice présente de nombreux remaniements jusqu'à l'époque moderne. Il figure en état sur la carte de Cassini (n° 153). Lors de la visite pastorale du 19 octobre 1857, la chapelle est signalée *en bon état*. Puis, en 1865, *elle a besoin de réparations* et en 1872, *il faut la réparer* (2 V 87). Elle ne figure pas dans la liste des lieux de culte établie en 1899, signe de son complet abandon. Un cimetière devrait apparaître lors de sondages éventuels.

2. Eglise Sainte-Madeleine du Viel Aiglun

Il s'agit de l'église du castrum. L'abbé Féraud (p. 55) et R. Collier (p. 180-181) pensent que la date de 1555 gravée sur le portail correspond à son édification. Pour Collier, son architecture renvoie bien à celle du XVIe siècle. La titulature à sainte Madeleine conforte cette hypothèse, le culte de cette sainte de Provence s'étant renforcé à partir de ce siècle (exemples parmi d'autres : églises de Valernes et de la Motte-du-Caire). Cependant il est difficile d'imaginer qu'une église paroissiale antérieure n'ait pas existé au centre du village fortifié avec le château. La chapelle Saint-Jean est beaucoup trop éloignée pour assurer un service paroissial confortable. Les traces d'un édifice plus ancien se remarquent au bas de la façade ouest de l'église par un appareil lité de petits galets. D'autre part, le toponyme *St-Martin* qui figure dans la pente Est du site pourrait correspondre au premier titulaire de l'église.

Le dépeuplement du village perché va commencer à la fin du XIXe siècle et se poursuivre jusqu'en 1942 où il sera complètement abandonné. Réinvesti à partir de 1962, il va retrouver vie et l'« Association des amis du Viel Aiglun » restaure l'église à partir de 1980. Entre temps, une nouvelle église dédiée à sainte Delphine est construite en 1974 au centre du nouvel habitat situé près de la N 85, ainsi qu'un nouveau cimetière à l'écart.

Synthèse

Le centre communautaire a ainsi connu trois localisations correspondant aux phases successives de l'habitat et du peuplement : une église isolée sur une colline desservant un habitat dispersé, sur un site antique, peut-être d'origine carolingienne ; une église castrale au centre du village fortifié élevée au cours des XIe-XIIe siècles ; une dernière église issue du regroupement de la population dans la plaine, à l'époque contemporaine, après l'abandon de l'église castrale.

ALLEMAGNE-EN-PROVENCE

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers. Aujourd'hui dans le canton de Riez. Sur le plateau de Valensole, au sud-ouest de la commune de Riez. La CAG (n° 004, p. 74-75) fait état de plusieurs sites antiques sur la commune traversée par une voie antique en rive gauche du Colostre reliant Riez à Aix-en-Provence.

En 1182 apparaît un certain *Isnardus de Alamannia* (CSV I, n° 223, p. 250). Au début du XIII^e siècle sont cités deux *castra*, le *castrum Alamanie* et le *castrum castelleti B. d'Autana*. Ce dernier et sa communauté seront réunis à celle d'Allemagne au XV^e siècle (Atlas, p. 160). Les deux communautés possèdent chacune une église paroissiale desservie par un vicaire. 1274 : *vicarius de Alamania*, *vicarius Castelleti*. 1351 : *vicarius de Alamania*, *ecclesia Castelleti subtus Regium* (Pouillés p. 106, 110 et 112). Ce Castellet est dit *subtus Regium*, sous Riez, pour le différencier des autres Castellet.

La carte de Cassini (n° 153) révèle, outre l'église paroissiale :

- . une chapelle Notre-Dame de la Colle, rive gauche du Colostre
- . une chapelle Saint-Pierre sur l'autre rive, en face
- . une chapelle Saint-Eloi, à l'entrée du village à l'ouest
- . une chapelle St-Marc à l'est du village.

3. Notre-Dame de la Colle sur une motte castrale

La CAG reconnaît à 700 m au sud-ouest du village *une motte castrale médiévale* (n° 004, p. 74-75). Étudiée par Daniel Mouton, elle se présente sous la forme d'une plate-forme de 26 m x 15 m, défendue par un fossé côté est. À l'ouest se dressait une chapelle orientée N-E et dont les caractéristiques architecturales nous reportent au second âge roman provençal¹. Ce sont les seules bribes de renseignements connus, car Achard, Féraud et les documents ecclésiastiques n'en font pas mention. Le qualificatif attribué à Notre Dame, *de la Colle*, est fourni par la carte de Cassini. Elle figure en état en section D 1, parcelle 190, sur le cadastre de 1825, sous l'appellation *Notre Dame*.

4. Chapelle Saint-Pierre

Elle est seulement signalée par la carte de Cassini. Un quartier *St-Pierre* apparaît encore sur les cartes actuelles de l'IGN, mais sans aucun bâtiment ni ruine.

5. Chapelle Saint-Eloi, protectrice des chevaux

Elle est mentionnée le 10 novembre 1866 comme *chapelle de confrérie, dans le village et en bon état* (2 V 90). L'enquête de 1899 nous renseigne qu'il existait *une chapelle à l'entrée du village, sur le bord de la route en venant de Saint-Martin. Autrefois messe dite une fois ou deux par le curé. Aujourd'hui, bénédiction des animaux le 24 juin jour de saint Eloi*. Ce saint est particulièrement vénéré en Basse Provence où il est associé à saint Jean que l'on fête le même jour. D'abord patron des maréchaux-ferrants, il devient patron des agriculteurs et des bêtes de somme. C'est en son honneur que sont organisées les courses de chevaux et les cavalcades². À l'issue de la messe dite à l'église ou à la chapelle dédiée au saint, le prêtre bénissait et aspergeait d'eau bénite les chevaux rassemblés. La chapelle, dédiée à saint Eloi, figure sur la carte de Cassini. De 1866 à 1888, elle est dite *chapelle de confrérie* et en bon état. Le 19 août 1891, elle est reconnue *en mauvais état* (2 V 90 et 93).

6. Chapelle Saint-Marc, premier lieu de culte commémoré par un pèlerinage

C'est Bartel en 1640 (p. 48-49) qui qualifie l'édifice de *très ancien petit sanctuaire* (sacellum) *dédié à saint Marc évangéliste, construit au sommet d'une colline*. Puis Achard relate que *non loin du village sur la cime d'une colline située à la droite en entrant dans le chemin d'Allemagne à Riez, est une Chapelle dédiée à S. Marc, où les habitants se rendent en Roumavagi le jour de la Fête de ce Saint, leur patron*. L'abbé Féraud reprend le même récit : *on trouve, sur le coteau de Saint-Marc, une chapelle dédiée à ce saint, qui est fort ancienne, et où les*

¹ Mouton Daniel, « Les fortifications de terre de la Provence médiévale : l'exemple du bassin de la Durance moyenne », *Bastides, bories, hameaux. L'habitat dispersé en Provence*, Mouans-Sartoux, 1986, p. 118. Manque la description des ruines de l'église.

² Benoît Fernand, *La Provence et le Comtat Venaissin. Arts et traditions populaires*, Aubanel, 1975-1992, p.244-245.

*habitants se rendent en roumavagi le 25 avril. L'enquête sur les lieux de culte du diocèse de Digne en 1899 confirme : chapelle rurale Saint-Marc sur le coteau de ce nom. Coutume séculaire sans autorisation écrite : messe deux fois par an par le curé le 25 avril et le lendemain ou surlendemain*³. Cette coutume perdure encore aujourd'hui le jour de la saint Marc, 25 avril.

Saint Marc est non seulement le patron de la paroisse, mais également le titulaire de l'église paroissiale. Celle-ci correspond à l'église du castrum qui s'est constitué au cours du XIIe siècle. Elle a repris la même titulature de l'église qui l'a précédée. Construite sur un promontoire, à 700 mètres à l'est du village, la chapelle Saint-Marc, plusieurs fois remaniée, présente, selon R. Collier, *trois chapelles (qui) ont dû se succéder avant l'actuelle : un édicule quadrilobé, une chapelle du XIe siècle, une autre du XIIe ou du XIIIe siècle, prise dans la précédente*⁴. Du matériel préromain a été repéré sur la plate-forme qui a été aménagée par un fossé et un mur de pierre sèche qui pourraient remonter à *l'époque médiévale*, formule bien vague⁵. Seul, R. Collier pressent que cette chapelle remonte au-delà du XIIe siècle comme ne le suggèrent pas D. Mouton et la Carte Archéologique. Le pèlerinage séculaire vers le premier lieu de culte semble confirmer cette observation.

7. Eglise du Castellet

Les seules mentions de l'habitat et de l'église sont fournies aux XIIIe et XIVe siècles, *castrum et ecclesia Castelleti*. Suite à la grande peste, le site est abandonné et son terroir rattaché à celui d'Allemagne. D'après la CAG (p. 75), il faut situer le site *en bordure de la vallée du Colostre (rive gauche), à environ 1 km au nord-est de La Moutte (altitude : 550 m)*. Y ont été découverts plusieurs monnaies romaines ainsi que des restes de fortifications et *une motte tronconique peut-être médiévale*. Le lieu-dit *St-Antoine*, au pied de l'éperon du Castellet, rappelle peut-être la dédicace de l'église.

Synthèse

Le territoire paraît avoir été investi dès le haut Moyen Age, avec en particulier l'église Saint-Marc élevée sur un site antique et qui pourrait être à l'origine de la communauté. Le pèlerinage annuel traduit encore aujourd'hui cette pérennité de la mémoire collective. La chapelle disparue de Saint-Pierre, en milieu ouvert, pourrait relever également de cette période. Au début du deuxième millénaire, s'élèvent deux mottes castrales, dont celle du Castellet va former un castrum éphémère. Puis se construit le village actuel, regroupant la population. Enfin, après les guerres et la peste, une chapelle dédiée à saint Eloi est élevée à l'entrée du village en protection des troupeaux et contre les fléaux.

³ Achard, I, p. 207. Féraud, p. 156. Lieux de culte, 1899, n° 6.

⁴ Collier, p. 134.

⁵ Mouton Daniel, op cité, p. 118. Carte archéologique, n° 004, p. 74.

ALLONS

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane. Aujourd'hui dans le canton de Saint-André-les-Alpes. Terroir montagneux traversé par le torrent de l'Ivoire (altitude moyenne du torrent : 1050 m). Au XVe siècle, la communauté de Vaucluse située au nord d'Allons lui est rattachée. Elle comprend 12 feux en 1315, soit une soixantaine d'habitants. Aucune église paroissiale n'y est mentionnée lors de l'enquête de 1278. La paroisse d'Allons vénère deux saints : Domnin et Martin qui ont chacun une chapelle hors du village. Celle de Saint-Martin est facilement datable, créée par les moines de Saint-Victor au début du XIIe siècle. La fondation de Saint-Domnin apparaît être antérieure, sans doute à l'époque carolingienne. Toutes deux faisaient l'objet d'un pèlerinage avec procession et messe le jour de la fête du saint.

8. La chapelle Saint-Martin, prieuré de Saint-Victor

En 1042, Pontius Silvanus donne à Saint-Victor un manse *in villa quam nominant Alons*. Le manse est tenu par Girardus Pecia Cudas. Le terme *villa* remonte à l'époque carolingienne et désigne un grand domaine avec les fermes (manses) et ses annexes, ainsi que des terres, près, bois, etc. Elle appartient à un riche propriétaire, Pons Sylvain, qui réside à Annot. Il a confié la gestion d'un de ses manses à un tenancier nommé Girard. Il en fait don aux moines⁶. Ceux-ci s'y installent et construisent une *cella*, un prieuré, qui est citée en 1113 (CSV II, n° 848, p. 238). L'église du prieuré apparaît peu de temps après, en 1122, *ecclesia sancti Martini de Alonz* (CSV II, n° 777, p. 123). A la même date de 1122 est citée, outre *l'ecclesia sancti Martini de Alonz*, la *parrochia de Alonz*. Une église paroissiale a été créée dans le village où s'est regroupée la population. Elle reprend la titulature de l'église du prieuré, saint Martin. Celui-ci est encore cité en 1135, *cella de Alonz* (CSV II, n° 844, p. 227). Après cette date le prieuré n'est plus nommé.

En 1278, il n'existe *nec domus religiosa nisi prioratus dicti loci*, mais l'église paroissiale est tenue par un prieur et la collation appartient à l'abbé de Saint-Victor. La famille Silvain d'Annot citée en 1040 possède encore une maison noble à Allons, *domus Salvani de Annoto* (Enquêtes, p. 429-430, n° 843-844). Le prieuré n'apparaît pas dans les listes du 17 septembre 1337 concernant l'évêché de Senez dont dépend la paroisse d'Allons. Complètement abandonné, le prieuré tombe en ruine. La carte de Cassini (n° 153) signale encore *le cimetière et ancienne église* à son emplacement.

Un autre castrum va connaître une vie éphémère, celui de Vaucluse situé au nord de la commune. Il est cité lors de l'enquête de 1252, *apud Vallem Clausam*, mais il n'abrite pas de maison religieuse et ne possède pas d'église paroissiale (Enquêtes, p. 429, n° 841-842). Cette absence est confirmée par les Pouillés de 1300 où est cité un seul prieur pour les deux castra, *prior de Alonsio et Vallis Clause* (p. 290).

Le coutumier de 1835 précise que *l'on fait la fête de saint Martin, patron de la paroisse, le 11 novembre* et en 1899 que *la chapelle s'ouvre le 15 août pour les vêpres et le lundi après le 16 septembre pour la grand' messe. Elle a été bâtie en 1856 par les habitants sur l'emplacement de la vieille église après délibération du conseil municipal et autorisation préfectorale du 5 mai 1855*. La visite de 1858 est encore plus précise : *commencée seulement en 1854 et non encore achevée elle est sous le vocable de l'Immaculée Conception de la Ste Vierge, de saint Joseph et de saint Martin* (2 V 90). En fait, la nouvelle chapelle n'a pas été construite sur l'ancienne, mais plus près du village.

9. La chapelle Saint-Domnin, premier protecteur

Si saint Martin est le titulaire de la paroisse, saint Domnin en est le patron protecteur. Une chapelle existe encore aujourd'hui sous le titre de saint Domnin. En milieu ouvert, il pourrait s'agir de la première paroisse, celle qui a précédé celle du prieuré de Saint-Martin. Elle est située au quartier de *la Moutière*, déformation du mot *moutier*, *moustier*, *monastier*, monastère. Il est possible d'envisager une première paroisse carolingienne fondée par un monastère dont il ne subsiste plus que le toponyme évocateur. Un autre toponyme à proximité renforce cette hypothèse, le *Ravin des Villas* et *les Villas*. Les moines de Saint-Victor, en arrivant au XIe siècle, apportèrent le vocable de saint Martin, mais les paroissiens, tout en acceptant ce patronage, voulurent garder leur premier protecteur, saint Domnin, premier évêque de Digne que l'on fête le 16 septembre⁷.

⁶ CSV II, n° 779, p. 128. *Ego Pontius Silvanus, pro remedio anime mee et pro animabus parentum meorum, dono Deo et sancto Victori, Massiliensis monasterii, martiri Christi, et ejus congregationi duos mansos, unum in villa quam nominant Alons, quem tenet Girardus Pecia Cudas, et alium in castra quem nominant Petriscum, quem tenet Abundius.*

⁷ En fait, le premier évêque de Digne fut saint Vincent et non saint Domnin, son compagnon, comme on l'a cru fort longtemps.

Le coutumier de 1835 relate que *le 16 septembre on célèbre dans la paroisse la translation des reliques de saint Domnin, premier évêque de Digne*. En 1848 il est même précisé que *la paroisse d'Allons possède de vrais reliques de saint Domnin, évêque de Digne, elles furent apportées de ce lieu il y a environ 150 ans*. A cette date, la chapelle est en mauvais état. Dix ans plus tard, *la chapelle saint Domnin est fort ancienne et très petite et est située à la distance de 5 km à peu près du village*. En 1872, elle est toujours *en mauvais état*, puis en 1870 et 1872 *en assez bon état*⁸. Enfin, en 1899 l'enquête sur les lieux de culte confirme le pèlerinage : que *la chapelle dédiée à saint Domnin, à 3 km sur la route d'Allons à Saint-André, a été bâtie à une date inconnue sur un terrain particulier. Elle s'ouvre le 13 février et le 16 septembre avec une procession et une grande messe*. Bailly (p. 45) la décrit ainsi : *en bordure d'une prairie dans un site alpestre magnifique, à proximité d'un torrent aux eaux claires et fraîches. Petit édifice, certainement du XVe siècle, à deux travées et abside semi-circulaire de style roman*. On remarque que l'abside est orientée vers l'est.

Synthèse

Le site de Saint-Domnin paraît bien se révéler de la période carolingienne et être à l'origine de la première communauté paroissiale. Il est situé au pied de la colline du *Castelas* où s'élevait un oppidum protohistorique. Un deuxième site pourrait également relever de la même période, celui de la *bastide d'Haut-Ville*, à 1 km au NE du village. Il pourrait s'agir d'un domaine carolingien situé sur une colline, *la villa haute*, avec des terres cultivables aux abords du *Ravin des Combes* (altitude : 1124 m). Le prieuré de Saint-Martin créé par Saint-Victor au XIe siècle va donner sa titulature à l'église du village.

⁸ Visites pastorales de 1848, 1858, 1870 et 1872 (ADAHP, 2 V 90).

ALLOS

Faisait partie autrefois du diocèse de Senez. Très grande commune de 11665 hectares située dans le Haut-Verdon, elle a été investie par de nombreux petits hameaux tout le long de la vallée. Cette multiplicité a engendré la création de trois paroisses succursales au XVII^e siècle (La Foux, Bouchiers et Baumelle), ainsi que pas moins de 29 chapelles. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 n'en recense plus que 10⁹. Outre l'église paroissiale, une chapelle retient particulièrement l'attention, celle de Saint-Pierre.

C'est vers 1056, dans la charte concernant Colmars, qu'est cité pour la première fois Allos. Plusieurs personnages, avec leurs femmes et leurs enfants, font don à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, de la dîme des fromages des Alpes qui sont produits à la *Collo Martio* (Colmars) et à *ad Alodes* (Les Alleux). En outre, ils donnent la dîme des poissons du lac qu'ils appellent *Levedone* (lac d'Allos). Sont ensuite énumérés les confins et limites des lieux où ces dîmes seront perçues par les moines (CSV II, n° 765, p. 110).

10. La chapelle Saint-Pierre, ancienne paroisse.

La tradition, tenace, répète que la chapelle Saint-Pierre était l'ancienne paroisse. Cela commence par Mgr Soanen en 1699 lors de sa visite pastorale : *la chapelle de St Pierre qui est l'ancienne paroisse dont les prieurs tirent son nom*¹⁰. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 confirme : *la chapelle de S. Pierre, sur le chemin de Bouchiers, est la plus ancienne chapelle d'Allos, autrefois église paroissiale*. L'abbé Pélissier, dans son histoire d'Allos de 1901, reprend ces données et ajoute que *la tradition dit également qu'il y avait un cimetière à côté de cette chapelle, et la tradition est ici appuyée sur l'usage immémorial de chanter, chaque année, le jour de la fête de saint-Pierre, à l'issue de la messe, un Libera pour les morts qui reposent dans ce cimetière. Ces morts sont très nombreux, puisque l'action du temps, en corrodant peu à peu le petit plateau, surtout du côté du levant, met sans cesse à découvert des ossements humains*. Puis, il tente une explication : *il y a donc eu en cet endroit une agglomération d'habitations, à l'occasion d'une ou de plusieurs calamités publiques. Or, après avoir étudié avec soin les traditions locales et ce que disent les historiens provençaux de la première invasion musulmane, j'estime que nos pères ont cherché, pour la première fois, un refuge à saint-Pierre, pendant cette invasion. Le quartier est aujourd'hui tellement dénudé par les orages qu'il ne conserve plus que quelques rares vestiges des murailles qui l'entouraient autrefois. Longtemps après les Sarrasins, deux tours le défendaient : l'une, au levant, près du bois de Vacheresse ; l'autre, au couchant, sur la rive gauche du torrent de Bouchiers, et dont on voit encore les premières assises dans un champ nommé la Tourré, qui fait partie de la campagne de la Basse-Collète. Ces tours ont été construites probablement lorsque le vicomte de Turenne ravageait la Provence, ou à l'époque des guerres de religion, car la distance qui les sépare des anciennes murailles, qu'elles devaient défendre, nous prouve qu'elles n'existaient pas avant l'invention de la poudre à canon*¹¹.

11. Notre-Dame de Valvert

La paroisse d'Allos est sous le titre de Notre-Dame de Valvert et a pour patron saints Pierre et Paul. Elle dépendait de la mense épiscopale de Senez. Ecartée du village, elle ne sert que pendant l'été, la chapelle Saint-Sébastien, construite dans le village, faisant office de paroisse pendant l'hiver. Si les abbés Pélissier et Féraud la datent du XI^e siècle, les historiens actuels la situent plutôt au XIII^e siècle¹². La CAG (n° 006, p.76) fait état de découvertes anciennes près du cimetière et de l'église consistant en tombes en pleine terre et sous coffres de dalles, parfois accompagnées de *mobilier médiéval* (pégaus). Ici encore le terme *médiéval* reste très imprécis.

Synthèse

⁹ En voici la liste : *Outre l'église paroissiale, récemment restaurée, qui est éloignée de la ville et ne sert que pendant la belle saison. 1° Chapelle de S. Sébastien, qui sert d'église paroissiale pendant l'hiver, au centre de la ville. 2° Chapelle de S. Roch, sur le chemin de Colmars. 4° Chapelle de S. Pierre, sur le chemin de Bouchiers, la plus ancienne chapelle d'Allos, autrefois église paroissiale. Le curé ne dit la messe dans ces chapelles, celle de S. Sébastien excepté, que le jour de la fête patronale. Elles n'ont d'autres titres qu'un usage antique. Même observation pour les chapelles suivantes, qui sont dans les hameaux et qui servent en outre quand le curé doit porter les sacrements dans les hameaux. 5° N.D. de Grâce, au quartier de Guiman. 6° S. Jacques et S. Philippe au Seignus-Bas. 7° S. Laurent, diacre, au Seignus-Haut. 8° Ste Brigitte au quartier de ce nom. 9° Ste Madeleine, au Villard-Bas. 10° N.D. de la fleur, au Villard-Haut.*

¹⁰ ADAHP, 2 G 17, f° 154.

¹¹ Pélissier, *Histoire d'Allos, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Digne, 1901.

¹² Collier (p. 114-115). *Alpes Romanes* (p. 323-326). *Atlas Historique* (p. 159-160). Bailly (p. 45).

ALLOS 10-11

Il ressort une donnée qui ne semble pas souffrir de contredit, Saint-Pierre est *l'ancienne paroisse* et la tradition de venir prier pour les morts du cimetière conforte ce fait. Cette paroisse est liée, selon l'abbé Pélissier, à un village fortifié dont il restait quelques vestiges qu'il a remarqué au début du XXe siècle. Or le village actuel d'Allos a été créé lors de l'enchâtellement aux XIIe-XIIIe siècles. Des restes de fortifications sont encore repérables aujourd'hui. Il faudrait donc admettre que Saint-Pierre a été créé auparavant. L'hypothèse de l'abbé Pélissier avançant *la première invasion musulmane*, c'est-à-dire IXe-Xe siècle, pourrait se révéler judicieuse. Cependant si Saint-Pierre est *l'ancienne paroisse* pour les habitants qui ont créés le castrum d'Allos au XIIe siècle, Notre-Dame de Valvert pourrait être encore plus ancienne et la paroisse originelle. Les tombes du haut Moyen Age, son établissement en milieu ouvert, près du Verdon, confortent cette hypothèse. Il y aurait donc eu une première paroisse dédiée à Notre Dame durant la période carolingienne. Au IXe-Xe siècle, lors des troubles, l'habitat se serait perché plus haut dans une agglomération fortifiée avec une église dédiée à Saint Pierre et son cimetière. Le calme revenu, l'habitat serait de nouveau redescendu près de la première église, pour bâtir un nouveau castrum à proximité.

ANGLES

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane. Aujourd'hui dans le canton de Saint-André-les-Alpes. Petite commune de 983 hectares qui n'a jamais compté plus de 300 habitants.

12. Prieuré Notre-Dame et Saint-Honorat

Angles n'apparaît pas dans les textes avant le XIII^e siècle, *Anguli*. On ne sait quand les moines de Lérins y fondent un prieuré sous le titre de Notre-Dame et de Saint-Honorat. Il est probable que c'est l'évêque de Senez qui les installe dans le territoire en leur donnant quelques terres et leur confiant la gestion de l'église paroissiale. C'est en 1259 qu'est donnée la confirmation des possessions de l'abbaye de Lérins par le pape Alexandre IV, dont *in diocesi Senensi, ecclesia sanctae Mariae de Anglis* (CL 2, n° IV, p. 6). L'enquête de 1278 reconnaît que *l'église paroissiale dont le prieur est Bo. de Comis, moine de Saint-Honorat, et dont la collation appartient à l'abbé dudit monastère. Le seigneur est Gau. Balbus et dame Adalaisia* (p. 428, n° 836). Le deuxième prieur connu est Jacques Flory en 1390 (ADAM, H 900). Les moines, en 1360, avaient déjà établi la location d'un casal en faveur de Pierre Atenoleti, puis en 1376 les biens du prieuré en faveur d'Antoine Mistral, puis d'Honoré Milon en 1390 (ADAM H 910). Le prieuré de Notre-Dame de Valvert à Vergons, dont l'origine remonte à une donation de l'évêque de Senez à l'abbaye de Lérins en 1245, est uni en 1455 à celui d'Angles (CL 2, n° XCIX, p. 164). Les deux prieurés resteront dans les mains de Lérins jusqu'à sa sécularisation en 1788¹³. Le seul souvenir du prieuré subsiste avec le quartier du *Moustier* situé à 300 m à l'est du village. En 1899, l'enquête réalisée par l'évêché de Digne sur tous les lieux de culte du diocèse relate qu'il existe *une chapelle rurale, restes d'un ancien couvent, qui sert de temps immémorial pour la première messe de chaque dimanche, pour les baptêmes et enterrements du quartier*. Elle a été construite entre 1870 et 1876. En effet en 1858, 1865 et 1870, il n'existe pas de chapelle rurale, puis en 1876, *chapelle rurale Notre-Dame du Bon Secours, neuve, qui a été construite depuis la dernière visite* (2 V 90).

Synthèse

Si Angles est d'abord aux mains de l'évêque, celui-ci confie le territoire aux moines de Lérins afin de le faire fructifier et assurer le service paroissial. Le prieuré sera à l'origine du village. Aucun indice ne permet d'entrevoir une fondation antérieure.

Il faut mentionner une chapelle *St Jean* signalée par la carte de Cassini, au sud du village. Une section du cadastre napoléonien porte d'ailleurs ce nom. Mais pas d'autres indices concernant cette chapelle.

¹³ Abbayes et prieurés (II, p. 194) : *Prieuré de Notre-Dame et Saint-Honorat, dépendant de Lérins, uni au prieuré de Vergons (1454)*. Collier (p. 87) : *Le prieuré Notre-Dame de Valvert, à Vergons, fut uni en 1454 à celui d'Angles. Il n'apparaît pas avant 1245. Prieuré modeste où seuls le prieur et un moine étaient tenus de résider, il fut uni en 1454 à celui d'Angles. Ces deux prieurés restèrent la propriété de l'abbaye de Lérins jusqu'à sa sécularisation en 1788.*

ANNOY

Faisait partie du diocèse de Glandèves et était chef-lieu de viguerie. Aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune s'étend dans un territoire montagneux, le village et les hameaux étant répartis le long de la Vaire. La population a toujours été relativement importante malgré un lieu difficile à cultiver. Il subsistait, en 1471, après la grande peste, près de 350 habitants, ce qui suppose qu'elle se montait largement à plus de 1000 habitants au XIIIe siècle, chiffre qu'elle va retrouver à partir du XVIIe siècle.

Les donations à Saint-Victor de 1042

Les donations sont établies par plusieurs personnages dont le principal est Pons Sylvain. Elles sont faites à Saint-Victor et à l'église Saint-Pons *qui est dans le territoire appelé Sigumanna* (CSV II, n° 779, p. 126-128). Guérard, suivi par Charles Rostaing, y reconnaît l'ancien nom du bourg d'Annot. Or ce dernier est cité dans la charte sous son nom actuel, *Ermenricus de Anoth*. *Sigumanna* est un territoire et pas simplement un nom de lieu à identifier avec Annot. Dans le texte qui suit la charte (n° 780), le vocable est cité sous la forme de *Sago magna*, le rédacteur ayant cherché à rendre clair un toponyme obscur. Pour Charles Rostaing, le toponyme provient de la racine pré-indoeuropéenne *s-k, à valeur oronymique et hydronymique. Il cite un *Seguemagne* dans la commune du Thoronet (Lorgues, Var) et un autre *Sigomagna* dans la région de Riez, près de Valensole (p. 246). Le vocable ne s'est pas prolongé dans le temps. C'est dans ce territoire de *Sigumanna* qu'est réalisée la première donation, dont sont donnés les confronts. On peut ainsi le situer entre les Scaffarels et le village de Saint-Benoît au nord du Coulomp. Sont cités en effet le Coulon (*Cala*), la Vaire (*flumen Vaira*), Lare (*Lara*) et le Serre (*Serretum*). Sont cités également des toponymes disparus, *la Penne de Roca Rufa* et *le ruisseau Tribulum*. Un autre territoire est cité, celui de *Desomena*. Guérard (CSV II, dict. géog., p. 864) le situe à *la Saigne* ou *la Soigne*, dans la commune d'Ubraye. Le même Pons Sylvain avec son frère, leurs épouses et fils, donnent une pièce de terre qui fait partie du manse de Benedictus et qui est près d'un clos planté en vigne faisant partie du domaine (*dominicata*), peut-être le quartier de *la Condamine*.

Puis, plusieurs personnes font don à Saint-Victor de pièces de terre, de champs, de prés et surtout de vignes. C'est d'abord Willem, neveu de Pons Sylvain, qui fait don d'une vigne. Puis c'est Joan et son épouse qui offrent la moitié d'un champ appelé *Ruptus* ainsi qu'une partie d'un pré appelé *Cellata* (peut-être *la Salette* au Fugeret). Ils donnent encore une vigne domaniale située à *Ceresarios*, ainsi qu'une autre avec une source qui arrose un jardin. Puis, c'est Milon qui donne une vigne, une modifiée de terre sur le mont *Tribularium*, une autre terre et deux autres vignes dont une du nom de *Taman*.

Géronda, de la lignée de Pons Sylvain, avec ses fils, fait don de toute la terre culte et inculte qui est de l'alleu de son père. Cette terre s'étend en-dessous de la Combe jusqu'à la Vaire et le chemin qui va au *castrum Petriscum* (Peyresq). Hermenricus donne trois parts des terres de *Berlet* qui font partie du manse *Primus* avec le pré de *la baume de Canera*. Ermericus de Anoth donne une pièce de terre qui confronte la *baume Caneira* qui se trouve dans le *villare de Almald*. Jean Garnier offre quatre sétérées de terre *in villa Crispa*, ainsi que la moitié d'une terre nouvellement défrichée (*rota*, route) et une autre pièce de terre à *Desomena*. Enfin, Pons Sylvain fait don au monastère de deux manses, un *dans la villa appelée Alons* (Allons) que tient Girard et un autre *dans le castrum appelé Petriscum* (Peyresq) que tient Abundius.

Un ancien domaine carolingien

Un grand propriétaire se détache du groupe des donateurs, Pons Sylvain. C'est lui qui décide sa famille, ses proches et son entourage à faire des dons à Saint-Victor. Son domaine s'étend sur plusieurs territoires, *Sigumanna* et *Desomena*, mais aussi sur Allons, Peyresq et Ubraye, sans doute aussi sur Braux, Le Fugeret et Méailles. Il possède en propre son alleu, dit également *dominicata*, domaniale. Il est le seul à posséder des manses qu'il fait fructifier par des hommes de sa lignée ou de son entourage. Quand un de ceux-ci fait don d'une terre, elle est prise sur un manse qu'il entretient, mais qui relève de Pons Sylvain. C'est le cas du manse que régit Benedictus, sur lequel Pons prélève une pièce de terre qu'il donne aux moines. On relève également un *villare*, petit village ou groupe de fermes appelé *Almald*, ainsi que deux *villae*, la *villa Crispa* et la *villa Alons*, termes issus de la période carolingienne, mais désignant alors une grosse ferme et son terroir.

Lors de la donation, l'église Saint-Pons existe déjà et elle appartient à Pons Sylvain. Elle est sise dans le territoire de *Sigomanna*, qui, semble-t-il, s'étend dans la vallée de la Vaire. Il est probable que cette église et le territoire de *Sigomanna* soit le reliquat d'un ancien domaine carolingien, séquestré par la famille de Pons Sylvain au cours du Xe siècle lors des troubles et des guerres civiles. Ce domaine n'apparaît pas dans le

polyptique de Wadalde de 814, car sans doute aux mains d'un aristocrate ou d'une autre communauté religieuse¹⁴. Par contre, celui de Rouaine est cité comme faisant partie des domaines de Saint-Victor, *colonica in Ruacini* dans la *villa Virginis*. Il est probable que le vocable *Sigomanna* soit le toponyme antique du territoire d'Annot et peut-être aussi le nom de la peuplade préromaine qui l'habitait. L'église Saint-Pons est à l'emplacement du village et de l'église paroissiale actuelle, maintenant dédiée à saint Jean-Baptiste. Elle occupe le sommet d'une petite colline dominant la vallée, le village s'étant développé sur les pentes. Jusqu'en 1135, l'église Saint-Pons, donnée aux moines, n'est citée que comme *cella*, c'est-à-dire comme église de prieuré et non comme église paroissiale.

13. Notre-Dame de Vers-la-Ville, première paroisse et lieu de procession

500 m au nord du village, au pied de la pente de la montagne, subsiste une chapelle dédiée à Notre-Dame au quartier dit de *Vers-la-Ville*. Les auteurs y placent le premier village médiéval d'Annot. Le toponyme *ville* évoque une fondation carolingienne, centre d'un domaine. Des tombes ont été découvertes autour de la chapelle, mais sans indications précises pour en reconnaître l'antiquité. Cette église semble être restée paroissiale jusqu'à la fin du XIIe siècle au moment où s'est formé le castrum. L'église du prieuré est alors devenue paroissiale et Notre-Dame de Vers-la-Ville a été abandonnée comme paroisse. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 nous révèle que les paroissiens ne l'ont pas oublié : la veille de l'Ascension et le mardi de Pentecôte ils s'y rendent en procession et le curé y célèbre la messe¹⁵.

14. Notre-Dame de Vérimande et les Templiers

D'après l'abbé Féraud (p. 292-293), *les Templiers possédaient jadis à Annot un couvent très riche, qui était une succursale de leur établissement du Fugeret. La chapelle de Vérimande et ses attenances, l'ancienne paroisse et une partie des propriétés voisines leur appartenaient, aussi bien que le quartier appelé Preoulat, prieuré. Après la suppression de l'Ordre, l'ancienne paroisse fut érigée en chapellenie, le preoulat fut assigné à la paroisse, et les terres de Vérimande vendues aux religieux de Saint-Pons de Nice. Dom Beaunier, dans Abbayes et Prieurés (II, p. 173) reconnaît : Notre-Dame de Virimanda, dépendant de Saint-Pons de Nice (1247) et uni à la charge du prieur claustral (1610). L'Atlas Historique (p. 160) souligne qu'Annot était une possession des templiers et de Saint-Victor, réunie au domaine comtal. Les Pouillés de 1351 et de 1376 signalent seulement : ecclesia Mosterii de Annoto et ecclesia Beate Marie de Virimando (p. 262 et 265). Il semble qu'on a fait confusion entre Notre Dame de Vérimande et Notre Dame de Vers-la-Ville. En effet, la citation de 1247 ne concerne pas la première mais bien la seconde : in diocesi Glandatensi, ecclesiam Sancte Marie de Annoto, cum pertinentiis suis¹⁶. C'est Notre Dame de Vers-la-Ville qui dépend de l'abbaye de Saint-Pons de Nice. Vérimande et son tènement sont une annexe des Templiers établis au Fugeret. Effectivement, après la suppression de l'Ordre au début du XIVe siècle, l'ensemble des biens des Templiers revinrent à l'abbaye de Nice. Le 22 février 1369 est cité Antoine Rocca, prieur de l'église de Notre Dame de Virimanda située au territoire d'Annot¹⁷.*

15. La chapelle Sainte-Anne à Rouaine

L'église paroissiale de Rouaine est dédiée à Saint-Pierre-aux-Liens. Une chapelle rurale dédiée à sainte Anne est signalée en 1866, 1870 et 1876, elle est *en bon état pour les messes* (2 V 86). En 1884, il faut réparer la porte. Elle est encore actuellement en bon état, située à 500 m à l'ouest du village. Elle ne figure pas sur la carte de Cassini (n° 153).

16. Chapelles disparues, Saint-Vincent et Saint-Claude

Elles sont signalées dans les insinuations de l'évêché de Glandèves (3 G 1). La première, le 3 août 1471, lors d'une procuration pour le titulaire de la chapelle de St-Vincent *loci de Annoto*. La deuxième, le 17 septembre 1513, lors de la *collation de la chapelle de St-Claude fondée dans le territoire villae Annoti, proche le chemin qui conduit au Fugeret*.

Synthèse

¹⁴ Le fait que l'église soit dédiée à saint Pons pourrait faire penser qu'elle appartenait déjà à l'abbaye de Saint-Pons de Nice à l'époque carolingienne.

¹⁵ Sur la chapelle Notre-Dame de Vers-la-Ville : Féraud, p. 290-294. Abbayes et Prieurés, II, p. 173. Collier, p. 116. Carte Archéologique, n° 008, p. 77. Alpes Romanes, p. 47. Bailly, p. 45.

¹⁶ Chartier de l'abbaye de Saint-Pons-hors-les-murs de Nice, XLVI, p. 57.

¹⁷ Idem, p. 269.

ANNOT 13-16

Notre-Dame de Vers-la-Ville semble bien être d'origine carolingienne et l'église mère du territoire de *Sigomanna*. Les appellations *manse*, *villare*, *dominicata*, *villa*, renvoient aux mêmes vocables employés par le polyptique de Wadalde de 814. Saint-Pons pourrait être à l'origine une chapelle domaniale fondée par un laïc à la même période.

ARCHAIL

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de La Javie. Le terroir montagneux s'étend sur 1299 hectares et n'a pu accueillir une grande population. Les 125 habitants de 1315 seront le maximum jamais dépassé. Le polyptique de Wadalde de 814 cite une bergerie à *Argario*, sans doute à l'emplacement du village qui lui a emprunté son nom (CSV II, H 76, p. 648). En 1193, le *castrum d'Argal* est donné au chapitre cathédral de Digne par deux seigneurs, Tarion et Raymond de Saint-Julien. La confirmation de cette donation est approuvée par Ildefonse la même année (Isnard, p. 304-305 et 432). Par la suite, la seigneurie demeurera dans les mains du chapitre jusqu'à la Révolution. En 1351, la *prebenda de Archallo* se monte à 30 livres, tandis que le *Cappellanus de Archallo* perçoit 10 livres (Pouillés, p. 255 et 257).

17. L'ancienne église Notre-Dame et la procession votive

Quand Archail apparaît en 1193, c'est sous la forme d'un *castrum* et la paroisse est déjà établie avec son église dans le village. Elle est sous le titre de Notre-Dame de l'Assomption et a pour patron secondaire saint Georges. En 1698, elle est en effet dédiée à Notre Dame avec un tableau représentant le couronnement de la Vierge¹⁸. Lors de cette visite l'évêque remarque que *le cimetière est esloigné du village, il est au devant de la chapelle qu'on dit avoir été l'ancienne église le quel cimetière n'est point clos*. Achard relate que *les Fêtes de S. Georges et de N.D. d'Août se célèbrent avec un grand concours des habitants des lieux voisins. La Procession part de la paroisse de S. Georges pour se rendre à la Chapelle de Notre-Dame. Les jeunes gens sous les armes la précèdent et les filles portent des gâteaux garnis de rubans. A leur tête sont les deux Abas avec leurs Abadessos. Ce sont eux qui ouvrent le Bal après le dîner, auquel les Etrangers ne sont pas admis à danser qu'après tous ceux d'Archail. Le prix de la course est un gâteau et celui des quilles un agneau*. L'abbé Féraud reprend les mêmes données : *Il existe une petite chapelle bâtie sur une hauteur, que l'on croit être l'ancienne église paroissiale, et à laquelle on se rendait autrefois en procession. Les jeunes gens, sous les armes, ouvraient la marche. Les filles, précédées de deux abas et de leurs abadesses, portaient des gâteaux garnis de rubans. Il y a une école primaire*. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 confirme la cessation de la procession : *chapelle dédiée à Notre Dame de l'Assomption, située à l'intérieur du cimetière et dans laquelle aucune cérémonie n'est célébrée depuis 40 ans*.

Cette chapelle, qualifiée d'ancienne paroisse où l'on se rendait en procession festive, est éloignée du village de 500 mètres, sur une haute colline dont le sommet a été aplani et consolidé pour y abriter le cimetière et une église. Le cimetière est toujours en fonction et c'est sans doute ce qui a sauvé l'édifice de l'oubli complet. Féraud signale en effet que la procession se faisait *autrefois* et au cours du XXe siècle la chapelle n'est plus entretenue. Elle a été restaurée en 1994 en réutilisant les pierres d'origine et en reproduisant le type d'appareil, mais plus grossièrement. Des photos prises avant la restauration montrent un mur à l'appareil lité à joints beaucoup plus fins que ceux qui ont été réalisés lors de la restauration. L'édifice d'une trentaine de m² est orienté à 90°. A l'intérieur subsiste dans le mur de chevet une petite ouverture à ébrasement en arc plein cintre qui a été bouchée de l'extérieur. Un massif de pierres a été dressé entourant la pierre monolithe soutenant la pierre d'autel, elle aussi monolithe. Ces deux pierres semblent d'origine.

La colline sur laquelle sont établis l'église et le cimetière n'est pas assez vaste pour accueillir un habitat. Celui-ci devait être en contrebas, dans la plaine et les collines, en fermes dispersées. On reconnaît ici l'implantation d'une église avec son cimetière en un lieu isolé correspondant aux premières églises rurales précédant l'*incastellamento*. L'église du *castrum* va reprendre la même titulature que l'église originelle, Notre-Dame, ce qui est souvent le cas quand il y a un transfert de paroisse. Elle utilise cependant toujours le même cimetière bien qu'éloigné et peu commode par la rudesse de la pente à gravir. Jusqu'au XVIIIe siècle, l'ancienne église sera l'objet d'un pèlerinage festif. Abandonnée, la mémoire collective tenace depuis un millénaire, permettra sa restauration à la fin du XXe siècle.

Synthèse

Après une première mainmise par les moines de Saint-Victor à l'époque carolingienne, le territoire se révèle à nouveau à l'aube du premier millénaire avec la création de l'église Notre-Dame élevée sur une colline pour desservir un habitat dispersé. Elle est aux mains de laïcs, seigneurs locaux. Ils en font don au chapitre ainsi que de leur *castrum*. Celui-ci se fortifie et regroupe la communauté autour d'un nouveau lieu de culte, tandis que le premier conserve par un pèlerinage la mémoire de sa création.

¹⁸ ADAHP, 1 G 5. Visite pastorale du 21 juin 1684.

AUBENAS-LES-ALPES

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Reillanne. Cette petite commune de 793 hectares est située au nord de Reillanne à une altitude moyenne de 600 mètres et est irriguée par le Largue qui passe sur sa limite est. Avec 300 habitants en 1315, le territoire est reconnu inhabité en 1471. Il va remonter péniblement à 160 habitants en 1765 et 181 en 1851. Le village est constitué seulement du château, de l'église et de quelques maisons. Le reste de l'habitat est dispersé en plusieurs bastides. L'église est sous le titre de l'Assomption de la Vierge et *la nef est réduite à une travée. Sous le berceau brisé, se trouve un cordon assez grossier, au méplat profilé d'une doucine. Chevet plat, clocher-arcade à trois baies. L'église est encore un spécimen du roman tardif, XIIIe siècle peut-être* (Collier, p. 121. Egalement Provence Romane 2, p. 233). Elle est citée en 1274, *ecclesia de Albennatio* (Pouillés, p. 117).

Les visites pastorales du XIXe siècle annoncent qu'il n'existe pas de chapelle rurale sur le territoire. La carte de Cassini et le cadastre de 1833 sont également muets. On peut seulement repérer deux toponymes, *Sainte-Marguerite* au sud et *Saint-Jean* au nord qui peuvent être les reliquats d'anciens prieurés. En effet, Dom Cottineau mentionne un prieuré bénédictin sous le titre de Saint-Jean¹⁹.

¹⁹ Dom L.-H. COTTINEAU, *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Macon, 1936, I, p. 187.

AUBIGNOSC

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Volonne. Petite commune de 1474 hectares, sur la rive droite de la Durance, traversée par la *via Domitia*. Il est probable d'ailleurs que l'autel dédié au dieu romain Silvain conservé dans l'église soit à sa place originelle et que l'église paroissiale ait remplacé un temple païen. Curieusement, celle-ci est au pied la butte où s'est constitué le castrum au XIIe siècle et n'a pas été transférée sur ce dernier comme ce fut presque toujours le cas.

18. La chapelle/église du Forest

Aubignosc apparaît la première fois en 1040, *Albinoscum*, puis en tant que *castrum* vers 1200²⁰. L'église paroissiale Saint-Julien est attestée en 1274, *ecclesia Sancti Juliani de Albinoscho* (Pouillés, p. 117). La chapelle et l'habitat du Forest n'apparaissent pas dans les textes de la fin du Moyen Age (Pouillés, Enquêtes, Liste des castra). L'abbé Féraud avance l'année 1754 comme l'année de sa construction. La titulature à Notre Dame est cependant une indication précieuse, pouvant correspondre à une fondation des XIe-XIIe siècles et peut-être antérieure.

Le premier document la mentionnant date de 1817 : *la chapelle de La Foret a été desservie quelque temps par le chef-lieu. La Foret ci-devant annexe de la paroisse d'Aubignosc comprend 30 feux. Elle est à une demi-heure de chemin de l'église paroissiale, les boues que l'on trouve dans cette contrée sont un obstacle réel aux communications*²¹. Le coutumier de 1835 rapporte, *il y a une église ou chapelle à la Forest hameau de la paroisse d'Aubignosc. Elle est en bon état depuis la restauration du culte en France. Le desservant d'Aubignosc y célèbre tous les dimanches et fêtes d'obligations la sainte messe à 8 heures du matin. On y chante les vêpres après la messe. C'est une coutume très ancienne de baptiser les enfants dans l'église de la Forest, d'y célébrer les mariages, y faire les obsèques et autres cérémonies religieuses.*

Le hameau du Forest est agrémenté d'une petite cour rectangulaire, au centre de laquelle existait un puits maintenant comblé. La chapelle jouxte la cour au sud, orientée à 100°. Bâtiment à chevet plat avec clocheton sur le pignon. Intérieur : voûte en berceau sans discontinuité sur toute la longueur, y compris le chœur, sans pilier ni corniche. L'élément le plus ancien est une belle cuve baptismale en pierre du pays. Le cimetière, fermé, côtoie l'église au sud, une porte maintenant bouchée dans l'église permettait d'y accéder directement. A l'est, terrain propice aux cultures, bordé par une ligne de collines dite *le Prieuré*.

Ces constatations permettent d'envisager une fondation carolingienne avec une *cour* proprement dite autour de laquelle se groupait les bâtiments d'exploitation de la *villa*. A côté, l'église, parallèle à un côté de la cour qui est orientée à 100-110°. Le silence des sources durant la fin du Moyen Age indique que le lieu n'a pas été réoccupé après la période sarrasine. Il a seulement été réinvesti à partir du XVe siècle. Une maison côtoyant la cour et l'église à l'est présente trois ouvertures de type Renaissance. Sur le linteau, date gravée 1620 avec une croix. La porte et deux fenêtres du premier niveau de la façade présente un encadrement avec feuillure, dont les piédroits sont ornés d'un large chanfrein se terminant par un congé. Il pourrait s'agir du prieuré.

Synthèse

La création du village fortifié par Gautier vers 1070 n'a pas entraîné l'élévation d'une nouvelle église. Celle-ci a continué sa vocation paroissiale commencée sans doute depuis le haut Moyen Age dans la continuité d'une occupation antique. Quant au Forest, les indices sont trop minces pour conclure, mais cependant ouvrent une voie.

²⁰ Donation en 1070 par le comte Bertrand de la part de ce qu'il possède à Aubignosc : *de Albinosco, cum omnibus sibi pertinentiis sic volo, et principue dono meam partem, de Castro novo quod Galterius construxit in territorio de Albinosco.*
Texte cité par Papon 2, in *Preuves, VII, p. v-vi.*

²¹ Etat des églises en 1817 (ADAHP 2 V 73).

AUTHON

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Sisteron. Terroir montagneux traversé par le Vançon près duquel le village est établi. Cette commune a connu trois communautés distinctes, Briançon qui lui fut uni au XVe siècle et Feissal, commune rattachée en 1936.

19. La communauté de Briançon et le siège de 1393

La première mention date de 1190, avec un personnage nommé *Guigo de Brienzo*, témoin lors d'une donation faite à Saint-Geniez-de-Dromon (CSV II, n° 982, p. 433). En 1315, la communauté est composée de 42 feux, soit plus de 200 habitants, alors qu'Authon n'en comporte que 24, presque moitié moins. En 1309, Noble Pontius Molleti, prête hommage au roi Robert pour une part de *Dromono* et de *Briansono*²². Le castrum de Briançon va être complètement ruiné et détruit par le feu en 1393. Investi par une bande armée commandée par Rigaut de Montomat le 4 novembre 1392, ce dernier coupe la route au passage du *Maupas*, rançonne et pille la campagne et va même jusqu'aux portes de Sisteron. Le baillage de Sisteron réussit à réunir une armée avec bombardes, trabucs et balistes qui met le siège de Briançon. Finalement, en février 1393, on préfère transiger en payant 800 florins aux rebelles et à condition *d'incendier le château de Brianson et de n'y laisser en sortant que des ruines*²³. C'était la fin de la communauté, Briançon et Authon ne réunissant plus que 14 feux en 1471, soit 70 habitants au lieu de 330, la peste ayant poursuivi l'œuvre des bandes armées.

L'église paroissiale de la communauté de Briançon n'est citée dans aucun texte. Elle devait dépendre, comme Authon, d'abord des Templiers, puis des Hospitaliers, ce qui expliquerait ce silence puisque ne relevant pas de l'évêché de Gap. On ne connaît donc pas son titulaire, peut-être saint Michel qui a donné son nom à un quartier limitrophe des fermes actuelles de Briançon et dont la titulature correspond bien aux Templiers.

20. Authon. Procession votive à la chapelle Sainte-Marthe

La communauté d'Authon a appartenu d'abord à l'Ordre du Temple, puis à celui de Malte, dépendant de la commanderie de Claret puis de celle de Gap²⁴. C'est pourquoi l'église n'est pas citée par les Pouillés du diocèse de Gap et l'on ne connaît pas sa première titulature. La première citation date de 1602 lors d'une visite de l'évêque de Gap²⁵. Elle est dédiée à sainte Marie-Madeleine et *le presbytère (le chœur) est presque tout par terre*. Sise dans le village, au bord du Vançon, elle semble avoir succédé à une église dédiée à sainte Marthe.

En effet, en 1899, l'enquête sur les lieux de culte reconnaît une *petite chapelle dédiée à Ste Marthe sur une colline avoisinante ; sans document, écrit ou oral, qui puisse faire connaître l'époque à laquelle remonte sa fondation. Coutume antique, sans décret d'autorisation : le jour de Ste Marthe, procession votive de toute la population avec messe et bénédiction solennelle des enfants de la paroisse*.

Aujourd'hui entièrement rebâtie depuis 2007, la chapelle se trouve à 300 mètres au nord du village sur une colline dominant le Vanson et le village d'Authon, à l'aplomb d'un petit plateau. Cette situation géographique est plus favorable et plus salubre que celle du village dans la vallée, sujet à l'humidité et aux inondations. Un grand nombre de villages sis dans les vallées a succédé, non à des villages perchés lors de l'enchâtellement, mais à des sites ayant choisi des petits plateaux situés aux adrets des pentes. Ce fait se révèle durant l'Antiquité et la période carolingienne. On évite les bas-fonds et l'on recherche une bonne exposition. Ce phénomène est particulièrement remarquable dans les vallées étroites, comme on le verra pour d'autres communes.

En 1602 l'église est dédiée à sainte Marie-Madeleine. C'est l'époque où le culte de cette sainte s'est particulièrement développé et de nombreuses églises paroissiales l'ont adopté au détriment du titulaire originel. C'est le cas par exemple, des paroisses de Valernes et de La Motte-du-Caire. Par contre, le culte de sainte Marthe s'est propagé de la Provence à partir du XIIe siècle, moment où furent découvertes ses reliques présumées. La procession votive à la chapelle Sainte-Marthe est sans doute le reliquat d'une mémoire d'un passé où la communauté se rassemblait dans sa première église.

21. Le prieuré de Saint-Victor à Feissal

²² Laplane, *Histoire de Sisteron*, Digne, 1843, I, p. 468.

²³ Idem, p. 213-217.

²⁴ Atlas, p. 162. Féraud, p. 447-449. Collier, "Les Templiers en Haute-Provence", *Bull. SSL*, T. XXXVI, 1960, p. 197-196.

²⁵ ADHA, G 780.

Il apparaît lors d'une confirmation en 1113. Déjà existant à cette date, on ne connaît pas sa fondation originelle. Il est encore cité en 1135, 1336 et 1445²⁶. La commune ne fut jamais très peuplée, 97 habitants en 1765, 60 en 1851. Le rattachement à Authon en 1936 a résulté d'une quasi désertion de la population. La titulature de l'église varie selon les auteurs, Notre-Dame ou Marie-Madeleine. Aujourd'hui c'est Notre-Dame qui subsiste.

Synthèse

Plus qu'une seule communauté sur les trois qui composaient le territoire. Une a disparu lors des guerres du XIVe siècle, l'autre par désertion des habitants au XXe siècle. C'est à Authon que l'on peut déceler une première église pré castrale, celle représentée par la chapelle Sainte-Marthe. La procession votive témoigne de ce retour aux sources de la communauté. Pour le prieuré de Feissal, on ne peut dire s'il est de la même origine, mais son existence est antérieure à 1113.

²⁶ CSV II, n° 848, 844 et 1131. La dernière référence est fournie par E. Baratier, « La fondation et l'étendue du temporel de l'abbaye de Saint-Victor », *Provence Historique*, 1966, T. XVI, fasc. 65, p. 427.

AUZET

Faisait partie du diocèse de Digne et de la viguerie de Seyne. Aujourd'hui dans le canton de Seyne. Situé en Haute-Bléone, dans un territoire montagneux, le village est installé sur un affluent du Bès à 1200 mètres d'altitude. Saint Victor en 814 possède deux bergeries bien peuplées, une quarantaine de personnes, *in Alisino* (CSV II, H 64 et 73). Nous ne possédons pas de textes au cours des XIe et XIIe siècles sinon la mention d'un *cappellanus de Ausetto* en 1351. Il est probable qu'il existe un seigneur et que l'évêque de Digne perçoit la dîme. C'est ce que nous apprenons beaucoup plus tard, en 1698, *la disme du Seigneur Evesque de Digne et un seigneur qui a la justice en directe*²⁷. Le pouillé de 1351 cite un *cappellanus de Ausito*. L'église d'Auzet n'est donc pas desservie par un monastère. Il n'est cité qu'une église, sans connaître son emplacement et sa titulature. Lors de la visite pastorale du 9 novembre 1874, le visiteur reconnaît qu'il y a *trois chapelles rurales à interdire*. En 1884, il n'en existe plus que deux, une interdite et une en ruine²⁸. Pour l'instant, une seule d'entre elles a pu être retrouvée.

22. Le cimetière et l'église Saint-André

Un minime renseignement nous est donné par Achard en 1788 : *on nous a dit qu'il y avait anciennement une Maison des Templiers dans ce Village. On prétend qu'elle était située auprès d'un ancien cimetière où l'on va chaque année au jour de l'Ascension, faire l'Absoute, cérémonie qu'on n'ose abolir à cause du peuple*. Si la présence des Templiers est sujette à caution, comme bien d'autres signalées un peu partout par Achard et Féraud, elle indique cependant la présence d'un ordre religieux, sans pouvoir dire lequel. Mais l'évocation d'un *ancien cimetière* où l'on se rend tous les ans le jour de l'Ascension en pèlerinage, pratique *qu'on n'ose abolir à cause du peuple*, est significative. On retrouve la même situation qu'à Archail avec un lieu de culte ici disparu, seulement concrétisé par le cimetière. Les paroissiens se souviennent que c'est là que sont enterrés leurs ancêtres et que ce lieu est à l'origine de leur communauté. La procession n'est pas signalée par Féraud ni par le coutumier de 1835. La carte de Cassini ne signale également aucun édifice religieux en dehors de l'église paroissiale.

La paroisse a comme titulaire saint André et comme patron saint Barthélemy. Deux lieux-dits signalés par le cadastre de 1825 portent le nom de *Saint Andrieu*. La carte IGN moderne nous fait découvrir le *Ravin de St-André* qui se jette 1500 mètres au SSO du village dans La Grave. C'est là qu'est signalé également le *Vieux Moulin* figuré aussi par la carte de Cassini qui est dit *moulin de l'église* en 1252 (Enquêtes, n° 477). Il est probable que c'était là que se trouvaient l'ancien cimetière et le premier lieu de culte de la communauté sous le titre de Saint-André, transféré ensuite à la nouvelle église. En août 2006 un dégagement a été entrepris par la DRAC sur les ruines supposées d'une ancienne chapelle signalée par les habitants. Le tracé d'une abside arasée a été mis au jour.

Synthèse

Après une présence des moines de Saint-Victor attestée en 814, il apparaît qu'un lieu de culte avec son cimetière ait été édifié avant la création du castrum. Ici encore la procession et la cérémonie de l'absoute qui s'y déroulent tous les ans, témoignent de la reconnaissance des habitants vers l'origine de leur communauté.

²⁷ Affouagement de 1698 (ADAHP C 18)

²⁸ ADAHP 2 V 86, 93.

BANON

Faisait partie du diocèse d'Apt et de la viguerie de Forcalquier. Aujourd'hui chef-lieu de canton. Territoire de 3981 hectares, situé au pied du plateau d'Albion, composé de plaines et de vallées. Il a attiré les colons romains dont on retrouve de nombreuses traces (CAG n° 018, p. 82-93. Quelques-uns des anciens lieux de culte sont implantés sur des sites antiques.

La paroisse de Banon comptait plusieurs lieux de culte correspondant à des quartiers éloignés de la paroisse. Il y eut même jusqu'à la fin du XIXe siècle, deux paroisses distinctes avec chacune un curé desservant, les paroisses de Banon et du Largue. D'anciens lieux de culte disparus aujourd'hui, des petites chapelles rurales maintenant délaissées, voyaient chaque année une procession festive les réanimer. Chapelles encore en état aujourd'hui : Notre-Dame des Anges, chapelle Notre-Dame du Bon Secours de Dauban, Chapelle Saint-Marc du Largue. Chapelles disparues : Saint-Hilaire, Saint-Martin de Font-Crémat, Saint-Just et Saint-Didier.

23. Notre Dame des Anges, lieu de pèlerinage

La chapelle est située dans la plaine de Banon, sur une petite élévation, à 2200 mètres au NE du village, près de la D 950. Dite également Sainte-Marie du Largue elle relevait de la prévôté de Cruis. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 nous révèle qu'il y a *un pèlerinage à N.D. des Anges, à 4 kil. de la paroisse qui s'y rend en procession le dimanche de la Trinité et dans l'octave de l'Assomption. Des personnes pieuses y font quelquefois dire la messe à l'usage à peu près exclusif de Banon.* Le coutumier de la paroisse rédigé en 1835 est plus explicite : on se rendait en procession à Notre Dame le premier jour des Rogations, le jour de la fête de Sainte Trinité et le 15 août ²⁹. Si la chapelle actuelle présente des éléments du XIIIe siècle, il est probable que sa fondation soit plus ancienne, car implantée sur un site antique. En effet, dans son environnement immédiat ont été observées de nombreux fragments de tuiles romaines ³⁰.

24. L'ancienne église paroissiale Saint-Just sur un site antique

Situées dans la plaine de Banon, au lieu-dit Saint-Just, les ruines de l'église ont complètement disparues au début du XXe siècle. Abandonnée depuis la création du village fortifié, elle ne donnait pas lieu à un pèlerinage, mais les nouveaux prieurs aux XVIe et XVIIe siècles venaient prendre possession de leur prieuré sous le titre de saint Just. Entourée d'un cimetière et de tombes antiques (tombes sous tuiles et lauzes), située sur le passage d'une voie romaine, en milieu ouvert, il s'agit de l'église paroissiale qui a précédé celle du castrum. Saint Just est associé à Notre-Dame des Anges comme titulaire de l'église paroissiale.

25. La chapelle Saint-Hilaire et les tombes sous lauzes

Aujourd'hui, complètement disparue, il ne subsiste que le toponyme *St-Hilaire*. Il est probable qu'elle était une possession de l'abbaye de Sénanque, signalée en février 1277. La CAG signale des tombes sous lauzes aux abords.

26. La chapelle Saint-Martin de Font-Crémat et sa nécropole

Au nord-est de la commune, il subsiste le toponyme *Saint-Martin* où Guy Barruol estime que *à 500 m au nord de Fouent-Crémat, sont signalés une ancienne église disparue, peut-être citée en 950 dans le cartulaire de Montmajour, et les vestiges d'une nécropole. De cette dernière pourrait provenir la double inscription chrétienne attribuée à Banon qui se trouve au musée de Digne* ³¹.

27. Chapelle Saint-Didier

²⁹ Les textes complets de chaque journée figurent dans l'étude d'André Lombard, *Banon. Souvenirs religieux. Un héritage*, A.P.R.H.P., Digne, 2005, p. 101-103. Les données concernant les autres chapelles sont empruntées à cet auteur. Le coutumier de Banon, rédigé en 1835, comprend 50 pages et est de loin le plus développé de toutes les paroisses du diocèse. Voir également PR, n° 25, 2000, p. 9-14.

³⁰ Description de la chapelle. Collier, p. 121. Provence Romane 2, p. 223.

³¹ Carte archéologique, op. cit.

Un lieu-dit *St-Disdier* rappelle l'existence d'une chapelle dédiée à ce saint. André Lombard révèle une mise en possession du 22 février 1612 *sur la ruine sive place de la dite chapelle appelée St Desdier*. On ne connaît rien de plus sur son origine et son aspect.

Synthèse

Il apparaît que la majorité des lieux de culte sont établis sur des sites antiques, assurant une fixation et une pérennité de l'occupation humaine en des endroits privilégiés. Le monde des morts de l'Antiquité appelle celui des générations suivantes. Le castrum, élevé lors de l'enchâtellement, et le nouveau lieu de culte, ont cassé cette continuité.

BARLES

Faisait partie du diocèse de Digne et de la viguerie de Seyne. Aujourd'hui dans le canton de Seyne. Situé en Haute-Bléone, dans un terroir montagneux s'étendant sur presque 6000 hectares, la commune révèle de nombreux anciens lieux de culte. L'habitat dispersé prédomine, Féraud recensant au XIXe siècle 9 hameaux et 20 maisons de campagne. Le constat est le même lors de l'affouagement de 1778 : *le nombre des maisons habitées (au village) est de 5. Il y a 10 hameaux composés en tout de 53 maisons habitées, de 14 inhabitées et de 15 cazeaux. Le nombre des bastides habitées est de 16, les administrateurs nous ayant observé que les éboulements de 1746 et 1755 entraînent la chute de 20 autres bastides aux quartiers de Blaude et des Eissards*³².

L'occupation du territoire est attestée dès 814 avec deux *colonicae in Cenas* (Chine) et une *colonica in Tuda* (la Toue), dépendantes de la *villa Caladius* et mentionnées par le polyptique de Vadalde (CSV II, H 54-55 et H 65). Les Pouillés du diocèse de Gap fournissent ensuite une liste importante d'églises :

En 1351,

prebenda de Barulis : 11 livres
 cappellanus de sancti Petri de Barulis : 15 livres
 cappellanus de sancte Marie de Barulis : 12 livres
 rector de sancti Clementi de Barulis : 40 sols
 rector de sancti Andree de Barulis : 60 sous
 hospitalis de clusa de Barulis : 16 livres

En 1376

cappellanus de sancti Petri de Barolis
 cappellanus de sancti Marie de Barolis
 prior de beate Marie de Barolis

La liste fournie par les Pouillés de 1351 révèle 4 lieux de culte et un hôpital. La visite de François Le Tellier du 16 mai 1683 est très explicite sur Saint-Pierre et Notre-Dame : *l'église paroissiale est sous le titre de saint Pierre. Et désirant de monter à l'ancienne paroisse sous le titre Nostre Dame pour y continuer nostre visite, il nous a esté dit par les curés, consuls et plus aparents dudit lieu que le service de lad église avoit esté entièrement uni et transféré à l'église de la paroisse de saint Pierre de l'autorité des seigneurs évesques nos prédécesseurs et du consentement universel de tous les habitans pour estre icelle beaucoup plus comode à tous le peuple, eu égard à l'esloignement qu'il y a du village à lad' paroisse nostre dame, à laquelle le peuple va en procession tous les ans les festes de la Vierge, que on y célèbre la messe et qu'à présent les sacremens sont administrés par l'un et l'autre desdits curés à la paroisse de st Pierre. Puis l'évêque cite deux prieurés ruraux.*

28. Les deux paroisses Notre-Dame et Saint-Pierre

Lors d'une première visite en 1667, il est dit que l'église paroissiale est dédiée à saint Pierre, mais que *l'église paroissiale nostre dame avoir esté desmolie depuis un fort long temps ny ayant que le presbitaire (chœur) qui soit en estat, le curé de nostre dame avoir esté obligé de faire ses fonctions curiales dans l'église saint Pierre.*

L'église Saint-Pierre n'est pas celle qui est élevée aujourd'hui dans le village de Barles, seulement construite en 1853 sur l'emplacement d'une chapelle dédiée à saint Roch. C'est celle qui se trouve dans le cimetière, un peu à l'écart du village et qui présente un appareil roman. Mais où se trouve l'ancienne église Notre-Dame ? Sans doute au château, c'est ce qu'indiquent la carte de Cassini et l'évêque qui veut *monter à l'ancienne paroisse*. Les deux textes laissent clairement entendre également qu'il s'agirait de deux paroisses, possédant chacune un curé, mais que les offices se font dans l'église Saint-Pierre. Ces deux paroisses sont déjà citées par les Pouillés en 1351 et 1376 : *cappellanus de sancte Marie de Barulis* et *cappellanus de sancti Petri de Barulis*.

On peut envisager l'évolution suivante : une première église dédiée à saint Pierre est élevée en milieu ouvert avec son cimetière. Lors de l'enchâtellement, la communauté monte sur un site perché avec création d'un château, d'une église dédiée à Notre Dame et du village fortifié. La première église, contrairement à l'habitude, n'est pas abandonnée mais continue sa fonction paroissiale avec un chapelain. Après les guerres de Religion, l'église du castrum est *desmolie* et celui-ci s'est vidé de sa population. Pour ne pas oublier l'église Notre-Dame, les paroissiens montent vers elle en procession tous les ans.

³² Affouagement de 1778, ADAHP, C 25.

29. Le prieuré Saint-André et son cimetière

C'est le premier prieuré rural cité par l'évêque : *une chapelle sous le titre de saint André à présan possédé par messire Joseph fermier bénéficiaire de nostre église cathédrale ou il y a une chapelle entièrement ruinée à l'entour de laquelle il y a un cimetière profané et où tous les ans le jour de la pentecoste on y va en procession, le revenu duquel consiste en deux charges blé, une panal lentille.*

Cette chapelle est celle qui est signalée en 1351 avec le *rector de sancti Andree de Barulis*. Là aussi, quoique la chapelle soit *entièrement ruinée* et le *cimetière profané*, les habitants s'y rendent en procession le jour de la Pentecôte. Le cadastre napoléonien de 1825 cite un quartier *Saint-André* dans la section E du Forest. Les cartes IGN modernes livrent près du Forest le lieu-dit *Le Prieuré*, à 600 mètres au SSO du village de Barles, sur la rive droite du Bès. C'est là qu'il faut placer le prieuré de Saint-André.

30. Le prieuré Saint-Clément

Le deuxième prieuré rural est sous le titre de saint Clément. Il est signalé en 1351 et décrit par l'évêque en 1683 comme *possédé par messire François Geofroi de la Tour Carrée en Dauphiné qui est abattu, le revenu duquel consiste en deux charges de blé, ne faisant aucun service*. Il subsiste aujourd'hui sous forme d'un hameau appelé *St Clément* avec une croix. La carte de Cassini y place une église. Celle-ci a été restaurée en 1972.

L'église Notre-Dame et les deux prieurés ne sont plus signalés par la suite que ce soit par Achard, Féraud, le coutumier de la paroisse et les visites pastorales de la fin du XIXe siècle.

Synthèse

On peut reconnaître deux églises pré castrales. C'est d'abord l'église Saint-Pierre qui précède celle de Notre-Dame près du château et qui va redevenir paroisse lors de sa destruction. C'est ensuite l'église du prieuré Saint-André avec son cimetière et la procession annuelle.

BARRAS

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Digne. Aujourd'hui dans le canton de Digne Ouest. La commune s'étire tout au long de la rive droite du torrent des Duyes à une altitude moyenne de 600 mètres et sur 2080 hectares. La vallée, fertile, a été investie par plusieurs lieux de culte avec un habitat dispersé et disséminé tout le long de la vallée. Au début du XIII^e siècle, il existait deux communautés, Barras et Tournefort dont la dernière va connaître un sort funeste. C'est indirectement que Barras apparaît au XI^e siècle joint à Thoard. Le torrent des Duyes qui descend rejoindre la Bléone porte alors le nom de *valle Toarci*. En 1070, un certain Féraud accompagné de son épouse et de ses cinq filles fait don à Saint-Victor du territoire nommé *Balcosa*, aujourd'hui Beaucause. Il le fait pour les églises Sainte-Marie, Saint-Dominin et Saint-Jean qu'il possède avec les dîmes et tous les biens en dépendant et avec tous les hommes qui les travaillent ainsi que ceux qui habitent *in villa sancti Dominini*. Suivent les confronts du territoire, *rivi Valnaves* (ravin de Vaunavès), *rivi de Seistairadas* (ravin de Seyteirac), *Caput Guigonis* (?) et *ad fontem Rainardi* (Reignard). Tous ces lieux-dits figurent sur les cartes modernes à part le dernier que l'on reconnaît sur Cassini à l'est de Barras, rive gauche (CSV II, n° 740, p. 88-89, *Carta de Toard*). Le territoire s'étend donc sur les communes actuelles de Barras, Thoard et Champtercier. Si Saint-Dominin est facilement identifiable, il n'en est pas de même pour les églises Sainte-Marie et Saint-Jean que nous ne savons où situer.

31. L'église Notre-Dame du castrum de Tournefort

Durant la période post-carolingienne il est probable qu'un habitat se soit perché au lieu-dit *la Garde*, ayant donné lieu, lors du retour au calme, à un habitat situé à mi-pente, à *Tournefort*. Ce dernier n'a pu résister aux fléaux des disettes, des guerres et de la peste du XIV^e siècle. En 1393, le castrum est tenu par une bande armée et le baillage de Sisteron y met le siège en même temps que celui de Briançon (voir Authon). Ruinés et dépeuplés, les terroirs de Tournefort et de Barras sont déclarés inhabités en 1400. Lors de la visite de l'évêque de Gap en 1602, l'église Notre-Dame est déclarée *toute découverte*³³. Par la suite, elle et l'ancien castrum tombent dans l'oubli.

32. Le prieuré Victorin de Saint-Dominin

Saint-Dominin est le siège d'une *villa* comme indiqué en 1070. Il est ensuite cité en 1079 comme *cella sancti Dominini in valle Toarci*, appartenant à Saint-Victor. Le prieuré est encore cité en 1113 et 1135, mais n'apparaît plus en 1337 dans le cartulaire de Saint-Victor³⁴. Il est mentionné ensuite en 1350 dans les Pouillés du diocèse de Gap avec à sa tête un prieur, *prior Sancti Dominini de Barassio*. Il est probable que le prieuré soit revenu dans les mains de l'évêché de Gap. La dernière mention est du 23 mai 1713 où *la chapelle Saint Donin est possédée par M. Louis de Laugier*³⁵. Ce prieuré, existant déjà en 1070, pourrait remonter à la période carolingienne, le vocable *viila* paraissant l'indiquer. Les cartes modernes situent un quartier St-Dominin au nord de Barras au bord du torrent des Duyes.

33. Le prieuré de Ganagobie Saint-Pierre de Bonnafosse sur un site antique

Un autre prieuré oublié est celui de Saint-Pierre qui dépendait de Ganagobie, sous le titre de Saint-Pierre de *Bonnafossa*³⁶. Il devait se trouver dans les quartiers actuels dits *St-Pierre* et *le Chapelier*, où *J.Fr. Devos a observé une construction en galets liés au mortier (5 x 5 m environ), en cours d'érosion (chapelle ?). A proximité affleuraient des ossements humains, tandis que sur un rayon de 50 m étaient visibles des tegulae et imbrices et de la céramique de l'Antiquité tardive et de l'époque médiévale : céramique commune engobée*³⁷. Ce prieuré n'est pas cité par les Pouillés du XIV^e siècle, ni par les visites épiscopales de l'évêque de Gap à partir du début du XVII^e siècle. Faut-il en déduire qu'il était déjà à l'abandon ? Existait déjà au XI^e siècle, les ruines de la chapelle, sur un site antique et une occupation au haut Moyen Age, laissent entendre une longue occupation durant le premier millénaire.

34. L'ancienne église paroissiale Saint-Pierre.

³³ ADHA, G 780

³⁴ CSV n° 843, p. 218 ; n° 848, p. 237 ; n° 844, p. 226 ; n° 1131.

³⁵ ADHA, G 787.

³⁶ Collectif, *Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence*, Les Alpes de Lumière, n° 120-121, p. 31.

³⁷ Carte archéologique, n° 031, p. 96.

Une autre église Saint-Pierre est située 900 mètres au sud de Barras. De facture romane selon certains auteurs, elle est entourée du cimetière. Il s'agit de la paroisse issue du regroupement du XIIe siècle, citée par les Pouillés du XIVe siècle. Elle était desservie par un prieur de Chardavon³⁸. La carte de Cassini la signale comme *paroisse*. Elle va être abandonnée comme paroissiale, sans doute au XVIIe siècle au profit d'une église dédiée à saint Nicolas élevée près du village. Le cimetière, seul, continuera sa fonction. Aujourd'hui, complètement recrépi, il n'est plus possible de remarquer l'appareil des murs. Le chevet plat, orienté vers le nord, présente un doute sur son origine romane.

35. La chapelle Saint-Valentin sur un site antique et la fête patronale

C'est la seule chapelle qui faisait l'objet d'un pèlerinage encore en 1835 : *le 14 février, saint Valentin, fête patronale de la paroisse, on fait une procession d'après l'usage à une chapelle dédiée à ce saint et située près de Mirabeau*. En 1899, on en parle au passé avec nostalgie : *pèlerinage à la chapelle S. Valentin, à 5 kilomètres, de temps immémorial et sans décret d'autorisation. Autrefois, procession et messe le 14 février jour de S. Valentin ; abandonnée depuis trois ans à cause de son délabrement. Pourra-t-on jamais y reprendre les anciennes coutumes ?* Elle était située au sud de la commune, à 300 mètres au NE du village de Mirabeau. Dans ses murs ruinés et aux abords ont été observées des tuiles romaines³⁹.

La première citation remonte au 20 avril 1687 où, lors de la visite pastorale, l'évêque cite *la chapelle de Saint-Valentin où les habitants de Beaudun viennent entendre la messe*⁴⁰. Lors de la visite du 19 août 1857, *il y a la chapelle dédiée à Saint Valentin sur les confins de la paroisse, du côté de Mirabeau, qui laisse à désirer sur bien des rapports*⁴¹. Puis, c'est la dernière citation, de 1899, donnée plus haut : *abandonnée depuis trois ans à cause de son délabrement*.

Synthèse

On peut reconnaître trois églises pré castrales : Saint-Domin, Saint-Pierre de Bonnafosse et Saint-Valentin. Saint-Domin est cité comme église déjà existante en 1070 aux mains de laïcs qui en font don à Saint-Victor, les deux autres sont sur des sites antiques. Saint-Pierre était accompagné d'un cimetière et Saint-Valentin fait l'objet d'un pèlerinage annuel.

³⁸ Féraud, *Souvenirs religieux*, p. 86.

³⁹ Carte archéologique, n° 031, p. 96.

⁴⁰ ADHA, G 786.

⁴¹ ADAHP, 2 V 87.

BARREME

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Digne. Aujourd'hui chef-lieu de canton. Le village est établi dans la vallée de l'Asse entre Digne et Castellane, au nord de Senez. Il se trouve au croisement de deux voies, l'une antique, dite *Ventiana*, en provenance de Castellane, l'autre arrivant de Nice par Saint-André-les-Alpes. Actuellement, subsistent comme édifices religieux : l'église paroissiale, les chapelles Saint-Jean et Notre-Dame à Barrême, à Gévaudan l'église Sainte-Anne. En 1703, Mgr Soanen, recense *la chapelle Saint-Jean, la chapelle Notre-Dame du pont, la chapelle de St Pons, la chapelle St Blaise, la chapelle St Michel d'Orjas dans le fond du sieur Michel notaire et la chapelle Ste Croix près de la bastide du sieur Pillefort*⁴². Les visites pastorales de la fin du XIXe siècle ne recensent plus que les chapelles rurales de Notre-Dame et de Saint-Jean⁴³.

36. La chapelle Saint-Jean sur la colline, ancienne paroissiale et lieu de pèlerinage

Achard et Féraud rapportent que l'ancien village de Barrême, bâti sur la colline dominant le village actuel, fut détruit par le feu en l'année 1040. Ce fait est transcrit dans la *Vita sancti Isarni*, abbé de Saint-Victor de 1020 à 1047. Se rendant à Castellane, il s'arrête à Barrême et demande l'hospitalité aux habitants. Ceux-ci la lui refusent. Seule, une pauvre veuve lui apporte des œufs et un peu de pain dans une grange abandonnée. Quelques jours plus tard, le feu du ciel détruisait le village. L'église et la maison de la veuve furent épargnées par l'incendie. Qu'en est-il de cette histoire où un saint moine déchaîne le feu du ciel contre un village inhospitalier ? Les données suivantes vont nous faire découvrir que cette église était encore paroissiale au cours du XVIe siècle et que ce n'est seulement qu'à cette époque que la paroisse fut transférée dans une chapelle du village.

Mgr Soanen, lors de sa visite pastorale de 1703, remarque *la chapelle de St Jean Baptiste sur la coline que nous avons visitée, et nous y avons vu les marques et les ruines de l'ancienne église paroissiale détruite depuis plus de cent quarante ans, et aujourd'hui en la resserant de beaucoup on l'a rétablie passablement*. Il remarque également *que nous avons trouvé par une sentence de Mr Clausse du 23 décembre 1564 que depuis certains tems l'ancienne église paroissiale qui avoit été bâtie sur le haut de la colline, sous l'invocation de St Jean Baptiste, étoit alors détruite, que le service en avoit été transféré dans le bourg en la chapelle de St Antoine dont led. Evêque ordonna l'augmentation voulant qu'elle fut appelée désormais uniquement l'Eglise de St Jean Baptiste, ce qui a été confirmé par Mr Martin en 1602, et par Mr du Chainé en 1633*.

Achard rapporte que les nouveaux curés allaient prendre possession de la cure à la chapelle Saint-Jean (I, p. 307). L'abbé Féraud rappelle que *la fête patronale attire beaucoup d'étrangers. Elle se célébrait autrefois avec une sorte de magnificence, le jour même 24 juin*. Et de décrire la grande procession qui montait à la chapelle, *portant le buste du Saint sous un dais brillant*. Au retour, *avaient lieu les jeux publics* (p. 96).

Enfin, l'enquête sur les lieux de culte de 1899 est encore plus précise : *la chapelle de S. Jean, sans décret d'autorisation, ancienne paroissiale, saccagée en 1530 par l'armée de Charles Quint, puis restaurée elle sert depuis de lieu de pèlerinage aux habitants de Barrême qui lui sont très attachés. Messe dite par le curé au lendemain des quatre principales fêtes de l'année ; puis avec assistance des curés voisins aux deux fêtes de S. Jean, la Nativité et la décollation*.

37. Notre-Dame du Pont, de Consolation, de Compassion ou de la Miséricorde

C'est sous ces quatre vocables qu'est citée une chapelle située au bas du village, au croisement de la N 85 et de la N 202. Le premier à en parler est Mgr Soanen en 1703 : *la chapelle Notre Dame du pont qui même avant la surdotation du sieur Benoit en 1593 subsistait longtemps auparavant avec quelques petites fondations, nous a paru en assez bon état*. Achard la classe parmi les chapellenies qui sont établies sous patronage laïc : *Notre Dame de Consolation à la nomination de M. de Villeneuve-Flayosc*. Elle apparaît encore en 1899 lors de l'enquête sur les lieux de culte : *Notre Dame de la Compassion, déjà construite en 1605 à la suite d'une peste désastreuse, a plusieurs fois servi d'église paroissiale ; sert pour l'une des Rogations et à une procession pour le 15 août ; le curé y dit la messe et aussi quand il est requis pour le service des malades du quartier*. Aujourd'hui, elle est sous le vocable de Notre Dame de la Miséricorde.

Les trois derniers vocables évoquent une chapelle de protection sous la titulature de la Vierge Marie. Elle semble bien avoir comme origine la défense contre un fléau, semble-t-il la peste. Elle a donc pu être élevée ou

⁴² ADAHP, 2 G 17.

⁴³ Visites pastorales de l'évêque de Digne en 1857, 1865 et 1872 (ADAHP 2 V 86).

du moins avoir reçu sa titulature après les épisodes de la peste du XIV^e siècle. D'après Soanen, elle *subsistait longtemps auparavant* avant 1593. Son plus ancien vocable, Notre-Dame du Pont, évoque également la protection d'un passage, le pont. Située au carrefour de deux routes importantes, au passage d'une rivière, elle est postée comme un relais qui surveille et protège les passants. C'est par la route que viennent les pillards, les bandes armées et les épidémies. Le passage étroit du pont devait faciliter l'observation et accentuer la vigilance. Cette chapelle, idéalement placée sur la voie antique, est peut-être installée sur une ancienne *mansio* romaine.

38. La chapelle Saint-Blaise

Peu de références pour cette chapelle disparue, une de Mgr Soanen en 1703 et une autre avec la carte de Cassini (n° 153) qui indique un édifice religieux *St Blaise* sur la petite colline située immédiatement au sud du village de Barrême. Elle domine de 30 mètres les rives de l'Asse. La carte IGN signale l'altitude de 755 m. Il pourrait s'agir cependant *de l'échange à faire d'une petite colline, dite de Saint-Pons, au terroir de Barrême, appartenant à la collégiale de ce lieu*. La transaction est faite en 1237⁴⁴.

39. Chapelle Notre-Dame du Mont Carmel à Gévaudan.

Outre l'église paroissiale dédiée à sainte Anne, une seule citation du 26 novembre 1857 révèle une chapelle rurale à Gévaudan : *il y a une chapelle rurale en très mauvais état dédiée à ND du Mont Carmel où on n'y célèbre pas la messe*. Huit ans plus tard, en 1865, il n'existe plus de chapelle rurale, Notre-Dame semblant avoir complètement disparu⁴⁵. On peut peut-être reconnaître dans cette chapelle la première paroisse.

Synthèse

Le déplacement de l'église du castrum vers un site non protégé est bien attesté par les textes et Mgr Soanen est ici encore bien précieux. La chapelle Notre-Dame du Pont, près des chemins et d'un pont, en milieu ouvert, pourrait se révéler la première paroisse avant l'enchâtellement et l'église Saint-Jean sur la colline.

⁴⁴ Gallia Christiana, Senes, p. 212. Annales des Basses-Alpes, 1881, T. 3, page 122, note 2 : *La chapelle de Saint-Pons détruite une première fois par les Sarrasins ou autres barbares fut rebâtie l'an 1518 et disparut enfin au XIII^e siècle.*

⁴⁵ Visites pastorales de 1857 et 1865, ADAHP, 2 V 86.

BAYONS

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Sisteron. Aujourd'hui dans le canton de Turriers. En 1974, réunion avec les communes d'Astoin, d'Esparron-la-Bâtie et de Reynier.

BAYONS

La commune de Bayons occupe un vaste cirque formant une large vallée où coule la Sasse, entourée de hautes montagnes culminant à près de 2000 mètres. Un étroit goulot, la clue de Bayons, permet de communiquer avec le bassin de la Sasse en aval de Bayons.

40. La Clastre et le prieuré Notre-Dame de Nazareth ⁴⁶

En 1183, le pape Lucius III confirme les possessions de l'abbaye de l'Île Barbe de Lyon à Bayons avec ses églises ⁴⁷. Ce n'est qu'au XIV^e siècle que l'on apprend qu'il s'agit de deux églises, l'une desservie par un prieur, l'autre par un recteur ou chapelain ⁴⁸. Si la deuxième est l'église paroissiale dans le village, l'autre se révèle beaucoup plus tard. Deux actes notariés de 1685 et 1688 donnent de précieuses indications. Ils font état de la cérémonie pratiquée lors de l'intronisation ou *mise en possession* d'un nouveau prieur. Celui-ci était conduit par le curé au quartier de la Clastre où *était ladite église notre Dame de Nazareth et lui faisait remuer les pierres aux vestiges de ladite église* ⁴⁹. Le prieuré est alors en ruine mais la cérémonie qui s'y déroule fait comprendre qu'il s'agit du prieuré originel, celui qui a précédé celui du village. C'est un retour aux sources comparable aux pèlerinages qu'effectuent les villageois vers le premier lieu de rassemblement de la communauté comme on en rencontre dans de nombreux villages de Provence. Le quartier de *la Clastre* n'apparaît plus sur les cartes actuelles, seul le *Ravin de la Clastre* rappelle le prieuré. Il est situé au quartier de *l'Adoux* où a été décelé un site gallo-romain. L'implantation du premier prieuré est réalisée dans un milieu ouvert, non défensif, près d'un ruisseau et des terres arables.

La citation de 1183 n'est qu'une simple confirmation et non une création. Il existait deux églises dont celle du village est liée au castrum qui s'est formé au cours du XII^e siècle. Le transfert du prieuré de *la Clastre* vers le nouveau lieu de rassemblement de la communauté a dû s'effectuer très rapidement. Il a cependant conservé son statut de première fondation pendant encore plusieurs siècles.

Reste en suspens l'époque de cette fondation et par qui. Il existe la probabilité de l'Île Barbe, monastère le plus ancien de France et très florissant durant la période carolingienne. Autre question : le cimetière qui devait accompagner le prieuré n'a pas été repéré jusqu'à présent. Il faut noter enfin que les deux églises étaient dédiées à Notre-Dame, celle du prieuré à Notre-Dame de Nazareth, celle du village à Notre-Dame de Bethléem.

41. La chapelle du Forest-Lacour

Une deuxième fondation pourrait se situer au Forest-Lacour. Si le *Forest* indique un hameau isolé du bourg principal, le toponyme *la Cour* peut faire référence à un établissement de l'époque carolingienne. Le hameau est situé en milieu ouvert, non défensif, près des zones de culture, d'un ravin et de la rivière Sasse. Le plan cadastral du hameau fait encore bien ressortir la cour centrale autour de laquelle sont disposées les maisons. Une chapelle de 24 m² le desservait, qui, en 1892, *tombe en ruine* ⁵⁰. Lors de *l'incastellamento*, le site ne s'est pas déplacé, mais s'est mis sous la protection d'une tour, *la Tour de Bedoin*, où la population pouvait se

⁴⁶ Reprise de notre texte paru dans les *Chroniques de Haute Provence*, n° 358, juillet 2007, « Eglises et prieurés ruraux (VIIIe-XIIe siècles) dans les cantons de la Motte-du-Caire et de Turriers ».

⁴⁷ GUIGUE E., Cartulaire de l'abbaye de l'Île Barbe de Lyon. *Ecclesias de Bayone*.

⁴⁸ CLOUZOT E., *Pouillés des provinces d'Aix, d'Arles et d'Embrun*, Paris, 1923, p. 214, 252 et 246. En 1351, *prior de Bayonis*, 34 livres et *ecclesie de Bayonis*, 30 livres. En 1376, *prior de Bayonis*, 6 florins et *capellanus de Bayonis*, 5 florins. En 1382-1383, *priore de Bayons*, 34 s. et *rectore de Bayons*, 30 s.

⁴⁹ THIRION Jacques et VIRE Marie-Madeleine, « L'église romane de Bayons et ses travaux aux XVII^e et XVIII^e siècles, d'après des documents inédits », *Bulletin archéologique du C.T.H.S.*, Paris, 1983, p. 95-122. Les recherches notariales ont été effectuées par M.-M. VIRE qui fournit les références d'archives. *Ou souloit estre ladite esglize de Nostre Damme de Nazaret, ..., et remuer pieres aux vestiges de ladite esglize*.

⁵⁰ Visite pastorale du 24 novembre 1892, ADAHP 2 V 94.

réfugier en cas de danger. Placée à la sortie de la clue, elle contrôlait également l'entrée du bassin ⁵¹. Le cimetière ici aussi est absent et sa fondation demeure inconnue.

42. Les deux églises de la Combe

Il existait deux hameaux situés dans la haute vallée de la Sasse, distants l'un de l'autre de 2000 mètres, la Combe haute et basse. Distants de plus de 7500 mètres du chef-lieu, ils abritaient 17 familles au XVIII^e siècle, soit une centaine de personnes. La carte de Cassini, de la même époque, signale une église dans chacun des hameaux. Celle de la Combe Basse fut érigée en église succursale par l'archevêque d'Embrun ⁵². Après la Révolution, elle fut de nouveau rétablie par décret impérial du 29 juin 1841 ⁵³. Les deux églises sont signalées par le cadastre napoléonien avec chacune un cimetière ainsi que deux fours à pain et un moulin à blé. Il ne reste plus que des ruines de ces deux hameaux, sauf l'ancienne église de la Basse Combe restaurée il y a quelques années par des particuliers, mais qui de nouveau se détériore par manque d'entretien. Elle est sous la titulature des saints apôtres Philippe et Jacques. L'autre était dédiée à sainte Marie-Madeleine. Cette dernière, en 1890, *est ouverte et pleine de boue, dès lors à interdire*. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 avait pronostiqué l'abandon prochain des deux hameaux : *cette paroisse de la Combe tient à disparaître et bientôt elle ne sera plus qu'une pépinière pour le reboisement*.

On a la confirmation au XIV^e siècle de la présence d'un habitat à la Combe lors de l'enquête effectuée suite à la catastrophe survenue le 26 juillet 1492 où *un déluge, des pluies continues et torrentielles* entraînèrent une vague d'eau et de boue sur le village de Bayons. Les deux hameaux de la Combe, dits alors de *la Montagne*, subirent aussi d'importants dégâts ⁵⁴. Il est à présumer que cet habitat, encore vitalisé à cette période malgré la peste, ait été déjà investi lors de la période faste précédente des XII^e-XIII^e siècles où la population de la commune atteignait presque les 1300 habitants. Il est établi en fond de vallon où l'on remarque encore les traces des anciennes terrasses de culture.

43. La communauté de Rouinon et la chapelle Saint-Joseph

Il existait un hameau appelé Rouinon, situé dans la montagne au nord du Forest-Lacour à plus de 1200 mètres d'altitude. Il est signalé pour la première fois en 1492 lors de la catastrophe de Bayons, en même temps que ceux de la Montagne. Il réapparaît seulement au cours du XIX^e siècle quand il s'agit de créer une école temporaire pour 8 enfants, le hameau abritant en 1886 41 habitants. L'école sera fermée en 1911 faute de participants et la boîte aux lettres sera supprimée en 1929, le hameau ne comprenant plus qu'une seule famille de trois personnes ⁵⁵. Le cadastre de 1838 (parcelle 341 A) signale un tout petit édifice religieux dans le hameau, 10 m² seulement, et sans cimetière. Il est dédié à saint Joseph. Cette titulature indique une consécration récente, la dévotion à ce saint n'ayant vraiment débuté qu'au XVII^e siècle. La titulature a pu changer après les guerres de Religion comme pour tant d'autres églises. Faute de documents antérieurs, il est difficile d'en dire plus. La dernière citation date de 1899 lors de l'état des lieux de culte : *une chapelle au hameau de Rouinon ; date et autorisation inconnues. Usage imémorial. A 2 heures de Bayons. Messe le lendemain de St Joseph et une fois pendant le temps pascal*.

ASTOIN

Jusqu'en 1973, Astoin formait une commune s'étendant sur 1111 hectares dans un milieu montagneux entre le bassin de Bayons et celui de Turriers. La population ne fut jamais importante, 140 habitants en 1315, 30 en 1471, 264 en 1765, 19 en 1962.

44. L'ancienne église du castrum d'Astoin

⁵¹ Dite aujourd'hui *Tour du Bedoin*, la carte de Cassini indique *de Bedoin*, faisant référence à un nom d'origine germanique *bet-win*, nom de personne remontant à l'époque carolingienne.

⁵² ALBERT, op. cité, I, p. 292. *On a établi du temps que le cardinal de Tencin était archevêque d'Embrun une église succursale pour la communauté des habitants*. Pierre IV Guérin, cardinal de Tencin, 12 juillet 1724 au 11 novembre 1740.

⁵³ ADAHP 1 V 12 (1).

⁵⁴ Le document relatant cette catastrophe a été traduit et commenté par ISNARD M., « Le cataclysme de Bayons en 1492 », *BSSL des BA*, T III, 1888, p. 44-55. La vague atteignit une hauteur de huit cannes (16 mètres).

⁵⁵ Archives communales, registres des délibérations municipales.

Les quelques fermes formant le hameau actuel abritent une église dédiée à sainte Anne. Le premier habitat, au XIIe-XIIIe siècles, était 500 mètres au nord-est sur la colline et ses pentes que la carte de Cassini nomme *la Sime de Vière*. Le castrum de Reynier et son église paroissiale sont signalés aux XIIIe et XIVe siècles, *castrum de Austeuno* en 1237, *ecclesie de Astuyno* en 1351. A la fin du Moyen Age, les 6 familles subsistantes désertent Vière et créent un nouveau village ainsi qu'une petite chapelle dédiée à sainte Anne qui est desservie par la paroisse de Bayons. Ce n'est qu'au XVIIe siècle, quand la population dépassera les 250 habitants que la chapelle deviendra paroissiale.

ESPARRON-LA-BATIE

Cette ancienne commune occupe un territoire très montagneux s'étendant sur 2809 hectares. Le chef-lieu est situé à 1200 mètres d'altitude. Les moyens d'accès étaient difficiles et le climat rigoureux. Le maximum de population fut atteint au XIIIe siècle avec 370 habitants en 1315, puis ce fut le déclin pour aboutir à 27 habitants en 1962.

45. L'église oubliée de la Bâtie

Le castrum d'Esparron est toujours cité au Moyen Age avec celui de la Bâtie ou Bastide, *castrum de Sparrono et Bastita* en 1237. Cela suppose qu'il existe deux communautés distinctes, mais toutes les deux aux mains d'un même seigneur, la famille de Morier. La peste du XIVe siècle va créer des ravages dans la population. Noble Jean de Morier adresse une plainte en 1698 aux commissaires de l'affouagement. Il leur explique qu'il n'existe plus de corps de communauté depuis 1471. Cette année-là, malgré le peu d'habitants, ceux-ci furent imposés comme du temps où la communauté était prospère. Si bien qu'ils durent *s'engayer extrêmement* (déguerpir)⁵⁶. Noble de Morier reconnaît qu'il possède tout le territoire, dont une bastide au quartier de *la Casse* ainsi que le *domaine de la Bastide*. En 1709, c'est la renaissance de la communauté qui a enfin retrouvé un nombre plus conséquent d'habitants, 200. Le seigneur lui offre alors ses deux domaines de la Casse et de la Bastide.

C'est en 1599 qu'apparaît un renseignement capital. C'est lors de la visite de l'évêque de Gap, à la sortie des guerres de Religion. Il reconnaît que l'église d'Esparron est *en pauvre estat, toute découverte, les murailles presque toutes abattues*. Il recommande ensuite que *le cimetière qui est auprès de ladite église, ainsi que celui qui est auprès de l'église de la bastide, pour estre fermé tout alentour afin que le bestail ny entre*⁵⁷. Dans le cadastre de 1760, le plus ancien conservé, il est fait mention du *tènement de la Bastide* appartenant à la communauté. Il se compose de quatre terres et d'un *gros tènement de terre et bastiment de crépin confrontant terre de la chapelle*⁵⁸.

La Bastide, ou *la Bâtie* aujourd'hui, est située dans le vallon où coule le *Torrent de Reynier*, entre le village de Reynier et le hameau de Baudinard. Il subsiste encore une ruine qui devait être l'ancienne ferme-bastide, mais plus d'église ni de cimetière. C'est sans doute à cet endroit que doit se trouver le site signalé par l'abbé Féraud : *à l'extrémité du terroir, du côté de Reynier, et dans un champ appelé Cimetière, on a trouvé enfouis dans la terre, des ossements humains d'une grosseur extraordinaire, plus, des pierres taillées, parmi lesquelles une paraît avoir servi de fonts baptismaux. Ce qui annonce une ancienne église, dont le souvenir s'était perdu dans la suite des temps*.

46. La chapelle moderne de Baudinard

Nous signalons seulement cette chapelle afin que l'on ne soit pas tenté de lui trouver une origine ancienne. Deux textes suffisent à la dater précisément. C'est d'abord une délibération municipale du 31 mars 1867 où *le maire fait état du désir des habitants de Baudinard d'avoir un cimetière près du hameau, celui du chef lieu étant trop éloigné, 5 km, par des chemins affreux. Le hameau ne compte que 8 habitants. Les habitants ont construit l'année dernière une belle chapelle. Le cimetière sera établi à 150 mètres des habitations*⁵⁹. Puis, c'est la confirmation du 28 avril 1868 lors d'une visite pastorale, *une chapelle rurale en construction à Baudinard*⁶⁰. Elle est sous la titlature de Notre-Dame Secours des Pécheurs.

⁵⁶ Affouagement de 1698. ADAHP C 18.

⁵⁷ ADHA, G 779, f° 733.

⁵⁸ ADAHP, E 82/2, cadastre de 1760.

⁵⁹ ADAHP E 82/3.

⁶⁰ ADAHP 2 V 92.

REYNIER

Limitrophe avec Esparron-la-Bâtie, cette ancienne commune est située dans le même contexte de terrain montagneux et difficile. Le *castrum de Rainerium* apparaît en 1232 et l'église paroissiale en 1274 avec le *vicarius de Raynero*.

47. La première église sur la colline

Plusieurs collations de la cure, de la chapelle Saint-Georges, de la prébende et de la chapelle Saint-Sébastien ont lieu au XVI^e siècle au profit de familiers de l'évêque de Gap⁶¹. L'église est par contre dédiée à saint Vincent et se trouve au sommet de la colline qui domine le village où seul a subsisté le cimetière. Au sortir des guerres de Religion en 1599, l'édifice est en piteux état, *l'église Saint-Vincent est en fort pauvre estat, presque toute ruinée*. Il faut attendre 1687 pour que les réparations principales soient terminées : *l'église sous le titre de saint Vincent, laquelle avons trouvé construite à neuf sur une éminence hors le village, ...*⁶². On ne sait ce qui est arrivé par la suite à cette église, puisqu'aujourd'hui il n'en subsiste plus qu'un moignon informe que l'on prend pour un oratoire. En 1833, une nouvelle église est achevée de construire dans le village qui va devenir la paroissiale, reprenant le titre de la première, Saint-Vincent.

48. Chapelle Notre-Dame dans le village

C'est durant l'année 1687 déjà citée plus haut que nous apprenons qu'il existe une chapelle dans le village dédiée à la Vierge. Il devait s'agir d'un petit monument, plutôt chapelle-oratoire. L'évêque *s'étant informé où se faisoit le service divin, nous auroient répondu que depuis longtemps il se faisoit dans une chapelle construite au milieu du village appartenant au Seigneur dudit lieu de Reynier où avons trouvé qu'elle est couverte de paille, voûtée, pavée, ayant besoin d'être un peu recrépie et blanchie, l'autel est sous le titre de Notre Dame où est un tableau de la Ste Vierge. Le devant de la chapelle est fermé seulement d'un treillis de bois*. Ce treillis de bois permettait aux paroissiens d'assister aux offices de l'extérieur. La dernière citation de cette chapelle date de 1899 lors du recensement des lieux de culte, *chapelle de la Vierge, messe une fois par mois*. Elle n'apparaît plus par la suite.

Pour mémoire, nous signalons la seule citation d'une chapelle rurale au hameau du Gaine en 1890⁶³.

Synthèse

Un édifice, Notre-Dame et le prieuré de la Clastre à Bayons, présente toutes les caractéristiques d'une fondation antérieure au castrum. Il en peut-être de même au Forest-Lacour. Pour les autres, il s'agit, soit d'anciennes églises paroissiales délocalisées comme à Astoin et à Reynier, soit de succursales élevées dans les hameaux.

⁶¹ ADAH G 831 (1534), 833 (1553), 843 (1570), 846 (1575), 794 (1598).

⁶² ADAH, G 779 (1599), 784 (1641), 786 (1687).

⁶³ Visite pastorale du 28 octobre 1890, ADAHP 2 V 93.

BEAUJEU

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne. Aujourd'hui dans le canton de La Javie. Situé en Haute-Bléone, le territoire s'étend sur 4568 hectares et est composé de gorges étroites et de vallons encaissés. L'habitat est dispersé en plusieurs hameaux et bastides. L'abbaye de Saint-Victor est bien implantée en 814 avec deux colonges à *Buxeto* (la Bouisse Haute et Basse), deux colonges et une bergerie à *Primo Capa* (Champ Premier), deux colonges à *Sebeto* (La Sébière), une colonge et une bergerie à *Olegolis* (Auche)⁶⁴. Jusqu'au XVIIe siècle, il existe trois communautés avec chacune leur église, au Clucheret, à Saint-Pierre des Auches et à Beaujeu même.

49. Sainte-Marie du Clucheret

Au Clucheret, Saint-Appolinaire ou Sainte-Marie, est un prieuré desservi par Saint-Victor. La confirmation en est donnée le 4 septembre 1079 par le pape Grégoire VII, *cellam sancti Apollinaris ad Clocher*. Puis *l'eccllesia Sancte Marie de Clochario* est citée en 1206 et 1218, avec un prieur en 1227 et 1236⁶⁵. C'est toujours un prieur qui dessert l'église en 1351 et 1376 (Pouillés, p. 256 et 259). Le prieuré et la paroisse dépendent de La Javie où siège le prieur de Saint-Victor, représentant de l'abbaye en Haute-Bléone. Lors de la visite de l'évêque en 1683 il est dit que *Messire de Lisle, religieux de l'abbaye de Saint Victor, prieur de Chaudol et de La Javie, perçoit la moitié de la dîme, le curé l'autre* (ADAHP 1 G 5). Au XVIIe siècle l'église du Clucheret deviendra une simple succursale. Son statut de paroisse l'a autorisé à posséder une cuve baptismale et un cimetière. Elle est toujours en bon état avec au-dessus de la façade un clocheton à deux arcades, mais avec une seule cloche.

49 bis. Chapelle Saint-Joseph de Sériège

Elle est signalée par Cassini et les registres paroissiaux du XVIIIe siècle. Le 25 juin 1724, est célébré *un mariage dans la chapelle St Joseph de la Sériège dépendante de Beaujeu entre Pol Martin de Mariaud et Anne Bonnet de la Sériège* (BMS Beaujeu, 1610-1692, vue 297). Disparue.

50. Le prieuré Saint-Pierre des Auches, ancienne paroisse, sur un site antique

Quand on quitte le village de Beaujeu en remontant la rivière de l'Arigeol par la D 757 on parvient au hameau de Saint-Pierre où se dresse une église dédiée à saint Pierre. L'abbé Féraud raconte : *cette Paroisse à 180 âmes de population, et se compose du village de Saint-Pierre, du hameau de Cerieige, et de sept maisons de campagne. Cette paroisse est placée dans une vallée, au Midi, et au pied d'un coteau. Il y a 60 ans seulement qu'elle a été érigée en succursale. Il n'y avait alors qu'une petite chapelle dédiée à saint Barthélemy, que l'on a agrandie en 1840, sous le titre de saint Pierre, patron du lieu* (p. 87-88).

Quand Mgr de Boulogne, en 1603, descend de Mariaud pour sa visite pastorale, il arrive *au masage de St Pierre ou arrivés, serions entrés dans l'église du dit lieu.... Il nous a été dit que la ditte église étoit fondée sous le titre de St Pierre d'Ochiis.... On nous a dit aussi qu'audit masage de St Pierre et au dessus du village y a une église toute ruinée et qu'on dit avoir été l'église paroissiale et y avait cimetière, laquelle n'avons visité*⁶⁶. Dans les réquisitions finales, il est relaté que *les dessus nommés du masage dud St Pierre ont remontrés qu'attendu qu'au dit masage y a une église disruptive, qu'on dit être l'église paroissiale dud lieu, y ayant cimetière, de laquelle le prioré porte le titre, requièrent que le dit prieur ait à faire rebatir à ses dépens, dire ou faire dire messe un dimanche autre non, et tous les lundis une autre messe pour les trépassés comme a été ordonné ainsi qu'ils ont ouï dire par Messire de Croix*⁶⁷ *eu égard qu'au masage y a plusieurs habitans*. L'abbé Féraud est le seul à rappeler que *l'on trouve, au Nord de la paroisse et sur une hauteur, des vestiges de construction que l'on croit être un ancien monastère. La tradition porte que ce monastère étoit une succursale de la maison des Templiers de Valence (Drôme). Ce qui est certain, c'est qu'il existait, en ce lieu, il y a cinquante ans, une chapelle dédiée à saint Pierre, où les habitants se rendaient en procession le jour de la fête de cet apôtre* (p. 87-88).

Un *Raimundus prior sancti Petri de Jochis* est cité comme témoin en 1206 et une *eccllesia de Ouchis* en 1218 (CSV II, n° 986, p. 438 et n° 988, p. 440). Cette église Saint-Pierre dépend, comme celle de Beaujeu, des Augustins de Saint-Ruf de Valence. Un cahier relié de 67 folios écrits recto-verso, composé par le curé Fabre de

⁶⁴ CSV, II, H 2, 21, 22, 40, 43, 59, 60, 61, 62.

⁶⁵ 1079, n° 742 ; 1206, n° 986 ; 1248, n° 988 ; 1227, n° 987 et 1236, n° 989.

⁶⁶ ADAHP H 4

⁶⁷ Conrad de la Croix, évêque de Digne de 1466 à 1479.

Beaujeu le 8 novembre 1883, réunissant des textes transcrits par deux prieurs de Beaujeu, Jean de Maubousquet prier jusqu'en 1756, continué par son successeur, Jacques de Rochas, rappelle *les biens et actes de 1366 à 1757 des Augustins de Saint-Ruf de Valence*. Titre donné par Fabre : *liber memorialis rerum antiquarum prioralis de Bellojoco* (H 4). Le premier texte est publié à Rome le 3 septembre 1488 et rappelle les privilèges accordés par les papes à l'abbaye de Saint-Ruf. Sont nommés neuf papes depuis Urbain II (1088-1099) jusqu'à Alexandre IV (1254-1261). Puis sont dénombrées toutes les possessions de l'Ordre, parmi lesquelles *l'eccliesiam sancti Petri de Ochiis cum pertinentiis suis, ecclesiam sancta Maria de Bello Joco cum capellas et aliis pertinentiis suis, eccelesiam sancti Mauriti de Tramo cum pertinentiis suis, ecclesiam de Marialdo cum pertinentiis suis*.

500 mètres au nord du hameau de Saint-Pierre figure un quartier portant le nom de *Prieuré* où s'élève une habitation. Une petite colline la domine à l'ouest. Le haut de la colline a été aménagé pour en faire une surface plane. On remarque même des terres-plains construits au bord des pentes pour en augmenter la surface. Cette surface plane est entièrement entourée de murs éboulés de gros blocs formant une grande enceinte rectangulaire couvrant quelques 1600 m². Aujourd'hui elle est presque entièrement boisée, dans les murs et à l'intérieur se remarquent des fragments de *tegulae* ainsi que des pierres de taille. Un petit mamelon au sud présente en surface les traces d'infrastructures pouvant correspondre au site de l'église et du cimetière.

51. La Transfiguration de Boulard

Boulard est un hameau situé au NO de Beaujeu qui est habité par six familles en 1775 lors de l'affouagement (C 25). L'abbé Féraud donne quelques renseignements supplémentaires : *la paroisse de Boulard, placée entre deux montagnes, sur une petite colline exposée au Midi, se compose du village, des hameaux de Sausée, de Bouse et des Péaugiers. Population totale : 100 âmes. Il y a une école pendant l'hiver seulement. L'église de Boulard, bâtie en 1824, est sous le titre de Saint-Sauveur ou de la Transfiguration* (p. 88). La date de construction donnée par Féraud est une restauration car l'église est citée par Mgr le Tellier le 19 mai 1683 : *les habitants du hameau de Boulard nous ont demandé de bien vouloir leur confirmer dans leur ancienne permission touchant le service de leur chapelle, attendu de la grande distance qu'il y a de leur hameau à la paroisse* (1 G 5). Lors d'une visite pastorale en 1857, il est dit que *les murs de l'église ont été construits à neuf en 1804* et que *le cimetière en bon état avec une croix fort ancienne*. En 1872, il est rapporté qu'*on a réparé l'intérieur et l'extérieur de l'église ainsi que la toiture*. En 1882, *l'église est en assez bon état avec deux cloches, dans le campanile, dont une neuve achetée en 1882* (2 V 88,93 et 94). Lors de l'inventaire de 1906, le curé proteste et dit que *l'église a été bâtie en 1772 et meublée par les habitants* (1 V 66). Il doit s'agir d'une restauration.

52. Chapelle Sainte-Anne de Fontfrède

Fontfrède est un hameau situé au nord de Beaujeu et est composé de trois familles et de quelques bastides en 1775. Une chapelle est citée lors des visites pastorales du XIXe siècle sous le titre de Sainte-Anne, non pas dans le hameau, mais à l'écart et isolée. Elle n'est pas citée auparavant et n'a jamais constitué une paroisse. Elle est qualifiée en 1857 de *chapelle rurale au quartier de Fontfrède*. Elle est en bon état en 1865 et en 1871 *elle est à réparer*. C'est en 1884 que l'on apprend qu'elle est *sous le titre de sainte Anne*. Elle figure encore sur les cartes actuelles. La carte de Cassini l'associe au *Logis Neuf* au bord de la route reliant Digne à Seyne comme nommée par le cadastre de 1829 qui figure également la chapelle et le *le Logis*. Halte pour les voyageurs, le *Logis* les préparait à la rude montée du Col du Labouret, 200 mètres de dénivelé, et la chapelle apportait une garantie supplémentaire d'un bon voyage.

Synthèse

Il semblerait, au vu des indices concernant Saint-Pierre des Auches, que nous soyons sur un site aménagé pendant la protohistoire avec une enceinte en gros blocs, romanisée par la suite, réoccupée à l'époque carolingienne avec peut-être déjà une première église aux mains de Saint-Victor. Enfin, lors du renouveau des monastères au XIe siècle, l'ensemble tombe dans les mains des Augustins qui en font une paroisse à part entière. Abandonnée progressivement, l'église et le cimetière vont être remplacés par une nouvelle église construite dans le hameau de Saint-Pierre, mais les paroissiens continueront de monter en procession vers la première église le jour de saint Pierre, pratique qui semble avoir été abandonnée au début du XIXe siècle.

BEAUVEZER

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Colmars, aujourd'hui dans le canton de Saint-André-les-Alpes. Cette commune est située dans le Haut-Verdon entre Thorame-Haute et Colmars. Les sources médiévales font défaut à part les références à l'*ecclesia de Bellovidere* fournies par les Pouillés en 1300 et 1376. Le *castrum de Belvezer* est cité en 1250 dans les enquêtes (n° 433, p. 327) comme appartenant au comte de Provence et la communauté est sous le régime du consulat accordé par Raimond Bérenger V⁶⁸.

Le premier village, le *castrum de Belvezer*, était construit plus haut que le village actuel. L'abbé Féraud relate qu'il fut en partie détruit par le feu en 1436, puis reconstruit. En 1596, le fort qui défendait le village fut démoli par ordre du parlement de Provence, puis le village fut pillé par les troupes du roi de Sardaigne. Enfin, en 1728, un incendie détruisit complètement le village. Il fut alors abandonné, un nouveau village l'ayant remplacé sur les bords du Verdon. Il n'en reste qu'une chapelle, dédiée à la Sainte-Croix, ancienne église paroissiale. C'est ce que confirme l'enquête sur les lieux de culte de 1899, *chapelle de Sainte Croix, à l'endroit où était autrefois Beauvezer. Messes deux fois par an, aux fêtes de la Croix.*

La même enquête et les visites pastorales de la fin du XIXe siècle recensent deux paroisses et plusieurs chapelles⁶⁹. Les deux paroisses sont celles de Beauvezer et de Villars-Heyssier, cette dernière sous la titulature de Sainte-Anne. Cette paroisse possédait une chapelle rurale dédiée à Notre Dame du Plan.

53. Chapelle Notre-Dame du Plan

Elle est recensée comme faisant partie de la paroisse de Villars-Heyssier. Le 25 septembre 1858, *la chapelle rurale au hameau du Plan est très humide*. Le 7 octobre 1865, *la chapelle rurale au hameau du Plan laisse à désirer*. Le 29 octobre 1869, *chapelle du Plan, Notre-Dame des sept Douleurs. Toiture passable, voûte en bois. La chapelle est dans un état indécemment. Il n'est pas convenable de continuer d'y dire la messe. Si les habitants se refusent d'y faire les réparations nécessaires qui consistent à enlever l'humidité, à faire le pavé et à se procurer tout ce qui est nécessaire pour la célébration de la sainte messe. Si d'ici un an les réparations indiquées ci-dessus ne sont pas faites, la chapelle demeurera interdite*. Il semblerait que l'injonction et la menace de l'évêque soient restées sans effet, car le 16 octobre 1876, *la chapelle rurale au Plan est interdite* et en 1889, elle est en ruine. Apparemment, il n'en reste rien. Cette ancienne chapelle pourrait être antérieure à l'église paroissiale de Villars-Heyssier. Le hameau est en effet perché sur *une éminence resserrée par deux montagnes* (Féraud) et tire sans doute son origine du perchement des XIIe-XIIIe siècles. Par contre, la chapelle Notre-Dame est construite dans la plaine, *le Plan*, et pourrait être antérieure. La titulature à la Vierge est également un bon indice.

Sur la paroisse elle-même de Beauvezer sont recensées six chapelles rurales au XIXe siècle.

54. La chapelle Sainte-Croix

Elle est à l'endroit où était autrefois Beauvezer. Messes deux fois par an, aux fêtes de la Croix. En 1869, *la toiture est en bon état, la voûte en bois, le pavé à réparer. L'état de la chapelle n'est pas convenable. Il est nécessaire de la réparer si on veut qu'on puisse y dire la sainte messe*. La Sainte-Croix est la fête patronale de Beauvezer qui se célèbre le 3 mai. Il s'agit de la paroisse du temps du *castrum*.

55. Chapelle des Pénitents

Elle est dédiée à S. Joseph et fut longtemps l'église paroissiale. Office des Pénitents tous les dimanches, messe par le curé le 29 mars, le jour du Patronage de S. Joseph et tous les vendredis du Carême. Sans autorisation écrite. En 1869, *il faut enlever l'humidité, réparer le clocher ou mieux encore le faire disparaître parce qu'il menace ruine*. Puis, en 1876, *depuis la dernière visite on a fait des réparations importantes à la chapelle St-Joseph*. R. Collier la date de 1640. Elle vient d'être entièrement restaurée.

56. Chapelle Saint-Jean

⁶⁸ RACP, n° 396-397 (1233-1245), p. 486.

⁶⁹ Visites pastorales de 1858, 1865, 1869 et 1876. ADAHP, 2 V 87.

En 1869, chapelle de Saint-Jean, au hameau de la Combe, très ancienne. Sans autorisation écrite. Messe pour S. Jean l'Évangéliste et quelquefois dans l'année pour le besoin des habitants du hameau.

57. Chapelle des SS. Martyrs Abdon et Sennen (1765)

Au hameau de Champalay, sans autorisation ; messe deux fois par an. En 1869, elle est dite de Champalay et dédiée à Saints Abdon et Sennen, Ste Barbe. Il est demandé de faire disparaître le terre-plein. Il semble que cette chapelle ait totalement disparue. L'abbé Féraud relate que *l'on célèbre aussi avec solennité, le 30 juillet, la fête des SS. Martyrs Abdon et Sennen, dont on croit posséder les reliques.*

58. Chapelle de Notre Dame de Bon secours

A 500 mètres du village, dans le torrent de ce nom. On y dit souvent la messe pendant la belle saison. Existait en 1654. Les habitants s'y rendent très nombreux le soir du 15 août. En 1869, chapelle Notre Dame du Bon Secours, voûte en bois. Faire disparaître le terre-plein qui se trouve au nord.

59. Chapelle de S. Pierre

A 6 kil, dans le vallon de ce nom. Messe le jour de la fête patronale. En 1869, la voûte en bois est neuve, le pavé à faire. La situation de cette chapelle, dans un environnement grandiose de gorges, d'eau jaillissante, d'arbres et de rochers, évoque ces chapelles de confins, loin de la paroisse, où les habitants viennent se ressourcer en toute liberté. Elle peut faire suite à un ermitage ainsi qu'à un ancien lieu de culte païen lié à l'eau.

Synthèse

La multiplicité des chapelles correspond à un terroir montagneux où les chemins sont souvent peu praticables en hiver. Chaque hameau en est pourvu afin de faciliter le service religieux. Seule, celle de Saint-Pierre fait exception et pose problème. Il faut également remarquer le nombre important de protecteurs, la Sainte-Croix comme patronne, Notre-Dame du Bon Secours, saint Jean, les saints Abdon, Sennen et Barbe, saint Pierre et saint Joseph dont les chapelles font l'objet de processions et de dévotions particulières.

BELLAFFAIRE

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Turriers. La commune présente un habitat dispersé en fermes et petits hameaux, le village n'abritant qu'un tiers de la population. Depuis l'époque carolingienne, le territoire faisait partie de la *villa Jugurnis* aux mains de Saint-Victor⁷⁰. L'église paroissiale, au sommet de la colline et où s'entoure le village, ne semble pas avoir changé d'emplacement. Elle est dédiée à saint Nicolas-de-Myre. Une seule chapelle, devenue ensuite paroissiale, est signalée dans la commune.

60. Pré la Cour et l'église de la Freyssinie

La Freyssinie est un hameau éloigné du chef-lieu de quelque 3000 mètres. Il est desservi, ainsi que les fermes voisines, par une église et un cimetière. Entièrement restauré à la fin du XIXe siècle, l'édifice présente un chevet orienté parfaitement vers l'est. Cette caractéristique est inhabituelle pour une église dont l'édification remonte à 1708 comme le relate l'abbé Albert. Mais il ajoute qu'elle a été bâtie sur une ancienne chapelle⁷¹. D'autre part, le toponyme *Pré la Cour* ou *Pré de Frechenie* est cité lors de la vente des biens nationaux à la Révolution (1 Q 64). Damase Arbaud, dans sa localisation des lieux-dits de la *villa Caladius* fournis par le polyptique de Wadalde en 814, y reconnaît la *colonica in Fraxeno*⁷². Cela est impossible car cette colonge est dans le même lieu que celle de *Mercone*, Marcoux⁷³.

Synthèse

Les indices sont minces, mais laissent cependant envisager une fondation antérieure à celle des *castra*. Le toponyme, l'orientation de l'église, son établissement en milieu ouvert pour desservir un habitat dispersé, convergent vers une fondation correspondant aux premières églises rurales. La *villa Jugurnis* couvrant tout le bassin de Turriers a pu être à l'origine de cette fondation, mais sans certitude.

⁷⁰ Se reporter à notre article déjà cité « Eglises et prieurés ruraux (VIIIe-XIIe siècles) dans les cantons de la Motte-du-Caire et de Turriers ».

⁷¹ Albert (abbé), *Histoire géographique, naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun*, Gap, 1783, Tome I, p. 286 : *On a établi depuis l'an 1708 une église succursale au hameau de la Freyssinié, pour la commodité des habitans de ce hameau et de ceux des Aguillons, des Pascals et des Marins. On a profité pour cela d'une ancienne chapelle qui est sous le titre de S. Joseph.*

⁷² ARBAUD D. « Etude sur le polyptique de Wadalde (de l'an 814) ou dénombrement des possessions de l'Eglise de Marseille », *Bull. de la Sté Sc. et Lit. des BA*, 1903, p. 191.

⁷³ CSV H n° 25-26. *Colonica in Fraxeno inhibi (colonica in Mercone).*

BEVONS

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Noyers-sur-Jabron. Cette commune sise dans la vallée du Jabron, principalement en rive gauche, couvre 1126 hectares. Elle n'a jamais été très peuplée, maximum de 218 habitants en 1851 et depuis l'abandon du village, l'habitat est dispersé en fermes et petits hameaux.

Les sources médiévales sont succinctes mais révèlent cependant plusieurs lieux de culte. Au XIIe siècle, les églises de Bevons et de Pansier relèvent des deux chapitres cathédraux de Sisteron et de Forcalquier (Atlas, carte 66). Guy Barruol confirme l'existence de l'église et du castrum de Saint-Pansier en 1217 et dont le site va être abandonné au cours du XIIIe siècle ⁷⁴. En 1274, les Pouillés (p. 120) citent deux églises, celles de Bevons et de Saint-Jean, *capellanus castri de Beontio, cappellanus ecclesia juxta Beontium Sancti Johannis*. Ce n'est qu'au XIVe siècle que l'on connaît le titulaire de l'église de Bevons, *vicarius Sancti Gervasii de Besontio* (GCN, I, Inst., col. 473). Parmi ces églises, ne subsistent que l'église paroissiale et une chapelle moderne à *La Font*.

61. Saint-Pansier, lieu de pèlerinage pour toute la contrée

Achard est le premier à relater en 1788 que *la fête de saint Pansier a lieu le jour de la Pentecôte. Le Curé et ses Paroissiens, suivis d'une foule de personnes accourues des lieux circonvoisins, vont en procession sur une colline où il avoit une Croix et où l'on a bâti, depuis 50 ans, une Chapelle. On invoque S. Pansier contre la colique. L'abbé Féraud emploie à peu près les mêmes termes : on honore à Bévons saint Pansier, personnage dont on ne trouve nulle part le nom dans le catalogue des saints, et dont on connaît moins encore la vie. Cette fête a lieu le jour de la Pentecôte. Le curé et ses paroissiens, suivis d'une foule de personnes accourues des lieux circonvoisins, vont en procession sur une colline où l'on a bâti depuis cent ans une chapelle. On y évoque saint Pansier contre la colique ; on croit être préservé de ce mal en se roulant à plat ventre contre un rocher, au sortir de la chapelle* (p. 490).

Lors des visites pastorales de la fin du XIXe siècle, la chapelle est sous le vocable de saint Pie, l'autorité ecclésiastique ayant sans doute voulu éliminer un saint inconnu et des pratiques pas très orthodoxes ⁷⁵. Le 14 juin 1858, on y dit encore une messe dans l'année. Elle est encore citée en 1862, puis le 6 mars 1868 où *la chapelle rurale St-Pie est assez dégradée* ⁷⁶. Aujourd'hui, elle est figurée en ruine par les cartes IGN au sommet de la colline entre les cols de la Mairie et de Saint-Pansier.

62. L'église Saint-Jean sur un site antique

Elle est citée en 1274, *juxta Beontium*, près de Bevons. Elle n'apparaît pas sur les cartes de Cassini (n° 152-153) ni sur les cartes actuelles. La CAG reconnaît qu'elle est en ruine (n° 027, p. 102-103) et qu'autour de la chapelle ont été découverts *des débris de tegulae et des tessons de céramique (sigillée) et des substructions auraient été exhumées lors de labours. Selon les auteurs, ce site, placé en bordure d'une voie supposée antique, pourrait être le centre du domaine*. Ce qui veut dire que c'est sur l'emplacement de la villa gallo-romaine entourée de son domaine qu'aurait été élevée l'église. Le site se trouverait à 400 m à l'est du château de Castel-Bevons. Cet édifice, en milieu ouvert, près d'une voie importante, sur un site antique, est sans doute d'origine pré-castrale et peut remonter au haut Moyen Age.

Synthèse

L'église Saint-Jean paraît bien relever des premières églises rurales et la création du village perché l'a condamnée, semble-t-il, peu de temps après.

⁷⁴ Collectif, *La Montagne de Lure*, Alpes-de-Lumière, n° 145/146, p. 180.

⁷⁵ F. Mistral (TDF, II, p. 472) cite *Pansié*, nom d'un saint honoré dans le diocèse de Sisteron. Le nom est sans doute un dérivé du provençal *panséu*, *pansel*, signifiant panse de porc, estomac. D'où le don du saint pour guérir les maux d'estomac.

⁷⁶ Visites de 1858, 1862 et 1868, ADAHP 2 V 89.

BEYNES

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Mezel. Cette vaste commune de 4124 hectares a intégré en 1925 la commune de Creisset (1018 hectares). En rive gauche de l'Asse, les deux terroirs sont séparés par des reliefs montagneux atteignant les 1600 mètres. Le territoire accidenté offre quelques replats occupés très tôt par l'homme. Les vestiges de l'Âge du Fer et de l'Antiquité se sont révélés nombreux.

Au début du XIII^e siècle, est cité le *castrum de Bezenas*⁷⁷. Puis les Pouillés dénombrent en 1274 un *prior* et un *vicarius de Bedenis* ainsi qu'un *prior* et un *capellanus de Groissello* (p. 106-107) ; en 1350 l'*ecclesia de Creysello* et l'*ecclesia de Bedenis* (p. 112). Chaque communauté possède donc son église paroissiale, à Beynes avec saint Martin et saint Pierre comme patron et titulaire, à Creisset, avec sainte Madeleine et saint Etienne comme patrons. Ces églises dépendent de l'évêché de Riez. La CAG (n° 028, p. 103) avance l'hypothèse, sans certitude, que la *Curtis Criselgis signalée en 963 comme possession de l'abbaye de Montmajour*, pourrait correspondre au village ruiné de Creisset. Aujourd'hui, en effet, le village de Creisset est ruiné, de même que le château ainsi que l'église. A Beynes, l'église paroissiale est encore en état, mais le village est en partie abandonné. Une autre paroisse existait à Palus avec une église dont on dit en 1888, que, *quoique de date récente, elle est en mauvais état*⁷⁸. Elle était desservie au XIX^e siècle par le curé de Beynes. Les cartes modernes la signalent en ruine, par contre une chapelle moderne l'a remplacée.

Les visites pastorales de la fin du XIX^e siècle ne recensent aucune chapelle rurale sur Beynes, mais des documents antérieurs laissent envisager l'existence d'un prieuré. Sur Creisset, il en existe une qui faisait l'objet d'un pèlerinage.

63. Le prieuré Saint-Pierre d'Arcanson à Beynes

C'est Bartel (p. 51) qui confirme la titulature de l'église paroissiale à saint Pierre, mais il ajoute *de Arcansono*. Le Pouillé du diocèse de Riez de 1730 (5 G 4, f° 36) recense un *prieuré rural de Saint-Pierre d'Arcanson à la collation de l'évêque de Riez. Le prieur y dit trois messes par an*. C'est la seule citation de ce prieuré qui n'apparaît plus par la suite. Il est probable que nous sommes en présence d'une église pré castrale qui a donné son nom et sa titulature à l'église paroissiale du village lors de son édification. Un quartier porte le nom de *St Pierre*, situé au nord de la commune, non loin de l'Asse. Cassini indique *St Pierre Bas et Haut* et le cadastre de 1812 indique au même endroit un quartier *St Pierre* dans la section A, dite de Saint-Pierre.

64. La procession à la chapelle Saint-Etienne à Cresset

Le coutumier de 1835 relate *qu'il est d'usage toutes les années à la seconde fête de Pentecôte d'aller en procession par dévotion à la chapelle de St Etienne patron de la paroisse, éloignée de la paroisse d'une heure*. La procession est encore confirmée le 28 novembre 1857, *procession à la deuxième fête de Pentecôte à la chapelle St-Etienne, qui est en bon état*. En 1866, *la toiture a besoin de réparations* et en 1872, *la chapelle rurale Saint-Etienne est passable*, mais il n'est plus fait rappel de la procession⁷⁹. L'abbé Féraud ne la signale d'ailleurs pas. La CAG (p. 105), fait état qu'*à la chapelle Saint-Etienne, située sur un piton rocheux exigü, un sondage a livré, sous des niveaux attribués au Moyen Age (fragments de pégaus), des couches contenant des fragments d'ossements d'animaux et un fragment de tegula*.

La procession votive des paroissiens de Creisset vers cette chapelle Saint-Etienne indique une reconnaissance du patron de leur communauté. Mais ce n'est pas un retour vers l'origine de leur communauté, vers le premier village, le site étant impropre à toute habitation. C'est un lieu perché, presque inaccessible, retiré, loin de toute vie humaine. Il pourrait s'agir d'un ancien ermitage où un pieux anachorète aurait été à l'origine de la christianisation du terroir de Creisset. Le souvenir s'étant perdu, seule une tradition tenace portait les habitants à s'y rendre *par dévotion* tous les ans. Elle est encore partiellement en état, mais sans voûte.

Synthèse

⁷⁷ GCN, I, Instr. XVI, Riez, col. 377.

⁷⁸ Visite pastorale du 5 juillet 1888, ADAHP 2 V 93.

⁷⁹ Visites pastorales de 1857, 1866 et 1872, ADAHP, 2 V 89.

BEYNES 63-64

Il faut réserver une place particulière au site du quartier *Saint-Pierre*. En milieu ouvert, près de la rivière, il offre les caractéristiques d'un établissement pré castral, abandonné comme paroisse lors de l'enchâtellement.

BLIEUX

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton de Barrême. Cette commune, dans un milieu montagneux difficile, couvre près de 5700 hectares et n'a jamais pu abriter plus de 830 habitants. Les deux meilleures périodes furent celle du XIIIe-début XIVe siècle avec 750 personnes suivi par une perte de 75% recensée en 1471, puis celle de 1765 avec 823 habitants. L'exode rural a commencé bien avant le milieu du XIXe siècle (780 habitants en 1851, 73 en 1962). Le territoire était desservi par deux paroisses, celle de Blieux et celle de la Melle.

Blieux apparaît sous la forme de *Bleus* avec le patronyme de *Raimundus*. Douze ans plus tard, en 1122, sont citées deux églises aux mains de l'abbaye de Saint-Victor, *ecclesias de Bleus sancti Symphoriani et sancti Pontii* (CSV I, n° 446, p.452 et II, n° 777, p. 123). L'abbaye semble avoir abandonné Blieux après cette date car lors de l'enquête de 1278, *l'église paroissiale dudit castrum est tenue par le seigneur évêque de Senez et il y a un hôpital des pauvres dans le dit castrum tenu par l'hospitalier R. Maurelles. G. de Majeste hospitalier décédé dudit hôpital a donné à Guillaume de Baux un pré situé dans ledit territoire près de la rivière Frey, pré qui contient trois scorées et vaut bien quinze livres ; que B. de Bliaud a légué à l'église dudit lieu un champ situé dans ledit territoire au lieu-dit Portaux* (p. 439-440, n° 882-883). C'est ensuite l'abbaye de Lérins qui s'installe à Bileux. Le 5 octobre 1369 c'est la donation de plusieurs terres, sises à Blieux, faite à l'abbaye de Lérins par les hoirs de noble Isnard de Bileux, *Isnard de Levis, terres in Ferraginibus, in Brigas, ad Balmas* (CL, n° CI, p. 165-167).

L'abbaye de Saint-Victor et l'évêché de Senez paraissent asseoir leur domination sur le territoire de Blieux. L'abbaye de Lérins s'implante également au XIVe siècle. Mais la perte de 75 % d'habitants dénombrée à la fin du XVe siècle a dû considérablement affaiblir les revenus des ecclésiastiques et des moines. Deux églises sont citées en 1122, Saint-Symphorien et Saint-Pons. La première est l'église paroissiale de Blieux et comme le reconnaît Mgr Soanen en 1703, *elle a toujours été dans le même lieu*. Il relate qu'elle fut abattue en 1595 par les habitants *pendant les guerres de peur que les ennemis ne s'en saisissent*. Qu'ensuite elle a été réparée puis est retombée en ruine. C'est alors qu'il avait été proposé d'en bâtir une nouvelle dans le village, mais les habitants ont préféré restaurer totalement leur première église, malgré son éloignement *de plus de 500 pas du village, les neiges et les glaces en hyver rendant cette église inaccessible*⁸⁰. Cette église existe toujours, dédiée à saint Symphorien.

L'évêque, après la visite de l'église paroissiale, recense 4 autres édifices : les chapelles Saint-Pierre, Saint-Pons, Saint-Joseph et Sainte-Elisabeth. Ce sont les mêmes répertoriées également par Achard (I, p. 343), l'abbé Féraud ne citant que les deux paroisses (p. 265-266).

65. La chapelle Saint-Pierre

La seule description est fournie par Mgr Soanen en 1703 ; c'est une chapelle de confrérie, elle est *au haut du village avec un tableau représentant St Pierre, St Paul et St Honoré* et tous les ornements et objets liturgiques nécessaires. *Les murailles sont crépies et une cloche au dessus de la porte en dehors*. La chapelle est citée en 1857, puis en 1866 où *la chapelle de St-Pierre interdite depuis 8 mois ne sera rendue au culte qu'après qu'on aura enlevé l'humidité, réparé la toiture et le pavé, recrépi les murs à l'extérieur et construit une sacristie avec crédençe*. Lors de la visite suivante en 1870, elle est toujours *interdite jusqu'à ce qu'elle soit réparée*. Puis, elle n'est même plus citée en 1879, 1884 et 1889. Lors du recensement des lieux de culte en 1899, elle n'apparaît pas également et commence à tomber dans l'oubli⁸¹. Il n'en reste plus rien aujourd'hui.

66. La chapelle Saint-Pons au quartier du Thon

Il s'agit sans doute de *l'église Saint-Pons* citée en 1122. Elle est visitée par Mgr Soanen *et nous y avons trouvé l'édifice en assez bon état une cloche assez bonne sur une petite arcade servant de clocher*. Elle réapparaît en 1857 : *chapelle au quartier de Thor dédiée à saint Pons où l'on dit la messe et on fait une procession le jour de la fête du saint*. En 1866, *elle est à réparer*, puis interdite en 1870 et 1879. Puis elle est de nouveau citée, sans commentaire, en 1884 et 1889, ce qui signifie qu'elle a été réparée. Enfin, lors du recensement des lieux de culte en 1899, *chapelle S. Pons, à deux kil. de la paroisse, dans un hameau de soixante habitants, existe depuis plusieurs siècles, sans autorisation écrite ; entretenue par la Fabrique, la Commune et les habitants. La Ste*

⁸⁰ Visite pastorale de 1703, ADAHP 2 G 17, f° 202 et ss.

⁸¹ Visites pastorales de 1857, 1866, 1870, 1879 (ADAHP 2 V 91), de 1884, 1889 (2 V 93).

*messe y est dite une ou deux fois par an par le curé, surtout le 11 mai fête du titulaire Saint Pons, avec les Vêpres et la procession de tous les habitants. Les membres du Conseil de Fabrique expriment le désir, au nom de toute la population de Blieux, de conserver cette chapelle ouverte au culte, tel qu'il a été pratiqué jusqu'à ce jour*⁸².

Le quartier du Thon ou du Thor et même du Toun (Cassini) est situé à près de 2 kil. au sud du village de Blieux. Cassini signale la chapelle et plusieurs habitations, les cartes actuelles une chapelle *St-Pons* en ruine au Thon. R. Collier (p. 135), la cite *au quartier du Thor : en ruine, rectangulaire. A l'intérieur, elle était divisée en trois travées, séparées par des doubleaux retombant sur des pilastres. La partie antérieure, en pierres de taille assez frustes, peut remonter au XIIIe siècle.* Cette datation, grâce à l'architecture, confirme son existence en 1122.

67. La chapelle Saint-Joseph

C'est encore la même visite de 1703 qui nous la fait découvrir. Elle est qualifiée de *chapelle rurale et nous y avons trouvé l'édifice tourné au couchant Un petit clocher avec une clochette. Au-dedans est le tableau de la Sacrée famille assez propre.* La remarque sur l'orientation de la chapelle indique une origine non romane puisque le chevet est orienté vers l'ouest. La titulature à saint Joseph conforte cette constatation. La dernière citation s'achève avec Achard en 1788 et la carte de Cassini qui la signale sous son nom *St Joseph*. Elle n'apparaît plus par la suite lors des nombreuses visites pastorales de la dernière moitié du XIXe siècle. Elle semble avoir été remplacée par un oratoire dit *St-Joseph* au *Bas Chaudoul* signalé par les cartes IGN actuelles, à 1800 m. au NO de Blieux.

68. La chapelle Sainte-Elisabeth de la Melle

La même visite de 1703 nous décrit *la chapelle rurale de Ste Elisabeth au quartier de la mesle située fort loin des dernières maisons sur le haut du mont où l'on nous a dit qu'on célébroit la messe une fois l'année le jour de la Visitation. L'édifice est en assez bon état, mais trop peu deffendu contre les eaux vers la porte où il y a de grands barreaux de bois pour donner du jour un tableau de la Visitation.* Pour Achard, cette chapelle est *une succursale de la paroisse de Blieux et un second prêtre fait sa résidence à la Mêle.* Pour Féraud c'est une paroisse à part entière, statut que l'on retrouve lors des visites pastorales du XIXe siècle. En 1857, elle *a besoin d'être réparée*, puis en 1860 et 1870, *elle est interdite.* Il semble qu'elle ait été réparée, car elle est de nouveau citée en 1884 et 1899 où on dit une messe une fois par an le 2 juillet. Aujourd'hui, elle apparaît en ruine sur les cartes modernes. Une chapelle l'a remplacée, cette fois près du hameau ruiné de Melle, à 1147 mètres d'altitude.

La situation de cette église/chapelle est curieuse. Au lieu de se trouver près des habitations, elle est perchée *sur le haut du mont* comme le constate Mgr Soanen. A 1400 mètres d'altitude, aujourd'hui ruinée, elle ne correspond pas à un édifice relié à un château, celui-ci étant situé beaucoup plus bas, également en ruine. Autre énigme, le diocèse de Digne, Wikipedia et Quid sur Internet, attribuent la titulature de la chapelle à sainte Elisabeth du Portugal. Or, les anciennes citations donnent seulement *sainte Elisabeth* dont on célèbre la fête le 2 juillet, le jour de la Visitation (Mgr Soanen, Féraud et les visites du XIXe siècle). Le tableau vu par Soanen est celui de la Visitation. Elisabeth est toujours associée à la fête de la Visitation. Il semblerait qu'au cours du XXe siècle, le rapprochement, évident auparavant, se soit distendu, qu'on ait oublié la Visitation et adopté une sainte Elisabeth du Portugal dont on ne voit pas ce qu'elle pouvait protéger dans ce pays de haute montagne de Provence.

Synthèse

L'église, puis chapelle Saint-Pons, peut faire partie de ces premières paroisses fondées au cours du XIe siècle, souvent par des moines, ici par ceux de Saint-Victor. En 1122, elle est entre leurs mains et existe déjà.

⁸² Idem.

BRAS D'ASSE

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Mezel. Cette commune de 2610 hectares est établie au bord de l'Asse au nord du plateau de Valensole. La faible altitude (500 m en moyenne), les rives de la rivière et les plateaux la dominant ont très tôt attiré l'activité humaine. Il est probable qu'une voie antique passait en rive gauche de l'Asse reliant la cité de Riez à celle de Sisteron. Une autre se dirigeait vers la Durance en suivant le cours de la rivière (CAG, n° 031, p. 107).

C'est l'une des possessions que le patrice Abbon offre, en 739, à l'abbaye de Novalaise, *in pago Regense Braccio, locellum Bractium* (CSHG, p. 44). Pour l'époque, il faut situer le lieu sans doute en rive gauche de l'Asse, près de la voie antique. Il peut faire suite à un site romain, de type *vicus* ou à une *mansio*. Le toponyme *La Bégude Blanche*, petit hameau en face du village, évoque une auberge et une halte pour les voyageurs. Cette vocation d'accueil des voyageurs a-t-elle pu perdurer et se transmettre pendant un si long temps ?

Quand Bras d'Asse réapparaît ensuite c'est au cours du XIIIe siècle avec un castrum et une église, *Capellanus de Brachio et ecclesia de Brachio* (Pouillés, 1274, p. 109 et 1351, p. 112). Le site de la Bégude semble avoir été délaissé en partie pour un habitat perché sur l'autre rive. En 1241, le 2 août, Raimond Bérenger V confisque *le castrum de Bratz, situm juxta flumen quod vocatur Assa*, détenu par Guigonnet de Galbert pour le donner à un certain Périssol (RACP, n° 345, p. 423-425). Par la suite, au XVIe siècle, le castrum sera détruit puis délaissé au profit d'un nouveau village construit en contrebas, près de l'Asse, avec une nouvelle église sous la titulature de Saint-Nicolas de Myre. Début XXe siècle, le vieux village est complètement abandonné. Au XIXe siècle, une autre paroisse va voir le jour, celle de la Bégude avec une église dédiée à Notre-Dame. Les documents de ce siècle indiquent qu'il n'existe pas de chapelle rurale sur la paroisse de Bras d'Asse, mais qu'il en existe une à la Bégude.

69. La chapelle Saint-Jean-Baptiste de la Bégude

C'est la carte de Cassini (n° 153) qui nous révèle cette chapelle *St Jean*, située au SSO de la *Bégude Blanche*, près du lieu-dit *Fude*. De 1860 à 1891, est citée *la chapelle rurale de saint Jean-Baptiste qui demande des réparations urgentes*. En 1893, il n'est plus question de réparations⁸³. Enfin, lors de l'enquête sur les lieux de culte de 1899, il est relaté : *à la Bégude, une chapelle distante du village d'environ un kil, a servi d'église paroissiale depuis l'érection de la paroisse en 1840, jusqu'en 1853, époque où fut achevée l'église actuelle. Le curé y dit la messe le dernier jour des Rogations et pour la fête patronale qui est le 24 juin. Elle sert en outre pour les funérailles du voisinage*. Mais en 1908, elle est en mauvais état. A partir de cette date, elle n'apparaît plus sur les cartes modernes car elle est devenue une propriété privée.

Elle est encore aujourd'hui en état, au bord de la D 108, 800 m au SO de la Bégude⁸⁴. Le bâtiment est encore entier, mais le mur de l'abside a été ouvert pour permettre le passage des engins agricoles, puis fermé par un large vantail. L'intérieur est encombré d'engins et d'outils. Il existe un plafond en planche qui dissimule la voûte si elle existe. On aperçoit en entrant à droite une fenêtre bouchée de l'extérieur. Sur les murs, subsistent des traces de bandes de peinture et surtout une frise de décor en stuc représentant des entrelacs. L'extérieur a été rebâti en tout-venant, pierres de toute taille noyées dans du mortier légèrement ocré. L'élément le plus remarquable est la porte d'entrée formée par un arc plein cintre décoré de plusieurs moulures reposant sur des piédroits de forte dimension, encadrement qui ne semble pas homogène. Celui-ci est au ras du nu du mur. Au-dessus de la porte, une niche en plein cintre qui devait contenir une statuette. Encore au-dessus oculus ouvert vers l'extérieur. A gauche de la porte ouverture quadrangulaire formée de quatre forts moellons, maintenant bouchée. A droite, fenêtre moderne. L'édifice est orienté vers le SO et mesure à peu près 10 x 7 m. Le propriétaire relate qu'on lui avait dit qu'on avait trouvé des crânes de très jeunes enfants au pied des murs de la chapelle.

Synthèse

Les données sur la chapelle Saint-Jean sont trop succinctes pour tenter une approche de fondation. La seule remarque que l'on peut faire, c'est qu'elle est située dans un milieu ouvert, non défensif, près d'une voie antique et qu'elle était liée à un cimetière. Si l'église de la Bégude est dédiée à Notre-Dame depuis son érection en paroisse en 1840, le patron est saint Jean et au XIXe siècle, on se rend à la chapelle le 24 juin pour la fête

⁸³ Visites de 1860, 1866, 1870 (ADAHP 2 V 89), de 1891 (2 V 93) et de 1893 (2 V 94).

⁸⁴ Nous l'avons visité le 11 octobre 2008 et rencontré le propriétaire.

BRAS D'ASSE 69

patronale. L'éloignement de la chapelle du hameau de la Bégude indique qu'elle n'est pas liée au hameau, mais qu'elle est une chapelle rurale sise en plein champ, en rapport avec un habitat dispersé. Ces diverses constatations pourraient nous diriger vers un édifice pré-castral.

BRAUX

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Annot. A près de 1000 mètres d'altitude, le village, isolé, a cependant accueilli plus de 1000 habitants en 1765 malgré sa faible superficie (1167 ha) et un terroir difficile. Les sources médiévales sont succinctes, à commencer par un certain *Guillelmus de Bravio* cité comme témoin en 1147 par le cartulaire de Lérins (n° CIV, p. 96), puis par *l'eccllesia de Bravibus* en 1376 (Pouillés, p. 265). L'Atlas historique (p. 166) avance que la communauté dépendait de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, puis des comtes de Provence, mais sans apporter de renseignements plus précis.

R. Collier (p. 378) atteste que l'église paroissiale, sous le titre de saint Martin de Tours, date de 1834. Mais on ne sait s'il s'agit d'une construction nouvelle ou de la réfection d'un édifice plus ancien. A cette date la population a perdu 450 habitants par rapport à 1765 et il est plus probable que c'est au milieu du XVIIIe siècle que l'église fut (re)construite. De 1858 à 1892 deux chapelles rurales sont citées, mais *exposées à l'humidité*. A partir de 1876, une est en bon état, l'autre non ⁸⁵.

70. Chapelle Notre Dame du Serre

Cette chapelle, isolée, semble avoir desservi les hameaux du Serre et du Villard à un moment où le village de Braux n'était pas encore constitué. Quand une nouvelle église dédiée à saint Martin est érigée dans le village, Notre-Dame devient alors une simple chapelle. Les visites pastorales du XIXe siècle citent seulement *deux chapelles rurales*, dont l'une est en bon état et l'autre non. Ce n'est qu'en 1919 que l'on apprend que *la chapelle dédiée à la Vierge, avec une cloche, est en bon état*. Elle l'est toujours.

71. Chapelle Sainte-Madeleine

Il s'agit de la deuxième chapelle citée en même temps que la précédente et ce n'est qu'avec la carte de Cassini que l'on découvre sa titulature. Les biens de la chapelle sont vendus le 10 février 1791 à Gaspard Domenge et Auxile Gras pour 400 livres (ADAHP 1 Q 5). En 1919, la *chapelle de Sainte-Madeleine est en très mauvais état*. De 1858 à 1919, elle est signalée soit *humide*, soit *en mauvais état* ⁸⁶. Elle a été restaurée depuis.

Synthèse

Notre-Dame du Serre peut être la première paroisse, ayant précédé celle du village. Le *Villard* évoque un habitat déserté et détruit dont Notre-Dame aurait pu être l'église paroissiale.

⁸⁵ Visites de 1858, 1866, 1870, 1876 (2V 86), 1884 et 1891 (2 V 93).

⁸⁶ Visites pastorales de 1858, 1866, 1870, 1876 (2 V 86), 1884, 1891 (2 V 93), 1912 et 1919 (2 V 95).

LA BREOLE

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Seyne, aujourd'hui dans le canton du Lauzet-Ubaye. Le terroir, de près de 4000 hectares, est partagé entre une zone de collines et une zone de montagnes. Domaine du comte de Provence, La Bréole est érigée en consulat au XIIIe (Atlas, p. 166). A partir de 1079, deux prieurés sous le titre de saint Pierre et de Sainte-Marie sont cités comme appartenant aux moines de Saint-Victor. Celui de Saint-Pierre deviendra l'église paroissiale. L'autre demeure pour l'instant inconnu.

CSV

- . 1079 (II, n° 843, p. 218). *Cella ad Bredola*
- . 1080-1085 (II, n° 699, p. 42). *Ecclesia sancti Petri de Bredola et aliam sancte Marie*
- . 1113 (II, n° 848, p. 238). *Ecclesia Sancte Marie de Bredola cum ecclesia parrochiali*
- . 1135 (II, n° 844, p. 227). *Ecclesia Sancte Marie de Bredola cum ecclesia parrochiali*
- . 1242 (II, n° 1021, p. 481) *Prior de Bredula*
- . 1337 (II, n° 1131, p. 619). *Prieuré de Bredula*

L'habitat va connaître plusieurs localisations. Quand les moines de Saint-Victor sont présents aux XIe et XIIe siècles, c'est dans un milieu ouvert, non défensif, sans doute à l'emplacement du village actuel. A partir du début du XIIIe siècle, un castrum va se former sur un piton difficile d'accès à 1 km au nord du village actuel. Selon Féraud (p. 232), *le château était bâti sur une masse de rochers, dont la majeure partie n'offrait que des précipices inaccessibles*. Une nouvelle église voit le jour accompagnée du cimetière. Durant les guerres de Religion, le siège de la forteresse dure 7 jours à partir du 5 novembre 1586. C'est la fin du village perché, l'habitat retournant dans les collines en hameaux et fermes dispersés.

72. La procession sur la montagne

Deux indices sur une procession votive sont peut-être concordants. C'est d'abord le coutumier de 1835 qui relate que *le lundi de Pentecôte, il y a une procession extraordinaire sur le sommet d'une montagne*. C'est ensuite l'abbé Féraud (p 233) qui, à propos *du château et de l'ancien village dont il ne reste plus que quelques mesures et des vestiges de l'ancien cimetière, où l'on allait en procession le jour de l'Ascension et le 29 juin*. Le 29 juin, fête de saint Pierre, rappelle sans doute la titulature de l'église paroissiale. Il ne reste alors que le cimetière, seul rescapé des destructions et de la désertion du village.

Le territoire va être divisé en quatre paroisses. La Bréole avec une église dédiée à saint Pierre, Charamel et sa paroisse Saint-Marc, paroisse de Costebelle avec comme patron saint Marcellin et La Garde sous le titre de saint Barthélemy, église construite en 1695 selon l'abbé Féraud et toujours en état (p. 234). Seules les paroisses de La Bréole et de Costebelle présentent des chapelles rurales.

73. Chapelle Saint-Joseph

Elle est citée de 1858 à 1920 sur la paroisse de La Bréole, la plupart du temps qualifiée de *propre*. Il nous a été impossible de la repérer, elle semble avoir complètement disparue.

74. Les chapelles Saint-Pancrace et Saint-Roch

Situées dans la paroisse de Costebelle, en 1860 elles sont qualifiées de *propres*, puis en 1867 *Saint-Pancrace est en mauvais état, St-Roch, mieux*. Situation que l'on retrouve en 1892, *deux chapelles rurales dont une en mauvais état*. Enfin, le 19 novembre 1919, *autrefois, il existait deux chapelles rurales, aujourd'hui elles tombent en ruine*. La carte IGN signale un oratoire sous le titre de Saint-Pancrace à 500 m à l'ouest de Costebelle⁸⁷.

Synthèse

Deux églises citées en 1079, Sainte-Marie et Saint-Pierre semblent relever des premières paroisses fondées au cours du XIe siècle par les moines bénédictins. Abandonnées lors de l'enchâtellement, celle de Sainte-Marie va disparaître ; par contre Saint-Pierre va redevenir paroisse lors de l'abandon du site perché.

⁸⁷ Visites pastorales de 1858, 1860, 1867, 1873 (2V 88), 1892 (2 V 94) 1919 et 1920 (2 V 95).

LA BRILLANNE

LA BRILLANNE

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Peyruis. La commune est située sur la rive droite de la Durance à la hauteur de Forcalquier et présente une grande plaine agricole de 722 hectares. L'occupation antique, gallo-romaine en particulier, est largement représentée surtout sur les terrasses dominant la Durance (CAG, n° 034, p. 109-113). Le *castrum de Lebrignana* est cité en 1174 lors d'un échange entre l'évêque de Sisteron Bermond d'Anduze (1174-1214) et les Templiers des domaines d'Aulun (N.-D des-Anges à Lurs) et du castrum de La Brillane. La comtesse de Forcalquier Adelais avait donné La Brillanne aux Templiers. Le prédécesseur de Bermond d'Anduze, Pierre de Sabran (1145-1171), avait interverti les donations, le comte Guillaume étant alors mineur. Devenu majeur, ce dernier, le 2 novembre 1174, rétablit les Templiers à La Brillanne et l'évêque de Sisteron à Aulun⁸⁸.

Aucune chapelle rurale n'est citée au cours du XIXe siècle et la carte de Cassini n'en signale pas également. Achard et Féraud sont aussi muets. Seuls, deux toponymes peuvent apporter quelques lumières, les quartiers *Saint-Saturnin* et *Saint-Martin*. Ce sont deux saints vénérés très tôt lors de la christianisation, Saturnin ayant remplacé souvent un culte au dieu Saturne. Au lieu-dit *Saint-Martin*, 300 m. au sud du quartier de *la Princesse*, a été fouillée lors de l'aménagement de l'autoroute une nécropole composée de tombes à incinération et à inhumation, ainsi que deux bâtiments ruraux. Ces toponymes sont les seuls indices pour soupçonner deux édifices religieux disparus.

⁸⁸ GCN I, col. 717-708 et Inst. Sisteron, XVI, col. 451-452. Voir également les assertions de l'abbé Féraud dans sa Géographie Historique (p. 420-421) et ses Souvenirs religieux (p. 102).

BRUNET

BRUNET

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Valensole. Partie prenante du plateau de Valensole, le territoire de 2847 hectares est traversé par l'Asse. Il a révélé plusieurs sites antiques, principalement le long de la vallée ainsi qu'une voie antique qui de Bras d'Asse reliait la Durance. Il s'agit sans doute de la *via publica qui descendit in villa Brunito* citée vers 990 par le cartulaire de Cluny dans une charte concernant Valensole (CLU, III, n° 1837, p. 81). Après cette première citation de Brunet, c'est en 1098 que l'on apprend que l'*ecclesia sancta Maria de Brunet* dépend de l'abbaye de Saint-Victor, lors d'une confirmation faite par l'évêque Augier de Riez (CSV II, n° 697, p. 39). Mais par la suite, l'église n'apparaît plus parmi les possessions de l'abbaye. Sont ensuite cités en 1274 (Pouillés, p. 106), un *hospitalerius de Bruneto*, nommé *Ridus Martinus*, ainsi qu'un *prior* et un *capellanus de Bruneto*. En 1351 (Pouillés, p. 110), l'*hospitalerius* a disparu. Il faut ajouter encore l'abbaye de Montmajour qui est à la tête du prieuré Saint-Martin qui sera rattaché à la cathédrale de Riez en 1204⁸⁹.

L'église paroissiale a pour patron saint Martin et semble avoir été créée par Montmajour jusqu'à ce qu'elle passe dans les mains de la cathédrale de Riez en 1204. Aujourd'hui, c'est le seul édifice religieux qui subsiste dans la commune. Les visites pastorales du XIXe siècle reconnaissent qu'il n'existe aucune chapelle rurale. Cependant, la carte de Cassini en révèle plusieurs : l'église paroissiale près du château, un édifice dit *le Calvaire* au NO du village, un édifice dit *Notre Dame* à l'est du village, un autre appelé *St Martin* au nord du précédent. Enfin, un dernier dédié à *Ste Barbe* au sud. Il faut admettre que tous ces édifices, hors l'église paroissiale, ont disparu quelque temps après la Révolution. Le cadastre napoléonien de 1826 signale cependant les deux édifices de Saint-Martin et de Notre-Dame. Le premier figure avec une abside en hémicycle orientée vers l'est et le deuxième un édifice rectangulaire lui aussi orienté (parcelles 45 et 33 de la section B). Ces deux monuments semblaient être encore en état à cette date.

Il faut remarquer la concentration extrême de ces édifices, tous groupés autour de l'ancien castrum. *Notre Dame* correspond vraisemblablement à l'*ecclesia sancta Maria de Brunet* dépendant de Saint-Victor en 1098. *Le Calvaire* pourrait être ce que l'abbé Féraud décrit à 1 km du village *comme les débris d'un monastère que l'on croit avoir appartenu aux Templiers. On y a découvert des tombeaux.* On pourrait y reconnaître l'*hospitalerius de Bruneto* cité en 1274 qui pourrait dépendre de l'ordre des Templiers, n'étant plus cité en 1351, l'ordre ayant été dissous depuis. Le lieu-dit s'appelle aujourd'hui *le Couvent*. Le quartier aujourd'hui *Saint-Martin*, cité également par Cassini, pourrait être identifié au prieuré Saint-Martin fondé par Montmajour. Lors de la création du castrum au XIIIe siècle, il aurait été abandonné comme paroisse au profit d'une nouvelle église ayant repris la titulature originelle. Enfin, les cartes modernes signalent un *ancien cimetière* 400 m au SSE du village au pied des collines *Notre-Dame* et *Ste-Christine*. C'est là que Cassini situe le lieu-dit *Ste Barbe*.

Synthèse

La situation est complexe et il faudrait trouver des documents antérieurs au XIXe siècle pour tenter de démêler cette prolifération d'édifices religieux dans un espace si restreint. Nous avons tenté une reconnaissance, qu'il faudra approfondir. Il est probable que quelques-uns d'entre eux situés dans la plaine, Saint-Martin et Notre-Dame, font partie des premières églises rurales.

⁸⁹ Cité par *Abbayes et Prieurés*, avec la référence d'une bulle d'Innocent III, in *Pat. Lat.*, CCXV, 468.

LE BRUSQUET

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de La Javie. Une partie du territoire de 2225 hectares est implantée sur les larges berges de la rive gauche de la Bléone entre 600 et 700 m d'altitude. Outre quelques bastides dans la campagne, on reconnaît deux agglomérations, celles du Brusquet et du Mousteiret qui forment chacune une paroisse distincte.

Sources médiévales

CSV

. 814 (Polyptique de Vadalde, H 5, 6, 7, 9, 11, 17, 18, 19, 77). Dans l'*Ager Caladius*, sont référencés à *Anana 4 colonicae*, 2 *vercarias*, 1 *villare*, 1 pâturage et à *Lebroasca* 1 colonge. Anana est l'un des lieux les plus peuplés avec Chaudol de l'*ager Caladius*. Y réside un clerc.

. 1198, confirmation des biens du chapitre de Digne par le pape Alexandre III : *les églises de Sainte-Marie de Mannano, Sainte-Marie d'Euzière, Saint-Maurice, Saint-André*⁹⁰.

Pouillés

. 1351 : *prebenda de Lauseria : 18 livres, cappellanus de Euseria : 8 livres.*

. 1376 : *prior de Brusqueto, cappellanus de Mostayreto.*

La confirmation de 1198 révèle quatre lieux de culte mais leur localisation et leur appartenance, pour certains, présentent des contradictions. Si l'on est assuré de situer *Sainte-Marie d'Euzière* sur la colline de Lauzière qui domine le village et *l'église Saint-Maurice* au Brusquet dans le cimetière actuel, il n'en est pas de même pour les deux autres.

Le Mousteiret indique une propriété monastique, il apparaît pour la première fois en 1320, *Mosterii Sancti Andree* (Isnard, p. 299). Mais depuis au moins le XIIe siècle, il est une possession de l'évêché de Digne. Isnard avance que Saint-André du Mousteiret était une possession de Lérins (Isnard, p. 299). Il s'appuie sans doute sur le tome II du cartulaire de Lérins, où, dans l'index géographique (p. 267) Henri Moris situe effectivement le prieuré Notre-Dame du Mousteiret au Brusquet. Mais dans sa classification par diocèse des prieurés de Lérins, il le place dans le diocèse de Senez (p. cv). Cet auteur, dans la série H des archives ecclésiastiques des Alpes-Maritimes reproduit la même contradiction. Dans l'index géographique (p. 236), il situe encore le Mousteiret dans la commune du Brusquet, mais le classe dans le diocèse de Senez dans la table des matières. Dans le diocèse de Senez existe effectivement un prieuré de Lérins, dit le Mousteiret, dans la commune de Peyroules, le *Moustiers d'Aups* ou *Mosterium Alpium* cité sous cette appellation par l'enquête de 1278 (p. 427, n° 833-834), dont le *dominus abbas Lirinensis tenet prioratum dicti loci ad manum suam et ad mensam suam*. En 1441, le prieuré sera réuni à celui de Gratemoine, commune de Séranon (Série H des ADAM, n° 81, p. 29). L'erreur de localisation faite par Moris va se reproduire par la suite. C'est ainsi que *Abbayes et Prieurés* (p. 171) reconnaît le prieuré du Mousteiret de Lérins au Brusquet. L'Atlas Historique fait de même (p. 166) mais en attribuant la titulature à saint Jean. Dans ses *Souvenirs Religieux* l'abbé Féraud en 1879 place également ce prieuré au Brusquet mais avoue qu'on ne possède aucun document sur sa fondation. Il reconnaît également que Gassendi n'en parle pas (p. 47).

Une deuxième contradiction est fournie par Emile Isnard qui situe *Notre-Dame de Mannano* au Mousteiret et l'église Saint-André *près le Mousteiret* (p. 135), puis les situe inversement (p. 299, note 3). Nous reconnaitrons par la suite la vraie localisation.

75. L'ancienne église paroissiale Saint-Maurice du Brusquet

Jusqu'en 1844-1845, date à laquelle une nouvelle église est inaugurée dans le village, la chapelle du cimetière actuel fut la paroisse du Brusquet depuis l'origine. Elle fait partie des biens du chapitre en 1198. Implantée au haut d'un tertre et entourée du cimetière, elle offre quelques éléments que l'on peut dater du XIIIe siècle (Collier, p. 128). Si l'on examine l'extérieur du chevet plat de l'édifice, on remarque les différents agrandissements apportés au cours des siècles. A partir de son abandon comme paroissiale, elle est qualifiée de *chapelle rurale* lors des visites pastorales de la fin du XIXe siècle et sert de chapelle pour les enterrements. L'Abbé Corriol relate la procession qui a lieu une fois par an, le dimanche qui suit la fête de saint Maurice. On y

⁹⁰ Isnard Emile, p. 135. Egalement M.-M. VIRE, BSSL, 1992, T 316, p. 61.

transporte la statue du saint martyr de l'église à la chapelle et une messe est célébrée avec faste ⁹¹. L'édifice est encore aujourd'hui en très bon état.

76. Notre-Dame de Lauzière

Elle domine le village et la plaine, au sommet de la haute colline de Lauzière, lieu-dit déjà cité en 1055 sous la forme de *Adelzeria* (CSV II, n° 739, p. 86). L'église Sainte-Marie de Lauzière fait partie des biens du chapitre en 1198, puis reviendra dans les mains de l'évêque de Digne en 1476 (Isnard, p. 141) qui prendra le titre de baron de Lauzière. Pendant un temps, Lauzière forme un castrum à part entière. Il subsiste un reste de rempart et une belle tour ronde élevée près de l'église. Féraud rapporte que le castrum fut détruit par un violent incendie mais il est probable que c'est vers la fin du XVe siècle qu'il fut progressivement abandonné après les ravages de la peste et des bandes armées. A partir de cette époque, l'église paroissiale du castrum devient simple chapelle rurale. C'est ce que constate l'évêque lors de sa visite en 1684, *nous sommes montés à Notre Dame de Lauzière où il y a une chapelle proprement tenue, bien meublée, tant pour l'argenterie que pour les ornemens, entretenue par la charité des fidèles* ⁹². L'abbé Corriol rapporte qu'il y eut plusieurs ermites qui s'y réfugièrent à partir du 17^e siècle. Les paroissiens du Brusquet y montaient souvent en procession, particulièrement en 1854 où ils déposèrent un tableau ex-voto dédiée à la Vierge qui les avait protégés du choléra. Régulièrement entretenue, l'ancienne église est toujours campée au sommet de la colline.

77. Notre-Dame de Mannano au Mousteiret

On a vu les hésitations d'Emile Isnard pour localiser cet édifice. Il en fut de même pour Victor Lieutaud et l'abbé Corriol au début du XXe siècle. Ce dernier, alors curé du Brusquet, se renseigne auprès des habitants du Mousteiret. L'un d'entre eux lui indique *dans un bosquet de chênes un édifice de 6 m de long sur 5 de large et 4 de haut*. Il est en mauvais état, toiture délabrée, pas de porte. La chapelle est située sur la rive droite de La Bléone car il faut du Mousteiret la traverser sur une étroite planche (p. 134). Il poursuit son enquête dans les archives et découvre un acte notarié de 1683 où le nouveau curé du Mousteiret prend possession de la cure en se rendant à *N.D de Magninon, sive N.-D. la Grande ou de Grand nom*. A lieu alors le cérémonial d'installation puis le retour à l'église Saint-André du Mousteiret (Corriol, p. 133). L'année suivante, 1684, François Le Tellier lors de sa visite pastorale, apprend qu'il existe une chapelle à la campagne *appelée Nostre Dame de grand nom qui est la titulaire de la paroisse ny ayan qu'un tableau où on y va dire la sainte messe le jour de nostre Dame de la demi aoust*. Le transfert de la paroisse semble assez récent car il est dit, *église paroissiale sous le titre de saint André où la paroisse a été transférée de l'église Nostre Dame de Grand Nom*.

Ces deux textes révèlent explicitement que Notre-Dame est la première paroisse, antérieure à celle de Saint-André du Mousteiret. D'ailleurs, dans les citations données par Emile Isnard, elle est toujours citée la première pour bien montrer son antériorité. L'évolution du nom est intéressante à suivre. Il est très probable que l'origine du vocable se retrouve dans le lieu-dit cité en 814 par le polyptique de Vadalde sous la forme d'*Anana*, où sont recensées plusieurs exploitations. On le retrouve ensuite, en 1198, sous la forme de *Mannano*. Puis, voulant certainement trouver une signification à ce nom obscur, il est transformé en *Magninon (magnus nomen)*, traduit par *Grand nom* et *Notre-Dame la Grande*.

A partir du XVIIIe siècle, Notre-Dame semble avoir disparu complètement. Elle n'est citée ni par Cassini, ni par Achard et Féraud. Seul subsiste sur les cartes modernes, en face du Mousteiret, sur l'autre rive de la Bléone, le lieu-dit *Notre-Dame* au NE du *Guéni*. Nous nous y sommes rendus sur les renseignements des habitants du Mousteiret et avons eu la surprise de découvrir une chapelle en très bon état. L'édifice est situé à l'aplomb d'un plateau dominant la berge droite de la Bléone. En parfait état, il a été restauré il y a quelques années par les propriétaires. Orienté à 70 °, il mesure extérieurement 5,50 sur 5 m. L'appareil est en tout venant et ne présente aucun élément de l'appareil antérieur. L'intérieur présente une seule travée voûtée en berceau. Il est orné d'un autel formé d'un massif en béton surmonté d'une belle table en bois décorée sur laquelle est posée la pierre sacrée qui semble d'origine. L'épaisseur des murs est de 0,44 m. ce qui indique une couverture en charpente à l'origine.

Les alentours de la chapelle recèlent quelques fragments de *tegulae*. Si l'on peut être assuré que l'*Anana* de 814 correspond au site de la chapelle, il existerait là une occupation gallo-romaine, carolingienne, poursuivie au début du deuxième millénaire par une église paroissiale. La présence des moines de Saint-Victor aux VIIIe-IXe

⁹¹ Abbé J. CORRIOL, *Essai de monographie. Le Brusquet, Lauzière, Le Mousteiret*, Sisteron, 1909, p. 137-138.

⁹² ADAHP 1 G 5, f° 76-78.

siècles, l'existence d'un clerc à *Anana*, pourraient inviter à y déceler un premier lieu de culte carolingien. L'édifice n'est pas orienté, bien que déjà cité en 1198 à l'époque romane. Est-ce un indice de son antériorité à une période où l'on ne se souciait pas d'orienter les églises ?

Autres chapelles

78. La chapelle Saint-Joseph au Brusquet.

L'abbé Corriol (p. 171-173) révèle son origine, construite par les habitants en 1653-1654. Lors de la même visite de l'évêque en 1684, celui-ci confirme, *une chapelle dédiée à saint Joseph sur le milieu du village bastie par les habitants*. C'est là qu'il revêt les habits sacerdotaux pour se rendre en procession à l'église paroissiale. La chapelle fut vendue en 1846 à la commune pour financer une partie de la construction de la nouvelle église et transformée en salle de classe et maison d'habitation pour l'instituteur.

79. Les chapelles du Mousteiret.

C'est toujours lors de la même visite de 1684, que le curé du Mousteiret, outre Notre-Dame de Grand Nom nommée en premier, cite : *la seconde sous le titre de Notre Dame des Sept douleurs à une bastide laquelle est aussi sans ornemens*. *La troisième est aussi à une bastide laquelle est sous le titre de saint Joseph et de saint Jean Baptiste, laquelle est ornée de tout ce qu'il faut pour dire la sainte messe excepté un calice*. *La quatrième est sous le titre de saint Jean Baptiste du Serre où il n'y a point aussi des ornemens*. Seule celle de Saint-Jean-Baptiste est citée lors des visites pastorales du XIXe siècle et est encore en état. L'abbé Corriol a relevé une première citation en 1560 (p. 174). Petit édifice orienté au nord, il ne semble pas remonter à une époque antérieure.

Synthèse

L'église Notre-Dame du Mousteiret, dite de Mananno, offre toutes les caractéristiques d'une église fondée à l'époque carolingienne. Elle va rester, malgré l'éloignement, la paroisse jusqu'au XVIIe siècle. Son histoire est exemplaire.

LE CAIRE

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. Cette commune s'étend sur les bords du Grand Vallon au nord de La Motte-du-Caire. La vallée, d'abord très étroite, s'élargit au sud, offrant un bassin plus vaste, favorable aux cultures vivrières. L'habitat est concentré principalement dans la vallée, les rudes pentes ne présentant que peu de ressources, à part le bois⁹³.

80. L'ancienne et éloignée paroisse Notre-Dame

Il faut attendre 1599, au sortir des guerres de Religion, pour reconnaître une chapelle rurale, ancienne église paroissiale. Les habitants disent à l'évêque qu'il existe deux églises, l'une au village sous le titre de saint Michel, l'autre dans le cimetière dédiée à Notre-Dame. Toutes deux sont également ruinées⁹⁴. Ils préfèrent rebâtir celle du village car plus commode et abandonner celle du cimetière. Lors d'une nouvelle visite en 1664, *il y a une vieille mesure, qu'étoit autrefois la paroisse, esloignée d'environ un quart de lieue, sous le titre de Notre Dame de Romessiés*. Puis en 1708, *l'ancienne et éloignée paroisse sous le titre de Notre Dame de Romesias sive de Valconis, ayant été jadis démolie*. Elle est encore citée en 1759, *il y a dans le cimetière un bâtiment qui tombe en ruine et qu'on nous a dit être les restes d'une ancienne chapelle*⁹⁵. On doit la dernière citation à l'abbé Féraud (p. 453) : *on voit dans le cimetière les débris d'une ancienne église : un arc de la voûte subsiste encore. On croit que c'était la chapelle d'un ancien couvent de Templiers*. Pour cet auteur la majorité des églises du département sont d'origine templière. Il ne reste aujourd'hui aucune trace de l'ancienne église, le cimetière seul continuant sa fonction de champ du repos.

Les qualificatifs *d'ancienne et éloignée paroisse* et *autrefois la paroisse*, indiquent clairement que nous sommes en présence du premier établissement paroissial, avant que le *castrum* n'attire à lui l'habitat et une nouvelle église. Il est situé à 1000 m. en aval du village, là où la vallée s'élargit, propice aux cultures. Près d'un ruisseau, le site est isolé et a livré des fragments de *tegulae*. 100 mètres en contrebas passe la route qui dessert la vallée, au bord de laquelle a été découvert lors d'un charruage un cimetière gallo-romain dont les tombes étaient formées de *tegulae* (CAG, n° 134, p. 316).

Synthèse

Il apparaît que le site de l'ancienne église ait été établi sur une fondation gallo-romaine, sans doute de type *villa*. Il a pu être de nouveau revitalisé lors de la période carolingienne, mais sans certitude. Il est sûr par contre qu'il faisait partie de ces premières églises rurales pré-castrales. On ne connaît pas le fondateur, laïc, abbaye ou évêché de Gap. Aujourd'hui, il ne subsiste même pas une seule pierre de cette première église.

⁹³ Reprise de notre texte paru dans les *Chroniques de Haute Provence*, n° 358, juillet 2007, « Eglises et prieurés ruraux (VIIIe-XIIe siècles) dans les cantons de la Motte-du-Caire et de Turriers ».

⁹⁴ ADHA G 779, f° 526. Visite pastorale de l'évêque de Gap.

⁹⁵ ADHA G 1854, 1105, 789.

CASTELLANE

Nous préoccupant uniquement des chapelles rurales, nous omettons tout ce qui concerne la ville de Castellane pour nous diriger vers les anciennes communautés et communes réunies à la commune de Castellane. Nous mentionnons cependant trois chapelles rurales situées sur cette commune signalées lors de l'enquête sur les lieux de culte en 1899. *Chapelle de S. Maur, à la Colle, à 2 kil de la ville. Chapelle de S. Roch au quartier de la Leque, à 3 k. de la ville. Chapelle de Ste Victoire au quartier d'Angles, à 2 k. de la ville. Ces trois chapelles sont considérées comme chapelles particulières, ayant été bâties et entretenues par les habitants de ces divers quartiers. Sur leur demande et pour leur commodité, surtout en hiver, le clergé y fait les cérémonies des relevailles, y célèbre quelques anniversaires pour les défunts et respectivement la fête de ces hameaux.*

ROBION

Cette ancienne commune fut rattachée à Castellane en 1973. Elle est située au sud de la ville en limite avec le département du Var et la commune du Bourguet. Subsistent actuellement, outre l'église paroissiale, deux chapelles rurales qui sont qualifiées de *très anciennes* lors de l'enquête sur les lieux de culte de 1899. Elles présentent en effet toutes deux des éléments romans, établies sur des sites antiques. Les premières mentions remontent au XI^e siècle.

81. Le prieuré victorin et la chapelle Saint-Trophime

C'est d'abord aux alentours de 1045 qu'a lieu un rappel des biens donnés à Saint-Victor dans le territoire de Castellane. Parmi eux, un manse qu'a donné Edelbert *in Rubione*, ainsi qu'un autre donné par Dodo, aussi *in Rubione* (CSV II, n° 776, p. 121). Puis apparaît, toujours comme possession de Saint-Victor, la *cella sancti Trophimi*, le prieuré de Saint-Trophime, cité en 1079, 1113 et 1135⁹⁶. Il n'apparaît plus par la suite dans les chartes de Saint-Victor. Lors de sa visite de 1707 Mgr Soanen rappelle une tradition selon laquelle le village *étoit au pied du mont, l'office se faisoit dans la chapelle de st Trophime près de laquelle il y a plusieurs vestiges d'édifices, que les habitants étant descendu plus bas après les guerres d'alors et trouvant l'église de St Tirse vacante y firent le service*⁹⁷.

Achard (II, p. 186-187) rapporte que *le Patron du lieu est S. Trophime, Archevêque d'Arles. On célèbre sa fête le lendemain de celle des Sts Innocents. L'on va pour cela dire la Messe dans une Chapelle bâtie dans le roc à laquelle on parvient par une montée de 50 escaliers grossièrement taillés dans le roc. Cette Chapelle fut transportée là, parce que lorsqu'elle étoit en dessous de la colline, les pierres qui se détachaient, frappaient directement sur le toit et menaçoient de la détruire. On croit que c'étoit l'ancienne Paroisse, et ce qui autorise cette opinion, c'est qu'on voit auprès, un cimetière et quelques maisons tombées en ruine. Il sort une source d'eau vive, dans l'intérieur de la Chapelle qui ne tarit jamais, au devant sont les vestiges d'un pont levis que l'on croit avoir été pratiqué pour passer dans une seconde grotte, qui est à côté.* L'abbé Féraud, comme souvent, (p. 257) ne fait que recopier Achard : *patron saint Trophime d'Arles (29 décembre). Cette fête se célébrait jadis dans une chapelle bâtie dans le roc et sur une colline. On croit que c'était l'ancienne paroisse et ce qui autorise cette opinion, c'est qu'on voit auprès un cimetière et quelques maisons tombées en ruine. Il sort dans l'intérieur de la chapelle une source d'eau vive qui ne tarit jamais ; au devant sont les vestiges d'un pont-levis que l'on croit avoir été pratiqué pour passer dans une seconde grotte qui est à côté.*

Cette chapelle est située *sur le versant de la montagne de Robion* selon le rapport de visite de 1858. En 1884, elle est *en mauvais état*, puis en 1893, elle est *convenable car elle a été réparée*. Enfin, en 1899, la chapelle Saint-Trophime est située à 2 km de Robion *sur le rocher de ce nom* et on y dit la messe deux fois par an⁹⁸. La carte archéologique (n° 039, p. 121) signale, *à proximité de la chapelle rupestre Sainte-Trophime située dans les falaises de la montagne de Robion (altitude 1400 m)*, la présence de céramiques protohistoriques, un probable couvercle de sarcophage ainsi qu'une stèle sans doute d'époque mérovingienne⁹⁹.

82. La chapelle Saint-Thyrse

⁹⁶ CSV II, n° 843, p. 218 ; n° 848, p. 237 ; n° 844, p. 226.

⁹⁷ ADAHP, 2 G 17, f° 268.

⁹⁸ ADAHP 2 V 87, 93, 94, 73.

⁹⁹ Voir également Collier, p. 401-402.

L'enquête de 1278 (n° 818, p. 422) nous apprend que *dominus Torcatus est prior ecclesie dicti castri et collatio dicte ecclesie pertinet ad ecclesiam Senecensem*. La titulature de l'église paroissiale n'apparaît dans les Pouillés qu'en 1300 : *ecclesia Sancti Tyrsii*, puis en 1376 : *ecclesia de Sancto Turcio*. Il faut attendre 1697 pour apprendre de l'église est en fort mauvais état et en 1703 qu'elle est en réparation, *nous l'avons trouvé toute embarrassée par les massons qui la réparaient de tous cotés*¹⁰⁰. Une chapelle, déjà signalée en 1697 sous le titre de Notre-Dame de Pitié, sert temporairement de lieu de culte pour les villageois car Saint-Thyrse est dans un lieu isolé. C'est en 1748 que l'église paroissiale est définitivement transférée dans la chapelle Notre-Dame, agrandie pour cette occasion (Achard, p. 187). Désormais, Saint-Thyrse devient une simple chapelle rurale où *l'on y célèbre trois messes par an, et on y fait le service funèbre pour les quartiers éloignés*, le cimetière conservant toujours sa fonction (Enquête de 1899). Sommairement consolidée en 1942, la chapelle est classée monument historique en 1944 et a été totalement restaurée en 1979¹⁰¹.

Une tradition tenace veut que les Templiers soient à l'origine de l'édification de la chapelle à cause d'une croix de Malte sculptée sur le linteau de la fenêtre du chevet. Cette tradition est même rapportée par Mgr Soanen en 1703, *les gens du lieu croient que cette église avoit autrefois appartenu aux Templiers*. Elle est reprise ensuite par Achard, Féraud et tous les auteurs suivants jusqu'à l'Atlas Historique. Durbec, Jacques Cru et Alpes Romanes reconnaissent qu'il n'existe aucune preuve de cette appartenance et la mettent en doute.

Une autre citation attribuée à la chapelle Saint-Thyrse de Robion est aujourd'hui mise en doute. Il s'agit d'une charte de l'abbaye de Cluny qui mentionne une église Saint-Thyrse donnée en 909 par le père de saint Mayeul¹⁰². Jean-Pierre POLY place Saint-Thyrse sur la commune de Puimoisson, à l'emplacement de l'église Saint-Appolinaire, Thyrse étant le toponyme médiéval¹⁰³.

EOULX

Cette ancienne commune fut rattachée en Castellane en 1973. Elle occupait 1575 hectares au sud-est de la commune actuelle de Castellane sur le versant de la montagne du *Destourbes*. Avec 230 habitants en 1315, elle en perd 80 % à la fin du XV^e siècle. La population remonte à 283 habitants en 1851 pour aboutir à 24 en 1962, ce qui provoquera son rattachement à Castellane.

La première mention d'Eoulx a lieu vers 1045 lors de la confirmation des biens donnés à l'abbaye de Saint-Victor (CSV II, n° 776, p. 121). Un certain *Durantius de Evols* est cité deux fois, puis c'est le rappel de deux dons de manses : *habemus in territorio de Evols unum mansum quem donavit nobis Rostagnus clericus, que fuit de Aloan, et alium que fuit de Archimbo*. Mais il ne semble pas que Saint-Victor ait fondé un prieuré, en effet on n'en trouve aucune mention en 1079, 1113 et 1135. Par contre lors de l'enquête de 1278, *l'ecclesia parochialis cujus est prior dominus Stephanus Trosellus et collatio ipsius ecclesie pertinet ad ecclesiam Seneciensem* (p. 438-439, n° 879). Enfin, vers 1300, c'est la citation de *l'ecclesia de Eholis* et en 1376 de *l'ecclesia de Eolis* (Pouillés, p. 290 et 292).

Ce n'est qu'au début du XVIII^e siècle, le 9 novembre 1704, que l'on connaît la titulature de l'église paroissiale et que l'on en apprend un peu plus : *l'ancienne église d'Eaux dont on voit encore les ruines étoit à cinq cens pas plus haut à my coste entre l'ancien château royal qui étoit sur le haut du mont et le village où est aujourdhui le nouveau château de Messieurs de Raimondis. Le service fut transféré dès 1606 en la chapelle dite alors Notre Dame mais le titre de St Pons, évêque martyr, a toujours esté conservé. Elle est aujourd'hui assez grande pour le peuple mais mal en ordre*¹⁰⁴. C'est donc en 1606 que la première paroisse Saint-Pons est abandonnée au profit d'une chapelle élevée dans le village. Par la suite, trois chapelles rurales sont dénombrées dans la commune, Saint-Pons, Notre-Dame et Saint-Antoine¹⁰⁵. L'une d'entre elles fut la paroisse castrale avant le déperchement.

83. La chapelle Saint-Pons, ancienne paroisse du castrum

¹⁰⁰ Visites de 1697 et 1703 par Mgr Soanen, ADAHP 2 G 17.

¹⁰¹ Voir *Alpes Romanes*, Zodiaque, 1980, p. 245-250 qui signale un *cimetière antique à proximité*, ainsi que BAILLY, p. 38-40 et COLLIER, p. 68-69.

¹⁰² CL I, n° 106, p. 119, *villam cum ecclesia Sancti Tirsi, cum omnibus apendiciis et adjencenciis ejus*.

¹⁰³ Poly 2, p. 157 et 180, n° 87.

¹⁰⁴ Visite de Mgr Soanen, ADAHP, 2 G 17, f° 282.

¹⁰⁵ Visites pastorales de 1858, 1866, 1870, 1879, 1884, 1893, 1908 (ADAHP 2 V 87, 93, 94, 95) et enquêtes de 1899 (2 V 73).

En 1858, elle est à environ 500 m au-dessus de l'église paroissiale, dédiée à saint Pons. Les années suivantes, elle est citée sans commentaire. C'est en 1899 que l'on apprend qu'elle fait l'objet d'une procession : *chapelle S. Pons, ancienne église paroissiale ; une procession pour y bénir les fruits de la terre*. Il apparaît, selon le texte de 1704, que Saint-Pons était l'église paroissiale du castrum, en-dessous du château royal *qui étoit sur le haut du mont*. Le *nouveau château de Messieurs de Raimondis* ayant été construit dans la plaine a entraîné l'abandon de l'église et du castrum. La CAG (n° 039, p. 121) fait état de la découverte, à proximité de la chapelle Saint-Pons, de céramiques et d'ossements humains *se rapportant sans doute à un cimetière médiéval*, datation bien vague sur l'espace d'un millénaire. R. Collier (p. 101) relate que *nous avons eu le plaisir de repérer, il y a une dizaine d'années, une église romane intacte à la toiture près : l'ancienne église paroissiale Saint-Pons*. Elle est recensée par *Alpes Romanes* (p. 52) : *la chapelle Saint-Pons offre les ruines d'une église en moyen appareil soigné, probablement du XIIIe siècle : façade et murs goutteraux d'une nef unique (larg. 4 m 50 ; long. 8 m 50), abside semi-circulaire voûtée d'un cul-de-four en cintre brisé*. Elle est signalée en ruine par les cartes IGN modernes.

84. La chapelle Notre-Dame

Elle est citée en 1858 étant *au sommet du rocher appelé Rocher de Notre-Dame, dédiée à la Sainte Vierge*. Elle est ensuite citée sans commentaire les années suivantes jusqu'en 1899 où *Notre Dame, à trois quarts d'heure, messe le 13 juin et le 8 septembre*. Nous ne possédons aucune autre donnée concernant cette chapelle. Sa situation est exceptionnelle, perchée sur une barre rocheuse à 1273 m. d'altitude, elle fait partie de ces chapelles de hauteur, isolée, dont on connaît très mal la vocation. Elle peut être un sanctuaire de protection dominant le territoire qui s'étale à ses pieds, elle peut être également la retraite d'un ermite en quête de solitude. Elle est signalée en ruine par la carte IGN moderne.

85. La chapelle Saint-Antoine

En 1858, elle est *sur le chemin qui conduit à Lagarde dédiée à St Antoine*. En 1899, *la chapelle S. Antoine à 5 minutes du village ; une messe par an*. C'est toute la documentation que nous avons pu réunir sur cette chapelle qui semble être un édifice élevé au cours du XVIe siècle pour protéger, sur le chemin principal, le village du fléau de la peste. La titulature à saint Antoine correspond tout à fait à ce besoin.

TALOIRE

Cette ancienne commune fut rattachée à Castellane en 1973. Son maximum de population fut atteint en 1315 avec 140 habitants, population qui tombe à 30 en 1471 pour remonter à 101 en 1765, descendre à 80 en 1851 et terminer à 5 en 1962. D'à peine 1200 hectares, le territoire est situé au sud-ouest de Castellane, côtoyant la rive gauche du Verdon à une altitude moyenne de 800 mètres.

86. La chapelle Saint-Etienne, ancienne église castrale, dans le *Désert de Saint-Etienne*. Eglise Saint-Jean

On rencontre la première fois Taloire en 1095 où, *Pons, ancien évêque de Glandèves, confirme la donation qu'il a faite du château de Taloire à Saint-Victor*. Ce château est perché *sur la crête Saint-Etienne (alt. 1179 m) dominant l'actuel village*¹⁰⁶. Lors de l'enquête de 1278, à *Taulana*, (p. 439, n° 881), *l'eccllesia parrochialis cujus est prior dominus G. de Breia et collatio ipsius ecclesie pertinet ad dominum episcopum Senecensem*. Puis ce sont les Pouillés qui citent, vers 1300, *l'eccllesia de Talatoyra* et en 1376 *l'eccllesia de Talatoria*. La paroisse est sous la titulature de Saint-Etienne, premier martyr, et a comme patron saint Jean (Achard et Féraud). Si la première paroisse est celle du castrum, dédiée à saint Etienne, une nouvelle église est construite près du village sous le titre de saint Jean. Elle est, selon Collier (p. 147), *une très chétive église, éventrée par un tremblement de terre en 1951. On y aperçoit encore une abside en cul-de-four, avec un cordon formé par un quart-de-rond*. Cette église présente une structure romane avec un appareil en moyen module disposé en lits horizontaux. Si on peut la faire remonter aux XIIIe-XIVe siècles, il faudrait admettre qu'elle existait en même temps que l'église du castrum dédiée à saint Etienne. Il serait alors possible qu'elle soit antérieure à Saint-Etienne, avant l'enchâtellement. La titulature à saint Jean conforte cette hypothèse et dans le cas où elle aurait été construite lors du déperchement, elle aurait repris la titulature de saint Etienne.

¹⁰⁶ Cité par Jacques CRU, *Histoire des Gorges du Verdon*, Edisud, 2001, p, 41.

Au XIXe siècle, la seule chapelle rurale existant dans la paroisse est celle de Saint-Etienne qui est située *sur le Désert de Saint-Etienne* et où l'on va en procession le jour de la fête patronale (visite de 1858). En 1866, elle est *dégradée et interdite jusqu'à ce qu'elle soit réparée*. Elle est encore citée en 1866, 1879 et 1893 où *la chapelle St-Etienne sur un rocher n'est pas en trop mauvais état*. Lors de l'enquête sur les lieux de culte de 1899, *la chapelle de S. Etienne Pape, sur le territoire à Taloire. Messe le 3 août devant une vingtaine de personnes*. La titulature attribuée au pape Etienne est erronée, en effet la procession a lieu le 3 août, jour de la fête l'Invention de S. Etienne, premier martyr. Ici encore, nous rencontrons une chapelle qui fut la paroisse castrale avant le déperchement.

VILLARS-BRANDIS

Cette commune, composée de deux hameaux, Brans et Brandis, fut réunie à Castellane en 1964. Petit territoire de 458 hectares, il n'a jamais dépassé les 100 habitants, avec 10 familles en 1315 et seulement 2 en 1471. Brandis apparaît pour la première fois lors de l'enquête de 1278 sous la forme de *Brandicum* et il est dit qu'il n'y a pas de *domus religiosa*. Cependant il existe une *ecclesie de Brandis* à qui *R. Salis*, décédé, a légué une vigne située *in territorio de Brandis* et dont le prieur possède ladite vigne (Enquêtes, n° 877, p. 438). L'église paroissiale n'apparaît pas dans la nomenclature donnée par les Pouillés en 1300 et 1376. Elle était sans doute déjà rattachée à la paroisse de Taloire, desservie par un vicaire, comme le signale Achard (II, p. 476-477).

87. La chapelle Saint-Jean, ancienne église castrale, dans le *Désert de Saint-Jean*

Elle est située *sur un roc où était placé autrefois le village et où l'on voit quelques maisons, elle paraît très ancienne* (Féraud, p. 259). Elle devient simple chapelle rurale lors du déperchement et de la création d'une nouvelle église paroissiale dans le village au pied de la montagne. En 1866, la chapelle Saint-Jean est *en mauvais état* et en 1893, elle est appelée *Saint-Jean du Désert*. Lors de l'enquête sur les lieux de culte de 1899, *la chapelle de S. Jean Baptiste, sur le territoire au Villard, messe le 24 juin et le 27 août par le curé devant une quarantaine de personnes, avec bénédiction de fleurs*. Sur la rive droite du Verdon, le castrum et son église font face, sur une arête rocheuse, au castrum de Taloire et à son église Saint-Etienne perchés sur la rive gauche.

TAULANNE

La commune fut rattachée à Castellane en 1973. D'une superficie de 1040 hectares elle s'étendait de chaque côté de la RN 85. Elle est déclarée inhabitée à la fin du Moyen Age et n'a jamais dépassé les 100 habitants. L'enquête de 1278 reconnaît que *l'église paroissiale dont le prieur est G. de Breia est à la collation du seigneur évêque de Senez. Le seigneur Roi est le seigneur du lieu* (n° 880-881, p. 439). L'église est encore citée en 1376, *ecclesia de Taulana* (Pouillés, p. 293). Achard rapporte que *ce lieu fut ravagé par les troupes de Raymond de Turenne et depuis cette époque, il n'y a point de Curé en titre. Les habitans qui sont pauvres et en petit nombre vont à Castellane pour recevoir les Sacremens de l'Eglise et y portent leurs morts. Ils ont une Messe les jours des fêtes et de Dimanche, dans la Chapelle de S. Pierre, auprès du grand chemin* (II, p. 486). L'abbé Féraud apporte une précision supplémentaire, *ce lieu portait anciennement le nom de Saint-Pierre et était bâti sur un rocher où l'on trouve un oratoire dédié à ce saint. L'église est dédiée à saint Pierre* (p. 259-260). R. Collier place l'église Saint-Pierre au cours des XVIe et XVIIe siècles, elle est *rectangulaire, voûtée d'un berceau légèrement surbaissé, sans cordon, rejoignant progressivement l'aplomb du mur. Clocher-arcade* (p. 218). Elle est placée légèrement en retrait de la RN 85, au sud, entourée du cimetière. Elle vient d'être restaurée et recrépie.

LE CASTELLARD-MELAN

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Digne Ouest. Cette commune est née de la fusion du Castellard et de Mélan en 1973. Elle est située au nord de Thoard dans un milieu montagneux, les deux villages étant à l'altitude de 1000 et 1200 mètres. L'Atlas historique (p. 169 et 183) révèle l'origine du nom des deux villages qui apparaissent au XIII^e siècle (cités par Bouche), *Castelarium* et *Melancum*. Les Pouillés sont muets sur les deux églises, mais citent un *prior de Vileta* vers 1300 et en 1351 (p. 88 et 93) que l'auteur situe au Castellard. Il peut s'agir de la chapelle Sainte-Madeleine actuelle où l'Atlas historique (carte n° 72) situe un prieuré de Chardavon (*Ste-Madeleine au Castellard dépend de Chardavon*). L'abbé Féraud, dans ses *Souvenirs Religieux* (p. 86) confirme cette appartenance en 1319 en plaçant le prieuré à *la Vilette*. L'absence de citation d'église paroissiale dans les deux villages à la fin du Moyen Age pourrait donner à penser qu'il existait une seule église paroissiale commune aux deux communautés, celle de *la Vilette*, devenue par la suite Ste-Madeleine. Elle est d'ailleurs sur les limites communales. La dévotion particulière des deux communautés à cette chapelle pourrait confirmer cette hypothèse.

88. Le pèlerinage des deux communautés à la chapelle Sainte-Madeleine

L'évêque de Gap, lors de sa visite du 22 avril 1687, remarque *sur la route de Melan, chapelle de la Magdelaine, dépendante de la paroisse de Castellar*¹⁰⁷. Lors des visites des évêques de Digne au XIX^e siècle, en 1857 et 1865, il y a une chapelle rurale dédiée à Ste Madeleine située sur les confins des deux paroisses de Castellar et de Méolans et leur appartenant par indivis¹⁰⁸. Enfin c'est l'abbé Féraud qui rapporte qu'au Castellard *la fête patronale est sainte Madeleine (22 juillet). Le jour de cette solennité, on se rend en procession à la chapelle de cette Sainte, sur la limite des deux territoires du Castellard et de Mélan*. Il en est de même pour la paroisse de Mélan qui se rend annuellement le même jour en procession à la chapelle (p. 66-68). Ces indications, pèlerinage, appartenance commune par indivis, révèlent que Sainte-Madeleine est l'église-mère des deux communautés. Elle est devenue simple chapelle quand furent élevées deux églises paroissiales, semble-t-il au cours du XVI^e ou XVII^e siècle. L'architecture des deux édifices semble bien remonter à cette période.

89. La grotte ermitage et la chapelle Saint-Vincent

C'est en 1865 qu'est citée une chapelle dédiée à saint Vincent, elle est alors *convenable*. En 1894, elle est à *réparer*. L'abbé Féraud nous apprend que *la chapelle rurale de Saint-Vincent, près de la grotte est l'objet d'une procession ou pèlerinage annuel. Cette grotte porte le nom de Saint-Vincent, à cause du séjour qu'y faisait souvent ce saint apôtre de Digne. La grotte de Saint-Vincent est au levant de la montagne, et à deux heures de Mélan. On n'y arrive que par des chemins scabreux* (p. 68). La grotte est encore citée par les cartes IGN modernes, mais la chapelle n'y figure plus. Cette grotte ne fut pas le seul refuge de l'ermite saint Vincent, apôtre de Digne et compagnon de saint Domnin, on le rencontre également à La Robine-sur-Galabre où il aurait séjourné dans un ermitage et laissé son nom à une église, *Saint-Vincent de Garbesia*.

Synthèse

Curieusement, lorsque sont cités les deux *castra* au XIII^e siècle, ils ne sont pas équipés d'une église paroissiale, mais par contre les habitants se rendent à mi-chemin, sur les limites communales, à une église dédiée à sainte Madeleine, desservie par les chanoines de Chardavon. Cette église, en milieu ouvert, a pu être édifiée au cours du XI^e siècle avant l'enchâtellement et servir de paroisse aux deux communautés.

¹⁰⁷ ADHA G 786.

¹⁰⁸ ADAHP 2 V 87.

LE CASTELLET

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Riez, aujourd'hui dans le canton des Mées. Au nord de Valensole, la commune occupe une superficie de 1887 hectares sur le plateau de Valensole, arrosée par deux torrents, l'Asse et le Rancure près duquel est établi le village du Castellet. Le castrum du *Castelletum* apparaît au début du XIIIe siècle avec la dénomination d'*Antravenis* pour le distinguer des autres *Castellet*¹⁰⁹. Les Pouillés de 1274 (p. 106) nous font découvrir trois établissements religieux avec un *vicarius Castelleti*, un *prior Sancti Petri de Castelleto* et un *prior de Taillas*. Le vicaire dessert l'église paroissiale dédiée à saint Pierre dont on remonte la construction à 1622 (Atlas, Féraud). Il faut peut-être alors comprendre que cette nouvelle église a remplacé celle du castrum situé à *Villevieille*, où, selon Féraud (p. 193), *il y avait un vaste et beau château dont il ne reste plus que les décombres*.

90. Le prieuré Saint-Pierre

Ce prieuré, sous le titre de saint Pierre, est signalé dépendant de l'abbaye Saint-André de Villeneuve par Atlas (carte n° 75), et Abbayes et Prieurés (p. 62). La première mention remonte à 1274 par les Pouillés, *prior Sancti Petri de Castelleto* (p. 106). Abbayes et Prieurés ajoute que le prieuré fut uni à l'infirmerie au XIIIe siècle (p. 62). Dans le compte des décimes de l'année 1351, *l'ecclēsia Sancti Petri de Antravenis*, identifiée par l'auteur des Pouillés (p. 111) comme étant *Saint-Pierre, près le Castellet*, est considérée comme une église *secularium* et non *monacorum*. On ignore la date de fondation de ce prieuré dépendant de l'abbaye bénédictine Saint-André de Villeneuve, les revenus étant attestés aux XIIe et XIIIe siècles (SAV, p. 217). Il est intéressant de noter que l'église paroissiale du Castellet est, elle aussi, sous la titulature de saint Pierre. Il est probable que le prieuré soit alors l'église pré castrale du territoire et que sa titulature se soit transmise, comme bien souvent, à l'église du castrum construite par la suite.

Achard signale le prieuré comme rural : *il y a un Prieuré rural sous le titre de S. Pierre*. Il est également cité par Cassini (n° 153) avec une chapelle en état. Curieusement, l'abbé Féraud n'en parle pas. Pourtant, la chapelle est encore en état en 1888, *une chapelle près du village, à St-Pierre patron du lieu* et en 1891, *une chapelle rurale à 1 kil, St-Pierre*. L'année suivante, *il faut la réparer* et le 19 novembre 1894, *la chapelle de St-Pierre : les réparations demandées et indispensables n'ayant pas été faites, nous déclarons de nouveau qu'aucune cérémonie religieuse ne pourra y être faite jusqu'après des réparations convenables*¹¹⁰. Il n'en est fait plus aucune mention par la suite, les réparations n'ayant pas été effectuées, la chapelle du prieuré tombe en ruine. Il n'en reste plus, sur les cartes modernes, que la mention *le Prieuré, Anc. Chap.* et une abside de facture romane intégrée à un hangar agricole abandonné¹¹¹. Il est situé au confluent du torrent de Puimichel et du torrent de Rancure, à 1 kil au NE du village.

91. Le prieuré rural Saint-Pierre de Taillas

Taillas réunit un château et un domaine qui s'étend le long de l'Asse, à plus de 5 km au sud du village du Castellet. Au Moyen Age il constituait un fief distinct comptant 5 feux en 1315 (Atlas, p. 169). Une occupation antique se révèle à proximité du château par la présence *d'une villa relativement importante. Le domaine de Taillas pourrait avoir des origines antiques* (CAG, n° 041, p. 125). En outre, une voie antique présumée venant de Bras d'Asse, suivait la rivière par la rive droite, passait par Taillas pour rejoindre la Durance. La communauté médiévale de Taillas, répartie en fermes dans la campagne était desservie par une église dédiée à saint Pierre. Elle est citée par les Pouillés vers 1350 avec un *prior de Teillars*, puis en 1351 avec une *ecclēsia Sancti Petri de Telhars*. Bartel confirme cette titulature, *prieuré rural Saint-Pierre*, mais le place sur la commune de Brunet (p. 69). Il semble que ce soit un édifice construit près du château. C'est ce que suggère Achard : *à Taillas, il y a un prieuré rural sous le titre de saint Pierre*. La chapelle continue d'être citée lors des visites pastorales du XIXe siècle. En 1845 et 1865, *chapelle rurale de la campagne de Taillas* ; en 1888, 1892, *une chapelle rurale au château de Taillas* ; en 1894, la chapelle est qualifiée de *domestique*, c'est-à-dire privée.

92. Notre-Dame de Taillas

¹⁰⁹ GCN, I, diocèse de Riez, col. 560. Enquêtes de 1252, n° 568, p. 359.

¹¹⁰ Visites pastorales de l'évêque de Digne, ADAHP, 2 V 93 et 94.

¹¹¹ Mention fournie par *Les Carnets du patrimoine. Haute Provence, Vaucluse*, Guides Massin, 2000, p. 220. Lors de notre visite du 11 octobre 2008, nous avons constaté que l'abside a été restaurée et fait partie d'une maison d'habitation.

Quatre lieux-dits *Notre-Dame* sont encore cités par les cartes IGN modernes. L'un est situé à 1000 m à l'est du château de Taillas, les trois autres au NE du château, à 1000 m et 1500 m, le second signalant une ruine et le dernier dit *Notre-Dame de Taillas*. La carte de Cassini (n° 153) situe à ce dernier endroit une chapelle en état sous la même appellation. Deux problèmes surgissent au sujet de ce *Notre-Dame*. D'abord la carte IGN moderne situe *Notre-Dame de Taillas* et *Notre-Dame, ruines* sur la commune d'Entrevennes, en limite communale avec la commune du Castellet. En deuxième lieu, aucune mention n'est faite de cette chapelle, à aucune époque de l'histoire, aussi bien sur la commune du Castellet que sur celle d'Entrevennes. Elle existait pourtant bien à l'époque de la carte de Cassini puisqu'elle y figure. Son origine reste obscure jusqu'à ce que d'autres témoins puissent nous en apprendre davantage.

Synthèse

Il est probable que le prieuré Saint-Pierre du Castellet soit la première paroisse du territoire avant l'élévation d'une nouvelle église dans le village fortifié, qui reprend d'ailleurs la même titulature. Le domaine de Taillas, après avoir été le siège d'une villa romaine, a pu perdurer lors de la période carolingienne puis reprendre vie au début du XIe siècle. Le domaine et la campagne alentour étaient vitalisés par une église élevée près du domaine.

CASTELLET-LES-SAUSSSES

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Entrevaux. Le village perché domine le cours du Var entre Daluis et le Pont de Gueydan. La commune s'étend sur 2325 hectares auxquels il faut ajouter les 3066 hectares de l'ancienne commune d'Aurent rattachée en 1961. La paroisse d'Aurent, à l'époque moderne, est sous le titre de saint Pons. Elle est citée par les Pouillés en 1376 (p. 266), *ecclesia de Aurento*, mais sans sa titulature et fait partie des bénéfices de l'évêché de Glandèves. Lors des visites pastorales de 1858 et 1876, il est dit qu'il n'y a *aucune chapelle rurale et il n'en a jamais existé*.

93. La chapelle Sainte-Madeleine du Castellet

Cette chapelle, en très bon état, est située à l'extrémité ouest du village et semble faire concurrence à l'église paroissiale bâtie au centre de l'agglomération. Elles ne sont distantes l'une de l'autre que de 200 mètres. La paroissiale, sous le titre de saint Pierre et de saint Paul est selon Collier (p. 116) et *Alpes Romanes* (p. 48-50) d'art roman tardif, XIIIe ou XIVe siècle. Elle dépendait de l'abbaye bénédictine de Saint-Dalmas de Pedona, en Piémont. Il s'agit de l'église du castrum citée par les Pouillés en 1351, *ecclesia Castelleti de Salcis* et en 1376 *ecclesia de Casteleto Salsarum* (p. 262 et 264). La chapelle Sainte-Marguerite est aussi, selon Collier (p. 137), d'époque romane, *sans doute XIIIe avancé*. La première citation que nous ayons rencontrée remonte au 31 août 1513 lors de la *collation de la chapelle de Ste-Marie-Madeleine sise hors les murs castrum Salsarum* (3 G 1).

Nous nous trouvons donc en présence de deux édifices apparemment contemporains, faisant double emploi et en concurrence. Un indice d'antériorité de cette chapelle sur l'église paroissiale est donné par le patronage exercé par sainte Madeleine sur la paroisse. Féraud rapporte (p. 314) que *le patron est sainte Magdeleine dont on fait la fête avec bravade le 22 juillet*. C'est ce que confirme l'enquête sur les lieux de culte de 1899 : *chapelle Ste Madeleine du XIVe siècle, usage antique. Messe unique à la fête patronale, fermée le reste de l'année*. Elle est signalée à chaque visite pastorale du XIXe siècle, de 1846 à 1895. En 1846, *la toiture a besoin d'être réparée* et en 1892 elle a été *récemment restaurée*. Collier (p. 137) ajoute qu'elle a été également restaurée vers 1967. En fonction de ce patronage et de son architecture, il est possible d'avancer que cette chapelle soit antérieure au castrum et à l'église paroissiale. Elle est de plus en milieu ouvert, non protégée, alors isolée, le village s'étant étendu jusqu'à elle au cours des dernières années. Il peut s'agir d'une fondation des XIe-XIIe siècles, avant la création du village fortifié à proximité.

94. Notre-Dame du Moustier ou du Mousteiret

Les Pouillés, en même temps qu'ils citent l'église du Castellet *de Salcis*, en nomment une autre, *l'ecclesia Mosteyreti de Salsarum* (1351) et *l'ecclesia Mostayreti de Salcis* (1376). Féraud rapporte que les habitants l'attribuent à un couvent des Templiers. L'Atlas Historique par contre (carte n° 75), place cette église sur la commune de Sausses, lui donnant comme titulaire Notre Dame, le prieuré dépendant comme celui de Sausses de l'abbaye Saint-Dalmas de Pedona. Après 1376, plus de mention de cette église. Elle réapparaît seulement en 1870, dépendant d'Enriez, hameau situé près du Var érigé en paroisse en 1843 selon Féraud. Elle est qualifiée de *chapelle rurale* située au *Mousteiret*. Elle est encore citée, sans commentaire, en 1891, 1892, 1893 et 1895. Mais le 17 novembre 1919, sur la paroisse d'Enriez, *il n'y a pas de chapelle rurale*. Elle est alors en ruine. Nous avons pu la retrouver au début des années 1970, enfouie dans un bosquet d'arbres et de végétation. Elle est située sur la commune du Castellet en limite avec la commune de Sausses, dans le quartier des *Moustiers*, à l'aplomb du *Ravin de la Gourre* dans lequel l'abside était déjà tombée. Il en subsistait seulement des murs d'à peine 1 mètre de hauteur et de 0,40 m d'épaisseur. Dans le talus en effondrement, des ossements humains se découvraient lors des éboulements. L'édifice est parfaitement orienté vers l'est, mais sans connaître la nature du mur de chevet, celui-ci ayant disparu.

300 mètres à l'est de la ruine, sur la commune de Sausses, de l'autre côté du ravin de la Gourre, s'élèvent quelques bâtiments formant un minuscule hameau appelé *la Bastide*. L'Atlas Historique (p. 199) y situe *l'ancienne communauté médiévale de La Bastide de Sausses*. Nous avons cherché en vain l'origine de cette assertion. Il est probable que l'église du Mousteiret avec son cimetière était alors la paroisse desservant cette communauté.

CASTELLET-LES-SAUSSSES 93-94

La chapelle Sainte-Madeleine, malgré sa proximité avec le village, semble bien avoir précédé l'église du castrum. Quant à celle du Moustier, c'est l'exemple typique d'un édifice isolé pour desservir une petite communauté d'habitants dispersée.

CERESTE

Faisait partie du diocèse d'Apt et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Reillanne. La commune est située à l'ouest du département en limite avec celui du Vaucluse. Placé sur la *via Domitia* le territoire a livré de nombreux sites antiques et il est probable que la station romaine de *Catuiacia* y était située (CAG, n° 045, p. 126 à 129). Le Moyen Age est également bien représenté, puisqu'on y rencontre les abbayes de Saint-Victor, de Montmajour et de Saint-André de Villeneuve. Saint-Victor hérite en 1103 du prieuré de Notre-Dame de Beauvoir et de Saint-Michel, situé à *Cezeresta*, donné par l'évêque d'Apt Laugier II, puis en 1221 l'évêque Geoffroi II confirme l'union de l'église Notre-Dame de Bresis au prieuré de Céreste afin qu'un seul prieur gouverne les deux églises¹¹². C'est l'église de ce prieuré qui deviendra l'église paroissiale, ne gardant à l'époque moderne que la titulature de saint Michel.

95. L'église Saint-Sauveur du Pont

Cette église est citée par les Pouillés au XIVE siècle : *rector ecclesie S. Salvatoris pontis Cezeriste*¹¹³. Abbayes et Prieurés (p. 28) ajoutent que *le prieuré Saint-Sauveur dépend de Saint-André de Villeneuve*. Les sources sont muettes sur ce prieuré qui semble avoir disparu très tôt. Seule la CAG en fait mention (n° 045, p. 128) situant la *chapelle médiévale disparue de Saint-Sauveur-du-Pont* au lieu-dit *Saint-Sauveur-Les Astiés*. C'est là, au sud du confluent du Calavon et de l'Encreme, que pourrait se situer la *mutatio* de *Catuiacia*. L'attribut *le Pont* donné à ce prieuré évoque le franchissement du Calavon sur l'antique voie romaine encore empruntée au Moyen Age. Les moines de Saint-André y percevaient peut-être un péage et continuaient sans doute la fonction de la *mansio* romaine par l'accueil des voyageurs.

96. Le prieuré de Carluc

Le site du prieuré a fait l'objet de plusieurs études et publications auxquelles nous renvoyons le lecteur¹¹⁴. Ce prieuré apparaît en 1011, lors de la fondation du monastère d'Estoublon. Une famille de Riez fait don au père abbé Archinric de l'abbaye de Montmajour du territoire d'Estoublon afin d'y construire un monastère. Elle lui donne également *le lieu dit saint Pierre Apôtre de Cariloco qui est consacré en l'honneur de saint Pierre Apôtre*¹¹⁵. Pendant une centaine d'années, Carluc sera un monastère à part entière avec sous sa dépendance une quinzaine de prieurés ruraux. Puis entre 1114 et 1118, il est rattaché directement à Montmajour. Le site de Carluc présente l'église Saint-Pierre datée du XIIe siècle, mais ayant subi quelques remaniements et réparations au cours des siècles. Elle se prolonge par une galerie aménagée dans le roc où ont été creusées des banquettes et des tombes anthropomorphes. On en retrouve également aux abords. Les auteurs qui ont étudié le site pensent que ce lieu a pu être déjà occupé durant le haut Moyen Age par quelques ermites. Il est clair d'autre part que lors de la donation de l'an 1011 le site dit *loco sancto Petro* existait déjà et ne désignait pas seulement un édifice dédié à saint Pierre mais un *lieu* aménagé. Collier évoque un *sanctuaire plus ancien qui a dû précéder le prieuré comme l'indique une plaque funéraire au nom de Crescentia mise à jour dans la galerie funéraire*. D'autre part, *la présence d'une source près de la crypte, évoque aussi l'idée d'une divinité aquatique christianisée, ou, encore, d'une eau miraculeuse*.

97. La chapelle Saint-Georges

Cette chapelle dédiée à saint Georges n'apparaît que lors des visites pastorales du XIXe siècle. Elle est reconnue *convenable* en 1859 et en 1866 *l'encoule (contrefort) du nord est à construire et le sanctuaire à blanchir*. Elle est décrite lors de l'inventaire du 5 février 1906 : *chapelle appelée St-Georges construite à 1 km du pays sur le versant d'une colline dans les pins, donnant au nord sur le ravin de l'Encreme, au midi sur le chemin conduisant à la route d'Apt. Une seule nef, clocher campanile avec une petite cloche*¹¹⁶. L'abbé Féraud (p. 378) confirme cette situation, *elle est située à l'extrémité du territoire sur la rivière du Calavon et est bâtie sur un souterrain*

¹¹² Abbayes et Prieurés, p. 28. GCN, I, Apt, col. 232-233 et Inst. Apt, X, col. 134-135. L'abbé Féraud dans ses *Souvenirs religieux* (p. 35) fait une erreur en affirmant que Notre Dame et Saint-Michel sont deux églises distinctes. Par contre il ajoute avec justesse, qu'ayant cessé d'être régulier, le prieuré est érigé en cure en l'an 1618 par l'évêque d'Apt Jean Pélissier.

¹¹³ GCN, I, Apt, n° XV, col.139.

¹¹⁴ En particulier, dans *Provence Romane 2*, par Guy Barroul, p. 187 à 232. Collier, p. 97. 406-407. *Le prieuré de Carluc*, Alpes de Lumière, n° 68.

¹¹⁵ Texte fourni par Papon II, Preuves IV. *Concedimus Abbati predicto vel ejus Monachis, de loco sancto Petro Apostolo Cariloco, qui est consecratus in honore ipsius sancti videlicet Petri Apostoli*.

¹¹⁶ Visites de 1859 et 1966 (ADAHP 2 V 90). Inventaire (1 V 67).

que l'on croit être un ancien aqueduc. Il ajoute : la fête patronale du lieu est saint Georges que l'on célèbre le dimanche qui suit le 23 avril. Cette chapelle qui n'est pas citée à la fin du Moyen Age a pu être élevée après les grands fléaux des XIVe et XVe siècles. Chapelle de protection, Georges, son titulaire, est devenu le nouveau patron de la paroisse, comme dans bien d'autres lieux.

Synthèse

Le prieuré de Carlus offre toutes les marques d'antiquité et les historiens n'hésitent pas à le faire remonter au haut Moyen Age si ce n'est encore plus haut, à l'époque de la christianisation.

LE CHAFFAUT-SAINT-JURSON

La commune actuelle rassemble plusieurs anciennes communes et communautés médiévales. C'est d'abord Lagremuse qui est rattaché au Chaffaut en 1867, puis Saint-Jurson en 1962 et Espinouse en 1973. Si Le Chaffaut, Lagremuse et Saint-Jurson étaient, sous l'Ancien Régime, dans le diocèse de Digne, Espinouse faisait partie de celui de Riez. D'autre part, à partir de la Révolution, Le Chaffaut et Lagremuse font partie de l'arrondissement de Digne, tandis que Saint-Jurson et Espinouse sont dans le canton de Mezel.

LE CHAFFAUT

Le lieu apparaît à la fin du XI^e siècle, entre 1064 et 1079 *in Katafulcho* (Atlas, p. 170). Il est ensuite cité par les Pouillés du diocèse de Digne en 1351 (p. 257) avec un *cappellanus de Cadafalco* qui possède un revenu de 11 livres tandis que la prébende s'élevait à 20 livres. Cette prébende revenait à cette époque au sacristain de Digne. Emile Isnard (p. 297-298) cite un texte de 1320 où celui-ci percevait annuellement la dîme du Chaffaut, *decima Cadafalci*. Le chapelain est encore cité en 1376 (p. 256). On ne connaît la titulature de l'église paroissiale que lors de la visite de l'évêque de Digne le 31 octobre 1683, saint Barthélemy, mais sans être assuré s'il s'agit du titulaire originaire¹¹⁷. Elle est citée accompagnée du cimetière. Une seule visite pastorale du 28 mars 1860 signale *deux chapelles rurales en mauvais état*. Il n'en plus fait mention par la suite, sans doute à cause de leur complet abandon et ruine. Deux indices cependant peuvent nous mettre sur la voie. C'est d'abord un *oratoire de St Pierre* indiqué par les cartes IGN modernes à 1 km au sud du Chaffaut, ainsi qu'un moulin dit de *St Pierre* situé à 600 m au SE du village. Ce saint Pierre pourrait être le premier titulaire de la paroisse. Un autre lieu-dit, *St Antoine*, au *Plan du Chaffaut* pourrait évoquer également un ancien lieu de culte. L'évêque de Digne en 1683, la carte de Cassini et l'abbé Féraud ne font aucune mention d'un édifice quelconque.

SAINT-JURSON

Au moment d'être rattaché au Chaffaut en 1962, Saint-Jurson ne comptait plus que 9 habitants. C'est durant le XIV^e siècle que la population fut la plus importante, 15 feux en 1315, soit 75 habitants. En 1471, le territoire est déclaré inhabité. En 1765, il compte 46 habitants et 62 en 1851 (Atlas, p. 196). Il faut reconnaître que la commune ne comprenait que 353 hectares et ne pouvait accueillir un plus grand nombre d'habitants. Elle est située à l'est de celle du Chaffaut en limite avec la commune de Digne et de Gaubert.

98. Le prieuré-cure Saint-Georges de Sargan

Saint-Jurson tire directement son nom de saint Georges, comme la commune de Saint-Jurs dans le canton de Moustiers. Il apparaît à la fin du XII^e siècle, en 1171, dans une bulle du pape Alexandre III invitant l'évêque de Digne à réprimer les vexations dirigées par Guy de Gaubert contre les habitants de Saint-Georges. Une autre bulle du pape Honorius III datée du 4 janvier 1225 réitère cette recommandation. Ces deux bulles sont reproduites dans le tome 2 du cartulaire de Lérins. En 1259, nous avons la confirmation de cette appartenance à Lérins, par le pape Alexandre IV, *in diocesi Diniensi, castrum Sancti Georgii et ecclesiam ejusdem castrum, cum omnibus pertinentiis suis*. C'est le seul prieuré appartenant à cette abbaye qui est situé dans le diocèse de Digne d'alors¹¹⁸. L'église est d'ailleurs tenue par un prieur comme l'atteste les Pouillés de Digne en 1351 et 1376, *prior Sancti Georgii*. C'est lors de l'enquête de 1252 que nous apprenons que le castrum de Saint-Georges est dit de Sargan, *castrum de San Jurs de Sarganio*. Le seigneur en est Guillaume le Gros de Galbert, seigneur de Galbert, Saint-Jurson, Moriez et Méailles, de la même famille que celui rencontré en 1171 et 1225 (Enquêtes n° 497 et note 3, p. 346). Selon Abbayes et Prieurés le prieuré de Saint-Jurson est uni en 1407 à celui de Clumanc dans le diocèse de Senez. C'est ce qui a entraîné une erreur de localisation. C'est ainsi que dans le CL 2, p. 6, Saint-Jurson figure dans le diocèse de Digne, mais page cv, il est recensé dans le diocèse de Senez, erreur répétée par Atlas (p. 196).

L'église paroissiale est bien entendu sous la titulature de saint Georges. Lors de sa visite pastorale en 1683 Mgr Le Tellier reconnaît que *le prieuré de Saint-Jurson est desservi par un prêtre du diocèse de Riez et que son église est dédiée à Saint-George de Sargon*¹¹⁹. L'abbé Féraud (p. 105) rappelle qu'elle était *anciennement un prieuré-cure desservi par un curé, dont les moines de l'abbaye de Lérins, étaient les collateurs*. L'église n'était pas située dans le hameau de Saint-Jurson, mais à 1250 m au NE. La carte IGN signale *St Georges chapelle ruinée* et la

¹¹⁷ ADAHP 1 G 5, f° 71 r°-73 v°, visite pastorale du Chaffaut de 1683.

¹¹⁸ CL II, n° CII, p. 167-168 et CIII, p. 169 pour 1171 et 1225. CL II, n° IV, p. 6 pour 1259.

¹¹⁹ Visite du 1^e octobre 1683, ADAHP, 1 G 5.

carte de Cassini, au même endroit une chapelle en état dite *St Georges*. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 nous délivre la dernière information : *dans la petite commune de St Jurson une vieille église aujourd'hui en ruine (1880) a été remplacée par une chapelle autorisée par le seul usage depuis 1810. La Ste messe y est célébrée le 23 avril et le dimanche suivant de chaque année. On y fait en outre les baptêmes, les mariages, les relevailles, les enterrements pour les habitants de la commune.* La première église Saint-Georges a ainsi été remplacée par une nouvelle dans le hameau en 1810 et elle est reconnue en ruine en 1880.

LAGREMUSE

Malgré ses 1745 hectares, la population n'a jamais pu dépasser les 270 habitants. En 1471, après les guerres et les épidémies, le territoire est dépeuplé. Féraud (p. 53) recense seulement cinq maisons de campagne composant 66 âmes, il n'y a pas de hameaux. En 1867, la commune est rattachée à celle du Chaffaut.

99. L'ancienne église castrale et la chapelle rurale

Les Pouillés de Digne en 1351, comme pour Le Chaffaut, recensent un *cappellanus de Lagramusa* et la *prebenda de Lagramusa*. Cette dernière devait revenir au sacristain de la cathédrale de Digne, car Lagremuse est associé au Chaffaut. En 1376, c'est le même chapelain qui dessert les deux paroisses. Mais Lagremuse est néanmoins un castrum comme indiqué lors de l'enquête de 1252 : *castrum de Lagremusa* (n° 542, p. 354). Féraud (p. 53) date le château du XVe siècle et il est remarquable par sa position sur trois rochers qui dominent toute la vallée. On ne connaît l'église paroissiale que lors de la même visite pastorale de 1683 où l'évêque y recense un *tableau avec saint Michel, titulaire et sainte Agathe, patronne*. Comme bien souvent, c'est le patron qui va détrôner le titulaire. En effet, par la suite c'est sainte Agathe qui devient la titulaire de l'église. C'est ce que confirment l'abbé Féraud et les visites pastorales du XIXe siècle. Féraud ajoute même que cette église n'était au départ qu'une chapelle castrale contigüe au château, devenue par la suite paroissiale. Elle est mentionnée lors des visites pastorales du XIXe siècle, *une chapelle au château* en 1866. Mais une autre chapelle est signalée, d'abord en 1860, *une chapelle rurale dégradée et non fermée*. Sa ruine est imminente car en 1872, *il n'y a pas de chapelle rurale*. Il est probable qu'il s'agit de la *Chapelle de Lagremuse* signalée par une croix par la carte IGN moderne à 150 m au SE du village ruiné de Lagremuse.

Synthèse

Le prieuré Saint-Georges de Sargan occupe un emplacement désertique, isolé, loin de toute habitation. Quand il apparaît en 1171, il existe déjà et ne fait pas partie d'un castrum ; c'est seulement un prieuré, mais dont l'église dessert les habitants. Cette position permet de le classer parmi les premières paroisses créées au XIe siècle, bien souvent par des moines, ici ceux de Lérins.

CHAMTERCIER

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Digne Ouest. Cette commune de 1831 hectares est située dans une zone de collines à l'ouest de la commune de Digne. Deux communautés apparaissent à partir du XIIe siècle, Oise et Champtercier. Les auteurs suggèrent que Oise est la première communauté médiévale ayant été remplacée ensuite par celle de Champtercier. Il n'en est rien, les deux sont citées en même temps et leurs églises dépendaient de deux obédiences différentes. Champtercier relevaient de Cluny comme le révèle une charte du XIIe siècle (CLU V, n° 4395, p. 756) : *Campo Terciario* est cité parmi les cens provenant des obédiences provinciales. C'est la seule citation concernant Champtercier dans le cartulaire et aucun historien n'en a fait mention. Nous ignorons combien de temps Cluny est resté mais en 1351, l'église est desservie par un chapelain (Pouillés, p. 256) : *cappellanus de Campotercerio*, dont le bénéfice est de 8 livres. L'église paroissiale bâtie dans le village est sous le titre de Notre-Dame du Bourg, la fête patronale étant le jour de l'Assomption.

100. L'église Saint-Etienne d'Oise

Oise est une montagne en forme de cône culminant à 1140 mètres d'altitude à l'ouest du village. Féraud (p. 58) avance que *l'ancien village existait probablement sur le sommet et autour de cette colline ; ce qui appuie cette croyance, ce sont les restes de tours que l'on y voit*. Effectivement, l'église Saint-Etienne d'Oise est citée en 1180 lors de la confirmation des biens appartenant au chapitre de Digne (Isnard, p. 136). Elle est encore citée en 1351 avec un *cappellanus de Ozeda* (Pouillés, p. 256). Le castrum d'*Ozeda* est mentionné deux fois, en 1203 et 1244 (RACP, p. 35 et 455). Puis il n'apparaît plus par la suite de même que l'église. On ne sait de quand date leur abandon. Le nom va cependant subsister sous l'appellation de *Baronnie d'Oise*.

Les visites pastorales du XIXe siècle remarquent qu'il n'existe pas de chapelle rurale, mais seulement deux dites *domestiques*, privées. Une appartient à *Mr Clément ex conseiller de Préfecture*, l'autre à *M. Gariel conservateur des hypothèques*¹²⁰. Un édifice religieux plus ancien que les églises d'Oise et de Champtercier est fourni par deux lieux-dits portant le toponyme Saint Martin, *le Grand St Martin* et *le Petit St Martin*. Ils sont situés à peu de distance à l'est et au NE du village, en milieu ouvert. Près de l'un d'eux, ont été signalées anciennement des sépultures (CAG, n° 047, p. 131). L'église *Saint-Martin d'Ause* comme la nomme Laplace était desservie par la prévôté de Chardavon. (II, p. 396). Elle figure sur la carte de Cassini.

Synthèse

Si Oise paraît bien être le siège d'un castrum, l'église de Champtercier et la chapelle Saint-Martin sont des édifices construits dans la plaine, en milieu ouvert, non défensif. Mais nous manquons d'indices pour leur donner une date de fondation précise. Il faut remarquer cependant que Saint-Martin était accompagné de sépultures.

¹²⁰ Citées en 1866 et 1872 (2 V 87).

CHATEAU-ARNOUX-SAINT-AUBAN

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Volonne. Etabli sur la rive droite de la Durance, sur le passage de la *via Domitia* et face à l'important port fluvial antique de l'Escale, le territoire présente tous les avantages d'une bonne exposition. Les traces antiques sont fort nombreuses et indiquent une occupation très dense (CAG, n° 049, p. 131-135). Le *castrum Arnulfi* est cité dès le XIIe siècle, 1182, par l'Atlas Historique, et l'église apparaît en 1274, *ecclesia Sancti Petri Castri Arnulfi* (Pouillés, p. 115). Le prieuré-cure relèvera de la prévôté de Chardavon, de l'abbaye de Cruis, de l'ordre de Saint-Augustin et enfin des Missionnaires de Sainte-Croix¹²¹.

101. Le prieuré Saint-Pierre, première paroisse

Citée en 1274, l'église est, selon la visite de l'évêque de Sisteron en 1653, *bâtie en plein champ, détachée de toute autre maison, éloignée de 3 ou 400 pas du village, sous le titre de Saint-Pierre-aux-Liens*. En 1674, les consuls de la communauté adressent une demande à l'évêque pour transférer la paroisse de l'église Saint-Pierre à une chapelle élevée dans le village dédiée à Notre-Dame de Consolation. La demande est exaucée et la chapelle devient officiellement l'église paroissiale. Elle avait été construite en 1634, puis agrandie par la suite. Saint-Pierre n'est cependant pas complètement abandonné, mais n'étant plus entretenu, l'édifice commence à tomber en ruine. On enlève alors la toiture et on ne conserve que le chœur et une chapelle dédiée à saint Sébastien (1683). La chapelle servit à l'absoute pour les morts jusqu'à la Révolution, le cimetière se trouvant tout à côté. Quand R. Collier la décrit en 1986 (p. 56), il constate que *les restes de l'ancien prieuré Saint-Pierre-aux-Liens, à côté du cimetière de Château-Arnoux, ressortissent apparemment au premier art roman. Jadis église paroissiale, il n'en subsiste guère, dans l'état primitif, que l'absidiole sud, quelques pans de muraille, une porte. Ces vestiges ont été inscrits à l'I.S. le 30 mai 1978*. Aujourd'hui, visite d'avril 2008, les restes sont incorporés dans une villa moderne (on remarque encore une absidiole, un mur construit en galets disposés en *opus spicatum* et deux portes bouchées). L'église est parfaitement orientée vers l'est. A côté s'étend le cimetière. Le site a livré des débris de *tegulae* et des tombes sous lauzes ont été découvertes vers 1881-1882.

Tous ces indices, premier art roman, site antique, cimetière et titulature, en *plein champ* et isolée, convergent vers une église pré castrale, sans doute élevée au tout début du XIe siècle. Elle recouvre peut-être un édifice antérieur, les tombes sous lauzes semblant l'indiquer. D'autre part, le site était déjà occupé durant l'Antiquité.

102. La chapelle Saint-Jean sur la montagne

L'abbé Maurel cite un texte du 12 juin 1667 où le conseil délibère pour ce qui regarde *la construction de la chapelle sous le titre Saint-Jean-Baptiste sur le costau de Villevieille*. La chapelle est terminée l'année suivante. Elle sera régulièrement entretenue, les paroissiens s'y rendant quatre fois par an en pèlerinage. Elle est mentionnée lors des visites pastorales du XIXe siècle comme étant en bon état ainsi que le mobilier. Lors de l'inventaire de 1906 (1 V 68), il existe un *bâtiment à usage de chapelle dite St Jean situé sur le territoire de Château-Arnoux, quartier St Jean dont le sol est de superficie de 40 m²*. Le mobilier est complet, il y a une cloche et deux vitraux.

Une question cependant se pose sur la réalité de l'origine de la chapelle. L'abbé Maurel indique qu'elle date de 1667, mais l'édifice est parfaitement orienté, ce qui est inhabituel pour une construction du XVIIe siècle. Nous opterions plutôt pour une reconstruction sur un édifice plus ancien mais en ruine. Dominant le bassin de la Durance, l'ancien port fluvial de l'Escale et le passage de la voie domitienne, la hauteur de Saint-Jean offre en outre les reliquats d'une fortification. Du mobilier néolithique et protohistorique y a été recensé. Vu la position, il est probable qu'un oppidum protohistorique a couronné le sommet de la colline. Les Romains ont pu ensuite y élever soit une tour de guet, soit un fanum qui aurait été ensuite christianisé par une chapelle. Il est difficile en effet de voir en celle-ci un lieu de culte paroissial. Sa fonction, sur un haut lieu, paraît être dirigée vers la protection du territoire qu'elle domine, en même temps qu'elle symbolise le domaine élevé de la divinité. Elle est le lieu de rencontre entre Dieu et les hommes, loin des contingences terre à terre de la plaine.

103. L'église/chapelle de Saint-Auban

¹²¹ MAUREL J.M. abbé, *Monographie de Château-Arnoux*, Forcalquier, 1889. Réédition par *Le Livre d'histoire, Paris, 2005*. Les données sur les édifices religieux sont empruntées à cet auteur.

Elle est citée en même temps que l'église de Château-Arnoux en 1274, *ecclesia sancti Albani*. Voici ce qu'en dit l'abbé Maurel (p. 109) : *il existait autrefois une chapelle de secours à Saint-Auban. Cette chapelle était bâtie sur les bords de la Durance, vis-à-vis et un peu au dessus de la gare de Saint-Auban. Les dernières ruines qui en faisaient connaître l'emplacement et les dimensions ont disparu en ces derniers temps seulement. Bien qu'assise sur le terroir de Château Arnoux, cette chapelle dépendait pour le spirituel du curé de Montfort, qui en était le prieur chapelain, et qui, en cette qualité, percevait la dime y afférente. Le culte y fut exercé jusqu'en 1789. Une nouvelle église fut construite au cours du XXe siècle sous le titre de Jésus ouvrier.*

Synthèse

Le prieuré Saint-Pierre offre toutes les caractéristiques d'un édifice élevé au XIe siècle, mais certainement rebâti sur un autre plus ancien. La chapelle Saint-Jean, au sommet de la colline, pose problème et a pu, à un moment donné, servir de paroisse lors d'un perchement provoqué par des troubles comme ceux survenus au Xe siècle.

CHATEAUFORT

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. Le territoire est établi sur la rive gauche de la Sasse et présente un paysage de montagnes et de collines où s'étendent quelques petits plateaux favorables à l'exploitation agricole. C'est sur ceux-ci que se révèlent des colonisations antiques et médiévales ¹²².

Entre 1030 et 1040, les moines de Saint-Victor reçoivent des biens et passent une convention avec des propriétaires du *castrum Forte*, Châteaufort ¹²³. Ils héritent d'un grand domaine dans *tout le territoire de Châteaufort jusqu'au fleuve Sasse et dans le territoire de La Pène et de Valavoire*. Ce domaine comprend des montagnes boisées, favorables aux pâturages des brebis et des agneaux et une zone de collines vallonnées propices à la culture des céréales. C'est dans cette dernière que nous rencontrons plus tard deux édifices religieux. Les citations de 1030 et de 1040 du *castrum Forte* indiquent non seulement une fortification mais également un habitat près du château. Quatre personnages, Isoard, Lothaire, Ricaud et Guillaume tiennent le territoire et sont maîtres du castrum. L'église et le cimetière sont établis sur une croupe de terrain qui se prolonge par un massif rocheux sur lequel se dresse le château à l'aplomb des gorges de la Sasse. L'église n'apparaît pas avant 1350 où elle desservie par un prieur, *prior de Castro Forti*, de la prévôté de Chardavon ¹²⁴. Si l'ensemble de l'édifice présente un appareil relevant des XVIIe-XVIIIe siècles, pierres en tout-venant liées au mortier, il subsiste un élément architectural d'une période antérieure qui pourrait être le clocher-tour primitif. Il est formé de pierres équarries de moyen module, disposées en lits réguliers à joints fins. A la base, on remarque un appareil formé de petites pierres cassées au marteau qui pourrait être le reliquat d'un édifice du XIe siècle.

104. Le prieuré Saint-Pierre d'Entraix

Etabli dans un fond de vallée, entre deux rious, le hameau d'Entraix regroupe 55 habitants en 1315 sous l'appellation *Castellet d'Entraix*. Un chapelain le dessert en 1274, puis un prieur en 1350. Il existe donc une église. Celle-ci n'apparaît nommément sous le titre de Saint-Pierre qu'à la fin des guerres de Religion où elle est en ruine. Après des réparations longues à effectuer, le hameau n'abritera plus que cinq à quatre familles et sera déserté au début du XXe siècle. Les quelques traces subsistantes de l'église et du cimetière ont complètement disparu aujourd'hui. Il en est de même des moulins à blé et à noix ainsi que du foulon à drap. Il faut relever que le plan cadastral napoléonien de 1836 indique que l'église était orientée le chevet vers l'est avec une contenance de 35 m². Le hameau et son terroir ont été rattachés à La Motte-du-Caire depuis le XIVe siècle par l'un des seigneurs de La Motte-du-Caire qui en a fait une enclave du territoire de La Motte dans celui de Châteaufort. Le prieuré relevait également du prieuré de La Motte, dépendance de l'évêque de Gap. Seul souvenir tangible, une grande vasque en pierre de taille, ancienne cuve baptismale, sert de pot de fleurs près d'une ferme restaurée du hameau de Saint-Véran ¹²⁵.

105. La chapelle Saint-Vincent à Saint-Véran

Posé sur un plateau, entouré de collines et de ruisseaux, le domaine de Saint-Véran n'apparaît qu'en 1613 où le prévôt de Chardavon possède des terres à Saint-Véran ¹²⁶. Puis en 1698 on apprend que *le seigneur* (de Châteaufort) *acheta du prévost de Chardavon les biens dépendants de la chapelle de saint Véran consistant en terres de la contenance de quatre charges et demi en semence et de trois souchoirées de pré* ¹²⁷. Une seule visite pastorale, celle de 1759, nous apprend que la chapelle est dédiée à saint Vincent : *le même jour nous sommes partis (de Reynier) pour nous rendre à Nibles. Et en descendant de notre logement nous avons fait la visite de la chapelle sous le titre de St Vincent qui se trouve au bas du village et dans laquelle on célèbre la messe les jours d'œuvres pour la commodité des habitants, à cause de l'éloignement de l'église paroissiale, laquelle (chapelle) nous avons trouvé assez décevement ornée* ¹²⁸. Par la suite, il n'y a plus de nouvelles de la chapelle. Il n'est même pas possible de la situer sur le terrain.

¹²² Reprise de notre texte paru dans les *Chroniques de Haute Provence*, n° 358, juillet 2007, « Eglises et prieurés ruraux (VIIIe-XIIe siècles) dans les cantons de la Motte-du-Caire et de Turriers ».

¹²³ CSV n° 714, T II, p. 60-61 et 727, T II, p. 70.

¹²⁴ Pouillés du diocèse de Gap.

¹²⁵ Un ancien habitant de Saint-Véran nous a appris que cette vasque avait été transférée d'Entraix à Saint-Véran par son grand-père au début du XXe siècle.

¹²⁶ ADHA G 2318, f° 340.

¹²⁷ ADAHP C 41. Affouagement de 1698.

¹²⁸ ADHA G 789, f° 25.

Synthèse

Nous sommes en présence de deux édifices établis en milieu ouvert, non défensif, près des zones de culture et proches de ruisseaux. Les deux sites ont livré en outre des fragments de *tegulae*, signes d'une occupation antique. Si l'on peut soupçonner une fondation par les moines de Saint-Victor au XIe siècle, rien de tangible ne permet d'avancer une occupation antérieure, sinon gallo-romaine. Néanmoins, les deux églises offrent toutes les caractéristiques des premières églises rurales, antérieures à l'enchâtellement.

CHATEAUNEUF-MIRAVAIL

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Noyers-sur-Jabron. La commune s'étend sur 1970 hectares, en rive droite du Jabron et sur les pentes nord de la montagne de Lure. Il n'y a pas de chef-lieu proprement dit, seulement quelques hameaux et bastides dispersés dans la campagne. Cette particularité semble avoir été le cas durant les derniers siècles du Moyen Age. Durant quelque temps, de la fin du XIV^e s. à 1665, la commune fut associée à celle de Saint-Vincent-sur-Jabron¹²⁹. Le *castrum novum de Miravals* est signalé au XII^e siècle (Atlas, p. 170). Il devait se trouver au-dessus de l'église paroissiale où subsistent les restes d'une tour rectangulaire. L'église est signalée en 1274, *ecclesia Sancti Marii Castrinovi prope Sanctum Vincentium* (Pouillés, p. 119). A partir du XII^e siècle, elle relève de l'abbaye de Cruis (Atlas, carte n° 72)¹³⁰. Mais outre l'église paroissiale, est citée une autre église sur le territoire, l'*ecclesia de Genciaco*.

106. La communauté médiévale de Jansiac sur un site antique

Elle fait partie de ces petites communautés reconnues du début de l'enchâtellement et disparues à la fin du Moyen Age, suite aux guerres et à la peste. Elle était située à 1000 m d'altitude sur les pentes nord de la montagne de Lure. Elle est citée en 1274, *capellanus ecclesie de Gentiach* (Pouillés, p. 121). L'abbé Féraud relate que l'abbé de Cruis reçut en 1360 l'inféodation de la moitié des terres de Saint-Vincent, Malcol (Cn de Lardiers), Aigremont (Cn de Noyers) et Gentiach. On ne connaît pas le titulaire de l'église, *ecclesia de Gensiaco*, mais il existe à 800 m à vol d'oiseau une chapelle dédiée à saint Michel aujourd'hui en ruine. Le site de la chapelle a livré *des fortifications d'époque indéterminée, des tuiles gallo-romaines, des tombes du haut Moyen Age et de la céramique atypique*. Près de Jansiac a été trouvé un autel-coffret en pierre dédié à Jupiter. Enfin, à 400 m à l'est de la ferme de Jansiac a été repéré un habitat d'époque romaine (CAG, n° 051, p. 136). Il faut remarquer, à la suite de Ch. Rostaing (p. 360), que le toponyme Jansiac est issu d'un gentilice latin prolongé du suffixe *-acu*, signifiant « le domaine de Gentius ». Nous sommes ainsi, avec les deux sites de Jansiac et de Saint-Michel, en présence d'une occupation pouvant remonter à l'Antiquité et qui s'est prolongé jusqu'à la fin du Moyen Age.

107. La chapelle rurale de Lange

Lange est le plus gros hameau de la commune. Une chapelle rurale, dite *de secours*, est signalée lors des visites pastorales du XIX^e siècle. Elle figure sur la carte de Cassini, mais nous ne connaissons pas la date de son érection. Elle est signalée par les cartes modernes et semble être sous la titulature de saint Mari, reprenant celle de l'église paroissiale.

Synthèse

Jansiac apparaît comme un site ayant perduré de l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen Age.

¹²⁹ *La Montagne de Lure*, Alpes de Lumière, 2004, p. 282.

¹³⁰ Description de cette église par R. Collier, p. 120.

CHATEAUNEUF-VAL-SAINT-DONAT

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Volonne. La commune, de plus de 2110 hectares, s'étend des terrasses de la rive droite de la Durance jusqu'aux premiers contreforts de la montagne de Lure. Elle est située entre Aubignosc et Peyruis. Traversée en partie par l'ancienne *via Domitia*, elle a livré quelques indices d'occupation gallo-romaine (CAG, n° 053, p. 136-137). Le *castrum novum* est cité en 1237 et plus précisément *castrum novum Charbonerio* au XIVe siècle¹³¹. L'église apparaît en 1274, *ecclesia de castro novo* (Pouillés, p. 116). Cette dernière, sous le titre de Notre-Dame de l'Etoile, dépendait de l'abbaye de Cruis, mais fut uni en 1541 à la mense capitulaire de Digne¹³². Les visites pastorales du XIXe siècle ne signalent aucune chapelle rurale, ajoutant même qu'il n'en existe pas. Cependant, à cette époque deux édifices subsistaient, mais en ruine.

108. L'église du castrum, Notre-Dame de l'Etoile

Cette église paroissiale, citée en 1274, est située en contre bas du *Vieux Village* ruiné. Il s'agit de l'ancien castrum délaissé après la fin du Moyen Age pour un habitat non perché, en particulier aux *Chabannes*, hameau le plus important de la commune. La paroisse a continué sa fonction jusqu'à la fin du XVIIIe siècle selon Féraud (p. 478), moment où elle fut interdite et abandonnée. Une nouvelle église fut construite au hameau des *Chabannes*, sous le titre de l'Exaltation de la Sainte Croix. L'ancienne église a continué à se détériorer. R. Collier, en 1986, la décrit ainsi : *dans le vieux village ruiné se dresse encore une bonne partie de l'église romane Notre-Dame de l'Etoile, ancien prieuré dépendant du chapitre cathédral de Digne. La façade en joli appareil, l'abside en cul-de-four, les murs latéraux avec un arc de décharge, émergent encore d'un amas de ruines* (p. 137).

109. La chapelle Sainte-Madeleine, chef-d'œuvre de l'art roman

Cette chapelle est située en plein bois auprès de la D 951 en se dirigeant de Châteauneuf à Mallefougasse. Elle est décrite par R. Collier et Provence Romane comme étant de l'époque romane, du XIIe ou début XIIIe siècle. Or il n'en est fait mention dans aucun document, à moins qu'elle ne soit citée sous un autre vocable, ce qui est probable. Faute de document, il est impossible de la rattacher à une quelconque abbaye ou évêché et de connaître sa fonction réelle. Il doit s'agir d'un ancien prieuré. Voici la description qu'en donne Provence Romane : *à 3 km au SO du hameau des Chabannes, en pleine forêt de Lure, à proximité de la route D 651, l'église Sainte-Madeleine, récemment restaurée, mérite une visite. L'édifice, simple et de dimensions modestes, mais robuste (murs de 1 m 10 d'épaisseur), se compose d'une belle abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four et d'une nef de trois travées, couverte d'un berceau très légèrement brisé porté par des arcs-doubleaux qui reposent eux-mêmes sur des pilastres de section rectangulaire. Le décor intérieur se limite à deux impostes simples aux angles de l'arc triomphal et à un cordon en quart-de-rond qui souligne le départ de la voûte. Seules deux ouvertures éclairent cette petite chapelle : une fenêtre absidale et un oculus situé au-dessus de la porte occidentale. Le monument, couvert de lauses, est entièrement parementé en moyen appareil très régulier (pierre froide d'origine locale). Sur la façade sud, une petite porte donne dans une cour, entourée des ruines du prieuré et au centre de laquelle subsiste une vaste citerne. L'église fut remise en état en 1675, occupée par des ermites de 1686 à 1792 et définitivement abandonnée depuis.* R. Collier précise qu'elle a été restaurée en 1979¹³³.

Synthèse

Aucune chapelle rurale sur la commune à part la magnifique chapelle Sainte-Madeleine. Mais on ignore toujours la date de sa fondation et surtout par qui. Son architecture la classe dans le deuxième âge roman.

¹³¹ RACP, n° 278, p. 366 et GCN I, Inst. Sisteron, n° XXXVI, col. 472.

¹³² Abbayes et Prieurés, p. 70. Féraud, p. 478.

¹³³ Provence Romane 2, p. 233. Collier, p. 118. PR, n° 23, 2000, p. 87-88.

CHATEAUREDON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Mézel. Cette commune est établie au sud de Digne et au Nord de Mézel et arrosée par l'Asse. Elle est essentiellement composée de grandes collines boisées coupées par de profonds vallons. Le terroir, de 1053 hectares, n'a jamais abrité plus de 150 habitants, en 1315 et en 1851. En 1471, il n'y avait plus que 30 habitants (Atlas, p. 171). Jusqu'au XVe siècle, elle était composée de deux communautés ou *castra*, le *castrum de Corneto* et le *castrum de Sullia* (Enquêtes de 1252, n° 523 et 524, p. 351). Ils sont desservis tous deux par un *prior de Corneto* et un *prior de Solia* (Pouillés, 1274 et 1351, p. 107 et 111). Est également citée en 1274 une *ecclesia Sancti Johannis de Corneto* tenue par un *rector*. Enfin, la chapelle Saint-Michel de Cousson jouit d'un statut particulier.

110. Notre-Dame de Cornette

Avant de devenir le *castrum de Corneto* cité au XIIIe siècle, Cornette fut d'abord, comme le qualifie Bartel, un *vicus* qui vit la naissance du célèbre saint Maxime, abbé de Lérins et évêque de Riez au Ve siècle¹³⁴. Il semble que le lieu n'ait pas été abandonné durant les siècles suivants puisqu'on le retrouve ensuite comme *castrum*. Il est aux mains de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille en 1252, *castrum de Corneto, majus dominium castrum tenetur pro monasterio Massilie* (Enquêtes, n° 351, p. 523). L'*ecclesia de Corneto* est encore citée en 1351 par les Pouillés (p. 111), puis va laisser la place à une unique église paroissiale, celle du *castrum rotundum*, de Châteauredon, dédiée, comme il se doit, à saint Maxime. Devenue simple chapelle, elle est qualifiée de *rurale* au XIXe siècle. C'est seulement à ce moment-là que l'on apprend qu'elle est dédiée à Notre-Dame du Mont Carmel, *vulgairement appelée de Cornette*. *La tradition porte que cette dernière a été bâtie sur le lieu même où est né St Maxime ; on ajoute qu'il y est mort*¹³⁵. Elle est aujourd'hui en ruine.

111. La cella Saint-Martin de Solia

Aujourd'hui *Suyès, Sueuil* pour Cassini, lieu-dit où subsistent quelques ruines, situé à 975 m d'altitude et à 3 km au NE de Châteauredon, a été, comme on l'a dit, un *castrum* et une communauté jusqu'au XVe siècle. Il fut le siège d'une cella de l'abbaye Saint-Victor, citée en 1079, 1113 et 1135, sous l'appellation *Solia* avec une église sous la titulature de saint Martin, *cellam sancti Martini de Solia*¹³⁶. Comme le *castrum de Cornette*, *Solia* est dans la main des moines de Saint-Victor comme il est dit expressément dans une charte du début du XIIIe siècle : *que les terres au quartier de Solia appartiennent au monastère ainsi que les hommes qui les exploitent*¹³⁷. Mais les moines avaient déjà reçu des terres en 1010, 1035, 1040 et 1045 à *Solia*. Nous le verrons à propos de Saint-Michel de Cousson lors des différentes donations faites à cet autre prieuré. La communauté qui comptait 25 feux en 1315, soit 125 habitants, est décimée à la fin du XVe siècle. Le petit fief qu'il constituait est alors rattaché à Châteauredon et l'habitat est partiellement abandonné. Il n'en subsiste plus que des ruines et l'église a disparu. Il faudrait peut-être la situer à 300 m au NE des ruines du village, là où la CAG signale *des tombes peut-être médiévales* (n° 054, p. 138).

112. La chapelle Saint-Jean

Elle est citée en 1274 par les Pouillés (p. 109), sous l'appellation d'*ecclesia Sancti Johannis de Corneto*. Gallia ajoute qu'elle est dirigée par un *rector* (GCN I, Instr. Riez, XXV, col. 386). L'auteur d'Abbayes et Prieurés (p. 61) y reconnaît un prieuré, mais sans dire de qui il dépend. Il n'est plus cité par la suite, sauf en 1860 où il existe une chapelle rurale sous le titre de Jean-Baptiste (cadastre de 1812, section B, parcelle 267). Aujourd'hui en ruine, la chapelle est située près du *ravin de St Jean*, en plein champ. Si son existence est assurée au XIIIe siècle, il est possible, vu sa titulature et son implantation en milieu ouvert, qu'elle soit antérieure à l'enchâtellement. D'ailleurs, elle est dite de *Corneto* et non de Châteauredon, sachant combien Cornette est antérieur à Châteauredon.

113. La chapelle Saint-Michel de Cousson, haut lieu de pèlerinage

¹³⁴ Nous ne citerons que BARTEL, p. 111, qui fait naître Maxime dans le *vicus de Corneto seu castro Rotundo*. Ainsi que GCN, I, Riez, col. 565 à 569. Cette origine est tirée de sa *Vie* écrite au VIe siècle par Dynamius.

¹³⁵ Visite pastorale du 22 juin 1860 (ADAHP, 2 V 89).

¹³⁶ CSV 2, n° 843, p. 218, n° 848, p. 238, n° 844, p. 227.

¹³⁷ CSV n° 983, p. 433 (1211-1213) : *quicquid homines de Solia, qui proprie universi ad monasterium ipsum pertinere noscuntur*.

Cousson est une montagne qui culmine à 1516 mètres d'altitude sur la commune d'Entrages, dominant Digne et sa plaine situés au nord. Légèrement en contrebas au sud, sur une arête rocheuse, séparée par un ravin du sommet, mais sur le territoire de Châteauredon, s'élève une chapelle qui fait l'objet d'un pèlerinage. Le fait que le sommet du Cousson soit sur Entrages a entraîné pour certains auteurs la localisation de la chapelle sur cette commune. C'est ainsi que Féraud place Saint-Michel dans le diocèse de Digne alors qu'il fait partie du diocèse de Riez, l'auteur d'Abbayes et Prieurés faisant de même, s'étant fié à Féraud.

Le cartulaire de Saint-Victor fournit plusieurs chartes faisant état des donations faites en faveur des moines et de la cella de Saint-Michel de Cousson. En voici les principales que nous avons pris soin de traduire.

. v. 1010 (II, n° 756, p. 100).

Moi Adalgarde, avec mes fils Archimbald, Guillem, Hugues, Féraud, nous faisons donation, inspirés par la grâce, à Dieu et à Saint Victor, martyr très glorieux du monastère de Marseille, de la cella qui est construite sur le mont Curson en l'honneur de saint Michel, qui est de notre alleu qui est sis dans le comté de Riez, dans le lieu qui est dit Solia.

. 1035 (II, n° 743, p. 91-92).

Au nom de la sainte et indivisible sainte Trinité. Moi, Almérade, prêtre, largement pourvu par la miséricorde de Dieu, j'ai édifié une église sur le haut du mont qui est appelé Curson, en l'honneur de sainte Marie, mère de Dieu et toujours vierge, et en l'honneur du bienheureux archange Michel, et en l'honneur de saint Victor, du monastère de Marseille, et en l'honneur de saint Pierre, prince des apôtres et en l'honneur de saint Benoît abbé, le père des moines très saints et consacrés. Moi, Bernard, évêque et Jaudalus, par la grâce de Dieu évêque de Toulon, et le seigneur Isarn, père abbé du monastère de Marseille, avec tous les autres clercs et moines et chanoines, pour l'oeuvre du monastère, approuvons. Ce sont les cinq autels que, comme nous le disons, nous avons consacré en l'honneur des saints. Nous donnons et cédon la dite église avec ses autels au monastère susdit de saint Victor, avec tous les biens de ladite église. Moi, Almerade, je donne, moi aussi Bernard évêque j'affirme et corrobore. Donc, moi ledit Almérade prêtre donne à ladite église ce qui m'est venu par héritage de mes parents, qui fait partie de l'alleu qui est dit Airamon ou autrement dit Solia ; et en ladite montagne dite de Curson dont je jouis je donne et cède, soit en descendant le mont par le lieu-dit les Clapiers jusqu'à la rive appelée Aquas Calidas (Eaux Chaudes) et puis monte sur le mont pour redescendre au dit lieu Airamon (ou Solia). Et dans la villa nommée Tragilas (Entrages), deux cabanes, une de Pons, l'autre d'André, et un jardin.

. 1040 (II, n° 744, p. 92-93).

Moi Guillaume et mon épouse du nom de Hetbila, nous faisons donation au monastère de Marseille, à la cella qui est construite sur le mont Curson en l'honneur de saint Michel, de notre alleu qui est situé dans le comté de Digne, au mont appelé Curson, au pied du mont dit Podius Regalis ; à savoir, une terre, laquelle terre nous l'avions acquise de notre fidèle du nom d'Ansulfe, et une autre de notre alleu qui est situé dans le lieu appelé Vallis Justini (Vallon de Justin au sud de Digne et non Saint-Juers comme le suggère Guérard).

. v. 1070 (II, n° 753, p. 98-99).

Moi Isoard, fils d'Ermangarde et Pierre, fille de Béatrix, donnons au monastère de Marseille et au seigneur abbé Bernard, l'église Saint-Pierre qui est dans le comté de Riez, dans la villa appelée Teglas, la troisième partie de ladite église et de tout ce qui lui est adjoint, en dîmes, en primeurs, en cimetières, en offrandes pour les vivants et pour les morts, en vignes, jardins, terres cultes et incultes, en maisons et hameaux. Et sur le vu de ce que nos pères ont concédé, nous confirmons la possession par les moines de Saint Michel archange qui est sur le mont Curson, où bon nombre de nos parents y dorment.

. Xle (II, n° 754, p. 99).

Moi Guillaume je donne à saint Victor et à saint Michel qui est sur le mont Curson, quelque chose de mon alleu acquis par la paix, ce qui est planté auprès de la vigne du prêtre Pons.

. Xle (II, n° 755, p. 99-100).

Moi Garin, je donne à l'église Saint-Michel qui est sur le mont Curson, quelque chose de mon héritage, c'est-à-dire une modifiée de vigne plantée dans le castrum nommé Montaniago (Montagnac, canton de Riez).

Tous les auteurs font remonter la création de la chapelle à l'année 1035, se basant uniquement sur le texte de cette année (n° 743). Pourtant un texte antérieur, celui de (vers) 1010 (n° 756), fait clairement constater que la cella édifée sur le mont Courson existe déjà à cette date avant d'être donnée aux moines de Saint-Victor. Elle appartient à des laïcs comme bien souvent en ce début du XIe siècle où l'on voit des personnages influents faire don d'églises, de cellae et des biens en dépendant aux diverses abbayes. En 1035, le prêtre Almérade rappelle qu'il a édifié une église sur le mont Courson et les évêques de Digne et de Toulon en présence du père abbé de Saint-Victor viennent la consacrer et approuver la donation. S'ensuivent plusieurs autres donations de biens effectuées par plusieurs personnages. L'un d'entre eux, Isoard, en 1070, fait également don d'une église et ajoute que *bon nombre de ses parents dorment* près de l'église Saint-Michel.

Il existait donc une première *cella* et sans doute également une église sur ce mont Curson. Accaparées par des laïcs lors des troubles du Xe siècle, elles reviennent dans le giron des moines. Sans doute en ruine, après un abandon de 150 ans, l'église est reconstruite par Almérade et consacrée par deux évêques. Un fragment de dalle sculptée incorporé dans la façade de la chapelle est daté par les archéologues du haut Moyen Age et en 1818 on a découvert une nécropole formée de caissons en lauzes (CAG, n° 054, p. 138-139).

La chapelle va faire l'objet d'un pèlerinage, sans doute depuis sa création. Le premier à le révéler est Gassendi dans sa Notice de l'Eglise de Digne en 1654 : *on s'y rend en procession de très grand matin, ou le jour de la fête de l'Apparition du saint archange, ou l'un des jours suivants, et principalement le mardi de la Pentecôte*. En 1846, F. Guichard rappelle l'acte de donation de 1035 et relate que *la population de Digne et celle de plusieurs villages voisins se rendent processionnellement chaque année à une chapelle qui se trouve placée aujourd'hui sous l'invocation de saint Michel*¹³⁸. L'abbé Féraud dans ses *Souvenirs Religieux* (p. 23-25), donne la traduction du texte de 1035 et cite Gassendi. Les visites pastorales de la fin du XIXe siècle confirment la poursuite du pèlerinage qui a encore lieu aujourd'hui. La chapelle a été restaurée en 1894 et 1983¹³⁹.

Synthèse

Avec Saint-Michel de Cousson nous sommes en présence d'un haut lieu, au sommet d'une montagne qui semble avoir été investie par des hommes pieux pour y révéler la présence divine depuis un temps fort long, certainement déjà à l'époque carolingienne et peut-être avant si la dalle sculptée date de la période mérovingienne. Saint-Michel fait partie de ces sites sacrés de hauteur qui marquent de leur empreinte un territoire et les hommes qui l'habitent. Il faut également examiner attentivement les sites de Saint-Jean et de Cornette qui semblent être antérieurs à la fondation du castrum de Châteauredon.

¹³⁸ GUICHARD F., *Essai historique sur le cominalat dans la ville de Digne*, Digne, 1846, p. XLV-XLVI.

¹³⁹ Plusieurs sites Internet sur le site de la chapelle.

CHAUDON-NORANTE

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie du Val de Barrême, aujourd'hui dans le canton de Barrême. Le territoire actuel couvre 3748 hectares et est situé au sud de Digne en direction de Barrême. Il occupe une zone de moyenne montagne aux reliefs très accentués. Une partie côtoie les rives de l'Asse et était traversé par l'ancienne voie impériale Nice-Digne qui recouvre le tracé de la *Via Ventiana* ou *Salinaria*. De nombreux sites antiques ont été repérés ainsi qu'une occupation protohistorique (CAG n° 055, p. 139-141). La commune est formée de la réunion de trois anciennes communautés, Chaudon, Norante rattachée à la fin du XVe siècle et Bédejun ou la Clappe en 1908. Cette dernière communauté ne relevait pas du diocèse de Senez mais de celui de Digne.

CHAUDON

Le village, situé dans la montagne à plus de 1000 mètres d'altitude, était traversé par l'ancienne voie impériale. La première mention remonte au tout début du XIIe siècle puis au XIIIe siècle avec le *castrum de Chaudone*¹⁴⁰. Une église desservant Chaudon et le Plan-de-Chaude est mentionnée vers 1300, *ecclesia de Chaudono et de Plano Chaudoni*. Elle est encore citée en 1376 (Pouillés, p. 289 et 292). Abbayes et Prieurés nous apprennent que *le prieuré Notre-Dame du Plan est uni au Chapitre de Senez*, mais sans fournir aucune date (p. 195). Cette église Notre-Dame est à côté du cimetière, selon la visite de l'évêque de Digne en 1683¹⁴¹. En 1697, c'est au tour de l'évêque de Senez, Mgr Soanen, de visiter la paroisse et il demande qu'il *sera mis une autre pierre d'autel en la chapelle du cimetière de Chaudon qui estoit anciennement l'église paroissiale ayant interdit icelle qui y est pour n'estre pas suivant la disposition des saints canons*. Il fait remarquer également que *la chapelle de Norante est une succursale de Chaudon*. Tant que la grande route passait par Chaudon, le village fut plus important que celui de Norante. Quand ce passage fut abandonné au profit de la N 85 créée au XIXe siècle dans la vallée, Norante pris le pas sur Chaudon. L'église paroissiale, sous le titre de Notre-Dame du Plan est donc abandonnée lors de la visite de 1683 et va continuer à se dégrader jusqu'à disparaître totalement. Seul le cimetière va continuer sa fonction qui semble avoir commencé très tôt puisqu'on y a découvert des tombes sous *tegulae* en 1984 (CAG, n° 055, p. 139).

114. Les chapelles Saint-Christophe et Saint-Sébastien

Si la paroisse a comme titulaire Notre Dame, elle a deux patrons, Christophe et Sébastien, qui possèdent chacun leur chapelle. L'abbé Féraud rappelle ces deux fêtes patronales du 20 janvier et du 25 juillet qui *se célèbrent avec bravade et attirent beaucoup d'étrangers* (p. 98). Celle qui est la plus proche du village, Saint-Christophe, va devenir l'église paroissiale après l'abandon de la première. Elle apparaît sous le titre de Saint-Christophe lors des visites pastorales du XIXe siècle, mais a repris la titulature de la primitive église. On ne sait quand elle tombe en ruine. Il en reste quelques éléments signalés par la carte IGN comme *église ruinée*.

La chapelle Saint-Sébastien est le seul édifice religieux qui subsiste actuellement et a donc pris le relais comme paroissiale des deux premières. Elle est signalée lors des visites pastorales du XIXe siècle, entre 1857 et 1894 comme étant en bon état.

NORANTE

Le village aujourd'hui fait figure de gros bourg à côté de celui de Chaudon. Il apparaît dès le début du XIIe siècle lors d'une donation faite au monastère d'Estoublon par Rostang, fils de Rainard : *ce bien se trouve dans le comté de Senez, dans le domaine vulgairement appelé Norante, qui se situe juste à côté du château nommé Chaudon au diocèse de Senez... Les limites et confronts de cette terre sont, à l'orient, le territoire de Barrême, et elle est distincte du château appelé Apellario ; et cette donation, de la terre qui se nomme Aurans, Isenguer, Rovored*¹⁴². Cette donation ne peut être antérieure à octobre 1011, date où fut fondé le monastère

¹⁴⁰ Bouche, p. 278. Ch. Rostaing attribue la citation de 1045 du CSV n° 776, p. 112 à Chaudon, *unum mansum in Caldone*. Guérard place ce *caldo* à la Palud-sur-Verdon, ce qui est plus vraisemblable, les divers biens recensés dans cette chartre sont tous situés aux alentours proches de Castellane. Pour la citation du début du XIe siècle, voir le paragraphe sur Norante.

¹⁴¹ Proche de l'évêché de Digne, puisque Bédejun, alias La Clappe, en faisait partie, l'évêque de Digne s'est permis de visiter la paroisse de Chaudon bien qu'étant dans le diocèse de Senez (Visite du 22 juin 1683, ADAHP 1 G 5, f° 58 r°-59 v°).

¹⁴² Chartes du XIe siècle, dans *Catalogue des chartes antérieures au XIe siècle (687-1112)*, par A. Villard et E. Baratier, Arch. des B-d-R, Marseille, 1998, p. 51, n° 54.

d'Estoublon. La *Gallia Christiana* de Fisquet (Senez, p. 200) ajoute qu'en 1027 *Pierre Ier, évêque de Senez, fait don au monastère d'Estoublon des églises de Saint-Théofred de Norante et de Saint-André d'Aurent*. L'abbé Féraud dans ses *Souvenirs Religieux* reprend les mêmes données¹⁴³. On retrouve le lieu-dit *Aurans* avec une église dédiée à saint André. La carte de Cassini l'écrit *Dorante, le Bas et le Haut*, orthographe rétablie par les cartes modernes en *Bas Auran* et *Haut Auran*. Ces lieux-dits se trouvent en rive gauche de l'Asse (750 et 990 m d'altitude), mais il ne reste aucun témoin de l'église Saint-André. Quant à l'église Saint-Théofred de Norante, il est probable qu'elle était construite hors du village, étant antérieure à l'enchâtellement. Il faudrait peut-être la placer à l'emplacement du cimetière actuel. Le titulaire de l'église paroissiale est saint Antoine ermite, mais on ne sait depuis quand.

115. La chapelle Sainte-Madeleine

Elle figure sur la carte de Cassini (n° 153) à la hauteur du village de Norante, entre la route et l'Asse, *Ste Magdelaine*. L'abbé Féraud (p. 99) révèle que Madeleine est la patronne de la paroisse. La chapelle est citée par les visites pastorales de 1857 à 1894, toujours en bon état. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 indique la date de 1840 pour sa construction et qu'on y vient en procession les jours de l'Ascension et de sainte Madeleine. La date de 1840 est sans doute une rénovation puisqu'elle figure sur Cassini. Par la suite, plus aucune citation, elle semble avoir complètement disparu, rien ne la signalant sur les cartes modernes.

BEDEJUN

Aujourd'hui *La Clappe*, le hameau est situé au nord de Chaudon, après avoir passé le Col de Corobin. Il était également placé sur l'ancienne voie impériale et dans le diocèse de Digne avant la Révolution. Il est dit *castrum de Bec de Ju* par l'enquête de 1252 (n° 521, p. 351) et l'église avec ses dîmes et dépendances appartient au chapitre de Digne (confirmation de 1180)¹⁴⁴. L'abbé Féraud nous apprend que *l'église paroissiale a pour fête titulaire et patronale la Nativité de la Vierge (8 septembre)*. Elle date de 1606 (p. 102). La carte de Cassini indique deux lieux différents, *la Clape* comme hameau avec une église et plus au nord *Bedejuan* avec une ruine entre *La Clape* et *Dourbettes*. Il faut sans doute comprendre qu'il y eut un regroupement de la population à la Clappe et que Bédejun fut abandonné. En tout cas, c'est à cet endroit qu'il faut situer le castrum et l'église cités à la fin du Moyen Age et non à La Clappe. Aucune chapelle rurale n'est signalée sur la paroisse.

Synthèse

A Chaudon, la chapelle du cimetière est qualifiée d'ancienne paroisse et on y a découvert des tombes sous *tegulae*. A Norante, il semble que l'église Saint-Théofred soit également antérieure au castrum et pourrait, elle aussi, se trouver dans le cimetière.

¹⁴³ P. 51 : *Pierre, évêque de Senez fit don au monastère d'Estoublon, en l'an 1027, des églises de Saint-Théofred de Norante et de Saint-André d'Aurens à condition qu'elles seraient desservies par des moines. Augier, évêque de Riez, confirma à son tour la même fondation, en l'an 1096, et l'augmenta par de nouvelles concessions.*

¹⁴⁴ Isnard, p. 136 et 305-306.

CLAMENSANE

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune s'étend de chaque côté de la rivière Sasse jusqu'à l'entrée des gorges conduisant dans le bassin de Bayons. La vallée, relativement large aux abords du village, offre des terres arables. La rive gauche de la rivière présente une zone de collines également propices aux cultures et à l'élevage. La rive droite offre une pente plus abrupte où s'étagent des petits plateaux favorables également à la colonisation. Les deux zones sont investies par de petits hameaux et des fermes isolées. Aucune donnée n'est fournie antérieurement au castrum. Ce n'est qu'au XIIIe siècle que nous apprenons que les Hospitaliers et l'Île Barbe ont investi le terroir¹⁴⁵.

116. Notre-Dame d'Alamond à La Clastre

Quand les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem fondent en 1149 leur première commanderie en remontant la Durance, ils choisissent d'abord Manosque, puis immédiatement après Claret, siège avec Le Monétier-Allemont de l'ancienne station romaine d'Alabons¹⁴⁶. La commanderie de Claret fonde, on ne sait à quelle date, un membre à Clamensane. Il est cité cependant en 1237¹⁴⁷. On n'a plus de nouvelle de lui par la suite. Il est probable qu'à la suite de la peste, la commanderie de Claret ayant été rattachée à celle de Gap, le membre de Clamensane a été abandonné.

Le seul souvenir laissé par les Hospitaliers de Clamensane réside en un site dit *la Clastre* situé sur la rive droite du *Ravin des Naisses*, à l'endroit où il rejoint la Sasse. Le cadastre de 1734 cite une *terre à la Clastre confrontant de tous côtés des clapiers et Notre Dame d'Alamond*. Une autre terre *confronte le chemin allant à Notre Dame*¹⁴⁸. Il faut relever la correspondance entre *Alabons* et *Alamond*. Les Hospitaliers de Claret en fondant une église à Clamensane lui ont donné le nom du site qu'ils occupaient à Claret et dont il ne subsiste que le toponyme *Notre Dame*, concrétisé aujourd'hui par un oratoire élevée en l'honneur de la Vierge et par des fragments de *tegulae*. Les habitants de Clamensane n'avaient pas perdu le souvenir des Hospitaliers puisqu'ils ont élevé une croix sur le site même en 1883 portant sur le pilier l'inscription : EN MEM. / DES / HOSPITAL. / DE ST JN DE JER / 1883. L'abbé Colomb, dans sa notice de 1862, relate que les paroissiens s'y rendaient en procession et qu'on découvrait des ossements sortant de terre près des ruines de la chapelle¹⁴⁹. Aujourd'hui, tout a disparu, il ne reste que la croix et le toponyme *La Clastre*.

117. Notre-Dame d'Espinasse

C'est une possession de l'abbaye de l'Île Barbe de Lyon. Une bulle de Lucius III du 11 mai 1183 confirme cette possession, *ecclesiam de Clemensana et cappellam dicto castro*¹⁵⁰. Elle est encore citée en même temps que les Hospitaliers au XIIIe siècle dans un acte de 1237¹⁵¹. Les moines avaient fondé leur prieuré à l'emplacement du village actuel. Mais celui-ci n'existait pas à cette date, il était perché à *La Roche*, site le dominant, avec le château et une église dédiée à Saint-Martin. A partir du XVIe siècle, le village perché va être abandonné et les habitants vont progressivement descendre vers le site du prieuré beaucoup plus commode, proche de la rivière pour s'alimenter en eau. L'église du castrum se dégrade, surtout au cours des guerres de Religion, la chapelle du prieuré devient d'abord chapelle de secours, puis au XIXe siècle sera entièrement rebâtie pour devenir église paroissiale à part entière.

118. La chapelle Saint-Amand, lieu de pèlerinage sur un site antique

Elle est signalée en 1600 comme faisant l'objet d'une procession par les paroissiens¹⁵². Achard la cite et elle figure sur Cassini. A la même époque, le 18 mai 1786, *permission est donnée par l'abbé de La Villette, vicaire général, au curé de Clamensane de conduire processionnellement sa paroisse à la chapelle de St-Amant le*

¹⁴⁵ Reprise de notre texte paru dans les *Chroniques de Haute Provence*, n° 358, juillet 2007, « Eglises et prieurés ruraux (VIIIe-XIIe siècles) dans les cantons de la Motte-du-Caire et de Turriers », p. 141-142.

¹⁴⁶ CAG, p. 141, n° 058.

¹⁴⁷ BEAUCAGE, *Visites générales des commanderies de l'ordre des Hospitaliers dépendantes du grand prieuré de Saint-Gilles (1138)*, Aix-en-Provence, 1982.

¹⁴⁸ Cadastre de 1734, f° 89, archives de la mairie.

¹⁴⁹ COLOMB, abbé, *Notice sur la commune de Clamensane*, manuscrit de 1861 conservé à la mairie.

¹⁵⁰ FILLET L. abbé, *L'île Barbe et ses colonies du Dauphiné*, Valence, 1895-1905, p. 13 et 92.

¹⁵¹ RACP, p. 372-373.

¹⁵² *Notice sur la commune et la paroisse de Clamensane*, abbé Colomb, 1861, manuscrit déposé à la mairie de Clamensane. Voir également *l'Etude documentaire de la Chapelle Saint-Amand*, N. Michel d'Annville, SRA, 1999.

lendemain de la Pentecôte, d'après l'usage et suivant un vœu ¹⁵³. Féraud confirme la procession : *on trouve sur une montagne, à deux heures du village, une chapelle dédiée à Amand, qui est fort ancienne et en grande vénération dans la contrée.*

En effet la chapelle est située à près de 1300 mètres d'altitude à l'aplomb d'une falaise. Elle est implantée sur l'ancienne frontière séparant l'évêché d'Embrun de celui de Gap et également à l'époque romaine frontière séparant la *Provincia des Alpaë Maritimae*. Avant Auguste et la création de la province des *Alpaë Maritimae*, cette frontière séparait la *Provincia* du royaume de Cottius, vaste territoire du nom des Alpes cottiennes s'étendant sur les deux versants des Alpes et dont la capitale était Suse. Sous Auguste, le royaume de Cottius allié de Rome conserva son indépendance et fut déclaré province impériale sous Néron en l'an 36. On peut suivre cette ancienne frontière en remontant vers le nord et reconnaître deux autres points remarquables placés sur des sommets, appelés *posterles*, l'un au Caire, l'autre à Faucon-du-Caire ¹⁵⁴. En descendant vers le sud, la frontière franchit la Sasse à la sortie des gorges de Bayons, exactement à la *Tour de Bédouin* où s'élèvent les restes d'une tour, puis en remontant sur Esparron-la-Bâtie passe encore à une *pousterle*, suit la *crête des Gardes* et celle de l'Oratoire pour aboutir au sommet de l'Oratoire (2072 m).

Ces posterles ou postes de surveillance pourraient être alors l'œuvre des Romains à un moment où les Alpes cottiennes n'étaient pas encore les alliées de Rome. Guy Barruol observe chez les Romains un nombre important de *monuments-frontières*, qui, *dans la désignation des limites leur servaient de points de repères fixes et inamovibles, par exemple des tombeaux monumentaux* ¹⁵⁵. Le site de Saint-Amand pourrait se révéler être l'un d'entre eux, on y découvert des fragments de *tegulae* et des tombes. Le site aurait été repris ensuite lors de la christianisation pour sacraliser un monument païen, tombeau ou petit temple. L'attrait de la population vers ce haut lieu, dans les deux sens du terme, ferait ainsi suite à une tradition dont elle aurait perdu l'origine et le sens premier. Le pèlerinage avait été abandonné dès le début du XXe siècle. Il vient de reprendre après la restauration de la chapelle effectuée en 1999-2000.

Synthèse

Notre-Dame d'Alamond ne présente pas d'indices formels pouvant indiquer une fondation antérieure à celle des Hospitaliers, de même pour Notre-Dame d'Espinasse. Le site de Saint-Amand, par contre, se révèle exceptionnel par les possibilités qu'il soulève.

¹⁵³ ADHA G 974.

¹⁵⁴ La posterle du Caire ou plutôt ici *postelle* est située à 1531 m d'altitude aux confins de quatre communes dit *les Quatres Bornes*. Le terme apparaît dès le début du XIe siècle et figure très souvent sur les cartes IGN au 1 : 25.000, toujours dans les zones montagneuses et sur les sommets frontaliers. Le manque d'étude archéologique sur ce phénomène incite à la recherche.

¹⁵⁵ BARRUOL Guy, *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule*, Paris, 1975, p. 117.

CLARET

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune s'étend sur la rive gauche de la Durance à la hauteur de Monétier-Allemond sur l'autre rive. Elle constituait avec cette commune l'antique station romaine d'Alabons. De nombreux témoins archéologiques, disparus aujourd'hui mais signalés par les auteurs du XVII^e et XVIII^e siècle, indiquent une forte présence romaine. Il est probable qu'une voie parallèle à la voie domitienne passait également sur la rive gauche, ce qui a incité les Hospitaliers à s'y installer courant XII^e siècle. Leur vocation d'aide aux voyageurs et aux pèlerins les obligeait à se tenir sur les grandes voies de passages¹⁵⁶.

119. Le quartier Notre-Dame

Le site du quartier *Notre Dame* placé au bord de la voie peut recouvrir, non seulement l'ancienne station d'Alabons de la rive gauche, mais également celui de la maison hospitalière. Il n'en subsiste que des fragments de *tegulae* et un oratoire. C'est peu, mais il est probable que le lieu a été vitalisé tout au long du premier millénaire, la voie continuant son rôle de circulation des biens et des personnes¹⁵⁷.

120. Saint-Jean des Auches

Un autre site mérite attention, celui de Saint-Jean des Auches. Il est situé dans les collines dominant la Durance, à un peu plus d'un kilomètre au nord-est du village. Ce n'est qu'à la Révolution que nous apprenons que le *domaine de Saint-Jean des Auches* appartient aux Hospitaliers de Gap¹⁵⁸. Il totalise plus de 7 hectares et sera adjugé à plusieurs acquéreurs. Des tombes et des ossements ont été signalés par les habitants près de la ferme actuelle. Le vocable *Saint-Jean* correspond bien aux Hospitaliers qui se sont mis sous sa protection. Un indice d'une chapelle sur le site de la ferme du domaine est apporté en 1893 et 1894, où il est signalé *une chapelle domestique chez Mr Augier, on n'y dit jamais la messe*¹⁵⁹.

121. Notre-Dame de la Visitation aux Roches

Enfin, le dernier site est constitué par le hameau des Roches au nord du village, également aux abords de la voie. Sur la liste des *castra* donnés en viager à Béatrice de Savoie par Raymond Bérenger V en 1244 figure un *castrum de Roais* que les auteurs situent à l'emplacement d'une ferme isolée au lieu-dit *Roast* sur la commune de Clamensane. Nous pensons, à la suite de Ruffi, qu'il s'agit du hameau des Roches¹⁶⁰. Le hameau est beaucoup plus important qu'un petit bâtiment n'ayant jamais abrité qu'une seule famille. Par contre le hameau des Roches forme un ensemble de maisons regroupées en un îlot dont les façades formaient le rempart du *castrum*. Cette organisation est encore très visible actuellement. D'autre part, il était desservi par une chapelle et un cimetière. La chapelle, sous le titre de Notre-Dame de la Visitation, a été érigée en 1673 selon l'inscription gravée sur une pierre incorporée dans l'un des murs extérieurs. L'édifice, de 30 m², est parfaitement orienté, ce qui est inhabituel pour le XVII^e siècle. Les murs peu épais n'ont pu supporter la voûte du chœur et de la nef, ce qui a obligé d'installer très tôt deux tirants en poutre de chêne. Il est probable que la chapelle a été reconstruite sur un édifice antérieur, simplement charpenté et non voûté, ce qui nous dirige vers les constructions du Xe-XI^e siècle. De plus, un grand nombre de *tegulae* est encore visible près du moulin et du four à pain. La chapelle est encore en état, le cimetière a été transformé en parking en 1947.

La chapelle est citée succinctement lors des visites pastorales du XIX^e siècle, sauf en 1899 lors de l'enquête sur les lieux de culte : *chapelle de la Visitation de la Ste Vierge, datant de 1694 au hameau des Roches, à 5 kil. de l'église paroissiale, sans décret d'autorisation. A côté cimetière datant de 1768 où sont inhumés les défunts du hameau. Le curé y dit la messe de temps en temps, jamais le dimanche ; il y fait le catéchisme pour les enfants du voisinage à l'école attenante ; il y fait les relevailles, y administre les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Chaque année, le 2 juillet, procession solennelle des pénitents de toute la paroisse.*

Synthèse

¹⁵⁶ Reprise de notre texte paru dans les *Chroniques de Haute Provence*, n° 358, juillet 2007, « Eglises et prieurés ruraux (VIII^e-XII^e siècles) dans les cantons de la Motte-du-Caire et de Turriers », p. 143-144.

¹⁵⁷ Au Moyen Age, cette voie est qualifiée de voie royale, *iter regium quo iter Sistaricensium* (chemin royal qui va à Sisteron) et de *via publica*.

¹⁵⁸ ADAHP 1 Q 40. Vente du 2 mai 1792 des biens pour 13 500 livres.

¹⁵⁹ Visites pastorales, ADAHP 2 V 94.

¹⁶⁰ RUFFI Antoine de, *Histoire des comtes de Provence*, Aix, 1655 (Bastion 1999), p. 101 et 108.

CLARET 119-121

Deux sites invitent à la réflexion, celui de Notre-Dame et celui des Roches. Tous deux sont en milieu ouvert, établis sur des structures antiques, avec une titulature à Notre-Dame.

CLUMANC

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie du Val de Barrême, aujourd'hui dans le canton de Barrême. Cette commune très vaste, 5368 hectares, est située au nord de Barrême dans un paysage montagneux, irriguée cependant par l'Asse de Clumanc (altitude moyenne de la vallée, 850 m). Elle est vitalisée par un habitat très dispersé, en petits hameaux et fermes isolées, ce qui a entraîné une multiplicité des lieux de culte. Déjà à la fin du Moyen Age, sont signalées trois communautés et donc trois centres paroissiaux : Notre-Dame, Saint-Honorat et Labaut. Les deux dernières seront réunies à Notre-Dame à la fin du XVe siècle, suite à la dépopulation provoquée par les guerres et la peste. En 1315, les trois communautés totalisaient 800 habitants, en 1471 elles n'en comptaient plus que 220, soit une perte de plus de 70%. Malgré ce regroupement, les paroisses de Notre-Dame et de Saint-Honorat vont continuer de perdurer jusqu'à nos jours.

CLUMANC SAINT-HONORAT

La première citation concerne l'église Saint-Honorat au milieu du XIe siècle. C'est une église, sous le titre du fondateur de l'abbaye de Lérins, située *in valle Clumanci*, qui est donnée par des laïcs à l'abbaye de Lérins ainsi que plusieurs terres¹⁶¹. Cette église existe déjà et il est probable, vu sa titulature, qu'elle appartenait déjà à Lérins durant le haut Moyen Age. C'est encore un cas parmi beaucoup d'autres où nous voyons des laïcs restituer des biens d'église qu'ils ont accaparés lors des troubles du Xe siècle. L'église est confirmée par le pape Alexandre IV en 1259 (CL 2, IV, p. 6), *in diocesi Senensi, ecclesia Sancti Honorati de Clumanco*. Elle est citée par les Pouillés en 1300 et 1376, *ecclesia de Sancto Honorato* (p. 289 et 292). Enfin, le *castrum Sancti Honorati* est mentionné en 1237 (Enquêtes n° 277, p. 364). Le prieuré restera dans les mains de Lérins jusqu'à la Révolution¹⁶².

CLUMANC NOTRE-DAME

L'église est citée par les Pouillés en même temps que celle de Saint-Honorat sous l'appellation d'*ecclesia de Clumanco* (1300 et 1376) établie dans le *castrum de Clumanco* nommé en 1237. Atlas (p. 171) et Collier (p. 113) la reconnaissent comme un prieuré de Saint-Victor tandis qu'*Alpes Romanes* (p. 50) en fait une dépendance de l'évêché de Digne. C'est près d'elle que va être édifié le château dont il reste de nombreux éléments ainsi qu'un donjon carré du XIIIe siècle. L'église appartient selon *Alpes Romanes* à l'art roman tardif. Seuls, deux piliers sculptés en réemploi à l'intérieur de l'édifice indiquent une période plus ancienne. Certains auteurs y reconnaissent des éléments carolingiens tandis que d'autres les datent plutôt du Xe siècle¹⁶³. Il est probable que ces piliers ont été empruntés sur place, ce qui fait supposer un monument antérieur et donc une église pouvant dater du haut Moyen Age.

La tour de Clumanc a provoqué des interprétations diverses. C'est d'abord Mgr Soanen en 1697 qui raconte : *nous avons aussi visité une tour très ancienne qui est aujourd'hui une bastide entre les deux Clumanes et nous y avons observé des preuves certaines qu'il y avait eu là une église de monastère par les arcades et les fenestres à l'antique, et on nous a dit suivant la tradition du pays, que pendant qu'il y avait des Religieux dans le cloître de St Honoré, il y avait là des Religieuses du même ordre de St Benoît*. Achard lui emboîte le pas : *à quelque mille pas de l'église de N.D. est une bastide, nommée la Tour. Ses murailles et la disposition des appartements font soupçonner que c'étoit un monastère, ce qui s'accorde assez avec la tradition qui porte que c'étoit un couvent de Filles de l'Annonciade, détruit lors des guerres de la Religion*¹⁶⁴. R. Collier est beaucoup plus nuancé (p. 354) : *s'il date l'édifice de la fin du XIIe ou du début du XIIIe siècle, il récuse à la fois la fonction militaire et la fonction religieuse. Il y voit plutôt un rare spécimen de maison campagnarde, à demi-seigneuriale, du Moyen Age*.

LE CASTRUM DE LABAUT

¹⁶¹ CL, CCXXXII, p. 238-239, entre 1046 et 1066.

¹⁶² Plusieurs pièces du XIe au XVIIIe sont référencées dans la série H des Archives Départementales des Alpes-Maritimes, H 919-931, p. 150-151. Le prieuré Saint-Georges de Sergan (Commune actuelle du Chaffaut-Saint-Jurson) fut uni à celui de Clumanc en 1407.

¹⁶³ Consulter Collier, p. 456-457. *Alpes Romanes* 2, p. 50. Carte Archéologique, n° 059, p. 141.

¹⁶⁴ Visite pastorale du 20 mai 1697, note 166. Achard, I, p. 464-465.

Il est cité en même temps que ceux de Saint-Honorat et de Clumanc, en 1237, *castrum de Labaut*. L'Atlas Historique y recense 24 feux en 1315, mais à la fin du XVe siècle, il est dépeuplé et réuni au castrum de Notre-Dame ou de Clumanc. L'ultime renseignement sur cet ancien castrum est fourni par Mgr Soanen en 1697 : *pour reste d'antiquité nous avons vu au dessus des Sosseries Basses une bastide appelée Labaut appartenant autrefois aux Templiers et aujourd'hui aux Chevaliers de Malte qui dépend de la commanderie de Puimisson et fait environ 300 livres de rente*. La carte de Cassini (n° 153) situe entre les deux *Sausseries* un édifice religieux nommé *St Benoit*. Les cartes modernes n'y placent plus qu'un cimetière. Lors de la visite de l'évêque dans la paroisse de Tartonne en 1706, celui-ci cite *une chapelle Saint-Pancrease dans le hameau des Sosseries Hautes à demie lieue de l'église* (2 G 17).

122. L'église Sainte-Marie du Mont, prieuré de Saint-Victor

Le cartulaire de Saint-Victor en 1122, cite parmi les églises appartenant à l'abbaye et sises dans le diocèse de Senez, une *ecclesia sancte Marie de Monte Romaldi* (CSV 2, n° 972, p. 417). Guérard dans son *Dictionnaire géographique* (p. 898) situe cette église au *Roubaud, commune de Clumanc*, mais avec un point d'interrogation. La *France Pontificale* de Fisquet traduit par Sainte-Marie de Montromaud (I, p. 208), sans localisation. Abbayes et Prieurés (p. 61) reproduit Guérard, à Clumanc *prieuré Notre-Dame du Mont, Mons Romaldi, au Roubauld*. Ce prieuré n'apparaît pas dans les chartes antérieures du cartulaire. Il existe effectivement un *Roubaud* signalé par la carte de Cassini, au sud de Saint-Honorat et entre *les Nobles* et *Raumas (Nobles, aujourd'hui les Nèbles)*. Actuellement, la carte est vide à cet endroit et *Roubaud* a disparu. Mais le doute subsiste sur la réelle localisation de cette église.

123. La chapelle Saint-Jean-Baptiste du Riou

Elle est déjà signalée lors de la visite de l'évêque de Senez le 20 mai 1697 : *le recteur de la chapelle St Jean scituée au masage de Rioul, paroisse St Honoré, a abandonné lad chapelle, s'est absenté du diocèse et même de la province depuis plus de deux ans depuis lequel tems il n'a esté fait aucun service*¹⁶⁵. Elle figure sur la carte de Cassini au *Rioul*. Elle réapparaît lors des visites du XIXe siècle à partir de 1857. En 1865 et 1870 elle est en mauvais état et même *délabrée*. Elle est aujourd'hui en bon état.

124. La chapelle Saint-Victor

Dédiée à saint Victor, elle est citée en 1857 comme étant au hameau de *la Lauze*, hameau qui ne figure ni sur Cassini ni sur les cartes modernes. En 1870, elle est à *réparer intérieurement et extérieurement*.

Synthèse

Notre-Dame de Clumanc avec ses deux piliers sculptés laisse apparaître la possibilité d'une fondation au haut Moyen Age.

¹⁶⁵ ADAHP, 2 G 17, f° 21r°-22 v°.

COLMARS

Faisait partie du diocèse de Senez et était chef-lieu de viguerie, aujourd'hui chef-lieu canton. Dans la haute vallée du Verdon, le territoire s'étire le long du fleuve. Le terroir très montagneux est cependant fertile comme l'atteste Féraud (p. 280), *son territoire est très fertile en grains, mais c'est là son unique production. Ses montagnes, couvertes de gazon, nourrissent en été de nombreux troupeaux qu'on y amène d'Arles.. Le fromage de ce lieu, connu sous le nom de fromage de Thorame, est très apprécié.* Ce fromage était déjà renommé et constituait une bonne source de revenus au Moyen Age puisqu'en 1056, une famille nombreuse et puissante fait don aux moines de Saint-Victor de la dîme des fromages des Alpes qui proviennent de *Collo Martio* et de *Alodes*, Colmars et Allos (CSV 2, n° 765, p. 110-111). Elle y ajoute la dîme sur les poissons du lac d'Allos (*de stagno Levidone*). La commune est très vaste, plus de 8100 hectares, et était très peuplée à la fin du Moyen Age, plus de 1200 habitants en 1315. Réduite à 850 en 1472, elle va atteindre son apogée en 1765 avec 1725 habitants (Atlas, p. 171-172). C'est à partir de cette date que va commencer la lente et progressive émigration des habitants pour atteindre une moyenne de 350 habitants depuis une cinquantaine d'années.

Le *castrum de Colmars* ou ville (*seu villa*) est cité lors de l'enquête de 1252, il fait partie de la *bajula vallis Colli Marcii*, de la baillie de la vallée de Colmars (n° 429 à 432, p. 326-327). Auparavant, en 1233, Raymond Bérenger V avait accordé le régime du consulat à la ville (RACP, n° 198, p. 297-298). L'église n'est citée qu'à partir de 1300, *ecclesia de Collomarcio* (Pouillés, p. 290). Dédiée à saint Martin, elle est détruite lors de l'incendie de 1672 qui ravage également la ville. Quand Mgr Soanen fait sa visite en 1697, il constate que *la paroisse dud Colmars que estre nouvellement construite.* Pendant le temps de la reconstruction c'est *la chapelle des Frères pénitents qui a servi de paroisse*¹⁶⁶. Vu l'étendue du terroir et la difficulté des chemins en milieu montagnard, l'administration ecclésiastique a créé deux autres paroisses, à Clignon et à Chaumie¹⁶⁷.

125. L'hypothétique église paléochrétienne Saint-Pierre

Ce sont Achard et Féraud qui avancent la thèse d'une colonisation romaine dans la haute Vallée du Verdon et précisément à Colmars qui auraient pu être le siège de la capitale de la peuplade alpine des *Galitae*. Les Romains auraient élevé un temple au Dieu Mars sur une colline dominant l'actuel village. D'où le nom de *Collis Martis*, la « colline de Mars », à l'origine du nom de Colmars¹⁶⁸. Lors de la christianisation, les premiers chrétiens auraient élevé à l'emplacement du temple païen une église dédiée à saint Pierre. Féraud ajoute que *l'on trouve encore les débris de l'ancienne paroisse, elle fut désertée par ses habitants qui se réunirent auprès du Verdon.* Rien ne vient justifier la présence des Romains et encore moins d'une église paléochrétienne. Nos deux auteurs reconnaissent d'ailleurs qu'on n'a trouvé à Colmars *aucune antiquité remarquable.* Un auteur plus contemporain, A. Roux, dans son histoire manuscrite de Colmars, pense que *les vestiges de la chapelle des Templiers sur le rocher de Saint-Pierre ont donné naissance à la légende de l'origine romaine de Colmars*¹⁶⁹. La présence des templiers est attestée par l'abbé Féraud dans ses Souvenirs Religieux (p. 103) : *Colmars conserve encore les ruines d'une maison des Templiers sur le monticule Saint-Pierre où se trouvait jadis la principale agglomération des habitants.* Mais ici également nous ne possédons aucune preuve de la présence de cet ordre chevaleresque et les auteurs modernes (Durbec et Collier) ne mentionnent pas Colmars parmi les biens du Temple¹⁷⁰.

126. La chapelle Saint-Martin, église du castrum

La colline Saint-Martin abrite aujourd'hui le *Fort de Savoie* qui a incorporé dans ses murs une partie de la chapelle. Construit par Vauban à la fin du XVIIe siècle, le fort a fait disparaître les dernières traces de l'habitat élevé lors de l'enchâtellement. L'habitat va descendre assez vite vers le Verdon à partir du XIIIe siècle et est fortifié à la fin du XIVe siècle. Une nouvelle église paroissiale y est édifiée qui reprend la titulature de la première, Saint-Martin. Deux chapelles de confréries voient le jour dans la ville, dédiées à la Vierge et à saint Joseph. Elles sont signalées lors des visites du XIXe siècle et *proprement restaurées* en 1865. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 est assez explicite : *chapelles de confréries dans la ville. Messe, vêpres et Salut par Mr le Curé, sept ou huit fois par an. Les Pénitents y récite quelques fois l'office ; les soirs des vendredis de carême,*

¹⁶⁶ Visites de 1697, ADHAP, 2 G 17, f° 89 v°-99 r°.

¹⁶⁷ Visites pastorales du XIXe s. : 1858. 1865, 1869, 1876 (2 V 87) ; 1884, 1890 (2 V 93) ; 1894 (2 V 94).

¹⁶⁸ Une autre hypothèse fait venir l'origine du vocable Colmars de *Collis Martini*, la colline Saint-Martin, saint patron et titulaire de la paroisse. Quant aux *Galitae* on les situe maintenant en Haute Bléone.

¹⁶⁹ Cité par la Carte Archéologique, n° 061, p. 142.

¹⁷⁰ COLLIER R., « les Templiers en Haute-Provence », *Bul. SSL, T XXXVI, 1960, p. 194-196.* DURBEC, « Les Templiers en Provence », *Provence Historique*, fasc. 35 et 37 du tome IX, 1959-1960.

exercices à l'une de ces chapelles : office des pénitents, chants, prières, sermon, Salut. Sur la paroisse, sont également citées deux chapelles rurales.

127. Chapelle Saint-Jean du Désert

Elle n'est pas signalée par Mgr Soanen lors de ses visites de 1697 et 1700. Elle est située à l'est du village à près de 1800 mètres d'altitude, près du *Ravin de St Jean*. Comme il est dit en 1899, *chapelle St Jean de désert, à 6 kil. environ, dans la montagne. Messe solennelle et grand concours le 24 juin et le 29 août. Bravade en costume militaire. Confréries en habit de chœur*¹⁷¹. Féraud ajoute que *la fête de saint Jean-Baptiste et celle de saint Martin attirent beaucoup d'étrangers*. Lors de chaque citation de la fin du XIXe siècle, la chapelle est soit *convenable, soit en bon état*. Nous rencontrons encore un lieu de culte isolé, dans le désert, en montagne et dédié à saint Jean-Baptiste. Ces lieux de culte sont souvent à l'origine du peuplement du territoire, liés à l'eau purificatrice et à l'ascèse du désert. Ils se substituent également, lors du solstice d'été et des feux de la Saint-Jean, aux fêtes païennes. Si la chapelle semble être dans un « désert », elle est cependant placée près du vieux passage faisant communiquer les vallées du Verdon et du Var par le Col des Champs (2045 m). A partir de Saint-Martin d'Entraunes sur le Var, l'itinéraire était également jalonné par une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste où les habitants venaient en pèlerinage au mois de juin.

128. Chapelle de la Trinité au Bas Clignon

Bien que le Clignon Haut soit une église succursale de Colmars, la chapelle située au Bas Clignon dépend de la paroisse de Colmars. La première citation date de la visite de Mgr Soanen en 1700, *au bas Clignon, petite chapelle de la Ste Trinité*. Elle est citée régulièrement lors des visites pastorales du XIXe siècle sous le titre de la Sainte Trinité. En 1869 *la chapelle du Bas Clignon, toiture en bon état, un campanile avec une cloche*. En 1893, son état laisse à désirer. Elle ne sert au culte que quatre fois par an selon l'enquête de 1899 : *petite chapelle au hameau de Clignon Bas, une première messe le dimanche de la Trinité, plus quatre messes par an*. Au Haut Clignon, l'église paroissiale est dédiée à sainte Madeleine. En 1700, Mgr Soanen relate qu'*au plus haut Clignon, la chapelle brûlée en les dernières guerres est rebastie assez proprement sous le titre de Ste Madelaine*. Il cite également une *chapelle St Roch qui est trente pas plus haut, toute décrépie et mal couverte* et qui a totalement disparu (elle ne figure pas sur Cassini). A la fin du XIXe siècle, il n'existe aucune chapelle rurale au Haut Clignon.

Synthèse

La chapelle Saint-Jean du Désert fait partie de ces lieux de culte liés à la solitude érémitique et à la purification par l'eau. Ils ont souvent remplacé des lieux de culte païens célébrant le solstice d'été.

¹⁷¹ 24 juin, fête de la Nativité de Saint Jean-Baptiste. 29 août, fête de la décollation du saint (procession dite ce jour-là du Petit Saint-Jean). La procession est attestée par le coutumier de 1835, *procession au désert le jour de saint Jean-Baptiste*.

LA CONDAMINE-CHATELARD

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Barcelonnette. Cette vaste commune de 5608 hectares s'étage de chaque côté de l'Ubaye dans un décor de montagnes élevées. L'habitat est établi entre 1200 et 1500 mètres d'altitude. Cette commune est la réunion de deux hameaux dont le plus important était le Châtelard. C'est là que se trouvait l'église paroissiale dédiée à l'Assomption de la Vierge. Elle n'était pas établie dans le village, mais, comme le relate l'abbé Albert, *elle est bâtie sur un rocher escarpé, au bord d'un affreux précipice. De sorte qu'il n'est pas possible d'en faire le tour. A quelque distance de cette église, du côté du nord, il y a encore un rocher plus élevé, sur lequel il y avait autrefois un château, et où l'on a construit le clocher afin que les habitants qui sont dispersés à droite et à gauche, puissent plus aisément entendre le son des cloches* (l, p. 235). C'est seulement en 1830 que fut construite une église dans le village (Féraud, p. 230).

L'église de la Condamine, sous le titre de sainte Catherine a été construite en 1822 comme l'atteste l'abbé Féraud : *paroisse de la Condamine. 350 âmes, population réunie en un seul hameau en hiver et toute dispersée sur les montagnes dans les maiteries en été. Eglise Ste-Catherine, a été construite en 1822 et fut érigée en paroisse. Il y avait cependant un prêtre à demeure qui faisait l'office dans une chapelle.* A l'époque de l'abbé Albert celui-ci relate que *depuis quelques années on a mis un prêtre servant au hameau de la Condamine et il jouit des honoraires des messes qui sont fondées dans les chapelles des différents hameaux de sa paroisse ; car il y a peu de hameaux où il n'y ait une chapelle.*

Cette dernière réflexion correspond bien à un milieu montagneux où les communications sont difficiles, ce qui a incité l'autorité ecclésiastique à multiplier les chapelles succursales. Les deux abbés Albert et Féraud ne donnent pas la liste de ces chapelles et Cassini est également muet. On peut en repérer certaines sur le plan cadastral de 1833 et avec les cartes modernes. Ces chapelles ont deux vocations différentes, soit de protection au bord d'un chemin, soit de succursales assurant le service divin.

129. Chapelle Saint-Roch.

Elle est isolée à l'ouest de La Condamine au bord de la D 29, au croisement avec l'ancien chemin venant du Châtelard (altitude 1437 m). Elle figure sur le plan cadastral en section D 7, parcelle 2133, accompagnée d'une croix. Elle côtoie et domine le ruisseau de Parpaillon qui se jette dans l'Ubaye à La Condamine. La vocation de cette chapelle dédiée à saint Roch, antipesteux, est la protection contre les fléaux apportés par les voyageurs.

130. Chapelle Sainte-Anne.

Elle aussi est isolée, non loin du hameau du *Pas* en remontant le ruisseau de Parpaillon. C'est ainsi qu'elle est figurée par le cadastre en section D 4, parcelle 359, le hameau du *Pas* comprenant quatre bâtiments. Elle figure sur la carte IGN à l'altitude de 1752 m. Comme Saint-Roch, cette chapelle semble être un édifice de protection, placée sur un chemin devenu aujourd'hui un GR important puisqu'il relie Sainte-Foy-la-Grande en Gironde à Saint-Paul-sur-Ubaye.

Les autres édifices sont des chapelles succursales et figurent sur les cartes IGN : chapelles au Villard-Haut, à Clausal, au Châtelard, au Serre (en ruine), au Prat, au Grach-Bas.

CORBIERES

Faisait partie du diocèse d'Aix et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Manosque Sud-Est. En limite sud du département et mitoyenne avec le Vaucluse, la commune s'étend sur la rive droite de la Durance à une altitude moyenne de 300 mètres. Elle est composée d'une zone de terrasses bordant le fleuve et d'une zone de coteaux boisés. D'une superficie de 2888 hectares, elle a connu un dépeuplement complet à la fin du Moyen Age qu'il a fallu compenser par un repeuplement de Piémontais. *Rocham Corbariam* apparaît au début du XIe siècle (Atlas, p. 172). En 1060, *Stephanus presbiter de Corberia* fait don à l'abbaye de Saint-Victor d'une parcelle de terre qui ne semble pas être située à Corbières. L'abbé Féraud fait état d'une bulle du pape Alexandre III en 1159 qui confirme la possession de Corbières à l'abbaye Saint-André de Villeneuve (p. 367). C'est en 1165 que Pierre IV archevêque d'Aix confirme à la même abbaye l'*ecclesia de Corberia* (GCN I, Inst. col. 12) Le prieuré de Corbières va être cédé très tôt à l'abbaye cistercienne de Valsaintes puisqu'en 1191, le père abbé de Valsaintes, Etienne, acquiert le tiers de la seigneurie du lieu de Corbières. C'est le père abbé Benoît Bonajusti qui en 1566 abandonne les droits de l'abbaye sur Corbières en échange de la seigneurie de Montsalier¹⁷².

Nous n'avons pas trouvé de référence au *castrum*, mais en 1236, un certain *W. de Rochacorba*, chevalier, est cité comme témoin¹⁷³. L'église est citée au XIVe siècle dans les comptes de décimes, *ecclesia de Roca corberia, 31 sous*¹⁷⁴. Ce n'est qu'à l'époque moderne que nous découvrons la titulature de l'église, saint Sébastien. Il est très probable que ce patronage ait été instauré au XVIe siècle suite aux ravages provoqués par la peste qui décima la population. Sébastien est l'un des principaux protecteurs contre ce fléau, si bien que l'on ignore le nom du premier titulaire. Les visites pastorales de la fin du XIXe siècle (1857, 1862 et 1867) reconnaissent qu'il n'existe pas de chapelle rurale. Pourtant, deux figurent sur la carte de Cassini (n° 153) et existent encore aujourd'hui.

131. La chapelle Saint-Brice sur un site préhistorique et antique

Elle figure sur Cassini au NNO du village, à 600 m sur la carte IGN. La Carte Archéologique (n° 063, p. 143) révèle une occupation humaine sur le sommet du coteau où se dresse *une chapelle médiévale et une nécropole adjacente*. Outre une zone où ont été signalés anciennement des tumulus préhistoriques, ont été repérés également un oppidum protohistorique ainsi que des traces d'occupation antique (tegulae, monnaies de Marseille et romaines). Ici aussi la titulature à saint Brice ne semble pas remonter du temps des églises romanes et il est probable qu'elle ait été aussi « rebaptisée ». Ce saint, successeur de saint Martin sur l'évêché de Tours, est plutôt vénéré dans le nord de la France et peu connu dans le Midi.

132. La chapelle Notre-Dame de Lorette

C'est sous ce titre qu'elle est signalée par la carte de Cassini alors qu'aujourd'hui elle est sous la titulature de Notre-Dame de la Salette. Ici encore nous constatons un changement de patronage. Celui de Cassini est à retenir, le vocable de la Salette n'ayant apparu qu'en 1851, année où fut autorisé le culte à la Vierge suite aux apparitions de 1846.

Synthèse

L'implantation de la chapelle Saint-Brice sur un site préhistorique et antique, en milieu ouvert, n'est pas fortuite. C'est un ancien lieu de rassemblement d'une communauté qui a été christianisé, peut-être très tôt et qui perdure avec cette chapelle.

¹⁷² Sur l'abbaye de Valsainte, *Souvenirs religieux* de l'abbé Féraud, p. 67 à 71. L'abbaye de Valsainte est située dans la commune de Simiane-la-Rotonde.

¹⁷³ RACP, n° 261, p. 345 et n° 262, p. 346.

¹⁷⁴ Cité par GCN I, p. 58 et Inst. Aix, X, col. 12. Inst XL, col. 48 pour la citation du XIVe siècle.

CRUIS

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Saint-Etienne-les-Orgues. Le territoire de la commune s'étend sur une partie de la pente sud de la montagne de Lure. D'une superficie de 3647 hectares, elle n'a jamais dépassé les 650 habitants. La première mention remonte à 1060-1064 où l'*ecclesia sancti Martini* est établie dans le *Crois castrum* (CVS 2, n° 660, p. 6 à 8). Cruis, depuis le milieu du XIe siècle, est une communauté de chanoines réguliers de Saint-Augustin qui va être élevée au rang d'abbaye vers 1200¹⁷⁵. C'est autour d'elle que va se créer le village. Une seule chapelle rurale est signalée dans le terroir.

133. Chapelle Croix de Lumière, lieu d'apparition et de pèlerinage

Cette chapelle est dite *ND des Lumières* par la carte de Cassini (n° 153). Elle est située à l'est du village, aujourd'hui sur l'ancienne route menant à Mallefougasse. C'est près d'elle qu'est signalée *une voie antique de 10 mètres de large* (CAG, n° 065, p. 144). Elle a été élevée suite à l'apparition d'une croix de lumière à un habitant accompagné de ses deux mulets. Au XIXe siècle, le vocable de la chapelle est simplement *Croix de Lumière* et elle est *décente*. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 apporte un renseignement capital : *chapelle de Ste Croix à 2 km (1682) sur le lieu d'une apparition de la Croix. Messe et Vêpres avec procession le 3 mai et 14 septembre*. L'inventaire de 1906 varie quelque peu sur la date de construction : *chapelle de Croix de Lumière, à 1 kil. sur la route de Mallefougasse, chapelle érigée en 1684*¹⁷⁶. En fait le linteau de la porte d'entrée indique la date de 1682. L'édifice est construit sur un terre-plein aménagé, en retrait de la route, orienté à 340°. 10,00 x 6,80 m, mesures extérieures. Entièrement crépi, on remarque cependant le chaînage d'angle en pierres de taille. Porte d'entrée formée d'un linteau surmonté d'un entablement, piédroits en pierres de taille dont les queues sont noyées dans la maçonnerie, au droit du nu du mur. Fenestron à droite. Au-dessus de la porte, croix en fer forgé avec un cœur au centre, les extrémités des bras en forme de trèfle. Petite ouverture sous la faîte en berceau. Génoise à deux rangs, toit en tuiles. Le 3 mai est la fête de l'Invention de la Sainte-Croix et le 14 septembre celle de l'Exaltation de la Sainte-Croix.

Synthèse

Curieusement Cruis ne révèle aucune fondation antérieure au deuxième millénaire malgré sa bonne situation géographique et sur voie de passage importante.

¹⁷⁵ Féraud, *Souvenirs religieux*, p. 82 à 85. Notice sur l'église romane et le cloître, *Provence Romane* 2, p. 233-234. Abbayes et Prieurés, p. 68-69.

¹⁷⁶ Visites pastorales de 1859 et 1863 (2V 91) ; de 1888 (2 V 93) ; de 1893 (2 V 94). Inventaire du 8 février 1906 (1 V 67).

CURBANS

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune est située sur la rive gauche de la Durance sur une large terrasse permettant les cultures vivrières. Au-delà, vers l'est, une zone de collines s'étage pour se transformer en véritables montagnes culminant à près de 1500 mètres. Provenant de Sisteron, une ancienne voie qualifiée de *strata publica* au Moyen Age traverse le territoire et passe au pied de la colline où s'est construit le village. Il s'agit du *castrum de Curban* mentionné vers 1200 où s'est regroupée la population. Une église, que l'on date du deuxième âge roman, est construite au sommet de la colline sous le titre de l'Assomption de Notre Dame.

134. La première église Saint-Pierre

Au pied de la colline et sur la voie, se dresse encore un bel édifice de l'époque romane classé Monument Historique en 1975. Sous la titulature de Saint-Pierre, il est entouré du cimetière. Parmi les deux auteurs qui en ont fait une description, Jacques Thirion remarque que l'église devait être simplement charpentée à l'origine à cause de la faible épaisseur des murs¹⁷⁷. Pour notre part, nous estimons que si l'église dans son ensemble date du XIIe siècle, elle a pu recouvrir un édifice plus ancien. Le fait qu'il ait d'abord été couvert par une charpente indique les Xe-XIe siècle, la voûte ne devenant systématique qu'à partir du XIIe siècle. D'autre part, le mur sud présente à la base un appareil de galets disposés en lits qui renvoie également au premier âge roman. Cette église, bien orientée, est implantée en milieu ouvert, non défensif, près d'un ruisseau, sur la voie et antérieure au *castrum*. Elle correspond à l'une de ces premières églises rurales, mais sans connaître qui l'a fondée et à quelle date.

135. Le prieuré Notre-Dame du Pin

S'il n'y a pas de doute sur son appartenance à l'ordre de Saint-Jérôme à partir du XIVe siècle, à l'origine, il aurait été créé par les bénédictins de l'île Barbe de Lyon puis serait passé dans les mains de l'abbaye de Psamoldy dans le Gard. C'est ce qu'indiquent certains auteurs¹⁷⁸. Cependant l'abbé Fillet est formel, le prieuré du Pin est mentionné par le cartulaire de l'île barbe à la fin du XIIIe siècle¹⁷⁹. L'un des auteurs ne signale pas l'île Barbe mais reconnaît que l'abbaye de Psamody le détenait depuis 1230¹⁸⁰. Le hameau du Pin qui regroupe quelques fermes, attirait à lui d'autres fermes proches établies sur la première terrasse dominant la Durance, terre fertile et aisée à mettre en valeur par sa large surface plane. Si le cimetière a disparu, l'édifice subsiste encore, servant encore quelquefois au culte. Qualifié d'église au XVIIe siècle, il deviendra simple chapelle par la suite, seule la cuve baptismale rappelle son ancien statut. C'est un petit édifice à chevet plat de 34 m² aux murs épais de 0,75 m insuffisants pour soutenir une voûte, ce qui a nécessité la pose de tirants en fer. Seule l'orientation vers le sud ne correspond pas aux données habituelles, à moins que sa fondation ne soit antérieure au Xe siècle, époque où l'orientation vers l'est n'était pas systématique¹⁸¹. L'église est sous le titre de Notre-Dame de l'Immaculée Conception.

136. L'ermitage de Saint-Jérôme

L'ordre des Hiéronymites ou Frères ermites de Saint-Jérôme fut fondé en 1372 en Espagne. Leur unique prieuré en France fut celui de Curbans établi en 1396 par une bulle de Benoît XIII. L'ermitage était à l'écart, au fond et en haut de la gorge étroite du torrent de l'Usclaye, au pied de la montagne de Malaup. Les ermites y avaient construit des cellules, une chapelle et un cimetière réservé à leur usage. Les cartes IGN modernes signalent le lieu-dit *St-Jérôme* à l'altitude de 1165 m. L'endroit sauvage et désertique était favorable à la solitude érémitique mais impropre à toute culture. Aussi, il leur fut attribué le domaine du Pin pour subvenir à leurs besoins. Ils assuraient en contrepartie le service religieux de l'église. Ils le gardèrent jusqu'en 1608 où par ordonnance épiscopale de l'archevêché d'Embrun, *le prieuré de ND du Pin, ordre de St-Jérôme, est affecté, ainsi*

¹⁷⁷ THIRION Jacques, *Alpes Romanes*, Zodiaque, 1980, p. 386-390 (photos p. 112-113). COLLIERp. 62.

¹⁷⁸ ATLAS, carte n° 75. La carte indique les deux couvents successivement.

¹⁷⁹ FILLET L. Abbé, *L'île Barbe et ses colonies du Dauphiné*, Valence, 1895-1905, p. 93. Références du cartulaire : p. 174, 177, 184 et 286.

¹⁸⁰ ANDRIEU A., *Les ermites de Saint-Jérôme de Curbans*, BSSL des BA, T. XX, 1924-1925, p. 66-69 et 140-144. Voir également LAPLANE Edouard de, *Histoire de Sisteron*, Digne, 1843, T. I, p. 272-273 qui leur attribue également le domaine du Gaure à Sisteron.

¹⁸¹ Ce n'est qu'à partir du XIe-XIIe siècle que l'orientation des églises vers l'est deviendra quasi systématique, à part les cas où la disposition du terrain ne le permettait pas. C'est le fait de l'église du village de Curbans perchée sur une arête rocheuse orientée à 40°.

que ses revenus, à l'œuvre du séminaire diocésain ¹⁸². C'était la fin des ermites de Saint-Jérôme en France. Le domaine du Pin consistait en l'église et le cimetière, deux maisons, une grange, un régale, une terre appelée la Condamine, pré, vigne, jardins, le tout joint ensemble. Vendu à la Révolution, l'ancien ermitage fut vandalisé par le propriétaire. En quête de trésor, il renversa les pans de murs subsistants, fouilla le cimetière et jeta les ossements dans le ravin. Aujourd'hui, il ne subsiste plus que le nom du quartier où les ermites s'étaient retirés ¹⁸³.

137. La chapelle du Col de Blaux

Un hameau va prendre au cours du XVII^e siècle de plus en plus d'importance, celui du Col de Blaux. A tel point que le 6 novembre 1716 est passée *une convention par devant Me Hodoul notaire à la Motte du Caire, d'après laquelle les habitants du Col de Blaux, hameau de Curbans, s'engagent à entretenir à perpétuité une chapelle fondée sous le titre de saint Joseph et de saint François* ¹⁸⁴. Ce hameau est perché à 1093 mètres à un col qui fait communiquer le Val de Durance au Grand Vallon où sont établis les villages de Faucon-du-Caire, du Caire et de la Motte-du-Caire. En 1880, il existe 62 habitants avec 4 garçons et 7 filles qui sont enseignés dans une école temporaire. Elle sera fermée en 1912. La chapelle menace déjà ruine en 1857 et l'évêque demande que *les habitants aient à faire les réparations projetées sous peine d'interdit avant le 1^{er} juin 1858*. Rien n'ayant été fait, le 14 septembre 1867 l'évêque la déclare interdite ¹⁸⁵. Les ruines subsistantes des maisons et de la chapelle ont été entièrement rasées par la municipalité en 1997.

Synthèse

Le site de l'ancienne église Saint-Pierre, au bord de la voie, est antérieur au castrum qui lui a succédé sur la colline. Sa fondation date au moins du début du XI^e siècle.

¹⁸² ADHA G 853.

¹⁸³ Sur cet ermitage. ANDRIEU A., « Les ermites de Saint-Jérôme de Curbans », *BSSL*, T. XX, 1924-1925, p. 66-69. LAPLANE E. *Histoire de Sisteron*, Digne, 1843, T. I, p. 272-273. CHAILLAN Abbé, *manuscrit* dans les comptes de Fabrique de Curbans (ADAHP).

¹⁸⁴ ADHA, G 953.

¹⁸⁵ Visites pastorales de l'évêché de Digne, 2 V 89 et 93.

CUREL

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Noyers-sur-Jabron. Cette petite commune de 1045 hectares est située dans la vallée du Jabron, en limite avec le département de la Drôme. La documentation est succincte, aussi bien pour la population qui n'est pas recensée à la fin du Moyen Age que pour son appartenance à un quelconque ordre religieux. La seule et unique mention est fournie par les Pouillés (p. 117) en 1274 : *ecclesia Sancti Ciriaci de Civrello* ou *Curello*. Un premier village perché, situé à l'est du village actuel, était desservi par une église dédiée à saint Martin avec le cimetière attenant. C'est au cours du XVIIe siècle qu'il fut abandonné pour un nouveau village établi près du Jabron. Une nouvelle église ainsi qu'un cimetière furent construits. L'église reprit la titulature de la première Saint-Martin. La première église est encore en état.

138. Le couvent de Saint-Cyrice

C'est l'abbé Féraud (p. 494) qui nous apprend que *la tradition du pays porte qu'il existait jadis un couvent dans le quartier appelé Saint-Cérice. On s'y rend, chaque année, en procession le jour de l'Ascension.* On retrouve le saint Cyrice mentionné comme titulaire de l'église paroissiale de Curel en 1274. Un quartier porte encore ce nom, situé au NNO du village actuel. Sur le cadastre de 1831, il s'agit de *Saint-Ciricy*.

Synthèse

Faut-il voir avec le Saint-Cyrice la paroisse originelle ? Il serait alors antérieur au castrum jusqu'à ce que celui-ci soit lui aussi abandonné au cours du XVIIe siècle.

DAUPHIN

La commune est située à une dizaine de kilomètres au sud de Forcalquier et comprend à peine 1000 hectares, mais elle est composée d'une vaste plaine favorable aux cultures vivrières. La limite nord de la commune est formée par l'antique *via Domitia*. Ce passage et la situation géographique ont favorisé l'implantation humaine et les sites antiques sont répartis sur tout le territoire (CAG, n° 068, p. 145-148). Le *castrum de Dalfino* est cité en 1125 (Atlas, p. 173) et deux églises apparaissent en 1274, l'*ecclesia de Dalfino* et l'*ecclesia Sancti Salvatoris juxta Delphinum* (Pouillés, p. 116-117). Un certain Raimbaud de Dauphin est mentionné en 1120 et 1240 et paraît être proche du comte de Forcalquier puisqu'il est un de ses fidéjusseurs (RACP, n° 42, p. 124 et p. 407 et 408). L'église du castrum est dédiée à saint Martin et la paroisse a pour patron Notre-Dame de l'Assomption (Féraud, p. 335). La deuxième église, celle de Saint-Sauveur, semble correspondre à une ancienne communauté située sur la commune de Saint-Michel-l'Observatoire, dans un quartier qui porte encore le nom de *Saint-Sauveur*, près des Eyssautiers. Deux chapelles rurales sont régulièrement mentionnées lors des visites pastorales à partir de 1858, Notre-Dame de Chamberlay et Notre-Dame d'Ubage.

139. Le prieuré Notre-Dame de Chamberlay, première paroisse sur un site antique

800 mètres au nord du village, le site dit *le Prieuré* conserve le cimetière de la communauté et les débris d'un bâtiment, ancien prieuré de Notre-Dame de Chamberlay. Le site paraît avoir été occupé depuis l'Antiquité, réinvesti au haut Moyen Age jusqu'à la création d'un prieuré au XIIe siècle qui assure la fonction paroissiale. C'est ce que confirme la visite pastorale du 11 décembre 1867, il s'agit de *l'ancienne église paroissiale, contigüe au cimetière*. C'est pour cette raison que Notre Dame est la patronne de la paroisse, première protectrice de la communauté. Au XIXe siècle, ce prieuré n'apparaît pas sous le nom de *Notre-Dame de Chamberlay*, mais de *Notre-Dame de Champ Prélié*. La chapelle dite « rurale » est citée jusqu'en 1867, mais par la suite elle n'apparaît plus, signe de sa disparition. La CAG fait état dans le quartier *d'un établissement antique, de monnaies de « haute époque », de « poteries wisigothiques ou médiévales » et de sarcophages*. De plus, *dans les déblais d'une ancienne chapelle, Notre-Dame de Chamberlay, face antérieure d'un sarcophage portant une épitaphe pouvant dater de l'époque carolingienne*.

140. Notre-Dame d'Ubage

Elle est régulièrement citée au cours du XIXe siècle et figure en état sur les cartes modernes. Elle est située à 2 kil au sud-ouest du village dans le quartier du *Plan de Notre-Dame*. R. Collier nous fait découvrir son origine : *la chapelle ND d'Ubage remonte à 1619 : le 18 mars de cette année-là, le conseil municipal décida la construction d'une chapelle, selon le vœu de l'évêque de Sisteron, l'église paroissiale étant trop petite. Vers 1669, la chapelle fut agrandie* (p. 229). L'inventaire de 1906 nous donne sa contenance, 71 m² et soutient la date de 1757 comme celle de sa construction (sans doute des réparations). Il est probable que la construction de 1619 soit une reconstruction sur un édifice beaucoup plus ancien ¹⁸⁶.

141. Le prieuré Saint-Patrice. Le domaine des Hospitaliers

Abbayes et prieurés cite un autre prieuré, celui de saint-Patrice et ajoute qu'il *dépend du chapitre cathédral d'Alais* (Alès). Aucun indice sur la carte de Cassini et les cartes modernes ne vient apporter la moindre réponse sur ce prieuré. L'Atlas Historique mentionne un prieuré dépendant de l'abbaye de Psalmody dans le Gard (carte n° 75). S'agit-il du même prieuré ? Damase Arbaud rapporte en 1883 *la découverte d'une inscription dans une campagne ayant appartenu aux Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, non loin d'une chapelle dont il ne reste plus aucune trace*. L'inscription est peut-être médiévale (Cité par la CAG, p. 147). Cette *campagne* avait été donnée aux Hospitaliers par le comte Bertran en 1168 parmi d'autres biens situés dans le diocèse de Sisteron ¹⁸⁷.

Synthèse

Notre-Dame de Chamberlay offre toutes les caractéristiques d'une fondation carolingienne. Les indices sont relativement nombreux : ancienne paroisse, sarcophages et poteries.

¹⁸⁶ Voir également, PR, n° 23, 2000, p. 34-39 qui pense que la chapelle a été construite à l'emplacement où *la tradition plaçait une ancienne chapelle depuis longtemps disparue*.

¹⁸⁷ Cité par J.-P. Poly, *La Provence et la société féodale*, Paris, 1976, p. 342, note 164. Voir également Ruffi, p. 135.

DEMANDOLX

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton de Castellane. La commune est limitrophe à l'ouest de celle de Castellane dans un milieu montagneux, le village étant à près de 1200 mètres d'altitude. Il est cité au XIII^e siècle sous la forme *de Mandols, de Demandolis* (Atlas, p 173). L'église paroissiale apparaît en 1278, elle est desservie par le *prior dominus G. Fulco sacerdos* et dépend du chapitre cathédral de Senez (Enquêtes, n° 846, p. 430). Il n'existe pas à cette époque d'autre édifice religieux ni de prieuré. L'église est confirmée par les Pouillés en 1300 et 1376, *ecclesia de Mandolis* (p. 290 et 292). Elle est sous la titulature de saint Fortunat et desservait le premier village situé à *Ville*, site situé tout à fait à l'ouest de la commune. Ce village est abandonné au cours du XIX^e siècle et les habitants se fixent dans le hameau de *Saint-Michel* qui va devenir le chef-lieu de la commune. L'église prend la titulature des saints Pierre et Paul mais conserve saint Fortunat comme patron. Mais il est probable que cette titulature à saint Pierre, reprenne le titre d'une ancienne église dédiée à ce même saint.

142. L'ancienne église paroissiale Saint-Fortunat

Depuis la création de la nouvelle église, elle est devenue une simple *chapelle rurale au quartier de Ville* ou *chapelle rurale à l'ancien village* comme indiqué en 1884 et 1858. Lors de l'enquête sur les lieux de culte en 1899, elle est encore qualifiée d'église, *église du hameau de Ville, à 5 kil. ouverte au public, entretenue aux frais de la commune*. R. Collier en donne une description et la date de la deuxième moitié du XI^e siècle (p. 57-58).

143. Notre-Dame des Conches et son pèlerinage

C'est Achard qui nous la fait découvrir : *la fête du 8 de Septembre est aussi célébrée avec grande pompe ; ce jour-là, on va en procession à une Chapelle connue sous le nom de N.D. des Conches située en delà des cimes de rochers escarpés qui entourent et abritent le village du côté du nord et sur lesquelles est pratiquée une route tortueuse avec des oratoires à chaque tournant. La grand'Messe est chantée ce jour-là dans cette Chapelle bâtie par un Chevalier de Rhodes de la Maison de Demandolx. On y voit un tableau en miniature qui passe pour un chef-d'oeuvre de l'art, donné par le Commandeur de Puimoisson de la même famille*. Mgr Soanen, en 1708, pense qu'il s'agit de la première église et du premier cimetière (2 G 18). R. Collier (p. 137) et Alpes Romanes (p. 51) en donnent une description. Voici le texte du dernier : *la chapelle Notre-Dame aux Conches, est abandonnée au milieu des genêts derrière la crête rocheuse où s'agrippent les ruines du village et du château. C'est un joli petit monument en moyen appareil soigné sans doute tardif (XIII^e, XIV^e). L'abside a conservé son cul-de-four en pierres de tuf régulièrement taillées. La nef se contente aujourd'hui d'une simple toiture. Comme d'ordinaire, la porte s'ouvre au sud. Un autel du XIX^e siècle atteste que la chapelle était encore un but de pèlerinage à une époque récente*. En 1899, *Notre-Dame des Conches est entretenue par les habitants et par la commune*. Il semble que l'opinion de Mgr Soanen soit erronée. Cette chapelle semble être en effet une chapelle de château, Achard la faisant bâtir par l'un des seigneurs de Demandolx.

144. Chapelle Saint-Pierre

Elle est située au nord du vieux village sous le titre de saint Pierre. Elle n'est pas mentionnée lors des visites pastorales et ne semble pas avoir l'objet d'une quelconque citation. On ne peut que remarquer qu'il s'agit d'un édifice isolé, en plein champ et que sa titulature a pu être reprise par l'église paroissiale de Demandolx. Il pourrait s'agir d'une église pré castrale.

Synthèse

Malgré son absence dans les textes de la fin du Moyen Age, la chapelle Notre-Dame des Conches offre une architecture de cette période et la présence du cimetière souligne son rôle paroissial.

DIGNE

Nous ne présenterons dans cette étude que les chapelles rurales des anciennes communes rattachées à Digne depuis le XIXe siècle. Il s'agit de Courbons, des Siéyès et de Gaubert, rattachées en 1862 et des Dourbes en 1974.

COURBONS

Cette ancienne commune est située à l'ouest de celle de Digne dans un milieu de collines à l'altitude moyenne de 900 mètres. Son maximum de population fut atteint en 1315 et en 1851 avec 500 habitants. *Corbo* apparaît au XIIIe siècle, *in castro de Corbo* (Enquêtes de 1252, n° 496, p. 346), mais une église est citée bien avant, celle de Sainte-Eugénie. Elle est confirmée comme possession du chapitre de Digne en 1180 par le pape Alexandre III (Isnard, p. 186). Un chapelain dessert l'église paroissiale, cité en 1351 et 1376, *cappellanus de Corbonis* (Pouillés, p. 256 et 259). Par la suite, le prieuré passe dans les mains de l'évêque de Digne, mais on ne sait pas à quelle date (Isnard, p. 141). En 1476, l'évêque de Digne, Conrad de la Croix, rend le prieuré au chapitre en échange des droits sur Marcoux. Trois ans plus tard, l'échange est confirmé par le pape Sixte IV. La France pontificale (I, p. 89) résume l'histoire du prieuré ainsi : *l'église de Courbons fut ensuite dédiée à sainte Claire qui est restée jusqu'à nos jours la patronne de cette localité. Aujourd'hui, l'église est dédiée à Notre-Dame-des-Anges. Il ne restait plus, au commencement du siècle dernier, qu'un champ, tout près du village, qui portait le nom de Sainte-Eugénie. De l'église de Sainte-Claire, située dans l'intérieur du village, on ne voit plus que la tour du clocher.* Lors de la visite de l'évêque de Digne en 1683, celui-ci confirme l'existence du prieuré *sous le titre de Ste Eugénie à qui il appartient une bastide, lequel prioré est uni à la mense capitulaire.* Et il confirme la titulature de l'église à sainte Claire¹⁸⁸. L'abbé Féraud confirme ensuite la titulature de l'église à Notre-Dame des Angès et il ajoute que *par un usage constamment pratiqué jusqu'en 1792, le chapitre de Digne venait faire les offices le jour de Sainte-Claire* (p. 57).

Des données ci-dessus, on peut tenter de reconstituer l'histoire des monuments religieux de la paroisse. A l'origine, il existe deux prieurés, celui de Saint-Pierre que nous présenterons par la suite et celui de Sainte-Eugénie. Pour ce dernier, nous connaissons sa première citation et son appartenance. Il dépend du chapitre de Digne jusqu'à la Révolution. Il devait être situé au pied du village, à l'ouest, là où la carte de Cassini place une église sous le titre de Notre-Dame des Angès. Il était accompagné d'une bastide et de terres comme relaté en 1683. Lors de la création du village groupé et perché sur la colline, est bâtie une église paroissiale sous le titre de sainte Claire. Seul le clocher de cette église subsiste converti en tour de l'horloge. La destruction de l'église, sans doute au cours du XIVe siècle, a obligé les habitants à en construire une autre, cette fois-ci au pied de la colline, à l'est. R. Collier la date du XVIe siècle (p. 56-57). C'est elle que visite l'évêque en 1683, elle est sous le titre de sainte Claire et est accompagnée du cimetière. Le prieuré de Sainte-Eugénie existe encore à cette date, de même à la fin du XVIIIe siècle, sur la carte de Cassini, mais il a pris le titre de Notre-Dame des Angès. C'est sans doute après la Révolution, les biens du prieuré ayant été séquestrés et vendus, que l'édifice tombe en ruine et disparaît complètement, laissant seulement son nom à un champ. Et c'est probablement à cette même époque que l'église paroissiale adopte comme titulaire celui de l'ancien prieuré, Notre-Dame des Angès.

145. La chapelle Saint-Pierre

Elle est située 600 mètres au sud du village, isolée et en plein champ. Elle est citée une seule fois, en 1899 : *chapelle de S. Pierre ; de temps immémorial la paroisse se rend en procession le 1^{er} jour des Rogations et le jour de S. Pierre. Le curé y dit la messe chaque fois, il chante le Libera sur la porte de la chapelle et termine par la bénédiction des fruits de la terre. Pas d'autorisation écrite.* Elle figure sur la carte de Cassini sous l'appellation de *St Pierre de la Roque*. Le fait que le curé chante le *libera* sur le pas de la porte de la chapelle laisse envisager un ancien cimetière autour de l'édifice. La titulature à saint Pierre, l'implantation en plein champ, en milieu ouvert et isolé, la présence d'un cimetière et la procession, font soupçonner une de ces églises pré castrales, rarement citées par des textes, mais cependant détectables par ces particularités remarquables.

LES SIEYES

Cette ancienne commune forme aujourd'hui un faubourg de Digne sur la rive droite de la Bléone. Deux édifices religieux vont coexister, sans savoir lequel est véritablement la paroisse, Saint-Véran et Sainte-Madeleine. Il est

¹⁸⁸ ADAHP 1G 5, f° 49 r°-52 r°.

probable que ce sont *les églises des Sièyes* qui sont confirmées par le pape Alexandre en 1180 comme appartenant au chapitre de Digne (Isnard, p. 136).

146. Le prieuré de Saint-Véran

Après 1180, Saint-Véran réapparaît en 1351 avec la *prebenda de Sancto Verano* et le *cappellanus de Sancto Verano* (Pouillés, p. 255). Cette prébende consiste en la *dîme du vin de l'église de Saint-Véran et à trois parts de la dîme du vin nouveau de Saint-Véran, ainsi que de celle des blés et des agneaux* (Isnard, p. 300). Ce prieuré est situé au sud de la commune, près de la Bléone, en milieu ouvert, non défensif. Car l'autre édifice est situé aux Hautes Sièyes, en milieu défensif et correspond au castrum élevé lors de l'enchâtellement. Celui-ci est cité en 1252, *castrum de Sciejas* (Enquêtes, n° 495, p. 346). Une église dédiée à sainte Madeleine y est construite qui devient la paroissiale, desservie par un chapelain cité en 1376, *capellanus de Zessis* (Pouillés, p. 258). C'est encore le cas en 1683 quand l'évêque de Digne fait sa visite pastorale, *église sous le titre de sainte Madeleine*. Et de citer Saint-Véran, également comme église : *il y a une église où estoit anciennement la paroisse sous le titre de St Véran où le chapitre ou le Cabiscol envoient tous les dimanches et festes un prestre pour dire la Ste messe, laquelle église est entretenue par la communauté autour de laquelle est le cimetièrre* (1 G 5) Bien que n'étant plus considéré comme paroissiale, Saint-Véran a gardé son statut d'église. Il va le retrouver au XIXe siècle. C'est ce que confirme l'abbé Féraud, *l'église paroissiale est sous le titre de saint Véran. Le chapitre de Digne en était jadis le prieur-décimateur et on trouve au Nord, l'ancienne église paroissiale de Sainte-Magdelaine, dont la voûte est de forme ogivale*. Cette dernière va devenir une simple chapelle comme stipulé en 1862 mais gardant encore son titre d'église, *chapelle rurale : église Ste-Madeleine autrefois paroissiale, bien propre et bien conservée aux Hauts Sièyes*. Les deux églises sont encore en état.

147. La chapelle Saint-Roch au hameau de l'Hôtellerie et la chapelle du hameau de la Tour

Seul subsiste aujourd'hui un nom de quartier dit *St Roch* rappelant une chapelle citée en 1683 par l'évêque de Digne, *qu'il y a à l'hameau appelé de l'hostellerie une petite chapelle sous le titre de St Roch laquelle a été bastie et entretenue par les habitants dudit ameau*. Elle est signalée par la carte de Cassini et en 1862, il est rapporté que *la chapelle St-Roch a été reconstruite en 1860 et affectée au service journalier* (2 V 87). Lors de la même visite, l'évêque cite une autre chapelle : *une autre chapelle à l'ameau de la Tour qui a été bastie et est aussi entretenue par les habitants dudit la Tour*. Le hameau et la chapelle apparaissent sur Cassini (actuellement à l'emplacement de l'Hôpital psychiatrique).

GAUBERT

Cette ancienne commune est située sur la rive gauche de la Bléone entre la commune de Digne au nord et celle du Chaffaut-Saint-Jurson au sud. L'église de Gaubert est citée en 1180 lors de la confirmation par le pape Alexandre III des biens et églises dépendant du chapitre cathédral de Digne (Isnard, p. 136). Elle est sous le titre de Notre-Dame ou de Sainte-Marie. Cette dépendance est confirmée en 1351 avec la *prebenda de Galberto* qui se monte à 30 livres et un *cappellanus de Galberto* dont le revenu est de 10 livres. On retrouve le *cappellanus de Galberto* en 1376 (Pouillés, p. 255-256 et 258). En 1683, l'évêque confirme l'appartenance au chapitre, *l'économe du chapitre est prébandé aud lieu* et l'église est toujours sous le titre de Notre-Dame (1 G 5). C'est au XIXe siècle avec l'abbé Féraud qu'elle est sous la titulature de saint Etienne tout en gardant celle de Notre-Dame. Outre trois chapelles rurales signalées au XIXe siècle, il faut évoquer deux prieurés cités par d'autres sources.

148. Le prieuré de Saint-Jaume

Il est cité par l'évêque de Digne lors de sa visite de 1683 : *il y a le prioré de St Jaume possédé par Mre Blaise Cod., seigneur temporel et spirituel de St Jurson et le revenu dudit prioré consiste à la pansion de la somme de quatre ou cinq cents livres en principal que damoiselle Lucesse Chaud de Digne fonda et la communauté de Clumanc en est chargée*. Aucun indice ne vient confirmer ce prieuré de Saint-Jaume (ou Jacques) sur la commune. Le fait qu'il soit rattaché à Clumanc pourrait le faire assimiler à celui Saint-Georges de Sergan sur l'ancienne commune de saint-Jurson, dépendant de l'abbaye de Lérins (voir la notice sur Saint-Jurson).

149. Le prieuré de Saint-Pierre

Il est cité lors de la même visite : *il y a encore un prioré sous le titre St Pierre dont il ne paroît point de fonds ni de fondation et par conséquent de possesseur*. Ce prioré devait se trouver au hameau dit aujourd'hui *St-Pierre de Gaubert* où figure seulement un oratoire. Cassini indique le hameau sans édifice religieux.

150. Le prioré du domaine Saint-Martin

Il est mentionné par la CAG (n° 070, p. 169) : *la ferme du Grand Saint-Martin occupe le terroir au nord et au pied du village de Gaubert, dans la vallée de la Bléone. C'est un ancien prioré dépendant du chapitre de la cathédrale de Digne. Une partie des bâtiments intègre les vestiges de la chapelle. Une nécropole de l'Antiquité tardive avec des sépultures sous tuiles en bâtière a été repérée*. Il est probable que nous sommes en présence du prioré cité en 1180, car le chapitre ne possède qu'un seul prioré sur le territoire de Gaubert. Mais il est difficile d'expliquer pourquoi il n'est pas sous la titulature de saint Martin. En tout cas nous sommes en présence d'un établissement pré castral, sur un site antique, en milieu ouvert, qui a pu être vitalisé au haut Moyen Age. Il n'est pas signalé par Cassini.

Viennent enfin trois chapelles mentionnées lors des visites pastorales du XIXe siècle, en 1859, 1866 et 1872 (2 V 87 et 89). Nous ne pouvons que les citer sans ajouter un commentaire par manque de documentation.

151. Chapelle Saint-Sébastien

Elle est signalée en 1859 comme étant *près du chef-lieu*. Elle n'apparaît pas sur Cassini mais figure sur les cartes actuelles, à l'est du village.

152. Chapelle Saint-Jean-Baptiste aux Hôtelleries

Elle est citée à la même date que la précédente et n'apparaît pas sur Cassini ni sur les cartes actuelles.

153. Chapelle Saint-Barthélemy à la Braise

Elle est signalée lors de la visite de 1683 : *il y a une fondation à la chapelle de la braise d'une messe tous les samedis de l'année dont le fonds est de trois cent livres*. Elle ne réapparaît ensuite qu'au XIXe siècle, mais ne figure pas sur les cartes actuelles.

LES DOORBES

L'ancienne commune s'étend à l'est de la ville de Digne et au nord de la commune d'Entrages. Elle fut durement touchée par les guerres et la peste du XIVe siècle puisque de 240 habitants en 1315, elle n'en comptait plus que 60 en 1471, soit une perte de 75%. Le terroir est dans un milieu montagneux à l'altitude moyenne de 1000 mètres. La première mention est fournie en 1035 lors de donations faites au prioré Saint-Michel de Courson avec comme témoin signataire de l'acte un certain *Hisnardus de Dorbas* (CSV II, n° 747, p. 95). A la fin du XIIe siècle, en 1180, les biens appartenant au chapitre de Digne sont confirmés par le pape Alexandre III, dont *tout ce que vous avez sur le château des Doorbes, tant en dîmes qu'autrement*. Cette appartenance est confirmée en 1351 avec la *prebenda de Durbis* qui rapporte 25 livres au chapitre, tandis que le *cappellanus de Durbis* perçoit 15 livres. Ce dernier est encore signalé en 1376 (Pouillés, p. 255, 257 et 259). L'église paroissiale est sous le titre de saint Geniez avec comme patron saint Louis, roi de France (Féraud, p. 49). Elle relève, selon R. Collier, de la fin du XIIe siècle ou du début du XIIIe, principalement l'abside en cul-de-four (Collier, p. 138). Une seule chapelle rurale est mentionnée sur le territoire.

154. Chapelle Saint-Jean au Villard

Elle semble avoir été bâtie courant XVIIe siècle car, en 1683, l'évêque de Digne relate que *les habitants du Vilar nous ont dit avoir fait bastir une chapelle pour la commodité des habitans dudit ameau, laquelle est entretenue à leurs frais et dépans l'ayant meublée* (1 G 5). Elle est signalée le 15 avril 1870 comme *chapelle rurale dédiée à saint Jean-Baptiste*. Lors de l'enquête sur les lieux de culte de 1899, elle date de 200 ans, située dans la section du *Vilar*. On y célèbre la messe deux ou trois fois par an et on administre les baptêmes et les mariages pour les habitants de la section. Il est possible que cette chapelle ait été édifiée sur un édifice plus ancien, le vocable *Vilar* évoquant un habitat abandonné, sans doute au XIVe siècle lors de la peste, mais vitalisé par une église

DIGNE 145-154

sous le vocable de saint Jean. Lors du repeuplement, celle-ci aurait été rebâtie reprenant le même titulaire, saint très honoré au Moyen Age.

Synthèse

Parmi les édifices que l'on peut soupçonner d'être antérieurs au castrum, il faut mentionner Saint-Pierre à Courbons. Pour les autres les indices sont trop minces pour avancer avec certitude.

DRAIX

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de La Javie. Cette commune de 2304 hectares est située au NE de celle d'Archail à une altitude moyenne de 900 mètres. La première citation remonte avec le polyptique de 814 où parmi les biens de l'abbaye de Saint-Victor est recensée par E. Sauze une colonge à *Travigio*¹⁸⁹. Nous y ajoutons personnellement deux autres colonges à *Sinido*, la Cine. Au début du XIIe siècle se créent deux fiefs, l'un à la Roche l'autre à Draix. Ils sont mentionnés en 1252, *castrum de Roca et Draix* (Enquêtes, n° 543, p. 354). Mais une seule église est citée au XIVe siècle, celle de Draix, avec un *cappellanus de Draysio* en 1351 ou de *Dracio* en 1376 (Pouillés, p. 256, 259). La grave crise des XIVe-XVe siècles va provoquer d'abord la réduction de plus de la moitié de la population et ensuite la suppression du castrum de la Roche qui va être réuni à celui de Draix. A la fin du XIVe siècle Draix devient une dépendance des Evêques de Digne¹⁹⁰. L'église paroissiale, dans le village, est sous le titre de saint Pons avec comme patron saint Antoine. C'est ce que confirment l'évêque de Digne en 1677 et 1684 et Achard en 1787¹⁹¹. Une seule chapelle rurale est mentionnée à partir du XVIIe siècle, mais une tradition rapportée par les habitants nous en fait découvrir peut-être deux autres.

155. La chapelle du cimetière

Un habitant du village et dont la famille habite depuis longtemps dans la commune nous a rapporté qu'il existait une chapelle près du cimetière situé au pied du village. Les pierres de l'édifice ont servi à construire quelques murs de maisons du village. Cette tradition orale n'est justifiée par aucun texte, mais n'est pas dénuée de fondement. Il pourrait s'agir de l'église pré castrale, située en milieu ouvert avec le cimetière. Est-ce cette chapelle qui, lors de la visite du 16 octobre 1844, est dite *chapelle rurale en ruine* ?

156. Le « couvent des Templiers »

C'est d'abord Achard qui relate que *les fêtes de S. Pons et de S. Antoine se célèbrent avec un grand concours. La dernière qui se trouve en hiver, est moins bruyante ; mais celle de S. Pons qui a lieu le 11 du mois de mai, est plus célèbre. Les jeunes gens sous les armes accompagnent la procession à une demi-lieue du Village, et le soir il y a des danses, des jeux et des prix. C'est ensuite l'abbé Féraud qui ajoute que l'on trouve, sur une éminence au Levant, les ruines d'un ancien couvent que l'on attribue aux Templiers. Les décombres que l'on découvre autour des habitations, annoncent que ce pays s'est dépeuplé peu à peu, à la suite de quelque désastre occasionné par l'éboulement du terrain ou par les avalanches de la neige.* Si l'on examine une carte IGN, à l'est de Draix, au levant pour Féraud, se rencontre le toponyme *Défens de la Motte*, vocable évocateur renvoyant aux premiers châteaux de l'an Mil. Mais il n'existe aucune ruine d'un ancien village, sinon celle d'un bâtiment nommé *Pellet Ruines* à la cote 874. Cette procession festive le jour de la fête patronale est indicatrice d'un premier habitat, à l'origine de la communauté. Quant au couvent des Templiers signalé par Féraud, friand de cet ordre qu'il rencontre trop souvent, on n'en possède aucune preuve.

157. La chapelle de la Rouine

Cette chapelle est toujours en place et son origine ne pose pas de problème. Le 11 janvier 1647 un acte du notaire Antoine Martin du Brusquet *reçoit la résolution des habitants de Draix pour édifier une chapelle, sous le titre de La Visitation de Notre Dame, au forestage de la Rouine*¹⁹². La construction est confirmée lors de la visite de l'évêque en 1684 : *une chapelle au hameau de la Rouyne que les habitans ont fait bastir et entretiennent. L'enquête de 1899 ajoute que la chapelle rurale située au hameau de la Rouine sous le vocable de la Visitation existe depuis un temps immémorial ; n'a pour elle qu'un droit consacré par d'antiques coutumes. La messe et les vêpres y sont célébrées le 2 juillet ; la messe y est dite deux ou trois fois chaque année à la demande des habitants. La prière du soir y est faite pendant le carême sous la présidence d'une personne pieuse.*

La chapelle est un petit bâtiment rectangulaire orienté au nord (10°). Il est surmonté d'un petit clocher mur avec une cloche. Les murs extérieurs sont enduits. Porte dont l'encadrement subsistant est formé d'un arc

¹⁸⁹ E. SAUZE, « Le polyptique de Wadalde. Problèmes de toponymie et de topographie provençale au IXe siècle », *Provence Historique*, janv-mars 1984, p. 17-21 et 23-33. CSV H 31 (Travigio) et H 10 et 13 (Sinido).

¹⁹⁰ ISNARD M.-Z. *Etat documentaire et féodal de la Haute-Provence*. Digne, 1913, p. 144-145.

¹⁹¹ Visites pastorales de 1677 et 1684 (1 G 5).

¹⁹² Texte collecté par Gisèle Bérard (ADAHP 2E 1315, f° 240 et 241).

plein cintre à claveaux en tuf dont les queues ne sont pas appareillées. A l'intérieur il n'y a qu'une statue de la Vierge à l'Enfant saint-sulpicienne.

Synthèse

Il faudrait trouver d'autres indices pour justifier une première église qui aurait été élevée dans le cimetière au pied de la colline où se dresse le castrum. En ce cas, elle serait la première paroisse.

ENCHASTRAYES

ENCHASTRAYES

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Barcelonnette. Cette commune, de 4419 hectares est située au SE de Barcelonnette dans un milieu montagneux et traversés par plusieurs torrents dont les deux principaux enserrent le village situé à 1450 m d'altitude. La commune a été créée en 1790 en distraquant une partie du territoire de Barcelonnette. Mais elle dépendait spirituellement de la paroisse de Faucon. C'est dans celle-ci que l'abbé Albert en 1783, place à l'Aupillon 23 familles, à Enchastrayes 45 et à la Conche 28 (I, p. 218). Mais il n'en dit pas plus sur les églises et chapelles. En fait, ce n'est qu'au XIXe siècle que furent érigées trois paroisses. L'abbé Féraud en donne le détail.

. Paroisse d'Enchastrayes comprend 7 hameaux : *Enchastrayes, Sauze, Collet, Chaurand, les Pélissiers, les Nouoros, la Rente*. Eglise paroissiale St-Pierre et St-Paul. Jadis succursale de Faucon, desservie par un vicaire.

. Paroisse de Laupillon. Paroisse érigée en 1806, autrefois succursale de Faucon desservie par un vicaire. A l'époque de son érection la chapelle dédiée à saint Sébastien fut agrandie.

. Paroisse de la Conche. Compte quelques années d'érection. Elle était réunie auparavant à celle de Laupillon dont elle n'est distante que de 2 kil. Eglise sous le titre de ND des Neiges, construite en 1816, elle n'était originellement qu'une petite chapelle.

Les visites pastorales du XIXe siècle ne citent qu'une seule chapelle rurale, celle du Sauze dépendant d'Enchastrayes. Elle est sous la titulature de saint Roch et est *propre* (2 V 86, visites de 1858, 1867 et 1876). La carte IGN en signale deux autres à *la Conchette* dédiée à saint Barthélemy et au *Villard-de-Faucon*.

ENTRAGES

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Digne Est. Situé à l'est de Digne, traversé par l'ancienne voie impériale, le territoire compte un peu plus de 2200 hectares, s'étagant dans un milieu montagneux. Il est cité dès 1035 lors de la donation faite à Saint-Victor du prieuré Saint-Michel de Cousson sous la forme de *villa Tragilas* avec deux cabanes et un jardin (CSV 2, n° 743, p. 91-92). Puis, c'est aux alentours de 1040 qu'est donné à Saint-Victor un manse dans le lieu appelé *Traguilas* (CSV 2, n° 745, p. 94). On sait ensuite que l'église d'Entrages est sous la dépendance du chapitre de Digne lors de la confirmation de 1180. Cette dépendance est réaffirmée en 1350 avec la *prebenda de Autragelis* et le *cappellanus de Antrageilis*, retrouvant ce dernier en 1376 (Pouillés, p. 255-256 et 259). Ce n'est qu'en 1683 que l'on apprend que l'église est sous la titulature de saint Pons avec saint Julien comme patron (1 G 5). Mais il n'est pas sûr que cette église soit la première église du castrum cité en 1252, *castrum de Antragenis* (Enquêtes, n° 520, p. 351). En effet, sur la colline qui domine le village, subsiste les ruines d'une chapelle dédiée à Notre Dame qui pourrait être l'église originelle du castrum.

158. La chapelle Notre-Dame

Elle n'est pas citée par l'évêque en 1683, mais seulement en 1857 où parmi les chapelles rurales il y en a une *près du village dédiée à Notre Dame de la Conservation qui a besoin d'être réparée*. En fait elle est sous le titre de *Notre-Dame de Consolation* comme stipulé sur la carte de Cassini et confirmé en 1899 : *chapelle Notre Dame de Consolation sur une colline au dessus d'Entrages. Messe le jour de Ste Agathe, procession à la St Marc, à la fête patronale et l'Assomption*. Aujourd'hui, on la nomme *Notre-Dame-du-Barry*, elle est en ruine et passe pour avoir été fondée au XIe siècle.

159. La chapelle Saint-Joseph à Chabrières

Le 22 juin 1683, le curé d'Entrages rapporte à l'évêque en visite dans sa paroisse *qu'il y a à l'ameau de Chabrières une chapelle bastie et bien meublée d'argenterie et d'ornemens aux dépans des habitans dud. ameau, laquelle chapelle est sous le titre St Joseph et que par nostre permission on y a fait un cimetièrre attendu l'incomodité qu'il y a de porter les corps à la paroisse* (1 G 5). C'est en 1857 que l'on apprend qu'elle est dédiée à saint Joseph mais *qu'elle est bien pauvre*. Il est probable que cette chapelle a été construite au cours du XVIIIe siècle, la titulature à saint Joseph étant courante à cette époque, mais inusitée auparavant. Elle est en bon état aujourd'hui, crépie, avec un oculus surmontant la porte d'entrée et un clocheton portant une cloche.

160. La chapelle Saint-Pierre aux Courtiers

C'est lors de la même visite de 1683 que l'on découvre qu'il existe *une autre petite chapelle à l'ameau des Courtiers meublée d'ornemens mais sans calice à laquelle on va dire la Ste messe la seconde feste de la pentecoste et on y va en procession*. Et en 1857, on apprend qu'elle est dédiée à saint Pierre et qu'elle est *très pauvre*. En 1899, *la chapelle St Pierre est à 7 kil. Grand messe le lundi de la fête et ensuite à la demande des habitants*. Elle a restaurée récemment.

Synthèse

Notre-Dame-du-Barry paraît bien être l'église castrale avant la descente de l'habitat au pied de la colline avec une nouvelle église paroissiale. La procession faite par les paroissiens rappelle cette antériorité.

ENTREPIERRES

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Sisteron. Le territoire côtoie la Durance sur sa rive gauche et s'enfonce dans un milieu montagneux à l'est du fleuve. Il est composé de trois territoires, celui situé au sud avec le village d'Entrepierras et le prieuré de Vilhosc. Séparé par la *Montagne de la Baume* et les hauteurs des *Rochers de St-Michel* (altitude maximum 1248 m), le deuxième, au nord, comprend les hameaux de Mézien et de Naux. Le troisième, à l'est, séparé du premier par le Vançon, forme le terroir de Saint-Symphorien. L'occupation antique est particulièrement dense, surtout aux abords de la Durance et des vallées du Jabron et du Vançon (CAG, n° 075, p. 173 à 176). Une certaine continuité d'habitat semble avoir perduré aux alentours de Vilhosc où se remarquent plusieurs témoins d'habitats avec une crypte peut-être paléo chrétienne encore en bon état aujourd'hui dans la ferme du prieuré de Vilhosc. Les premières mentions du vocable Entrepierras datent du début du XIe siècle. C'est à l'occasion de dons faits à l'église de Saint-Geniez dépendante de l'abbaye de Saint-Victor. C'est d'abord, vers 1030, la citation d'un habitant d'Entrepierras, *Ermenfredus de Inter Petras*. Puis, vers 1040, c'est le don d'une terre qui est *subtus in Inter Petras, à las Nogeiras*. A la même date c'est le territoire de *anti Petras* qui est cité. De même courant XIe siècle, *Inter Petras*¹⁹³.

L'étendue du territoire, 4780 hectares, sa diversité géographique compartimentée, vont favoriser l'éclosion de plusieurs communautés et donc d'églises. Vers 1350 et en 1351, on en rencontre trois desservies par des prieurs : *prior Sancti Simphoriani, prior de Villosco, prior de Interpetris* (Pouillés, p. 88-89 et 93-94). Ces trois communautés vont rester indépendantes et former des communes distinctes jusqu'en 1975 où elles seront réunies pour former une commune unique sous la dénomination d'Entrepierras. En dehors de ces trois églises paroissiales citées au XIVe siècle, il faut en ajouter d'autres qui apparaissent lors de la visite de l'évêque de Gap en 1602. Il cite en effet *l'église Saint-Pierre de Naux, une chapelle Saint-Jean et une église appelée St Puech*. En 1687, il en cite une quatrième, *l'église Saint-Saturnin de Mézien*¹⁹⁴. Pour une meilleure compréhension, nous allons les détailler dans chacune des anciennes communes.

ENTREPIERRES

Si Saint-Victor reçoit quelques dons sur le territoire d'Entrepierras au XIe siècle, il ne semble pas avoir fondé de prieuré. Le premier habitat est perché au-dessus du village actuel, avec une église dédiée à saint Marc. C'est sans doute ce que signale Achard en 1787, *on voit aussi les ruines des maisons et d'une église dans le quartier, que l'on nomme Fouerço ; mais on ignore s'il y a eu dans cet endroit un village*. Texte recopié par l'abbé Féraud, *on voit aussi les ruines de maisons et d'une église dans le quartier du Fouerco, mais on ignore s'il y a eu un village ou hameau dans cet endroit* (p. 450). Après avoir compté quelques 100 habitants en 1315, la communauté est déclarée *inhabitée* en 1472. Elle se relève péniblement au cours des siècles suivants pour atteindre 372 habitants en 1765 puis 452 en 1851. C'est au cours du XVIe, puis du XVIIe siècle, que le village va se former et se doter d'une nouvelle église, reprenant la titulature de la première, saint Marc. Elle est datée communément du XVIIe siècle (Collier, p. 216).

161. L'ancienne église Saint-Saturnin de Mézien

Elle n'est pas citée par l'évêque lors de sa visite en 1602, mais seulement en 1687, sous le titre de saint Saturnin. L'abbé Féraud avoue que la paroisse *n'est érigée que depuis fort peu de temps*. Il est probable que le même phénomène survenu à Entrepierras se soit répété ici. Un quartier dit *l'Eglise* signalé par le cadastre napoléonien a révélé *les vestiges de l'église paroissiale de Mézien (attestée en 1707, peut-être plus ancienne) et d'un cimetière, et au sud de ceux-ci, des tegulae dispersées et des ruines d'habitations modernes* (CAG, p. 176). La nouvelle église de Mézien a dû remplacer la première au XVIIe siècle comme dans le cas d'Entrepierras.

162. La chapelle de Naux

Elle est citée en 1602 sous le titre *d'église Saint-Pierre de Naux, voûtée et couverte*, ce qui signifie qu'elle n'a pas trop souffert lors des guerres de Religion qui viennent de se terminer, cas assez rare. Elle est encore mentionnée en 1687, mais cette fois-ci comme *chapelle* située à *un quart de lieue*. Elle dépend de la paroisse de Mézien et en 1858 elle est qualifiée de *chapelle rurale au hameau de Naux*. *Mr le curé assure que tout est*

¹⁹³ CSV, II, vers 1030 (n° 714, p. 60) ; vers 1040 (n° 723, p. 68) ; vers 1040 (n° 724, p. 68) ; XIe (n° 729, p. 71).

¹⁹⁴ Visite de 1602, ADHA G 780, visite de 1687, G 786.

décent (2 V 91). Elle est encore citée en 1867, 1869, 1873 et lors de l'inventaire de 1906 *la chapelle de Naux est en état, meublée, 50 m²*. Le village va se vider peu à peu et la chapelle va aller en se dégradant. Aujourd'hui le village est inhabité. Il est difficile de connaître la naissance du village et de l'église, mais l'existence de cette dernière en 1602 laisse envisager une fondation au début du XVI^e siècle, les guerres de Religion depuis le milieu de ce siècle n'ayant pas favorisé une telle entreprise. Ces dernières années la chapelle a été entièrement restaurée.

163. L'église Saint-Puech

Le site de Saint-Puy est situé complètement à l'extrémité ouest de la commune sur une terrasse en bordure de la Durance et de la voie antique Digne/Sisteron. On y a découvert des *tombeaux antiques*. C'est Achard qui, le premier, relate que *l'on trouve les débris d'une maison de Templiers sur la route de Volonne à Sisteron, au quartier du S. Puits*. Féraud lui emboîte le pas : *on trouve au quartier du Saint-Puits les débris d'un ancien monastère qu'on attribue aux Templiers*. Maison ou monastère des Templiers, il existait en effet une église, elle est citée en 1602 : *église appelée St Puech, toute découverte*. Ici, les guerres de Religion ne l'ont pas laissé en état et il semble que rien n'ait été fait par la suite pour la redresser. Elle ne réapparaît plus dans aucun texte. Le vocable évoque une colline sur laquelle est bâti un sanctuaire. Dominant la Durance et une voie importante, sur un site antique, la colline a pu abriter à l'époque romaine un petit temple, un *fanum*, christianisé par la suite (CAG, p. 173).

164. La chapelle Saint-Jean aux Andrieux

En 1602 est citée une *chapelle Saint-Jean toute découverte*. Ce n'est qu'en 1687 que l'on en apprend un peu plus : *à Mézien, loin de l'église Saint-Saturnin, au hameau des Andrieux, il y a la chapelle Saint-Jean*. Détruite lors des guerres de Religion, elle semble avoir été réparée dans le courant du XVII^e siècle. Mais les archives n'en disent pas plus, elle n'apparaît pas lors des visites du XIX^e siècle et semble avoir complètement disparu.

SAINT-SYMPHORIEN

Cette ancienne commune occupait 1484 hectares à l'est d'Entrepierrres, arrosée par le Vançon. Elle est citée en 1038 lors de donations faites au prieuré de Saint-Geniez par un certain *Arnaldus presbiter de Sanctus Simphorianus* qui fait un don du lieu qu'on appelle *Claperio*. Puis, *Umbertus de Sancto Simphoriano, son fils Pierre* font un don de leur héritage d'un champ appelé *Clapera* (CSV 2, n° 721, p. 67).

165. La Tour, l'église et le castrum de Saint-Symphorien

A l'est du village s'élève une colline dite *côteau de la Tour* par le cadastre napoléonien de 1814. C'est là que s'élevait le premier village avec son église et le château. Ce dernier est cité plusieurs fois au cours du XIII^e siècle, *castrum Sancti Simphoriani* (RACP, n° 165, 275, 375). On a reconnu plus haut que l'église était desservie par un prieur au XIV^e siècle. Elle dépendait de la prévôté de Chardavon. La population, pendant cette période, est prospère avec 68 feux en 1315, soit près de 350 habitants. En 1471, le territoire est déclaré *inhabité*. Les bandes de Raymond de Turenne sont passés par là en 1392 et ont détruit le château et le village. C'est au début du XVI^e siècle que le village actuel va se constituer, au pied de la colline de la Tour, avec une nouvelle église qui reprend, comme à l'accoutumée, la titulature de la première. La population va atteindre son maximum avec 225 habitants en 1865, mais l'exode commence déjà, 180 habitants en 1851, pour aboutir à 2 personnes en 1962 (Atlas, p. 198). Aujourd'hui, le village est abandonné.

VILHOSC

L'occupation gallo-romaine semble avoir laissé son empreinte, non seulement sur le terrain, mais également dans le nom de Vilhosc. Celui-ci est en effet formé d'un gentilice latin, *Villius*, auquel a été adjoint le suffixe gaulois *-sc-*, pour former le nom d'un domaine gallo-romain, *Villioscum* (Rostaing, p. 350-351). D'autre part, lors des deux premières citations du XI^e siècle, il est précédé du terme *villa*, vocable faisant référence à une exploitation domaniale de l'époque carolingienne. Il semblerait que l'on soit en présence à Vilhosc d'une occupation pérenne concrétisée par une église présentant une crypte rappelant l'époque paléochrétienne.

Vilhosc apparaît donc au XI^e siècle dans les mêmes conditions qu'Entrepierres et Saint-Symphorien, à l'occasion de donations faites au prieuré de Saint-Geniez. C'est d'abord en 1038 où est cité le *territorium ville Vilosco*, puis vers 1040 avec le don d'une vigne qui est *in territorio de villa que nominant Vilosco, que est in loco quem nominant Lars* (CSV 2, n° 719, p. 65 et n° 728, p. 70). L'église est desservie par un prieur comme on l'a vu plus haut et elle dépend de la communauté de Chardavon. Elle est sous le patronage des saints Gervais et Protais. En 1602, l'évêque de Gap la trouve seulement *avec les quatre murailles*, c'est-à-dire sans voûte ni toiture. Revenant quinze ans plus tard, il demande qu'elle soit bientôt *finie*. D'après l'abbé Féraud on la fait remonter au XII^e siècle.

166. Le prieuré Saint-Gervais de Vilhosc

Ce prieuré a fait l'objet de plusieurs articles par la qualité de son architecture ¹⁹⁵. Classé Monument Historique, il ne reste de l'édifice primitif que la crypte surmontée des bâtiments d'une ferme ayant remplacé l'église. Les auteurs divergent sur les dates de construction. Si une partie de la crypte située à l'est est datable des Xe-XII^e siècles, il faudrait dater pour certains l'autre partie des Ve-VI^e siècles. Le site du prieuré recèle en outre de nombreux éléments révélant une occupation gallo-romaine, monnaies, tegulae, poteries, ainsi que des sépultures de type indéterminé. Il est probable que l'édifice a servi d'église paroissiale durant la période du Moyen Age avant la construction d'une église à Vilhosc même. C'est ce qui apparaît lors de la visite de l'évêque en 1602 où les consuls font remarquer que les paroissiens allaient autrefois en procession à l'église Saint-Gervais pour assister à la messe le dimanche qui suit la fête de Pâques. Ils font remarquer également que le cimetière attenant renferme *bon nombre de morts enterrés*.

Synthèse

On constate le déperchement, c'est-à-dire l'abandon de l'habitat perché et fortifié à Entrepierres avec le site de *Fouerco*, à Mézien avec le site de *l'Eglise* et à Saint-Symphorien avec *la Tour*. Les guerres et la peste du XIV^e siècle ont été particulièrement meurtrières dans ces communautés. Il faut mettre à part l'église de Saint-Puech. Sur un site antique et aux abords d'une voie également antique, il a pu succéder à un établissement romain. Enfin le prieuré de Vilhosc présente des caractéristiques qui peuvent le faire remonter au moins à la période carolingienne. Son implantation sur un site antique indique une pérennité d'occupation.

¹⁹⁵ Provence romane 2, p. 92-93. Alpes romanes, p. 239 à 243. R. Collier, p. 50-52. Bailly, p. 47. Carte Archéologique, p. 174.

ENTREVAUX

Aujourd'hui chef-lieu de canton, cette vaste commune de 6037 hectares est située aux confins sud du département. Elle est arrosée par le fleuve Var et le torrent le Coulomp qui offrent en certains endroits des rives élargies propices aux cultures. Après avoir été le siège d'une cité romaine sous le nom de *Glanate*, elle devient un évêché dont le premier évêque connu est Claudius en 541 sous le nom de *civitas Glannatina*. Cette cité et l'évêché étaient situés en aval du village actuel, sur la rive droite du Var selon les historiens et archéologues¹⁹⁶. C'est vers la fin du XIVe siècle que la cité antique fut abandonnée et l'habitat transféré au village actuel.

La cathédrale de la Seds et l'église Saint-Michel de la Seds

Mais un problème se pose que personne n'a soulevé jusqu'à maintenant. Il existe deux sites éloignés l'un de l'autre de près de 1500 mètres. Sur les cartes modernes, il existe le lieu-dit *le Parc* où subsiste l'abside de la cathédrale romane et un autre site dit *Glandèves* avec une croix. La carte de Cassini n° 168 est encore plus précise et riche d'enseignements : le lieu-dit *le Parc* est appelé *l'Evêché* avec une église, l'autre site est dit *Glandeve* avec une église en ruine. Le cadastre de 1816 fournit les mêmes indications que Cassini (Section C 1, parcelle 292 et C 2 parcelle 424). Il y a donc deux lieux de culte. Si le premier correspond à Notre-Dame de la Seds, il faudrait peut-être placer à *Glandeve l'eccllesia Sancti Michaelis de Sede* citée par les Pouillés en 1351 et 1376 (p. 261 et 264). La position de ce *Glandèves* est en retrait du cours du Var et est même protégé des crues par une colline allongée d'une soixantaine de mètres de hauteur. Entre celle-ci et le départ de la pente de la montagne au sud il existe une sorte de couloir protégé des deux côtés où passait *le chemin d'Entrevaux au Puget* comme l'appelle le cadastre napoléonien. C'est là qu'était situé Glandèves, à l'abri. La France Pontificale relate que *l'on trouve peu de vestiges d'habitation, excepté les débris de l'ancienne église, nommée Notre-Dame de la Sedz, à côté desquels on bâtit, au XVIIe siècle, le palais de l'évêque, car les évêques avaient d'abord habité dans un prieuré de Bénédictins situé à Glandèves, puis à Beuil dans le comté de Nice, ensuite à Annot, et enfin à la Sedz même* (II, p. 296). L'abbé Féraud donne les mêmes indications dans ses *Souvenirs Religieux* (p. 273-276). Or, le cartulaire de Saint-Victor fait état en 1337 de deux prieurés, du Saint-Sépulcre et de Saint-Michel de Minet, érigés *in cathedrali ecclesia Gladatensi* (II, n° 1131, p. 620). Quant à Abbayes et Prieurés, il cite un *prieuré Saint-Michel, uni au chapitre cathédral* (p. 173).

Plusieurs indices concordent pour placer à l'origine le siège de l'évêché à Glandèves alors que la cathédrale se trouvait au lieu-dit *le Parc*. C'est là, dans ce dernier lieu, que s'élevaient l'agglomération gallo-romaine ainsi que l'église primitive comme l'a démontré Guy Barruol. On sait par ailleurs que le palais épiscopal fut construit par l'évêque Jean-Dominique Ithier (1654-1672) qui *fit bâtir à la Sedz une maison de campagne, ornée d'une magnifique galerie et environnée d'un superbe parc* (France Pontificale II, p. 336).

167. Notre-Dame de la Seds

Il ne subsiste de l'ancienne cathédrale de Glandèves que *le dernier vestige de la cathédrale romane : les parties basses de l'abside et de la travée de choeur, d'un très beau moyen appareil, à soubassement biseauté, à colonnettes engagées sur dossier. L'église devait être vaste et belle* (Collier, p. 101). Alpes Romanes conclut après une brève description : *la cathédrale de Glandèves est un jalon méconnu mais important de l'architecture romane dans le Sud-Est* (p.52). Ces vestiges sont situés près de l'Hôpital au lieu-dit *le Parc*.

168. Saint-Jean-du-Désert

C'est le lieu d'un des pèlerinages le plus important du département. C'est peut-être également l'un des plus anciens. Écoutons H. Bouche qui en parle par deux fois :

En ce Diocèse il y a une dévotion fort célèbre, où afflue une tres-grande quantité de peuple de toutes parts, à une Chapelle aux champs sous le titre de S. Jean des Prés, à une lieuë de l'Eglise Cathédrale. Au jour de la veille de Saint Jean Baptiste les Prêtres de cette Eglise y viennent en procession portant la chasse de S. Jean, où il y a une de ses dents : et après avoir chanté les Vespres en cette Chapelle, qui est sur une éminence, ils descendent en bas à un prez, pour y bénir une petite source d'eau, qui, en vertu de cette bénédiction, guérit de beaucoup

¹⁹⁶ Sur cette cité et l'évêché, voir Carte Archéologique, p. 176-179. G. BARRUOL, « Deux citées de la Province des Alpes-Maritimes, Glandève et Briançonnet », *Hommage à Fernand Benoît*, Institut international d'études ligures, Bordighera, 1972, T. III, p. 231-243.

d'infirmités, et sur tout des écrouelles. Le petit peuple fait de grands contes des merveilles de cette fontaine ; mais outre la bénédiction de l'Eglise, qui imprime à cette eau une vertu surnaturelle, il ne s'y rencontre rien qui ne soit naturel. Je m'y suis porté expressément le iour de la veille de cette Feste, l'an 1655 pour voir et considérer tout ce qui s'y fait. Mais ie n'y ay rien veu d'extraordinaire, et qui ne soit chose naturelle (l, p. 280).

Dans son chapitre consacré aux fontaines, il ajoute : *une autre (fontaine) au terroir de Glandeves ou d'Entrevaux, vulgairement dite S. Jean des Prez, laquelle après la bénédiction de l'Eglise, faite sur ses eaux au iour de la veille de S. Jean Baptiste, coule durant tout l'Octave de la feste du même saint, et guérit de beaucoup de sorte d'infirmités, et particulièrement des fievres, des écrouelles et de la gale. De cette fontaine font encore mention le sus-allégué Gervais, qui écrivait vers l'an 1200, et Pierre Marin Evêque de Glandèves, environ l'an 1448, en son livre manuscrit de ses Prédications, conservé dans le Couvent des Augustins de la ville d'Aix.*

Il établit cependant quelques réserves en concluant : *mais il est à remarquer que, sur ce que le vulgaire croit qu'il soit chose miraculeuse, au sujet de ces deux fontaines de Saint Jean et Saint Auban, de ce que n'y ayant, ou n'y apparaissant quelque fois point d'eau, avant la bénédiction de l'Eglise, et qu'après cette bénédiction on y en découvre, j'estime que ce soit chose naturelle, et qu'il ne faut pas referer cela à un miracle particulier. Car comme après la bénédiction de l'Eglise, ceux qui y sont présents n'y voyant point d'eau, qui est un peu profonde, prennent de la terre ou de la bouë, qui cachent cette eau, pour les emporter à leurs maisons pour s'en servir au besoin de leurs infirmités, l'eau qui estoit cachée dessous, commence à paroître naturellement, puisqu'elle y estoit avant cette bénédiction, et ainsi opinèrent avec moi (qui me treuvay un iour présent à cette action) quelques personnages pieux et doctes, qui y estoient présents, et qui en firent le iugement (l, p. 36).*

Bouche cite deux auteurs qui, avant lui, parlent de cette eau miraculeuse, un certain Gervais en 1200 et Pierre Marin, évêque de Glandèves de 1447 à 1458. Sur le premier le mystère demeure. Pour l'autre, un des sermons de l'évêque est retranscrit en partie par Fauris de Saint-Vincens, dans un manuscrit conservé à la bibliothèque Méjanes. En voici la reproduction fournie par le PR¹⁹⁷ : *une fontaine située au désert du diocèse de Glandèves, près de la ville d'Entrevaux, que l'on appelle la fontaine de Saint-Jean. Il dit que la veille de Saint-Jean, cette fontaine, après avoir été bénie par les prêtres, commence à couler, et donne de l'eau pendant les huit jours de l'octave. Il ajoute qu'on attribue à cette eau des effets miraculeux pour la guérison de plusieurs maladies. Il évoque les miracles qui attirent chaque année une grande foule de pèlerins, lesquels affluent non seulement des environs, mais aussi du Piémont et de la Ligurie, jusqu'au nombre de trois ou quatre mille pour passer la nuit dans ce pré et assister au jaillissement de l'eau miraculeuse.*

La chapelle, selon R. Collier, *ayant conservé par miracle beaucoup de son antique saveur, révèle une structure plus complexe, témoignant aussi, peut-être, de survivances romanes ; dans son état actuel, elle doit dater en gros du XVIIe siècle. Tout en longueur, on la dirait faite de deux chapelles juxtaposées et terminées par un chœur à chevet plat, voûté d'arêtes ; la première serait formée d'une longue travée avec un berceau brisé, la seconde de deux travées voûtées de même et séparées par un doubleau finissant sur pilastres. Peut-être y avait-il au centre une chapelle romane qu'on aurait prolongée dans les deux sens (p. 219).* La chapelle semble succéder à un site antique où, selon les observations faites par Pierre Bodard, aurait existé une fabrique de tegulae¹⁹⁸.

Certains auteurs font remonter son origine au Ve siècle et d'autres au XIe siècle. C'est ce qu'affirme l'enquête sur les lieux de culte de 1899 : *chapelle S. Jean Baptiste du désert date du 5^e siècle ; elle fut par ordonnance du 27 septembre 1735 érigée en chapelle annexe de l'église paroissiale (2 V 73, n° 118).* Et de poursuivre sur les autres chapelles rurales : *outre la chapelle du Parc, aujourd'hui fermée, il y a la chapelle à l'hospice et huit chapelles rurales ouvertes en tout temps et de date très ancienne.*

Les chapelles rurales

Ce sont des lieux de culte établis dans des hameaux pour les desservir ainsi que les fermes voisines. Pour les retrouver nous allons comparer la carte de Cassini avec la carte IGN moderne.

- . Baye avec une chapelle pour Cassini ; chapelle Saint-Claude au hameau du Bay sur IGN
- . Le Plan avec chapelle pour Cassini ; chapelle Sainte-Marguerite au Plan sur IGN
- . Valbonnette, chapelle sur Cassini ; quartier de Valbonnette sur IGN sans chapelle
- . St Jean, chapelle sur Cassini, à l'ouest d'Entrevaux ; rien sur IGN pas même le toponyme

¹⁹⁷ Jean Dieudé et Marie-Madeleine Viré, « Sanctuaires, pèlerinages et romérages au diocèse de Digne », A.P.R.H.P., 2009, p. 86.

¹⁹⁸ BODARD Pierre, « Le Haut pays niçois sous l'Empire romain et le Haut Moyen Age », Mém. IPAAM, T XXI, 1979, p. 35.

ENTREVAUX 167-168

- . *St Joseph*, chapelle sur Cassini, au nord de la précédente ; rien sur IGN pas même le toponyme
- . *Agnerq Haut*, chapelle sur Cassini ; chapelle Saint-Joseph au *Haut-Agner* sur IGN et Saint-Louis au *Bas Agnerq*
- . *St Pierre* au Brec sur Cassini ; la même chose sur IGN
- . *Soumare* avec une chapelle sur Cassini ; *Bas et Haut Sumaure* sur IGN sans édifice
- . *Lau*, avec une chapelle sur Cassini ; *les Lacs* avec une chapelle sur IGN
- . *Le Clot* avec une chapelle sur Cassini ; *le Claux* sans chapelle sur IGN
- . *Glandeve Bastide* avec une chapelle sur Cassini ; sans doute *Villepasson* sur IGN sans chapelle, où les évêques possédaient une maison de campagne.

Synthèse

Entrevaux est riche en monuments religieux. Le premier est certainement la cathédrale primitive que l'on peut dater du VI^e siècle, moment où est cité le premier évêque connu du diocèse. On pense la situer à l'emplacement ou tout à côté de la cathédrale élevée au XII^e siècle, sous le titre de Notre-Dame de la Sedz. La résidence des évêques à Glandèves a permis la construction d'une église dédiée à saint Michel qui était en même temps le siège d'un prieuré de Saint-Victor. Elle apparaît au XIV^e siècle. C'est ensuite la construction de la cathédrale édifiée dans le village d'Entrevaux, ouvrage commencé en 1610 (Collier, p. 184). Il reste toutes les chapelles dont celle de Saint-Jean qui est déjà sûrement citée au milieu du XV^e siècle. Pour les autres, Cassini, à la fin du XVIII^e siècle, en fournit une belle nomenclature.

ENTREVENNES

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton des Mées. Le village est perché sur une colline dominant la vallée de la Rancure. Le territoire de près de 3000 hectares est composé de plateaux et de coteaux entrecoupés par de nombreux torrents. La population atteignait les 730 habitants en 1315, mais était réduite à 180 en 1471. Elle va retrouver à peu près le nombre de 1315 en 1765 (646 habitants), puis décroître de nouveau pour aboutir à 112 en 1962 (Atlas, p. 174). Le *castrum de Antravenis* est cité en 1252 joint à celui du *Castelleto*, le Castellet (Enquêtes n° 568, p. 35). En 1274, sont cités un *prior de Antravenis* et un *capellanus de Antravenis*, puis en 1351 l'*ecclesia de Antravenis* (Pouillés, p. 106 et 112). Le prieur et le chapelain cités en 1274 évoquent deux églises, une paroissiale et une priorale. L'église paroissiale, dans le village, est celle du *castrum*. Elle est d'origine romane avec de nombreux remaniements et des adjonctions postérieures¹⁹⁹. Elle est dédiée à Notre Dame et a comme patron saint Martin. Féraud précise qu'il s'agit de Notre-Dame de l'Assomption. Bartel annonce qu'elle est sous le sous le titre de la *B. Marie de villa veteris* (p. 53-54). Cette dénomination que l'on peut traduire par *ville vieille* fait appel à un habitat abandonné qui ne peut correspondre à celui du village perché. Il faut donc chercher quel peut être cet ancien habitat.

169. La chapelle Notre-Dame de Santé sur un site antique

La première citation date de 1730 dans un Pouillé du diocèse de Riez, *chapelle Notre-Dame de la Santé, fondée depuis trois ans dans le terroir d'Entrevennes, le sieur Augustin Martin bourgeois d'Entrevennes en est le patron laïc* (5 G 4). Elle réparaît lors des visites pastorales de 1845 à 1892 sous le titre de Notre-Dame, mais sans commentaire. En 1888, on signale cependant qu'elle a été restaurée. Ce n'est qu'en 1899 qu'elle revient sous sa première appellation, *chapelle Notre Dame de Santé, à un quart d'heure du village, donnée à la Fabrique en 1828 ; messe deux fois par an et quand les habitants le demandent*.

La chapelle, encore en bon état actuellement, est implantée en plein champ, en légère surélévation sur un tertre semble-t-il artificiel et à l'aplomb de la vallée, à quelques 1000 mètres du village. Elle côtoie à l'est l'ancienne route allant à Saint-Julien d'Asse. L'édifice orienté vers l'est est composé de deux corps, celui de l'ouest étant plus récent que le côté du chœur et de l'abside. La porte d'entrée, à l'ouest, porte sur la clef de l'arc plein cintre de l'encadrement la date de 1856²⁰⁰. Seule cette façade est crépie, les autres murs présentant un appareil formé de galets disposé en lits plus ou moins rectilignes, noyés dans du mortier.

Aux alentours, dans les champs de lavande, traînent des fragments de tuiles romaines que ne signale d'ailleurs pas la CAG. Le quartier porte deux noms, *Notre-Dame* ou *Plaine Notre-Dame* et *Rome*, ce dernier toponyme donnant son nom également à un ravin. Les paroissiens ont doté et entretenu la chapelle et y viennent au moins deux fois par an en pèlerinage. La fondation du sieur Martin en 1727 n'est pas une création, seulement une dotation de la chapelle. Le pèlerinage est un retour, comme bien souvent, aux origines de la communauté. Il s'agit peut-être du premier habitat précastral installé sur un site antique et dont la titulature à Notre Dame a été repris pour l'église du *castrum*. C'est pourquoi elle était dite Notre-Dame *de villa veteris*.

170. La chapelle Saint-Michel du cimetière

Figurée sur Cassini et sur le cadastre de 1824, cette chapelle est située aux abords du village, près de la route menant à Saint-Julien d'Asse. Elle est accompagnée du cimetière de la communauté. Elle est citée lors des visites pastorales du XIXe siècle et en 1899 *la chapelle S. Michel, attenante au cimetière, sert aux enterrements. Messe deux fois par an ; date inconnue ; non autorisée*. L'édifice, orienté à 110°, présente un long vaisseau avec un chevet plat. Ce dernier offre, à la base, trois lits superposés horizontaux formés de gros galets de même calibre. On retrouve cet appareil également dans la base du mur côté route. L'entrée présente une porte que l'on peut qualifier de « cochère » formée par un arc légèrement surbaissé. Les piédroits, composés de moellons équarris, présentent une large moulure chanfreinée. De chaque côté de la porte, aux angles, deux gros piliers de forme ronde, engagés dans le mur, donnent à l'édifice une allure de petit château. Au-dessus de la porte, oculus ouvert vers l'extérieur. Sur le faite clocheton portant une cloche. L'édifice aujourd'hui n'est pas en très bon état et sert d'entrepôt.

¹⁹⁹ Alpes Romanes 2, p. 52. Collier, p. 100. Alpes Romanes reconnaît qu'elle ne peut pas être antérieure à la fin du XIIe siècle.

²⁰⁰ Cette date n'est pas celle de l'édification de la partie ouest, mais seulement de réparations et d'installation d'une nouvelle porte, le cadastre de 1824 dessinant l'édifice tel qu'il se présente encore aujourd'hui.

Cette chapelle pose problème car elle présente des éléments que l'on peut attribuer à l'époque précastrale. L'orientation vers l'est est d'abord une caractéristique de la période romane et l'appareil lité en galets que l'on remarque à la base des murs renvoie au premier âge roman, fin Xe-XIe siècles. Il faudrait donc placer cette église avant celle du castrum. Elle est d'ailleurs en milieu ouvert, non défensif, accompagnée du cimetière, ce dernier ayant continué sa fonction de champ des morts pour la communauté. Il est possible qu'elle soit celle qui est desservie par un prieur en 1274, tandis que celle du castrum, l'est par un chapelain. En 1351, elle n'est plus citée, seulement l'église du castrum, *ecclesia de Antravenis*.

171. La chapelle du hameau d'Ajonc

Elle est citée au XIXe siècle, mais ne semble pas figurer sur la carte de Cassini, ce qui indiquerait une édification au début du XIXe siècle. C'est l'abbé Féraud (p. 183) qui nous fait connaître sa titulature, *le hameau d'Ayons a une chapelle dédiée à Notre-Dame, c'était jadis une annexe de la paroisse d'Entrevennes. On y fait aujourd'hui les offices publics, le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge (8 septembre)*. Les cartes modernes indiquent la chapelle et un cimetière.

Synthèse

La chapelle Notre-Dame, par sa situation, son implantation, le pèlerinage qui s'y faisait et l'environnement, paraît bien relever des premières paroisses. En plein champ, isolée, sur un site antique et près d'une voie de passage, elle desservait un habitat dispersé sur le plateau.

L'ESCALE

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Volonne. Sur la rive gauche de la Durance, en face de Château-Arnoux sur la rive droite, L'Escale fut un port fluvial important durant l'Antiquité. Il était situé au Bourguet et avant que ne soit construit le lac artificiel de Château-Arnoux, les découvertes archéologiques ont été denses et variées (CAG, n° 079, p. 180-187). Ce port était idéalement placé à la jonction des voies terrestres provenant des Alpes-Maritimes et du delta du Rhône. Le site est abandonné, semble-t-il au début du Ve siècle, puis repris au début du premier millénaire. Mais il n'est pas assuré, par manque de documents, que l'activité ait été compétement abandonnée entre temps.

L'Escale, *Scala*, apparaît en 1060 et dans les années suivantes, grâce à des dons faits à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille par une puissante famille de Volonne qui possède de nombreux biens sur Volonne, L'Escale, Bezaudun, Dromon et Mirabeau.

CSV (II, 704, p. 50-52). En 1060, *Pierre de Volonne, fils d'Isnard et de Dalmatia donne à Saint-Victor quelque chose de son héritage et son propre alleu, dans les deux castra de l'Escale et de Bezaudun (à Malijai) et dans tous leurs territoires, en suivant la Durance jusqu'à La Bléone et en remontant la Bléone jusqu'à l'église de Sainte-Marie au Roures (Sainte-Marie de Rorabelle de Bezaudun à Malijai), et d'autre part, en remontant le ruisseau appelé Vironqus (Vignorgues) au Serre de Palairols*²⁰¹ (Paillerols), *par la Fubie (ruines) et passe au milieu de Palairols jusqu'au Puy Aigü*²⁰².

CSV (II, 703, p. 49-50). En 1061, *Pierre de Volonne, fils d'Isnard et de Dalmatia, donne, de son propre alleu, aux églises de sainte Marie et de sainte Concorce qui sont fondées dans le lieu dit Mandanmus, la partie du cimetière qui lui appartient, deux manses dans ledit territoire, avec le defens du bois appelé Aias. Nous donnons en plus un manse dans le territoire de Dromon lequel est tenu par Galbert et Stéphane son frère. Tout cela étant dans le comté de Gap et dans le territoire de Volonne.*

CSV (II, n° 705, p. 52-53). En 1063, *Bilisma, fille de Vuandalmoys, épouse de Pierre de Volonne, fait don, après sa mort, à Saint-Victor de sa dot qui est dans les territoires de l'Escale et de Bezaudun.*

CSV (II, n° 870, p. 260-261). En 1180, il y a *controverse entre les moines de Saint-Victor et les chanoines de Chardavon au sujet des églises de Saint-Martin de Cornillon, de Bezaudun et de l'Escale. L'archevêque d'Aix, Henri, en présence du seigneur Pierre, évêque d'Apt et du seigneur Bermond de Sisteron, du seigneur Grégoire évêque de Gap, décide d'attribuer l'église de l'Escale avec sa paroisse, tant du bourg que du castrum, aux moines de Saint-Victor. Pour ce qui est des églises de Bezaudun avec sa paroisse et de Saint-Martin de Cornillon (Saint-Martin à Volonne), elles sont attribuées aux chanoines. Acte passé à Sisteron.*

Ces textes nous font découvrir le *castrum de Scala*, deux églises sous le titre de Sainte-Marie et de Sainte-Concorce situées à *Mandanmus* ou *Mandanuis* et deux agglomérations, celle du bourg et celle du castrum. Il y a donc, en ce XIe siècle deux communautés, l'une dans un castrum, l'autre à Mandanuis. Elles seront indépendantes jusqu'à la fin du XIVe siècle pour n'en faire plus qu'une au XVe siècle.

172. Le castrum et l'église Saint-Michel

Le castrum était situé sur une colline dite *Vière* et également *Ville Vieille* à 1500 mètres à l'ouest du village actuel de l'Escale, quelques 150 mètres en altitude plus haut. Il est déjà cité au XIe siècle. Il est probable qu'il réinvestit un lieu d'observation et de défense construit à l'époque romaine. On y découvre en effet des débris de tuiles romaines et de *dolia* ainsi que des restes de murs typiques de cette époque. Le village n'était pas au sommet de la colline où s'élevait une tour de défense dont il reste quelques débris, mais un peu en contrebas sur une terrasse aménagée dans la pente. Le castrum est ensuite cité en 1232 et 1236, *castrum de scala* (RACP, n° 163, p 263 et n° 262, p. 347). En 1315, l'Escale comprend 67 feux, soit près de 340 habitants, ce qui est relativement important par rapport à Mandanois qui ne compte que 29 feux. Entre la tour et le village, subsistent aujourd'hui les ruines d'une chapelle dédiée à saint Michel. Mais il est difficile d'y reconnaître une

²⁰¹ Le CSV de Guérard place ce quartier aux Mées, alors qu'il s'agit d'un quartier de Volonne.

²⁰² Ce texte a été diversement interprété pour la localisation des lieux-dits. Esmieu, en 1803, dans son Histoire des Mées place Bezaudun sur la rive gauche de la Bléone et descend jusqu'au Paillerols des Mées. Cette version est reprise par De Laplane et Guérard. Nous pensons avec l'abbé Maurel dans son *Histoire de l'Escale*, en 1893, p. 34 à 44, que tout le domaine donné à Saint-Victor s'étend sur la rive droite où l'on retrouve tous les lieux-dits cités par le texte. Sur Bezaudun, voir le chapitre sur Malijai.

église paroissiale vu son exigüité et sa petitesse, incapable d'accueillir la population importante du XIVe siècle. L'abbé Maurel pense que ce qui subsiste de l'édifice est seulement l'ancien chœur de l'église (p. 176-177). Le cimetière de la communauté villageoise la jouxte. L'église est mentionnée en 1135 lors de la confirmation par le pape Innocent II des possessions de Saint-Victor, *ecclesia parochialis de Scala* en même temps que la *cella sancte Marie de Mandanvis* (CSV II, n° 844, p. 227). Elle resta paroissiale jusqu'au milieu du XVIIe siècle et devint ensuite une simple chapelle. A l'époque de l'abbé Maurel, Ville Vieille était déjà abandonnée et la chapelle sans service religieux. Aujourd'hui, il n'en subsiste que le mur de chevet et les murs latéraux.

173. La chapelle Sainte-Consorte

On a vu plus haut qu'elle est citée dès 1061 en même temps que l'église de Mandanois et dotée par Pierre de Volonne de terres et de manses. Une tradition tenace veut que sainte Consorte soit la fille de saint Eucher et de sainte Galle, également sœur de sainte Tulle qui vivaient au Ve siècle. Après la mort de ses parents, elle vint s'installer dans un de ses domaines dénommé *Mocton* ou *Mathon vicus* qui pourrait être situé à l'Escale et plus précisément à Mandanois. Elle y fonde un hospice pour les voyageurs ainsi qu'une église dédiée à saint Etienne. A sa mort, on ensevelit sa dépouille dans la chapelle qui prend désormais son nom²⁰³. On a cherché en vain les reliques de la sainte. En 1761 l'évêque de Gap se rend à *la chapelle des pénitents qui est au milieu du cimetière et où la tradition porte qu'est le corps de Sainte-Consorte, ce qui engagea à fouiller dans la terre pour le chercher*²⁰⁴. La recherche fut infructueuse, mais la tradition fut conservée, comme en 1899 lors de l'enquête sur les lieux de culte : *au hameau de l'Hôte, chapelle de Ste Consorte, avec messe quatre ou cinq fois par an ; existait dès le XIe siècle sur l'emplacement d'un hôpital bâti par la fille de St Eucher*. Elle était située à quelques mètres au sud de l'église paroissiale de l'Escale, au hameau de l'Hôte où elle est bien visible sur le cadastre napoléonien (section B 2, parcelle 215), séparée de l'église par le cimetière. Elle est figurée avec une abside en hémicycle orientée vers l'est. Elle a été complètement détruite en 1962.

174. La chapelle de la Vierge au hameau des Cléments

Aujourd'hui ce hameau ne fait plus qu'un avec celui de l'Hôte pour former le village de l'Escale. L'abbé Maurel nous apprend que la chapelle a été fondée et livrée au culte en 1870 après une souscription publique sur un terrain donné par M. Amayenc (p. 9 et 177). C'est ce que confirme plus ou moins précisément l'inventaire de 1906 : *chapelle de l'Immaculée Conception au hameau des Cléments appartenant à la Fabrique, donnée par Mme Féraud veuve Amayon. 100 m², meublée*. Elle a été restaurée ces dernières années et accueille un atelier-exposition de peinture.

175. Chapelle Sainte Anne au hameau de Coulayès

Cette chapelle, dont l'abbé Maurel reconnaît n'avoir rien trouvé la concernant dans les archives est citée à partir de 1858. Lors de l'enquête sur les lieux de culte de 1899, il est dit qu'on y fait une procession une ou deux fois par an. L'inventaire de 1906 lui donne une contenance de 40 m² et reconnaît qu'elle est *abandonnée*. Elle figure sur le cadastre de 1810, section B 3, parcelle 1273. Aujourd'hui, elle vient d'être restaurée.

Il reste deux chapelles signalées par l'abbé Maurel, Saint-Martin de Cornillon et Saint-Pierre de Bézaudun. Pour la première, les auteurs modernes la situent à Volonne et pour la seconde nous situons le castrum de Bézaudun à Malijai, en rive droite de la Bléone (voir ces deux communes).

Synthèse

Le port fluvial de l'Escale, romain d'abord, puis repris par la suite, a favorisé l'implantation du christianisme, sans doute très tôt, comme en témoigne la tradition concernant sainte Consorte. Sa chapelle et celle de Sainte-Marie sont confirmées en 1061, signe de leur existence antérieure. Il est regrettable que la chapelle Sainte-Consorte ait été détruite il y a peu de temps.

²⁰³ Sur la vie de sainte Consorte, F. Trouche, *Ephémérides des saints de Provence*, M. Petit, 1992, p. 68-70. Egalement Féraud, p. 476. Collier, p. 409, qui reconnaît une *sorte de crypte* paléochrétienne qui devait exister dans la chapelle Sainte-Consorte. De même Carte Archéologique, p. 181.

²⁰⁴ Cité par Maurel, p. 178-179.

ESPARRON-DE-VERDON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Riez. C'est en 1973 que les deux communes d'Esparron et d'Albosc sont fusionnées. Il n'est pas assuré que la *colonica in Albiosco* citée par le polyptique de Vadalde de 814 corresponde à l'Albosc de la commune d'Esparron (CSV II, F, p. 637). En effet, la *villa Betorrida* dans laquelle est placée la colonge d'Albosc serait située intégralement selon les auteurs actuels dans la commune de Forcalquier. Par contre, il est possible qu'Albosc était durant l'Antiquité le siège ou le *vicus* de la tribu des *Albici*²⁰⁵. Le vicus d'Albosc a, semble-t-il, continué de prospérer durant le haut Moyen Age car au début du premier millénaire il est presque deux fois plus peuplé que le territoire d'Esparron. En 1315, il compte 62 feux tandis qu'Esparron n'en dénombre que 36. En 1400, il est inhabité et ne retrouvera jamais plus sa prospérité passée avec 106 habitants en 1851 tandis qu'Esparron dépassera les 550 habitants (Atlas, p. 159 et 174). Les deux communautés vont échoir à l'abbaye de Lérins, en 990 pour Esparron, en 1103 pour Albosc.

ESPARRON

Le castrum d'Esparron est déjà cité en 990, *castrum Sparronis*, ce qui indique un perchement et une place fortifiée précoces (CL, CCXXII, p. 225-226). Le donjon, qui représente la partie la plus ancienne du château, ne date cependant que du XIIIe siècle (Collier, p. 245-246). Le castrum est cité ensuite en 1204, puis en 1237, *castrum de Sparrono* (RACP, n° 35 et 278). L'église apparaît en 1274 avec le *prior de Sparrono*, puis en 1351 où l'on remarque la *prebenda de Sparrono*, signe que l'église dépend du chapitre de Riez et est desservie par un *vicarius de Sparrono* (Pouillés, p. 106 et 110). Elle est sous la titulature de saint André (Bartel, p. 67), auquel on va adjoindre la protection du titulaire d'un prieuré disparu de Lérins, saint Vincent (Abbeyes et Prieurés, p. 62). Le patron de la paroisse est sainte Madeleine qui possède une chapelle rurale dans le terroir (Féraud, p. 153).

176. Le prieuré lérinien de Saint-Vincent

La première donation à Lérins date de 990, elle est faite par *Germundus* à une église dédiée au bienheureux Vincent martyr qui est située près du *castrum Sparonnis in Bulzolschi valle*. Cette église a été consacrée par Almerade évêque de Riez (990-1030 selon GCN). La donation consiste en plusieurs terres dont sont donnés les confronts. Une deuxième donation a lieu entre 1066 et 1102, faite par Odon et son épouse Bellefleure, qui donnent tout de l'héritage qu'ils possèdent en terres, vignes et autres (CL CCXXVII, p. 232). Il apparaît avec le premier texte que l'église Saint-Vincent vient d'être édifiée et a été dotée par Germond. L'appartenance à Lérins est ensuite confirmée en 1259 par le pape Alexandre IV, *in diocesi Regensi, ecclesia Sancti Vincentii de Spareto* (CL II, n° IV, p. 6). Le prieuré n'apparaît plus ensuite, mais on sait seulement qu'il fut uni à la sacristie de la cathédrale de Riez avec l'église paroissiale d'Esparron²⁰⁶. Il est probable qu'il fut abandonné et détruit suite aux fléaux des XIVe et XVe siècles ; il ne restait que 8 foyers sur la commune en 1471.

Le prieuré, comme le relate le texte de 990, est près du castrum, *juxta castrum Sparronis*. On peut le situer au lieu-dit *St-Vincent* à 1500 mètres au NNE du village sur le *Ravin de Bellieux* (Bulzolschi valle ?) C'est dans ce secteur que la CAG (n° 081, p. 188-189) signale plusieurs découvertes, dont une nécropole du haut Moyen Age, une tombe en coffres de lauze, quatre sous tuiles et d'autres en pleine terre. Nous sommes en présence à cet endroit d'un site occupé depuis l'Antiquité auquel a succédé une villa carolingienne puis un prieuré fondé par l'abbaye de Lérins. Le nom de Saint-Vincent a donné son nom à la section A du cadastre napoléonien.

177. La chapelle Sainte-Madeleine

Elle est citée lors des visites du XIXe siècle à partir de 1845 avec une autre dédiée à sainte Anne. Jusqu'en 1893, sur les deux chapelles, il en existe une en ruine. Celle de Sainte-Madeleine est placée au bord de la route qui conduit à Albosc, à 800 mètres à l'est du village. La titulature à Madeleine semble récente car sur le cadastre napoléonien de 1825 elle est sous le patronage de Notre-Dame (Section B 3, parcelle 1188). Elle est figurée avec une abside en hémicycle orientée au NE et le chemin qui la côtoie est dit *Chemin de Notre Dame*.

²⁰⁵ C'est ce que suggère J.-P. Poly dans « La petite Valence,.... », *Saint-Mayeul et son temps*, Digne, 1997, p. 142. Par contre G. Barruol place plutôt les *Albici* dans la région qui s'étend du Luberon au plateau d'Albion, *Les peuples préromains du Sud-Est de la Gaule*, CNRS, Paris, 1973, p. 273-277.

²⁰⁶ Bartel, p. 67 et Abbeyes et Prieurés, p. 62. Féraud dans ses *Souvenirs Religieux* (p. 45) atteste que *la paroisse était une prébende attachée à la dignité de sacristain du chapitre de Riez*. Aucun des auteurs ne fournit la date d'union à la sacristie.

178. Chapelle Sainte-Anne

Elle est mentionnée en même temps que celle de Sainte-Madeleine et est située dans le village.

ALBIOSC

Comme nous l'avons dit plus haut, Albiosc est cité le 24 mai 1103 lors de la donation faite par l'évêque de Riez Augier de l'église Saint-Pierre à l'abbaye de Lérins (CL CCXVIII, p. 221-222). Une bulle de pape Alexandre IV de 1259 confirme la possession d'Albiosc, *in diocesi Regensi, castrum de Albiols cum ecclesiis ejusdem castri et omnibus pertinentiis eorumdem* (CL II, IV, p. 6). Un inventaire des biens du prieuré a lieu le 17 octobre 1338 qui décrit d'abord le bâtiment du prieuré, puis une *grande condamine* située sous le prieuré qui confronte les chemins qui vont à Esparron et à Quinson, une *ferrage* qui confronte le cimetière de l'église, un jardin clot, un pré situé près du moulin, une autre condamine située à *Peracedas*, une terre au lieu-dit *Pinada*, quelques terres contigues au quartier Saint-Marcel confrontant l'église Saint-Marcel, une terre au lieu-dit *Bosco* près du chemin qui va à Montpezat, une autre terre au lieu-dit *Aguderius*, une autre à *Plano de Silva* et enfin une condamine située dans le territoire de Quinson au lieu appelé *Pradellis* (CL 2, LXXXIV, p. 144-147).

Le prieuré va perdurer jusqu'à la Révolution. Une pancarte de 1729 dénombre les prieurés et chapelles dépendant du monastère de Lérins, dont *le château d'Albiosc et les églises dudit lieu* (ADAM H 137, p. 42). Ce prieuré est toujours lié à celui de Quinson et c'est le prieur d'Albiosc qui désigne celui de Quinson, mais il y a souvent des litiges entre les deux prieurs au sujet, entre autres, du prélèvement des dîmes ou des réparations à effectuer aux églises (ADAM H 849 à 862). L'église paroissiale est sous le titre de Saint-Pierre-ès-Liens et est desservie par le prieur du prieuré, *prior de Albiosco*. Les visites pastorales ne mentionnent aucune chapelle rurale au XIXe siècle, pourtant, il en existait une, sortie des mémoires.

179. Eglise Saint-Marcel

Nous l'avons décelée plus haut lors de l'inventaire des biens du prieuré établi en 1338, au quartier Saint-Marcel avec l'église Saint-Marcel, *ecclesia Sancti Marcelli*. Parmi les toponymes cités par ce texte, seul ce dernier figure encore sur le cadastre napoléonien et les cartes modernes sous la forme de deux lieux-dits contigus, le *Grand St Marcel* et le *Petit St Marcel*. Seul le cadastre de 1824 révèle peut-être la trace d'un édifice religieux. Dans la section A 1, parcelle 22, au *Petit St Marcel*, est figuré un bâtiment rectangulaire prolongé par une abside en hémicycle orientée vers l'est. Cette présence d'une deuxième église explique les mentions de 1259 et de 1729 où sont dénombrées *les églises dudit castrum* ou *dudit lieu*. Mais cette deuxième église reste une énigme, n'étant mentionnée qu'une seule fois, en 1338.

Synthèse

A Esparron on connaît la date d'érection du prieuré lérinien Saint-Vincent, mais il est possible que ce soit une re-fondation sur un site déjà investi, comme en témoignent la nécropole et les tombes découvertes à proximité. A Albiosc, l'église Saint-Marcel semble être un lieu de culte associé à un domaine, celui-ci pouvant dater de l'époque carolingienne.

ESTOUBLON

En 1973, les deux communes de Trévans et d'Estoublon sont fusionnées, la première dépendait de la viguerie de Moustiers, l'autre de la viguerie de Digne, toutes deux cependant dans le même diocèse de Riez.

TREVANS

Cette ancienne commune ne comprenait que 1175 hectares et n'a jamais été très peuplée, 90 habitants en 1315. Après avoir atteint 138 habitants en 1765, puis 118 en 1851, elle est tombée à 4 en 1962, d'où son rattachement à Estoublon (Atlas, p. 204). Trévans apparaît en 1157, *territorium de Trevano*, lors d'un jugement prononcé par le comte Raimond Bérenger II en faveur de l'abbé de Montmajour contre Guigue de Gaubert (GCN, I, Inst. col. 203). Un castrum se forme cité vers 1200 avec une église paroissiale desservie par un prieur en 1274, *prior de Trevano*. En 1351, l'église de Trévans, *ecclesia de Trevanis*, est desservie par le clergé séculier et dépend du diocèse de Riez (Pouillés, p. 106 et 111). Elle est sous la titulature de Notre-Dame et a comme patron saint Barthélemy. Aujourd'hui, la carte IGN signale le village et l'église comme ruinés.

180. Le monastère Saint-André-du-Désert

Il est mentionné par tous les auteurs depuis Bartel. Celui-ci nous apprend que Trévans était un *pagus siège d'un très ancien monastère de l'ordre des Carmes sous le titre de Saint-André du Désert fondé en 1450. L'ancienne abbaye était sous le titre de Saint-André de Bosco*. L'abbé Féraud en dit un peu plus : *il y avait autrefois, dans ce lieu, un monastère de Religieux Carmes, sous le titre de Saint-André-du-Désert. Les Carmes en avaient pris possession en 1450 et était le second couvent des Carmes en France. On prétend qu'il avait été fondé par Jacques d'Apéricoul, seigneur de Gaubert. Le comte de Carcès le fit démolir en 1575, de peur que les Religionnaires ne s'en emparassent et ne s'y établissent comme dans un lieu fortifié. Les religieux se retirèrent, dès lors, dans le village d'Estoublon. Avant eux, cette maison de Saint-André était une abbaye sous le titre de Saint-André-de-Bosco, du Bois. L'église subsiste encore et l'on voit tout autour les ruines du monastère* (p. 109)²⁰⁷. C'est l'évêque de Riez, Jean Fassi (1450-1463), Général de l'ordre des Carmes, qui fonda dans son diocèse un établissement de religieux de son ordre à Saint-André-du-Désert dans le terroir de Trévans (GCN I, col. 618).

Les visites pastorales du XIXe siècle citent l'ancienne église du monastère comme une simple chapelle rurale, rappelant à la fois sa titulature à saint André et son ancienne appartenance à l'ordre des Carmes. Selon Féraud, *l'ancienne église Saint-André attire chaque année un grand concours des pays voisins, la deuxième fête de Pentecôte*. Elle est aujourd'hui en ruine. La CAG situe l'ancien monastère *fondé au XIIIe siècle à l'entrée des Gorges de Trévans, au sommet d'un impressionnant piton rocheux*. Dans les éboulis, ont été retrouvées des traces d'occupation protohistorique et gallo-romaine (CAG, n° 084, p. 193). La question qui subsiste est celle de savoir qui a fondé le premier monastère au XIIIe siècle et quel ordre religieux le desservait. Aucun des auteurs ne donne le moindre renseignement sur ce sujet et nos recherches sont restées également vaines. On peut conclure cependant que le site est perché loin de tout, favorable à la vie érémitique, d'où son appellation *du Désert* et qu'il a attiré les hommes depuis l'Antiquité. Il a servi de lieu de refuge et de place forte vu sa position stratégique, aussi bien durant l'Antiquité qu'à la période du Moyen Age jusqu'aux guerres de Religion.

ESTOUBLON

L'ancienne commune était deux fois plus étendue que celle de Trévans, 2209 hectares. Son territoire, arrosé par l'Asse et l'Estoublaise, était également plus favorable à la colonisation humaine. Celle-ci se dévoile déjà durant l'Antiquité avec plusieurs sites remarquables, principalement dans les deux vallées et sur les terrasses les dominant. Une voie antique présumée sur la rive droite de l'Asse traverse le territoire, reliant Riez à Digne et l'on connaît Estoublon, *villa Stublonem*, dès le VIe siècle par Grégoire de Tours qui relate un combat victorieux du patrice Mummolus sur les envahisseurs saxons et lombards²⁰⁸.

C'est en 1011 qu'Estoublon réapparaît avec la fondation d'un monastère dépendant de l'abbaye de Montmajour. Svigo et Heldebert accompagnés de leurs femmes font don à l'abbaye de l'église Saint-Pierre d'Estoublon ainsi que d'autres dédiées à la Vierge Marie, à saint Domnin et à saint Saturnin. Ils offrent en outre tout un lot de terres composées de champs, de vignes, d'oliviers, de vergers, etc., ainsi que des moulins. La

²⁰⁷ Lire également les deux pages consacrées à ce monastère par l'abbé Féraud, dans ses *Souvenirs religieux*, p. 152-153.

²⁰⁸ Carte Archéologique, n° 084, p. 190. Alpes Romanes, p. 52-53. Féraud, p. 109.

donation est faite au seigneur abbé Archinric pour lui et ses successeurs. Sont donnés ensuite les confrants du territoire offert. C'est lors de cette donation que le lieu de Carluc est également donné à Montmajour (voir Céreste)²⁰⁹. En 1096, l'évêque de Riez Augier confirme la possession et y ajoute *les églises de Saint-Julien d'Estoublon et de Saint-Pierre de Calveti (?), le quart des dîmes de castro Rogone (Rougon) et quartam partem de castro sancti Georgii* (GCN I, Inst. XI, col. 371-372). Au cours du XIe siècle, Rostang, fils de Rainard, fait don de la cinquième partie du lieu de Norante au diocèse de Senez²¹⁰. Il faut que le comte de Provence, Raimon Bérenger II intervienne en 1157 pour empêcher le seigneur Guigue de Gaubert de prélever les taxes sur les hommes de l'église d'Estoublon (GCN, I, Inst. col. 203). Il s'agit du même seigneur ou du moins de la même famille qui exerçait des *vexations* contre les habitants de Saint-Georges de Sargan en 1171 (voir Le Chaffaut). Mais ici c'est l'évêque de Digne qui intervient au nom du pape Alexandre III. Les moines d'Estoublon subsistèrent difficilement jusqu'au XIVe siècle, leur établissement se dégradant. Aussi, le monastère fut uni en 1356 à la chambrerie de Saint-Victor.

Si Estoublon est cité dès le VIe siècle, puis au Xe siècle, il apparaît qu'il fut également habité durant la période carolingienne. Une stèle ou cippe carolingien a été trouvé vers 1870 dans le sous-sol de l'église paroissiale, sans doute une crypte maintenant comblée. La stèle, datée de 814, portait l'épithaphe d'une religieuse nommée Frodberta. Cette église était originellement dédiée à saint Pierre mais prit ensuite la titulature de Notre-Dame tout en gardant saint Pierre comme patron. Il ne subsiste de l'église romane que l'abside que l'on date de la seconde moitié du XIe siècle, le restant ayant été construit au cours des siècles suivants²¹¹. Les visites pastorales du XIXe siècle ne signalent qu'une chapelle rurale, celle du hameau de Bellegarde, alors qu'il en existait d'autres. Un autre site d'origine carolingienne est celui de la *villa nomine Abiacum* faisant partie des biens de Fouquier père de Mayeul recensée en 909 (CLU I, n° 106, p. 119). Le quartier d'Aby est situé au NE du village sur la rive gauche de l'Asse.

181. Chapelle Notre-Dame de Vie

Elle se trouvait dans la partie haute du village et était accompagnée d'un cimetière ; elle fut détruite en 1967. D'après les archéologues elle fut reconstruite au XVIe ou XVIIe siècle sur un édifice du XIe siècle. On y a trouvé un bas-relief de pierre représentant un chasseur et des animaux, une stèle anépigraphique et deux fragments de colonnes antiques, ces éléments pouvant se rapporter à un temple antique. Près de cimetière dit *Cimetière vieux*, s'étend une nécropole antique ou carolingienne avec des tombes sous *tegulae* (CAG p. 192-193). Le qualificatif *Vie* pourrait se rapporter à la voie antique qui passait à proximité. Située tout en haut du village, cette église pourrait être l'église paroissiale d'origine, tandis que celle de Saint-Pierre était l'église des moines. Au XIVe siècle, les moines partis, leur église est devenue paroissiale et la première a été abandonnée. C'est ce que pourrait suggérer le Pouillé de 1274 où sont mentionnés un prieur et un chapelain. Le site de la chapelle pourrait correspondre à l'*ecclesia in honore Sancte Marie* citée en 909 immédiatement après la *villa Abiacum* suivi de la *villa Pauliniacum*, aujourd'hui *Polignac* au NNO du village.

182. Chapelle Saint-Jean

Elle est élevée sur la colline dite de *St-Jean* située à 300 mètres à l'est du village, signalée ruinée par les cartes actuelles. Cette colline idéalement placée au confluent des deux rivières présente un petit plateau de 50 sur 1000 mètres qui a pu constituer un petit oppidum de type éperon barré. Des vieux murs, un reste peut-être de tour au centre, font penser à un réduit protohistorique. Près de la chapelle, ont été observés des fragments de *tegulae*. Le cadastre napoléonien de 1812 la figure dans la section B 2, parcelle 842, avec une abside en hémicycle orientée à 70°. Elle est aujourd'hui en ruine.

183. Chapelle Sainte-Anne

Elle figure comme celle de Saint-Jean sur la carte de Cassini, située entre le village et Saint-Jean. Elle est en ruine aujourd'hui et n'est pas signalée au XIXe siècle.

184. Chapelle Saint-Savournin

²⁰⁹ Le texte de la donation est fourni par Papon II, Preuves n° IV. Voir également La France pontificale, Riez, p. 318. Féraud, Souvenirs Religieux, p. 50-51.

²¹⁰ Chartes du XIe siècle, dans *Catalogue des chartes antérieures au XIe siècle (687-1112)*, par A. Villard et E. Baratier, Arch. des B-d-R, Marseille, 1998, p. 51, n° 54. Se reporter à l'article Chaudon-Norante.

²¹¹ Alpes Romanes, p. 52-53. Collier, p. 138-139.

Elle aussi figure sur Cassini au hameau du même nom situé au SE du village. Actuellement il ne reste que des ruines. Il s'agit peut-être de l'église Saint-Saturnin nommée en 1011.

185. Chapelle Saint-Joseph à Bellegarde

C'est la seule qui est mentionnée lors des visites pastorales du XIXe siècle. Elle est qualifiée de rurale et en bon état en 1860, 1866, 1872 et 1891. C'est en 1899 que l'on apprend qu'elle est sous la titulature de saint Joseph et qu'on dit seulement la messe le jour de la fête du saint. Elle apparaît en bon état sur les cartes actuelles.

Synthèse

Le territoire de la commune apparaît particulièrement riche en domaines carolingiens avec les *villae* d'Aby et de Polignac et également avec l'église Notre-Dame de Vie. Il est ensuite vitalisé par l'abbaye de Montmajour dès le début du XIe siècle.

FAUCON-DE-BARCELONNETTE

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Barcelonnette. La commune de 1742 hectares est établie sur la rive droite de l'Ubaye et jouxte la ville de Barcelonnette à l'ouest. L'habitat est essentiellement réparti sur la rive de la rivière avoisinant les 1200 mètres. Au nord la montagne s'étage en pentes rapides culminant à près de 3000 mètres. Jusqu'en 1790, la commune n'était qu'un quartier de Barcelonnette, mais constituait cependant une paroisse indépendante. La période antique est bien représentée avec une ville à l'emplacement de l'actuelle. Sur la place de la mairie et de l'église, ont été découverts des sépultures se rapportant à quatre états compris entre la période antique et l'époque médiévale. Il pourrait y avoir eu une église pré-médiévale. Dans les fondations de l'église paroissiale, petit appareil romain et dans les murs des *tegulae*. Couverture de sarcophage en marbre blanc, ainsi que de nombreux autres sites (CAG, p. 194-196).

L'église paroissiale dédiée à saint Etienne offre plusieurs *restes archaïques* datant du XIe siècle, selon R. Collier : *à l'extérieur les parties visibles des murs de la nef laissent voir un appareil mi-pierres de taille mi-moellons, qui évoque tout à fait le XIe siècle ; et le mur nord est percé de quatre fenêtres, genres meurtrières, qui, avec leur minuscule linteau fermé par une pierre échancrée, sont typiques de cette époque* (p. 62). Comme pour toutes les paroisses de montagne, l'autorité ecclésiastique a élevé des chapelles succursales dans les campagnes.

C'est d'abord l'abbé Albert qui nous informe qu'une paroisse succursale a été érigée en 1780 au hameau de Saint-Flavi et que l'église est dédiée à saint Jean l'Évangéliste (I, p. 216, II, p. 226). Puis les visites pastorales du XIXe siècle nous apprennent en 1860 qu'il existe quatre chapelles rurales en bon état, une en ruine et une chapelle domestique en bon état. Le 17 juillet 1867 nous en avons le détail : *6 chapelles rurales : à Villard, Bougoulières, Granges, Maisonnelles, les 2 dernières interdites, 1 à la Conchette. 1 chapelle domestique au Chastellaret chez M. Robion, ancien domaine Cornille*. Enfin en 1876, une autre liste : *chapelle des pénitents, propre. 5 chapelles, 3 très propres et spacieuses, les 2 autres à peine supportables. 2 chapelles domestiques : 1 de M. Robion au Chastellaret et l'autre à M Cornille aux Granges. La messe ne s'y dit pas* (2 V 86).

Parmi ces chapelles sus-nommées, il faut éliminer celles du *Villard* et de *la Conchette* qui se trouvent sur la commune d'Enchastrayes mais qui dépendaient de la paroisse de Faucon (*voir Enchastrayes*). Actuellement, il subsiste quatre chapelles signalées par la carte IGN :

- . au Bourget, chapelle Sainte-Anne, signalée par Cassini
- . à Saint-Flavi, dédiée à saint Jean, signalée par Cassini
- . au Châtellaret qui est dite domestique et qui figure sur Cassini
- . à Bouzoulières, qui figure sur Cassini

Cassini signale une chapelle à *Maisonnettes* qui n'existe plus actuellement.

Au *Plan la Croix*, une chapelle est signalée par Cassini, non inventoriée au XIXe siècle, et qui n'existe plus.

Aux Granges, chapelle qualifiée de domestique, n'apparaît ni sur Cassini, ni sur IGN.

FAUCON-DU-CAIRE

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Turriers. La commune s'étire le long du Grand Vallon au nord de celle du Caire et au sud de celle de Gigors. Le vallon encaissé est entouré de montagnes abruptes, mais offre cependant quelques espaces plus larges favorables aux cultures vivrières, principalement au nord du chef-lieu, dans le quartier actuel de Saint-Barthélemy. C'est là qu'apparaît pour la première fois Faucon. Le territoire est particulièrement lié à partir du XI^e siècle à la *villa Jugurnis*, siège d'une possession des moines de Saint-Victor depuis la période carolingienne (voir Gigors).

186. La chapelle Saint-Barthélemy

Après la restitution de la *villa Jugurnis* aux moines de Saint-Victor en 1045, ceux-ci reçoivent plusieurs donations dont quatre sont situées à Faucon²¹². La dernière, en 1062, la plus importante, est faite par le vicomte de Gap Isoard qui offre à l'abbaye la moitié de la condamine qu'il possède *in castello Falcone*. Les limites de cette condamine sont indiquées au moyen des quatre points cardinaux et permettent de la situer dans le quartier de Saint-Barthélemy actuel, dit également *La Clastre* au XIX^e siècle²¹³. Ce n'est qu'à la fin du XI^e siècle que nous apprenons qu'elle est dotée d'une église sous le titre de Sainte-Marie²¹⁴. Elle apparaît ensuite en 1113 et 1135 en même temps que celle de Faucon dédiée à saint Pons²¹⁵. C'est au cours de cette même période que se construit le *castrum Falcone* avec une tour élevée sur la colline dite *le Château* qui surplombe le village.

Il est probable que l'église Sainte-Marie a été élevée au moment où les moines ont pris possession de la condamine, Isoard n'aurait pas manqué de la citer si elle existait déjà. Son statut de paroissiale a été vite détrôné par l'église du *castrum*. Mais les moines possédaient toujours les terres qui leur rapportaient en 1698 quelque 5000 kilos de céréales²¹⁶. Au fil du temps, des guerres et de la peste, Sainte-Marie est ruinée et abandonnée. Réparée plusieurs fois, le curé de Faucon devait y célébrer une messe une fois par an, cérémonie qui donnait l'occasion aux habitants de s'y rendre en procession²¹⁷. C'est ce que relate le coutumier de 1835 : *il n'y a dans cette paroisse qu'un seul usage particulier, c'est une procession faite la seconde fête de la Pentecôte sur le chemin de Faucon à deux stades de Gigors*. Réparée une dernière fois suite au legs testamentaire d'un habitant de Faucon en 1895, le pèlerinage surviva jusqu'en 1914²¹⁸. Elle avait changé de titulaire, sans doute suite à la peste, adoptant saint Barthélemy, jugé sans doute plus efficace pour conjurer les fléaux.

L'édifice subsiste encore sous la forme de quatre murs ne dépassant pas 1,70 m de hauteur avec un chevet plat orienté à 80 °. L'appareil est en tout-venant lié au mortier de chaux. Seule, la base des murs présente un appareil plus soigné, lité, en pierres équarries de moyen module. L'entrée, à l'ouest, ne présente plus qu'un seul piédroit encore en place composé à la base de pierres calcaires, puis de pierres de tuf. Il subsiste la trace d'une ouverture bouchée dans le mur de chevet. Les murs sont peu épais, 0,50 m, et il est probable qu'il n'y eut jamais de voûte, seulement une charpente en bois. Un mur contrefort cependant a été adossé contre le mur sud, côté pente, pour le renforcer. La surface intérieure offre une contenance de 24 m². Aux alentours, des ossements sortent de terre lors des cultures.

Synthèse

C'est l'un des rares cas où l'on peut avancer relativement sûrement une date d'édification, fin XI^e siècle. L'édifice a été construit peu d'années avant l'église du *castrum*, au moment où celui-ci va transformer radicalement l'organisation de la société, passant d'un habitat dispersé en fermes et petits hameaux au village groupé réunissant l'autorité seigneuriale et religieuse. Elle est élevée en plein champ, près d'un ruisseau et des terres arables, le chevet orienté vers l'est et d'une faible superficie, avec un cimetière, caractéristiques tout à

²¹² Vers 1050, deux pièces de vignes ; en 1054 une autre vigne ; en 1058 la moitié d'un manse *in castello Falcone* (CVS n° 696, T II, p. 37-38 ; n° 693, T II, p. 35-36 ; 694, T II, p. 36-37).

²¹³ CSV n° 692, T II, p. 34-35. *Terminatur vero ipsa terra : ab oriente, rivo de Cumba Fera ; ab occidente, medietas de ipsa condamina ; a meridie, supradicto rivulo ; ab aquilone, monte Solemiaco*. Le ravin de Combe Fère porte encore ce nom.

²¹⁴ CSV n° 699, T II, p. 42. Cette charte non datée est établie par l'archevêque d'Embrun Lantelme (1080-1105).

²¹⁵ CSV n° 844, confirmation par Innocent II et n° 848, par Pascal II.

²¹⁶ Affouagement de 1698, ADAHP C 41.

²¹⁷ Renseignements fournis par les affouagements de 1698 et de 1775 (AD AHP C 41 et 26).

²¹⁸ Le 2 avril 1895, Joseph Isnard de Faucon, rédige son testament où il lègue à la Fabrique la somme de 300 francs *pour être affectés à la réparation et à l'ameublement de la chapelle votive rurale dite de Saint-Barthélemy* (Délibérations du conseil municipal, archives communales, mairie).

fait conformes aux premières églises rurales. Ici encore, une procession votive attirait les paroissiens vers l'église originelle.

FONTIENNE

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Saint-Etienne-les-Orgues. Cette petite commune de 818 hectares est située au nord de Forcalquier et au sud de Saint-Etienne-les-Orgues. Elle n'a jamais dépassé les 186 habitants (en 1851). Le toponyme ne signifie pas la *fontaine de Diane*, comme certains l'affirment, mais provient d'un gentilice latin *Fonteius*, avec le suffixe *-ana*, désignant un domaine gallo-romain, le *domaine de Fonteius* (Rostaing, p. 402-403). On a également situé les deux *colonicae in Fontelaigas* du polyptique de Wadalde de 814 à Fontienne, alors que l'*ager Sinica* auquel elles appartiennent est placé à Castellane²¹⁹. En fait, le toponyme n'apparaît qu'aux alentours de 970, *villa Fonte Jana* (CSV I p, 591, n° 598). Le site garde encore son appellation de *villa* en 1055 où *l'église sous le titre de Saint-Pierre, prince des apôtres, édifiée dans la villa appelée Fontelana avec son cimetière est donnée et rendue par Gérard évêque de Sisteron à St-Victor* (CSV II, p. 20-21, n° 680). Le texte dit bien *reddo et dono*, ce qui laisse entendre qu'il s'agit d'une ancienne possession victorine spoliée lors des troubles du Xe siècle. L'église est ensuite citée par les pouillés en 1274, *ecclesia de Fontiana* (p. 115). Il est probable qu'elle soit d'origine carolingienne, son existence étant déjà assurée au milieu du XIe siècle et sans doute fondée par Saint-Victor lors de sa première occupation. En outre, une nécropole à sarcophages a été signalée aux abords de l'église (CAG, p. 199-200). D'après R. Collier, *les survivances de cette église peuvent être attribuées au XIIIe siècle avancé* (p. 139).

187. Chapelle Sainte-Anne

Curieusement, en 1859, 1863 et 1868, les visites pastorales annoncent qu'il n'existe aucune chapelle rurale, puis le 11 juin 1888 apparaît la *chapelle rurale dédiée à sainte Anne*. Elle figure pourtant sur la carte de Cassini de 1788 à peu de distance au nord du village. Sur les cartes actuelles, elle est située à l'est du village.

Synthèse

Il semble que le site de Fontienne puisse remonter à l'époque du haut Moyen Age. La survivance du titre de *villa*, la titulature à saint Pierre, la restitution faite à Saint-Victor au milieu du XIe, les tombes à sarcophages siècle plaident pour cette hypothèse.

²¹⁹ E. SAUZE, « Le polyptique de Wadalde : Problèmes de toponymie et de topographie provençales au IXe siècle », *Provence Historique*, 1984, p. 16. J.-P. POLY, op. cité, p. 83.

FORCALQUIER

Faisait partie du diocèse de Sisteron et était chef-lieu de viguerie, aujourd'hui chef-lieu de canton. Nous ne pouvons nous étendre ici sur l'histoire de cette commune qui est dense et riche, mais seulement apporter quelques précisions sur une des églises rurales et mettre en évidence quelques points remarquables propres à servir notre étude ²²⁰.

188. Saint-Promasse

C'est le site le plus ancien puisque cité en 814 par le polyptique de Wadalde. La *villa Betorrida* est la sixième possession de l'abbaye de Saint-Victor comprenant 35 exploitations dont plusieurs ont pu être localisées aux alentours proches de Forcalquier (CSV II, F, p. 637-639). Parmi celles-ci, les collongues *in Carmillo Sancto Promacio, presbiterado* (n° 11) et *in Massimiana Sancto Promacio, de illo presbiterato* (n° 25). Le terme *presbiteratus* désigne une église, ici sous le titre de saint Promasse, qui perçoit les revenus de deux collongues pour son entretien. Le toponyme *Carmillo* se retrouve aujourd'hui dans le *ravin des Charmets* qui passe au nord de Saint-Promasse et avec une bastide *Charmet* avec le cadastre napoléonien de 1813, section D 3. La carte de Cassini mentionne une chapelle à *Chaumelle*.

Les évènements du Xe siècle ont dû causer la perte de l'église, car en 1030 l'évêque de Sisteron Frodon encourage Aribert et sa femme Lautilde à construire une église, sous le castrum *Furnocalcario*, en l'honneur de saint Promasse et saint Maurice, soit saint Romain. L'évêque donne dans le même temps, de son alleu, la moitié d'une modifiée de vigne et une autre de terre (CSV II, n° 678, p. 18-19). Puis en 1044 le comte de Provence Guillaume Bertrand rend et donne (*reddo et dono*) à l'abbaye de Saint-Victor le lieu de Saint-Promasse que les moines avaient perdu autrefois et qui avait été ruiné de fond en comble (*antiquitate jam perdidit ac funditus amiserat*). La restitution est accompagnée de manses, de vignes, de terres, et de toutes les choses qui se trouvent aux alentours. Sont témoins une grande partie des évêques de Provence et en conclusion sont répétés les termes de donation et de restitution, *donum sive redditionem* (CSV II, n° 659, p. 3-6).

Il ne reste rien de l'église primitive ni de celle construite au XIe siècle, celle qui subsiste date du début du XIIIe siècle et sert de hangar agricole et de grange.

Synthèse

Sur un site antique la *villa Bettorrida* était desservie par une église dédiée à saint Promasse. Aujourd'hui dans la banlieue est de la ville, elle était alors en pleine campagne. L'abondance des documents permet d'affirmer avec certitude la présence d'une église à l'époque carolingienne, puis sa complète destruction au cours du Xe siècle, mais encore dans les mémoires au début du XIe siècle. Revitalisée par des dons et le service des moines au XIe siècle, elle surgit de nouveau pour connaître encore une fois une triste fin.

²²⁰ Bibliographie succincte : C. Bernard, *Essai historique sur la ville de Forcalquier*, Forcalquier, 1905. Provence Romane 2, p. 234-235, sur Notre-Dame et Saint-Mary, Notre-Dame du Marché, Saint-Jean, Saint-Promasse. PR, n° 20, 1997, *Les Chapelles de Forcalquier*. PR, *Sanctuaires, pèlerinages et romérages au diocèse de Digne*, 2009, p. 108-118, sur Notre-Dame de Fougères, Chapelle Saint-Marc, Chapelle Saint-Pancrace, Notre-Dame de Provence. R. Collier, p. 92, 152, 164-165, 170, 186-187, 218, 234-235. Elliot 1, p. 124-151. Sur les nombreuses découvertes archéologiques, CAG, n° 088, p. 201-207.

LE FUGERET

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Annot. La commune est située au nord d'Annot et arrosée par les torrents de la Vaïre et du Coulomp. Dans un milieu très montagneux, le territoire de 2838 hectares est composé de nombreux hameaux et fermes isolées, ce qui a favorisé l'éclosion de plusieurs lieux de culte. Le hameau le plus important est celui d'Argenton qui va former une paroisse à part entière. On a vu dans la monographie consacrée à Annot l'emprise au XI^e siècle de la famille de Pons Sylvain sur tout le territoire environnant, puis les nombreuses donations qu'elle fit à l'abbaye de Saint-Victor. Mais au Fugeret, le prieuré dépendant de ce monastère n'apparaît pas avant 1337, *prioratus de Folgairreto* (CSV II, n° 1331, p. 623). La commanderie de Rigaud (Alpes-Maritimes) possédait une maison au Fugeret, petit établissement de peu d'importance²²¹. L'église paroissiale dédiée à saint Pons est citée en 1351 avec le *prior de Fougairreto*, puis en 1376, *ecclesia de Figayreto* (Pouillés, p. 262 et 264).

Paroisse du Fugeret

189. La chapelle Saint-Pierre

Si saint Pons est le titulaire de l'église paroissiale, le patron de la paroisse est saint Pierre. Or, il existe à l'est du village une *chapelle Saint-Pierre, perdue dans les bois, sur le versant d'un haut relief dominant la clairière de la Rouïe. En ruine, elle comportait une travée voûtée d'arêtes (voûte effondrée) et une abside en appareil de taille assez grossier, XI^e siècle.* (Collier, p. 58). Elle est signalée par les cartes IGN à l'altitude de 1284 mètres. Elle est citée plusieurs fois lors des visites pastorales du XIX^e siècle, à partir de 1858 jusqu'en 1899 où elle est dite *chapelle rurale sur la montagne* et où l'on dit une messe une fois par an. C'est ce que relatait déjà l'abbé Féraud, *la fête patronale du lieu se célèbre le 29 juin (Saint-Pierre et Paul), avec bravade. On va ce jour en procession à la chapelle de ces saints, bâtie dans un désert à deux lieues de la paroisse* (p. 295).

190. Chapelle Notre-Dame de la Salette

De 1858 à 1876, il n'existe que deux chapelles rurales dépendant de la paroisse du Fugeret. Le 15 novembre 1876 on apprend qu'il y a eu une *construction depuis la dernière visite : chapelle dédiée à Notre Dame de la Salette et achat d'une station à disposer sur le chemin qui conduit à cette chapelle.* L'enquête sur les lieux de culte de 1899 affirme qu'elle a été construite en 1874 et qu'on y dit la messe *au gré des fidèles*. La date gravée sur le fronton indique 1873. Elle est toujours en état.

191. Chapelle Notre-Dame

Elle est située à quelques pas au nord du village et dédiée à la Vierge selon les visites pastorales. On y dit la messe *au gré des fidèles* selon l'enquête de 1899. Elle aussi est encore en bon état.

192. Chapelle du hameau de Bontès

Elle n'est citée qu'en 1899 : *petite chapelle au hameau des Bontés, une messe par an.* Elle est située au sud du village du Fugeret, au bord de la Vaïre, près de la route menant à Annot et dessert les hameaux de Béraud et de Bontès. Elle figure sur les cartes actuelles. Un guide touristique indique que *le hameau de Béraud possède les vestiges d'une ancienne chapelle d'époque romane qui fut transformée au XVII^e siècle, époque à laquelle appartiennent les quelques peintures murales que l'on peut encore y voir* (p. 283). La fiche *Quid ?* signale la chapelle en ruine avec des vestiges de fresques.

Paroisse d'Argenton

Cette paroisse est située au nord du Fugeret sur la rive droite du Coulomp et est composée de petits hameaux et de fermes dispersées à plus de 1300 mètres d'altitude. Encore plus au nord-est du village, au lieu-dit *le Villard*, subsistent les restes d'une centaine d'éléments épars d'un mausolée romain en grand appareil (CAG, n° 090, p. 207-209). L'église paroissiale est dédiée à Notre-Dame de l'Assomption mais n'est pas citée à la fin du Moyen Age et on ne connaît pas la date de sa fondation. Son architecture remonterait au XVII^e siècle. Ses patrons sont les saints Gervais et Protais.

²²¹ R. Collier, s'inspirant de Durbec, « Les Templiers en Haute-Provence », Bul. SSL, T XXXVI, 1960, p. 194-196.

LE FUGERET 189-195

A la fin du XIXe siècle, il existe trois chapelles rurales dépendant de la paroisse dont une a été construite durant cette période.

193. Chapelle Notre-Dame du Perpétuel Secours au hameau de la Béouge

C'est le 25 août 1884 que l'on apprend la *construction d'une chapelle au quartier de la Bauge*. Le hameau de la Béouge est situé au sud du village d'Argenton près du chemin conduisant au Fugeret. En 1899 on connaît sa dédicace : *chapelle de Notre Dame du Perpétuel Secours au hameau de Briauge*. Elle figure sur les cartes modernes.

194. Chapelle Saint-Jean-Baptiste au hameau de Chabrières

Elle n'est citée qu'en 1899 sous ce titre. Le hameau est situé au sud d'Argenton et de la Béouge, en bordure et sur la rive droite du Coulomp. Elle figure sur la carte de Cassini.

195. Chapelle Saint-Joseph

Elle n'est citée qu'en 1899 sur la paroisse d'Argenton, *chapelle Saint-Joseph à une demi heure, sur le chemin d'Aurent*. Il semble que cette chapelle ait complètement disparu et qu'il n'en reste aucune trace.

Synthèse

Il semble qu'il y ait eu aux alentours des XIe et XIIe siècles deux lieux de culte contemporains, l'église du village qui présente un chevet de la fin du XIe siècle et l'église Saint-Pierre que l'on date de la même époque (Collier, p. 58 et 139). Faut-il en déduire que l'église paroissiale était celle de Saint-Pierre et celle du village la *cella* des moines de Saint-Victor ? La procession votive à la chapelle et le patronage de saint Pierre abonderaient dans cette voie. Pour les autres édifices, ce sont des créations modernes, dues à l'étendue du terroir, à un habitat dispersé dans un milieu montagneux et peu commode d'accès. Deux d'entre eux ont été construits à la fin du XIXe siècle. La seule chapelle qui pose un doute, c'est celle du hameau de Bontès, qui pourrait être de l'époque romane.

GANAGOBIE

GANAGOBIE

Nous renvoyons le lecteur pour l'étude de cette commune aux livres et articles consacrés, non seulement au monastère, mais à l'histoire du plateau, en particulier la *Carte Archéologique*, n° 091, p. 209 à 215. *Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence*, Les Alpes de Lumière, n° 120-121, 1996, 259 pages. *Provence Romane 2*, Zodiaque, 1977, p. 97 à 164.

LA GARDE

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton de Castellane. La commune est située à 5 km au sud-est de la ville de Castellane, constituée par une vallée étroite, le ravin de Destourbes, dominée par des montagnes culminant au maximum à plus de 1800 mètres. Le territoire de 1663 hectares a accueilli un maximum de population en 1851 avec 250 habitants. En 1315, il en comptait 190 et seulement 40 en 1471 (Atlas, p. 176). La RN 85 ou Route Napoléon emprunte la vallée et d'anciennes voies antiques provenant des Alpes-Maritimes passaient sur son territoire.

Le castrum de *Gareda* est cité en 1278 et *l'ecclēsia dicti loci cujus est prior dominus G. Grossus et collatio ipsius ecclesie pertinet ad dominum episcopum Senecensem. Dominus rex est dominus dicti castris* (Enquêtes n° 869, p. 436). Les Pouillés de 1300 et 1376 confirment l'existence de l'église, *ecclēsia de Garda* ou *Gardia* (p. 290 et 292). Cette église paroissiale est sous la titulature de Notre-Dame des Ormeaux et la paroisse a comme patron sainte Anne. Elle est située au sud et à l'écart du village sur un petit mamelon. Elle présente une origine romane avec une voûte en berceau (XIIIe siècle) et des ajouts postérieurs qui la défigurent (Collier, p. 115). Mais il n'est pas sûr qu'elle soit l'église paroissiale originelle.

196. Chapelle Saint-Martin

En effet, quand l'évêque de Senez se rend dans la paroisse le 10 mai 1697, il relate que *au lieu de la Garde, église sous le titre de St Martin avec cimetièrre, puis nous nous sommes portés à la chapelle Ste Anne dud la Garde* (2 G 17, f° 48). Cette église Saint-Martin est située au pied d'un rocher à 1000 mètres au NE du village. Au XIXe siècle, ce n'est plus qu'une chapelle où l'on se rend en procession le jour de la fête du saint (1858). En 1870, on signale qu'on y a effectué des réparations. Elle est en bon état.

197. Chapelle Saint-Sébastien

Elle est placée sur la route menant à Castellane, à 600 mètres à l'ouest du village et figure sur la carte de Cassini. En 1858, on signale qu'on y va en procession le dimanche après la fête du saint. Elle est réparée entre 1866 et 1870 et se dresse encore aujourd'hui au bord de la route nationale. Chapelle de protection contre les fléaux et particulièrement contre la peste, elle peut avoir été édifée au XVIe ou au XVIIe siècle.

Synthèse

Le site de Saint-Martin avec son cimetière et la procession qui s'y rendait témoignent d'une première paroisse, sans doute castrale, avant que l'habitat ne se déplace dans la plaine, au bord de la route. Quand Mgr Soanen s'y rend en 1687, Saint-Martin est encore la paroisse et Sainte-Anne à la Garde n'est qu'une simple chapelle.

GIGORS

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Turriers. La commune est sise dans le bassin de Turriers, le village aux abords du *Riou Clair* dont la rive gauche offre de belles étendues de terres cultivables. Elle était le siège de la *villa Jugurnis* au Moyen Age et même depuis le haut Moyen Age. En effet, lors de la restitution en 1045 de la *villa* aux moines de Saint-Victor, nous apprenons qu'ils en avaient été chassés par les Sarrasins, les païens : *si effectivement le lieu même et les églises ont été possédés injustement par les moines de Brême pendant un temps assez long, c'est parce que les possessions marseillaises ont été abandonnées, leur monastère ayant été détruit autrefois par les païens*²²². Réoccupée par les moines de Brême, ancienne Novalaise, un plaid et un jugement de Dieu leur restituent la *villa* et ses églises sous l'autorité du vicomte de Gap Pierre de Mison.

198. Le prieuré Sainte-Marie et l'église Saint-Pierre

L'église de Gigors est en 1045 sous la titulature de saint Pierre ou de saint Jean, confirmée par les papes Innocent II en 1113 et Pascal II en 1135 uniquement sous celle de saint Pierre²²³. Le prieuré par contre est sous la protection de Marie²²⁴. On retrouve le même cas à Rosans où la *cella* est sous le titre de saint André et l'église du village sous celui de saint Arey²²⁵. L'église est située dans le village au lieu-dit *la Clastre* où ont été découverts, lors d'aménagements, des tombes sous *tegulae* et lauzes. L'édifice a subi de nombreux remaniements au cours des siècles, mais a gardé son orientation vers l'est. Il est maintenant dédié à saint Laurent, sans doute suite à la peste, comme beaucoup d'autres églises. Outre le chœur où s'élève le maître-autel, subsiste encore le bas-chœur délimité par une marche où se tenaient les moines du prieuré lors des offices paroissiaux.

Le prieuré n'a pas connu le même développement comme ceux de Rosans et de Ganagobie donnant naissance à un monastère florissant²²⁶. Les démêlés avec les seigneurs locaux qui l'ont privé et dépouillé d'une grande partie de ses biens n'ont laissé aux moines que la perception de la dîme et la charge et les revenus de quatre paroisses, Gigors, Faucon-du-Caire, Bellaffaire et Turriers²²⁷. Le prieuré était situé dans le village même de Gigors que nous avons pu localiser grâce à un cadastre du XVIIIe siècle. Il cite le prieuré comme confront au f° 47 pour la propriété de Jean Guibaud à feu Joseph : *maison, grenier, écurie et régale, chemin entre deux, au village, confronte de levant maison de Jean Baptiste Ricard, du midi et septentrion les chemins et le prieuré, du couchant bâtiment et régale des hoirs de François Tornatory*²²⁸.

Synthèse

La fondation de la *villa Jugurnis* est le fait de Saint-Victor et date de la période carolingienne, du moins antérieurement à la période sarrasine. Quand elle est restituée aux moines en 1045 c'est avec ses églises et la paroisse, *parrochia*. On peut donc estimer raisonnablement que l'église Saint-Pierre et celle du prieuré dédiée à Sainte-Marie ont été fondées dès la création du prieuré et de la *villa Jugurnis*.

²²² CSV n°691, T II, p. 32-34. *Siquidem eundemque locum vel ecclesias monachi Bremetensis coenobii aliquanto tempore injuste possederant ; utpote deficientibus possessoribus Massiliensibus, olim illorum monasterio a paganis destructo.*

²²³ CSV n° 691, 844 et 848. *Ecclesie sancti Petri sive sancti Johannis, Ecclesie sancti Petri de Gigoriis.*

²²⁴ CSV n° 692, T II, p. 34 : *cella sancte Marie de Jugornus* (1062) et bulle du pape Grégoire VII de 1084 : *cella sanctae Mariae de Gigoriis.*

²²⁵ *Saint-André-de-Rosans*, Actes du colloque de 1988. St. d'Etudes de HA, 1989, p. 29.

²²⁶ Une seule fois le prieuré est dit *monasterium* (en 1183, CSV n° 991, p. 443).

²²⁷ Voir les chartes du CSV n° 990, 992, 993 et 994 que nous ne pouvons développer ici.

²²⁸ ADAHP E dépôt 093 / 1. C'est le seul cadastre antérieur à la Révolution. Il semble être du milieu du XVIIIe siècle

GREOUX-LES-BAINS

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Valensole. Cette vaste commune de 6946 hectares est située dans la partie sud-ouest du plateau de Valensole, bordée à l'ouest par la Durance et traversée par le Verdon. Elle a connu une occupation humaine dès la Préhistoire et la Protohistoire, mais surtout à l'époque romaine grâce à ses eaux thermales (CAG n° 094, p. 215-225). La période du Moyen Age est également bien représentée. 100 feux, soit 500 habitants en 1315 avec une population qui dépasse les 1000 habitants aujourd'hui. Le territoire va connaître trois communautés, celles de Gréoux, du Rousset et d'Aurafrède. Elles apparaissent dans les Pouillés de 1274 avec le *capellanus de Gresolis* et le *prior de Gresolis*, le *prior de Rosseto* et le *prior ecclesie Beate Marie de Aurafrigida* ; auxquels il faut ajouter l'*Hospitalarius de Gresolis* (Pouillés, p. 105 à 108).

Après la mention de *Nymphis Griselicis* à l'époque romaine, Gréoux réapparaît, selon les auteurs, en 1096 quand l'évêque de Riez Augier fait don à l'abbaye de Montmajour de l'église Saint-Pierre²²⁹. Le texte, reproduit par GCN I (Inst. Riez n° XI, col. 371-372) ne mentionne pas Gréoux. On ne sait à quelle date, le prieuré aurait été cédé aux Templiers, puis à la suppression de l'ordre il serait revenu au chapitre de Riez. Ici encore, on ne possède aucune trace des Templiers, seulement une mention, à la fin du XIIIe siècle, d'une dépendance de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem²³⁰. Autre difficulté, le prieuré serait dédié à Notre-Dame-des-Ormeaux qui, en fait, est la titulerie de l'église paroissiale dans le village, alors que le prieuré est dédié à saint Pierre et est hors la ville. C'est ce que confirme la CAG, *église Saint-Pierre-hors-les-murs ou Saint-Pierre-lez-Gréoux* dans le quartier antique.

199. Le prieuré Saint-Pierre

Il était en effet situé dans le quartier antique où s'élevaient les thermes romains, à l'est du village et au sud de la route de Riez. Aujourd'hui, il est complètement détruit et ne paraît même pas sur la carte de Cassini. Nicolas Fabry, sieur de Peyresq, découvrit au XVIIe siècle un fragment d'un autel antique incorporé à l'autel de l'église. Ce qui laisse supposer que l'église du prieuré a été construite à l'emplacement d'un temple antique. L'inscription gravée dans la pierre révèle une dédicace dédiée aux divinités de la source thermale, les *Nymphis Griselicis*. Ce fut la première église paroissiale de Gréoux avant que ne se crée le castrum sur la colline et le village au pied. C'est elle qui est citée en 1274 avec le *prior de Gresolis*, tandis que l'église paroissiale du village est desservie par le *capellanus de Gresolis*. Ce qui veut dire que Montmajour est seulement en possession du prieuré et que l'église dépend de l'évêque de Riez. Cette dernière présente une origine romane avec de nombreux ajouts postérieurs (Provence Romane, p. 54 et Collier, p. 117-118). La présence d'un ordre templier ou hospitalier pourrait se révéler avec l'*Hospitalarius de Gresolis* cité en 1274, mais on ne peut en dire plus par manque de documents.

200. Le prieuré d'Aurafrigida ou la chapelle Notre-Dame-des-Œufs, sanctuaire de la fécondité

Le hameau de Aurafrède est situé sur la rive gauche du Verdon en face du village de Gréoux. Les seules citations que l'on connaisse remontent à 1274 avec le *prior ecclesie Beate Marie de Aurafrigida*, puis en 1351 avec l'*ecclesia de Aura Frigida*. Peu d'auteurs se sont intéressés à cette chapelle et au site²³¹. Aurafrède a été un petit fief à part entière, mais dont la durée de vie n'a pas dépassé la fin du XVe siècle, ayant été entièrement dépeuplé. Sur la colline dominant le hameau se dresse une chapelle dédiée à Notre Dame, celle citée en 1274. Elle faisait l'objet d'un pèlerinage particulier. Les jeunes filles en quête de mari, les femmes désirant un enfant, montaient à la chapelle portant des œufs. Elles en déposaient une partie dans des niches entourant l'autel et mangeaient les autres. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 précise : *chapelle Notre-Dame des Œufs. Messe le 25 mars, le 8 septembre et le lendemain de la première communion*. Abandonné juste avant la dernière guerre, le pèlerinage a repris depuis quelques années et la chapelle a été restaurée. La carte de Cassini signale la chapelle et indique l'*Hermitage ND*, le dernier ermite l'ayant occupé jusqu'en 1883. Les rares auteurs

²²⁹ C'est l'opinion de Féraud (Souvenirs religieux, p. 51-52). Abbayes et Prieurés (p. 65). Collier, p. 117. Alpes Romanes II, p. 54). Seule la Carte Archéologique est plus prudente pour accepter ces données (p. 216).

²³⁰ R. Collier, s'inspirant de Durbec, « les Templiers en Haute-Provence », Bul. SSL, T XXXVI, 1960, p. 196. Il ajoute que *les imposantes ruines de château des Templiers à Gréoux-les-Bains, renoncent à se parer du souvenir sombre et glorieux de l'ordre persécuté par Philippe le Bel, mais les légendes ont la vie dure ...*

²³¹ Regis BERTRAND, « Un sanctuaire de la fécondité en Haute-Provence : Notre-Dame des Oeufs », *Religion populaire. Le monde alpin et rhodanien*, n° 1-4, 1977, p. 173-181. Fernard BENOIT, *La Provence et le Comtat Venaissin*, Paris, 1949, p. 252. Robert BAILLY, *Chapelles de Provence*, Horvath, 1988, p. 28-29. Pat. Rel., n° 23, 2000, p. 17-19.

(Bertrand et Bailly) pensent que la chapelle a succédé à un culte païen, occupant le site d'un habitat gallo-romain, ou même a remplacé un sanctuaire de la fécondité de l'époque protohistorique.

201. L'église Saint-Pierre du Rousset

Le castrum du Rousset est cité en 1225 lors de l'hommage prêté par Boniface de Castellane pour plusieurs *castra* dont celui du Rousset (RACP, n° 104, p. 214). L'église apparaît peu de temps après, en 1274, avec le *prior de Rosseto*. C'est avec Bartel que nous apprenons qu'elle est dédiée à saint Pierre (p. 62). Rousset est situé à l'extrémité ouest de la commune, non loin de la Durance. L'habitat est dispersé et le site dominant est celui constitué par le château que l'on date du XVe, mais surtout du XVIIe siècle (Collier, p. 260). Il abrite une chapelle qui renferme une belle toile représentant l'Assomption. Dédiée à saint Pierre, ce fut l'église paroissiale d'origine. L'abbé Féraud rapporte qu'au XIXe siècle la paroisse de Rousset comporte une fraction de la commune de Gréoux et une autre de Valensole et que le service paroissial se fait dans la chapelle Sainte-Madeleine près de Villedieu sur la commune de Valensole, la chapelle du château n'étant qu'une *chapelle domestique*.

202. Chapelle Saint-Sébastien

Elle est située immédiatement au sud du village de Gréoux, non loin de la rive droite du Verdon. Elle figure lors des visites pastorales en 1860, 1866 et en 1872 où on dit qu'on a réparé la chapelle depuis la dernière visite. C'est avec l'abbé Féraud que l'on apprend que saint Sébastien est le patron de la paroisse que *l'on célèbre toujours le 20 janvier, avec bravade*. C'est ce que confirme l'enquête de 1899 : *chapelle Saint Sébastien patron de la paroisse, 4 messes par an*. Elle figure sur Cassini et sa fondation peut remonter au XVIe siècle, Sébastien étant un des protecteurs contre les fléaux.

203. Chapelle Sainte-Croix

Elle est citée en même temps que la précédente et est située immédiatement à l'ouest du village. En 1899, on y dit la messe en mai et en septembre. Elle est en état.

204. Chapelle Saint-Martin

Elle était située 1000 mètres au nord du village, au bord de la route conduisant à Valensole (D 8). Elle figure ruinée sur Cassini portant le nom de *St Martin le roubina*. La Carte Archéologique signale, *aux abords des ruines de la chapelle Saint-Martin, apparaissent de nombreux débris de céramiques romaines et médiévales* (p. 223). Encore un édifice religieux sur un site antique avec une titulature à saint Martin significative.

Synthèse

L'église du prieuré Saint-Pierre, élevée à l'emplacement d'un temple antique, paraît être une christianisation précoce d'un lieu païen. Notre-Dame-des-Œufs, si elle a pu servir un temps de paroisse, apparaît comme un sanctuaire lié à la fécondité qui aurait pu succéder à un rite païen. Son isolement sur un sommet, dominant le cours du Verdon et la ville de Gréoux, en fait un haut lieu sacré.

HAUTES DUYES

Cette commune au nom nouveau résulte de la fusion en 1974 des communes d'Auribeau et de Saint-Estève. Les Duyes est un torrent qui traverse les deux territoires du nord au sud. Le terroir est montagneux, l'habitat s'échelonnant entre 800 et 1000 mètres d'altitude en fermes isolées. Durant l'Ancien Régime, les deux communes faisaient partie de la viguerie de Digne mais Auribeau dépendait du diocèse de Gap tandis que Saint-Estève relevait de celui de Digne.

AURIBEAU

Le territoire est situé au nord de Thoard. Composé de 1202 hectares il accueillait 130 habitants en 1315, mais il n'en restait plus que 15 en 1471. Le maximum fut atteint en 1765 avec 201 personnes puis ce fut le commencement de l'exode, 160 habitants en 1851 et 16 en 1962 (Atlas, p. 161-162). Le *castrum de Auribello* est cité par Bouche au début du XIII^e siècle, puis lors de l'enquête de 1252 (n° 526, p. 351). La paroisse est desservie par un *prior de Auribello* en 1350 et 1351 (Pouillés, p. 88 et 93). Elle est sous la titulature de saint Pierre selon la visite de l'évêque de Gap en 1602 (ADHA, G 780). Selon l'abbé Féraud, *elle n'a de remarquable que son isolement dans un vallon garni de chênes* (p. 69). Effectivement la carte IGN la signale près de *Rosabeau* accompagnée du cimetière à 1100 mètres d'altitude et à 500 mètres au SSO d'Auribeau. Lors de la visite de l'évêque de Digne en 1683 celui-ci empiète sur le diocèse de Gap en citant le prieuré de Saint-Pierre (1 G 5).

205. L'église castrale Saint-Pierre

Au NO d'Auribeau, à presque 1300 mètres d'altitude, près du Col Saint-Pierre, subsistent les ruines de l'église castrale près d'une tour également en ruine. Le lieu-dit s'appelle le *Castellar de Saint-Pierre* (Collier, p. 311). La carte de Cassini signale une chapelle en état. On s'y rendait en procession *le 29 juin ou le dimanche suivant* selon le coutumier de 1835 (2 V 73). Mais déjà en 1857, *la chapelle rurale dédiée à St-Pierre sur la petite montagne de Lauche est humide et n'a aucun des objets nécessaires pour la célébration du culte*. La dernière citation date de 1872 où elle est *en mauvais état* (2 V 87).

206. Chapelle du château

Le château d'Auribeau est situé dans l'ancien village et est en grande partie ruiné, à part deux pigeonniers aux ailes des dépendances du château (Collier, p. 445). Il est daté en général du XVIII^e siècle et renferme encore une chapelle en mauvais état sous la titulature de saint Sébastien. Elle est signalée en 1865 comme *chapelle rurale en bon état, celle du château dont on ne sert pas* (2 V 87).

SAINT-ESTEVE

Cette ancienne commune est située immédiatement au nord de celle de Thoard et le castrum est mentionné en 1252 sous l'appellation de *castrum Sancti Stephani* (Enquêtes, n° 525, p. 351). L'église paroissiale est desservie par un chapelain, *cappellanus de Sancti Stephano* (Pouillés de 1351 et 1376, p. 256 et 258). Lors de la visite de l'évêque de Digne en 1683, il est relaté que *ledit prioré est sous le titre de Notre Dame des Touisses possédé par Me Jean Robert clec tonsuré de la ville d'Aix* (1 G 5). Achard confirme ces données : *Saint-Estève-lès-Thoard, paroisse dépendante de celle de Thoard. C'est un Prieuré simple sous le titre de N.D. des Touisses, desservi par un Vicaire. Il n'y a point de village, mais seulement une vingtaine de familles dispersées dans des bastides séparées les unes des autres. On trouve sur une petite éminence les débris d'une maison de Templiers que l'on nomme Casteou Vielh* (2, p. 406). Féraud apporte d'autres renseignements : *Saint-Estève. Il n'y a pas de village, seulement deux hameaux, les Reynaud et les Bois et 16 campagnes isolées. Population de 140 âmes. L'église est dédiée à Notre-Dame et desservie par un curé. Le choeur, dont la voûte est à plein cintre, était anciennement une chapelle rurale, que l'on aggrandit par la suite pour en faire l'église actuelle* (p. 66). Le *Casteou Vielh* signalé par Achard devait se trouver au SE de Saint-Estève, là où la carte IGN mentionne le *Ravin de Château Vieux*. Mgr Le Tellier lors de sa visite de 1683 décrit l'ameublement de l'église. L'autel du chœur est surmonté d'un *tableau représentant l'adoration des mages fort usé*. Dans la nef il y a également un autel avec un *tableau à platte peinture représentant la Ste Vierge, St Joseph et St Estienne*. Cette église se trouve à l'est du hameau des *Reynauds* accompagnée du cimetière.

207. Chapelle Notre-Dame

C'est lors de la même visite que l'évêque apprend que *Mathieu de Bachy coseigneur dudit lieu fonda une chapelle sous le titre nostre dame au lieu dit au sauves (?) et donna le capital de cent florins pour rétribution d'une messe par semaine ... par acte receu par Mre Grimaud notaire de Thoard l'an 1555 le vingt six novembre ... La susdite chapelle est présantement profanée par les religionnaires, que d'authaurité s'en sont emparés lors des guerres civiles et en font leur cimetièrre au grand scandale des fidèles ... Requérons qu'elle soit rétablie.* Cette chapelle n'apparaît nulle part et semble bien ne pas avoir été rétablie selon les vœux de l'évêque. Ce n'est que récemment qu'elle vient d'être restaurée. Le texte signale un foyer de protestants encore actifs en cette année 1683 ainsi que la date de fondation de la chapelle, 1555.

Synthèse

Le même processus apparaît dans les deux communes, un site perché concrétisé par une tour, puis un château établi dans la plaine près des habitations. L'église du castrum est attestée à Auribeau, mais rien sur Saint-Estève à *Casteou Vieilh*.

L'HOSPITALET

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Banon. La commune de 1935 hectares s'étire tout en longueur sur le versant sud de la montagne de Lure. Elle est limitrophe avec la petite commune de Saumane. Elle tire son nom d'une fondation d'une maison dépendant des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Cette fondation est confirmée en 1155 par l'évêque de Sisteron Pierre de Sabran et en 1156 par une bulle du pape Adrien IV (GCN, I, Inst. n° XIII et XIV, col. 450). Mais il est rappelé que les prédécesseurs de Pierre de Sabran, Girard II (1110) et Raimbaud (1135-1145), avaient déjà donné leur confirmation. Ce qui nous amène au tout début du XIIe siècle, peu de temps après la fondation de l'ordre en France. La donation consiste en une église, *ecclesia de Gironne*. Au début du XIIe siècle, le vocable l'Hospitalet n'existe pas, il n'apparaît qu'au début du XIIIe siècle, le territoire ayant pris le nom des Hospitaliers.

208. La chapelle Saint-Michel des Girons

Gironne, Les Girons aujourd'hui, est un petit hameau abandonné situé au nord de la commune à 1016 mètres d'altitude au carrefour de deux voies *anciennes*, l'une venant d'Apt, l'autre de Céreste et menant à Sisteron en franchissant la montagne de Lure par le Col Saint-Vincent (altitude 1287 m). Un peu au nord des Girons, à gauche du chemin, se dresse un mamelon dit *la Tour de Giron* (altitude 1225 m) où ont été repérées des traces d'habitation en pierre sèche que l'on date du haut Moyen Age²³². L'église des Girons est, au XIe siècle, l'église paroissiale du territoire. Le hameau fait suite à un habitat perché du haut Moyen Age et continue de contrôler la voie de passage. Quand les Hospitaliers s'installent, ils héritent de l'église et du territoire, mais créent un nouveau village en contrebas, l'Hospitalet, avec une nouvelle église qu'ils dédient naturellement à saint Jean-Baptiste. Celle-ci est, selon R. Collier, pour une bonne part romane, XIIIe siècle (p. 140). L'inventaire de 1906 estime sa contenance à 50 m² et reconnaît qu'elle a été *complètement restaurée par la commune vers 1865. Le clocher a été construit en entier à cette époque, 2 cloches, bien meublée*. L'église primitive de *Gironne* est encore paroissiale en 1274, citée par les Pouillés, *ecclesia de Giron* (p. 121), puis elle devient une simple chapelle rurale. C'est sous ce titre qu'elle apparaît au XIXe siècle et qu'on apprend qu'elle est dédiée à saint Michel. En 1859 elle est en bon état, en 1863 et 1866 elle a besoin d'être réparée, puis en 1871 il n'existe plus de chapelle rurale, signe de sa ruine. Il semble qu'elle ait été réparée depuis car elle figure sur la carte IGN.

Synthèse

L'église de Girons correspond à un lieu de culte élevé en temps de calme, qui pourrait correspondre au début du XIe siècle. Il fait suite à un habitat perché, *la Tour de Giron*, qui était sans doute équipé d'une église, mais dont on n'a pas retrouvé la trace. Quand les Hospitaliers arrivent sur le territoire ils créent un nouveau centre de vie et de culte, celui de Girons perdant son importance.

²³² Carte Archéologique, n° 095, p. 226. Collectif, *La Montagne de Lure*, Les Alpes de Lumière, n° 145-146, 2004, p. 286.

JAUSIERS

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Barcelonnette. Cette vaste commune de 10773 hectares occupe la moyenne vallée de l'Ubaye, dominée par des montagnes dépassant les 3000 mètres. Le village de Jausiers est situé à 1213 mètres d'altitude. L'étendue du terroir, la difficulté de circulation particulièrement en hiver, la multiplicité des petits hameaux et des fermes isolées ont incité l'autorité ecclésiastique, à partir du XVII^e siècle, à créer trois paroisses succursales, ces paroisses ayant elles-mêmes établi des chapelles dans plusieurs petits hameaux. C'est en effet, aux XVII^e et XVIII^e siècles que la population atteint son maximum, 1870 habitants en 1765 alors qu'elle n'en comptait que 720 en 1316.

Paroisse de Jausiers (Saint-Nicolas)²³³

C'est l'abbé Féraud qui détaille les hameaux dépendant de la paroisse : *village du Planet, hameaux la Fabrique, Chonenc, le Donayre, le Canton, les Magnans, les Bellarots, les Payans, les Mats, le Serre, l'Ubac, les Buissons, les Fortouls, la Murette, la Frache, le Plan. Eglise sous le titre de Saint-Jean-Baptiste et a pour patron saint Nicolas de Myre. Elle est fort belle et vaste. On fait remonter la construction de cette belle église au XIV^e siècle. Elle n'a point de clocher attendant, mais on en voit un bâti sur une hauteur, au-dessus du village, qui faisait partie de l'ancienne église sise en ce lieu.* Ce clocher domine encore le village à ses pieds et comme le souligne Féraud, il faisait partie de la paroisse castrale, perchée sur la colline, avant que l'habitat ne descende dans la vallée.

Ce sont les visites pastorales qui dénombrent les chapelles rurales dépendant de la paroisse de Jausiers. Il y en a cinq en 1858 dont deux en mauvais état, celles du *Calvaire* et du *Canton*. En 1876, celle du *Canton* est fermée car elle demande des réparations. En 1899, il n'en existe plus que trois, établies dans les *hameaux de la Frache, au hameau du Buisson, au hameau de Geynier, avec pour chacune d'elles la messe trois ou quatre fois par an en faveur des infirmes qui ne peuvent pas venir à la paroisse.*

Paroisse de Sanières (Saint-Sébastien)

Pour Féraud la paroisse dédiée à saint Sébastien se compose de *sept hameaux, Rua, chef-lieu, Forest-Haut, Saint-Flavi, Briançon, Peirrachons, les Davids. L'érection de cette paroisse est de l'année 1805, la construction de l'église actuelle de 1832. Elle est dédiée à saint Sébastien et bâtie en forme de croix.* Les visites pastorales dénombrent trois chapelles rurales en 1876. L'enquête de 1899 les situe *au quartier de Flavy, ancienne église paroissiale, au quartier du Forest-Haut et au hameau des Davids.*

Paroisse du Lans (Notre-Dame du Bois)

Elle est composée selon l'abbé Féraud de *13 hameaux, le Serre, chef-lieu, le Villard, le Serret, les Coffoux, les Posivians, les Brayes, les Gréoux, La Rua, Saint-Antoine, la Grande et la Petite Chalanette, la Prégonde. L'église paroissiale, sis dans le chef-lieu, a été construite en 1751. C'était jadis une annexe de Jausiers. Elle est sous le titre de l'Annonciation.* Le 19 juillet 1876 sont recensées *deux chapelles rurales, dont celle de St-Jacques est à interdire.* Elles sont établies *aux quartiers de Serret et la Chalanette. Messe de loin en loin et le 13 juin et le 27 septembre* d'après l'enquête de 1899. Elles sont sous la titulature respectivement de Saint-Jacques et de Saint-Antoine d'après une visite de 1912.

Un état des décimes des chapelles et chapellenies de 1742 établi par l'abbé Albert nous renseigne sur les titulaires (II, p. 226). A Gainier et à la Frache, il y a deux chapelles dédiées à saint Sébastien.

209. Notre-Dame des Prés Hauts, haut lieu de pèlerinage

Il faut mettre à part, non plus une chapelle succursale, mais un sanctuaire virtuel de pèlerinage, *celui de la montagne des Prés Hauts où l'on dit la messe le 25 juin* (citation du 17 mars 1912, 2 V 93)). Dédié à Notre-Dame, il est en effet situé à 2218 mètres d'altitude, dans la montagne, isolé de tout. Le pèlerinage a encore lieu aujourd'hui et se fait le dernier samedi du mois de juillet selon le site Internet de l'évêché de Digne, avec une messe dite *des bergers.*

²³³ Féraud, p. 201-205. Visites pastorales de 1858, 1860, 1867 et 1876 (2 V 86) ; de 1884 et 1912 (2 V 93). Enquête de 1899 (2 V 73). Albert I, p. 218-219.

LA JAVIE

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune couvre 3727 hectares. Le village est implanté à quelques 800 mètres d'altitude au confluent de la Bléone et de l'Arigeol. Une large plaine s'étale sur la rive droite de la Bléone, favorable aux cultures fruitières. Mais cet avantage est contrarié par les débordements de la rivière et des ravins qui descendent de la montagne au nord. Le territoire a eu une réelle importance durant l'Antiquité et le haut Moyen Age. Il est probable qu'il a été le chef-lieu de la tribu des *Galitae* durant la période protohistorique, mais surtout et cela avec certitude qu'il a été le chef-manse de l'*Ager Caladius*, possession de Saint-Victor à partir du début du VIIIe siècle. Le vocable *Chaudol* représente l'avatar de ses origines antiques et médiévales²³⁴.

Au XIe siècle, il existe deux communautés, celle de La Javie et celle de Chaudol. Cette dernière, qui réunit 26 feux en 1315, quelques 130 habitants, est jointe à la fin du XVe siècle à celle de La Javie, mais va cependant constituer une paroisse à part entière. Une autre commune, Esclangon, sera réunie à La Javie, plus tardivement, en 1973.

CHAUDOL

210. Sainte-Colombe

Au XIe siècle, Chaudol fait partie du prieuré de Saint-Victor qui regroupe les églises de Chaudol, de La Javie et du Clucheret (commune de Beaujeu). Le siège du prieuré est à La Javie. C'est tout ce qui subsiste de l'immense domaine de l'*Ager Caladius* des VIIIe et IXe siècles. Le prieuré, *cella de Caudol* ou *Caldol*, est cité en 1079 en même temps que celui du Clucheret (CSV II, n° 843, p. 218). Mais on ne connaît pas sa titulature avant 1484 sous l'appellation *locus de Chaudolo sive Sancta Columba* (Isnard p. 142). C'est sous ce titre de *Sainte-Colombe* que Chaudol est cité par la suite lors des affouagements de 1698 et de 1728 accompagné de La Javie. Le curé de La Javie est secondé par un vicaire qui dessert Chaudol et Le Clucheret et Achard ajoute : *le Prieuré est conféré par le Chapitre noble de S. Victor de Marseille et le Prieur nommé à la Cure*. Il précise que *le dernier jour de l'année, dédié à Ste Colombe est consacré à la fête du hameau de Chaudol*. Lors de la visite de l'évêque en 1683, Sainte-Colombe a toujours le titre d'église, mais au XIXe siècle, elle est réduite à une simple chapelle rurale (visites de 1871 et de 1890). En bon état encore aujourd'hui, elle est jointe au cimetière de la communauté.

LA JAVIE

Le territoire dépend, on l'a vu, de Saint-Victor et est le siège du prieuré. Mais le chapitre de Digne est également présent. Il possède des biens à *La Roche des seigneurs de La Javie* et à *Chaudol*. Ces biens sont confirmés en 1180 par le pape Alexandre III (Isnard, p. 136). Le *castrum de Gavesa* apparaît encore en 1252 et c'est à cette date que l'on constate un péage sur les troupeaux d'ovins provenant de la région de Seyne et sur les bois flottés qui descendent la Bléone. Le comte de Provence en perçoit la moitié et une part sur trois (Enquête, n° 494, p. 346). Le *capellanus de Gaveda* est cité en 1351 et 1376 (Pouillés, p. 256 et 257). L'église est sous la titulature de Sainte Catherine selon l'évêque Le Tellier en 1683, sous celle de sainte Madeleine selon Achard avec comme patronne sainte Catherine. Pour Féraud, elle est dédiée à saint Jean-Baptiste et la fête patronale se fait à la sainte Madeleine, le 22 juillet. Aujourd'hui c'est Madeleine qui est la titulaire et Jean-Baptiste patron (Site Internet du diocèse). R. Collier donne l'inverse (p. 378). A quel saint se vouer ?

211. Chapelle Notre-Dame et la Roche des seigneurs

Si le prieuré de Saint-Victor devait se trouver quelque part dans le village actuel de La Javie, le *castrum de Gaveda* ou *Gavesa* est situé sur la colline qui domine le village, au confluent de la Bléone et de l'Arigeol. En 1069, Arbert de Mison et sa femme Gisla font don à Saint-Victor de la moitié du *castellum de Gaveda* (CSV II, n° 742, p. 90). Un château y est élevé ainsi qu'une église dédiée à Notre Dame. Achard, en 1788, reconnaît que *l'on voit sur le sommet de la colline à laquelle le Village est adossé, les restes d'un Château que la tradition attribue aux Chevaliers du Temple*. Féraud recopie textuellement, comme bien souvent, le texte de son

²³⁴ Nous ne pouvons ici évoquer tous les textes concernant l'*Ager Caladius*, la plus grande possession victorine de Saint-Victor avec 80 exploitations en 814, depuis son origine au début du VIIIe siècle, usurpée lors des troubles de 737, puis restituée en 780, enfin complètement anéantie au Xe siècle lors des invasions musulmanes et des guerres intestines. Une partie du domaine est cependant rendue aux moines au XIe siècle.

prédécesseur : on voit sur le sommet de la colline à laquelle elle est adossée, les restes d'un château que la tradition attribue aux Chevaliers du Temple. Le castrum va être vite abandonné au profit de l'habitat dans la plaine, plus commode et l'église castrale va devenir une simple chapelle rurale. C'est sous ce titre qu'elle est citée en 1890, *chapelle de la Sainte Vierge sur la colline Notre Dame, en mauvais état*. En 1899, *la chapelle rurale de Notre Dame, au-dessus de la Javie ; procession le 25 mars avec messe, vêpres et bénédiction des fruits de la terre*. Aujourd'hui, le pèlerinage a lieu de lundi de Pâques.

212. Chapelle de la Visitation à la Bouisse

La Bouisse est composée de deux hameaux, *Haute* et *Basse*, auxquels il faut ajouter le hameau de *la Bouze*. Lors de l'affouagement de 1774 il y a *deux maisons habitées au hameau de Bouze, et sept à celui de la Bouisse* (C 25). Ce n'est qu'en 1890 que l'on apprend qu'il existe une chapelle rurale à la Bouisse avec un cimetière et qu'elle est en mauvais état. C'est l'enquête sur les lieux de culte en 1899 qui nous renseigne sur sa titulature, la Visitation et qu'elle est à 7 kilomètres du chef-lieu. On y célèbre *la messe et les vêpres le 2 juillet et pour la fête de S. Roch*. Aujourd'hui, il ne subsiste que deux oratoires dédiés à saint Marc et à saint Jean à la Bouisse Basse.

ESCLANGON

Jusqu'en 1973, Esclangon formait une commune à part entière. Son territoire de 1388 hectares n'offrait aux habitants que 6 % de terres agricoles, 2 % de pâtures et 92 % de terres incultes (cadastre de 1830). Aussi, il fut très peu peuplé, ne pouvant nourrir plus de 100 personnes, maximum atteint en 1851. *Sclangone* est cité par le polyptique de 814 avec trois exploitations dépendant de l'*Ager Caladius* aux mains de Saint-Victor.

213. Le Viel Esclangon

Esclangon ne réapparaît seulement qu'en 1252, *castrum de Sclango* (Enquêtes n° 540, p. 354) et l'église avec un *cappellanus de Esclangon* en 1351 (Pouillés, p. 256). Il faut situer cet ensemble non pas au village actuel, mais à ce qu'on appelle maintenant sur les cartes *le Viel Esclangon*. Le cadastre de 1829 appelle le lieu *le Château* qui forme d'ailleurs la section A avec un petit hameau dit *le Château* composé de quelques maisons. *Casteau*, selon la carte de Cassini, va être abandonné au profit d'un nouvel habitat situé plus au sud qui va reprendre le nom d'Esclangon avec une nouvelle église dédiée à saint André. Mais on ne sait à quelle époque a eu lieu ce tranfert d'habitat, peut-être au début du XVI^e siècle après le long épisode de la peste et des guerres civiles. Aujourd'hui, il n'existe plus que des ruines et des lambeaux de murs du château.

Synthèse

Chaudol a été le centre de la *villa* qui porte son nom et dont les 80 exploitations s'étendaient dans toute la Haute-Bléone. L'emprise des moines de Saint-Victor s'est étendue au cours des VIII^e et IX^e siècles. Il existait probablement une église durant cette période, celle de Saint-Damien, dite *presbiterato Sancto Damiano de Caladio* et qui était entretenue par les produits d'une bergerie sise à *Casa Nova* (CSV H 75). Il est probable que l'église Sainte-Colombe en soit le successeur. A la Javie on constate le déperchement de l'habitat, de la Roche-des-Seigneurs au village établi dans la plaine. La première église paroissiale devient alors une simple chapelle vers laquelle on se rend tous les ans en pèlerinage. Le même processus s'effectue à Esclangon.

LAMBRISSIE

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie du Val de Barrême, aujourd'hui dans le canton de St-André-les-Alpes. Le territoire apparaît assez tardivement, en 1237, avec le *castrum de Lambruscha* (RACP n° 279, p. 364). Il s'étire du nord au sud sur une superficie de 2178 hectares, à l'est de Digne et au nord de Saint-André-les-Alpes. Il est parcouru par le torrent de l'Encure sur les berges duquel se sont installés les principaux hameaux à une altitude moyenne de 1100 mètres. L'église paroissiale est citée par les Pouillés vers 1300 et en 1376, *ecclesia de Lambrusca* (p. 289 et 292). Elle est sous la titulature de Notre-Dame de la Consolation selon la visite de l'évêque de Senez en 1703 (2 G 17). Lors de cette même visite sont citées deux chapelles rurales.

214. Chapelle Notre-Dame, église castrale

Elle est située à un kilomètre à l'ouest du village *sur la pointe d'une haute montagne* comme le reconnaît Mgr Soanen en 1703. Elle est dédiée à Notre-Dame de Consolation, comme celle du village. Cassini la nomme *ND du Mont*. A 1352 mètres d'altitude, selon R. Collier, *sur une hauteur dominant le village et près de la chapelle Notre-Dame, s'encastre dans le sol le soubassement d'une tour, sans doute carrée de section, avec blocage et parements de pierres de taille, du Moyen Age* (p. 310). C'est là que se trouvait le *castrum de Lambruscha* et la première église paroissiale. L'ensemble a dû être abandonné au cours du XVe siècle. La population qui comptait près de 300 habitants en 1315, ne dépassait pas les 90 en 1471, soit seulement 18 foyers répartis sur le terroir. Devenue simple chapelle rurale, les paroissiens ne vont pas oublier leur première paroisse. Ils s'y rendent en procession le 15 août et l'abbé Féraud rapporte que le jour de la fête patronale, ce même 15 août, les abbés et abbatesses font les honneurs de la fête (p. 101). Le coutumier de 1835 reconnaît que *le 15 août, a lieu une procession à une chapelle rurale où l'on dit la sainte messe*.

215. Chapelle Saint-Damase

Le nom a subi plusieurs avatars. En 1703, il s'agit de saint *Dalmas*, puis à partir de la carte de Cassini et tout au long du XIXe siècle on a affaire à saint *Damase*, aussi bien lors des visites pastorales qu'avec le cadastre de 1837. Aujourd'hui, les cartes indiquent *sainte Damase*. Dalmas fut évêque de Rodez et mourut en 581, fête de 13 novembre. Damase, d'origine espagnole, fut pape de 366 à 384, fête le 11 décembre. Il semblerait qu'on puisse adopter Damase car, avec le coutumier de 1835, il est écrit : *le 11 décembre, saint Damase. L'on dit une messe à une chapelle rurale dédiée à ce saint*. Elle est citée jusqu'à la fin du XIXe siècle, en bon état. Aujourd'hui, elle est en ruine. Elle est signalée par la carte IGN à 1000 mètres au NNO du village. Cette chapelle, près d'un ruisseau, en milieu ouvert, pourrait relever de ces premières églises pré castrales mais seules ces indications fragmentaires peuvent le révéler.

Synthèse

Ici encore on reconnaît l'abandon du site perché pour un établissement dans la plaine, avec le délaissement du château et de l'église paroissiale. Saint-Damase, par contre, est plus difficile à interpréter. Son implantation permet de le classer peut-être parmi les premières paroisses rurales en milieu ouvert.

LARCHE

LARCHE

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Saint-Paul-sur-Ubaye. Commune de montagne de 6886 hectares elle est frontalière avec l'Italie avec laquelle elle communique par le Col de Larche ou de la Madeleine (1991 m). La première citation date du début du XIIIe siècle, *Villa de l'Archa* (Bouche I, p. 265). Cet auteur fait remarquer, comme le relate l'abbé Albert, que Larche a le titre de ville et non de castrum, ce qui laisse supposer que ce village *devait être anciennement un des plus considérables de la vallée* (I, p. 234). On ne connaît pas sa population en 1315, car il était rattaché à cette époque à Meyronnes. Il comptait 876 habitants en 1765 et 700 en 1851 (Atlas, p. 190). De 1388 à 1713, la commune faisait partie du duché de Savoie. En 1783 l'abbé Albert dénombre *90 familles au chef-lieu, 13 à Malbois et 40 à la maison Méane*. Il ajoute que la séparation de la paroisse d'avec Meyronnes a été faite depuis trois ou quatre siècles et celle de la communauté ne l'a été que depuis le milieu du siècle dernier.

A l'époque de l'abbé Albert, il n'existe qu'une seule paroisse avec *une église sous le titre de S. Pierre aux liens, dont la fête se célèbre le premier août. Elle est desservie par un curé et un vicaire. Il y a encore pour l'ordinaire un prêtre au hameau de la maison Méane, qui y dit la messe les dimanches et fêtes. C'est au cours du XIXe siècle que Maison-Méane fut érigée en paroisse, comme le relate l'abbé Féraud, elle ne compte que quelques années d'existence* (p. 221). Il ignore son titulaire mais on sait qu'il s'agit de sainte Marie-Madeleine. Un nouvel édifice construit après la dernière guerre a remplacé l'ancienne église²³⁵.

²³⁵ PR, *Sanctuaires, pèlerinages et romérages au diocèse de Digne*, 2009, p. 139-140.

LARDIERS²³⁶

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Saint-Etienne-les-Orgues. La commune de plus de 3000 hectares s'étire du nord au sud sur le versant sud de la montagne de Lure. Elle occupe une vallée entourée de collines boisées et traversée par un vieux chemin qui, rejoignant l'Hospitalet, franchit la montagne de Lure au col Saint-Vincent. Un autre chemin passait plus à l'est et franchissait la montagne à la *Baisse de Malcort* (1369 mètres d'altitude). Lardiers est remarquable par son oppidum *Le Chastelard*, d'abord occupé par un habitat protohistorique, puis transformé à l'époque romaine en sanctuaire qui a livré un nombre considérable de matériel (CAG, n° 101, p. 238-252).

Lardiers fait partie de ces territoires qui sont confirmés aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem au milieu du XIIe siècle. On a déjà rencontré l'Hospitalet, mais il faut y ajouter Les Omergues, Saumane, ainsi que Ongles pour une courte durée, tous situés dans la montagne de Lure. Les textes de 1155 et 1156 (GCN I, Inst. n° XIII et XIV, col. 450) citent quatre donations faites aux Hospitaliers au début du XIIe siècle :

- . l'église de *Girone* qui se trouve à l'Hospitalet,
- . l'église Saint-Pierre d'*Amenicis* localisée aux Omergues,
- . l'église Saint-Jean de *Salvinanna* (?)
- . l'église Sainte-Marie de *Boira* Cette dernière correspond au hameau situé au nord de la commune d'Ongles nommé *Bouiron* où le cadastre napoléonien de 1832 signale une chapelle. Ce quartier se poursuit dans la commune de Lardiers.

L'*ecclesia de Lariderio* est citée en 1274 (Pouillés, p. 121) et est dédiée à sainte Anne. Elle a fait l'objet d'une description dans *Provence Romane 2* qui la classe parmi les édifices romans de la fin du XIIe siècle (p. 235-236). La maison de la commanderie la jouxtait au sud. D'abord simple chapelle de la commanderie, elle devint l'église paroissiale.

216. Saint-Barthélemy de Malcor

Malcor fait partie de ces communautés qui disparaissent à la fin du XIIIe siècle. Situés en altitude, elles n'ont pu survivre à la dureté du climat et à la pauvreté des terroirs. Tout le quartier nord de la commune de Lardiers fait partie de la section A, dite de Malcor, par le cadastre napoléonien de 1832. En A 1, est signalé un quartier *Barthélemy* et dans la parcelle 44 est figuré un rond portant le nom de *St Barthélemy*. Il est situé quelques 300 mètres au sud de *Font Ginestoue*. La carte IGN signale ce toponyme ainsi que celui de *Combe St-Barthélemy*. Il indique également quelques bergeries, beaucoup plus nombreuses sur le cadastre napoléonien. Nous sommes en effet entre 1300 et 1400 mètres d'altitude où seul l'élevage peut être pratiqué. Or c'est sous cette appellation qu'est nommée par les Pouillés en 1274 l'*ecclesia Sancti Bartholomei de Malcor* (p. 119). L. Pelloux rapporte qu'on trouve au quartier de *St-Barthélemy* quelques vestiges d'anciennes habitations ainsi que les ruines d'un petit monastère appelé autrefois le temple (p. 62). Le fief de Malcor était situé sur les deux passages franchissant la montagne de Lure par le *Col Saint-Vincent* et la *Baisse de Malcort* et devait avoir une certaine importance.

217. Chapelle Saint-Claude

Cette chapelle est située à l'est du village, près de l'ancien hameau du *Riou*. Elle ne figure pas sur Cassini mais est recensée par le cadastre napoléonien de 1832, Section A 3, parcelle 659. Deux indications permettent de mieux l'appréhender. C'est d'abord l'inventaire de 1906 qui la nomme *chapelle Notre Dame de la Salette* et ajoute qu'elle est *postérieure au Concordat* avec une contenance de 100 m². C'est ensuite l'enquête sur les lieux de culte de 1899 qui fait remarquer que *la chapelle Notre Dame de la Salette a été rebâtie en 1858. Messe tous les samedis de mai, aux fêtes religieuses et le 24 septembre*. C'est à partir de 1851, année où le culte à Notre-Dame de la Salette fut autorisé suite aux apparitions de 1846 que la titulature de la chapelle a changé. Auparavant, elle était sous la titulature de saint Claude, c'est sous ce titre qu'elle est nommée en 1832 par le cadastre et aujourd'hui encore sur les cartes modernes. L. Pelloux indique que *la petite chapelle de Saint-Claude fut, dit-on, édifiée vers la fin du 17eme siècle, par un prêtre appelé Claude Brunier ; elle tombait en ruines, lorsque M. Fabre curé, la fit reconstruire en 1865* (p. 50). Elle est entourée du cimetière de la communauté. Le fait qu'elle soit accompagnée du cimetière pourrait faire remonter sa fondation bien avant le XVIIe siècle.

²³⁶ Voir PELLOUX L., *Notices géographique et historique sur les communes du canton de St-Etienne-les-Orgues*, Forcalquier, 1887, p. 45-63.

LARDIERS 216-217

La chapelle se détache au milieu de la plaine, à l'écart du village avec le cimetière. C'est un petit édifice d'allure classique avec une façade se terminant par un fronton-pignon s'abaissant aux extrémités supportant deux acrotères. Le faîte est couronné par un clocheton en arc plein cintre surmonté d'une croix. La porte est formée d'un arc plein cintre dont les claveaux, en pierre de taille, se poursuivent sur les piédroits eux-mêmes reposant sur une base en saillie. Sur la clef, évasée et saillante, est gravée la date de 1868.

Synthèse

Le doute subsiste pour la chapelle Saint-Claude qui a pu être édifiée bien avant le XVIIe siècle. La présence du cimetière, son isolement plaident pour une église pré-castrale.

LE LAUZET-UBAYE

LE LAUZET-UBAYE

Faisait partie du diocèse d'Embrun, Vallée de Barcelonnette, aujourd'hui chef-lieu de canton. Comme toutes les communes de la vallée de Barcelonnette, les deux anciennes communes du Lauzet et d'Ubaye réunies en 1959, sont dans un milieu montagneux. On remarque, comme à Jausiers, un habitat dispersé en fermes et petits hameaux qui a favorisé l'implantation de nombreuses chapelles succursales, d'autant que le territoire couvre plus de 6600 hectares.

UBAYE

Le territoire fut le siège d'un prieuré appartenant à l'île Barbe de Lyon. Le 16 mars 1237, le comte de Provence assure de sa protection tous les prieurés de cet ordre, dont celui d'*Ubaye* (RACP, n° 283, p. 372-374). L'abbé Féraud attribue d'ailleurs la construction de l'église paroissiale dédiée à sainte Madeleine aux moines de l'abbaye (p. 230-231). Les visites pastorales, à partir de 1858 jusqu'en 1873 dénombrent trois chapelles rurales, *passables, mais humides*. C'est le 23 novembre 1892 que l'on connaît leur emplacement et leur titulature :

- . chapelle Saint-Pierre au Villard,
- . chapelle Saint-Joseph aux Tourniaires,
- . chapelle Saint-Joseph à Rocherousse.

Aucune d'entre elles ne subsiste aujourd'hui et l'église paroissiale a été submergée par le lac de Serre-Ponçon.

LE LAUZET

Entre 1858 et 1899, sont recensées sept chapelles rurales. En voici la nomenclature :

- . chapelle Sainte-Anne à Champcoutier
- . chapelle Saint-Antoine à Coste Plane
- . chapelle Notre-Dame des 7 Douleurs, à Dramonasq
- . chapelle Notre-Dame de la Salette, à Champanaste
- . chapelle Saint-Etienne, au Villard
- . chapelle Saint-Jean-Baptiste au Seuil
- . chapelle Saint-Joseph, à l'Alemandrissse.

On dit la messe dans ces chapelles *une fois par an et lorsqu'il y a un malade dans le voisinage*, selon l'enquête de 1899. La seule chapelle qui fasse l'objet d'un pèlerinage est celle de Dramonas où, selon le coutumier de 1835, *le jour de Notre Dame des 7 Douleurs, à 7 heures du matin, procession à la chapelle de Dramonas (2 V 73)*. On apprend également qu'elle a été rebâtie en 1865 (2 V 88 et 94)

LIMANS

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Forcalquier. La commune est située immédiatement à l'ouest de celle de Forcalquier dans un milieu de collines et de plateaux. Elle était composée au Moyen Age de plusieurs communautés, Limans, Ségriès, Majargues et les Ybourgues. Ségriès et Majargues seront réunis à Limans au XVe siècle, les Ybourgues seulement en 1819. *Limans* apparaît au XIe siècle, mais on ne connaît les différentes communautés qu'avec le Pouillé de 1274 qui cite : *l'ecclēsia Sancti Vincentii de Limans*, *le prior de Sagriers* (Ségriès), *l'ecclēsia Sancti Petri de Marjaligues* (Majargues) et *le vicarius de Ybonicis* (les Ybourgues), ce dernier n'étant cité qu'au XIVe siècle (GCN I, Inst. col. 472). L'église paroissiale de Limans a repris le patronage d'un prieuré portant le nom de saint Vincent.

218. Le prieuré Saint-Vincent

Saint-Vincent est au XIe siècle un prieuré dépendant du monastère de Carluç (Céreste) puis de l'abbaye de Montajour quand Carluç lui sera rattaché au début du XIIe siècle²³⁷. Il est situé à 900 mètres au NNE du village et il n'en reste plus aucune trace sinon le nom du lieu-dit *St-Vincent*. De ce prieuré proviendrait un ensemble de mobilier du haut Moyen Age, incorporé à l'intérieur de l'église paroissiale. Il consiste en une table d'autel et de trois panneaux décorés taillés dans le marbre. Classé MH cet ensemble peut être daté entre le VIe et le VIIIe siècle et indique la présence d'une église primitive qui serait *la plus ancienne du diocèse de Sisteron* (CAG, n° 104, p. 254-255).

219. Le prieuré Saint-Pierre de Majargues

La CAG (p. 255-256) décrit au lieu-dit *Saint-Pierre* situé à 2 km à l'ouest de Limans, un vaste éperon puissamment fortifié de sept murailles éboulées, constituant un vaste oppidum ayant livré du matériel protohistorique et romain. Il abrite également *les ruines d'une église médiévale*. Il s'agit certainement de *l'ecclēsia Sancti Petri de Marjaligues* citée en 1274. Le lieu-dit *Majargues* est situé 500 mètres au sud de l'oppidum et les archéologues pensent qu'il recouvre le siège d'une villa gallo-romaine. Ici encore, nous découvrons un lieu de culte élevé sur un site antique.

220. Ségriès

Le terroir de Ségriès est situé au nord de la commune et comprend un habitat dispersé en fermes. C'est ce que révèle le cadastre de 1813, section A de *Sigriès*, mais aucun nom de saint ne vient fournir la titulature de l'église de *Sagriers* desservie par un prieur et citée en 1274. On connaît le nom du prieur qui la desservait en 1287, Bertrand de Cruis (Obituaire, p. 64). La carte de Cassini est également muette. Le fief de Ségriès qui ne comportait que 20 habitants en 1315 n'a pas résisté aux fléaux des guerres et de la peste.

221. Les Ybourgues

Cette ancienne commune abritait plus de 150 habitants en 1315, mais n'a jamais pu retrouver ce chiffre avec seulement 31 habitants en 1765. Le rattachement à Limans était inévitable. Il eut lieu en 1819. C'est au XIVe siècle qu'est cité un *vicarius de Ybonicis*. Pour l'Atlas Historique, c'était un prieuré dépendant de l'abbaye de Cruis (carte n° 72) et pour l'abbé Féraud *on y trouvait un ancien couvent de Bénédictins* (p. 341). Comme pour celle de Ségriès nous n'avons pas la titulature de l'église paroissiale. L'inventaire du 13 mai 1906 reconnaît que *l'église aux Ybourgues est en ruine et abandonnée, sol de 0,98*. On ne la connaît que par le cadastre de 1813, Section F, parcelle 158, avec une abside en hémicycle orientée vers l'est.

Synthèse

L'ancien prieuré Saint-Vincent offre toutes les caractéristiques d'une fondation au moins carolingienne, sinon antérieure grâce au mobilier découvert dans sa ruine et heureusement préservé. Dans une moindre mesure le prieuré *Saint-Pierre de Marjaligues* semble succéder à une implantation antique sur un oppidum qui a pu abriter un castrum.

²³⁷ Provence Romane 2, par Guy Barrauol, p. 188.

LURS

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Peyruis. Cette commune de 2248 hectares est située au sud de celle de Ganagobie, sur la rive droite de la Durance. Elle était traversée par la voie domitienne et une station routière, *mansio*, était établie à *Alaunium*, actuellement *Notre-Dame-des-Anges*. Aussi, les traces d'occupation de l'époque romaine sont-elles très nombreuses (CAG, n° 106, p. 256-268). D'après le *Livre vert*, Charlemagne aurait fait don à Jean II, évêque de Sisteron (812-850) du domaine de Lurs (GCN I, col. 672). Au cours du XI^e siècle, le domaine est usurpé par la comtesse de Provence, mais sous l'épiscopat de Gérard II, Adélaïde, fille de la comtesse, rend la moitié du château de Lurs, *castrum de Luro* (GCN I, col. 701 et Inst. XII, col. 449). Durant l'épiscopat de Rodolphe II (1216-1241), celui-ci accroît son domaine de Lurs (GCN I, col. 711). Domaine de l'évêque, l'église paroissiale est desservie par un *capellanus* (Pouillés, p. 120). Elle est sous le titre de l'Invention de la Sainte-Croix et est datée du XVI^e siècle, qui est sans doute la date d'une reconstruction (Collier, p. 180). Plusieurs chapelles rurales apparaissent au XIX^e siècle dont l'antiquité est remarquable²³⁸.

222. Notre-Dame-des-Anges

Son premier nom était *Notre-Dame d'Olon*, ce terme étant une corruption d'*Alaunium*, vocable que l'on retrouve aujourd'hui dans le toponyme le *Pied d'Aulun*. L'*ecclesia de Olonio* ou *ecclesia sancte Marie de Olonio* est citée en 1174 quand l'évêque de Sisteron Bermond d'Anduze passe une transaction avec les Templiers au sujet de l'échange que l'évêque Pierre de Sabran (1145-1172) avait fait avec eux, en leur cédant Notre-Dame d'Olon à la place de La Brillane que la comtesse Adélaïde leur avait donné ((GCN I, col.717-708 et Inst. XVI, col. 451-452). Le domaine d'Olon revient alors à l'évêque (voir notice La Brillanne). Située à l'emplacement de la *mansio* antique, le site a livré quantité de témoins archéologiques et une partie de l'édifice fait partie d'une maison antique (Provence Romane 2, p. 237). C'est ce que suggère également l'enquête sur les lieux de culte de 1899 : *Notre Dame des Angès, époque gallo-romaine, érigée en chapelle de secours en 1854. Messe tous les dimanches et grand' messe avec pèlerinage le lundi de la Pentecôte et jour de la S. Clair*. Les paroissiens de la commune voisine de Pierrerue s'y rendaient également à la seconde fête de Pentecôte. La chapelle est citée régulièrement lors des visites pastorales du XIX^e siècle et est de toutes les chapelles *la plus importante*.

223. Notre-Dame du Plan

Si Notre-Dame-des-Anges est située au sud de la commune, Notre-Dame du Plan se dresse à l'opposé à l'ouest de la D 116 conduisant à Sigonce. Elle est sise en plein champ, sur une petite élévation au pied duquel passe un petit torrent. Elle est citée régulièrement en même temps que les autres chapelles rurales au cours du XIX^e siècle. En 1899, le rédacteur la date du *Moyen Age, chapelle érigée en chapelle de secours en 1860*. R. Collier rapporte qu'elle *menaçait ruine en 1850 et qu'on y fit de nombreuses réparations. Elle faisait l'objet d'un pèlerinage annuel qui se maintient de nos jours*. Il la date de la fin du XII^e siècle (Collier p. 140 et Provence Romanes 2, p. 236). Cette chapelle, en milieu ouvert, peut faire partie de ces premières églises rurales bâties avant l'enchâtellement et même remonter à la période précédente. Elle fut le lieu de culte d'un prieuré clunisien et fait l'objet d'un pèlerinage annuel au début du mois de septembre (Elliot 1, p. 65).

224. Notre-Dame de Vie

Elle est élevée 500 mètres au nord du village sur une falaise rocheuse surplombant un abri sous-roche. Du village on y parvient en empruntant la *Promenade des Evêques* jalonnée par un Chemin de Croix du XIX^e siècle. Elle a été érigée en 1552 et reconstruite en 1662. Un pèlerinage a lieu le 15 août (Elliot 1, p. 62).

225. Chapelle Saint-Michel

C'est la quatrième chapelle citée au XIX^e siècle et en 1899 on y fait *des célébrations de certaines solennités*. Elle est située à 500 mètres au SSO de Lurs. La CAG signale sur le site de la chapelle la découverte de *tegulae* et de céramique antique et médiévale (p. 256).

226. Chapelle Saint-Martin

²³⁸ « Le patrimoine religieux de Lurs », *Le Patrimoine religieux de la Haute Provence*, Bull. de AESPRHP, n° 21, 1998, 99 pages. « Notre-Dame des Angès à Lurs », id, n° 21 bis, 1998, 106 pages.

La campagne Saint-Martin est située à 1500 mètres au NNO du village. *Cette (ancienne) église, qui sert aujourd'hui de grange, est un édifice roman à chœur plat, dont la fenêtre absidale, ornée d'un petit tympan décoratif, présente une disposition intéressante (XIIe siècle) ; elle est encore couverte de lauses* (Provence Romane 2, p. 236). La CAG ajoute qu'à l'emplacement de l'église est signalé un site romain (p. 257). Encore un édifice, en milieu ouvert, pour desservir un habitat dispersé, sur un site antique, que l'on peut classer parmi les premières églises rurales. La chapelle n'est pas citée au XIXe siècle, signe de son abandon comme édifice cultuel, sans doute vendue lors de la Révolution et restée dans le domaine privé.

Synthèse

Notre-Dame des Anges est un haut lieu, investi dès l'Antiquité avec une *mansio* sur la voie romaine et une grande église avec clocher dont une partie repose sur un bâtiment romain. Sa sacralisation a dû s'effectuer très tôt, dès l'implantation du christianisme dans la région. Notre-Dame du Plan est un édifice plus modeste mais fait partie de ces édifices élevés en plein champ pour desservir une communauté dispersée. Saint-Michel et Saint-Martin sont bâtis sur des sites antiques et font partie également des premières églises rurales.

MAJASTRES

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Mézel. La commune est située dans un milieu très montagneux entre Barrême au nord et Moustiers-Sainte-Marie au sud. Le village est à l'altitude de 1162 mètres. En 1951 la commune de Levens située au sud lui fut rattachée, elle est à près de 1300 mètres d'altitude. Les traces d'occupation antiques sont relativement nombreuses et indiquent des habitats protohistoriques, romanisés par la suite (CAG n° 107, p. 268-269). Les deux communes comptaient 265 habitants en 1315. En 1471, les deux territoires sont déclarés inhabités. Ils vont se repeupler progressivement pour atteindre 445 habitants en 1765, puis décliner jusqu'en 1962 avec 27 habitants (Atlas, p. 181). Il n'existe plus que deux habitants en 2006 (source INSEE).

Le nom de Majastres apparaît pour la première fois en 1040 dans les chartes de Courson, *terra Magastris usque in sancti Michaelis Cursonis* (CSV II, n° 744, p. 93). Puis les deux communautés sont référencées au XIIIe siècle sous la forme de *castra*, *castrum de Levens*, *castrum de Majastres*²³⁹. Les Pouillés apportent des informations supplémentaires avec, en 1274, un *prior Sancti Salvatoris*, un *prior de Majastre et Sancti Petri* et un *prior de Levegno*. Puis, en 1351, on découvre la *prebenda de Magastris*, un *vicarius de Magastris* et une *ecclesia Sancti Petri de Majastri* ; un *vicarius de Levenho* et la *prebenda de Levenho* (p. 106 et 110). La prébende des deux paroisses revient à l'évêché de Riez, c'est ce que confirment Abbayes et Prieurés (p. 63). Les paroisses sont desservies par un *vicaire* et on découvre deux autres églises, les prieurés de Saint-Pierre et de Saint-Sauveur. L'église paroissiale de Majastres est dédiée à Notre-Dame de la Roche, comme l'atteste Bartel, *Bienheureuse Marie de Roca*. Celle de Levens est sous le titre de saint Barnabé, comme le confirme également Bartel en précisant que la prébende revient au chapitre de la cathédrale (p. 54). L'abbé Féraud ajoute que la fête patronale de Majastres a lieu le 15 août, jour de l'Assomption de la Vierge Marie (p. 267).

227. Le prieuré Saint-Sauveur

Il est donc cité en 1274 avec le *prior Sancti Salvatoris*, mais n'apparaît pas en 1351 ni par la suite. La carte de Cassini indique au SE de Majastres un édifice religieux portant le nom de *St Sauveur*. Le cadastre napoléonien de 1812 nomme la section B *Saint-Sauveur* et les cartes IGN modernes font apparaître encore le toponyme. Tout au long des visites pastorales du XIXe siècle, à partir de 1852, il n'existe pas de chapelle rurale dans la paroisse de Majastres, signe que le prieuré est détruit. Une croix, dite *Croix de Saint-Sauveur*, est plantée sur un piton rocheux où ont été repérés des murs que le découvreur attribue à un *castrum médiéval*, accompagnés de tessons de céramique de l'époque protohistorique. Au pied du piton ont été repérés également de la céramique antique et des éléments de *tegulae* et *d'imbrices* (CAG, p. 269). Le ravin qui passe à proximité est dit *Ravin de Ville*. Nous sommes donc sur un site qui paraît avoir été occupé, sans trop de discontinuité, depuis la protohistoire jusqu'à la fin du Moyen Age. Un *castrum* avec une église ont été les derniers témoins de l'occupation du site, la peste et les guerres du XVe siècle les ayant détruits pour toujours.

228. Le prieuré Saint-Pierre

Il est cité deux fois sur la paroisse de Majastres, en 1274 et 1351, *prior de Majastre et Sancti Petri* et *ecclesia Sancti Petri de Majastri*. Il s'agit d'un édifice distinct de l'église paroissiale, mais qui semble être desservi par le même prieur que celui qui est à la tête du prieuré de Majastres. Aucun indice de localisation n'a pu être détecté, aussi bien avec la carte de Cassini qu'avec le cadastre napoléonien.

Synthèse

Le prieuré Saint-Sauveur se révèle comme un site prometteur, mais n'a pas fait l'objet d'études approfondies. Les quelques éléments que nous avons pu mettre en exergue révèlent un site occupé sans discontinuité de l'Antiquité à la fin du Moyen Age.

²³⁹ GCN I, Inst. XVI, col. 376-377 et RACP, 1237 n° 278, p. 366.

MALIJAI

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton des Mées. La commune actuelle comprend celles de Malijai et de Chenerilles rattachée en 1971 et totalise 2656 hectares. Elle est établie sur les deux rives de la Bléone et au confluent de celle-ci avec la Durance. En fait, il en était tout autrement au début du deuxième millénaire. Malijai n'existait pas, mais à l'emplacement du village s'élevait la *villa Fracca* citée en 1252 et le castrum est appelé *castrum Bezaudunum* qui est détruit, *dirruto* (Enquêtes n° 530, p. 352). Le castrum de Bezaudun occupait toute la rive droite de la Bléone et faisait partie du diocèse et du comté de Gap. La rive gauche de la Bléone était occupée par le castrum de Chenerilles, *castrum de Canallilas*, et faisait partie du diocèse et du comté de Riez²⁴⁰.

229. L'église Saint-Pierre du castrum de Bézaudun

La *villa Fracca* ou de *Mallijai* est dite en 1252 *castro antiquo et de novo reedificato*. Ce qui veut dire qu'existe à l'emplacement de Malijai une petite communauté issue d'une *villa* du haut Moyen Age et qui vient de se fortifier. Mais elle n'est pas assez importante pour être considérée comme une entité administrative reconnue. Elle n'est pas en effet recensée comme *castrum* au cours du XIIIe siècle, seul celui de Chenerilles, *castrum de Canallilas*, est cité, celui de Bezaudun étant reconnu *disrupt*, détruit, en 1252²⁴¹. Si ce dernier n'existe plus, il reste cependant encore des habitants dans le terroir et l'église paroissiale joue encore son rôle. On la retrouve vers 1350 et en 1351 avec un *prior de Besauduno*, accompagnée d'un *prior de Rourebello* ou de *Royrebello* (Pouillés, p. 88, 89 et 93). Les guerres et la peste vont accentuer le processus de démantèlement de Bezaudun qui va disparaître au profit de Malijai qui va devenir le centre administratif du terroir de la rive droite de la Bléone.

Le *castrum Belsadunum* fait partie des donations faites par Pierre de Volonne aux moines de Saint-Victor installés à l'Escale (voir les textes transcrits dans l'article de l'Escale). La première donation date de 1060 et fait état du territoire de Bezaudun donné aux moines. En 1180, l'église échoit aux chanoines de Chardavon²⁴². Ce territoire est circonscrit, en remontant la Bléone, jusqu'à l'église Sainte-Marie au Roures et occupe toute la partie montagnaise qui se trouve sur la rive droite de la rivière. Il constitue le territoire de Bezaudun, limité aujourd'hui à l'est par la commune de Mirabeau et à l'ouest par celle de l'Escale. Le toponyme, *Besaudun*, est cité à la fois par le cadastre de l'Escale de 1820 (tableau d'assemblage) et celui de Malijai de 1824 (section A). Il est à proximité du *Sommet de St Pierre*, toponyme que l'on retrouve sur les cartes actuelles en limite avec les deux communes à 821 mètres d'altitude. C'est sur ce mamelon que s'élevait l'église paroissiale Saint-Pierre de Bezaudun. L'abbé Maurel y reconnaît une chapelle dédiée à Saint-Pierre qui était dans doute, un dernier souvenir de l'église paroissiale de Besaudun. Les vieillards de l'endroit disent qu'autrefois leurs pères faisaient halte à cette chapelle au cours de la longue procession du jour de l'Ascension. On y voit encore quelques débris de maçonnerie mais il serait difficile d'y reconnaître les restes et l'emplacement d'une chapelle²⁴³. La carte de Cassini et les cadastres ne signalent aucun édifice ni ruine quelconque.

230. Le prieuré de Rourebelle

Il est cité en même temps que Bezaudun en 1060 lors de la même donation et constitue la limite orientale sur la rive droite de la Bléone du territoire donné à l'abbaye de Saint-Victor. Il est dédié à Marie avec une église sous cette titulature, *ecclesia sancte Marie ad Rovres*. Le 17 septembre 1337, il fait partie des prieurés relevant encore de Saint-Victor sous le nom d'*ecclesia beate Marie de Roverbello*. Il est cité en compagnie de l'église Saint-Christophe située un peu plus à l'est sur la commune de Mirabeau (CSV II, n° 1131, p. 619). Les Pouillés de Gap en 1350 et 1351 relèvent un *prior de Rourebello* ou de *Royrebello*. Abbayes et Prieurés citent le *Prieuré de Notre-Dame de Rorabelle, cluniste soumis à Ganagobie*, en produisant un texte des archives des Bouches-du-Rhône des XVIe et XVIIe siècles (p. 53). Le prieuré n'apparaît plus par la suite et il faut tenter de le retrouver par d'autres voies²⁴⁴.

²⁴⁰ L'abbé Féraud commet une erreur, reproduite par la suite, en plaçant Bézaudun sur la rive gauche (p. 179), erreur relevée par l'abbé Maurel dans son *Histoire de l'Escale*, p. 33-44.

²⁴¹ Le *castrum de Canallilas* est cité en 1202 et 1237 (RACP, n° 29, p. 35 et n° 228, p. 366).

²⁴² Confirmation de ce rattachement fournie par l'abbé Féraud, dans ses *Souvenirs religieux*, p. 86.

²⁴³ J.-M. MAUREL, *Histoire de l'Escale*, Forcalquier, 1893, p. 173.

²⁴⁴ Il faut mettre en doute la localisation proposée par Guérard dans le *Dictionnaire géographique* du Cartulaire de Saint-Victor, qui situe le prieuré sur l'ancienne commune du Chaffaut (CSV II, p. 905). Les possessions de Pierre de Volonne sont situées sur la rive droite de la Bléone et dans le comté de Gap, ce qui n'est pas le cas du Chaffaut.

C'est d'abord l'abbé Maurel dans son *Histoire de l'Escale* qui le situe *sur la rive droite, à quelques pas du courant et en amont du village de Malilai* (p. 35-36). C'est ensuite la carte de Cassini qui indique un bâtiment nommé *la Clastre*. Puis, le cadastre napoléonien de 1824, à l'endroit dit *Biançon*, figure une construction dont une partie représente une abside en hémicycle orientée vers le nord (section A 3, parcelle 310). Enfin, les cartes IGN modernes indiquent *le Prieuré* pour un ensemble de quatre bâtiments situés à 300 mètres de la limite communale de Mirabeau. Ce prieuré est, comme celui de Saint-Christophe tout proche, aux abords mêmes de la voie antique Digne/Sisteron. Il est probable que nous sommes en présence d'un lieu de culte élevé avant l'enchâtellement, il est cité déjà existant en 1060, et a été remplacé par la suite comme paroisse par l'église Saint-Pierre de Bezaudun sur un site perché. Ce fut certainement le même processus pour l'église Saint-Christophe et le castrum de Beauvezer.

231. Chapelle Sainte-Madeleine

Il est probable que la petite chapelle Sainte-Madeleine située près de la Bléone en dessous du barrage soit l'église paroissiale d'origine. Elle n'est pas citée dans les Pouillés du XIVe siècle, mais à cette époque l'église paroissiale était celle de Bezaudun. Aussi, on ne peut que présumer son existence. Le site Internet de la ville de Malijai affirme pourtant qu'elle est citée au XIVe siècle et servait d'église paroissiale. Elle aurait été désaffectée en 1640 et devenue propriété privée. Elle figure sur Cassini et le cadastre de 1824 avec une abside en hémicycle orientée vers l'est (section C, parcelle 223). L'église du village a repris la même titulature, ce qui serait un indice de son antériorité.

232. Saint-Florent de Chénerilles

L'ancienne commune de Chénerilles est donc sur la rive gauche de la Bléone et faisait partie du diocèse et du comté de Riez. Le castrum est cité en 1202 et 1237, *castrum de Canallilas* (RACP, n° 29, p. 35 et n° 228, p. 366). L'église apparaît en 1274 avec un *vicarius de Cananillis* (p. 106) et Bartel nous apprend qu'elle est sous le titre de saint Florent (p. 55). Abbayes et Prieurés précise que le prieuré Saint-Florent dépend de l'évêché de Riez (p. 61). La communauté eut à souffrir beaucoup de la période du XIVe siècle puisque de 155 habitants en 1315, elle n'en comptait plus que 25 en 1471. Après avoir atteint les 112 habitants en 1765, il n'en subsistait plus que 10 en 1962 (Atlas, p. 171). Aujourd'hui, le village est abandonné, mais l'ancienne église devenue chapelle, a été restaurée en 2007 et inaugurée le 6 juillet 2008.

Cet édifice constitue l'église paroissiale du castrum, mais il n'est pas assuré qu'elle soit la première église de la communauté. En effet, au bord de la Bléone, existe un lieu-dit *St-Florent* mentionné par Cassini et le cadastre de 1824. Nous sommes, comme avec la chapelle Sainte-Madeleine et le prieuré de Sainte-Marie de Rourebelle, en milieu ouvert, sur un site pré castral avec une église présumée du premier réseau paroissial.

Synthèse

La commune présente une histoire complexe avec le castrum de Bezaudun et la *villa Fracca*. Cette dernière est antérieure au castrum qui s'est formé lors de l'enchâtellement. Mais lorsque celui-ci est abandonné, semble-t-il très tôt, la villa reprend son rôle de chef-lieu sous le nom de Malijai. La chapelle Sainte-Madeleine pourrait être la première paroisse. Quant au prieuré de Rourebelle, il est dans la même position que celui de Saint-Christophe, au bord de la voie antique.

MALLEFOUGASSE-AUGES

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Saint-Etienne-les-Orgues. Comme son nom l'indique cette commune est formée de deux entités, la commune d'Augès ayant été rattachée à Mallefougasse en 1975. Mais une autre communauté, Consonoves, fut intégrée à Mallefougasse en 1807. Il est difficile de cerner le territoire de cette dernière communauté. Il subsiste un château dit de *Consonove* dont l'origine remonte à la Renaissance et remodelé aux XVIIe et XVIIIe siècles. Il est situé immédiatement au nord du village de Mallefougasse, bien signalé par la carte de Cassini. Le terroir d'Augès est au sud de celui de Mallefougasse et ne comportait que 787 hectares qui n'ont jamais pu entretenir plus de 80 habitants. Ces trois communautés sont situées sur le versant sud de la montagne de Lure entre Cruis à l'ouest et Châteuneuf-Val-Saint-Donat à l'est.

C'est en 1274 que sont citées les églises des trois communautés, *ecclesia de Augeto et de Consonavis et de Malafocacha* (Pouillés, p. 117). Le prieuré d'Augès sous le titre de Saint-Georges et celui de Mallefougasse sous le titre de Jean-Baptiste dépendent de l'abbaye Saint-André de Villeneuve. Celui de Mallefougasse va être ensuite uni à l'abbaye de Cruis puis revenir dans les mains de l'évêque de Sisteron²⁴⁵. On ne connaît pas la titulature de l'église de Consonoves ni sa position, elle semble avoir disparu très tôt. Aujourd'hui, ne subsistent que les églises de Mallefougasse et d'Augès. Il n'existe aucune chapelle rurale dans le territoire.

Synthèse

Ici, comme à Cruis, aucunes traces d'un quelconque établissement pré-castral, ce qui est surprenant vu la richesse du terroir et le passage d'une voie antique.

²⁴⁵ Atlas, carte n° 75. Abbayes et prieurés II, p. 70-71. Provence Romane 2, p. 82-83, qui cite une bulle du pape Gélase II, datée de 1118, où l'église de Mallefougasse est au nombre des prieurés de Saint-André. *La Montagne de Lure*, p. 233 et 255.

MALLEMOISSON

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Digne Ouest. Sur la rive droite de la Bléone et sur le passage de la route Napoléon, le territoire dépasse à peine les 600 hectares. Peu peuplé en 1315, 70 habitants, il est déclaré inhabité en 1471. Il va ensuite reprendre vie et progresser de siècle en siècle pour dépasser les 1000 habitants en 2005. *Mallis messibus* est une corruption du XIIIe siècle d'un nom formé de deux mots issus du latin, *malus* « pommier » et du nom d'homme *Messianus*²⁴⁶. Il faut donc renoncer à traduire par « mauvaise moisson ». L'enquête de 1252 le nomme *castrum de Malas Meisons* (n° 539, p. 354). L'église paroissiale est desservie par un *cappellanus de Gatileriis* en 1351, puis par un *prior de Gatilheriis* en 1376 (Pouillés, p. 256 et 259)²⁴⁷. C'est un fief de l'abbaye de Cluny²⁴⁸.

233. Notre-Dame de Cathelières, ancienne paroisse

C'est sous cette orthographe qu'est citée actuellement la chapelle du cimetière située à l'écart du village près du *Ravin des Cathelières*. Au XIVe le nom se dit *Gatilière*, au XVIIe *Catolières*, Achard et Cassini *Catorière*. On a la confirmation qu'il s'agit de la première église paroissiale lors de la visite de l'évêque de Digne en 1683 : *nous avons été conduit en l'église paroissiale sous le titre Sainte Anne en laquelle attendu l'esloignement l'office a été transféré de l'ancienne paroisse sous le titre Nostre Dame de Catolières où est encore le cimetière, en laquelle église Ste Anne... Ce fait, aurions esté visité l'ancienne paroisse sous le titre nostre dame de Catolières dans laquelle nous avons trouvé un autel couvert de trois nappes, un tableau à platte peinture représentant la Nativité avec son cadre, deux gradins bois pins, une croix letton fort usée, deux chandeliers fer et une lampe aussi fer, ladite église est entourée du cimetière* (1 G 5). Le transfert de paroisse semble avoir eu lieu en 1630, témoin la date gravée sur une pierre de l'église. En fait sainte Anne est la patronne de la paroisse et la nouvelle église a repris la titulature de la première, à Notre-Dame.

234. Chapelle Saint-Pons

Elle est citée par Achard comme chapelle rurale et signalée par Cassini, mais n'apparaît pas lors des visites pastorales du XIXe siècle. L'abbé Féraud reconnaît que *le hameau de Saint-Pons a reçu son nom de quelque chapelle en l'honneur de ce saint qui fut élevée par des religieux qui avaient une maison de campagne dans ce quartier*. Seul subsiste aujourd'hui le quartier *St. Pons* situé à l'ouest de la commune, près du torrent des Duyes.

235. Chapelle Saint-Clément

C'est Achard qui la cite également comme chapelle rurale. Cassini mentionne un édifice en ruine. Seul subsiste actuellement le toponyme *St Clément*.

Synthèse

La chapelle Notre-Dame de Cathelières et le cimetière, situés à l'écart de l'agglomération sont l'exemple typique d'une première paroisse rurale. C'est d'ailleurs sous cette appellation que la qualifie l'évêque en 1683, *ancienne paroisse*.

²⁴⁶ J.-P. POLY, « La Petite Valence », *Saint-Mayeul et son temps*, Digne, 1997, p. 179, note 54.

²⁴⁷ Il faut ici rectifier l'erreur commise pas les rédacteurs des Pouillés qui placent le *cappellanus de Magneno* à Mallemois, alors qu'il s'agit de l'église de Mananno au Brusquet (p. 256).

²⁴⁸ Atlas, p. 181. Abbayes et Prieurés, p. 171. Féraud, p. 53-54.

MANE

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Forcalquier. La commune est située immédiatement au sud de celle de Forcalquier et offre une vaste plaine fertile arrosée par la *Laye*. Elle est traversée par la voie domitienne et le territoire a livré des traces d'intense occupation humaine depuis la Préhistoire. La période gallo-romaine est particulièrement bien représentée en plusieurs endroits de la commune et surtout à Salagon où l'on a décelé quatre phases d'occupation : une ferme du 1^{er} siècle de notre ère ; une villa gallo-romaine des IIe-IVe s. ; une implantation de basilique funéraire chrétienne au Ve avec, plus tard, l'adjonction de mausolées antiques ; enfin les extensions de la nécropole chrétienne entre les Ve et VIIIe s (CAG, n° 111, p. 270-281). Le territoire, d'une relative petite étendue, 2200 hectares, a cependant accueilli une population élevée par rapport à d'autres communes voisines, 660 habitants en 1315 avec un point culminant en 1851 avec 1521 habitants (Atlas, p. 181). Après une chute régulière jusqu'en 1962 avec 705 résidents, elle atteint en 2007 les 1350 habitants. La commune était composée jusqu'au XVe siècle de deux communautés, Mane et Châteauneuf-lès-Mane qui vont fusionner.

Le territoire va attirer à l'aube du deuxième millénaire un ordre religieux qui va s'implanter dès le début du XIIe siècle. Mais d'abord, en 1015, l'évêque de Sisteron Frodon donne aux chanoines de Forcalquier les dîmes du prieuré de Salagon (GCN I, col. 686). Le prieuré existe donc déjà à cette date et fait partie des biens de l'évêque de Sisteron. Puis au début du XIIe siècle, c'est l'expansion de l'abbaye bénédictine de Saint-André de Villeneuve dans le diocèse de Sisteron. Le pape Gélase II en 1118 confirme les biens de l'abbaye à Mane avec, à Salagon, les églises Sainte-Marie et Saint-Laurent ; dans le castrum de Mane, Saint-Etienne et Saint-André ; petits prieurés ruraux de Châteauneuf et de Saint-Jean-de-Fodilz. D'autres bulles de confirmations sont données par Innocent II en 1143, Eugène III en 1147, Alexandre IV en 1178 et Grégoire IX en 1227 (Provence Romane 2, p. 166). Le lieu lui-même de Mane, *Mana*, est cité comme confront dans une charte concernant les biens de l'abbaye de Saint-Victor à Forcalquier vers 1190 (CSV II, n° 973, p. 419). L'église paroissiale est dédiée à saint André. On la date ordinairement du XVIe siècle.

236. Le prieuré Notre-Dame de Salagon

Cité, comme on l'a vu, dès 1015 et déjà existant à cette date, il est établi sur un site antique remarquable. Devenu prieuré de l'abbaye Saint-André de Villeneuve au début du XIIe siècle, les moines construisent une église de style roman, l'une des plus belles de Provence. Aussi, nous renvoyons le lecteur aux études qui lui ont été consacrées²⁴⁹.

237. Le prieuré Saint-Laurent

Ce prieuré cité en même temps que celui de Salagon en 1118 comme dépendant de la même abbaye, est situé à proximité de Notre-Dame de Salagon. Il est également établi sur un site antique ayant livré des sépultures, tombes sous *tegulae*, sarcophages monolithes et tombes en plein terre (CAG, p. 279-280). On le date de la même époque, du XIIe siècle, mais est aujourd'hui transformé en maison d'habitation.

238. Le prieuré de Châteauneuf

La communauté de Châteauneuf fut réunie à Mane au XVe siècle et fut le siège d'un prieuré de Saint-André de Villeneuve en même temps que ceux de Mane. L'église est dédiée à Notre-Dame de l'Assomption et est établie sur un site antique. La construction d'origine fut remaniée au XIIIe siècle (Provence Romane 2, p. 237). *L'édifice se compose d'une nef unique de deux travées terminées par une abside en hémicycle appareillée en cul-de-four et éclairée par une baie axiale. L'ermitage aux côtés de l'église fut construit au XVIe siècle* (PR, n° 23, p. 15).

Synthèse

L'importance du territoire de Mane durant l'Antiquité se poursuit durant les siècles suivants avec trois prieurés.

²⁴⁹ Provence Romane 2, p. 165-178. Bailly, p. 29-32. Collier, p. 74, 75, 77, 79, 94-95, 170, 357, 421, 458, 459, 460, 485. Barruol G., Coste P., Martel P., *Salagon. Prieuré roman et gothique*, 1983.

MANOSQUE

Comme pour toutes les villes importantes du département, nous ne mettrons en évidence qu'un seul édifice, implanté en milieu rural et dont nous pouvons affirmer qu'il date de la période pré-castrale²⁵⁰. D'autres sont évoqués par l'abbé Féraud qui auraient été détruits par les Sarrasins vers l'an 900, mais nous manquons de preuves formelles de leur existence (p. 342).

239. Saint-Martin de Montlorgues

En 1013 le comte de Provence Guillaume II fait don à l'abbaye de Saint-Victor, dans le comté de Sisteron, en dehors des limites de la ville de Manosque et non loin du fleuve Durance, de l'église Saint-Martin. Il donne cette église qui lui appartient avec la terre qui lui est adjointe ainsi que le marais qui la côtoie. Suivent les confronts où sont mentionnés, entre autres, le fleuve Durance, le moulin de Silvestre et la fontaine de Christophe (CSV I, n° 646, p. 639-641). C'est encore l'abbé Féraud qui nous apprend que cette église était dite Saint-Martin de *Montlorgues* et qu'elle se trouvait au bord de la Durance (Souvenirs religieux, p. 29). Mais le toponyme ni l'église ne figurent sur Cassini, le cadastre napoléonien et les cartes modernes.

Synthèse

C'est le comte de Provence qui est propriétaire de l'église Saint-Martin. Celle-ci est en milieu ouvert, non loin de la Durance et des marais. Le prince en a hérité au cours du Xe siècle, peut-être même accaparé suite à l'abandon des moines ou de l'évêque qui la possédait durant les troubles. Il est probable que sa fondation remonte à l'époque carolingienne.

²⁵⁰ Bibliographie succincte sur les lieux de culte de Manosque. Provence Romane 2, p. 237-238 sur Notre-Dame-de-Romigier et Saint-Sauveur. PR n° 17, 1994, *Le patrimoine religieux de Manosque*. PR, *Sanctuaires, pèlerinages et romérages au diocèse de Digne*, 2009, p. 159-177, sur ND de Toutes-Aures, Saint-Pancrace et ND de Romigier. R. Collier, p. 97-99, 170-172, 183, 188, 230, 234, 381.

MARCOUX

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Digne Est. La commune de Marcoux, 3217 hectares, est située immédiatement au nord de Digne et confronte celle du Brusquet au nord. Elle est arrosée par la Bléone dont le lit très large a déposé des graviers occupant 330 hectares de terrain. La population est regroupée essentiellement dans le village. Elle comprenait 390 habitants en 1315, puis après la peste 140 en 1471, soit une perte de 64 %. Elle se redressera lentement, passant par 359 habitants en 1765, puis 375 en 1851. Comme les autres communes, elle va rechuter jusqu'en 1962 avec 180 personnes, puis se stabiliser autour de 414 et 408 en 1990 et 1999 (Atlas, p. 181). Il aura fallu attendre 700 ans pour retrouver une population égale à celle de 1315.

Marcoux apparaît en 814 dans le polyptique de Wadalde avec 2 colonges, une à *Mercone*, l'autre à *Fraxino* dont il est dit qu'elle est dans le même lieu, *inhibi*, que celle de Marcoux (CSV H 25 et 26, p. 643). La première abrite un artisan, *artifex*. Puis en 1180, lors de la confirmation des biens appartenant au chapitre de Digne, sont citées trois églises, *les églises de Marcoux avec leurs dépendances, c'est-à-dire Saint-Etienne, Saint-Marcellin et Saint-Martin* (Isnard, p. 135). En 1476, l'évêque reprend l'église de Marcoux en échange du prieuré de Sainte-Eugénie de Courbons (GC I, p. 89), mais le chapitre conserve le domaine de Saint-Martin. L'église paroissiale est dédiée à saint Etienne et fait partie de l'art roman tardif, comme la qualifie Alpes Romanes 2 (p. 53). L'évêque de Digne va rester seigneur de Marcoux jusqu'au XVIIIe siècle, comme l'atteste l'affouagement de 1728, *le seigneur est l'évêque de Digne. Il a un château ou maison seigneuriale avec un pigeonnier qui en est éloigné d'environ deux cent pas* (C 21). De même, en 1775, *la dixme revient à l'évêque de Digne. Le seigneur possède noblement un château en mauvais état et un pigeonnier et jardin attenant au château de 120 cannes de bonne qualité* (C 25).

240. Le prieuré Saint-Martin

Il fait partie des biens du chapitre de Digne confirmés en 1180. L'affouagement de 1698 relève cette possession, *le chapitre possède une bastide appelée Saint Martin* (C 18). Celui de 1728 affirme de même, *les chanoines du chapitre de Digne possèdent le fief de saint Martin de 50 000 cannes, soit 20 hectares* (C 21). La chapelle Saint-Martin est encore signalée par la carte de Cassini, ensuite elle disparaît, vendue comme bien national lors de la Révolution. Elle est encore signalée comme *chapelle domestique* appartenant à M. Foresta en 1858, 1865 et 1872, *chapelle domestique dans une maison de la famille Foresta au quartier Saint-Martin* (2 V 87). Sur le plateau du Serre situé au-dessus du domaine de Saint-Martin, en rive gauche de la Bléone et à environ 1,5 km de Marcoux ont été observés des fragments de *tegulae* répartis sur un hectare, deux fragments de statue en marbre. Une zone à nécropole a été également reconnue²⁵¹. Le domaine de Saint-Martin figure donc parmi les sites ayant connu une longue occupation.

241. Le prieuré Saint-Marcellin

C'est la troisième église citée en 1180 mais on ne sait où la placer, des auteurs comme Emile Isnard et Viré avouent leur ignorance. Aucun toponyme de ce nom n'apparaît nulle part. Les visites pastorales de la fin du XIXe siècle font état de deux chapelles rurales, une dédiée à saint Antoine, l'autre à Saint-Martin, propriété de la famille Foresta. Mais la chapelle Saint-Antoine, dite rurale, se trouve dans le village selon la visite de 1684, *il y a une chapelle sous le titre de saint Antoine laquelle n'est point meublée et est dans le village*. Achard fournit cependant un élément supplémentaire : *il y a dans cette Paroisse un Prieuré sous le titre de S. Raphael*. Il ne peut s'agir du prieuré de Saint-Martin qui n'a jamais changé de nom. On a peut-être ici l'ancien prieuré Saint-Marcellin qui a changé de nom mais qu'on ne peut situer. Deux sites pourraient correspondre. A 1300 mètres à l'est du village figure le toponyme *la Chapelle* près des fermes de *Cougourde, Champ Réon et les Bues*, ensemble pouvant constituer un domaine prioral. Une autre possibilité est offerte avec ISNARD M.Z. qui cite la petite seigneurie de *La Peirière* à 2 km au SSO de Marcoux et où est signalée encore aujourd'hui une chapelle (p. 121).

Synthèse

²⁵¹ Carte Archéologique, n° 113, p. 290. Anonyme, « Chronique archéologique. Commune de Marcoux ». *B.S.S.L.*, T XXXVIII, n° 238, 1964, p. 92-92.

MARCOUX 240-241

Le territoire est vitalisé par les moines de Saint-Victor dès la période carolingienne. Le fief de Saint-Martin, succédant à une villa gallo-romaine, pourrait être également la continuité d'une villa carolingienne. Avant d'être aux mains du chapitre elle appartenait à l'évêque de Digne.

MEAILLES

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Annot. Cette commune de 3274 hectares est située au nord d'Annot et du Fugeret sur les bords de la Vaire. La vallée est entourée de montagnes dépassant les 2000 mètres d'altitude. Trois grottes ont livré du matériel archéologique dont une présentant une occupation allant du Néolithique à l'époque romaine (CAG, n° 115, p. 290-291). Méailles apparaît au XI^e siècle dans le cartulaire de Lérins sous le nom de *Madalgas* porté par *Esmido*, cité comme témoin lors d'une charte (CL, CCLXXXI, p. 287). *Mezallia* est ensuite citée au XIII^e siècle. Puis, les Pouillés nous font découvrir l'église paroissiale, *ecclesia de Mealha* en 1351, puis *ecclesia de Medalha* en 1376 (p. 262 et 265). Il semble que la titlature de l'église ait été à l'origine celle de Saint-Jacques, mais qu'ensuite on ait relégué celui-ci au rang de patron et adopté Notre-Dame comme titulaire. C'est sous le titre de la Visitation de la Sainte Vierge qu'elle est citée par Féraud (p. 296) et comme *prieuré de Notre-Dame uni au chapitre cathédral* par Abbayes et Prieurés (p. 174), enfin lors des visites pastorales du XIX^e siècle, *paroisse Notre-Dame*. L'église du village présente une nef et une abside en cul-de-four d'époque romane, du XIII^e siècle (Collier, p. 116-117 et 172). Pour ce dernier, l'église est dédiée à saint Jacques, de même pour Atlas.

242. Chapelle Saint-Jacques

Il est probable que cette chapelle soit la paroisse d'origine. En effet, Jacques, comme on l'a vu, est soit patron, soit titulaire de la paroisse. D'autre part, le coutumier de 1835 révèle que *le premier mai a lieu une procession à la chapelle St Jacques* (2 V 73). Elle est citée lors des visites pastorales du XIX^e siècle en compagnie de deux autres, Notre-Dame et Saint-Joseph. On n'y dit plus la messe mais elles sont en bon état. Elle figure sur Cassini à peu de distance au nord du village ainsi que sur les cartes modernes.

243. Chapelle Notre-Dame

Elle est citée en même temps que la précédente et est située par Cassini au sud du village, à l'opposé de celle de Saint-Jacques. Sommes-nous également en présence d'une église pré castrale ayant donné sa titlature à l'église paroissiale.

244. Chapelle Saint-Joseph

C'est une chapelle rurale qui est citée régulièrement lors des visites pastorales à partir de 1858 jusqu'en 1908.

245. Chapelle Saint-Roch

Le 31 août 1513, une insinuation de l'évêché de Glandèves fait état de *la constitution d'un florin de rente au principal de 10 au profit du titulaire de la chapelle de St-Roch fondée dans le territoire de Medalha* (3 G 1). Soit cette chapelle a disparu, soit elle a changé de titulaire depuis cette date. Cette titlature correspond à un édifice élevé après les guerres et la peste des XIV^e et XV^e siècles, en protection contre ces fléaux, Roch étant le saint thérapeute particulièrement invoqué contre la peste. Il vécut au XIV^e siècle et son culte se propagea immédiatement après sa mort.

Synthèse

Les processions effectuées par les paroissiens vers des chapelles rurales dont les titulaires sont soit le patron, soit le titulaire de la paroisse, invitent à les considérer comme des premières paroisses.

LES MEES

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune s'étend sur plus de 6500 hectares sur la rive gauche de la Durance et offre une vaste terrasse propice aux cultures. Aussi en 1315 elle comptait 1150 habitants. Après la chute due aux guerres et à la peste, plus que 420 habitants en 1472, elle se redresse pour dépasser les 2000 en 1765 et parvient aujourd'hui à plus de 3400 habitants. Le territoire a livré plusieurs traces d'occupation antique avec la découverte de monnaies, de sépultures, une nécropole à sarcophages et divers témoins de moindre importance comme des *tegulae*. Les Mées est cité au XI^e siècle et en 1098 (CSV n° 711 et 697) sous la forme de *las Metas*, signifiant « les bornes », dénommant ainsi les formations pédologiques dites aujourd'hui *les Pénitents* (CAG, n° 116, p. 291-292). Le castrum est déjà formé à cette date puisqu'il est signalé comme *castrum de las Metas*.

Si la voie domitienne passait de l'autre côté de la Durance, il apparaît qu'une voie importante empruntait également la rive gauche. C'est ce qui ressort d'un texte du 29 mars 1229 où le comte de Provence *Raymond Bérenger V interdit à tout marchand originaire du comté de Forcalquier, descendant en Provence ou en revenant, d'emprunter une route provençale par Cadarache, les Mées ou Digne, leur prescrivant de suivre la route du comté de Forcalquier par Valleslongue, Forcalquier et Peyruis* (RACP, n° 127, p. 236). L'église paroissiale est citée en 1274 et 1351 avec un *prior de Medis* (Pouillés, p. 106 et 112). Bartel nous révèle que *l'église paroissiale est sous le titre de Sainte-Marie de Olea, dépendant de la mense du chapitre de Sisteron* (p. 54-55). *Sainte-Marie de l'Olivier*, comme l'atteste également Féraud, indique l'importance de cette culture qui fait la richesse du territoire (p. 177). L'étendue et cette richesse ont favorisé l'implantation de plusieurs prieurés.

246. Le prieuré Saint-Antoine

C'est le premier cité par les sources médiévales en même temps que le nom des Mées. Au XI^e siècle et en 1098 apparaît *l'ecclēsia sancti Antonii in territorio castelli quod nominatur Metas*. Cette église, quand elle est donnée à Saint-Victor, existe déjà et appartient à un certain Ripert de Mévouillon, ancien évêque simoniaque de Gap destitué par le pape, sans doute en 1060 (Poly, p. 261, note 63). Dans ce texte, il est nommé avec sa femme Béatrix et ses fils Ripert, Isnard, Pierre, Rambaud et Hugues, mais sans titre d'évêque (voir également CGN, I, col. 468 et Manteyer, p. 291, n. 1 et 360, n. 6). Encore citée en 1098, l'église n'apparaît plus lors des confirmations de 1113 et de 1135. Absente chez Bartel, de la carte de Cassini et du cadastre napoléonien, il est probable qu'elle fut très tôt abandonnée. Seul, un oratoire dit de *St Antoine*, perpétue sa mémoire. Il est situé à plus de 3000 mètres au SE du village au bord d'un plateau à 780 mètres d'altitude. D'après J.-J. Esmieu, il aurait été élevé à l'emplacement d'une chapelle qui existait encore en 1506²⁵². Vu son ancienneté et son implantation, ce prieuré peut être rangé parmi les édifices pré castraux, desservant un habitat dispersé.

247. Chapelle Saint-Roch, ancienne paroisse

Elle est située au plus haut du village sur une plate-forme aménagée dans la barre rocheuse. Esmieu y reconnaît l'église paroissiale d'origine sous le titre de Saint-Sépulcre, devenue ensuite simple chapelle et vendue comme bien national à la Révolution (p. 410). L'enquête sur les lieux de culte de 1899 réaffirme ces informations, *chapelle S. Roch, autrefois église paroissiale sous le titre du St Sépulcre, appartient à la famille Clément depuis la Révolution. Messe et vêpres le 16 août sans plus*. Le changement de titulature a dû s'effectuer au début du XVI^e siècle, en protection contre la peste. R. Collier en donne une succincte description, *la chapelle Saint-Roch, pittoresquement située à l'angle de l'espèce de gorge au débouché de laquelle s'étale le bourg. Si son intérieur est quelconque, rectangulaire, sans travées, voûté d'un berceau plein cintre rejoignant progressivement l'aplomb des murs, l'appareil extérieur est par contre, pour une large part, régulier, de petit module, presque cubique (fin XI^e, début XII^e). Au-dessus de la porte, en plein cintre, se trouve un clocher-arcade* (p. 57). Abandonnée au culte depuis 1960, elle a fait l'objet de restaurations par la mairie et l'Association *Les Amis des Mées*²⁵³.

248. Notre-Dame de Plein Champ ou de Champlan, prieuré rural

Ce prieuré est cité par Bartel comme *prieuré rural sous le titre de Beatae Mariae de Plenis Campis* dont le bénéfice revient au chapitre de Sisteron (p. 55). Le pouillé de 1730 y reconnaît également un *prieuré rural Notre-Dame de Champlan, l'évêque de Riez en est le collateur. Parmi les charges : entretien du prieuré* (5 G 4).

²⁵² Esmieu J.-J., *Notice historique et statistique de la ville des Mées*, Digne, 1805.

²⁵³ Site Internet de l'Association, d'un grand intérêt.

Elle est encore citée par Abbayes et Prieurés en tant que prieuré *Notre-Dame de Pleins-Champs, de Plenis Campis* (p. 63). L'église *N.D. de Champlan* est encore signalée en état par Cassini, de même par le cadastre de 1824 sous l'appellation *Notre Dame* (Section A 2, parcelle 148), mais à la fin du XIXe siècle elle n'est plus citée lors des visites pastorales.

Les ruines de l'église sont situées au nord de la commune, non loin de la Bléone, en plein champ. La carte IGN indique *Eg. Ruinée* dans le quartier *Notre-Dame*. L'édifice est parfaitement orienté. Il subsiste l'abside sur toute la hauteur avec une partie de la voûte en cul-de-four. L'appareil extérieur est en galets de la Durance liés au mortier. Les deux murs latéraux sont en partie effondrés et il est impossible de pénétrer à l'intérieur à cause du réseau dense des épineux. Le bâtiment devait être d'importance vu la dimension de l'abside. Celle-ci présente à l'intérieur une demi-coupole en cul-de-four formée de petits moellons presque carrés disposés en lits horizontaux. Contre le mur sud a été construit un bâtiment en appentis moderne, là où devait se trouver le prieuré. Dans le champ contigu à l'est la photo aérienne révèle un bâtiment antique composé de trois salles. Il est fort probable que nous soyons sur un site antique, revitalisé sans doute au haut Moyen Age, certainement au début du deuxième millénaire. En plein champ, comme l'indique son nom, en milieu ouvert, loin de toute agglomération, cette église fait partie des premiers lieux de cultes ruraux.

249. Chapelle Saint-Pierre

Cette chapelle en ruine se trouve à 2000 mètres au sud des Mées au bord de l'ancien chemin menant à Oraison ainsi qu'elle est signalée sur la carte de Cassini. C'est cette route qui est mentionnée en 1229 par R. Bérenger V. Cassini et aujourd'hui les cartes modernes sont les seules indications de cette chapelle qui n'est citée dans aucun document, même pas lors des visites pastorales du XIXe siècle. Il subsiste aujourd'hui le mur plat du chœur et les deux murs latéraux, offrant une surface de 6 x 4 m. L'édifice est orienté vers le nord à 20°. Appareil de galets et mortier. Epaisseur des murs, entre 1,20 à 1 m. Était couverte d'une voûte dont on reconnaît le départ sur les deux murs latéraux. Quatre contreforts, deux de chaque côté, les soutenaient à l'extérieur. La façade a complètement disparu. Il ne traîne, en surface et aux abords, aucun mobilier antique. Il est difficile de qualifier cette chapelle de « romane ». Il s'agit sans doute d'une chapelle de protection sur un chemin emprunté par les voyageurs. JJ Esmieu la date *au cours du XVIIe siècle*.

250. Chapelle Saint-Michel

Seul subsiste actuellement le lieu-dit *St Michel* à 4500 mètres au SO des Mées, à l'ouest de la D 4. Cassini indique une chapelle en état sous le nom de *St Michel*. Elle est mentionnée en 1274 desservie par un *vicarius Sancti Michaelis de Pallairols* et en 1351 comme *ecclesia Sancti Michaelis de Palhayrosco* (Pouillés, p. 106 et 112). Elle est située en effet non loin de Paillerol. Bartel nous renseigne sur le prieuré comme étant un *bénéfice d'un prieuré rural sous le vocable de Saint Michel appartenant au monastère de la B. Marie de Ganagobie de l'ordre de Cluny* (p. 55). Ce que confirme le pouillé de 1730, *prieuré rural de saint-Michel, dépend de l'infirmierie de Ganagobi*, information reprise par Abbayes et Prieurés, *prieuré Saint-Michel, dépendant de Ganagobie* (p. 63). Guy Barruol place le prieuré à Dabisse, 1000 mètres plus au sud, *Saint-Michel à Dabisse, prieuré de Ganagobie*²⁵⁴. Le site a livré des *sépultures et des lampes sépulcrales* (Esmieu, p. 6). Nous sommes sans doute encore en présence d'un site antique revitalisé par une église et un prieuré à l'époque médiévale.

251. Prieuré de Paillerol

Filiale de l'abbaye de Chalais, le prieuré fut édifié au cours du XIIe siècle. Il est cité dans une bulle du pape Alexandre III en 1176. On le retrouve mentionné par les Pouillés du diocèse de Riez en 1274 avec le *comendator domus de Pallayrols*, puis en 1351 comme *domus de Palharosco* (p. 108 et 111). Déserté par les moines au XVe siècle, il reste cependant la propriété de Boscodon et devient une exploitation sous le nom de *château de Pailherols*, grande ferme d'exploitation dans le riche terroir céréalier. Le Pouillé de 1730 reconnaît cette dépendance, *prieuré de Paillerols sous le titre de Saint Honoré, à l'abbaye de Boscaudon*. La chapelle, de plan rectangulaire, voûtée en berceau, a été rasée lors de la construction du canal de l'E.D.F. en 1960.

252. Chapelle Saint-Honorat ou prieuré Saint-Blaise²⁵⁵

²⁵⁴ Collectif, *Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence*, Les Alpes de Lumière, n° 120-121, 1996, p. 31.

²⁵⁵ Comme on peut le constater la chapelle est tantôt sous la titulature de saint Blaise, tantôt sous celle de saint Honorat. Il s'agit cependant du même édifice. Aussi, nous avons consacré un paragraphe pour chaque dénomination afin de faciliter la compréhension des données.

La première indication de ce prieuré est fournie par Bartel, *bénéfice ou prieuré rural sous l'invocation de saint Blaise in agro Mediarum, dépendant de la mense de l'abbaye de Boscodon* (p. 59). Féraud en fait l'église paroissiale du Plan-des-Mées (p.177). Abbayes et Prieurés la font dépendre aussi de Boscodon, *prieuré Saint-Blaise de Palleirosc, dépendant de Boscaudon* (p. 63). G. Barruol en fait une dépendance de l'Ordre du Temple au milieu du XIII^e siècle et la décrit ainsi : *l'église de cet établissement, sous le titre de Saint-Blaise (?), bien conservée mais abandonnée, est un édifice de plan cruciforme du début du XIII^e siècle. La nef, les bras du faux transept et le sanctuaire – où se trouve encore en place l'autel tabulaire d'origine – sont couverts de voûtes en plein cintre. Deux portes donnent accès à l'édifice : celle de l'Ouest, qui borde la voie publique, est surmontée d'un puissant linteau monolithe et d'un faux tympan orné d'une belle croix ancrée en bas relief ... ; celle du sud met en communication la nef avec le cimetière qui s'étend aujourd'hui largement autour du monument ; une seule baie, très ébrasée vers l'intérieur, éclaire l'édifice*²⁵⁶.

D'après quelques données succinctes, cette chapelle fut l'église paroissiale du Plan-des-Mées. C'est ce qui est dit le 9 novembre 1891 lors d'une visite pastorale, *chapelle rurale St-Honorat, ancienne paroissiale, en ruine et réaffirmé en 1894, chapelle rurale, l'ancienne église St-Honorat*. Il semble que l'on ait effectué des réparations car en 1899, *chapelle Saint-Honorat, ancienne église paroissiale, date de plusieurs siècles. Messe 3 ou 4 fois par an*. R. Collier en donne la description, *la chapelle saint-Honorat, près de Paillerols, dut dépendre jadis de l'abbaye de Boscodon, à laquelle appartenait le domaine de Paillerols, témoigne de structures romanes ; la nef, les bras du faux transept, le chevet plat, sont couverts de voûtes en plein cintre. Un beau et massif tympan monolithe, sur lequel est sculptée une croix ancrée, surmonte la porte ouest ; les encadrements des baies, les pilastres, peuvent aussi remonter au XIII^e siècle* p. 141). La chapelle est située au lieu-dit *les Petits Camps* et a été classée MH en 1983.

253. Chapelle Saint-Pierre à Bel-Air

Cette chapelle est seulement signalée par la carte de Cassini sous le nom de *St Pierre* accompagnée d'un petit hameau. On retrouve son emplacement aujourd'hui, bien que l'édifice soit détruit. La carte IGN place un quartier *Bel-Air* en ruine à l'est de la D 4 menant à Malijai, presque en face de l'église Notre-Dame de Champlan. Saint-Pierre subsiste avec le nom d'un ravin qui côtoie le site à l'est, le *ravin de san Peyre*, ainsi qu'un quartier du même nom. Il s'agit sans doute d'une chapelle succursale élevée pour desservir un hameau et quelques fermes isolées loin du chef-lieu.

Synthèse

Le territoire des Mées, vu sa richesse et son implantation sur la rive de la Durance a attiré très tôt les colonisateurs, dont les premiers furent les Romains qui mirent le terroir en culture. S'il n'existe pas de sources écrites sur le peuplement après l'Antiquité, on découvre cependant des indices révélateurs. Ainsi, le prieuré Saint-Antoine dont l'existence est attestée au XI^e siècle, aux mains d'un évêque symoniaque dont la famille s'est nourrie de rapines durant le Xe siècle. C'est également le cas du prieuré Notre-Dame qui porte le titre évocateur de *Plein Champ*, établi sur un site antique. Saint-Michel avec ses sépultures et en milieu ouvert, ouvre également une possibilité d'un établissement pré-castral.

²⁵⁶ Provence Romane 2, p. 238. L'auteur ne fournit pas le document permettant de vérifier la dépendance à l'Ordre du Temple. R. Collier et Durbec ne citent pas ce prieuré parmi les biens de cet Ordre (« Les Templiers en Haute-Provence », BSSL, Digne, T XXXVI, 1960, p. 194-196). Tous les autres auteurs le font dépendre de Boscodon.

MELVE

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune de Melve s'étend sur un plateau vallonné séparant la vallée de la Durance du bassin de la Sasse et du Grand Vallon. L'habitat est réparti en deux hameaux et plusieurs fermes dispersées. Son territoire a livré des traces d'occupation depuis le début du Néolithique jusqu'à l'Antiquité romaine. Aucune mention n'est faite d'un quelconque établissement ayant précédé la création du castrum qui est cité au cours du XIII^e siècle, *castrum de Melva*, en 1232 et 1236 (RACP, n°163, p. 263 et n° 262, p. 358).

Seuls trois toponymes groupés près du hameau du Serre donnent des indications antérieures au *castrum*. Ce sont *la Cour*, *Romette* et *Sous Ville*. Il est rare de rencontrer ces trois toponymes réunis en un même lieu, comme si la mémoire collective voulait diriger nos yeux vers cette colline dominant le terroir. Etablie au centre du territoire, elle regroupe quelques maisons et l'ancienne demeure seigneuriale. L'église paroissiale est desservie par un *capellanus de Melva* en 1274, puis par un *prior* en 1350. Elle fait partie des biens de l'évêque de Gap et est sous le titre de Notre-Dame. Suite aux guerres de Religion, elle va perdre son titre de paroissiale au profit d'un autre édifice.

254. Notre-Dame de Belvezer ou de Bellevue

C'est au début du XVI^e siècle que noble Guillaume de Turriers, de Vaumeilh, fonde une chapelle sous le titre de Notre-Dame. Elle est située au hameau de *Luery*, aujourd'hui *Village de Melve*. C'est par une collation du 11 mai 1532 que l'évêque de Gap Gabriel de Clermont accorde le bénéfice de la *chapelle Notre-Dame à Elzéar Lagier, sacriste de l'église de Digne* (ADHA G 831). Suivent plusieurs collations du prieuré *Notre-Dame de Belvezer*, puis de *Beauvoir*. Surviennent les guerres de Religion qui ruinent l'église paroissiale et la chapelle du prieuré. C'est seulement en 1641 que l'on apprend que la chapelle est devenue église paroissiale et que *l'église sous le titre de Notre Dame de Bellevue et patronage de saint Clair est assez en bon état* (ADHA G 784). A ce moment l'édifice ne comprend qu'une seule nef, celle de gauche actuellement et ce n'est qu'en 1759 que l'on découvre les deux nefs. La première nef est dite maintenant *chapelle du Rosaire et sert aux pénitents* (AD HA G 789). Pendant ce temps la première église se détériore et en 1890 *la chapelle rurale au hameau du Serre est en mauvais état*. De cette première église d'une contenance de 44 m² il ne reste plus aujourd'hui que l'emplacement²⁵⁷.

²⁵⁷ La contenance est donnée par le cadastre napoléonien de 1836, section C, parcelle 288, chapelle.

MEOLANS-REVEL

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la Vallée de Barcelonnette, aux ducs de Savoie de 1388 à 1713, aujourd'hui dans le canton du Lauzet-Ubaye. Comme son nom l'indique cette commune résulte de la fusion de deux communes en 1973. Elle offre une superficie de 12774 hectares répartis de chaque côté de la vallée de l'Ubaye. Malgré un milieu montagneux peu favorable, la population atteignait les 1610 habitants en 1316 pour parvenir à plus de 2000 en 1765 et 1851 et ensuite chuter à 320 à l'époque actuelle (Atlas, p. 191 et 193). Les deux communes étaient desservies chacune par une église paroissiale, celle de Méolans dédiée à saint Julien, celle de Revel dédiée à saint Jacques le Majeur. L'étendue du territoire, la difficulté des chemins et un habitat dispersé en fermes et hameaux a obligé l'autorité ecclésiastique à créer des paroisses et des chapelles succursales. C'est au cours du XVIIIe siècle, moment où la population était abondante, que furent créées ses succursales.

255. La paroisse de Rioclar et ses six chapelles

C'est ainsi que dans la commune de Revel est fondée une paroisse à Rioclar en 1761 avec une église dédiée à Notre-Dame de la Visitation (Féraud, p. 236). Cette paroisse dessert en outre *six chapelles* : *St Antoine, Ste Anne, St Eloi, St Ours, Ste Marguerite, Notre Dame des Neiges jusqu'en 1871, aujourd'hui ND de la Salette. Une 7^e chapelle St Damase a été achetée et fermée depuis 1878 par un nouveau propriétaire*, selon l'enquête sur les lieux de culte de 1899 (2 V 73).

256. Revel et ses cinq chapelles

La même enquête dénombre, outre l'église paroissiale, cinq chapelles rurales : *chapelles Ste Madeleine, ND de la Salette, St Pierre martyr, St Pierre aux Liens, Ste Appollonie, distantes de 3 à 6 kil.* Parmi ces chapelles, d'après le coutumier de 1835, *il y en a trois où le pasteur va chanter la messe et vêpres le jour du patron, à savoir : le 9 février, jour de Ste Appollonie aux Taroux, le 29 avril, jour de St Pierre martyr à la Chanenche, le 22 juillet, jour de Ste Marie Madeleine à la Blache.* En outre *il se fait annuellement, le jour de la St Jean, ou de la St Pierre, une procession à la montagne du Caire pour la conservation des fruits de la terre.*

257. La paroisse de Méolans

Elle dessert trois chapelles rurales qui ne sont pas nommées précisément au cours des visites de la fin du XIXe siècle. En 1860 et 1867, *il y a trois chapelles rurales dont une hors d'usage*, puis en 1873, *il n'existe plus que deux chapelles rurales passables* (2 V 88). Il doit s'agir des chapelles de *Gaudeissart* et de *Gouitroux* qui existent encore. Le texte suivant nous apprend que la chapelle de Gouitroux est dédiée à saint Pancrace et celle de Gaudeissart à la Visitation. La troisième, disparue en 1873, devait se trouver aux *Besses* car la procession s'y arrête et elle devait être dédiée à sainte Anne. Elle est signalée par la carte de Cassini.

258. La procession sur la montagne

C'est dans ces pays de la Vallée de Barcelonnette et de l'Ubaye qu'ont lieu des processions sur la montagne. Voici le texte complet de celle de la paroisse de Méolans fourni par le coutumier de 1835 :

29 juin, St Pierre. De temps immémorial l'on a fait ce jour là une procession sur la montagne de Rancfred. Le départ est fixé à 7 heures et les pénitents se rendent à l'église paroissiale, ensuite la procession part. On ne porte pas la Vierge si les filles ne sont pas voilées. Plusieurs ne viennent pas à la Ste Messe et ne font que se joindre à la procession lorsqu'elle monte à côté des maisons. D'autres en descendant la quittent et ne viennent pas assister à vêpres et à la bénédiction (observation là-dessus). Pour empêcher la profanation du dimanche par ces abus, lorsque cette fête tombe le dimanche on la fait alors le jour de la St Jean.

En montant, on chante les litanies de la pluie. Arrivés vis-à-vis de la chapelle de St Pancrace à Gouitroux on chante quelque temps l'hymne *Deus tuorum militum*, ensuite on reprend les litanies en traversant les Besses, on chante l'hymne de la fête de Ste Anne, en delà de la chapelle on fait une courte pause. En partant on chante les litanies de la Ste Vierge, le *miserere*. Arrivés en haut des prés la procession fait une seconde pause. Ensuite elle reprend son chemin vers la croix qui est sur la colline des Maures en chantant le *Vexilla*. Arrivés, le prêtre dit à genoux et à toutes les autres croix qui sont sur le chemin de la procession 5 *pater* et cinq *ave*, donne la bénédiction aux fruits de la terre, et on va diner. Le curé dine avec le prieur de la confrérie qui paye le diner dit diner de la chapelle. On ne doit donner aux fidèles que le temps nécessaire pour prendre une honnête réfection, autrement la jeunesse se répand dans les bois et dans les prés. Outre les inconvénients qui peuvent en résulter il est plus facile de les réunir. Le diner fini, Mr le curé fait sonner à une distance convenable, par un petit, la clochette des pénitents. On se rassemble autour de la croix où les pénitents chantent l'office de la Vierge, le prêtre faisant fonction de recteur des pénitents. L'office fini on repart.

Arrivés près de Gaudissart on chante l'hymne de la Ste Vierge, on entre dans la chapelle pour faire commémoration de la Visitation, chanter le *sub tuum* ou les litanies. Lorsque la procession entre dans le village, on commence les vêpres qui sont suivies de la bénédiction du St Sacrement.

259. Paroisse de Saint-Barthélemy

Elle est située au SO de Méolans aux abords du *Grd Riou de la Blanche*, à 1238 mètres d'altitude. L'abbé Féraud rapporte que *cette paroisse, au fond d'une étroite vallée, comprend 276 âmes de population. C'était anciennement une annexe de Méolans, où résidait le vicaire de cette paroisse. Elle fut érigée en 1746. Son église paroissiale est dédiée à saint Barthélemy, apôtre.*

260. Paroisse de Lavercq

L'abbé Féraud nous apprend qu'elle est sous le titre de saint Antoine ermite et située dans le hameau dit l'abbaye et dans une gorge étroite, entre des montagnes élevées, à 7 kil. S. de Méoloans (p. 239). Plusieurs hameaux situés à plus de 1500 mètres d'altitude ont été équipées de chapelles succursales. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 nous les révèle :

- . chapelle S. Jean, hameau de Peynier, à 3 kil., messe quatre fois par an.
- . chapelle S. Joseph, hameau des Chariouds, 2 kil., messe pour les malades à administrer.
- . chapelle N.D. des Grâces, sert aux Pénitents blancs, messe 4 fois par an.

261. Prieuré de Lavercq

Il n'est pas compté au nombre des abbayes, mais seulement comme prieuré. Il fut fondé en 1135 et relevait de l'abbaye de Chalais. Mais dès 1146, il dépendait directement de Boscodon. Les bâtiments monastiques furent incendiés en 1354 et ne furent pas relevés. Malgré tout le prieuré resta dans les mains de Boscodon jusqu'à la Révolution. De l'église romane, il ne subsiste qu'une petite partie du chevet plat du chœur que les spécialistes datent de première moitié du XIIe siècle²⁵⁸.

²⁵⁸ Alpes Romanes, p. 54. Abbayes soeurs de l'Ordre de Chalais, p. 59. Collier, p. 141. Féraud, p. 238. Souvenirs religieux, p. 56.

MEYRONNES

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Saint-Paul-sur-Ubaye. C'est une commune de montagne d'une superficie de 4059 hectares perchée sur la rive gauche de l'Ubaye et qui est traversés par l'Ubayette. L'habitat est situé entre 1600 et 1800 mètres d'altitude dans des conditions difficiles. Aussi la population n'a jamais pu atteindre les 600 habitants. Le *castrum de Meyronnas* est cité au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 265). L'abbé Albert rapporte que le premier habitat se trouvait au hameau des Gleisolles, entre Tournoux et Meyronnes, mais par manque de terrain et d'espace, les habitants s'installèrent progressivement à Meyrolles (I, p. 230-231). On ne sait quand se fit ce transfert et s'il fut vraiment réel, car le castrum cité au XIIIe siècle est celui de Meyrolles. L'église paroissiale de Meyrolles est, comme ajoute l'abbé Albert, sous la titulature de *saint Donat évêque et martyr dont la fête se célèbre le 7 août*.

262. Eglise Saint-Sébastien

Quand l'abbé Albert parle de l'église paroissiale de Meyronnes, il souligne qu'il y avait autrefois dans ce lieu une autre église paroissiale dont les masures se voient encore à une portée de fusil de l'église actuelle. Elle étoit sous le titre de S. Sébastien et avait été bâtie en 1420, ainsi que le prouve l'inscription qu'on lit sur la porte de la chapelle des pénitens, gravée sur une pierre de taille, laquelle étoit au-dessus de la porte de l'ancienne église. L'abbé Féraud reprend : *elle a 200 ans d'existence ; ce n'étoit auparavant qu'une chapelle que l'on agrandit, à l'époque où l'on abandonna l'ancienne, qui étoit à l'Est et à 1 kil. du village*. Il faut placer cette ancienne église à proximité du hameau de Fontvive aujourd'hui abandonné. Elle figure sur la carte de Cassini n° 167.

263. Chapelle Saint-Ours

C'est une chapelle qui possède un statut particulier, car lieu de pèlerinage très renommé comme le souligne l'abbé Albert : *il s'y rend une infinité de peuples le 17 juin jour de la fête de ce S. Les Piémontois y accourent du val de Maire, de la val de Sture et de la val S. Pierre. Les François ne le cèdent pas en ce point aux Piémontois, on y voit une foule de personnes, non seulement de la vallée de Barcelonnette, mais encore de l'Embrunois et du Gapençois. Ce qui attire un si grand concours de peuple, sont les miracles que l'on dit avoir été opérés*. Il en cite quelques-uns relevés en 1675 par l'autorité de l'archevêque d'Embrun, dont trois paralytiques guéris miraculeusement ainsi qu'un jeune garçon. La première chapelle se trouvait au nord du hameau de Saint-Ours et on l'a changée de place et rebâtie en 1773. Elle est actuellement dans le hameau qu'on appelle le Plan de S. Ours. L'abbé Féraud apporte d'autres précisions. Il confirme d'abord l'érection de la chapelle en 1773, puis il annonce qu'elle a été érigée en église paroissiale en 1833 et qu'enfin on reconstruisit une nouvelle chapelle sur l'emplacement de l'ancienne à partir de 1860 (Souvenirs religieux, p. 334-336). Les deux chapelles sont toujours en état ²⁵⁹. Le Plan St-Ours est situé à 800 mètres au NE de Meyronnes et la première chapelle à 500 mètres au nord du Plan St-Ours (1794 m d'altitude).

Autres chapelles

Cassini, outre Fontvive, Saint-Ours et Mayronnes, signale une chapelle à Gleisolles, à la Faucherie, hameau placé entre Fontvive et Certamussat, non signalé par IGN à Certamussat où le cadastre napoléonien de 1840 indique le titulaire saint Jean en section D 3.

Synthèse

Il est difficile de se prononcer sur l'antériorité d'une église sur l'autre. Quelle fut la première paroisse ? sans doute celle de Meyronnes car citée comme castrum dès le XIIIe siècle. Celle de Saint-Ours semble remonter assez loin dans le temps puisqu'on en parle dès l'année 1400 où les habitants se plaignent de ne pas posséder de reliques du saint vénéré.

²⁵⁹ Voir *Sanctuaires, pèlerinages et romérages au diocèse de Digne*, APRHP, 2009, p. 183-188.

MEZEL

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui chef-lieu de canton. D'une superficie de 2136 hectares la commune s'étend sur la rive droite de l'Asse, au sud de Digne. Une voie antique présumée reliant Digne à Riez passait également sur la rive droite. Les quelques témoins antiques sont d'ailleurs répartis le long de cette voie (CAG, n° 121, p. 294-295). Le *castrum de Mezello* est cité en 1252 (Enquêtes, n° 546-549, p. 355-356) et l'église paroissiale en 1274 avec un *prior de Mosello*, puis en 1351 avec l'*ecclesia de Mesello* (Pouillés, p. 106 et 111). Exceptionnellement, la population n'eut pas à souffrir des guerres et de la peste puisqu'avec 65 feux en 1315, elle en comptait encore 64 en 1471. Par la suite elle ne dépassera pas les 870 habitants en 1851 (Atlas, p. 184).

Plusieurs auteurs avancent qu'un prieuré Saint-Vincent aurait appartenu à l'abbaye de Montmajour. L'Atlas Historique l'indique sur la carte n° 75. L'abbé Féraud est plus précis, *l'église paroissiale a pour titulaire saint Vincent et pour patron saint Laurent (10 août). Cette église avait été donnée aux Bénédictins de Mont-Majour en 1096 par Augier, évêque de Riez* (p. 105), donnée reprise par Abbayes et Prieurés : *prieuré Saint-Vincent, donné à Montmajour par l'évêque Augier en 1096* (p. 63). Bartel, qui fut un temps curé de Mézel, n'en parle pas. Le problème est que cette donation ne figure pas dans le document original de 1096 reproduit par GCN (I, Inst. Riez, XI, col. 371-372) où ne sont nommées que les églises de Saint-Julien, d'Estoublon et de Chauvet. Pourtant *la France Pontificale* ajoute Mézel à ces trois églises (Diocèse de Riez, p. 325). Tous ces auteurs ont à la fois tort et raison. Il faut trouver une note due à J.-P. Poly pour découvrir qu'effectivement l'abbaye de Montmajour possédait un prieuré à Mézel au XIe siècle, qu'il était dédiée à Notre-Dame et correspond à la chapelle Notre-Dame de Liesse²⁶⁰.

264. Chapelle Notre-Dame de Liesse

La chapelle est située quelque mille mètres au sud du village, au bord de la voie antique et de l'Asse. Elle est toujours citée au XIXe siècle comme chapelle rurale en même temps que Notre-Dame du Rosaire. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 la date de l'année *1600 environ*, qu'on y célèbre *une messe le 24 septembre et qu'on s'y rend en procession le saint jour de Pâques*. Elle renferme un carrelage en faïence vernissée classé MH en 1970 dont une partie a été volé en 1978. La date de 1600 correspond probablement à une réfection de l'édifice après les guerres de Religion. Apparemment, il ne reste rien de la construction primitive du XIe siècle quand elle appartenait à l'abbaye de Montmajour.

265. Notre-Dame du Rosaire

Cette chapelle est située immédiatement à l'ouest du village sur la colline qui le surplombe. Elle est près du lieu-dit *le Château* et correspond à l'église du *castrum*. C'est ce qu'affirme l'enquête sur les lieux de culte de 1899, *chapelle de N.D. du Rosaire, très antique, autrefois église paroissiale. Trois messes par an, le mercredi des Rogations, le 16 juillet et le dimanche du Rosaire*. R. Collier la décrit ainsi : *la chapelle Notre-Dame du Rosaire est un simple rectangle et n'a que le toit pour couverture. La porte témoigne de XVIIe siècle. En avant de la chapelle s'étend un porche ouvrant par une grande arcade en plein cintre* (p. 230-231).

266. Chapelle Saint-Sébastien

Elle est signalée par la carte de Cassini au nord du village au bord de la route menant à Châteauredon. Le PR reconnaît qu'elle existait en 1664 et suppose qu'elle fut édifée vers 1630 au moment où la peste venait de faire sa réapparition à Digne. Vendue comme bien national elle fut rasée en 1840 pour élever à son emplacement une école de garçons (n° 9, 1990, p. 24).

267. Chapelle Sainte-Barbe

Elle aussi est signalée par Cassini, au sud du village et au nord de ND de Liesse. Le PR signale son existence en 1664, mais sans connaître sa date d'édification. On suppose qu'elle a dû tomber en ruine lors de la Révolution et a servi de carrière de pierres. Une croix signale encore son emplacement (n° 9, 1990, p. 24).

Synthèse

²⁶⁰ POLY J.-P., « La petite Valence. Les avatars domaniaux de la noblesse romane en Provence », *Saint-Mayeul et son temps*, Digne, SSL, 1997, p. 179, note 61. Il cite comme source L. LABANDE, « Chartes de Montmajour au palais de Monaco », *Annales de la Société d'Etudes provençales*, 1908, p. 178.

Mézel présente le schéma « classique » d'organisation paroissiale. Le terroir est d'abord investi par une abbaye qui crée un prieuré avec une église en milieu ouvert. Lors de l'enchâtellement et du perchement, une église paroissiale dessert le castrum qui est ensuite abandonné pour créer un village au pied de la butte castrale avec une nouvelle église paroissiale. Les anciens lieux de culte sont cependant conservés et entretenus par les habitants et font l'objet de pèlerinage ou de procession annuelle. Seuls, les édifices de protection plus récents élevés contre la peste, Saint-Sébastien et Sainte-Barbe, n'ont pas été conservés.

MIRABEAU

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Digne Ouest. Cette commune de 1822 hectares occupe la rive droite de la Bléone entre les communes de Malijai à l'ouest et de Mallemoisson et du torrent des Duyes à l'est. Elle est longée au sud par la N 85 qui suit en gros le tracé de la voie antique Sisteron/Digne, qualifiée de *strata publica* en 1335. Provenant des Alpes-Maritimes, elle est rejointe à Mirabeau par une autre venant de Riez. De nombreux sites archéologiques ont été recensés sur la commune, situés soit au bord de la voie, soit aux abords du ravin de Barrabine qui traverse en partie la commune du nord au sud (CAG, n° 122, p. 295-297). La commune n'a jamais connu une forte population, 360 habitants en 1315, 180 en 1471, 521 en 1851 qui fut le maximum atteint. Elle a incorporé au XVe siècle la communauté de Beauvezer qui comptait 60 habitants en 1315 mais qui fut décimée par la peste (Atlas, p. 184). L'habitat a été longtemps dispersé en petits hameaux avant que le village de Mirabeau ne se forme. Celui-ci s'est développé à partir du hameau du *Riou* au cours du XVIIIe siècle. L'abbé Féraud dénombre pas moins de quatorze hameaux au XIXe siècle répartis sur tout le territoire. C'est pourquoi les lieux de culte sont également dispersés dans toute la commune.

268. Saint-Christophe, prieuré de Saint-Victor sur un site antique

Aujourd'hui ce n'est qu'une simple chapelle avec son cimetière dans un champ au bord de la N 85, côtoyant le *Ravin de St Christol*. A quelques 600 mètres de la commune de Malijai, elle est dominée par une colline où s'élevait le *castrum de Belvezer* cité en 1252 en même temps que celui de *Mirabellum* (Enquêtes, n° 544 et 534, p. 352 et 354). Le site a livré de chaque côté du ravin de nombreux éléments archéologiques faisant penser à *un vaste établissement* gallo-romain ayant pu servir également de relais sur la route menant à Sisteron. La chapelle apparaît comme une possession de l'abbaye de Saint-Victor lors de trois confirmations données par les papes aux XIe et XIIe siècles, *in episcopatu Vapicensis cellam sancti Christofori ad Estradas* ou *de Stradis*²⁶¹. Le prieuré est encore cité en 1337, *prioratus Sancti Christofori* (n° 1131, p. 619). Il réapparaît à la sortie des guerres de Religion lors des visites pastorales de l'évêque de Gap, d'abord en 1602 où à *Beauvezer, chapelle Saint-Christophe sur le grand chemin*. Puis le 4 août 1612, à *Beauvezer, l'église Saint-Christol toute ouverte, le toit rompu* (ADHA G 780-781). De par sa proximité avec Malijai, elle va faire partie de la paroisse de cette commune et est citée lors des visites pastorales de l'évêque de Digne. Ainsi en 1860, *la chapelle rurale de Beauvezer est passable*. L'enquête de 1899 reconnaît *une chapelle au quartier de Beauvezer dans le cimetière de ce lieu, vieille de plusieurs siècles. Messe le jour de l'Ascension, appartient à la commune de Mirabeau* (2 V 73, n° 183).

La chapelle comporte une nef sans travée se terminant par une abside en hémicycle et une voûte en cul-de-four orientée vers l'est. L'appareil est formé de galets noyés dans le mortier. C'est celui de l'abside, à l'extérieur, qui présente par endroits des galets choisis pour former des lits horizontaux. R. Collier estime que la chapelle *peut au moins partiellement remonter au XIe siècle* (p. 141). C'est aussi l'avis d'Alpes Romanes qui la date de la même époque, *malgré son apparence banale et sa maçonnerie rustique* (p. 54). En plein champ, en milieu ouvert, sur un site antique important et au bord d'une voie vitale pour le commerce et les voyageurs, la chapelle a perpétué le rôle de la station romaine dont le site a dû être christianisé dès l'origine.

269. Saint-Philippe à Ville Vieille

C'est l'une des églises qui fut paroissiale mais seulement pour un hameau dénommé *la Colle* et quelques fermes environnantes. Elle est située au SO du village de Mirabeau sur la *Cime des Usclats* culminant à 814 mètres d'altitude. La chapelle est placée juste en-dessous sur un petit plateau, à l'aplomb des pentes. Sur le flanc nord de la montagne ont été remarqué des tas d'épierremments contenant des fragments de *tegulae*. La carte de Cassini indique un édifice ruiné dit *St Philippe* accompagné du toponyme *Ville Vieille*. L'enquête de 1899 déclare que *l'église S. Philippe a été paroissiale jusqu'en 1600 ; pèlerinage une fois par an, le premier mai avec messe et vêpres*. Durant la dernière moitié du XIXe siècle, elle est qualifiée de *chapelle rurale*. R. Collier en donne une brève description et conclut, *cette chapelle, du XVIe ou du XVIIe siècle, se tient dans le droit fil de la tradition romane ; elle peut d'ailleurs avoir conservé certains éléments du Moyen Age : arc triomphal, partie de l'abside* (p. 232). Elle est régulièrement entretenue par la Mairie et une association de sauvegarde. Il est possible que le site ait abrité un village au IXe siècle installé sur un habitat antique.

270. Saint-Jean de Barrabine, prieuré de Ganagobie

²⁶¹ 1079 4 juin (CSV II, n° 843, p. 218). 1113 23 avril (II, n° 848, p. 238). 1135 18 juin (II, n° 844, p. 226).

C'est la seule église citée par les Pouillés de 1350 avec le *rector ecclesie de Barrabina* et le *prior Sancti Johannis de Barrabina* (p. 88 et 93). Le prieuré fait partie des biens de l'abbaye de Ganagobie depuis le XI^e siècle, période de dons importants faits au monastère. Il côtoie le prieuré *Saint-Pierre de Bonafosse*, de la même obédience, situé tout près, dans la commune de Barras limitrophe de celle de Mirabeau. Cette dépendance du prieuré Saint-Jean de Barrabine à Ganagobie est attestée par Abbayes et Prieurés (p. 53) et confirmée par G. Barrool²⁶². L'église Saint-Jean est l'église paroissiale du territoire qui s'étend au nord du village de Mirabeau et qui d'ailleurs constitue la section A du cadastre napoléonien de 1824, section dite *la Paroisse*. Aujourd'hui elle n'existe plus, mais on peut la situer sur la rive gauche du *Ravin de Barrabine* au nord du hameau de *Garce*, d'après la carte de Cassini qui la figure en état. Le toponyme *St Jean* apparaît également sur les cartes actuelles. C'est dans ce secteur, aux alentours de *Garce* que sont signalés trois sites ayant livré *des tuiles romaines*, des céramiques du Haut Empire et des tombes sous tuiles. Le toponyme *Vièrre*, *Viérard* sur le cadastre, pourrait révéler un habitat du IX^e siècle selon le découvreur du site (CAG, p. 297). En 1602, l'évêque de Gap en visite nomme à *Mirabeau*, *église Saint-Jean de Barrabine*, mais elle est citée en même temps qu'une autre que nous verrons par la suite. Elle va devenir simple chapelle quand sera établie une église paroissiale dans le village. Au XIX^e siècle, elle fait partie des chapelles rurales. Elle figure sur le cadastre napoléonien, section A 1, parcelle 123 au quartier *St Jean*. En 1860, on apprend qu'elle a besoin de réparations, puis elle disparaît des documents.

271. Notre-Dame des Grenouillères

Cette église isolée est située 400 mètres sur une colline élevée au sud du village et a dû être construite au cours du XVI^e siècle, plus proche des hameaux les plus importants que Saint-Jean de Barrabine au nord. En 1602, *l'église toute ouverte, sans porte et découverte*. En 1612, l'évêque en visite la trouve *non rebastie*, elle est sous le titre de Notre-Dame. En 1687, l'église est dite *église sous le titre de saint Jean-Baptiste, autrefois Notre Dame des Grenouillères* (ADHA G 780, 781 et 786). D'abord sous la titulature de Notre-Dame, l'église va devenir paroissiale au moment où celle de Saint-Jean est abandonnée au XVII^e siècle. C'est pourquoi, elle prend le titre de Saint-Jean-Baptiste, récupérant précieusement la titulature de la première paroisse. Elle ne va pas rester longtemps paroissiale, car en 1712, l'évêque remarque *une chapelle dans le village du Riou, tout près de la maison du sieur curé, sous le vocable de Notre-Dame du Bon Secours, asses bien bâtie, qui a environ 20 toises de longueur sur environ 3 largeur, où il y a une tribune, et il nous a paru qu'on pourroit en faire une église paroissiale bien décente et honnête* (G 799). L'église Notre-Dame est alors abandonnée au cours du XIX^e siècle au profit d'une nouvelle paroisse, cette fois-ci dans le village qui s'étoffe de plus en plus. R. Collier décrit l'église Notre-Dame ainsi : *assez grande, l'église devait avoir une nef de trois travées ; il n'en subsiste que des pans de murs, le clocher, la travée de chœur. Celle-ci est voûtée sur croisées d'ogive ; les nervures sont formées de deux gros boudins se croisant en leur centre et reposant sur de petits culots. Le clocher, de section carrée, d'un seul bloc, est percé de fenêtres hautes, étroite, en plein cintre. Le tout, datant sans doute du XVI^e siècle, d'un appareil solide, compact, se détache en masse nette haut sur le ciel, tout au sommet d'un coteau solitaire et nu* (p. 172).

272. Chapelle Notre-Dame du Bon Secours

Elle n'est citée que le 1^{er} octobre 1761, à *Mirabeau*, *chapelle presbytérale Notre Dame du Bon Secours* (ADHA G 780). Edifiée sans doute au siècle précédent près du presbytère, son statut est confirmé par l'abbé Féraud, *une chapelle sise dans le village, est affectée dans la semaine au service paroissial ; son titre est celui de Notre-Dame-de-Bon-Secours* (p. 180). En 1865, elle est toujours *chapelle de secours*. C'est un peu avant la fin de ce siècle qu'elle va devenir définitivement paroissiale.

Synthèse

Il apparaît que l'organisation en *villae* issue de l'Antiquité et du haut Moyen Age ait perduré jusqu'à l'époque moderne quand on constate les multiples hameaux et fermes isolées. Il est rare d'autre part de rencontrer plusieurs églises paroissiales sur le même territoire, sans que l'une soit succursale de l'autre. Saint-Philippe et Saint-Jean sont indépendantes auxquelles va s'ajouter pendant un temps Notre-Dame des Grenouillères. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle qu'une seule église sera déclarée paroissiale, rentrant alors dans la norme de l'organisation ecclésiastique en vigueur dans tous les diocèses de France.

²⁶² Collectif, *Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence*, Les Alpes de Lumière, n° 120-121, p. 31.

MISON

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Sisteron. La commune s'étend directement au nord de Sisteron, sur la rive gauche du Buech. D'une superficie de plus de 3100 hectares, elle a dépassé les 1300 habitants en 1852. Son sol fertile en céréales et légumes a favorisé cette expansion. Le *castrum Misonis* est cité dès 988 lors des donations que le clerc Richaud fait en faveur de l'abbaye de Cluny à Saint-André de Rosans (CLU, III, p. 41, n° 1784). Outre les dons octroyés dans la région de Saint-André, il cède, mais seulement après sa mort, la moitié du *castrum Misonis*. Mais il n'est pas certain que cette donation ait été effectuée, car il n'en subsiste aucune trace par la suite²⁶³. Les seigneurs de Mison vont avoir une grande influence au début du XIe siècle. L'un des leurs va devenir vicomte de Gap et on les rencontre tout au long du siècle faisant des donations principalement à l'abbaye de Saint-Victor ou usant de leur influence et de leur autorité pour que des petits seigneurs locaux fassent de même. Il reste de leur château une masse tabulaire imposante qui se dresse au milieu de la plaine. Les Pouillés du diocèse de Gap ne mentionnent pas l'église de Mison, sans doute dépendant directement de l'évêque. Mais cette église est difficile à localiser puisqu'elle ne correspond ni à la chapelle Saint-Roch, ni à la paroisse Notre-Dame de la Baume.

273. La chapelle du cimetière et Notre-Dame de la Baume

Notre-Dame de la Baume a été construite au tout début du XVIIe siècle d'après un texte de 1602 donné par R. Collier (p. 210) : *toutte bastie de neuf, en fort bon estat, couverte et fermée à clef... Le clochier commencé à bastir, il y a une grosse cloche en terre* (ADHA G 780, p. 455). Cette église est implantée 600 mètres au NE du village et présente toutes les caractéristiques d'un édifice de cette époque. A côté s'étend le cimetière de la communauté. Or, en 1864 et 1867, on apprend qu'il existe *une chapelle rurale au cimetière, appartient à Mr Chabas* (2 V 91). Disparue depuis et ni citée par la suite, elle peut être le reliquat de l'église primitive. Ruinée lors des guerres de Religion, les habitants ont repris le même site en construisant une église neuve, non plus dans le cimetière, mais juste à côté. Il est probable également que la chapelle portait la titulature de Notre-Dame.

274. La chapelle Saint-Pierre

C'est en 1867, en même temps qu'est citée la chapelle rurale du cimetière, qu'une autre apparaît : *chapelle domestique à la Plaine appartenant au même* (M. Chabas). Le quartier *la Plaine* est situé au sud de la commune à côté du quartier *St Pierre*. Disparue également, il est probable que le toponyme *St Pierre* soit le seul souvenir laissé par cette chapelle rurale, sans doute confisquée lors de la Révolution. C'est dans ce même quartier qu'a été observée une concentration de *tegulae* et *d'imbrices* pouvant suggérer un atelier de tuilier antique (CAG, n° 123, p. 297-300).

275. Chapelle Saint-Roch

A la sortie du village, cette chapelle a dû être élevée après les événements des XIVe et XVe siècles. La titulature à saint Roch, protecteur contre la peste, peut en témoigner. De par sa proximité avec le village, elle sert à *plusieurs offices religieux dans la semaine à cause de l'isolement de l'église paroissiale*, comme relaté en 1858. En 1894, on apprend que *la chapelle rurale St-Roch, au village, a été reconstruite à neuf et meublée de même*. Elle est toujours en très bon état et entretenue.

276. Chapelle Saint-Pierre de la Silve

L'abbé Féraud en 1844 donne quelques indications : *la paroisse de La Silve dont l'érection est d'assez fraîche date est placée au Sud Est de Mison et se compose de 10 hameaux. Son église paroissiale a pour titulaire et pour patron saint Pierre apôtre. Cette paroisse était autrefois un prieuré de l'évêché de Gap* (p. 441). L'inventaire de 1906 ne donne pas la même date : *église de la Silve, 80 m². Elle a été construite en 1872 et 1873 au moyen de souscriptions et de dons* (1 V 68). Le problème se complique quand on la voit bien représentée sur le cadastre napoléonien de 1814 avec une abside en hémicycle (Section C, parcelle 759). Figurant également sur Cassini, il faut alors admettre que si son érection en paroisse est récente, 1872 a été une année de réparations et non de construction.

²⁶³ Collectif, *Saint-André-de-Rosans*, Sté d'Et. des HA, 1989, p. 84.

Synthèse

Il est rare de rencontrer un village fortifié sans église paroissiale à l'intérieur. Cependant, le cas n'est pas unique et il s'agit en général d'églises élevées avant l'enchâtellement et qui conservent leur fonction malgré leur éloignement. Il est probable que l'ancienne chapelle du cimetière ait joué ce rôle. Les deux chapelles *domestiques* et sans doute celle de *la Silve* peuvent faire partie également de ces édifices desservant un habitat dispersé.

MONTAGNAC-MONTPEZAT

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Riez. Ces deux anciennes communes, unies en 1974, sont situées au sud de la commune de Riez, occupant au nord la fin du plateau de Valensole et au sud une partie des gorges du Verdon. Les deux communautés en partie dépeuplées à la fin du XVe siècle (65 habitants chacune) ont connu par la suite un sort différent. Si elles comptaient un nombre égal d'habitants en 1765 (151), en 1851 Montagnac en dénombrait 656 alors que Montpezat était tombé à 145. Puis en 1961, respectivement 178 et 14, ce qui a entraîné le rattachement (Atlas, p. 185-186).

MONTAGNAC

La première mention de Montagnac est donnée vers 1020, *Monteniacus* avec le cartulaire de Saint-Victor et au XIe siècle lors de la donation d'une vigne à Saint-Michel de Cousson, vigne située *in castro Monteniago* (CSV I, n° 614, p. 609 et II, n° 755, p. 100). Au XIIIe siècle, en 1113, l'évêque de Riez Augier fait don à l'abbaye de Lérins de l'église *sanctam Mariam de Montanac* ; durant ce même siècle, plusieurs personnes font des dons de terres à l'église Sainte-Marie qui est *in castro que nominant Montaynac* (CL, CCXIV, p. 218 et CCXXI, p. 225). L'abbaye ne restera pas longtemps à Montagnac. En effet, l'église n'est pas citée en 1259 lors de la confirmation par le pape Alexandre IV des biens de l'abbaye (CL 2, n° IV, p. 6). C'est ce que confirme l'enquête de 1252 où dans le *castrum de Montaiac*, l'évêque perçoit l'albergue et est seigneur du lieu (Enquêtes, n° 561, p. 358). Bartel reproduit cette situation, *Montagnac, oppidum dont l'église et la seigneurie appartient à la mense de l'évêque* (p. 58). L'abbé Féraud reprend les mêmes données, *le prieuré Sainte-Marie de Montagnac fondé en 1113 par l'évêque Augier, mais la paroisse reconnaissait déjà au XIIIe siècle l'évêque de Riez comme son seigneur temporel et spirituel* (Souvenirs Religieux, p. 45). De même Abbayes et Prieurés, à *Montagnac, prieuré Notre-Dame, donné à Lérins par l'évêque Augier (1113), puis uni à l'évêché de Riez* (p. 63).

277. Les prieurés Sainte-Marie de Montagnac

L'église paroissiale du castrum est dédiée à saint Pierre depuis son origine et ce n'est pas là qu'il faut placer le prieuré cité en 1113, propriété de l'évêque de Riez et donné à l'abbaye de Lérins. Aucune ruine ni aucun toponyme sur les cartes actuelles ne permettent de le localiser. Il faut recourir au cadastre de 1825 pour découvrir dans la section A 2 un quartier appelé *Adrech de Notre Dame*, situé au nord du village et à l'est de la route menant à Riez. On peut situer ce quartier aux environs du lieu-dit actuel *Plaines d'Ancoeurs*. Au sud de cette section, dans la section B 1, c'est le quartier de *l'Hubac de Notre Dame* avec un bâtiment appelé *Notre Dame* (parcelle 93). Ces deux lieux-dits correspondent à deux chapelles signalées par Cassini en 1788, situées dans les mêmes lieux, sous les noms de *Notre Dame de Montarnet* et de *Notre Dame de Bon Vallon*. C'est la première qui est figurée par le cadastre, au sud de la deuxième. Laquelle des deux est celle qui appartenait à Lérins au XIIIe siècle, il n'est pas possible de le dire actuellement. Dans tous les cas nous sommes en présence de deux édifices situés en milieu ouvert, dont l'un existait déjà au début du XIe siècle en possession de l'évêque de Riez. Ils peuvent donc faire partie de ces premières églises rurales pré castrales.

278. Chapelle Saint-Christophe

Elle n'est pas citée par les textes avant le XIXe siècle, mais figure en état sur Cassini en 1788 et sur le cadastre de 1825, section B 2, parcelle 45, au bout d'un diverticule se détachant vers le nord du *chemin de Moustiers*. Elle est citée lors de chaque visite pastorale entre 1845 et 1894, comme *chapelle rurale St Christophe*. De temps en temps elle est *en mauvais état* ou *convenable* selon l'appréciation des visiteurs. Le cadastre la figure orientée nord/sud. Elle apparaît sur les cartes actuelles comme décrit plus haut, au bout d'un diverticule se détachant de la D 111, à 400 mètres à l'est du village. La titulature dirige vers une chapelle érigée au XVIe siècle avec comme protecteur saint Christophe, l'un des plus efficaces contre la peste et les fléaux avec saint Roch. La paroisse l'a alors adopté comme patron avec saint Antoine, patron des cultivateurs (Féraud, p. 158).

MONTPEZAT

Mont Pesad est cité en 1138 (Atlas, p. 186) et le *castrum de Monpesato* en 1252 avec comme seigneur l'évêque de Riez (Enquêtes, n° 564, p. 358). Bartel (p.58) confirme cette possession des évêques de Riez, ainsi que l'abbé Féraud (p.150) et ils ajoutent que l'église est sous le titre de saint Julien. Bartel en 1636 apporte la précision que le pont construit sur le Verdon est appelé Silvestre, le village est *non longe a Ponte lapideo dicti Vardonii, sub nomine Silvestri*, « non loin du pont de pierre sur ledit Verdon du nom de Silvestre » (p. 58). Ce

pont figure sous ce même nom sur la carte de Cassini (TA et section A 3) et sur les cartes modernes. Comme celle de Montagnac, l'église paroissiale est desservie par un prieur, *prior de Montepesato*, cité en 1351 (Pouillés, p. 110). Elle est classée MH depuis le 4 juillet 2003.

279. Chapelle Saint-Saturnin

Elle n'est citée par aucun texte d'archives. Seule la carte Cassini mentionne une *Rne St Saturnin* et le cadastre de 1825 un bâtiment apparemment en état, dit *St Saturnin* (section C 2, parcelle 157) figurant une nef prolongée vers l'est par une abside en hémicycle et un bas-côté du côté sud accolé à la nef. Deux descriptions sont données, la première par Alpes Romanes : *en plein champ, non loin des rives du Verdon, au lieu-dit « ferme Saint-Saturnin », le chevet d'une très vieille église transformée en maison. L'église a de fait conservé sa belle abside en hémicycle, un peu plus étroite que la nef... Le monument date vraisemblablement du XIe siècle* (p. 54-55) ; la deuxième par R. Collier : *à Montpezat, en contrebas du village et près de la rivière, une très vieille église aménagée en ferme et dite saint Saturnin. Il subsiste surtout l'extérieur de la construction primitive, avec son abside en hémicycle, plus étroite que la nef, une partie des murs gouttereaux ; l'appareil est régulier, en petites pierres de taille presque cubiques, à gros joints et la baie axiale, étroite, à linteau échancré, atteste aussi la fin du XIe siècle* (p. 64). Nous sommes encore en présence d'une de ces églises en plein champ, isolée de toute habitation dont on ignore tout, mais dont l'architecture dénonce le premier âge roman, édifice (re)construit peut-être à cette période et pouvant remonter au haut Moyen Age.

Synthèse

Sans quelques précieuses et minimales indications, les premières églises rurales de Montagnac et celle de Montpezat n'auraient jamais pu être décelées. C'est dire si tant d'autres ont disparu corps et biens sans laisser aucune trace.

MONTCLAR

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Seyne, aujourd'hui dans le canton de Seyne. Cette commune de 2338 hectares est située au nord de Seyne et de Selonnet dans un milieu très montagneux où l'altitude des habitats dépasse les 1200-1300 mètres. La population est répartie en une quinzaine de hameaux, sans centre important pouvant constituer un chef-lieu. Comme dans la majorité des cantons de Seyne et de Barcelonnette, le milieu montagneux et la difficulté des chemins en période hivernale ont obligé l'autorité ecclésiastique à créer deux paroisses et plusieurs succursales. La population a oscillé entre 500 et 600 habitants depuis le XIV^e siècle, avec bien sûr une régression à la fin du XV^e siècle (225 habitants). Comme le remarque l'abbé Féraud, si le pays ne produit pas de vigne ni de fruits, il est excellent pour les pâturages (p. 78).

On ne connaît pas la date où les deux paroisses de Saint-Michel et de Saint-Pierre ont été érigées. D'après l'abbé Féraud, recopiant l'abbé Albert, l'église Saint-Michel a été construite en 1645 et Saint-Pierre sur une chapelle fondée en 1555 (p. 79). La paroisse Saint-Michel, au hameau de Serre Nauzet, desservait quatre succursales. Elles sont dénombrées par l'enquête sur les lieux de culte de 1899 :

- . chapelle au quartier de la Vilette construite en 1830,
- . chapelle au quartier de S. Jean construite en 1644,
- . chapelle au quartier du Risolet de 1738,
- . chapelle Saint-Léger

On connaît leurs titulaires grâce aux visites de 1859 et 1863 : *St-Jean, St-Léger, St-Grégoire et St-Jacques*, sans pouvoir attribuer le titulaire aux chapelles du Risolet et de la Vilette. L'abbé Albert avance que l'Ordre de Malte possédait des biens fonds au hameau de saint-Jean, appelé également la Commanderie (p. 271).

La paroisse Saint-Pierre n'avait pas de succursales mais desservait deux chapelles sur son territoire, Sainte-Anne qui, en 1859, *est assez propre avec les objets nécessaires pour dire la messe*, et la chapelle au quartier des Salettes qui est située *entre les deux paroisses*. Cette dernière est qualifiée d'*ancienne paroisse* en 1899. Elle est dressée sur une colline accompagnée d'une horloge et peut effectivement correspondre à une église castrale.

280. Chapelle Saint-Léger

Cette chapelle est située au nord de la commune au NO du *Col St-Jean*, à 1354 mètres d'altitude. Nommée *St Lagier* par le cadastre de 1819, R. Collier qualifie son architecture de *roman rustique* du XIII^e siècle. Elle est composée d'une nef à travée unique, voûtée en berceau sans doubleau avec un chevet plat (p. 141-142). Il faut noter son orientation vers l'est. Elle a été restaurée en 1968-1969. Le coutumier de 1835 signale que *le dimanche qui précède la fête de saint Jean, procession à la chapelle de saint Léger*. Et l'abbé Féraud d'ajouter : *parmi les quatre chapelles rurales que l'on trouve dans le territoire de cette paroisse, celle de Saint-Léger se distingue par son antiquité, elle remonte aux premiers siècles de l'Eglise. Sept communes environnantes venaient y ensevelir leurs morts*. Cette assertion semble difficile à admettre, du moins pour les inhumations, mais peut être comme lieu de pèlerinage.

Les processions extraordinaires dans la montagne

C'est le coutumier de 1835 qui révèle deux processions faites à *la montagne*. Il n'a pas de chapelle ni de croix où se rendre, mais seulement une montée sans doute ardue sur un sommet : *on fait une procession extraordinaire le premier jour de l'Ascension sur la montagne appelée le château ; la seconde le dimanche d'après la fête de saint Pierre sur la montagne de Lachan, les deux paroisses se réunissent dans ces deux processions*. La montagne dite *le Château* est citée par les cartes modernes et située à 1500 mètres au nord de la chapelle Saint-Léger, à 1326 mètres d'altitude. Il en est de même pour la montagne de *Lachan, Lachaux* par le cadastre napoléonien, *La Chau* sur les cartes modernes. Le site est au SE de Saint-Jean-Montclar, à près de 4 km à vol d'oiseau et à 1894 mètres d'altitude où est signalée une cabane. Zones de pâturages, les paroissiens montaient peut-être sur ces sommets afin de les sanctifier par leurs prières et prier que le Ciel protège leurs bergers. On rencontre le même phénomène dans la commune de Jausiers à Notre-Dame des Prés Hauts où l'on célèbre encore aujourd'hui une *messe des bergers*.

MONTCLAR 280

On remarque ici le soin de l'autorité ecclésiastique à rendre relativement confortable la pratique religieuse dans des contrées difficiles. Les paroissiens assument ces difficultés et demandent le secours du Ciel pour assurer leur activité principale, l'élevage des moutons. Les deux processions à la montagne semblent bien refléter ce besoin.

MONTFORT

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Volonne. Cette commune de 1208 hectares est située au sud de Château-Arnoux, en limite avec Saint-Auban. Le territoire se partage entre une partie de la plaine de la Durance et une partie du sud de la montagne de Lure, entre plaine, coteaux et vallons encaissés. Le village est perché sur un mamelon dominant la plaine durancienne avec le château et l'église paroissiale. *Montfortis* est cité en 1182 (Atlas, p. 185) et l'église Sainte-Madeleine en 1274, *ecclesia Montis Fortis*, en même temps que celle de Saint-Auban (Pouillés, p. 119). Pour l'abbé Féraud, Atlas et Abbayes et Prieurés, le prieuré Sainte-Madeleine de Montfort dépendait du monastère de Ganagobie²⁶⁴. L'église, selon R. Collier, daterait du XVIIe siècle, avec *une nef de deux travées à voûte d'arêtes à épais doubleau et à pilastres aux fortes impostes en quart-de-rond. Arc triomphal en plein cintre à impostes de même. Choeur formé par une travée voûtée d'arêtes, à chevet plat* (p. 222).

281. Saint-Donat

Un haut lieu érémitique et de l'architecture romane est représenté par le site de Saint-Donat. D'abord, à la fin du Ve siècle, le site fut le refuge de l'ermite saint Donat. Un monastère est créé, on ne sait quand, et il est donné en 1018 par le comte de Provence à l'abbaye Saint-André de Villeneuve. C'est durant ce siècle que sont bâties deux églises, Saint-Donat-le-Bas et Saint-Donat-le-Haut. Le site a fait l'objet de plusieurs études auxquelles nous renvoyons le lecteur²⁶⁵.

282. Chapelle Sainte-Madeleine

Les restes de cette chapelle sont situés à proximité du cimetière et à quelques 200 mètres au SE du village. Elle est à l'aplomb du dernier petit plateau dominant la plaine durancienne, plateau appelé par le cadastre napoléonien *Quartier du Pré la Cour*, aujourd'hui *Jas de Ricaud*. Il ne subsiste actuellement que l'abside en hémicycle orientée vers l'est sur une hauteur moyenne de 2 mètres. Le parement intérieur et extérieur a entièrement disparu, il ne subsiste que la fourrure interne, faite de cailloux et de pierres agglomérés au mortier. Il est probable qu'elle était l'église paroissiale d'origine et son abandon peut remonter au XVIIe siècle quand fut construite l'église dans le village. Elle n'est pas signalée par Cassini, ni au XIXe siècle où il n'existe pas de chapelle rurale. Son implantation en milieu ouvert, sur un site évoquant une *curtis* carolingienne, dirige vers un édifice pré castral faisant partie des premières paroisses rurales.

Synthèse

Se révèlent ici deux sites, avec une présence précoce du christianisme, au VIe siècle avec l'ermite saint Donat et probablement au VIIIe siècle avec le premier habitat de Montfort et sa cour carolingienne.

²⁶⁴ Féraud, p. 478, Atlas, carte n° 75 et Abbayes et Prieures, p. 72.

²⁶⁵ Provence Romane 2, p. 35-47. Collier, p. 46-50. Carte Archéologique, p. 304. Bailly, p 32-33. La Montagne de Lure, p. 232.

MONTFURON

Faisait partie du diocèse d'Aix et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Manosque Sud-Ouest. La commune est située à l'ouest de Manosque en limite avec le département du Vaucluse au sud. D'une superficie de 1888 hectares dans un milieu de collines et de coteaux, le territoire a attiré les colons romains dont on a retrouvé quelques témoins dont des inscriptions lapidaires. Une voie antique passait au nord de la commune venant de Céreste et Montjustin et rejoignant Manosque et Forcalquier. Aujourd'hui GR 4-GR 97, elle est signalée par le cadastre napoléonien avec un *Grand Logis*, encore sous ce nom aujourd'hui. Le cadastre de 1823 la nomme *chemin de Pertuis à Forcalquier*. Ce *Grand Logis* servait d'auberge et de relais d'étape pour les voyageurs.

Le pays était prospère aux XIIe-XIIIe siècles avec 500 habitants en 1315. Mais les guerres et la peste firent des ravages considérables si bien qu'en 1471 le territoire était déclaré inhabité, sans avoir assez d'habitants pour constituer un corps de communauté. La population a atteint ensuite 310 habitants en 1765 et 390 en 1851 (Atlas, p. 186). *De Monte Furono* apparaît en 1060 et l'église n'est citée qu'au XIVe siècle, *ecclesia de Montefurono* (GCN, I, Inst. Aix, XL, col. 48). Elle est dédiée à Notre Dame, puis elle va s'adjoindre saint Elzéar, suite à son passage dans la commune où il guérit un aveugle. Elzéar de Sabran a vécu au XIIIe siècle (1285-1323). Issu d'une noble famille, il épouse Delphine de Signe. Les deux époux vécurent dans la chasteté et furent canonisés tous les deux. L'église paroissiale conserve *quelques restes de structures moyenâgeuses : mur nord et grande partie d'appareil régulier, du côté sud, porte qui semble romane, avec ses grands claveaux réguliers moulurés d'un tore. La nef comporte deux travées voûtées ; elle est séparée d'un bas-côté, voûté de même et à chevet plat, au moyen de deux arcades surbaissées, à impostes moulurées, qui retombent sur un grand pilier rectangulaire* (Collier, p. 223-224).

283. Chapelle Saint-Elzéar

Elle est située au sud et au pied du mamelon où se dressent le village, le château et l'église. Elle est accompagnée du cimetière. Pour R. Collier, elle serait *dans le droit fil de la tradition romane. Elle est rectangulaire, en berceau, avec un chœur à chevet plat, voûté d'arêtes. L'arc triomphal retombe sur de forts pilastres en pierres de taille, avec impostes. Les murs latéraux sont bordés d'arcatures aveugles à impostes. Des moulures courent à la naissance de la voûte. Petit clocher-arcade* (p. 219). Bailly est plus catégorique et la date de l'époque romane, pour lui seule l'abside est plus récente (p. 46). La chapelle a été classée MH le 9 juillet 1981 et les Monuments Historiques la datent du XIIIe et du XVIIe siècle. Elle est régulièrement entretenue et parfois l'évêque doit être menaçant contre les paroissiens, ainsi en 1868, *il est indispensable que la Fabrique s'occupe de la chapelle de St Elzéar pour qu'on puisse y dire la messe. Si on négligeait de la crépir et de faire le pavé, Mgr se verrait obligé de l'interdire à partir du mois de juillet 1868*. Le site de la chapelle et ses abords immédiats ont livré du matériel antique (CAG, p. 306). Si on a pris comme titulaire saint Elzéar pour cette chapelle, il est possible qu'elle existât avant son passage au XIIIe siècle et sous un autre nom, peut-être Notre-Dame. En ce cas et si son architecture révèle bien une facture romane, elle pourrait être l'église primitive et la première paroisse avant le perchement et la création du castrum.

Synthèse

La chapelle Saint-Elzéar pourrait être la première paroisse, antérieure au castrum qui s'est bâti avec son église sur la colline qui la domine.

MONTJUSTIN

Faisait partie du diocèse d'Aix et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Reillanne. Cette commune est limitrophe au nord de celle de Reillanne, à l'ouest de celle de Montfuron, dans le même contexte de terrain. Elle compte un peu plus de 1000 hectares de territoire qui n'a jamais pu accueillir plus de 500 habitants, 480 en 1315, 85 en 1471, 216 en 1766, 145 en 1851 et 51 en 1962 (Atlas, p. 186). Le *chemin de Pertuis à Forcalquier* rencontré à Montfuron passe également sur la commune, à Montjustin même et rejoignait Céreste et la voie domitienne. Mais d'après le cadastre de 1833, il est appelé *chemin de Céreste à Manosque*. Ce chemin est dit *via publica* en 1053 (voir Saint-Roman). Malgré la petitesse du terroir celui-ci a livré de nombreux sites de la période gallo-romaine, dont celui du village qui a accueilli un oppidum du Bas-Empire et qui a livré une dizaine d'inscriptions (CAG, p. 308). C'est en 1022 qu'apparaît *Mons Justinus* (Atlas, p. 186 et GCN, III, col. 146). Au cours des XIe et XIIe siècles, sont citées cinq églises, Sainte-Marie, Saint-Roman, Saint-Laurent, Saint Maurice (ou Maurin) et Sainte-Croix. L'église Sainte-Marie est l'église du castrum et on la connaît aujourd'hui sous l'appellation *Notre-Dame des Neiges*. Elle est citée en 1175 et 1186, *apud Montem Justinum, ecclesia Sancte Marie* (GCN I, Inst. XII, col. 4 et XIV, col 18). Elle avait été démolie en 1589 en même temps que les maisons du village par le duc de Valette qui avait occis tous les habitants. Entièrement reconstruite, elle est aujourd'hui en ruine.

284. Prieuré Saint-Roman

C'est le plus anciennement cité car apparaissant au mois d'avril 1053 dans une charte du cartulaire de Saint-Victor intitulée *carta de Monte Justino* (CSV II, n° 1071, p. 540). Plusieurs personnages font dons de *vignes lesquelles sont situées dans le comté d'Aix, dans le territoire de Mont Justin, entre les églises de Sainte-Croix et de Saint-Maurice, sises au sommet du mont, juxtant la voie publique qui mène à l'église Saint-Roman*. On rencontre ici la citation de ce chemin que les archéologues soupçonnent d'être une voie antique et qui au XIe siècle fait partie des *chemins publics*, soit un chemin de province. Les cartes IGN signalent un *St-Roman* à 2500 mètres à l'est du village. Le cadastre de 1833 signale au même endroit un quartier *St Roman*. La CAG fait remarquer que *le prieuré médiéval de Saint-Roman, localisé entre La grande Bastide et Saint-Maurin, occupe l'emplacement d'un site antique* (p. 309). En fait, le site de Saint-Roman est à l'est de celui de Saint-Maurin et non à l'ouest d'après le plan cadastral de 1833 (voir TA et section A 2) et au SE sur les cartes modernes. Après cette citation de 1053, le prieuré n'apparaît plus et n'a laissé aucune trace à part le nom d'un quartier.

285. Eglise Saint-Laurent

Elle est citée en même temps que celle de Sainte-Marie, c'est-à-dire en 1175 et 1186, *apud Montem Justinum, ecclesia sancti Laurentii*. Comme pour Saint-Roman, cette église n'a laissé qu'un nom de quartier cité par le cadastre napoléonien et la carte IGN à l'ouest du village, *St-Laurent*. Cette ancienne église pourrait être à l'emplacement du cimetière situé dans le même secteur où ont été découvertes des sépultures du haut Moyen Age (CAG, p. 308-309). Le fait que saint Laurent soit le patron du village laisse envisager une église pré castrale et la première paroisse.

286. Prieuré et église Saint-Maurin

Cette église est considérée par Atlas comme un prieuré de Saint-Victor (carte n° 75). Mais son nom est à l'origine sous celui de saint Maurice comme indiqué dans la charte de 1053. Une *ecclesia S. Mauricii de Montejustino* est ensuite citée au XIVe siècle (GCN I, Inst Aix, col. 48) et le cartulaire de Saint-Victor compte parmi ses prieurés en 1079 et 1113, *in valle Reliana cella sancti Mauricii* ou *ecclesia sancti Mauricii de Reliana* (CSV 2, n° 843, p 217 et n° 848, p. 236). A l'origine, l'église appartenait à Raimbaud de Reillanne, archevêque d'Arles, qui en fait don à Saint-Victor avec les biens en dépendant en 1030 (CSV I, n° 104, p. 409-410). La carte de Cassini, n° 122, la nomme *St Martin*. Le cadastre de 1833 indique un bâtiment *St Maurin* dans la section A 2 au sud du hameau des *Roux* au même emplacement que sur les cartes modernes. La CAG relate que *l'ancienne église romane de Saint-Maurin (aujourd'hui bergerie), occupe l'emplacement d'un site antique. Dans le montant d'une porte latérale de la chapelle est réemployé un fragment d'inscription* (p. 309).

287. Eglise Sainte-Croix

Elle est citée dans la charte de Montjustin en 1053, *ecclesia Sanctae Crucis* avec celles de Saint-Romain et de Saint-Maurin. Seul un toponyme *Sainte-Croix*, révèle le site dans la section B du cadastre de 1833 avec un

MONTJUSTIN 284-287

quartier et un bâtiment du même nom (parcelle 169). Le toponyme figure encore sur les cartes actuelles au SE du village, non loin du *Colombier*.

Synthèse

Il est rare de rencontrer une telle concentration d'édifices religieux dans un territoire si restreint. Trois d'entre eux existent déjà en 1053, situés en milieu ouvert, en plein champ et de plus sur des sites antiques, à part Sainte-Croix. Saint-Laurent pourrait être également la première paroisse avant la création du castrum et de l'église. Cette commune offre l'exemple sauvegardé dans des fragments de mémoires de l'organisation des premières paroisses avant l'enchâtellement avec une profusion de lieux de culte propres à desservir un habitat dispersé. Ce dense maillage paroissial permettait à toute personne habitant à 2000 mètres au plus d'être assuré d'un service religieux satisfaisant²⁶⁶.

²⁶⁶ Sur ce vaste sujet, Collectif, *La Paroisse*, Médiévales n° 49, 2005, Presses Universitaires de Vincennes, 2006, 192 pages.

MONTLAUX

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Saint-Etienne-les-Orgues. La commune est située au bas de la pente sud de la Montagne de Lure et de la commune de Cruis. La population, répartie sur 1975 hectares n'a jamais atteint les 400 habitants. Montlaux ou plutôt Montlaur suite à une déformation aberrante, est cité en 1203 et deux fois en 1204, avec un certain *Poncius de Montelauro* (RACP, n° 29, p. 34, n° 36, p. 45, n° 36, p. 49). Puis, en 1274, apparaissent deux églises, *l'eccllesia Montis Lauri* et *l'eccllesia de Mala Tortella* (Pouillés, p. 115-116). Jusqu'au début du XXe siècle, *Mala Tortella* avait été placé à Mallefougasse. C'est ainsi que GCN le situe, *prior sancti Petri de Mala Tortella à Mallefougasse* (I, Inst. col. 472). Même l'abbé Féraud reproduit l'erreur assimilant le toponyme *Malatortula* à Mallefougasse (p. 404)²⁶⁷.

Le castrum de Montlaur était situé au centre de la commune sur une colline élevée. Féraud rapporte que *l'ancien village, dont il ne reste que quelques maisons, était bâti sur une éminence. Son église paroissiale est dédiée à St-Jacques et St-Christophe* (p. 415-406). Il est signalé sur les cartes actuelles comme ruiné, mais figure sur le plan cadastral napoléonien de 1832 avec le château, l'église composée d'une seule nef prolongée par une abside en hémicycle et une dizaine de maisons (section C). Collier décrit ainsi le site : *on a là, dominant la poignée de maisons ruinées du village et se campant à la pointe d'un éperon, d'assez proéminents restes de fortifications : pans de murs d'un rempart qui devait couper transversalement le plateau, donjon dont le temps n'a épargné qu'une vigoureuse encoignure* (p. 313). D'abord dépendant de l'abbaye de Cruis, le prieuré Saint-Jacques revint ensuite dans les mains de l'évêque de Sisteron (Atlas, carte 72 et Abbayes et Prieurés, p. 72).

Le village n'a abrité que peu de maisons, une dizaine au plus, le reste des habitants étant réparti dans tout le territoire en petits hameaux et fermes isolées. L'un de ces hameaux a pris un peu plus d'importance, celui des *Jacons* où une église est *rebâtie en 1828* selon l'abbé Féraud suite à sa destruction lors de la révolution (p. 406). L'inventaire de 1906 est moins précis : *l'église paroissiale a été bâtie, paraît-il, en 1820 ou 1830*. Elle ne figure pas en tout cas sur Cassini mais sur le cadastre de 1832 elle est dite *chapelle St Jacques* et non église comme celle du castrum. Elle a repris la titulature de l'église du castrum, saint Jacques auquel a été ajouté comme protecteur saint Christophe.

288. Le prieuré Saint-Pierre

Il est cité comme on l'a vu en 1274 par les Pouillés qui le situe à Mont-Saint-Pierre, *eccllesia de Mala Tortella*. La titulature est confirmée par le GCN avec un *prior sancti Petri de Mala Tortella*. On ne connaît ni son origine ni son appartenance. La CAG situe *les ruines du prieuré vers le lieu-dit Mont Saint Pierre situé dans la plaine* et rapporte *qu'en 1862 un sarcophage avec couvercle en bâtière y a été découvert. Dans les environs, plusieurs nécropoles (datation non précisée) ont été signalées à la même époque* (p. 310). Le cadastre de 1833 (section A 3, parcelle 978) figure sous l'appellation *Mont St Pierre* un bâtiment orienté, composé d'une nef prolongée par une abside en hémicycle et d'un bas-côté sur le côté nord. Il est situé à une centaine de mètres au sud du *Pigeonnier*, pas tout à fait au même endroit signalé par la carte IGN moderne. Sur Cassini seul figure *le Pigeonnier*. Le contexte où est situé ce prieuré semble le faire relever d'une implantation du haut Moyen Age, sinon plus ancienne, la titulature, le milieu ouvert, le sarcophage et les nécropoles militent dans ce sens.

Synthèse

On a ici encore le schéma qui se découvre un peu partout, une première église en milieu ouvert sur un site antique avec nécropoles et sarcophage, puis une église perchée dans le castrum, enfin un retour dans la plaine avec une dernière église paroissiale d'époque moderne.

²⁶⁷ Voir la note 1 des Pouillés de Sisteron, p. 115. Le provençal *tourtello*, *tourtel*, *tourto* signifie « tourte », « galette », synonyme de « fougasse ».

MONTSALIER

Faisait partie du diocèse d'Apt et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Banon. Le territoire de 2381 hectares est limitrophe de celui de Banon à l'est et de Simiane à l'ouest dans une zone de vallée et de plateaux peu élevés. La population n'a jamais dépassé les 580 habitants. C'est vers 1050 et 1060 qu'est cité pour la première fois Montsalier sous la forme d'un personnage dit de *Monte Celeg* (CSV I, n° 452, p. 458 et n° 109, p. 137). L'église apparaît le 13 janvier 1113 lors de la confirmation par le pape Pascal II de ce que Laugier d'Agoult, évêque d'Apt, abandonne aux chanoines, entre autres, la moitié des dîmes de Montsalier. Puis le 15 avril 1158 c'est une bulle du pape Adrien IV qui confirme les églises dépendant de l'évêché d'Apt, parmi elles, *l'eccllesia de Sancti Petri de Montecelio* (GCN I, col. 224). Le nom varie entre *Montisalicus* et *Mons Celicus* comme l'indique les Pouillés du diocèse d'Apt en 1274 et 1350. Pendant cette période le castrum et l'église sont situés dans ce qu'on appelle aujourd'hui le *Haut Monsalier*, village ruiné dont il ne reste que l'église. Celle-ci, comme on l'a vu en 1158 est dédiée à saint Pierre et dépendait de la prévôté de Cruis (Atlas, carte n° 72 et Abbayes et Prieurés, p. 72). Pour R. Collier qui contredit Féraud, l'édifice remonte à l'époque romane et non de 1564 et il la situe entre le premier âge roman et l'art roman classique, c'est-à-dire au cours des XIe et XIIe siècles (p. 64 et Provence Romane 2, p. 340). Elle restera paroissiale jusqu'au milieu du XIXe siècle, moment où le village va être progressivement abandonné et où sera construit une nouvelle église dans le hameau du Plan en 1856-1857 (Collier, p. 382). Celle-ci va prendre la titulature de Notre-Dame, titre d'une ancienne église toute proche mais détruite et qui n'a conservé que le cimetière.

289. Eglise Notre-Dame de la Ferrade

A 500 mètres au nord du village actuel, près de la bastide de *la Baou*, un site de près de deux hectares a révélé plusieurs éléments gallo-romains. Vers la *Fontaine Notre-Dame* existait au Moyen Age une église dédiée à Notre-Dame qui fut détruite au milieu du XVIIIe siècle. Furent découverts un cippe en calcaire, aujourd'hui conservé dans l'église paroissiale, un bas-relief, des *tegulae*, de la céramique sigillée, deux inscriptions en calcaire. Et G. Barrauol, auteur de la notice de la CAG, de conclure : *il ne fait aucun doute qu'il existait à la Ferrade un établissement gallo-romain du Haut Empire relativement important – sans doute une villa dont le domaine pouvait s'étendre à tout le Plan de Montsalier – ainsi qu'une nécropole. Sur ces sites s'établiront au Moyen Age l'église Sainte-Marie et le cimetière attenant, auxquels succéderont à l'époque moderne la belle bastide de La Baou* (n° 132, p. 311-312).

290. L'église Saint-Pierre

C'est la CAG qui révèle l'existence d'une église existant au Moyen Age. Elle était située près de la fontaine signalée par la carte IGN 300 mètres au sud de la ferme *St-Pierre*. L'édifice a été transformé en ferme puis en habitation secondaire. Un cimetière médiéval à inhumations en pleine terre ou en coffres de lauses et un sarcophage y ont été découverts. Une inscription d'époque romaine y a été également remarquée ainsi que des éléments divers. Et le même auteur de conclure : *il semble bien que le prieuré médiéval de Saint-Pierre ait été établi sur un site occupé dans l'Antiquité, du Ier au IIIe siècle* (p. 313).

291. Saint-Pons

Au NO de la commune la carte IGN situe un quartier *St. Pons*. Le cadastre de 1829 cite non seulement le quartier, mais également un bâtiment dit *St Pons* (section A, parcelle 18). La CAG signale *au sud des ruines de Saint-Pons des fragments de tegulae dans un clapier* (p.313). Ici, seul le toponyme peut évoquer un édifice religieux sur un site antique, mais sans certitude.

Synthèse

Si le schéma classique du transfert du castrum perché dans la plaine avec deux églises paroissiales successives est patent, Montsalier offre en outre deux si ce n'est trois édifices implantés sur des sites antiques et qui sont antérieurs au castrum.

MORIEZ

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton de Saint-André-les-Alpes. La commune de plus de 3700 hectares est située dans un milieu montagneux entre Barrême et Saint-André-les-Alpes. Elle est traversée par deux torrents, le *torrent d'Hyèges* qui va se jeter dans l'*Asse de Moriez*. Avec près de 400 habitants en 1315, il n'en subsiste que 130 en 1472 ; puis la population culmine en 1765 avec 689 habitants pour ensuite décroître et arriver à 195 en 1962 (Atlas, p. 186). C'est aux abords des deux torrents qu'ont été recensés plusieurs sites archéologiques dont un dépôt remarquable d'objets en bronze de l'époque protohistorique ²⁶⁸. L'étendue du territoire a favorisé l'implantation de plusieurs hameaux, sans compter l'habitat dispersé en fermes, les plus importants étant ceux d'Hyèges, des Chaillans et de Courchons. Un autre situé tout au nord de la commune, le *Castellet de la Robine* a même constitué une communauté indépendante. Elle comptait une soixantaine d'habitants en 1315, mais fut ensuite réunie à Moriez à la fin du XVe siècle. Tous ces hameaux furent équipés d'églises ou de chapelles, dont certains remontent à la période du début du IIe millénaire.

Un premier castrum semble s'être établi au sud du village actuel, au *Coulet de Ville* sur un oppidum constitué d'un rempart formant un demi-cercle sur à-pic. Il semble avoir été occupé durant la période protohistorique, puis au Xe siècle après avoir succédé à une villa carolingienne établie au pied du coteau, témoin le toponyme *Ville*. Une donation aurait été faite en 993 par *Pierre Ier, évêque de Senez (993-1027) qui donne à Saint-Victor l'église de Saint-Martin et Saint-Maximin, sise au lieu de Menta, sans doute en 993* (GC I, p. 200). La CAG abonde dans cette voie (p. 315) et l'abbé Féraud y reconnaît *l'ancien village* (p. 276). L'habitat s'est ensuite déplacé pour créer un nouveau village, celui de Moriez. Il est cité au XIe siècle, le *castrum Morarensem* (CL, CCXXXI, p. 237). L'église est nommée en 1278 : *l'église paroissiale dont le prieur est J. Jaucerandus et la collation de la dite église appartient à l'église de Senez* (Enquêtes, p. 433, n° 856). Elle est encore citée par les Pouillés en 1300 et 1376, *ecclesia de Moreriis* (p. 289 et 292-293). Elle est dédiée à saint Barthélemy avec comme patronne sainte Madeleine. D'après R. Collier, elle remonte au XIIe siècle avec *une abside en hémicycle et voûtée en cul-de-four, d'un joli appareil blanc et régulier, mais la corniche manque* (p. 100).

292. Le prieuré Notre-Dame de Serret de Mouriez

C'est au cours du XIe siècle que *Belièda et ses fils, Pons, Eldebert et Atenulf, donnent l'église édifée en l'honneur de sainte Marie qui est dans le comté de Senez, proche du castrum Morarensem*, à l'abbaye de Lérins. Suivent ensuite les confronts des terres données à l'église (CL, n° CCXXXI, p. 236-238, *carta sancte Marie de Morers*). La confirmation de cette possession est donnée en 1259 par le pape Alexandre IV : *in diocesi Senensi, ecclesia Sanctae Mariae de Sarreto* (CL 2, n° IV, p. 6). Le prieuré apparaît encore lors de l'enquête de 1278 en même temps que l'église paroissiale : *à Moriars, il y a une autre église dont le prieur est Guido de Gareda et dont la collation appartient au seigneur abbé de Lérins*. L'église est citée également par les Pouillés en 1300 et 1376 : *ecclesia de Serreto Moreriorum*. Le prieuré va rester dans les mains de Lérins jusqu'à la Révolution. Plusieurs pièces le concernant sont conservées aux archives des A.-M. ²⁶⁹.

A la Révolution, la chapelle et le prieuré sont vendus à un particulier, mais la paroisse continue de s'y rendre en procession, comme attesté par le coutumier de 1835 : *le jour de l'Annonciation de la Ste Vierge, procession et messe à la chapelle Notre Dame* (2 V 73). Cependant la situation se dégrade entre la paroisse et le propriétaire, ainsi en 1870 : *la chapelle de Notre Dame étant en litige depuis un certain nombre d'années entre la paroisse et la famille Collomp, il n'a pas été possible de connaître au juste le mobilier dont elle jouit. Ce qu'il y a de plus grave relativement à cette chapelle c'est que la famille Collomp y dépose les denrées de la campagne pendant l'année. J'y ai trouvé de la graine de sainfoin et de trèfle dans un coin et le van dont on se sert pour le blé* (2V 90). Après cette date, la chapelle n'est plus citée. Aujourd'hui, *la chapelle Notre-Dame du Serret, ancien prieuré de Lérins. Rectangulaire, accolée à une maison. La partie inférieure des murs jusqu'à mi-hauteur, est en appareil régulier ; au-dessus, des moellons. A l'intérieur, décor en plâtre du XVIIe. Pour les parties anciennes, cette chapelle peut remonter au XIIIe siècle* (Collier, p. 142). La CAG signale qu'en 1960, à *Notre-Dame, ancienne chapelle*, des tombes furent découvertes avec des petits pots en céramique déposés vers la tête des défunts (p. 315).

293. L'église Saint-Gérard du Castellet de la Robine

²⁶⁸ Carte Archéologique, n° 133, p. 313. Hélène Barge, « Le dépôt de bronzes de Moriez (Alpes-de-Haute-Provence) », *Documents d'archéologie méridionale*, numéro 27, 2004, p. 141-170.

²⁶⁹ Série H, n° 932 à 939, pièces s'échelonnant de 1306 à 1736, concernant des arrentements, procès, collations, etc.

L'ancien castrum ou plutôt le *castellum de Robina* comme le qualifie l'enquête de 1278 était situé tout au nord de la commune à plus de 1000 mètres d'altitude. Le *col du Castellet* permettait de rejoindre le village de Lambruisse dont l'église paroissiale fut pendant un temps une annexe de celle du Castelet²⁷⁰. Après les guerres et la peste, la communauté, réduite, est réunie à celle de Moriez au XVe siècle. Selon la même enquête, *l'église paroissiale dudit castrum dont le prieur est Raibaud Aisola et la collation appartient à l'église de Senez. Le seigneur Guillelmus Grossus et dame Adalaisia de Moreriis sont les seigneurs dudit castrum* (p. 433, n° 858). Les mêmes Pouillés de 1300 et 1376 citent *l'ecclesia de Castelleto Robine*. Suite au rattachement à Moriez, l'église va perdre son statut de paroissiale et devenir une simple chapelle. C'est ainsi qu'elle est nommée en 1697 : *au hameau du Castellet de la Roubine les Moriez, chapelle St Gérard, paroisse primitive de Lambruisse avec un tableau représentant la Sainte Vierge, à costé St Gérard patron, st Martin evesque, assez usé* (2 G 17, f° 131). Elle va alors dépendre de la paroisse de Hyèges et selon le coutumier de 1835, *le 13 octobre, saint Gérard, la dernière messe se dit au Castellet*. Cette messe se dit encore une fois par an en 1899 d'après l'enquête sur les lieux de culte, puis c'est le silence. Il n'en reste plus qu'une ruine.

294. Courchons

Le quartier de *Courchons* est situé tout au sud de la commune entre 1200 et 1300 mètres d'altitude et les cartes modernes n'y signalent même pas une ruine. Cassini par contre indique *Courchon* avec une église succursale. C'est en 1278, lors de l'enquête, qu'est cité le *castrum Corsonum*, mais il n'existe pas d'église paroissiale. Le castrum dépend *du roi qui possède toute la juridiction et Jo. Remusat est bayle dudit castrum* (p. 432, n° 854). L'église n'est toujours pas citée par les Pouillés de 1300 et 1376. Il faut attendre la visite de l'évêque de Senez le 17 juin 1687 pour apprendre qu'elle existe (2 G 17, f° 131). Et c'est Abbayes et Prieurés qui nous donnent le titulaire, saint Pierre, et qui nous apprend qu'elle est une succursale de la paroisse de Moriez et dépend de l'évêché (p. 195). Depuis, tout a disparu.

295. La paroisse Saint-Claude d'Hyèges et la succursale Saint-Jacques des Chaillans

Le hameau d'Hyèges est situé au nord du village de Moriez au bord du *torrent d'Hyèges*, à 930 mètres d'altitude. Il n'est pas cité à la fin du Moyen Age et l'église n'apparaît que lors de la visite de 1697. C'est au cours du XIXe siècle que l'on connaît son titulaire, saint Claude, lors des visites pastorales et par l'abbé Féraud. Ce dernier lui attribue le titre de paroisse, ce que ne fait pas Achard qui ne la cite même pas, ce qui indique une investiture récente (II, p. 358). Elle a comme succursales la chapelle Saint-Jacques du hameau des Chaillans et celle du Castellet. En 1857, il y a *une chapelle rurale convenable au quartier des Chaillans, dans laquelle Mr le curé va dire la Sainte Messe par bis tous les dimanches et fêtes d'obligation*. A la fin du XIXe siècle, en 1899, *la chapelle du Chaylan, sert quelquefois aux habitants du quartier, on n'y dit plus la messe que le 1er mai*. Au Castellet, il en est de même comme on l'a vu, le curé n'y va qu'une fois par an. Les deux édifices d'Hyèges et des Chaillans sont encore en état, signalés par les cartes modernes.

296. Chapelle Saint-Pierre

Les ruines de la chapelle sont situées à 500 mètres au SO du village, au sommet d'un coteau dominant le passage de la N 202. Elle est d'abord recensée par la carte de Cassini. La première citation date du 18 mars 1791 où lors de la séquestration des biens du clergé sont recensés *une terre et un pré attenant ensemble près la chapelle St-Pierre au quartier du Couillet de St-Pierre* (1 Q 5). Le coutumier de 1835 relate que lors de la *fête de saint Pierre et Paul, procession et messe à la chapelle Saint-Pierre*. Elle est citée ensuite comme chapelle rurale jusqu'en 1912 lors des visites pastorales, en état et propre. Aujourd'hui, elle est en ruine.

297. Chapelle Saint-Firmin

Seule la carte de Cassini mentionne cette chapelle *St Firmin*. Le toponyme apparaît sur les cartes modernes à quelques 2000 mètres au sud du village mais sans bâtiment. Il a également servi pour dénommer la section E du cadastre napoléonien de 1838.

Synthèse

²⁷⁰ Visite de la paroisse de Lambruisse du 24 et 25 juin 1703 : *l'église est une ancienne annexe du Castellet* (2 G 17, f° 259).

Parmi toutes ces églises et succursales, il est possible d'opérer une classification. Les édifices les plus récents sont soit des chapelles de hameaux, soit des succursales d'une église-mère. Courchons semble être une paroisse créée au XVIIIe siècle, celle de Hyèges, si elle existe comme chapelle fin du XVIIe siècle, ne devient paroissiale qu'au XIXe siècle. Elle va prendre en charge la succursale des Chaillans. Saint-Firmin semble être une chapelle de secours édifiée au XVIIIe siècle pour les habitants du quartier, elle est à plus de 2 kilomètres des paroisses de Moriez et de Courchons. Il faut rappeler que c'est durant ce siècle que la population fut la plus nombreuse (689 habitants en 1765). Si l'on remonte dans le temps, on reconnaît deux églises de castrum citées au XIIIe siècle, celles de Moriez et du Castellet. La dernière va devenir simple chapelle suite à l'abandon de la communauté. Il faut ajouter à ces deux églises, celle du *castrum de Menta* dont l'édification peut remonter au tout début du XIe siècle. Restent enfin, deux chapelles situées en milieu ouvert. Notre-Dame est donnée à Lérins au XIe siècle mais existe déjà lors de la donation. Les tombes avec pégaus pourraient indiquer un cimetière du haut Moyen Age. Enfin la chapelle Saint-Pierre sur sa colline, objet de procession votive comme pour celle de Notre-Dame, pourrait relever de la même période.

LA MOTTE-DU-CAIRE

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune s'étend au NE de Sisteron le long du Grand Vallon, très large depuis sa limite au nord avec la commune du Caire, permettant les cultures céréalière et fruitière. Le village est établi sur la rive droite du vallon, dans la pente et au pied de la colline où s'élevait une motte castrale, sans doute aux alentours de l'an mille. D'une superficie de 2336 hectares le territoire a accueilli plus de 800 habitants en 1315 qui sera le maximum jamais dépassé par la suite. L'église paroissiale actuelle paraît avoir été bâtie au cours du XVI^e siècle, une église et une chapelle ayant assuré le service paroissial avant son édification. Le *castrum de Motta* est cité à la fin du XI^e siècle lors de la donation de l'église Saint-Etienne.

298. L'église Saint-Etienne

A la fin du XI^e siècle, les moines de Saint-Victor reçoivent une église dédiée à saint Etienne *avec les chapelles et les biens en dépendant* dans le territoire de La Motte des mains d'un aristocrate de Valernes dénommé Matfred²⁷¹. Ce dernier semble être le fils d'Isoard de Valernes qui en 1069 fait la donation de son domaine de Saint-Heyriès aux mêmes moines²⁷². Cette église n'apparaît pas par la suite en 1113 et 1135 dans les confirmations des papes des biens de Saint-Victor. Il semble qu'elle soit passée très vite dans les mains du chapitre de Gap. En 1274, est nommé un *capellanus*, un chapelain et non un prieur et vers 1350 le *doyen du chapitre de Gap pour les bénéfices de la Motte et pour le chapitre* (Pouillés, p. 89). Ce n'est qu'au XVII^e siècle que l'on connaît son emplacement : *en sortant de l'église (du bourg) par la grand porte y a un petit cimetière tout ouvert et luy a esté dict (à l'évêque) que le grand cimetière est dela le torrent de saint Etienne*²⁷³. La première église était donc située sur la rive gauche du Grand Vallon en face du village, en milieu non défensif, près du torrent. Il n'en subsiste aucune trace, seuls quelques ossements apparaissent encore sur le site de l'ancien cimetière. Le nom de Saint-Etienne survit encore avec *le ravin de St-Etienne*.

Quant aux *chapelles et les biens en dépendant*, il est difficile de les localiser. Trois quartiers près du village portent les noms de *Notre-Dame*, *Saint-Georges* et *Sainte-Anne* qui ne correspondent pas aux chapellenies signalées au XVII^e siècle et lors des séquestrations révolutionnaires. *Notre-Dame* est un quartier excentré du village où s'élève l'église paroissiale. *Saint-Georges* est un quartier au sud du village confrontant ceux de *l'Auche* et de *Peiviel*²⁷⁴. Nous sommes peut-être en présence d'une église baptismale ou *plébane* dédiée à saint Etienne et d'*oratoria* ou chapelles dépendant du chapitre de Gap dont l'origine peut remonter au haut Moyen Age. L'église et ses chapelles avec tous leurs biens auraient été accaparées par un laïc lors des troubles, puis léguées à Saint-Victor fin XI^e siècle, pour revenir de nouveau dans les mains du chapitre au début du XII^e siècle.

299. Le couvent des Trinitaires

Une grande maison du village est appelée *le couvent*. Les anciens savent qu'elle appartenait aux religieux Trinitaires, de l'ordre de Saint-Jean de Matha. Située au bas du village, elle appartient à des particuliers depuis la Révolution. Un grand pré clos en dépendant s'étale jusqu'au torrent du Saignon. Un très bel encadrement de porte daté de 1682 rappelle l'importance du bâtiment. Une croix de Malte est gravée sur le claveau supérieur. L'ordre des Trinitaires a pour vocation le rachat des captifs. Fondé au XIII^e siècle, il existe toujours et poursuit la même vocation. A la fin du XV^e siècle, la communauté de La Motte-du-Caire fait appel à eux pour gérer *l'hôpital des pauvres du Christ* lui appartenant.

Le dernier jour du mois de février 1498 a lieu l'installation officielle des Trinitaires à la Motte. Un acte, conservé aux archives départementales, est rédigé par Jean Carbonel, notaire public du lieu, en présence des

²⁷¹ Cette donation ne figure pas dans le cartulaire de Saint-Victor, mais dans des chartes inédites recensées par Paul Amargier, *Chartes inédites (XI^e siècle) du fonds Saint-Victor de Marseille*, Thèse 3^e cycle, Aix, 1967, liasse 67, n° 321. Edouard Baratier reprend cette donnée en la confirmant dans *Provence Historique*, tome XVI, fasc. 65, 1966, p. 427. De même André Villard et Edouard Baratier, *Catalogue des chartes antérieures au XIII^e siècle (687-1112)*, AD B-d-R, Marseille, 1998, p. 106, n° 379. Il faut observer que l'église, lors de la donation, est aux mains d'un laïc.

²⁷² CSV n° 717, T II, p. 63. *Ego Isoardus et uxor mea Adalax et filii mei Isnardus et Matfredus*, (moi Isoard et mon épouse Adalax et mes fils Isnard et Matfred).

²⁷³ Visite pastorale de 1651, AD HA G 784, p. 154.

²⁷⁴ Ces deux toponymes évoquent un habitat du haut Moyen Age, un en plaine, l'autre perché où ont été retrouvées les traces d'un établissement gallo-romain et des tombes.

représentants de la communauté et du révérend père de la Sainte-Trinité Antoine Nairassy²⁷⁵. Il fait suite à une délibération *du parlement public tenu dans ledit lieu de Motta le 22 du mois de novembre*. La communauté fait don *du cens et des services, des maisons, jardin et casal (écurie), des terres et pré de l'hôpital des pauvres du Christ du lieu de Motta*. En contre partie, les religieux sont tenus *d'édifier un couvent en l'honneur de la Sainte Trinité et cela dans ledit pré dudit hôpital situé sous le bourg de Motta, confrontant avec les chemins publics et avec le ruisseau de Segno*. Le couvent devra être construit d'ici à cinq ans et quatre religieux devront y résider en permanence. Ils devront célébrer la messe tous les jours et réciter *les heures canoniques* (les offices).

Suivent plusieurs conditions dont celle *de s'occuper des pauvres du Christ : lesdits religieux sont tenus et doivent tenir la maison dudit hôpital ouverte, bien et décentement munie de deux lits et couvertures et linges, bien suffisamment pour les pauvres du Christ*. Ils devront en outre *dire et célébrer une messe et autre messe plus tard tous les jours et perpétuellement dans ledit couvent à une heure appropriée et selon la volonté de ladite communauté de Motta et cela en l'honneur de la Sainte-Trinité et de la bienheureuse Vierge Marie*.

Cette dernière disposition de dire une messe tous les jours à l'heure voulue par la communauté avait son importance. En effet, l'église paroissiale était éloignée du village, de l'autre côté du vallon et il n'était pas toujours aisé de s'y rendre, surtout en hiver. Les Trinitaires vont assurer jusqu'à la Révolution leur rôle d'accueil et de soin des malades et des pauvres du Christ. Parfois l'un d'eux sera nommé à la cure de la paroisse, comme c'est le cas le 10 janvier 1611 où la cure de la Motte est confiée à *frère Pons Cadenet, prêtre de Marseille, professeur de Théologie, de l'ordre des Trinitaires*. Le 5 avril 1696 voit la profession de foi monastique chez les Trinitaires de frère François Vachier. La famille d'Hugues, seigneur de la Motte, fonde une chapelle dédiée à saint Joseph dans l'église du couvent. A la Révolution le couvent est exproprié. Un inventaire des biens est rédigé le 30 août 1790²⁷⁶. Par la suite, un plancher est établi à la naissance de la voûte pour y installer un grenier, la nef tronquée servant d'écurie pour l'auberge installée dans le couvent.

Synthèse

La commune de La Motte présente le même cas que celle de Mison, le castrum n'a pas été équipé d'une église paroissiale comme dans la plupart des cas. C'est l'église pré castrale, ici Saint-Etienne, qui, malgré son éloignement, a continué son rôle de rassemblement de la communauté. Le cimetière était encore en fonction à la fin du XVIIe siècle même si l'église avait été abandonnée. L'église du couvent des Trinitaires a permis depuis la fin du XVe siècle d'assurer un service paroissial plus confortable avant qu'une église soit enfin construite à la sortie du bourg.

²⁷⁵ Texte en latin de 12 folios aux ADAHP, E 134/10.

²⁷⁶ ADAHP 1 Q 88, art.81.

MOUSTIERS-SAINTE-MARIE

Faisait partie du diocèse de Riez et chef-lieu de viguerie, aujourd'hui chef-lieu de canton. Le vaste territoire de la commune, 8797 hectares, s'étend à l'est de Riez, offrant différents paysages de collines, plateaux et vallons étagés entre 500 et 1500 mètres d'altitude. Les sites antiques se sont révélés nombreux s'échelonnant du Néolithique à l'Antiquité tardive (CAG, n° 135, p. 317-323). Les 2500 habitants de 1315 furent le maximum de population atteint. Réduite à 810 habitants en 1471, la population se redresse pour parvenir à 1955 personnes en 1765 et recommencer à se réduire pour se stabiliser autour des 700 habitants à l'heure actuelle (Atlas, p. 186). Le nom est issu du mot *monasterium*, monastère, quand au Ve siècle le saint évêque de Riez Maxime fit venir de l'abbaye de Lérins un groupe de moines qui s'installèrent dans les grottes des falaises de Moustiers et du Verdon pour y vivre en anachorètes. Après les invasions lombardes et sarrasines, périodes d'instabilité où les moines furent chassés de leurs solitudes, il faut attendre le XIe siècle pour les voir revenir avec les abbayes de Saint-Victor et de Lérins.

L'église du castrum est sous le titre de Sainte-Marie et est déjà citée en 1009, *ecclesia sancte Marie in Monasterium* quand un certain Rostaing lui fait don d'un manse (CSV II, n° 772, p. 119). Elle apparaît ensuite en 1052, *ecclesia sancte Marie que videtur esse fundata in castro quod Monasterium dicitur* (CL, CCXI, p. 214). A cette date elle est desservie par le prêtre Riculfe qui possède de nombreux biens dans le territoire. L'évêque de Riez, Bertrand, décide avec lui de fonder dans l'église de Moustiers un collège de chanoines réguliers auxquels se joindrait Riculfe qui, à cette occasion, fait don de tous ses biens, terres cultes et incultes, vignes, arbres, jardins, prés et moulins. Il donne également la moitié des offrandes des vivants et celles faites pour les morts qu'il possède à l'église Sainte-Croix. Ce collège de chanoines durera jusqu'en 1097, date à laquelle l'évêque de Riez Augier fait don des églises de Moustiers, *ecclesiis Monasterii*, à l'abbaye de Lérins, à savoir l'église du castrum appelé Moustiers avec toutes les églises et leurs droits de toute la vallée dudit castrum qui sont connues comme appartenant à ladite église (CL, CCXII, p. 215-217). Dans une charte du 5 mai de la même année, Guillaume de Moustiers et son épouse Adalais donnent au monastère de Lérins et à l'église Sainte-Marie tous leurs biens qu'ils possèdent *in castello Monasterii* (CL, CCXIII, p. 217). C'est peu de temps après, en 1113, qu'est donnée la liste de toutes les églises réparties sur le territoire de Moustiers : *ecclesia sancte Marie de Rupe, et ecclesia sancti Johannis, et ecclesia sancti Cyrici et ecclesia sancte Cruce et ecclesia sancti Saturnini* (CL, CCXIV, p. 218).

L'église est déjà existante en 1009, puis en 1052 date à laquelle elle devient le siège d'une communauté de chanoines réguliers pour parvenir aux mains de l'abbaye de Lérins en 1097. On ne connaît pas son aspect d'alors car elle fut entièrement reconstruite au XIIe siècle. Classée MH en 1913, c'est un vaste édifice comptant cinq travées voûtées en berceau brisé. *Mais le principal caractère esthétique de l'église lui est conféré par son clocher-tour, adossé au flanc sud, mesurant 22 m de haut* (Collier, p. 86-87). C'est le morceau de bravoure de l'élévation extérieure (Alpes Romanes, p. 285-289).

300. Notre-Dame de Beauvoir ou de la Roche

C'est en 1113 qu'est confirmé à l'abbaye de Lérins la possession de l'*ecclesia sancte Marie de Rupe*, mais la tradition veut qu'elle ait été fondée par l'empereur Charlemagne. C'est ce qu'affirme Bartel, *église dédiée à la Vierge de l'Annonciation sous le vocable de Roca, date de Charlemagne*. Il estime même que ce temple très antique a été élevé par Fauste de Riez, successeur de Maxime et que Sidoine Appolinaire le cite dans son *Apologie de Fauste* (p. 55-56). Très tôt, la chapelle va devenir un lieu de pèlerinage. Ce dernier est confirmé le 19 mai 1346 où le pape Clément VI accorde des indulgences aux personnes qui visiteront la chapelle de la *Beate Marie de Bellovidere* dépendant du prieuré de Moustiers (CL 2, XCI, p. 148-149). Bartel évoque également que lors du Jubilé de l'année 1300, de nombreux archevêques et évêques accordèrent 40 jours d'indulgence aux pèlerins se rendant à la chapelle. Cette chapelle est placée dans une situation d'un pittoresque unique : *campée tout au haut de la gorge qui fend en deux la falaise dominant Moustiers, accotée de la lance noire d'un cyprès, elle semble en symbiose avec la pierre et comme une excroissance géologique* (Collier, p. 87). Cet auteur et Alpes Romanes estiment que la partie romane de l'édifice date du XIIe siècle (p. 285). Il a été classé MH en 1921.

301. Prieuré Saint-Jean

Pour J.-P. Poly, la *villa nomine Ardas cum ecclesie Sancti Johannis* citée en 909 par le cartulaire de Cluny I, n° 106 parmi les biens de Fouquier, serait à placer à Moustiers à l'emplacement de la chapelle Saint-Jean²⁷⁷. Le prieuré est ensuite confirmé en 1079 par le pape Grégoire VII comme dépendant de l'abbaye de Saint-Victor, *cella apud castrum quod vocatur Monasterium* (CSV II, n° 843, p. 218). C'est en 1098 que nous connaissons le titulaire de l'église du prieuré dans la liste que l'évêque de Riez Augier dresse des églises dépendant de Saint-Victor, *ecclesia sancti Johannis ante monasterium* (II, n° 697, p. 39). L'église commence seulement à être (re)bâtie car entre 1099 et 1106 un *don à Saint-Victor et à l'abbé Richard par Guillaume, fils de Guillaume l'Aîné, de terres à Moustiers, pour doter l'église de Saint-Jean que les moines y font bâtir*²⁷⁸. Puis, en 1113, le prieuré fait partie des biens de l'abbaye de Lérins. Elle est citée par les Pouillés en 1274 et 1351, avec le *capellanus Sancti Johannis* et le *prior Sancti Johannis de Mosteriis* (p. 108 et 111). Bartel reconnaît le *bénéfice ou prieuré rural sous le titre de Saint-Jean dépendant de Saint Victor de Marseille* (p. 58). Le Pouillé de 1730 du diocèse de Riez lui attribue même un qualificatif, *prieuré Saint-Jean de l'Aval, prieuré monacal, au chapitre de Saint-Victor* (5 G 4, n° 105). Vendue à la Révolution, l'église a perdu l'abside et la voûte, le reste ayant été transformé en grange (Collier, p. 142). Le quartier *Saint-Jean* est situé à 1000 mètres au SSO du village. Le cadastre napoléonien de 1835 en section A 5 figure un bâtiment avec une abside en hémicycle orientée vers l'est.

302. Chapelle Saint-Saturnin

Elle fait partie des églises citées nommément en 1113 comme dépendant de l'abbaye de Lérins, mais devait déjà exister en 1052 lors de la donation à Lérins des églises du terroir de Moustiers. Au cours de ce même siècle Guillaume Tasilis fait don à l'église Saint-Saturnin d'une terre entourant l'église, *donum terra circumcirca ecclesiam sancti Saturnini*, qui est située sous le castrum (CL, CCXVI, p. 220). Les Pouillés citent un *capellanus Sancti Saturnini* en 1274 (p. 108). Puis elle n'apparaît plus par la suite. Les ruines du prieuré sont situées tout au sud de la commune au lieu-dit *Ferme de St Saturnin* près du lac de Sainte-Croix. *Elle est englobée dans une maison du XIXe. C'était une nef unique suivie d'une abside semi-circulaire. Les murs sont en petit appareil et le cul-de-four en tuf bien appareillé. Ces vestiges remontent au début du XIIe siècle* (Alpes Romanes, p. 289 et Collier, p. 142). La CAG signale un site antique sur le lieu même de la chapelle (p. 321). Le cadastre de 1835, section D 3 figure un bâtiment muni d'une abside en hémicycle et d'une nef latérale (parcelle 998).

303. Chapelle Saint-Michel

Elle n'est pas citée en 1052 avec les autres églises données à l'abbaye de Lérins, mais apparaît en 1259 lors de la confirmation des possessions de Lérins par le pape Alexandre IV, *in diocesi Regensi, ecclesias Sanctae Mariae et Sancti Michaelis de Monsteriis* (CL 2, IV, p. 6). Elle est également citée à la fin du XIIe siècle lors de la donation de diverses propriétés au prieuré de Moustiers, dont une terre qui est *supra Sanctum Michaellem* (CL 2, XCIII, p. 150). Elle n'est plus nommée par la suite, ni par les Pouillés, ni par Bartel. La carte de Cassini indique juste au sud du village de Moustiers, une chapelle *St Michel* en ruine et le cadastre de 1823 un quartier *St-Michel* dans la section G 2. Le toponyme subsiste encore sur les cartes IGN.

304. Prieuré Saint-Martin et la villa carolingienne d'Orbesio

Ce prieuré est cité par Abbayes et Prieurés : *Ourbès. Orbarium. Prieuré Saint-Martin, dépendant de Saint-Victor qui le possédait à l'époque carolingienne* (p. 63). R. Collier ajoute : *chapelle d'Ourbès. Sur un plateau désert, envahi par la forêt. Le lieu-dit est mentionné depuis l'époque carolingienne. Il subsiste une partie de l'abside en cul-de-four, le début des murs latéraux. Pas de mouluration, appareil fruste mais mortier très dur. Fin XIe siècle* (p. 142). Ne donnant pas leurs sources concernant l'époque carolingienne, il faut trouver un texte fourni par le CGN 2, n° 41, col. 33, où est citée la *villa Orbesio*. Vers 780, un *missus dominicus* nommé Vernarius envoie un rapport à Charlemagne concernant les réclamations de l'évêque de Marseille en faveur de l'abbaye de Saint-Victor. Il s'agit de trois *villae* qui ont été spoliées lors des troubles survenus en Provence entre 732 et 739. Ces trois *villae* sont la *villa Bedata in pago Aquense*, la *villa Orbesio in pago Regense* et la *villa Caladio in pago Dignense*. La même année, la même Vernarius se rendra à Digne pour restituer la *villa Caladio* à Saint-Victor lors d'un plaid tenu le 23 février²⁷⁹.

²⁷⁷ POLY, *Saint-Mayeul et son temps*, p. 157 et 179 (48).

²⁷⁸ A. Villard et E. Baratier, *Catalogue des chartes antérieures au XIe siècle (687-1112)*, AD BdR, Marseille, 1998, p. 111, n° 402.

²⁷⁹ Le texte de la restitution de la villa de Chaudol est donné par GCN 2, n° 42 et par CSV I, n° 31, p. 41-46.

Les *villae Bedata* et *Caladio* sont ensuite dénombrées par le polyptique de Wadalde de 814, mais pas celle d'*Orbesio* qui n'est plus citée par la suite. L'origine de ces fondations semble remonter au début du VIII^e siècle. En effet, dans les deux textes de 780 est cité le patrice Abbon, décédé, qui vécut jusqu'en 737. Il était précédé du patrice Metranus disparu vers 732, ce dernier étant successeur d'Antenor, lui-même précédé de Nemfidius²⁸⁰. Ces patrices ou comtes de Provence ont gouverné de 690 à 730 environ. Ils sont cités comme donateurs et protecteurs de Saint-Victor, l'un d'eux même spoliateur (Antenor). La *villa Orbesio* n'est pas qu'un domaine isolé mais comme tous les *villae* de cette période, elle est le siège d'un domaine plus ou moins étendu composé de *colonicae* et de *vercarias* comme les nomme le polyptique, c'est-à-dire de fermes (colonges) et de bergeries tenues par des tenanciers libres ou asservis. Mais le manque de *descriptio* ne permet pas de reconstituer le domaine de la *villa d'Orbesio*.

Ourbes aujourd'hui est situé à 5000 mètres au SE du village sur un plateau à 1000 mètres d'altitude dans la forêt domaniale de *Montdenier*. Le plateau est dominé au sud par la *Crête de l'Ourbes* culminant à 1213 mètres et au nord par le *Val d'Angouire*. Le prieuré Saint-Martin est cité ruiné par la carte de Cassini et les cartes modernes. Jacques Cru en donne une description et a décelé *une rangée de fonds de cabanes*²⁸¹. A quelques 500 mètres à l'est du prieuré et à l'aplomb du *Val d'Angouire* et du *torrent de Vallonge* la carte IGN signale une tour ruinée qui devait participer à la défense du plateau.

305. Chapelle de la Miséricorde d'Averrès

Cette chapelle est uniquement citée par le Pouillé de 1730 qui ajoute qu'elle est accompagnée d'une bastide et de terres et qu'on y dit la messe tous les dimanches et fêtes de mai à septembre (n° 106). Le quartier d'*Averrès* est signalé uniquement par la carte de Cassini qui signale un édifice religieux, au nord du village et au NNO de *Vincel*, sur la rive gauche d'un ruisseau. Sur la carte IGN, il faut placer le site au bord du *torrent du Riou*, à l'endroit indiqué *Ruines*, à l'altitude de 980 mètres, sur un ancien chemin qui sert maintenant d'*Itinéraire équestre*. Le toponyme *Averrès* semble avoir été transformé par le cadastre de 1835 et les cartes actuelles en *Naverre*. Sur le cadastre figurent *Naverre* et le *Bas Naverre* avec trois bâtiments dont l'un semble posséder une abside en hémicycle (Section B 7, parcelle 1077). Cette chapelle semble avoir été édifée pour desservir les habitants des quartiers situés au nord de la commune, plus de 4 kilomètres du village et de l'église paroissiale. Au XVIII^e siècle on y disait une messe tous les dimanches et fêtes pendant la belle saison.

306. Grotte-chapelle de la Madeleine

Comme la décrit R. Collier, *la chapelle Sainte-Marie-Madeleine est moins une grotte qu'une anfractuosité de la haute falaise jurassique toisant le bourg*. Il ajoute *qu'elle passe pour avoir été le premier abri des moines de Lérins venus évangéliser le pays* (p. 399). Elle est située non loin de la chapelle Notre-Dame de la Roche.

307. Chapelle Sainte-Anne

C'est la chapelle du cimetière situé immédiatement à la sortie et au sud du village. Les guides touristiques la qualifie de *romane*. D'après l'Office du Tourisme, *elle aurait été reconstruite sans prétention au XVII^e siècle à l'aide des pierres d'une tour des remparts*.

308. Chapelle Saint-Pierre

Elle n'est pas mentionnée dans les archives comme les premières que nous avons citées. Elle est située au sud de la commune au bord de la D 952 qui conduit au village. Elle aussi est qualifiée de *chapelle romane du XII^e siècle*, mais nous n'en possédons aucune description. La chapelle et ses abords sont un *site inscrit*.

Synthèse

Il ne reste aucune trace des églises Saint-Cyrice et Sainte-Croix citées en 1113. Par contre les édifices relevant de la période pré-castrale sont nombreux, à commencer par celui de Saint-Martin d'Ourbes dont la présence remonte au haut Moyen Age, à la fin de la période mérovingienne. Le territoire de Moustiers présente un

²⁸⁰ P.A. Février (sous la direction de), *La Provence des origines à l'an mil*, Ouest-France, 1989, p. 462-463.

²⁸¹ Jacques CRU, *Histoire des gorges du Verdon jusqu'à la Révolution*, Edisud, 2001, p. 17-18.

MOUSTIERS-SAINTE-MARIE 300-308

condensé de l'organisation des paroisses rurales durant la fin du premier millénaire avec une multiplicité de lieux de culte en un dense réseau. Il correspond à un habitat dispersé que le regroupement dans le castrum au cours des XIe et XIIe siècles va anéantir et qu'il n'est pas toujours facile de reconstituer. A ce titre la commune de Moustiers est un cas exemplaire.

LA MURE-ARGENS

Les deux anciennes communes, réunies en 1974, faisaient partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton de Saint-André-les-Alpes. La Mure est traversée par le Verdon et côtoie à l'ouest la commune de Saint-André-les-Alpes. Argens est perché dans la montagne au nord de La Mure avec un village établi à plus de 1300 mètres.

LA MURE

Mura est cité vers 1030 dans le cartulaire de Saint-Victor quand Pons, clerc et moine de Saint-Victor et son neveu Mainard, *chanoine de Morerius*, font don de *tout leur héritage et de leur alleu à l'église Sainte-Marie de Mura qui est sise dans le castrum appelé Morerius, dans le comté de Senez*. Le don consiste en manses, terres cultes et incultes, etc. (CSV II, n° 767, p. 112-113). En 1042 a lieu une deuxième donation (CSV II, n° 766, p. 111-112). Elle est effectuée par Belihildis et ses fils qui donnent une partie de leur alleu à *l'église dédiée en l'honneur de la sainte Marie mère de Dieu qui est sise sous le mont appelé autrefois Morarius*. Viennent ensuite les confronts des biens donnés. A l'Orient depuis *collis Maurelli* (Montagne de Maurel, 1771 m), en descendant *in valle Christiano* (?), et en suivant ledit vallon jusqu'au *Viridionis* (le Verdon) et à la fontaine *Melas* (les Mèles). Du midi, en suivant le fleuve jusqu'au ruisseau appelé *Utiola* (l'Issole). Au nord, dudit mont par la pente de la montagne appelée *Maurellus* (Clot Mouret, 1355 m) jusqu'à *Nutiola* (l'Issole). A l'ouest, en suivant ledit ruisseau qui court jusqu'au Verdon. On le voit, les biens donnés sont répartis de chaque côté du Verdon et couvrent une grande étendue. Il faut remarquer que le territoire du castrum est appelé *Morerius* et que l'église est dédiée à Sainte-Marie de Mura. C'est ce dernier nom qui va s'imposer pour dénommer la commune. Le prieuré et l'église sont cités régulièrement par le cartulaire²⁸². La possession de l'église et même la seigneurie sont confirmés par l'enquête de 1278 : *l'église paroissiale dont le prieur est le seigneur P. Bermond et la collation de ladite église ou prieuré appartient au seigneur abbé de Marseille. Le seigneur Abbé de Saint-Victor de Marseille est seigneur dudit castrum* (Enquêtes, n° 866, p. 435).

L'église est dédiée à sainte Marie et est sous le titre de l'Assomption comme on l'apprend plus tard. On lui a adjoint le qualificatif de *Vauvert* à une époque indéterminée. Le coutumier de 1835 révèle que la fête patronale a lieu le 15 août et que saint Etienne est co-patron. Féraud confirme ces données (p. 270). Saint Etienne pourrait être le titulaire d'une église disparue desservant une communauté installée à *Ville Haute*. Féraud y place *l'ancien village*. Le toponyme révèle en effet une communauté qui pourrait être à l'origine du peuplement du terroir durant la période du haut Moyen Age. Le quartier de *la Villaute* est signalé par le cadastre de 1838 et les cartes IGN. Il est situé à l'est de la commune à environ 1200 mètres d'altitude. L'abbé Féraud estime que l'église a été reconstruite en 1700 et qu'il existe *sur la montagne une chapelle dédiée à Notre-Dame-du-Rosaire qui paraît très ancienne puisqu'elle fut donnée en 1042 à l'abbaye de St-Victor*. R. Collier doute quelque peu sur cette affirmation à cause de la porte de l'église qui présente un encadrement antérieur à cette date (p. 222). Si l'on reprend le texte de 1042 la donation est faite *juxta fluvium Viridionem*, près du fleuve Verdon. D'ailleurs, le cimetière, avant d'être transféré hors les murs, était sur la place actuelle de l'église et un bâtiment adjacent porte le nom de *clastre*, rappelant l'ancien prieuré des moines de Saint-Victor.

309. Chapelle Saint-Joseph

C'est la seule chapelle rurale mentionnée au XIXe siècle, à partir de 1858, *il y a une chapelle à l'entrée du village du côté du levant dédiée à saint Joseph, servant pour les confrères, les pénitents, qui est très humide*. En 1870 et 1876, il est dit qu'elle est *en très bon état*, ayant été réparée depuis la dernière visite de 1870. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 reconnaît *la chapelle S. Joseph autorisée à l'époque du concordat. Une messe par an et le 19 mars*. Elle est toujours en état. Placée à une des entrées du village, cette chapelle de protection a dû être érigée au cours des XVIIe-XVIIIe siècles, la titulature à saint Joseph ne pouvant par être antérieure.

ARGENS

²⁸² *Cella sancte Marie de Mura* en 1079, 1113, 1135 ; *ecclesia sancta Maria de Mura* en 1122 ; *prior de Mura* en 1174 et 1337.

LA MURE-ARGENS 309-314

Le nom de la commune apparaît vers 1200 sous la même orthographe (Atlas, p. 160). L'enquête de 1278 nous apprend que *l'église paroissiale dont le prieur est le seigneur P. Boarius, la collation de la dite église appartient à l'église de Senez. Seigneur Bt. de Rochavairia et Gau. de Aloncio, R. Faraudi et domine Dulcia de Medullia sont les seigneurs dudit castrum* (n° 862, p. 434). L'église de *Argensio*, comme dite vers 1300 et 1376 par les Pouillés (p. 290 et 292), est sous le titre de Notre-Dame de Beaulieu. L'abbé Féraud la considère comme *l'une des plus belles de la contrée ; on fixe sa construction en 1664. La fête patronale est célébrée le 15 août* (p. 271). R. Collier la décrit succinctement : *elle date de 1664-1667 et son choeur est voûté sur croisée d'ogives. Chevet plat, deux chapelles latérales voûtées d'arêtes, joli clocher-arcade à deux baies* (p. 187).

Il n'est pas signalé de chapelle rurale, mais la Carte Archéologique rapporte que à *Chastelviel la tradition place un couvent des Templiers sur une éminence au pied du versant méridional de Cordeuil* (n° 136, p. 323-324).

310. L'ancienne paroisse Notre-Dame

C'est celle qui est citée à la fin du Moyen Age et se trouvait dans l'enclos du cimetière. Déjà en mauvais état en 1551, elle était presque en ruine en 1617 au sortir des guerres de Religion. Malgré plusieurs injonctions des évêques de Senez de la réparer, on préféra en élever une autre dans le village. Devenue simple chapelle dédiée au Rosaire, elle disparut peu à peu, Mgr Soanen, en 1708, la qualifiant d'ancienne paroisse. Aujourd'hui, il n'en subsiste plus une seule pierre (PR, n° 12, 1991, p. 15-17).

Quatre autres chapelles sont inventoriées par le PR (p. 35). Aucune d'entre elles ne figure sur la carte de Cassini et avaient disparu avant sa confection.

311. Chapelle Saint-Jean-Baptiste

Elle se trouvait au quartier du Peyron, en un lieu encore appelé Pré de Saint-Jean. Le cadastre de 1838 situe ce quartier au nord du village.

312. Chapelle Saint-Sébastien

Elle se trouvait dans le jardin du presbytère, construite sans doute vers 1640 pour préserver le village de la peste. De cette chapelle il ne reste rien.

313. Chapelle Saint-Lazare

Elle était tout près du village et servait en hiver de paroisse pour éviter de se rendre à l'église paroissiale située dans le cimetière. Elle est visitée par l'évêque de Senez en 1659, mais quand Mgr Soanen se rend à Argens en 1708, il la trouve *abattue*.

314. Chapelle Saint-Dominin

Chapelle rurale mentionnée en 1708 par Mgr Soanen.

Synthèse

La présence de l'église de la Mure dès 1030 laisse envisager une fondation antérieure. Le prieuré doté largement à ce moment à fixé la population autour de lui et créé le village. A Argens, l'église paroissiale d'origine, à cause de son éloignement du village, n'a pu se maintenir au-delà du XVIIe siècle. Les chapelles de protection élevées aux XVIe et XVIIe siècles, ont subi le même sort.

NIBLES

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune de Nibles s'étend sur la rive droite de la Sasse, au sud de celle de La Motte et à l'entrée des gorges conduisant vers Valernes et la Durance. Seul, un petit plateau dominant la rivière, appelé *le Plan*, offre un terrain favorable aux cultures. Durant l'Ancien Régime, il était partagé entre le seigneur du lieu, les Hospitaliers et le recteur de la chapelle Notre-Dame. Il ne restait aux habitants que les terres des collines peu fertiles, ce qui n'a pas favorisé leur expansion. On peut estimer la population à quelques 150-200 habitants en 1315, mais en 1471 le terroir est déclaré inhabité. Le maximum sera atteint en 1765 avec 171 habitants. On n'en comptait plus que 42 en 1999.

315. Le prieuré de Ulmebel et la chapelle Saint-Jean. Le castrum de *Nibla*

Trois confirmations d'un prieuré et d'une église appartenant à Saint-Victor sont citées au XIe et XIIIe siècle²⁸³. Tous les auteurs s'accordent pour situer *Ulmum Bel*, « le bel orme », dans la commune de Nibles. Le prieuré n'apparaît plus par la suite. Il est probable qu'il soit passé dans les mains de la prévôté de Chardavon fondée à la fin du XIe siècle et cité en 1319²⁸⁴. Dans le même temps le castrum se forme et un château et une église se perchent sur le rocher du Duc, à la sortie des gorges dominant la terrasse du Plan. La première église est abandonnée au profit de la nouvelle église paroissiale. On ne la retrouve qu'au début du XVIIIe siècle quand les habitants décident de construire une église sur la terrasse, celle du castrum étant en mauvais état et peu commode. Les consuls proposent *la construction de la nouvelle église et de faire icelle proche la chapelle St Jean*²⁸⁵. Celle-ci est en ruine comme remarqué lors d'une visite de l'évêque en 1687, *nous aurions trouvé ensuite proche le château dudit lieu de Nibles une chapelle allant toutefois en ruine, la nef toute découverte y ayant un autel tout nu dans le presbytère*²⁸⁶. Le château est le nouveau château élevé sur la terrasse remplaçant celui du castrum. La nouvelle église est achevée en 1717 reprenant la titulature à Notre-Dame de Bethléem de l'église castrale et le cimetière est consacré l'année suivante²⁸⁷. Les habitants élèvent un autel à saint Jean pour rappeler le souvenir de l'église originelle, car manquant de matériaux, ils se sont servis de ceux de la chapelle ruinée. Les entrepreneurs en ont repris également l'orientation, le chevet tourné vers l'est.

Synthèse

Nibles est l'exemple typique du passage de la paroisse rurale en milieu ouvert à celle de la paroisse castrale qui s'est effectué au cours du XIIe siècle, de l'habitat dispersé à l'habitat groupé et perché. Le retour vers le premier centre d'habitat s'effectue au cours du XVIIe siècle avec la création d'un nouveau château et au XVIIIe siècle avec une nouvelle église paroissiale sur les ruines de la première.

²⁸³ *Cella ad Ulmum Bel*, 4 juillet 1079 ; *ecclesia de Ulmebel*, 23 avril 1113 ; in *Vapencensi, ecclesia de Ulmebel*, 18 juin 1135 (CSV n° 843, 848, 844).

²⁸⁴ LAPLANE Edouard de, *Histoire de Sisteron*, Digne, 1843, T II, p. 392-398. FERAUD J.J.M. *Souvenirs religieux des Eglises de la Haute Provence*, Digne, 1879, p. 85-88.

²⁸⁵ Délibération du 13 mars 1707, ADAHP E Dépôt 137/1.

²⁸⁶ ADHA G 786, f° 14 et ss.

²⁸⁷ ADAHP E Dépôt 137/1. Délibération de 1707 pour la construction de la nouvelle église. Délibération du 20 juin 1718 où il est fait demande à l'évêque par l'intermédiaire de l'archiprêtre de venir bénir le nouveau cimetière auprès de l'église.

NIOZELLES

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Forcalquier. La commune est située à l'est de Forcalquier dans un paysage de plaines arrosées par le Lauzon et le Beveron et de coteaux peu élevés. Elle est traversée par l'ancienne voie domitienne et les traces d'occupation antique sont abondantes depuis la Protohistoire jusqu'à la fin de la période gallo-romaine (CAG, n° 138, p. 324-326). On ne connaît pas le nombre d'habitants en 1315, mais en 1471, le pays est inhabité. Le maximum de population sera atteint en 1851 avec 379 habitants, mais le terroir dépasse à peine les 1000 hectares. Niozelles apparaît en 1031 quand *Isnardus et mon épouse Dalmacia avec mes fils, Isnard, Willem, Rostaing et Isoard, nous donnons l'église fondée en honneur de saint Marcellin qui est dans le comté de Sisteron et dans le territoire de la ville Nuazellas avec les terres cultes et incultes, etc...* Suivent les confronts des biens offerts où sont cités *aqua Auson* (le Lauzon) et *rivum Beverun* (le Beveron). Lors de la charte de Saint-Martin de Cruis, l'évêque de Sisteron Gérard Chevrier, entre 1060 et 1064, confirme l'appartenance à Saint-Victor de l'*ecclesia sancti Marcellini ad Nuazellas* (CSV II, n° 660, p. 8).

Cette église ne semble pas être celle du village actuel, en effet les Pouillés de 1274 énumèrent trois églises, dont l'*ecclesia de Nuzellis* qui est celle du village ; puis un *prior Sancti Marcellini subtus Niuzellis*, soit un prieuré situé sous Niozelles ; enfin un *rector ecclesie Beate Marie juxta Niozelles*, soit une église située près de Niozelles (p. 115-116). Au XIVe siècle, on retrouve encore les trois églises, celle du village est une prébende, *prebendatus de Niuzellis*, et dépend des deux chapitres de Sisteron et de Forcalquier ; c'est ce que confirme la carte n° 66 de l'Atlas en ajoutant que la titulature de l'église est à saint Etienne. L'église comme il se doit est desservie par un *vicarius de Niuzellis*. Est cité de nouveau le *prior beate Marie de Niussellas* ainsi que le *prior S. Marcellini propre Niussellas*, « proche de Niozelles » (GCN I, Inst. Sisteron n° XXXVI, col. 471 et 473). L'église paroissiale présente, selon Collier, des survivances d'une église du XVIe siècle (p. 173). Elle a été entièrement reconstruite en 1681 et Louis de Thomassin, évêque de Sisteron, vient la consacrer : *par ses soins, ceux du chapitre de Forcalquier et de M. de Glandèves, seigneur du lieu, on construisit l'église paroissiale de Niozelles qu'il consacra sous le titre de saint Etienne, martyr, et lui donna pour patrons saint Alban et saint Candide* (GC I, p. 134).

316. L'église de la bienheureuse Marie près de Niozelles

C'est sous cette appellation qu'est citée cette église en 1274 et au XIVe siècle. Elle n'apparaît plus par la suite sinon sous la forme d'une église ruinée signalée par Cassini et par le nom d'un quartier par les cartes modernes et dite *Eglise Vieille*. Le site est à 700 mètres au SO du village et pourrait constituer l'église paroissiale d'origine lors de la création du castrum. En effet, à proximité, à l'est, *vestiges situés près de la ferme appelée Vieille Eglise ; au sommet d'une butte, s'élève un tronçon de tour ronde, au joli appareil régulier collé sur un blocage de moellons : sa patine est grisâtre et elle peut dater du XIIIe siècle. Des murs de soutènement remontant au Moyen Age, en appareil régulier, sont plaqués çà et là, sur les flancs de la butte. Elle forme, à sa partie supérieure, un petit plateau inégal, bossué de pierres. Il dut y avoir là une agglomération, peut-être l'ancien Niozelles. Cette tour consitue un spécimen intéressant d'architecture militaire du Moyen Age et mériterait d'être conservée* (Collier, p. 312). La carte archéologique reconnaît sur cette butte un *oppidum*, des vestiges de remparts, d'une tour, ainsi que des céramiques du haut Moyen Age (p. 324).

317. Le prieuré Saint-Marcellin

L'église du prieuré, quand elle est donnée à Saint-Victor en 1031, existe déjà et appartient à des laïcs. C'est encore une de ces églises et ses biens qui ont été accaparés au Xe siècle par des petits seigneurs locaux lors des troubles survenus à cette époque en Provence. Cet Isnard de Niozelles est cité plusieurs fois par le cartulaire entre 1030 et 1057 et apparaît comme un personnage éminent. Il est en compagnie des vicomtes de Forcalquier et de Sisteron, ainsi que d'Isnard de Volonne et sert de témoins. Son épouse se prénomme Dalmatia²⁸⁸. Son ascension sociale tient sans doute à ce que sa famille a participé avec le comte Guillaume à l'expulsion des Sarrasins à la fin du Xe siècle et a été largement pourvue en terres et bénéfices. C'est ainsi qu'il a hérité du prieuré et de ses terres. Le problème est qu'il ne reste aucune trace de ce prieuré qui est cité jusqu'en 1135 en possession de Saint-Victor. Aucune ruine, aucun toponyme pouvant le rappeler ne figurent sur Cassini, le cadastre napoléonien et les cartes actuelles. Les vestiges d'une nécropole ont été signalés à 300 m au sud de la motte castrale de la *Grande Bastide*, entre la N 100 et le Beveron. Elle était composée de tombes en lauzes comportant des céramiques de l'Antiquité tardive et médiévale (CAG, p. 325). Mais il n'est

²⁸⁸ CSV II, n° 713, p. 59 en 1030 ; n° 659, p. 6 en 1044 ; n° 793, p. 145 en 1057.

pas sûr que le prieuré soit placé à cet endroit. Un autre toponyme, *les Moines*, déjà cité par Cassini, pourrait rappeler le souvenir des moines de Saint-Victor. Il est situé à 500 à l'est de la *Bastide-Neuve*.

Synthèse

On retrouve encore ici la succession des édifices religieux suite au déplacement de la population. C'est d'abord une église précastrale, peut-être déjà église d'une villa carolingienne, qui cède la place au regroupement dans le castrum avec une nouvelle église. Enfin, c'est le retour en milieu ouvert à partir du XVe-XVIe siècle.

NOYERS-SUR-JABRON

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune, de plus de 5400 hectares, s'étage de chaque côté des rives du Jabron, dominée au nord par la *Montagne de l'Ubac*, 1280 m, et au sud par le sommet de Lure, 1826 m. Deux communautés lui furent adjointes, la commune de Jarjayes en 1832 et la communauté d'Aigremont à la fin du Moyen Age. Elles étaient situées à l'ouest de Noyers, Jarjayes principalement sur la rive droite du Jabron, Aigremont au nord de Jarjayes, lieu-dit aujourd'hui *Saint-Martin*. 1000 habitants en 1317, plus que 200 en 1472, le territoire fut durement marqué par la grande crise des XIV^e et XV^e siècles. Il faut attendre 1765 et 1851 pour retrouver le même nombre d'habitants, puis c'est de nouveau la décrue pour aboutir à 262 habitants en 1962 (Atlas, p. 187). Le vaste territoire, riche en produits de toute sorte, céréales, fruits d'été et d'hiver, a favorisé l'installation de plusieurs prieurés et églises. Ils sont recensés par les Pouillés de 1274, qui, outre l'*ecclesia de Nogeriis* avec son *capellanus*, citent l'*ecclesia de Alto monte* avec le *capellanus Sancti Martini* et le *capellanus Sancti Nazari territorii de Nogeriis*. Il faut ajouter le prieuré de Saint-Julien cité par Achard que recopient Féraud et Abbayes et Prieurés (Achard II, p. 285). Mais d'autres chapelles apparaissent également.

NOYERS-SUR-JABRON

Le village ou castrum de Noyers était bâti *sur une éminence...*, *c'était une forteresse enfermée dans une enceinte de murailles dont il reste quelques vestiges* (Achard II, p. 183). L'église paroissiale dédiée à Notre-Dame de Bethléem et à Sainte-Euphémie est une église romane parmi les plus grandes de Haute-Provence (32 m x 12 m) et son architecture est exemplaire. Classée MH en 1923, elle fut restaurée avec soin de 1970 à 1974 et reste le seul témoin de la prospérité du village qui n'offre plus que des pans de murs informes²⁸⁹. C'est en effet à partir du milieu du XIX^e siècle qu'il fut progressivement abandonné au profit d'un nouveau village construit dans la vallée. Une nouvelle église y est élevée en 1866 sous le titre de l'Immaculée Conception, l'école en 1855 et la mairie en 1913²⁹⁰.

318. Prieuré Saint-Martin d'Aigremont

L'*ecclesia de Alto monte* est citée en 1274 en même temps que celles de Saint-Vincent (du Jabron), de Gensiac, et de Malcor (Pouillés, p. 119). Ces quatre fiefs sont achetés le 6 mai 1299 par Pierre Giraud, prévôt de l'abbaye de Cruis, pour le prix de 50.000 sols, à Bertrand de Baux²⁹¹. Pour l'abbé Féraud recopiant textuellement Achard, *il y avait deux seigneuries et leurs possesseurs prenaient le titre de seigneurs de Noyers et de St-Martin d'Aigremont. La seigneurie passa successivement en différentes mains : après avoir appartenu à l'abbaye de Cruis, elle fut réunie, en 1340, au domaine comtal, avec la terre d'Aigremont* (Achard, p. 183, Féraud, p. 486). *Alto Monte* est traduit par *Aigremont* ou *Agremont* et a laissé une trace toponymique avec le vocable *Montaigre* à 1000 mètres au sud du *Col de Blaue* sur la carte IGN (altitude 1200 m). L'église du prieuré est sous le titre de saint Martin comme stipulé en 1274 et a laissé son nom au hameau *Saint-Martin*, à l'altitude de 810 mètres. Encore citée au XIV^e siècle avec le *prior Sancti Martini de Nogeriis* (GCN I, col. 472), il n'existe plus aucune trace de l'église, aussi bien sur Cassini que sur le cadastre napoléonien. Il est probable que la perte importante du nombre des habitants a causé sa destruction et que le fief d'Agremont a perdu son identité.

319. Prieuré Saint-Julien

Il est seulement cité par Achard qui ajoute qu'il dépendait de *l'abbaye de Cruis ou plutôt de Valbelle et que M. de Thomassin, évêque de Sisteron, unit vers le commencement de ce siècle (XVIII^e) à son séminaire de Manosque*. Le seul indice de localisation de ce prieuré est fourni par le cadastre de 1831 qui signale un petit bâtiment avec une croix appelé *St Julien*, en section E 1, parcelle 479, situé à 500 mètres au nord du hameau de *Marremieaille* et touchant à l'ouest un chemin du même nom. On retrouve ce chemin sur la carte IGN et il faudrait placer ce *St Julien* entre *Mallemaille* au sud et *les Prés du Rey* au nord.

320. Prieuré Saint-Nazaire

²⁸⁹ Description de l'église, Collier, p. 119 et Provence Romane 2, p. 238

²⁹⁰ COLLECTIF, La Montagne de Lure, p. 288. Description de l'église par Collier, p. 385-386.

²⁹¹ Féraud, *Souvenirs religieux*, p. 84.

Il est cité par Achard en même temps que celui de Saint-Julien, mais il apparaît en 1274 avec un *capellanus Sancti Nazari territorii de Nogeris*. Ce prieuré dépendait également de Cruis. N'ayant plus de nouvelles par la suite, il faut recourir à des documents plus récents pour le retrouver. Il est signalé d'abord par Cassini sous le nom de *St Nazaire* avec un bâtiment surmonté d'une croix. Le cadastre de 1831 nomme dans la section C 1 un quartier *Saint Lazare et pré du preire* et au *hameau de St Lazare* indique un bâtiment avec une croix, parcelle 197. Nazaire s'est transformé en Lazare, mais il s'agit du même prieuré avec le *pré du prêtre*, ancienne possession attenante. Enfin, la carte IGN indique le lieu-dit *St Nazaire*, sur la rive droite du Jabron, au SSE du nouveau village, entre *les Latils* et *les Suquets*, mais sans édifice religieux.

321. La chapelle des Pénitents

Elle jouxte au sud l'église du *Vieux Noyers*, incorporée dans le cimetière. Elle est clairement dessinée par le cadastre napoléonien avec une abside en hémicycle orientée vers le nord (Section F, parcelle n° 2). Le cimetière s'étend à l'ouest. Lors de l'inventaire de 1906, à *côté de l'église paroissiale, une ancienne église dite des Pénitents, construite avant la Révolution, aujourd'hui à demi écroulée* (1 V 68). Aujourd'hui, il n'en subsiste qu'un pan de mur méconnaissable.

322. Chapelle Saint-Bevons

Elle ne figure ni sur Cassini ni sur le cadastre et les deux informations que nous possédons semblent être véridiques. C'est d'abord l'enquête sur les lieux de culte de 1899 qui signale la *chapelle S. Bevons de 1851. Messe à la Pentecôte*. Puis, l'inventaire de 1906, *chapelle de St Bevons, au quartier de Pierre Impie, 80 m², construite en 1856, non meublée*. Les dates de construction divergent et on retrouve les ruines de cette chapelle sur la carte IGN à quelques 800 mètres au SSO du *Rocher de Pierre Impie*. C'est pour honorer le saint local, *châtelain de Noyers et vainqueur des Sarrasins* selon les *Ephémérides* que les habitants construisirent cette chapelle et y vénérèrent une relique du saint²⁹².

323. Chapelle Saint-Claude

Elle est située à mi-chemin entre le hameau de Saint-Martin et le village du Vieux-Noyers sur un ancien itinéraire à mi-pente de la montagne devenu GR aujourd'hui, à l'altitude de 920 mètres. Elle est citée comme chapelle rurale lors des visites pastorales du XIXe siècle. L'enquête de 1899 la date du XVe siècle et rapporte qu'on y dit une messe le jour de l'Ascension. L'inventaire de 1906 est encore plus précis : *chapelle St Claude, construite en 1620 ou 1680 (chiffres mal formés) de 21 x 9 = 189 m², meublée. Un petit clocher avec une cloche en bronze portant la date de 1628*. Il semble qu'il faut opter pour 1620, la cloche ayant été installée huit ans plus tard. La chapelle est encore en parfait état aujourd'hui.

324. Le Prieuré Saint-Julien

C'est un site situé au nord du village de Noyers et du hameau de Chénebotte, à 670 m d'altitude, où est signalé *le Prieuré ruines*. La carte de Cassini l'omet, par contre le cadastre de 1831 dessine trois bâtiments dits *le Prieuré* en section D 1, mais sans signaler l'un d'entre eux par une croix comme cela est fait par ailleurs. Tout le quartier porte le nom de *Le Prieuré*. Dépendant de l'abbaye de Cruis, la chapelle fut rebâtie en 1619 puis en 1742. Elle est aujourd'hui en ruine. Il subsiste quelques pans de murs de trois bâtiments disposés autour d'une cour intérieure (PR, n° 15, p. 16).

JARJAYES

L'ancienne commune occupait une petite partie de la rive gauche du Jabron, à l'ouest de la commune de Noyers et surtout de la rive droite jusqu'au sommet de la Montagne de Lure. C'est par un certain *Rostagnus de Gargaia* cité vers 1050 comme témoin qu'apparaît le nom de Jarjayes. On le retrouve en 1080 avec *Antelmi de Gargaia*, également témoin. Puis, en 1234, c'est un *priore de Jariaja* qui est encore témoin (CSV II, n° 675, p.17, n° 1089, p. 555 et n° 922, p. 339). Ce n'est pas parce que ces trois personnages sont cités par le cartulaire de Saint-Victor que Jarjayes dépendait de cette abbaye. Il était, comme la majeure partie des églises de la vallée,

²⁹² Guy Barruol, dans *La Montagne de Lure*, p. 181. Également F. Trouche, *Ephémérides des saints de provence*, M. Petit, 1992, p. 55-56. Pour l'historique et description de la chapelle, PR, n° 15, 1993, p ; 9-12.

dépendant de l'abbaye de Cruis. L'église est citée en 1274 avec le *capellanus ecclesie de Jargaia* (Pouillés, p. 120). On peut la situer à l'endroit indiqué *la Cure* par la carte IGN. Le cadastre, au quartier *Saint-Pierre* indique un bâtiment non colorié avec une croix à l'intérieur dit *la Paroisse* (section H 1, parcelle 172). Cassini signale l'église comme une paroisse à part entière. En effet, c'est à partir du rattachement à Noyers en 1832 que la paroisse de Jarjayes va devenir une simple succursale. Il semble même qu'elle passe dans les mains de particuliers ; c'est ce que déclare l'inventaire de 1906 : *l'église de Jarjayes appartient aux familles Siazien et Borel qui l'entretiennent. 72 m². Reconstituée en 1850 (1 V 68)*. Aujourd'hui, elle est en ruine. Elle était sous le titre de saint Pierre comme l'atteste l'abbé Féraud et le cadastre de 1831 qui nomme les quatre feuilles de la section H, *Saint-Pierre* (Jarjayes est compris dans le cadastre de Noyers).

325. La chapelle de Pelegrine

C'est la carte de Cassini qui signale une chapelle au quartier dit *Pelgrine*. Le cadastre de 1831 nomme tout le quartier situé au sud de la commune *Section de Pelegrine et de Lure* et cite en outre *le chemin de Pelegrine* provenant de la vallée, un quartier dit *les Gleiges* et *la crête des Gleizes* et enfin *l'hubac du preyre*. La carte IGN situe la *Montagne de Pelegrine* ainsi qu'une *bergerie ruinée* dite *Pelegrine* au sud de la commune à l'altitude moyenne de 1200 mètres. Deux kilomètres plus au sud d'élève le sommet de Lure à 1826 mètres. Tous les toponymes relevés, *les gleizes*, l'église, le *preyre*, le prêtre et *pelegrine*, pèlerin, évoquent une église, un desservant, un pèlerinage. Mais aucun témoin ne vient confirmer cette hypothèse.

Synthèse

L'étendue et la richesse de la commune ont incités les ordres religieux à venir s'y installer. Ne possédant pas de citation d'églises avant 1274, il est difficile de connaître l'état des prieurés avant cette date. Ganagobie et Cruis se sont principalement développés aux XI^e et XII^e siècles, de même les fiefs de Noyers, d'Aigremont et de Jarjayes.

LES OMERGUES

LES OMERGUES

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Noyers-sur-Jabron. Cette commune est aux confins du département à l'ouest et à la source du Jabron. Elle s'étend sur 3422 hectares de chaque côté du torrent. Mais sa frontière sud n'est pas constituée par le sommet de la Montagne de Lure, ici *le Pas de la Croix* à 1323 mètres, car le territoire se poursuit sur le flanc sud de la Montagne de Lure. Ce dernier terroir constituait au Moyen Age la communauté de Villesèche et il est probable qu'à la suite des guerres et de la peste, il fut réuni aux Omergues au début du XVI^e siècle. En 1471, les deux communautés ne comptaient plus que 110 habitants, nombre infime par rapport à l'étendue du territoire.

VILLESECHE

La première apparition du toponyme date du 9 janvier 1082 quand l'ancien évêque symoniaque de Gap, Ripert, en compagnie de son épouse et de ses fils, donne à l'abbaye de Cluny, de son héritage, tout et l'intégralité du territoire *de Leboret et del Vorze* (quartiers du Haut et Bas Labouret, commune de Revest-du-Bion). Pour bien délimiter la donation sont donnés les confronts, dont celui de *Vilaseca* qui se trouve au nord de Revest (CLU IV, n° 3590, p. 744-745). Le vocable évoque une *villa* non fortifiée dont l'origine pourrait remonter à la période carolingienne. Cependant à un moment donné la population s'est réfugiée sur une hauteur qui se trouvait sur le mamelon dit *St-André*, altitude 1183 mètres, situé 1500 m au SO de Saint-André-de-Villesèche²⁹³. La CAG y signale *les substructions d'une vingtaine de maisons bâties et autant en pierres sèches, ainsi que les vestiges d'une tour et d'un petit ouvrage défensif* (p. 327). Saint André est le titulaire de l'église et a donné son nom au nouveau hameau. Cette église n'est pas citée par les Pouillés, mais par GCN au XIV^e siècle avec le *prior Sancti Andreo de Villa cica* (GCN I, col. 473). Le site de hauteur ayant été abandonné ainsi que son église, le centre communautaire s'est regroupé en milieu ouvert avec une nouvelle église et le cimetière. Ceux-ci sont aujourd'hui en ruine (altitude 1093 m au *Plan de Lachau*).

LES OMERGUES

C'est en 1155 qu'est confirmée par l'évêque de Sisteron Pierre de Sabran l'appartenance à l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem de l'*ecclesia de Amenicis* (GCN I, Inst, col. 450). Cette confirmation fait suite aux donations de ses prédécesseurs Giraud et Raimbaud, ce qui les fait remonter au début du XII^e siècle. Une bulle d'Adrien IV publiée l'année suivante renforce encore les donations. Le membre d'Omergues va dépendre de la commanderie de Lardiers (Atlas, carte n° 68). C'est pourquoi en 1274, les Pouillés citent un *commendator de Amenicis et ecclesia dicti loci* (p. 121).

Le premier habitat n'était pas situé où il est actuellement mais au lieu-dit *Vièrè*, vocable évoquant une agglomération disparue perchée sur la hauteur pouvant remonter au Xe siècle. Descendu au cours du XI^e siècle, un nouveau site s'est installé au pied au lieu-dit *la Fontaine*. C'est là qu'il faut placer l'*ecclesia de Amenicis* et la demeure des Hospitaliers. Plus au nord, sur la rive droite du Jabron, le cadastre de 1831 indique le lieu-dit *la Chapelle*, édifice qui va devenir la paroisse à partir du XVIII^e siècle, elle figure sur Cassini aux *Amergues*.

Synthèse

Les visites pastorales du XIX^e siècle ne citent aucune chapelle rurale. Cependant, d'anciennes églises et chapelles avaient déjà complètement disparues à cette époque. C'est le cas de l'église Saint-André sur le mamelon du même nom à Villesèche, c'est le cas également des églises de Vièrè et de La Fontaine. Il existait probablement une chapelle succursale à Valaury, hameau éloigné de l'église de Villesèche ; et enfin, la chapelle des *Amergues* qui va devenir la paroissiale actuelle. Que ce soit à Villesèche ou aux Omergues, on constate encore le déplacement de l'habitat, d'un milieu ouvert à un milieu perché et défensif et de nouveau un retour dans la plaine.

²⁹³ C'est l'avis de G. Barrauol qui place à cet endroit le premier village (La Montagne de Lure, p. 290). Il ajoute que l'église était encore debout au XVII^e siècle. La consultation du cadastre de 1831 n'a rien apporté de concret. Par contre en section E 3, près du hameau de Valaury est cité le *chemin de la chapelle* et il est possible qu'une succursale ait été établie dans cette zone éloignée de Saint-André.

ONGLES ²⁹⁴

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Saint-Etienne-les-Orgues. La commune de 3146 hectares est sise au pied de la montagne de Lure et comprend une partie de hauteurs au nord et une partie en plaine et coteaux au sud. C'est dans cette deuxième portion qu'a été recensée une quinzaine de sites antiques (CAG, n° 141, p. 327-329). C'est dans une charte du cartulaire de Saint-Victor de 1073 qu'est cité pour la première fois Ongles, à l'occasion d'une donation faite à l'*ecclesia sancte Marie de Alsonica* dont un des confronts forme limite avec le *territorium castris qui vocatur Ungula* (CSV 2, p. 20, n° 679). On rencontre ensuite un certain *Is. de Ungla* ou *de Ungula* en 1217 et 1229 (RACP, n° 24, p. 109 et n° 127, p. 236). Enfin, en 1274, sont cités l'*ecclesia de Bososcha juxta Ungulam*, un *capellanus de Ungula*, un *capellanus castris de Ungula* et un *rector hospitalis de Ungula* (Pouillés, p. 117, 120 et 121).

Le village, durant cette période, occupe le site de *Vière*, colline qui servit à abriter un oppidum à double enceinte qui a pu être occupé jusqu'au Bas-Empire (CAG, p. 327). C'est là qu'il faut situer l'église dédiée à Notre Dame avec le *capellanus castris de Ungula*. On la date des XIIe et XIIIe siècles et il n'en subsiste que des vestiges (Collier, p. 120-121 et Provence Romane 2, p. 239). Féraud ajoute qu'elle a été abandonnée comme paroissiale en 1841 (p. 408). Il est probable que saint Barthélemy, choisi comme patron et protecteur de la paroisse à la suite de la peste du XVe siècle, soit devenu le titulaire de l'église à partir de cette période. Une nouvelle église est établie dans le vestibule du château élevé au hameau de la Fontaine. C'est ce qu'affirme l'inventaire de 1906 : *l'édifice servant d'église n'est que le vestibule d'un ancien château approprié pour la circonstance en 1841 environ* (1 V 67).

326. Notre-Dame du Rocher d'Ongles ²⁹⁵

Sous le titre de Notre-Dame de Pitié, du Revers, de Revots ou de Benonos, elle dépendait de Saint-André de Villeneuve et est celle qui est desservie par le *capellanus de Ungula* (Atlas, carte n° 75). Elle se trouve 400 mètres au nord du *Rocher d'Ongles* (*la Batie* ou *la Bastide* selon le cadastre ou Cassini). Au XIXe siècle, elle est sous le titre de Notre-Dame de Pitié et le 9 juillet 1863, il est dit que *Mr le Curé l'a fait restaurer et embellir. Elle est spacieuse et la population s'y porte volontiers. On désire qu'elle soit érigée en église paroissiale. Cinq ans plus tard, elle sert de chapelle de secours, puis en 1888 chapelle rurale Notre Dame où les offices se célèbrent comme à la paroisse* (2 V 91, 93). Toujours en état, on lui a adjoint un clocher en 1862. En milieu ouvert, cette chapelle était destinée à desservir un habitat réparti dans la campagne alentour et peut remonter à l'époque pré castrale. Le quartier a livré plusieurs sites antiques dont une villa d'époque gallo-romaine.

Au beau milieu d'une plaine, on la remarque de loin, surtout par son clocher dominant. Il est dommage que le mur du cimetière la cache en partie quand on s'en approche. L'édifice est parfaitement orienté à 90° avec un chevet plat. L'appareil des murs est remarquable par le choix du matériau. C'est un appareil lité régulier formé de moellons de petits modules, rectangulaires, parfois carrés. La hauteur des lits varie ce qui génère une harmonie évacuant la monotonie. Le mur de chevet présente une plus grande diversité que les autres. On y rencontre des lits formés de pierres disposées de chant, également des pierres plates. Les joints sont fins, parfois comblés de mortier, le plus souvent à sec. De rares endoits ont été (mal) refaits, mais l'ensemble est homogène du sol au faite des murs. Une seule porte, au sud, permet d'accéder à l'intérieur. Elle est formée d'un arc plein cintre composé de fins claveaux en pierre de taille décorés d'un large chanfrein. L'arc repose directement sur les piédroits formés de pierres de taille de différents modules dont les queues sont appareillées. La clef de l'arc est décorée d'une pointe de diamant en partie cassée. Elle peut dater du début du XVIIe siècle. R. Collier décrit l'intérieur avec *une nef à trois travées, voûtée en berceau brisé, avec de forts doubleaux partiellement engagés dans la maçonnerie et reposant sur des pilastres saillants, à grandes impostes à méplat et à talon*. Il date l'église du XIIIe siècle, voir du XIIe siècle (p. 120-121). Il est certain que cet édifice est peu connu et mériterait une plus grande attention.

Le monument est défiguré par un ermitage accolé sur la façade ouest mais qui présente au sud une porte surmontée d'une stèle encastrée dans le mur. Cette stèle en calcaire et en forme de croix grossière figure en relief une croix pattée dont les bras sont étroits au centre et plus larges aux extrémités. En réemploi elle devait

²⁹⁴ Voir PELLOUX L., *Notices géographique et historique sur les communes du canton de St-Etienne-les-Orgues*, Forcalquier, 1887, p. 29-44.

²⁹⁵ Bibliographie : « Notre-Dame d'Espérance à Ongles », *Les Chapelles à ermitage et leurs ermites*, Bul. AESPRHP, n° 23, 2000, p. 27-29.

être disposée à l'origine au-dessus d'une tombe. Les archéologues la datent de la période mérovingienne (CAG, p. 328).

327. L'église Sainte-Marie de *Boira* des Hospitaliers

C'est l'une des cinq églises qui est donnée aux Hospitaliers en 1155 en même temps que celle des Omergues, de Saumane et de l'Hospitalet (GCN I, Inst, col. 450). Elle est sous le titre de *Sancte Marie de Boira* et va dépendre de la commanderie de Lardiers. C'est elle qui est desservie en 1274 par le *rector hospitalis de Ungula*. A part la cinquième constituée par l'église Saint-Pierre de Manosque, les quatre autres sont situées dans des communes limitrophes de Lardiers. Pour retrouver Sainte-Marie de *Boira*, la carte et le cadastre napoléonien livrent le toponyme *Bouiron*, à la fois nom de quartier, de section et de hameau. Ils sont situés au nord de la commune au bord d'un ancien chemin passant par Lardiers, l'Hospitalet et gravissant la montagne de Lure. Seule la carte de Cassini n° 122 indique un édifice religieux à *Rennes*, hameau jouxtant *Bouirond*. *Rennes*, aujourd'hui *Raynes* et *Bouiron* sont quasiment unis en un seul hameau. En 1155, cette église existe déjà et le texte n'est qu'une confirmation d'une donation qui remonte au début du XIIe siècle (voir les Omergues). L. Pelloux cite une charte de 1266 nommant *Berron* et *Brecunia* (Boiron et Brécuisine) comme faisant partie des terres appartenant aux Chevaliers de Malte (p. 37) On peut donc considérer cette église, vu son implantation en milieu ouvert, comme un édifice faisant partie des premières paroisses fondées avant l'enchâtellement.

Parmi les citations de 1274 reste l'*ecclesia de Bososcha juxta Ungulam* dont nous n'avons trouvé aucune trace, ni toponymique ni dans un autre texte, à moins qu'il faille l'assimiler à l'église Notre-Dame du Rocher d'Ongles.

Synthèse

Le territoire, outre l'église du castrum sur un site antique, a accueilli deux ordres religieux, l'abbaye Saint-André de Villeneuve et les Hospitaliers. Ceux-ci se sont implantés en milieu ouvert, ayant hérités, semble-t-il, d'églises déjà existantes lors de leur prise de possession.

OPPEDETTE

Faisait partie du diocèse d'Apt et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Reillanne. La petite commune, 849 hectares, est située au SO du département en limite avec celui du Vaucluse. Traversée par le Calavon, elle est formée de plateaux et de coteaux peu élevés. Le village est placé à l'extrémité d'un éperon rocheux à l'altitude de 520 mètres qui a été occupé durant la Préhistoire, puis par un oppidum protohistorique qui a livré du matériel de l'Age du fer et de l'époque romaine (CAG, n° 142, p. 329-331). On ne connaît pas le nombre d'habitants de 1315, mais en 1471, le territoire est déclaré inhabité. Par la suite, il ne dépassera pas les 230 habitants (215 en 1765, 228 en 1851). Aujourd'hui, il en compte une soixantaine. Le vocable apparaît vers 1113 lors du don de l'évêque Augier à ses chanoines de l'église de *Oppeda*²⁹⁶. Puis, en 1274, de *Apedeta* (Pouillés, p. 49) et en 1277 où l'*ecclesia de Opedeta* fait toujours partie de la prébende du chapitre de la cathédrale d'Apt (GCN I, Apt, Inst. XIII, col. 137). En 1350, l'église est desservie par un *vicarius*, mais est cité également un *prior sancte Andree Opedete* (GCN I, Inst. Apt, XV, col. 138).

328. Le prieuré Saint-André

Tous les auteurs annoncent que le titulaire de l'église paroissiale est saint Didier et que l'église actuelle du village n'a été érigée qu'en 1834 à l'emplacement d'une petite chapelle (Féraud, p. 386, Collier, p. 380). Elle remplaçait une église dédiée à saint Didier, détruite en 1815, située dans la plaine (CAG, p. 330). Or en 1350 est cité un prieur de Saint-André qui ne correspond pas à ces données. Un quartier portant le nom de *Saint-André* figure sur la carte IGN 1500 mètres au sud du village. On le retrouve sur le cadastre de 1833 en section C 1, au pied de la falaise, mais sans bâtiment. C'est certainement à cet endroit qu'il faut placer ce prieuré dont on ne relève aucune trace par la suite. Il faut se souvenir qu'en 1471, le pays était inhabité et que le prieuré n'a pas dû être relevé.

329. La chapelle Saint-Didier

Il n'en subsiste que des ruines près du cimetière de la communauté, au pied du village. En 1833, le cadastre la désigne sous l'appellation de *masure de l'église* (section C 1). Dédicée à saint Didier, elle fut l'église paroissiale jusqu'en 1815 où elle fut détruite et remplacée par un sanctuaire plus commode pour les fidèles dans le village (CAG, p. 330). Féraud avance une autre date : *cette chapelle servait d'église depuis le rétablissement du culte en France, l'ancienne paroisse ayant été démolie en 1803 à cause de son éloignement* (p. 386). Achard précise que le saint Didier est celui qui fut évêque de Langres dont on célèbre la fête le 22 mai (II, p. 192). Plusieurs éléments de cette église furent transportés dans la nouvelle, dont *les fonts baptismaux, une pierre décorée provenant probablement d'un sanctuaire antérieur au XIIe siècle et surtout une dalle d'époque carolingienne*. Pour les archéologues, *l'église romane Saint-Didier est un édifice qui succéda peut-être à une première église carolingienne*.

330. Saint-Quentin

C'est Achard qui qualifie le quartier de Saint-Quentin de *fief*. Il est situé à l'ouest de la commune, séparé par l'éperon rocheux et les *Gorges d'Oppedette*. Il occupe à peu près un tiers de la commune actuelle. Cette entité est centrée sur les deux hameaux de *Saint-Quentin* que le cadastre napoléonien en section A détaille parfaitement en *Hameau de St Quentin* et en *Haut St Quentin*. Au nord de ce dernier est signalée une construction dite *la Bastie*. Le vocable *Bâtie* ou *Bastide* désigne au XIIIe siècle une maison forte élevée soit par un seigneur soit par l'autorité ecclésiastique. La fondation des bastides s'échelonne entre 1250 et 1320 et correspond à l'essor démographique et à l'aspiration de sécurité et de liberté qui va donner naissance à de nombreuses villes, particulièrement dans le Sud-Ouest. En Provence, cette création correspond plutôt à un ouvrage militaire et à la manifestation de l'autorité seigneuriale. Le fait que ce petit fief porte le nom de Saint-Quentin laisse supposer qu'une église paroissiale le desservait sous la titulature de ce saint évêque²⁹⁷. Il est également probable qu'un premier habitat perché l'ait précédé sur la colline qui le domine, appelée *le Collet*, altitude 657 mètres.

Synthèse

²⁹⁶ *Cartulaire de l'église d'Apt*, Vicomte Oscar de Poli, Paris, 1900, n° 59, p. 18-19

²⁹⁷ Ce dernier est probablement le saint évêque d'Apt qui vécut au début du Ve siècle.

La faiblesse des sources ne permet pas d'affirmer la réalité du prieuré de Saint-André et la présence d'une église dédiée à saint Quentin. Il existe cependant une probabilité qui demande à être concrétisée, constituant une piste à poursuivre. Par contre, l'église Saint-André semble bien remonter au haut Moyen Age, première paroisse en milieu ouvert qui a continué à desservir le village perché et qui finalement va disparaître seulement au début du XIXe siècle.

ORAISON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton des Mées. La commune est située au sud des Mées, sur la rive gauche de la Durance et arrosée par les torrents de l'Asse et du Rancure. Sa situation géographique à une altitude ne s'élevant pas au-delà des 600 mètres a favorisé comme le relate Achard la culture des céréales, de la vigne et des fruits. Les 3842 hectares de son territoire ont accueilli une population relativement nombreuse par rapport aux communes voisines et qui s'est développée à partir du XVII^e siècle et qui a sans cesse progressé : de 545 habitants en 1315, elle est passée à un peu plus de 1000 en 1765, puis approche les 2000 en 1851, pour parvenir à 3000 en 1962 et aujourd'hui à près de 5000 habitants (Atlas, p. 188). Le pays a accueilli en de nombreux endroits la civilisation romaine, on y a même décelé les traces d'un parcellaire de cette période (CAG, n° 143, p. 331-333).

Pour J.-P. Poly, le *Cinicino in pago Regense* cité dans le testament du patrice Abbon en 739 serait la forme originelle d'Oraison, *Cinicino* étant une corruption de *Uriciuno*, nom d'homme *Oresius*, qui aurait ensuite évolué au XII^e siècle par l'attraction du provençal *auro*, vent²⁹⁸. Le *castrum d'Auraisono* ou d'*Auraiso* apparaît dès le début du XIII^e siècle²⁹⁹. Il était situé sur la colline qui domine le village actuel au lieu-dit *Ville Vieille* où il ne subsiste actuellement qu'une tour ronde en ruine. L'église paroissiale apparaît peu de temps après, en 1274, avec le *capellanus de Auraysono* (Pouillés, p. 108). Bartel nous révèle qu'elle est sous le titre de la *B. Mariae de Toro dont la mense appartient au chapitre de Riez* (p. 50). C'est ce que confirme Achard, *l'église paroissiale est sous le titre de N.D. du Thor et le prieuré a été réuni à la mense du Chapitre de la Cathédrale de Riez qui présente à la Cure*. On ne sait quand l'habitat est descendu définitivement au pied de la colline. L'église paroissiale ne semble pas remonter au delà du milieu du XVI^e siècle (Collier, p. 167). On pourrait alors dater l'abandon définitif du *castrum* durant ce siècle.

La carte IGN et le cadastre napoléonien de 1823 livrent cinq lieux-dits portant le nom d'un saint, Sauveur, Georges, Pancrace, Anne et Martin. Cassini en livre un sixième, Pierre. Seuls ceux de Saint-Pancrace et de Saint-Georges sont concrétisés par un édifice. Pour les autres, des recherches seraient à effectuer dans les cadastres de l'Ancien Régime pour tenter de retrouver des traces éventuelles de constructions. En dehors de ces hypothétiques chapelles rurales, l'abbé Féraud signale deux chapelles dans le village : *on trouve dans le village deux autres chapelles, l'une en l'honneur de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, qui appartient aux frères Pénitents, l'autre dédiée à Saint-Denis* (p. 186).

331. Chapelle Saint-Pancrace

C'est le seul monument conservé dans la commune et il est investi d'une grande vénération par les fidèles. D'abord parce que saint Pancrace est le patron de la paroisse et ensuite parce qu'on s'y rend encore en pèlerinage tous les ans. C'est ce que révèlent les visites pastorales du XIX^e siècle : *une chapelle rurale dédiée à St-Pancrace. Procession le jour de la fête du saint* (30 juin 1845). L'enquête de 1899 signale deux processions : *chapelle S. Pancrace, à deux heures, on y va le 12 mai et le lundi de Pâques*. En 1922, la chapelle est signalée *en mauvais état*, mais a été réparée depuis car elle est en parfait état. Elle est située au sud du village, sur la rive droite de l'Asse, sur une élévation dominant les terrasses de la Durance et le hameau de *Saint-Pancrace*.

332. Chapelle Saint-Georges

Elle n'est signalée qu'une seule fois, le 8 mars 1860, en même temps que celle de Saint-Pancrace. Elle était située en amont de cette dernière, sur une colline dominant la rive droite de l'Asse. Un lieu-dit porte encore ce nom au nord du hameau des *Coués*. La CAG rapporte : *à 100 m à l'ouest de la chapelle ruinée de Saint-Georges, au pied d'une colline dominant l'Asse (altitude : 390 m), lors d'un labour vers 1950-1951, deux sépultures sous tuiles en bâtière* (p. 333).

Synthèse

²⁹⁸ J.P. POLY, «La petite Valence. Les avatars domaniaux de la noblesse romane en Provence », *Saint Mayeul et son temps*, SCL, Digne, p. 175 et 180, note 71.

²⁹⁹ GCN I, Inst. Riez, col. 376 ; enquêtes de 1250, n° 569, p. 359.

Oraison 331-332

Les données sont trop succinctes pour appréhender l'organisation des édifices ruraux ayant précédé l'enchâtellement. L'importante occupation antique, la présence d'un domaine carolingien, les lieux-dits à nom de saint ne laissent pas apparaître la richesse du territoire et la variété des édifices religieux.

LA PALUD-SUR-VERDON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Moustiers. Cette vaste commune de plus de 8100 hectares est bornée au sud par le *Grand Canyon* du Verdon et jouxte à l'ouest la commune de Moustiers-Sainte-Marie. Sa grande superficie s'explique par la réunion en 1974 des deux communes de La Palud et de Châteauneuf-les-Moustiers. Le peuplement se révèle par des sites protohistoriques répartis sur les deux communes, traversées par une voie antique qui reliait Moustiers à Castellane en franchissant le *Col de la Croix de Châteauneuf* (CAG, n° 144, p. 333-335). Durant la période carolingienne une partie du territoire fait partie de la *villa Rovagonis* que l'on situe à Rougon. C'est ce que révèle le polyptique de Wadalde de 814 recensant les biens de l'abbaye de Saint-Victor (CSV II, L, p. 651). Trois colonges et une bergerie ont pu être identifiées par Jacques Cru sur le terrain. La *colonica in Carnillas* peut être placée au *Coulet de Counillés* à l'emplacement actuel de la ferme des *Allaves*, sur Châteauneuf. La *colonica in Bagella* se trouve à la *Bagelle* sur La Palud. La *colonica in Dogone* au lieu-dit *Rocas dou Dugo*. Enfin, les bergeries *in Corcione* sont à placer à *Courchon* sur La Palud³⁰⁰.

CHATEAUNEUF-LES-MOUSTIERS

Le territoire est situé dans une zone de montagnes peu favorable à l'implantation humaine, mais offre cependant de bons pâturages et quelques terres à céréales. 250 habitants en 1315 pour n'en compter plus que 15 en 1472. Le maximum sera atteint en 1851 avec 510 habitants. Les 52 habitants de 1962 vont amener la fusion des deux communes. Le village est aujourd'hui désert comme c'était déjà le cas du temps de l'abbé Féraud : *les habitants ont déserté le village pour se fixer dans les hameaux de la plaine* (p. 127). Châteauneuf apparaît en 1062 quand Pierre, Ermengarde et leur fils donnent à l'abbaye de Saint-Victor un huitième du territoire du *château neuf* (CSV I, n° 616). Celui-ci regroupe la population dispersée et va former le nouveau castrum qui est cité début XIIIe siècle, *castrum novum* (GCN I, col. 376). L'église est citée en 1274 avec le *prior Castri Novi* (Pouillés, p. 107). Elle est sous le titre de Saint-Pons et dépend de l'abbaye de Montmajour : à *Châteauneuf, prieuré Saint-Pons, dépendant de Montmajour* (Abbayes et Prieurés, p. 61). Reconstituée au XVIIIe siècle, c'est tout ce qui subsiste aujourd'hui du village de Châteauneuf.

333. Notre-Dame de la Baume

Il s'agit d'une chapelle rupestre située à 1000 mètres au NNO du village. Sans couverture, sinon celle du rocher, elle présente une nef d'une travée voûtée d'un berceau avec un chœur à chevet plat (Collier, p. 400). Cet auteur la date du XVIe ou du XVIIe siècle. Mais la grotte elle-même était investie par des ermites ou frères lais dès le XIIIe siècle puisqu'elle est citée en 1274 avec les *conversi de Balmis de Castro Novo* (Pouillés, p. 106)³⁰¹. R. Collier rapporte qu'un *pèlerinage très fréquenté par la population environnante avait jadis la chapelle pour but*. Féraud précise que le pèlerinage a lieu le jour de l'Assomption (p. 127). Elle est citée lors des visites pastorales du XIXe siècle, le 13 juin 1860, *Notre-Dame de la Baume sous le rocher sur la route de Chauvet*. Le curé déclare qu'elle est en état. Elle est de nouveau mentionnée en 1866 et 1872 (2 V 89).

334. Saint-Pierre de Chauvet

Les Chauvets aujourd'hui, est un hameau situé au nord de Châteauneuf à plus de 1250 mètres d'altitude. Sans doute installée au Xe siècle au *Chastelas*, altitude 1248 m, la population s'est ensuite fixée aux abords du tracé de l'ancienne voie romaine. J. Cru constate la présence de *tegulae* et de meules en ryolite sur le sommet de la colline et pense que l'habitat fut détruit et brûlé au XIIe siècle (p.45). En 1096 l'évêque Augier de Riez donne *l'eccllesia sancti Petri de Calveti* à l'abbaye de Montmajour (GCN I, Riez, Inst. XI, col. 371). Celle-ci se trouvait, selon J. Cru, *sur la rive gauche du Baou, au lieu-dit Sant-Peire, au pied d'une petite butte que les habitants appellent « la Gleia »*. C'est là qu'il faut situer également *l'hospitalerius de Chalveto* signalé en 1274 par les Pouillés, bien placé sur l'ancienne voie romaine pour secourir les voyageurs (p. 105 et 106). Il est probable que la chute spectaculaire de la population, plus que 15 habitants en 1471, a condamné le prieuré. Une église est alors ée édiée au XVIe dans le village qui reprend la titulature de saint Pierre. C'est ce que confirme l'abbé Féraud : *le prieuré Saint-Pierre de Chauvet fut supprimé dans le XVIe siècle, et converti en église succursale de la paroisse de Châteauneuf* (Souvenirs Religieux, p. 51). Cette église est toujours succursale au XIXe siècle, c'est ce qui est indiqué lors des visites pastorales, *paroisse Saint-Pierre de Chauvet*.

³⁰⁰ CRU Jacques, *Histoire des gorges du verdon*, Edisud, 2001, p. 23-25.

³⁰¹ Les frères convers sont des religieux laïcs prononçant des vœux monastiques et particulièrement orientés vers le travail manuel.

335. Chapelle Saint-Jean-Baptiste

Elle est citée d'abord par le coutumier de 1835 : *paroisse de Chauvet, à la Nativité de saint Jean-Baptiste, fête secondaire, la messe se dit à la petite chapelle rurale construite en l'honneur du saint dans un des hameaux*. Puis, lors des visites pastorales, en 1866, elle est déclarée *très humide*, enfin en 1893 et 1908, *la chapelle rurale Saint-Jean-Baptiste est en mauvais état* (2 C 89 et 94). Nous n'avons pu la retrouver, aucun trace d'un bâti, ni le moindre toponyme sur Cassini, le cadastre et les cartes actuelles.

LA PALUD-SUR-VERDON

Située au sud de Châteauneuf et bordée par les gorges du Verdon au sud, la commune comprenait plus de 4400 hectares de montagnes. Seule une petite plaine entre 900 et 1000 mètres d'altitude offre un espace relativement propice à l'habitation. C'est d'ailleurs là que sont situés le village et quelques fermes réparties sur son territoire. Il est probable que le premier village ait été perché au lieu-dit *les Barris* où l'on a détecté des restes de fortifications (CAG, p. 334). Si le *castrum de Palude* n'est cité qu'au début du XIII^e siècle, l'*ecclesia Sancte Marie de Palude* est confirmée en 1114 par le pape Pascal II comme dépendante de l'évêché de Riez et plus particulièrement du chapitre cathédral³⁰². Une phrase du texte fait comprendre que cette église était aux mains de deux frères, Guillaume et Etienne et quand l'un d'eux est devenu *prévôt de Riez*, ils ont *rendus* l'église à l'évêque. Le pape Grégoire IX en 1227 confirme toutes les églises dépendant du chapitre de Riez dont l'église *Sancte Marie de Palude* (GCN I, Inst. XIX, col. 370). De même au XI^e siècle avec la *prébanda* et le *vicarius de Palude*. C'est sous le titre de la *Bienheureuse Marie de Valle Viridis au chapitre de Riez* que la nomme Bartel, mais on ne sait depuis quand ce qualificatif lui a été joint (p. 59). Le Pouillé de 1730 fait de même : *prieuré de Notre-Dame de Vauvert*. Comme le souligne Alpes Romanes, seul le clocher est ce qui subsiste de l'église romane d'origine (p. 56). Il est inscrit aux MH depuis 1948.

336. Notre-Dame de Maireste

Maireste est un hameau situé à l'ouest de la commune perché à plus de 800 mètres sur une colline dominant les gorges du Verdon. Un château y est élevé au XII^e siècle sur le sommet de Maireste, recouvrant un oppidum protohistorique (CAG, p. 333). Il est cité au début du XIII^e siècle, *castrum de Meiresta*, en même temps que celui de la Palud (GCN I, Riez, col. 376). L'église fait partie, en 1227, de la mense capitulaire du chapitre de Riez, comme celle de la Palud, confirmée par Grégoire IX (GC I, p. 351). On ne sait pourquoi elle n'apparaît pas dans les Pouillés de 1274 et de 1351. La seule indication donnée par la suite est qu'elle est sous la titulature de Notre Dame (Bartel, p. 59). Achard est le seul à donner une brève description du *quartier de Meyreste où étoit bâti l'ancien village*. Il y a des vignes et des oliviers qui produisent beaucoup. Sur la colline est une chapelle dédiée à la Ste Vierge, où l'on dit la Messe par fondation, tous les samedis du mois de Mai, Juin, Juillet, Août et jusqu'à la mi-Septembre (II, p. 198). Le cadastre de 1835 en section D 2 figure le château composé de deux corps de bâtiment flanqués de deux tours rondes et à l'aplomb de la falaise la chapelle Notre-Dame. Les deux figurent également sur Cassini. Ce château date du XVI^e siècle et remplace le premier dont il ne reste rien. Seule, l'ancienne église, devenue chapelle, subsistait encore en partie il y a quelques années.

337. Prieuré Saint-Maurice de Maireste

Au quartier de Saint-Maurice, l'on voit avec admiration trois grandes prairies situées en amphithéâtre d'une hauteur prodigieuse. Une source les arrose, en se précipitant de l'une à l'autre, et forme les plus belles cascades qu'on puisse imaginer. Auprès de ces prés, l'on trouve de grandes cavernes, dans lesquelles on serre le foin et quelque fois les troupeaux. On croit que ces grottes ont servi de retraite à des Solitaires ; on y voit encore des vestiges d'un Autel et une statue de S. Maurice. Le Curé de la Palud est obligé de prendre possession dans cette espèce de Chapelle. C'est ainsi qu'Achard décrit le site de Saint-Maurice (II, p. 198). L'abbé Féraud est moins lyrique mais ajoute que ces grottes ont servi de retraite aux pieux moines de Lérins que saint Maxime y avait amené de l'île de ce nom. Saint Sidoine-Appolinaire nous a transmis, dans son Carmen Eucharisticum, le souvenir de la visite qu'il leur fit avec son ami saint Fauste, évêque de Riez. On voit encore les ruines d'une chapelle en l'honneur de saint Maurice bâtie au milieu des rochers escarpés (p. 129). Comme le fait remarquer la CAG, la christianisation du lieu n'est vraiment attestée qu'à partir du XI^e siècle (p. 333).

³⁰² GCN I, Inst., XII, c. 372-373. Egalement GC I, p. 322-323 qui donne la traduction du texte.

C'est en effet le 4 juillet 1079 qu'est attestée la présence de la *cella sancti Mauricii de Meiresca* dépendant de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille. Cette possession est confirmée en 1113 et 1135³⁰³. Elle change de propriétaire puisqu'en 1227, le pape Grégoire IX confirme la possession de l'église Saint-Maurice de la Palud à l'évêque de Riez en même temps que celle de la Palud et de Maireste. Saint-Maurice semble même constituer une communauté particulière puisque le lieu est qualifié de *castrum* au début du XIIIe siècle : *castrum sancti Mauricieti* (GCN I, Inst. Riez, col. 376). L'église est desservie par un prieur cité au XIVe siècle : *prior S. Mauricii de Menstra* (GCN I, Inst. Riez, col. 385). On ne sait à quelle époque *Maurice* est transformé en *Maurin*, Bartel utilisant encore le nom originel ainsi qu'Achard. Il semblerait que les deux noms aient coexisté³⁰⁴. La chapelle semble encore en état à l'époque d'Achard, mais au XIXe siècle, l'abbé Féraud avoue qu'elle est en ruine.

Synthèse

Que ce soit à Chauvet, la Palud et Maireste, on constate un premier habitat perché auquel va succéder un habitat non défensif. Mais dans le même temps, des prieurés précèdent ou coexistent comme ceux de Notre-Dame de la Baume et de Saint-Pierre de Chauvet à Châteauneuf ainsi que celui de Saint-Maurice à Maireste.

³⁰³ CSV II, n° 843, p. 218 ; n° 848, p. 237 ; n° 844, p. 226.

³⁰⁴ Sur Meyreste, J. CRU, p. 53-56, 66, 158-160.

PEIPIN

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Volonne. La commune de 1315 hectares est située au sud de celle de Sisteron, sur la rive droite de la Durance et occupe les dernières pentes sud de la montagne de Lure. Elle est limitée au nord par le torrent du Jabron et au sud par la commune d'Aubignosc. Elle est traversée par la RN 85 ou Route Napoléon qui recouvre en partie le tracé de la *via Domitia*. Divers sites ont été recensés dont un oppidum renfermant un tumulus ainsi que des vestiges de l'époque gallo-romaine (CAG, n° 145, p. 335-339). Les données sur Peipin au début du II^e millénaire sont succinctes, mais apportent cependant quelques lueurs sur l'organisation de la société. *Podium Pini*, « la colline des pins », apparaît en 1202 et représente la colline qui s'élève au milieu de la plaine et sur laquelle se crée le castrum avec une église dédiée à saint Martin. Celle-ci est citée en 1274 avec un *capellanus ecclesie Podii Pini* (Pouillés, p. 117). La paroisse dépend de l'abbaye Saint-André de Villeneuve (Abbayes et Prieurés, p. 72). C'est à partir du XVI^e siècle que l'habitat va se fixer définitivement au pied de la colline et créer le village de Peipin. L'abbé Féraud date la nouvelle église de 1676 et ajoute que l'on trouve sur une colline une vieille église lézardée qui est abandonnée depuis 1793. On y voit aussi les ruines d'un château démoli, à la même époque (p. 481). L'église reprend la titulature de la première, saint Martin avec comme patron saint Pierre. L'ancienne église, comme la qualifie l'inventaire de 1906, est la propriété depuis la Révolution de Mlle de Castellane (1 V 68). Les visites pastorales ne signalent aucune chapelle rurale. Cependant, en 1274, outre le chapelain de Peipin sont signalés *Ondebertus Podii Pini* et le *rector hospitalis Podii Pini*.

338. Le quartier Saint-Pierre

Aujourd'hui, c'est une zone industrielle et de commerces située entre la Durance et la nationale. Elle porte le nom de *Saint-Pierre*. Le cadastre napoléonien (sans date) et Cassini indiquent un bâtiment que l'on peut situer à cet endroit. Or saint Pierre est le patron de la paroisse et comme c'est souvent le cas quand une nouvelle église est fondée, elle reprend comme titulaire celui de l'église précédente. L'église du village de Peipin a repris comme titulaire celui de l'église du castrum, saint Martin. Celle du castrum, en prenant comme titulaire saint Martin a gardé comme patron le titulaire d'une église antérieure, saint Pierre. Celle-ci était située en milieu ouvert, à proximité de la voie antique et correspond tout à fait aux premières églises rurales. Mais le défaut de documents plus probants ne nous permet pas d'aller plus avant dans cette conclusion.

339. L'*Hospitalis de Podii Pini*

C'est une histoire de mariage qui va déclencher une guerre entre Alphonse II comte de Provence et Guillaume IV comte de Forcalquier et qui va durer de 1191 à 1208. En 1191, Garsende, petite fille de Guillaume est fiancée à Alphonse, héritier présomptif du comté de Provence. Garsende apporte en dot le comté de Forcalquier qui était indépendant depuis le milieu du XI^e siècle. Comme la qualifie Laplace cette *donation imprudente que devait suivre de près le repentir ... devint la source d'une guerre cruelle que se firent les deux princes et qui ne finit qu'avec eux*³⁰⁵. C'est la ville de Sisteron qui va devenir l'enjeu des deux camps. Le comte de Provence l'avait investi et Guillaume ne pouvait supporter un tel affront dans son comté. Il traite les habitants de Sisteron comme des rebelles et livre le territoire à une *impitoyable dévastation*.

En 1202-1203, des pourparlers ont lieu entre les deux partis pour tenter de trouver un compromis. Ils sont relatés par le RACP (n° 29, p. 29 à 36). Entre autres choses les deux princes donnent des gages sous la forme de *castra*. Le comte de Provence remet dans les mains de Raimond d'Agoult les *castra* de *Talarno*, de *Misone*, de *Podiopini*, de *Lebriana*, de *Rocam de Vols* et de *Vitrolam*. Le comte de Forcalquier remet dans les mains de Justas les *castra* de *Clamenciana*, d'*Oседа*, de *Canalillas* et de *Roinas*. Dans le cas où la guerre continuerait, tous ces *castra* seraient alors remis *in manibus Templariorum vel Ospitalariorum*. Comme la guerre a duré jusqu'en 1208, les gages ont dû être cédés aux Templiers et aux Hospitaliers.

Peipin aurait donc échoué aux Hospitaliers, ce qui expliquerait la mention du *rector hospitalis Podii Pini* signalé en 1274. Mais comme il n'existe plus de citation par la suite et que cartes et cadastre restent muets, il est impossible de situer cet hôpital, probablement le long de la voie longeant la Durance, peut-être aux *Bons Enfants*, non loin du pont franchissant le Jabron.

³⁰⁵ Ed. de Laplane, *Histoire de Sisteron*, Digne, 1843, p. 75-84. Cet auteur est le seul à donner quelques renseignements sur cet épisode meurtrier. Il cite Ruffi, Bouche et Papon qui n'ont fait qu'*embouiller* les faits, Papon ayant même traité cet article avec beaucoup de négligence. Les auteurs modernes sont encore plus modestes, ignorant totalement cet épisode. Guillaume meurt en décembre 1208 et Alphonse II le 2 février 1209.

Synthèse

A part le déperchement caractéristique, les deux autres données demandent des confirmations. Il serait étonnant que le territoire de Peipin n'ait pas été vitalisé au cours de haut Moyen Age et le prieuré éventuel de Saint-Pierre pourrait en constituer la preuve.

PEYROULES

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton de Castellane. La commune est située au sud du département jouxtant au sud les deux départements des Alpes-Maritimes et du Var. Les 3334 hectares de son territoire sont répartis entre des montagnes culminant à près de 1900 mètres, des collines entrecoupés de nombreux vallons et deux vallées formées par les rivières du Jabron et de l'Artuby. A la fin du Moyen Age, le territoire était divisé en trois communautés, celles de Peyroules, de La Bâtie-sur-Jabron et du Moutiers-d'Aups. Elles seront réunies au XVe siècle suite aux guerres et à la peste. Il n'existe plus que 60 habitants en 1471 sur les 120 existants en 1315. Peyroules est cité en 1045 quand le clerc Rostaing fait don à Saint-Victor d'un manse situé *in Peirolas* (CSV II, n° 776, p. 121-122). Cette donation est faite à l'église Sainte-Marie de Castellane aux mains de l'abbaye qui n'apparaît plus par la suite à Peyroules.

L'enquête de 1278 révèle que Peyroules et la Bâtie-sur-Jabron ne forment qu'une même paroisse : *Peirolis et Bastidam Jabroni*. *L'église paroissiale du castrum de Peirolis dont le prieur est le seigneur P. Tibaudus et dont la collation appartient à l'évêque de Senez. Le seigneur est Bo. de Galberto*. Une autre paroisse est constituée par celle du *Mosterium Alpium* dont le père abbé de Lérins tient le prieuré dudit lieu entre ses mains et à sa mense. *Seigneur Bo. de Galberto et le seigneur abbé ci-dessus sont les seigneurs dudit castrum*³⁰⁶. Lérins possède encore un autre prieuré attesté en 1259 lors de la confirmation par le pape Alexandre IV des biens de Lérins dans l'évêché de Senez : *in diocesi Senensi, ecclesia Sancti Johannis de la Fos* (CL 2, n° IV, p. 6).

Les Pouillés de 1300 et 1376 ne recensent que *l'ecclisia de Petrolis*, les autres étant aux mains de l'abbaye de Lérins (p. 290 et 292). L'église est sous le titre de saint Pons et était située à 1500 m au NO du village actuel entre les lieux-dit *Ville* et *Adrech de la Ville*. La carte IGN y signale une *Chapelle ruinée* à l'altitude de 1199 mètres. C'est là qu'il faut placer le *castrum de Peirolis* et l'église paroissiale. C'est ce que confirme Achard, *le village étoit autrefois sur une petite colline, avec un château qui relevoit de l'ancienne Baronnie de Castellane*. Il remarque que *la Paroisse, qui est à quelque distance du village, est sous le titre de S. Pons. Le Patron est S. Antoine* (II, p. 220). Mgr Soanen lors de ses visites pastorales de 1697 et 1704 constate la même disposition : *la paroisse est esloignée du lieu, avec cimetièrre joignant ; église St Pons, éloignée du chef lieu d'environ 400 pas au milieu d'une esplanade et au pied de la plus haute montagne avec le cimetièrre contigu* (2 G 17). C'est au début du XIXe siècle qu'elle va être abandonnée au profit d'une nouvelle paroisse située au hameau de *la Rivière* où existe une chapelle dédiée à sainte Anne. C'est ce que nous apprend l'abbé Féraud : *l'église paroissiale, située précédemment dans le village est placée depuis 1830 au hameau de la Rivière. Son titulaire et patronne est sainte Anne* (p. 255). L'enquête sur les lieux de culte de 1899 donne une autre date : *vieille église paroissiale abandonnée depuis 1803*.

Devenue simple chapelle rurale sous le titre de saint Pons, elle est citée lors des visites pastorales du XIXe siècle comme étant *l'église de l'ancien village, elle est convenable*. Alpes Romanes y consacre quelques lignes (p. 57) : *l'église Saint-Pons, isolée dans la montagne près du hameau de Ville, dépendait de l'évêque de Senez. Elle appartient au type le plus banal : nef unique de deux travées, abside semi-circulaire voûtée en cul-de-four. Le berceau brisé de la nef s'est effondré. Les murs sont en moellons, mais il s'agit d'art roman tardif. Au surplus, la construction a été reprise au XVIIe siècle (notamment l'abside)*. R. Collier (1986) la voit différemment : *c'est un rude coffre de pierre à l'état pur, avec une abside en hémicycle voûtée en cul-de-four. La nef, sans toiture, n'offre ni moulures ni pilastres, elle dut être couverte d'une simple charpente ... L'appareil est en pierres d'assez petit module, taillées plutôt grossièrement, mais rangées par lits assez réguliers. Au total une architecture farouchement simple et naturelle, qui peut remonter au milieu ou à la seconde moitié du XIe siècle* (p. 48).

340. La chapelle de la Bâtie

La Bastide du Jabron, *Bastidam Jabroni* comme appelée en 1278, a constituée une communauté à part entière jusqu'au XVe siècle. Mais le *castrum de Bastide* est cité à cette date comme étant uni au castrum de Peyroules. *La Bastide* pour Cassini et le cadastre de 1834, *La Bâtie* aujourd'hui, est située à l'ouest de la commune, au bord du *Jabron* et côtoie la RN 85 ou *Chemin de Castellane* pour le cadastre napoléonien. Un ravin dit du *Villard* peut laisser supposer qu'un premier habitat perché ait précédé celui de *La Bastide*. A la date où elle est citée, la bastide désigne non pas une simple ferme, mais une maison seigneuriale fortifiée (voir Oppedette). Il y avait certainement une église paroissiale, mais elle n'est pas citée par les Pouillés et en 1278, il n'existe qu'un seul prieur qui réside à Peyroules et qui la dessert. C'est Achard qui nous apprend qu'au début du XVIIIe siècle fut établie une église succursale à *la Bâtie*. Il ajoute que *La Bastido deis Peylos ou la Bâtie a une église sous le*

³⁰⁶ Enquêtes de 1278, p. 426-427, n° 831-832 et p. 427, n° 833-834.

titre de la Transfiguration, nommée communément Saint Sauvaire. On en célèbre la fête le 6 août. A partir du milieu du XIXe siècle, il semble qu'elle ait perdu son statut de paroisse succursale puisque ni Féraud ni les visites pastorales ne la citent sous ce titre. Ce n'est plus qu'une simple chapelle décrite ainsi par R. Collier : la chapelle du hameau de la Bâtie, portant la date de 1651, est rectangulaire, voûtée d'un berceau légèrement ovoïde, à chevet plat. Au-dessus de la porte, petit clocher-arcade à deux baies (p. 232).

341. Saint-Jean de la Foux

Le hameau de *La Foux* est situé à l'est du village dans une petite plaine à 1130 mètres d'altitude où prend naissance la rivière de l'*Artuby*. Le cadastre napoléonien montre un village étiré tout en longueur comptant un grand nombre de maisons. L'abbé Féraud recense dans la paroisse 181 âmes sans compter les enfants de moins de 7 ans (p. 255). Au Moyen Age, la Foux est le siège d'un prieuré de Lérins comme confirmé en 1259 par le pape Alexandre IV : *in diocesi Senensi, ecclesia Sancti Johannis de la Fos* (CL 2, n° IV, p. 6). Mais il n'apparaît plus par la suite. Ce n'est qu'en 1697, lors de la visite de Mgr Soanen que l'on apprend qu'il existe *la paroisse de la Foux, hameau de Peyroules, sous le titre de st Jean*. Achard complète ces données : *La Foux est à une lieue du Village, du côté du levant ; l'Eglise est sous le titre de S. Jean-Baptiste. Le jour de la fête, il y a Roumavagi, avec une petite foire*. L'abbé Féraud recopie Achard en y ajoutant un détail : *Paroisse de La Foux. Eglise dédiée à saint Jean-Baptiste. Le jour de sa fête, il y a roumavagi avec une petite foire. L'érection de cette paroisse date du milieu du XVIIe*. Lors des visites pastorales de la fin du XIXe siècle, elle est toujours considérée comme paroisse. L'église est toujours en état aujourd'hui, mais nous n'en possédons aucune description.

342. Notre-Dame du Mousteiret

C'est la deuxième possession de l'abbaye de Lérins dans le territoire de Peyroules. Le Mousteiret est situé au sud de la commune aux abords de la N 85. Son nom indique bien son origine, prieuré de Lérins attesté en 1278 sous le nom de *mosterium Alpium*, le Moustiers d'Aups, comme nous l'avons indiqué plus haut. C'est non seulement un prieuré, mais également une paroisse et un castrum dont le père abbé de Lérins est seigneur en compagnie de B. de Gaubert, seigneur également de Peyroules³⁰⁷. Il semblerait que ce prieuré soit dans les mains de l'abbaye depuis peu de temps. En effet, lors de la confirmation de 1259 par le pape Alexandre IV, seul le prieuré de la Foux est nommé. On sait que le prieuré était dirigé par un prieur et abritait quatre religieux. C'est ce qui est stipulé par les procès-verbaux du chapitre général tenu à Lérins le 13 mars 1353 (Série H, n° 87, p. 31 des ADAM). Dans la même série, le prieuré est uni en 1441 à celui de Gratemoine (H 91, p. 29). Ce dernier, sur la commune de Séranon (A.-M.), limitrophe de Peyroules, avait déjà intégré le prieuré Notre-Dame de Clars en 1305, celui-ci se trouvant à cheval sur les communes de Séranon et d'Escragnolles (H 413, p. 84)³⁰⁸.

Il semblerait que l'union du prieuré à celui de Gratemoine l'ait condamné à une vie par la suite éphémère. Il n'est plus cité après cette date et quand Mgr Soanen va le visiter le 10 septembre 1704, il semble qu'on ait totalement oublié à qui il appartenait autrefois. Il cite une *tradition* : *au Mousteiret, chapelle ayant appartenu par tradition anciennement aux Templiers qui avaient un petit monastère avec divers batiments dont il paroît encore des vestiges*. Il faut reconnaître que la *tradition* attribue beaucoup de biens aux Templiers. Achard apporte des précisions plus solides : *le Fief de Mousteyret est dans le territoire de Peyrolles. Il consiste en une seule ferme, dans les terres de laquelle on ferme quatre-vingt charges de blé. Il y a une Chapelle dédiée à Notre-Dame sous le titre de l'Assomption. On ne dit la Messe dans cette Chapelle que depuis le commencement du mois de Mai jusqu'au milieu de Septembre. Le Théologal de Senez est le Décimateur des terres de ce fief. Les Fermiers font commerce de troupeaux. L'Eglise est fort ancienne, mais elle est en mauvais état et ne présente rien de curieux, sinon qu'elle est bâtie en pierres de taille et dans le goût gothique*. Le mauvais état de la chapelle a dû s'accroître car on n'en parle plus par la suite et il n'en reste rien.

Synthèse

Peyroules reproduit encore le schéma du déperchement, mais offre également trois autres lieux de culte dont deux dépendaient à l'origine de l'abbaye de Lérins. Celle-ci n'a pu conserver très longtemps ses possessions au-delà du XVe siècle semble-t-il. Ces églises ont servi de cadre à des paroisses succursales à partir du XVIIIe siècle.

³⁰⁷ Sur la confusion introduite par Henri Morris, rédacteur du Cartulaire de Lérins, pour la localisation du Mousteiret qu'il place tantôt à Peyroules, tantôt au Brusquet, voir la notice de cette dernière commune.

³⁰⁸ Sur le prieuré de Clars, Daniel THIERY, « Escragnolles, 1562-1819 », Bul. GRHP n° 25, avril 2004, p. 8-9.

PEYRUIS

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune qui n'est pas très étendue, 2323 hectares, est cependant riche par sa position sur la rive droite de la Durance adossée à des collines, dernières pentes de la Montagne de Lure. L'abbé Féraud reconnaît que *le climat est fort doux, il est de plus fort sain. Son territoire est assez fertile en blé, vin, huile et légumes* (p. 411). C'est ce qui a attiré les colons romains qui, outre qu'ils y ont fait passer la voie Domitienne, se sont installés dans la plaine en de nombreux établissements (CAG, n° 149, p. 340-344). C'est aux alentours des années 963 ou 967 que Peyruis est cité pour la première fois. C'est à la faveur du don fait par l'évêque de Sisteron, Ours, au monastère naissant de Ganagobie, donnant les dîmes de la *villa Petrosii* avec l'église Saint-Pierre qui y est construite³⁰⁹. L'église paroissiale est mentionnée en 1274, *ecclesia de Petrosio* (Pouillés, p. 118), et également un *preceptor hospitalis pauperum de Petrosio* au XIVe siècle (GCN I, Inst. col. 472). L'église est dédiée à saint Roch, mais ce ne peut être le titulaire d'origine, ce saint ayant vécu au XIVe siècle. Il pourrait s'agir de saint Marcellin comme nous le verrons ci après. Pour R. Collier l'église *est un édifice composite mais dont le bas-côté nord paraît antérieur à l'ensemble de la bâtisse et remonterait au XIe siècle, vu l'appareil tel qu'il se montre en partie à l'extérieur. Ce bas-côté est couvert en berceau, ses fenêtres latérales ont été ouvertes tardivement* (p. 56).

343. La chapelle Saint-Marcellin

L'église Saint-Marcellin est citée en même temps que celle de Peyruis, en 1274, elle est *au-dessus* ou *proche de Peyruis* : *ecclesia Sancti Marcellini supra Petrosium, prior Sancti Marcellini propre Petrosium*. Cassini est muet, le cadastre de 1811 signale un quartier *St Marcellin* au nord du village et au sud du ravin de *Chante Merle*. La carte IGN indique une croix à cet endroit pouvant situer l'ancienne chapelle. Le coutumier de 1835 relate que *l'on fait une procession aux ruines de l'église St Marcellin le premier dimanche du mois de mai. Il y a l'absoute* (2 V 73). Le fait que le prêtre donne l'absoute fait comprendre qu'il existait un cimetière renfermant les défunts de la première paroisse. L'attraction des paroissiens vers le premier lieu de culte et le champ des morts où sont ensevelis leurs ancêtres est un phénomène souvent relevé. C'est pourquoi, l'église Saint-Marcellin pourrait correspondre à la première paroisse ayant précédé celle du castrum et avoir donné son nom au titulaire de cette église. C'est à cet endroit d'ailleurs que la CAG signale du *mobilier antique et médiéval* (p. 340).

344. Eglise Saint-Pierre

En 963 ou 967 cette église est citée comme appartenant à l'évêque de Sisteron et est donnée au monastère de Ganagobie en même temps que les dîmes de la *villa Petrosii*. Nous sommes bien avant la création du castrum et cette *villa* a gardé son appellation carolingienne. Un seul indice permet de situer l'endroit où elle pouvait se trouver puisqu'elle n'est plus citée par la suite, c'est le quartier *Saint-Pierre*. Nous sommes un peu dans le même cas de Peipin où existe un quartier *Saint-Pierre* et où nous soupçonnons un prieuré. Mais ici il existe une référence et non des moindres. Nous sommes, comme à Peipin, en milieu ouvert, sur une terrasse dominant la Durance, aux abords de la *via Domitia*.

345. Chapelle Saint-Roch

La chapelle Saint-Roch est située à la sortie du village au NO, mais était auparavant à l'écart comme le montre le cadastre de 1811 et la carte de Cassini. Elle est entourée du cimetière de la communauté. Elle n'est pas citée à la fin du Moyen Age et son patronage fait appel à un protecteur contre la peste. C'est l'inventaire du 25 janvier 1906 qui en donne l'historique : *la chapelle dite de St Roch, située au quartier du même nom, à l'extrémité du village, sol approximativement de 100 m². Elle ne comprend qu'une seule nef entièrement nue avec deux ouvertures. Un autel en bois. Chapelle contigue au cimetière et affectée aux cérémonies des enterrements. Elle a été construite après 1720 par souscription publique et appartenait lors à la confrérie des pénitents blancs. Elle a été déclarée propriété nationale par la Révolution et vendue le 27 septembre 1793. Après le rétablissement du culte, la commune de Peyruis a acquis cette chapelle* (1 V 67). Le coutumier de 1835 relate les fêtes patronales : *Les fêtes patronales de la paroisse sont celles de st Roch et de st Nicolas. Le jour de la solennité de St Roch, on part en procession de la paroisse et on se rend à la chapelle dédiée à ce saint. Arrivés à la chapelle on y célèbre la messe paroissiale, on donne à baiser le bras du saint. Après la messe, on revient en*

³⁰⁹ GCN I, col. 684. Le texte est tiré du *Livre vert* : *(Ours) donavit ecclesiae Ganagobensi, cum consilio canonicorum, decimas de villa Petrosii, cum ecclesia Sancti Petri ibidem constructa, quae ad ecclesiam suam pertinebat*. L'auteur donne la date de 967. GC I, p. 29, donne par contre la date de 963.

*procession à la paroisse, on porte les bustes de St Roch et St Nicolas, celui de St Roch a le pas d'honneur le jour de sa fête. Le jour de la fête de St Nicolas, on fait la procession avant la messe dans l'enceinte du village. L'année 1720 vit le fléau de la peste débarquer à Marseille et se répandre dans toute la Provence où il y eut 50 000 victimes. C'est à cette occasion que fut élevé le mur de la peste ainsi que des chapelles protectrices*³¹⁰.

Synthèse

Peyruis présente au moins deux édifices pré castraux dont il ne reste malheureusement rien, Saint-Pierre et Saint-Marcellin, mais ils sont révélateurs d'une vie intense durant la fin du premier millénaire, suite à la riche occupation gallo-romaine.

³¹⁰ Pour notre région voir l'étude de Jean-Pierre Joly, « La ligne du Jabron pendant la peste de 1720 », *BSSL des Alpes de Haute-Provence*, n° 360, 2008, p. 5-80.

PIEGUT

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Turriers. Située au nord du canton de Turriers, bordée par la Durance et les Hautes-Alpes, la commune est essentiellement un territoire de montagnes. Le village et les hameaux sont perchés à plus de 1000 mètres d'altitude. Seule, une petite partie du terroir longe le fleuve à une altitude moyenne de 650 mètres, présentant un espace favorable aux cultures. Piégut n'apparaît pas avant 1237 sous la forme du *castrum de Podio Acuto* (RACP, n° 275, p. 363). C'est à la même époque, 1274, qu'est cité le *prior de Podio Acuto* (Pouillés, p. 76). Ce prieur est un chanoine régulier augustin de la prévôté de Chardavon. Il dessert l'église paroissiale dédiée à saint Colomban. Une seule chapelle rurale est signalée au XIXe siècle.

346. Chapelle de Neyrac

Aucune mention n'est donnée sur une possible implantation pré-castrale. Seul un toponyme apporte une lueur, situé sur la rive de la Durance, Neyrac. Le vocable est issu d'un nom d'homme gaulois *Nerius* auquel a été ajouté le suffixe latin *-acum*, évoquant un domaine gallo-romain, le *domaine de Nerius*³¹¹. L'abbé Féraud rapporte qu'une mine de plomb sulfurée située au-dessus du hameau de Neyrac était exploitée il y a une cinquantaine d'années. Connaissant les Romains pour exploiter le moindre filon il est probable que ce Nerius en ait tiré profit. A l'entrée du petit hameau se dresse une chapelle encore en état que l'enquête sur les lieux de culte de 1899 date de 1882 : *chapelle rurale à 6 kilomètres bâtie en 1882*. Cette affirmation semble exacte puisque la chapelle ne figure pas sur Cassini ni sur le cadastre de 1837.

³¹¹ DAUZAT A. et ROSTAING C., *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris, Guénégaud, 1963, p. 491.
ROSTAING C., *Essai sur la toponymie de la Provence*, Paris, 1950, p.352.

PIERRERUE³¹²

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Forcalquier. La commune est située entre celle de Lurs à l'est et celle de Forcalquier à l'ouest. Les 1086 hectares du territoire sont composés de plateaux peu élevés et de plaines agricoles. Le maximum de population a été atteint en 1851 avec 683 habitants (Atlas, p. 190). La proximité des rives de la Durance et de la *via Domitia* a favorisé l'implantation humaine dès la Protohistoire puis durant l'Antiquité (CAG, n° 151, p. 345-346). Il semblerait, d'après le texte du *Livre vert*, que le *domaine considérable* de Pierrerue appartenait en propre à l'évêque de Sisteron Raimbaud et qu'il en fit don à son église en 1145 ou 1155³¹³. C'était unir les possessions du chapitre de Forcalquier que celui-ci détenait à Lurs et à Forcalquier. Le castrum de *Peira Rua* est cité au XIe siècle (Atlas, p. 190) et appartient au comte de Provence jusqu'au 25 juin 1221 où Raimond Berenger V le donne à Artoud de Dorchis avec la permission d'y élever des fortifications (RACP, n° 48, p. 128). Pour R. Collier, *le château de Pierrerue conserve des soubassements dont l'appareil à bossages peut remonter au XIVe s.... le restant pouvant remonter à la première moitié du XVIIe siècle* (p. 250 et 256). L'église paroissiale est dédiée au Saint-Sacrement et la fête patronale a lieu le jour de la Fête-Dieu. R. Collier la classe parmi les églises romanes : *la nef est bien romane, avec ses trois travées voûtée en berceau brisé, ses doubleaux simples, son bandeau formé d'un méplat profilé sur quart-de-rond* (p. 142). Cette église citée en 1274 est desservie par le *capellanus Petre Rue*, mais en même temps qu'une autre, *l'ecclisia Sancti Petri de Viseriis* (Pouillés, p. 120).

347. Chapelle Saint-Pierre-de-Viviers

Le hameau de *St Pierre* est situé à 1250 mètres au NNE du village de Pierrerue et conserve les restes d'une chapelle dédiée à ce saint. La Carte Archéologique note qu'elle est citée en 1124 comme possession du chapitre de Forcalquier et Provence Romane 2 qu'en 1155 cet édifice figurait parmi les possessions de l'évêque de Sisteron ; au XIVe siècle, le prieuré dépendait de Ganagobie. Il ne reste qu'une abside semi-circulaire, flanquée de deux minuscules absidioles appareillées, non saillantes à l'extérieur. Une baie axiale, très ébrasée vers l'extérieur et décorée de colonnettes – dont deux pourraient être des remplois du XIe siècle – éclairait le sanctuaire (p. 239). R. Collier ajoute que *la voûte est en cul-de-four, l'appareil assez régulier présentant de ci de là des pierres taillées* (p. 64). La CAG observe qu'aux abords de la chapelle Saint-Pierre-de-Viviers, située immédiatement à l'est du hameau, débris antiques et tombes sous lauzes. Dans la chapelle restaurée, pied d'autel chrétien retaillé dans un autel-cippe antique (p. 345-346). Enfin, le coutumier de 1835 rapporte que le jour de l'Ascension, on se rend vers les six heures du matin en procession au hameau dit Saint-Pierre où l'on célèbre la première messe.

Toutes les observations mentionnées ci-dessus indiquent clairement qu'un édifice religieux fut édifié sur un site antique et même païen, en témoigne l'autel-cippe. Sans doute réoccupé à l'époque carolingienne, puis abandonné et détruit, il est reconstruit au XIe siècle et devient la première paroisse. Lors de la création du castrum et d'une nouvelle église, il n'est plus qu'une simple chapelle rurale, plus ou moins bien entretenue selon les périodes et devient un lieu de pèlerinage annuel. C'est cette fidélité qui l'a sauvé de la ruine complète et de l'oubli.

348. Chapelle Saint-Clair

Elle a été construite en 1677 par un vicaire de Pierrerue dénommé Jean Vachier. Le cadastre de 1813, section B 3, parcelle 597, signale un bâtiment orienté au NE muni d'une abside en hémicycle. Un quartier *St-Clair* figure sur les cartes IGN au sud de la commune à peu de distance de la chapelle Notre-Dame des Anges sur la commune de Lurs. Les paroissiens de cette commune s'y rendaient le lundi de Pentecôte et le jour de la saint Clair. Il semblerait que la chapelle Saint-Clair ait été un lieu de pèlerinage pour au moins deux paroisses, Lurs et Pierrerue. Il subsiste encore quelques pans de murs envahis par la végétation.

Synthèse

Pierrerue révèle les deux phases successives de la création des paroisses, une en milieu ouvert, sur un site antique qui a perduré durant la deuxième moitié du premier millénaire et au début du deuxième jusqu'à la

³¹² « Le patrimoine religieux de Pierrerue », *Le Patrimoine religieux de la Haute Provence*, Bull. de AESPRHP, n° 22, 1999, 101 pages.

³¹³ GCN I, col. 703 qui cite le *Livre vert : totum affare quod habebat episcopus in castro Petraruae*.

création du village perché et de la nouvelle organisation paroissiale, cette dernière n'ayant pas complètement oblitéré la première.

PIERREVERT

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie d'Apt, aujourd'hui dans le canton de Manosque Sud-Ouest. Le territoire est limitrophe avec la commune de Manosque au nord et le département du Vaucluse au sud. La commune de 2790 hectares est composée de petits reliefs, vallons, coteaux et plaines fertiles. La population était relativement conséquente en 1315 avec 650 habitants, mais peste et guerres la réduisirent de près de 75 %, plus que 90 habitants en 1471. Etant parvenu à 850 personnes en 1851 et tombée à 518 en 1962, la population a fait un bond en avant spectaculaire depuis et dépasse les 3500 en 2006.

Le cadastre napoléonien de 1824 divise le territoire en quatre sections qui toutes portent le nom d'un saint ou d'une sainte : section A de Sainte-Marguerite, section B de Saint-Véran, section C de Saint-Michel et Saint-Patrice, section D de Notre-Dame du Bon Secours. La carte de Cassini figure cinq chapelles dédiées aux saints attribués à ces sections, mais il faut en ajouter d'autres. Aujourd'hui, il n'en subsiste plus que deux³¹⁴. L'abbé Aillaud cite une bulle du pape Alexandre III de l'année 1178, confirmant les bénéfices et possessions du monastère de Villeneuve-lès-Avignon dans le diocèse de Sisteron, parmi lesquels les *ecclesias de Petra-Viridi et Sancti Michaelis et Sancti Joannis et Santi Petri*. Mais plutôt que d'y reconnaître trois églises, il les groupe sous un même prieuré possédant trois titulaires. Pourtant, le texte cite bien des églises distinctes, *ecclesias* au pluriel. Si l'église Saint-Pierre correspond à l'église paroissiale, les deux autres, Saint-Michel et Saint-Jean sont bien des églises à part entière.

349. Le prieuré Sainte-Marie du Bosquet

Petra viridis apparaît en 1113 comme étant le siège d'un prieuré dédié à sainte Marie et dépendant de l'abbaye Saint-Victor de Marseille. Le prieuré est encore cité en 1135, *cella sancte Marie Petra Viridi* (CSV II, n° 848, p. 237 et n° 844, p. 226). On le retrouve plus tard, en 1274, *ecclesia Beate Marie Petre Viridis* (Pouillés, p. 115) et enfin au XIVe siècle avec le *prior beate Marie de Bosqueto* (GCN I, Inst. col. 471). C'est sous cette appellation que la nomme la carte de Cassini, *ND du Bosquet*, elle est en bon état. Elle a été vendue lors de la Révolution et détruite, elle n'apparaît pas en effet sur le cadastre de 1824 ni sur les cartes actuelles. En se référant à Cassini, il faudrait placer le prieuré dans le quartier actuel de *la Done*. D'ailleurs, l'abbé Aillaud la dénomme *la chapelle des Donnes*. Lors de la première citation de 1113, il s'agit d'une confirmation, le prieuré existant déjà à cette date, mais on ne connaît pas la date de sa fondation. On peut néanmoins estimer qu'il s'agit d'une de ces premières églises rurales destinées à desservir un habitat dispersé. Il semblerait que Saint-Victor ne l'ait pas gardé longtemps en sa possession, n'étant plus cité par la suite par le cartulaire.

350. Chapelle Saint-Patrice

La section C dite de Saint-Michel et de Saint-Patrice par le cadastre est située au sud du village. Une chapelle dédiée à saint Patrice y est encore élevée aux abords de la route allant de Pierrevert à Sainte-Tulle. Elle n'est pas citée au Moyen Age, mais selon R. Collier, son architecture avec *un choeur, à chevet plat, voûté sur croisée d'ogive, pourrait appartenir au XIVe siècle* (p. 174). Elle est régulièrement citée lors des visites pastorales du XIXe siècle et l'enquête sur les lieux de culte de 1899 indique une restauration de l'édifice en 1813 et qu'on y dit la messe les dimanches du mois de mai. L'abbé Féraud ajoute, *il existe à un kil. de distance du village et du côté du S.O. une chapelle en l'honneur de saint Patrice qui a été relevé de ses ruines en 1835. C'est là que les habitants se rendent processionnellement le jour de saint Patrice, 2 du mois de mai. Cette fête se célèbre avec bravade et attire les populations voisines*. Saint Patrice est également le titulaire de l'église paroissiale et le patron de la paroisse. Au vu de ce fait, on pourrait envisager que cette chapelle ait été la première église paroissiale et que lors de la création du village fortifié, la nouvelle église ait repris la titulature de la première. C'est un cas courant, « classique », que l'on rencontre en de nombreuses paroisses. L'église du village, contrairement à l'opinion de l'abbé Féraud qui date sa construction *sur la fin du XVIIe*, est beaucoup plus ancienne selon R. Collier : *la partie inférieure de la nef peut remonter au XIIIe s. et le bas-côté nord au XIIe (sauf les voûtes)*. Quant au portail *il proviendrait d'une église ayant existé sur l'emplacement de l'oratoire Saint-Jean. Il est mouluré de tores et de gorges, présente un larmier et des colonnettes sculptées de feuilles, de feuillages. Il peut remonter au début du XVIe siècle* (p. 143 et 174).

351. Chapelle Saint-Michel

³¹⁴ Consulter *Histoire de Pierrevert* de l'abbé Adolphe Aillaud, 1928. Réédition par *Le livre d'Histoire*, 2003.

L'ancienne chapelle Saint-Michel était située dans la même section que celle de Saint-Patrice, au sud du village. Cassini la signale comme un édifice en ruine et depuis il n'en subsiste aucune trace, sinon un nom de lieu-dit à 900 mètres au SE de Pierrevert. D'après *Abbayes et Prieurés* le prieuré Saint-Michel dépendait de Saint-André de Villeneuve, c'est celui qui est en effet cité en 1178. Il fut cédé à Saint-Victor au XVIIe siècle (p. 72).

352. Chapelle Saint-Véran

La section B porte le nom de Saint-Véran et est située au nord de la commune. Elle contenait une chapelle dédiée à ce saint, seulement signalée par la carte de Cassini. Elle n'est pas mentionnée par les visites pastorales du XIXe siècle et a complètement disparu.

353. Chapelle Sainte-Marguerite

C'est l'une des rares chapelles à subsister aujourd'hui. Elle fait partie de la section A située au SO de la commune près de la route conduisant à Pertuis. Mentionnée par Cassini elle est régulièrement citée lors des visites pastorales du XIXe siècle comme étant en bon état. Elle est éloignée de 6 kilomètres du village selon l'enquête sur les lieux de culte de 1899 et on dit la messe le dimanche qui suit la fête de la sainte. Elle était un prieuré dépendant de Saint-André de Villeneuve comme Saint-Patrice et a conservé quelques parties de l'époque romane (Atlas, p. 190).

354. Chapelle Saint-Jean-Baptiste

Il n'en subsiste qu'une croix située à 800 mètres au NO du village. D'après R. Collier, le portail de l'église qui se dressait à cet endroit a été transporté et placé comme porte de l'église paroissiale. Il daterait du début du XVIe siècle (p. 174). Pour *Abbayes et Prieurés*, le prieuré Saint-Jean dépendait également de l'abbaye Saint-André de Villeneuve, c'est celui qui est en effet cité en 1178. Il aurait été cédé à Saint-Victor au XVIIe siècle. La carte de Cassini ne figure pas ce prieuré.

355. Notre-Dame des Aires

C'était un édifice qui a donné son nom à la section D, dite de *Notre-Dame du Bon Secours*. Il se trouvait sur le bord de la route menant à Sainte-Tulle. Il ne figure ni sur Cassini ni sur le cadastre napoléonien.

356. Chapelle de la Croix

Elle est seulement citée par l'abbé Aillaud (p. 118) et se trouvait *au bas du coteau de Saint-Michel ... Il n'en reste même plus de ruines. Toutefois cette terre est encore dénommée la chapelle*. Il faut la placer là où se trouve un cimetière signalée par la carte IGN à l'ouest du quartier Saint-Michel.

Synthèse

Pas moins de huit anciennes églises et chapelles sont réparties sur le territoire de Pierrevert. Le manque d'informations pour la majorité d'entre elles ne permet pas d'avancer une quelconque date de fondation. Notre-Dame du Bosquet relève des premières paroisses, la chapelle Saint-Patrice peut représenter la première église paroissiale, la chapelle Sainte-Marguerite présente des éléments de l'époque romane. Saint-Michel et Saint-Jean sont attestés en 1178. Pour les autres, c'est l'inconnu.

PONTIS

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Seyne, aujourd'hui dans le canton du Lauzet. La commune de 1411 hectares seulement est située en Ubaye, bordée à l'ouest par le lac de Serre Ponçon. Le territoire montagneux n'a pas attiré une grande population. Le maximum fut atteint en 1851 avec 346 habitants. En 2006, on en dénombre 65. A cause de l'éloignement et des chemins difficiles, le territoire fut divisé en deux paroisses, Pontis et l'Adroit de Pontis, dotée chacune d'une église, la première dédiée à saint Jérôme, la seconde à saint Claude.

357. Chapelle Saint-Pierre

Cette chapelle isolée et encore en état est située entre Pontis et l'Adroit de Pontis, près du hameau des *Hugues*. Si l'église paroissiale de Pontis est sous la titulature de saint Jérôme, le patron protecteur est saint Pierre (Féraud, p. 235). Lors de la visite pastorale du 2 avril 1873, elle est même recensée sous la titulature de saint Pierre (2 V 94). Il faudrait admettre alors que l'église paroissiale d'origine soit cette chapelle isolée dans la montagne puisqu'on a gardé précieusement le nom du premier titulaire.

PRADS-HAUTE-BLEONE

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de La Javie. La commune actuelle, de plus de 16500 hectares, est le résultat de la fusion de plusieurs communautés et communes. La commune de Mariaud est rattachée à Prads en 1973. Puis c'est au tour de la commune de Blégiers en 1977, mais elle avait auparavant intégré les communautés de Chanolles, Chavailles et Champourcin au XVe siècle.

BLEGIERS

Cette vaste commune de 6817 hectares est située en milieu montagneux, traversée par la Bléone près de laquelle s'est installé le village actuel. Il est muni d'une église dédiée à Notre Dame que l'abbé Féraud décrit ainsi : *l'église paroissiale de Blégiers est de construction récente. Ce n'était d'abord qu'une petite chapelle que l'on a agrandie à différentes reprises, et dont la dernière ne date que de quatorze ans. Il y en a une autre qui paraît fort ancienne ; elle est bâtie sur une hauteur, et l'on trouve, dans ses environs, beaucoup de décombres qui portent à croire que le village y était aussi construit dans le principe* (p. 89).

358. La Roche-de-Blégiers

En effet, durant l'Antiquité et le Moyen Age le premier village était installé à *la Roche-de-Blégiers*, colline dominant le village au nord. Ce toponyme est cité par Emile Isnard qui reconnaît qu'en 1476 le chapitre de Digne cède son domaine de la Roche-de-Blégiers à l'évêque³¹⁵. Le chapitre est déjà mentionné en 1180 lors de la confirmation de ses biens à Blégiers par le pape Alexandre III (Isnard, p. 136). L'église est citée en 1351 et 1376 avec un *cappellanus de Bligeriis* (Pouillés, p. 256 et 259). On ne sait à quelle époque le village perché va descendre dans la vallée, sans doute à partir du XVIe siècle, mais l'église paroissiale continue sa fonction bien qu'une chapelle de secours dédiée à sainte Barbe évite aux paroissiens la rude montée. C'est ce qui apparaît lors de la visite de Mgr Le Tellier le 23 mai 1683 : *Eglise paroissiale esloignée dudit village, sous le titre de Notre Dame de Bojeu. Maître autel avec un tableau représentant la naissance de Jésus-Christ avec son cadre peint et doré aux extrémités. Une image ou statue de la sainte Vierge dans une niche de bois blanc peint. Un confessionnal bois blanc. Nous sommes descendus à la maison claustrale au dessous de laquelle nous avons trouvé une chapelle sous le titre de sainte Barbe dans laquelle le service se fait le plus souvent pour la plus grande commodité des habitants attendu l'éloignement et les mauvais chemins qu'il y a pour aller à la paroisse. Il y a un autel avec un tableau représentant saint Barbe* (1 G 5).

L'abandon complet de l'église paroissiale se fera au milieu du XIXe siècle. La chapelle Sainte-Barbe va devenir la sacristie de la nouvelle église que R. Collier date de 1830. Le coutumier de la paroisse relate que *la nouvelle église de Blégiers a été solennellement bénie le 8 décembre 1844. Il ajoute que le jour de saint Marc le pasteur dit la messe grand matin. Avant la messe, il y a la procession qui monte à Notre Dame. En y arrivant, on entre au cimetière où l'on fait l'absoute. Ensuite la procession fait le tour de l'église et redescend pour assister au saint sacrifice*³¹⁶. Seul le cimetière continue encore sa fonction et de l'église il ne subsiste plus que le mur de façade sur une partie de sa hauteur avec une porte dont l'encadrement est formé d'un arc plein cintre constitué de fins claveaux réguliers dont les queues sont appareillées, l'extrados épousant la forme de l'intrados. Dans le cimetière joignant, lors de travaux, ont été découvertes cinq sépultures alignées côte à côte et dont la partie haute du corps était recouverte de *tegulae* disposées en bâtière.

Le premier lieu de culte et l'habitat étaient donc perchés à l'adret ensoleillé de la montagne, dominant la vallée humide et froide. Il est en position idéale pour la surveillance et la protection. Les Romains y ont sans doute installé un poste de contrôle et peut-être même un habitat. Le lieu a été réinvesti au début des XIe-XIIIe siècles pour y fonder un castrum avec son église paroissiale. Celle-ci, malgré l'abandon de la position, a continué sa fonction, puis une fois définitivement abandonnée, a fait l'objet d'une procession annuelle avec l'absoute pour les morts.

359. Chapelle Saint-Roch à Hyère

Hyère est un hameau, aujourd'hui inhabité, situé à 1500 mètres à vol d'oiseau au NE de Blégiers, à 1200 mètres d'altitude. Une chapelle succursale le desservait. Elle est signalée comme chapelle rurale en 1860 et 1871 lors des visites pastorales ; elle est en bon état mais humide. On possède peu de renseignements sur cette chapelle

³¹⁵ Isnard, p. 141 qui reconnaît ne pas savoir où situer le fief de la Roche-de-Blégiers.

³¹⁶ Coutumier de la paroisse de Blégiers, XIXe siècle (Archives privées).

encore signalée sur les cartes modernes. On sait seulement qu'elle a été restaurée en juin 1982 et que *le dimanche 17 juillet 1983, à 15 h 30, à Heyres, a eu lieu la bénédiction de la Croix placée sur le rocher au-dessus de la chapelle de Saint Roch*³¹⁷.

CHAMPOURCIN

360. Notre-Dame de Beauvezer à la Grande Neuve

En 1180, le chapitre de Digne possède des biens à Champourcin (Isnard, p. 136) et une église est desservie par le *cappellanus de Camporcino* en 1351 et 1376 (Pouillés, p. 256 et 259). La communauté de Champourcin, composée de 40 habitants en 1315, est dépeuplée après l'épisode de la peste. Elle est alors rattachée à la commune de Blégiers et la paroisse à celle de La Javie. L'église est, selon Mgr Le Tellier lors de sa visite de 1683, *au dela la rivière de Bleone, fondée sous le titre de Nostre Dame de Beauvezer. Serions allé au village pour y visiter une petite chapelle que les habitans ont fait bastir à leurs frais et dépans et qu'ils entretiennent*. Cette église est en effet sur la rive gauche de la Bléone alors que le village se trouve sur l'autre rive et il n'existe aujourd'hui ni pont ni la moindre passerelle pour traverser la rivière, alors que le cadastre de 1825 en signale une. A côté de la première église s'étend un grand terrain plat, arrosable, favorable aux cultures vivrières, accompagné d'un bâtiment d'exploitation dit la *Grange Neuve*. Ces granges apparaissent au XI^e siècle, fondées par des moines colonisateurs et défricheurs. Ce sont des bâtiments dépendant d'une seigneurie ou d'un monastère où l'on emmagasinait les récoltes et en même temps les produits de la dîme et de la taille. Il est probable que c'était là qu'étaient situés les biens du chapitre de Digne cités en 1180.

La nouvelle église du village citée par l'évêque est une simple cave voûtée au rez-de-chaussée d'une maison de village. Elle est encore en bon état aujourd'hui, munie d'un autel surmonté d'un tableau représentant la Vierge Marie entourée de saint André et de saint Christophe portant l'Enfant Jésus sur son dos. N'ayant pas de clocher ni de clocheton, une cloche datée de 1846 est suspendue à un arceau dans le jardin joignant. Elle porte le nom de saint Christophe, celui-ci étant le titulaire de l'église.

CHANOLLES

En 814, Saint-Victor possède une colonge et une bergerie à *Cangnola* faisant partie du domaine de la *villa Caladius* (CSV H 58 et 63). Le premier âge féodal pourrait être représenté par le toponyme *la Motte* livré par le cadastre napoléonien de 1825 en section D, mais il n'en reste aucune trace. Communauté à part entière, elle est rattachée après la grande peste à la commune de Blégiers. Le chapitre de Digne y possède quelques biens en 1180 et y perçoit encore la dîme en 1774 (Affouagement, C 25). Achard y dénombre 400 habitants *dont l'agriculture fait toute l'occupation*. L'église paroissiale dédiée à saint Jean-Baptiste est desservie par un *cappellanus de Chanola* ou de *Cannola* en 1351 et 1376 (Pouillés, p. 256 et 259). La visite pastorale du 16 novembre 1865 nous apprend que *l'église est en reconstruction*. Lors de la visite suivante, en 1871, *l'église est construite à neuf, église en bon état, murs neufs, toit en bon état, vitraux*. Et en 1884, *on a bâti un clocher, mais dont la flèche est peu gracieuse*. On apprend également qu'il n'existe pas de chapelle rurale.

CHAVAILLES

La communauté de Chavailles est située à l'est de celle de Chanolles et le village est perché à flanc de vallée à 1190 mètres dominant le torrent de la *Chalonette*. Il n'existe aucune donnée sur Chavailles au Moyen Age. On ne fait connaissance de l'église qu'en 1683 où elle n'est qu'une simple chapelle : *au hameau de Chavailles, dépendant de la paroisse de Blégiers, chapelle sous le titre de Saint-Sauveur* (1 G 5). Elle va devenir église succursale en janvier 1839 (1 V 12). Lors des visites pastorales du XIX^e siècle, elle est sous le titre de saint Laurent et a été reconstruite en 1842, le clocher est en construction en 1865 (2 V 88).

361. Notre-Dame de Chavailles

Le cadastre de 1829 en section B 4 présente au hameau des Blancs un édifice portant le nom de *Notre Dame de Chavailles*. Lors de la visite pastorale du 20 octobre 1882 est signalée *une chapelle rurale au hameau des Blancs en très mauvais état* (2 V 93). Dans les souvenirs rédigés par Yvonne Jean née Garcin celle-ci cite le Père Rupert qui écrivait en 1900 *que le village s'était déplacé au XIII^e siècle vers une source découverte à Chavailles... et que*

³¹⁷ Registre de catholicité de la paroisse de Blégiers.

*le premier habitat était aux Blancs*³¹⁸. Elle ajoute que la chapelle du Rosaire a été construite à la fin du XIXe siècle et qu'une messe y était célébrée toutes les années en octobre jusqu'en 1940. Il doit s'agir d'une réparation car comme on l'a vu, la chapelle existait déjà. Il est probable que cette chapelle soit l'église paroissiale originelle avant le déplacement de l'habitat des Blancs à Chavailles.

MARIAUD

L'ancienne commune de Mariaud est située au NNE de Beaujeu sur les rives du Galabre et de l'Arigeol. D'une superficie de 2923 hectares, son implantation entre 1200 et 1500 mètres rend les conditions de vie difficiles, surtout en hiver. Il n'y a pas de village à proprement parler, mais quelques groupements de fermes comme celles de *Saume Longue*, *Pré Fourcha* et *l'Adrech*. Le maximum de population a été atteint en 1315 avec 250 habitants. Par la suite, la peste en décime 80% pour remonter à 195 habitants en 1765 et aboutir à 18 en 1962.

Un texte du 3 septembre 1488 nous apprend que Mariaud dépendait des Augustins de Saint-Ruf de Valence en même temps que Saint-Pierre des Auches et Sainte-Marie de Beaujeu. Le document en latin donne d'abord la liste des confirmations des privilèges accordés par les papes depuis Urbain II (1088-1099) jusqu'à Alexandre IV (1254-1261), puis vient la liste de tous les prieurés dépendant de l'abbaye (H 4). Quand François Le Tellier, évêque de Digne, vient visiter la paroisse le 20 mai 1683, il relate que l'église est sous le titre de saint Etienne et qu'elle dépend du prieuré de Beaujeu. Mariaud et Beaujeu sont intimement liés à cause de leur appartenance à la même abbaye de Saint-Ruf. C'est le prieur de Beaujeu qui perçoit la dîme comme affirmé lors de l'affouagement de 1698 et confirmé encore en 1775 (C 18 et 25). Aujourd'hui abandonné, le vieux village de Mariaud, dit *Vière*, conserve encore les restes de son église, mais on ne peut y parvenir qu'à pied depuis Saumelonge. R. Collier la date du XIIIe siècle (p. 141).

362. Les quatre chapelles rurales de Mariaud

Il existe quatre chapelles rurales en 1860 et 1865, dont deux en bon état (2 V 88). Mais elles ne sont pas nommées et il faut recourir au cadastre napoléonien de 1829 pour les situer précisément. Elles se dressent dans les quatre principaux hameaux, à *Saume Longe*, *Pied Fourcha*, *Lemmerée* et *l'Adrech*. Elles sont facilement identifiables car elles sont indiquées *chapelle* sur le plan cadastral. L'affouagement de 1775 fournit le nombre de chefs de famille ou maisons dans chacun de ces hameaux : 9 à *l'hameau de Saume longe*, 2 à *celui de Laïmerée*, 3 à *celuy de Préfourcha* et 8 à *celuy des Adrechs*. La carte de Cassini les indique toutes également, à *la Drech*, *Saumelonge*, *Pyfourcha* et *les Mérans*. Il nous a été impossible de découvrir la titulature de ces chapelles.

PRADS

Le territoire de la commune est situé dans un milieu très montagneux et sa seule richesse consistait dans l'élevage des moutons, brebis et chèvres. Les troupeaux transhumants provenant d'Arles venaient pâturer dans les montagnes, 2000 têtes en 1775 et en 1837 on décomptait en tout 7000 têtes de bétail dont 100 bœufs³¹⁹. Le village de Prads est situé sur les bords de la Bléone à l'altitude de 1050 mètres. Durant le haut Moyen Age le territoire faisait partie de la *villa Caladius* dépendant de Saint-Victor et abritait une exploitation agricole à *Prato*. Au XIIe siècle Prads n'est pas cité parmi les biens du chapitre. Ce n'est que par l'affouagement de 1698 que l'on apprend que *le sieur archidiacre du chapitre de Digne est prébandé audit lieu* et qu'en 1775 *la dîme appartient au chapitre de Digne*.

L'église paroissiale est desservie par un *cappellanus de Pradis* en 1351 et 1376 (Pouillés, p. 256 et 258). L'abbé Féraud avance que l'église primitive *était bâtie sur un rocher escarpé de 200 mètres d'élévation. L'église actuelle est bâtie dans le village et date du quatorzième siècle. Elle est desservie par un curé et dédiée à sainte Anne* (p. 86). Il a dû recevoir cette information du curé de Prads, Paul Charpenel, qui a rédigé en 1843 un texte manuscrit intitulé *Annales de la paroisse de Prads*³²⁰. Il commence ainsi son récit avec comme sous-titre *Notice sur Saint-Marcel : sur le sommet de la petite colline qui se trouve au dessus du village de Prads, à une distance d'à peu près deux cent mètres, entre les deux ravins qui descendent l'un au milieu du village et l'autre à la Frache et appelé encore aujourd'hui St Marcel, était située, d'après une tradition universellement répandue et accréditée dans la paroisse, l'ancienne église paroissiale de Prads qui devait remonter à une époque très reculée. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il y a eu sur cette colline un cimetière*. Il termine sur cette église Saint-

³¹⁸ Un résumé du texte de Yvonne Jean est publié sur Internet, sur le site *Chavailles, Les Blancs*.

³¹⁹ Affouagement de 1775 (ADAHP C 25) et Etat des sections du cadastre napoléonien de 1837 (3 P 431).

³²⁰ Archives privées.

Marcel : à en juger par analogie, l'église et le cimetière de St Marcel devaient être dans le temps ce que sont aujourd'hui l'église et le cimetière de Notre Dame de Blégiers, la position des lieux est exactement la même. Seulement l'église de St Marcel étant sur un roc que le temps dévore pour ainsi dire à vue d'œil, n'a pas été d'aussi longue durée et les habitants de Prads ont été obligés de transporter ailleurs leur église et leur cimetière. Il ne fournit pas la date du transfert de l'église paroissiale Saint-Marcel dans une chapelle dédiée à la Sainte-Trinité élevée dans le village au commencement du treizième siècle. Il suggère que cela a été fait insensiblement jusqu'au moment de l'abandon total de l'église. A son époque, il ne restait plus rien de la ruine de l'église, les matériaux ayant été emportés par les habitants pour construire leurs maisons. Lors de la visite de l'évêque de Digne en 1683, celui-ci visite l'église Sainte-Anne et ignore Saint-Marcel.

L'étendue du territoire et l'éparpillement des hameaux dans un milieu montagneux difficile ont incités l'autorité ecclésiastique à créer des chapelles succursales pour les desservir. C'est ainsi qu'au XIXe siècle, sont recensées quatre chapelles rurales. Il faut y ajouter l'ancienne abbaye chalaisienne de Faillefeu.

363. L'abbaye de Faillefeu

Prads est surtout connu au Moyen Age par l'abbaye de Faillefeu. Tous les historiens sont d'accord pour reconnaître sa fondation avant 1176 par les moines chalaisiens de Boscodon. Cette date n'est en effet qu'une mention de son existence dans une bulle du pape Alexandre III³²¹. L'abbaye de Boscodon fut fondée en 1142. C'est peu d'années après qu'elle essaime d'abord à Prads en 1145, puis à Lure. L'abbaye de Prads fera de même vers 1200 en créant une abbaye à Valbonne dans les Alpes-Maritimes. Cinquante ans plus tard, mal gérée par un abbé, elle périclité et cherche à s'affilier à une autre abbaye. Elle passera en 1298 dans l'ordre de Cluny, puis en 1448 dans les mains du Collège Saint-Martial d'Avignon. Pillée lors des guerres de Religion, elle sera abandonnée, mais son domaine subsistera encore. C'est ce qu'on apprend lors de la visite de 1683 : *tout le terroir dudit Faille Feu qui est d'une grande estandue appartient en toute juridiction à la manse collégiale de saint Marcial d'Avignon*. C'est ce qui est encore confirmé par l'affouagement de 1698, *le prioré et seigneurie de Faille feu laquelle libre et seigneurie appartient au recteur du collège St Martial d'Avignon*. Féraud ignore toutes ces données : *on trouve, dans le territoire de Prads, les restes d'un couvent des Templiers, au pied de la belle forêt de Faille-Feu* (p. 86).

Zodiaque relate qu'un sondage pratiqué en 1971 a confirmé l'existence d'une église à une seule nef, avec un chœur à chevet plat orienté à l'Est. Les différentes mesures pratiquées lors du sondage par rapport à la sacristie laissent présumer qu'il n'y avait pas de chapelle latérale sur le croisillon Sud. Du monastère, il ne reste que des éléments du moulin, les murs de la sacristie utilisée comme cave et d'innombrables pierres taillées ou sculptées éparses en réemploi dans trois bergeries. Cette description où il n'existe pas de chapelle latérale sur le croisillon sud, alors qu'il en existe une côté nord, est démentie par la description de l'évêque en 1683 : *nous avons trouvé une voûte presque toute ruynée et deux chapelles aux deux costés en mesme estat, des fondemens d'un cloistre et cellules*. Malgré son délabrement, le prieur ou son fermier fait dire une messe annuellement au mois d'aoust à ladite église à laquelle n'y a aucun ornement. La première phrase est capitale, car elle nous décrit le plan de l'église qui est d'ailleurs identique aux églises de l'ordre de Chalais : nef à chevet plat avec deux chapelles latérales. Le cloître devait être situé contre le mur sud de la nef si l'on se réfère au monastère de Valbonne. La sacristie et la salle capitulaire étaient accolées à la chapelle latérale sud³²². Il faut noter la présence d'un moulin.

364. Chapelle Notre-Dame à Tercier

L'affouagement de 1775 recense 17 maisons habitées au hameau de Tercier. Celui-ci est situé sur un plateau dominant à 1300 mètres d'altitude le Riou de l'Aune, en aval de Faillefeu et au SSE du village de Prads. Pour Mgr Le Tellier, en visite en 1683, ce sont les habitants qui ont fait construire une petite chapelle sous le titre de Notre Dame avec un autel et un tableau avec son cadre à platte peinture représentant la sainte Vierge. Elle est signalée par Cassini. Elle est mentionnée en 1872 comme étant en bon état avec un tableau, puis en 1893 où elle est en assez bon état, mais le toit est à refaire (2 V 88. 93. 94). L'abbé Charpenel est plus proluxe : *c'est en 1829 sous MM Hellion Curé et Segond Antoine dit Toniou de Prads maire qu'a été reconstruite la chapelle de notre Dame à Tercier. Les travaux ont été exécutés par M. Natal de Colmars et par les habitants qui ont fourni*

³²¹ *Abbayes sœurs de l'Orde de Chalais*, Zodiaque, 1980, p. 57. COLLIER R., p. 143. ATLAS, carte 77. Dans son commentaire sur les communes, ATLAS commet cependant une erreur : *abbaye de ND de Faillefeu, abandonnée peu après sa fondation, unie à Valbonne, puis à Boscodon au XIIIe*.

³²² Voir le plan des abbayes chalaisiennes dans ZODIAQUE, *Abbayes soeurs de l'Orde de Chalais*, op. cité, p. 17 et 44-45.

les matériaux. La commune a payé 200 francs. La commune a encore payé 200 francs pour le cimetière de Tercier qui n'a été construit qu'en 1840. Elle est toujours en état.

365. Chapelle/Eglise de la Transfiguration ou de Saint-Sauveur à la Favière

Le hameau de la Favière est situé au NE du village de Prads, à 1170 mètres d'altitude, surplombant le *Riou* qui se jette dans la Bléone. Il abritait en 1775 36 maisons et autant de chefs de famille, soit quelques 180 personnes, alors que le village de Prads ne comptait que 32 maisons. C'était l'agglomération la plus importante de la commune. Comme pour Tercier, la chapelle a été construite par les habitants et l'évêque de Digne en 1683 constate qu'*au hameau de La Favière, chapelle sous le titre de la Transfiguration avec un autel et un tableau à platte peinture représentant le couronnement de la sainte Vierge. Une cloche au clocher. 217 habitants dont 145 communicants.* Elle devient ensuite une église succursale et est régulièrement citée lors des visites du XIXe siècle. Elle est accompagnée d'un cimetière et est équipée de fonts baptismaux comme son statut d'église paroissiale l'exige. En 1871, elle est déclarée *neuve et en bon état et le presbytère est en construction.* En 1884, le clocher muni de deux cloches est à *achever.* Il est déclaré *élégant* en 1893. L'abbé Charpenel complète ces informations : *c'est en 1838 sous MM Reynaud curé à Prads et Segond maire qu'a été reconstruite l'église de St Sauveur à la Favière. Les travaux ont été exécutés par MM Roux du Brusquet et Nuri de Prads pour la somme de 1400 francs que la commune a payé. Cette église qui était au même endroit et sous le même vocable menaçait ruine et avait extrêmement besoin d'être reconstruite. Ce n'est que depuis cette époque qu'elle a acquis ses principaux meubles et ornements.*

366. Chapelle Sainte-Madeleine des Eaux Chaudes

Le hameau des Eaux Chaudes est situé au NO du village de Prads, sur les bords de la Bléone, à 1180 mètres d'altitude. Aujourd'hui déserté, il comptait 5 maisons en 1775. La chapelle n'est pas citée par l'évêque de Digne en 1683, mais apparaît sur Cassini et dépend au XIXe siècle de la paroisse de la Favière où elle est citée en 1860 comme étant *une chapelle rurale qui manque d'ornements.* L'abbé Charpenel nous en apprend un peu plus : *c'est en 1840 sous MM Reynaud Curé et Segong Louis de la Favière qu'a été reconstruite la chapelle de Ste Madeleine des Eaux Chaudes. Les travaux ont été faits par MM Monge de la Javie et Corse du Brusquet pour le prix de 400 francs que la commune a payé. L'ancienne chapelle qui était située à côté de la maison de Pierre Garcin était humide et tout à fait hors d'usage.*

367. Chapelle du Saint-Esprit à la Frache

Le hameau de la Frache est situé à 500 mètres au NO de Prads et la chapelle n'est citée par aucune source. Seul, l'abbé Charpenel en dit quelques mots : *la chapelle du St Esprit située à la Frache, quoique en mauvais état, a servi à l'exercice du culte jusqu'à l'arrivée de M. Hellion dans la paroisse en 1826. On s'y rendait en procession de l'église les secondes fêtes de Noël, Pâques et Pentecôte pour y chanter la Ste Messe.* Cette chapelle, déjà abandonnée à l'époque de M. Charpenel, pose question. Ce ne peut être une chapelle succursale, trop proche du village, ni une chapelle de Pénitents, elle aurait été alors signalée comme telle. Sommes-nous en présence d'un édifice pré castral, ayant précédé l'église perchée de Saint-Marcel ? Les processions que les paroissiens y effectuaient aux trois grandes fêtes de l'année liturgique influent dans ce sens.

Synthèse

Prads qui rassemble plusieurs anciennes communes et communautés est le symbole du dépeuplement des zones de montagnes. A comptabiliser les anciennes églises et chapelles desservant les hameaux, on peut apprécier la vie intense qui régnait jusqu'au XIXe siècle. Aujourd'hui, on ne décompte plus que 160 habitants sur les 16500 hectares du territoire, alors qu'il en existait plus de 1000 en 1315 et 1200 en 1851.

PUIMICHEL

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton des Mées. La commune est située au nord du plateau de Valensole, à l'est des Mées et au sud de Malijai. D'une surface de 3681 hectares, le territoire est constitué de côteaux coupés par des ravins à l'altitude moyenne de 750 mètres. La première citation est donnée en 1189 avec un certain *Isnardus de Podio Michaelis* lors de la charte de l'Escale où il sert de témoin en compagnie de nombreux personnages des communautés environnantes (CSV II, n° 978, p. 427). C'est au milieu du XIIIe siècle qu'est cité le *castrum de Podio Miquel* (Enquêtes 1252, n° 550, p. 356). En 1274 sont nommés deux ecclésiastiques, le *vicarius ecclesie Podii Michaelis* et le *cappellanus de Podio Michaelis* (Pouillés, p. 107). Bartel nous renseigne mieux : église sous l'invocation de *B. Mariae de Serro* dépendant de l'archidiacre de Riez (p. 60). L'église paroissiale sous le titre de Notre-Dame du Serre pourrait remonter, selon R. Collier, à la date de 1547, date gravée sur l'une des arcades d'un bas-côté (p. 182). Il semble, d'après la description qu'il en donne, que les arcades des bas-côtés *puissantes et épaisses*, soient le reliquat des murs de la nef primitive, ouverts en 1547 pour agrandir l'édifice. Il ajoute que le chœur *peut être une survivance romane*. Si notre hypothèse est juste, ce chœur serait tout simplement roman.

368. Chapelle Saint-Elzéar

Puimichel s'enorgueillit d'avoir vu naître la bienheureuse Delphine, considérée comme sainte en Provence. Delphine de Signes de Puimichel est née en 1284 et décédée en 1360 après avoir vécu chastement avec saint Elzéar de Sabran. Les époux partagèrent leur vie entre les châteaux de Puimichel et d'Ansouis. Dominant le village une colline où s'élevait autrefois le château ne recèle plus qu'une chapelle dédiée à saint Elzéar. R. Collier la date de la fin du XVIIe siècle ou au début du XVIIIe. *Elle est rectangulaire et composée de deux travées que sépare un grand doubleau brisé avec pilastres à impostes. Sans doute était-elle jadis voûtée d'arêtes* (p. 224). L'enquête sur les lieux de culte de 1899 révèle : *messe pour St Elzéar, Ste Delphine, à la Nativité de Marie*. Quand R. Collier décrit la chapelle en 1986, il la déclare *ruinée*. Elle a été réparée depuis.

369. Chapelle Saint-Firmin

Cette ancienne chapelle, aujourd'hui ruinée, est située à 3000 mètres au NE du village et dépendait au XIIe siècle de l'abbaye Saint-André de Villeneuve (SAV, p. 225). Cette abbaye devait posséder un domaine important dans ce secteur et il est probable que la *Grange Neuve*, encore citée aujourd'hui, devait constituer la ferme qui récoltait les produits de la dîme et les productions agricoles. Le cadastre de 1824 dessine la chapelle, section E 3, parcelle 263, avec une abside rectangulaire. Elle est régulièrement citée lors des visites pastorales du XIXe siècle. A trois-quart d'heure de marche du village on y disait la messe en 1899 deux fois par an.

370. Chapelle Saint-Joseph aux Bronzets

Les *Bronzets Hauts et Bas* sont deux hameaux situés à l'ouest du village aux abords du *Ravin des Bronzets*. C'est dans le *Bas* qu'est élevée une chapelle dédiée à saint Joseph datée par R. Collier du XVIIIe siècle ; *elle est rectangulaire, plafonnée, petit clocher-arcade à une baie, toit formant auvent ou porche* (p. 232). Elle est signalée par Cassini et la titulature à saint Joseph correspond bien à la date avancée. Située à 3 km du village, le curé y célébrait la messe le 19 mars selon l'enquête sur les lieux de culte de 1899.

371. Chapelle Notre-Dame

Elle est signalée ruinée sur les cartes actuelles à 600 mètres au NO du village, *N.D. Chap. ruinée*. Elle est qualifiée de *petite chapelle* lors des visites pastorales du XIXe siècle et on n'y dit pas la messe. Elle est dédiée à Notre-Dame de Pitié ou des 7 Douleurs (2 V 89 et 93). Ce sont les seuls renseignements actuels sur cet édifice.

372. L'Hôpital et L'Hospitalet

Ce sont deux sites situés au NO de la commune aux abords d'un vieux chemin menant à Digne d'après le cadastre de 1824. La CAG signale que *vers la ferme de l'Hospitalet située à un peu plus de 3 km au NE de Puimichel (altitude : 730 m), dans les années 1950, M. Geyrand a mis au jour, à proximité de ruines importantes, une dizaine de sépultures en pleine terre contenant chacune un vase à pâte grisâtre placé à la tête du défunt*. Nécropole du Haut Moyen Age ? *A en juger par la description des vases, sans doute des pégaus, elle n'est sans doute pas antérieure aux XIe-XIIe siècles* (p. 348). Si la nécropole est bien de cette période, elle doit être accompagnée d'une église, les cimetières, depuis la fin du IXe siècle, ne sont plus isolés en pleine

campagne. S'il n'existe pas d'édifice religieux, il faudrait dater la nécropole du haut Moyen Age. Les deux termes évoquent un établissement hospitalier sur un chemin reliant la vallée de la Durance à partir d'Oraison à Digne et la vallée de la Bléone. Il est probable qu'il appartenait aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem qui possédaient la commanderie de Puimoisson détentrice de plusieurs terres dans les communes voisines.

Synthèse

Deux édifices semblent être antérieurs à l'établissement du castrum et de l'église paroissiale, la chapelle Saint-Firmin attestée au XIe siècle et aux mains d'une abbaye ; la chapelle Notre-Dame, proche du village et en milieu ouvert qui a pu constituer la première paroisse. Pour l'Hospitalet, le manque d'informations ne permet pas de statuer, mais la nécropole reste un indice sérieux.

PUIMOISSON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Riez. Le territoire est situé sur le plateau de Valensole au NO de Riez. Les traces d'occupation antique se sont révélées nombreuses mais mal localisées car anciennes (CAG, n° 157, p. 348-350). Le nom de Puimoisson apparaît le 18 mars 1093 lors de la donation faite à l'abbaye de Lérins par Boniface de terres cultes et incultes, arbres fruitiers et autres, *in castro et villa que lingua rustica Pogium Muxone nominatur* (CL, CCXXVI, p. 230-232). Boniface fait cette donation pour servir de dot à son fils Aldebert qu'il avait offert au monastère. Dans son introduction au tome II du Cartulaire de Lérins, l'auteur recense parmi les possessions de l'abbaye la sixième partie du territoire de Puimoisson (p. CV). Mais Lérins ne possède pas d'église, seulement des terres et des biens. Le castrum est en train de naître et il est associé à l'ancienne appellation *villa*. Lors de l'enquête de 1252, il est dit que le comte R. Berenger a vendu à l'Hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem les produits de l'albergue, des cavalcades et des questes, le comte se réservant toutes les justices (n° 554, p. 256-357). Cette vente a eu lieu le 8 décembre 1231 et est mentionnée par le RACP (n° 153, p. 254). Auparavant, le 20 janvier 1155, l'évêque de Riez confirme ce que son prédécesseur avait fait en donnant l'église et la paroisse de Puimoisson à *Jerosolimitano Hospitali*, l'église Saint-Michel et de l'Hôpital (GCN I, Inst. XIII, col. 373-374). L'église paroissiale dédiée à saint Michel relève bien des Hospitaliers, c'est ce qui apparaît en 1274 avec le *commendator Podii Moisoni* (Pouillés, p. 109)³²³. Elle est selon Atlas de style gothique avec une partie remontant à la fin du XVe siècle (p. 191).

373. Chapelle Saint-Apollinaire

Le père de saint Mayeul, Fouquier, possédait un grand domaine à Valensole et aux alentours. A Puimoisson il détenait *in comitatu Regense, villa cum ecclesia sancti Tirsi*. Cette église Saint-Thyrse est citée parmi d'autres biens le 3 septembre 909 (CLU I, n° 106, p. 119). Elle réapparaît, cette fois sous le titre de saint Apollinaire³²⁴, à l'occasion du don fait en 1210 par l'évêque de Riez de l'église Saint-Apollinaire à l'abbaye Saint-Thiers de Saou au diocèse de Valence (GCN I, Inst. Riez, XVII, col. 377). A cette date, l'église est déjà sous le titre de saint Apollinaire. Peu de temps après, en 1233, l'abbé de Saou échange l'église avec les Hospitaliers de Puimoisson qui en deviennent propriétaires. Alpes Romanes estime *qu'il n'est pas douteux que l'église a été reconstruite après la prise de possession par les Hospitaliers en 1233*³²⁵ (p. 57-58). Vendue à la Révolution, elle est transformée en ferme. Restée dans le domaine privée, elle est classée MH en 1976 et restaurée. Le site semble avoir été occupé durant l'Antiquité, une dalle romaine retaillée sert de linteau à une porte (CAG, p. 348). La citation de l'an 909 indique également une *villa* carolingienne.

374. Chapelle Notre-Dame de Bellevue

Si la chapelle Saint-Apollinaire est située aux confins de la commune non loin de celle de Moustiers, la chapelle Notre-Dame n'est qu'à 1500 mètres au SE du village. L'abbé Féraud, repris par *Abbayes et Prieurés* (p. 63-64), fait de cette chapelle un prieuré de Lérins construit après la donation faite en 1093 (Souvenirs Religieux, p. 46). Or il n'en pas fait aucune mention par la suite comme dépendant à cette abbaye. Au contraire, elle fait partie du domaine de l'évêque de Riez. C'est ce qui apparaît lors d'une *concorde* établie entre l'évêque et les Hospitaliers en 1156. Il y avait un désaccord pour savoir qui devait récolter les produits de la dîme attachés à l'*ecclesia Sancte Marie de Podio Moissonis*. Les Hospitaliers font remarquer qu'ils les ont récoltés en toute quiétude depuis trente années, depuis la légitime donation faite par les prédécesseurs de l'évêque (GCN I, Inst. XIV, col. 374-375). Cette église est, nous l'apprend Bartel, sous le titre de la *B. Mariae de Bello visu* (p. 60). Elle est citée comme chapelle rurale lors des visites pastorales du XIXe siècle sous le titre Notre-Dame de Beauzezer. C'est à partir du XVIIe siècle que fut construite contre la chapelle une habitation pour abriter un ermite gardien de l'édifice. La population y venait en pèlerinage le 25 mars et le 15 août (PR, n° 23, p. 20-21). Elle est toujours en bon état.

Synthèse

³²³ MAUREL J.M., « Les commandeurs de Puimoisson », *Annales des Basses-Alpes*, 1898, T. VIII, p. 14-29.

³²⁴ POLY J.-P., « La petite Valence. Les avatars domaniaux de la noblesse en Provence », in *Saint Mayeul et son temps*, Digne, 1997, p. 157 et 176 (n° 87).

³²⁵ Provence Romane 2, p. 57-58. Bailly, p. 35-36. Collier, p. 75, 76, 78, 99-100, 460. J. Thirion, « Une construction des Hospitaliers de Provence : Saint-Apollinaire de Puimoisson », *Provence Historique*, déc. 1956.

PUIMOISSON 373-374

La mention de Saint-Thyrse/Saint-Apollinaire au tout début du Xe siècle avec la mention de *villa*, ainsi que la *villa de Pogium Muxone* en 1093 font apparaître au moins deux églises pré castrales. Il en est peut-être de même pour Notre-Dame citée au début du XIIe siècle. Le fait majeur c'est la main-mise par les Hospitaliers sur le territoire puisqu'ils possèdent non seulement la paroisse mais les revenus des deux autres églises. Ils avaient construit dans le village un grand château quadrangulaire équipé de huit tours crénelées qui fut vendu en 1793 à un maçon et totalement démantelé (Collier, p. 244).

QUINSON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Riez. La commune s'étend sur 2811 hectares de chaque côté des gorges du Verdon. Elle est connue pour ses baumes creusés dans les falaises occupées durant la Préhistoire et ses plateaux durant la Protohistoire. Le premier village était d'ailleurs établi à l'emplacement d'un oppidum protohistorique sur un promontoire dominant le Verdon à l'ouest du village. C'est là qu'il faut situer le *castrum de Quinsono* cité par l'enquête de 1252 (p. 361), ainsi que l'église paroissiale desservie par un *prior de Quinsono* en 1274 (Pouillés, p. 105). La paroisse dépend de l'abbaye de Lérins, la première mention de la *parrochiam Quincionis* datant de 1113 (CL, CCXIV, p. 218). Cette appartenance est confirmée par une bulle d'Alexandre IV de 1259, *ecclesia de Chinsono* (CL 2, n° IV, p. 6). Elle est sous la titulature de saint Michel comme l'atteste l'abbé Féraud, *castrum de Sancto Michaelae de Quinsono* (p. 150). Le coutumier de 1835 rappelle cet ancien habitat : *le 8 mai, dimanche après l'apparition de St Michel on va en procession sur le mont St Michel, en chantant l'hymne Tibi Christi Splendor Patris. Vers le milieu de la montée, on bénit le territoire et l'on cesse de chanter à cause de l'aspérité du chemin. Arrivés au sommet, on bénit le territoire en se tournant du côté de Malesenque. On reprend ensuite le chant en suivant la crête de la montagne jusqu'à une croix qui s'y rencontre ; là, on bénit le territoire, ensuite l'absoute pour les morts et l'on descend sans chanter par la même raison que dessus jusqu'à la chapelle de St Clair. Là, on bénit le territoire et l'on retourne en chantant l'Ave Marie Stella jusqu'au village. En y entrant, on entonne le Te Deum et arrivés à l'église, le prêtre célèbre la Ste messe (2 V 73).*

Le déperchement va s'effectuer à partir de 1419 où le 14 octobre *la reine Yolande, femme de Louis II d'Anjou, régente et mère de Louis III, octroya aux habitants l'autorisation d'abandonner leur perchoir malcommode et d'aller s'établir dans la plaine* (Collier, p. 300). Les habitants créent le nouveau village de Quinson entouré de remparts dont il reste quelques traces et élèvent une nouvelle église paroissiale sous le titre de Notre-Dame du Plan. Pour R. Collier, *l'église paroissiale, dédiée à ND du Plan, est assez composite. Une partie de l'édifice pourrait remonter au XVe siècle, époque de la fondation du village* (p. 385).

375. Le prieuré Sainte-Marie de Vallis-Munie

Si l'abbaye de Lérins dessert la paroisse dès le début du XIIe siècle, un prieuré dédié à Notre-Dame a été donné à Lérins à la même époque. Le don a été fait vers 1103 par Blacatius, son épouse Béatrix et ses fils de la *domum sancte Marie Vallis-Munie, cum pertinentiis suis ... Semblablement, Guillelma, épouse de Guillaume Augier et ses fils donnent la maison de Saint-Pierre de Albiols avec les hommes et tout ce qui en dépend* (CL, CCXX, p. 224).

Pour retrouver cet ancien prieuré les cartes actuelles et le cadastre napoléonien ne sont d'aucun secours. Il faut recourir à la carte de Cassini (n° 154) pour rencontrer un quartier portant le nom de *Plaine des Meuniers* et une chapelle dite *ND de la Fleur*. Ils sont situés sur la rive gauche du Verdon près de la limite communale avec la Roquette. L'auteur du cartulaire de Lérins, dans son dictionnaire géographique, situe *Vallis Munia*, « Vaux des Meuniers », comme un ancien quartier situé sur la rive gauche du Verdon dans la commune de Quinson³²⁶. La chapelle mentionnée par Cassini a dû disparaître lors de la Révolution. Elle n'apparaît pas sur le cadastre de 1825.

376. Le prieuré Notre-Dame de Quinson

Il est lié à celui d'Albosc et sont toujours cités ensemble. Le prieuré est sous le titre de la bienheureuse Marie, comme indiqué le 1^{er} septembre 1277 lors d'un échange de terres fait entre Tasilus *rector ecclesie Beate Marie de Quinsono* et Isnard Martin (CL 2, LXXXVII, p. 142-143). Ces terres sont *in valle de Quinsono*, près des chemins publics qui vont au Verdon et à Riez et près de l'église. Les confronts indiquent que le prieuré n'est pas dans le *castrum de Saint-Michel*, mais dans la plaine, près du Verdon. Plusieurs pièces concernant les prieurés d'Albosc et de Quinson sont entreposés aux ADAM, série H, n° 849 à 862, s'étalant de 1113 à 1601. Au cours du XIXe siècle la chapelle est citée sous le titre de *Notre-Dame du Bon Secours*, elle est en bon état, on y fait même des réparations en 1892. Le coutumier de 1835 relate que *le premier jour des Rogations on va à la chapelle Notre Dame. On s'y arrête encore aujourd'hui quand les paroissiens se rendent en pèlerinage à la chapelle Sainte-Maxime à la mi-mai.*

³²⁶ Flammare, l'autre éditeur du Cartulaire de Lérins, place *Notre Dame de Vaumougne au nord de Baudinard et à peu de distance de ce village* (p. 276). A cet endroit se dresse une chapelle appelée Notre-Dame de la Garde et le quartier de Vaumougne se trouve complètement à l'ouest de la commune avec un prieuré.

377. Chapelle Sainte-Maxime dans le désert

Cette chapelle est située aux confins du territoire, sur la rive gauche du Verdon à l'altitude de 446 mètres dans un désert comme l'atteste le coutumier de 1835. Celui-ci relate le pèlerinage qui avait lieu le 16 mai, jour de la fête de sainte Maxime, patronne de la paroisse : *ce jour-là on part dès que l'aurore commence à poindre pour se rendre à la chapelle de Ste Maxime en chantant l'hymne Jesu Corona Virginum. On s'arrête à la chapelle de St Clair et on bénit le territoire. Après le chant cesse et chacun s'achemine vers la chapelle située dans un désert à une lieue et demie. Lorsque le prêtre est arrivé à une croix qui se trouve à peu de distance de la susdite chapelle, on bénit le territoire. La procession se forme de nouveau et se dirige vers la chapelle en chantant Jesu Corona Virginum. Dès qu'on y est arrivé, le prêtre se dispose à dire une messe basse. Lorsqu'elle est finie, il bénit les enfants que les mères présentent, et après un petit déjeuner, on retourne en procession jusqu'à la croix dont nous avons parlé précédemment. Au départ, on bénit le territoire et à la croix on bénit le territoire. La procession se termine là et ne se réorganise plus. Ceux qui ont porté au désert le buste de Ste Maxime la laissent à leur retour à la chapelle de St Clair. C'est là qu'on va la prendre en procession avant la grand messe en chantant toujours l'hymne Jesus Corona. Arrivés à la chapelle de St Clair, le prêtre bénit le territoire et l'on s'en retourne par le même chemin. Dans le village, au retour, la procession passe par le Collet, prend la Grand Rue, suit les faubourgs, revient au Collet pour entrer de là dans l'intérieur du village. Alors on entonne le Te Deum et la procession arrive dans l'église où se célèbre la Grand Messe. Après diner, on chante les vêpres et l'on donne la bénédiction du St Sacrement. Le lendemain de Ste Maxime, on célèbre une grand'messe qui se termine par une cérémonie appelée l'offrande. Tous viennent baiser la croix et la chasse des Reliques de Ste Maxime. On bénit encore les enfants dans la chapelle de Ste Maxime. Le dimanche suivant, on fait encore la procession après les vêpres dans l'intérieur du village en l'honneur de Ste Maxime.*

Sainte Maxime est une sainte de Provence, vierge, du monastère d'ArLuc près de Cannes et est vénérée surtout dans le diocèse de Fréjus. On connaît peu de sa vie sinon qu'elle vécut au VIII^e siècle et qu'elle fonda un monastère à Callian (Var)³²⁷. R. Collier date la chapelle de 1854 (p. 380), mais il doit s'agir de réparations car elle est citée en 1845 lors d'une visite pastorale et par la carte de Cassini qui y place un *Hermitage*. Elle figure également sur le cadastre de 1825. Elle est encore en bon état aujourd'hui. Le récit circonstancié de la procession à la chapelle indique combien était grande la dévotion à cette sainte de Provence. La chapelle, en outre siège d'un ermitage au XVIII^e siècle, peut être la paroisse originelle avant la création du castrum de Saint-Michel sur son site perché. Il est à peu près certain que la dévotion à cette sainte fut apportée par un prieur ou un moine de l'abbaye de Lérins. Son culte s'est développé à partir du IX^e siècle et se poursuit encore aujourd'hui avec une procession qui se rend à la chapelle à la mi-mai.

378. Chapelle Saint-Clair

Elle est signalée par Cassini et le cadastre napoléonien. Elle était située sur la rive droite du Verdon non loin du pont qui permet de passer sur l'autre rive pour se rendre à Sainte-Maxime. C'est pourquoi la procession s'y arrêta à l'aller et au retour. Elle est citée parmi les trois chapelles existantes en 1845 avec Notre-Dame et Sainte-Maxime. A partir de 1860, il n'en n'est plus cité que deux et Saint-Clair a disparu.

379. Chapelle du Saint-Esprit

Elle est seulement citée une fois, par le coutumier de 1835, où le troisième jour des Rogations on se rend à la chapelle du Saint-Esprit. Dans le village, elle devait servir de chapelle pour une confrérie de Pénitents. Elle abrite aujourd'hui le local du Syndicat d'Initiative.

Synthèse

L'occupation du territoire se révèle depuis la Préhistoire, se poursuit durant la Protohistoire où l'oppidum Saint-Michel semble avoir été occupé pratiquement sans interruption jusqu'au X^e siècle. Le terroir avec ses grottes et ses baumes a peut être attiré les ermites de Lérins dès le haut Moyen Age et la chapelle Sainte-Maxime a pu perpétuer cette tradition dans le désert. Reste en suspens la chapelle Notre-Dame de *Vallis-Munie* que les deux rédacteurs du cartulaire de Lérins situent différemment.

³²⁷ Sur sainte Maxime, consulter Abbé ALLIEZ, *Les îles de Lérins, Cannes et les rivages environnants*, Paris, 1860, p. 474-477. Il relate qu'on voyait à Quinson, dans l'ancien diocèse de Riez, une autre côte de sainte Maxime. Selon la tradition de Callian, elle fut portée par un religieux de Lérins, transféré du prieuré de Callian à celui de Quinson. C'était avant 1677, année où fut extraite la dernière côte de la sainte et qui fut placée dans la cathédrale de Fréjus.

REDORTIERS

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Banon. La commune s'étend sur plus de 4500 hectares sur les pentes sud de la montagne de Lure non loin du département du Vaucluse. La population, peu nombreuse (519 habitants en 1851) est répartie en fermes et petits hameaux. Il n'est pas signalé de chapelle rurale au XIXe siècle, seulement deux églises paroissiales, celle de l'ancien village perché de Redortiers abandonné depuis le début du XXe siècle et celle du hameau du Cantadour qui est devenu le centre administratif de la commune. Au vieux Redortiers se dressent les ruines de l'ancien village, du château et de l'église dédiée à Saint-Michel. Au Contadour, l'église dédiée à saint Jean-Baptiste se dresse près du cimetière, datée du XVIIe siècle (Collier, p. 232).

380. Le prieuré Sainte-Marie

C'est dans l'article consacré à Saint-Pierre de Carluc à Céreste qu'est cité un prieuré *Sainte-Marie de Redortiers* dépendant du grand prieuré de Carluc lui-même dépendant de l'abbaye de Montmajour. Cet attachement à Carluc dura du XIIe au XIVe siècle, siècle qui vit le prieuré de Carluc péricliter (Provence Romane 2, p. 188). Aucun indice avec la carte de Cassini et le cadastre napoléonien ne permet de situer cet ancien prieuré.

REILLANNE

Faisait partie du diocèse d'Aix et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui chef-lieu de canton. Le vaste territoire de Reillanne, 3855 hectares, est situé au SE de Forcalquier, entre les communes de Saint-Michel l'Observatoire à l'est et de Céreste à l'ouest. Il est limité à l'est par la vallée du Largue et traversé d'Est en Ouest par la N 100 reliant Apt à la vallée de la Durance par Mane et Forcalquier. Cette route recouvre en partie le tracé de l'ancienne *via Domitia* et de nombreux sites antiques ont été découverts sur son parcours (CAG, n° 160, p. 353-356). Au début du Xe siècle en 909, Fouquier, père de Mayeul, possède des biens *in valle Reglana* dont la *villa Pinetam cum ecclesia in honore Sancti Sisfredi* (CLU I, n° 105 et 106, p. 117 et 119). La richesse du terroir qui avait déjà attiré les colons romains, ensuite les propriétaires de domaines carolingiens, va également intéresser les abbayes à l'aube du deuxième millénaire. On y rencontre en effet Saint-Victor, Montmajour, les Hospitaliers sans compter l'archevêque d'Aix et son chapitre. Le castrum s'établit sur une colline au milieu du territoire avec une église paroissiale dédiée à Saint-Pierre. Il n'en subsiste plus *qu'un pan du mur oriental avec arc de décharge surmonté d'un clocher à arcades* (Provence Romane 2, p. 239). La paroisse dépendait de l'abbaye de Montmajour par l'intermédiaire du prieuré de Carluç. Cette dépendance de l'*ecclesia Relania* est confirmée le 18 mars 1118, l'archevêque se réservant le quart des dîmes et le tiers des offrandes aux morts (GGN I, Inst. Aix, VII, col. 8-9). Nous allons tenter de retrouver les anciens prieurés disparus car au XIXe siècle les visites pastorales ne mentionnent aucune chapelle rurale.

381. Le prieuré Saint-Mitre et Notre-Dame-des-Prés

La mention de cette église est donnée par le CSV, d'abord en 1054, *ecclesia Sancti Mitrii*, puis en février 1067 quand Boniface, *in valle Reliana*, donne à Saint-Victor et à l'église Saint-Mitre un bois près de l'église et trois modérées de terre de ma *condamina dominica* qui est près du chemin qui va à St-Pierre (CSV I, 413, p. 419 et II, 1067, p. 536-537). Sans date précise, mais au XIe siècle, cette donation est confirmée : à Reillanne, sous le castrum, nous avons toute la dîme de la condamine qu'a donnée Boniface Peregrin à Saint-Victor (I, 464, p. 467). Le prieuré est encore en possession de l'abbaye en 1337, *prioratu Sancti Mitrii de Relhana* (CSV II, n° 1131, p. 619).

Ces données apportent des enseignements majeurs. L'église Saint-Mitre existe déjà en 1054 et c'est peu de temps après que lui est donnée une partie de la *condamina dominica* appartenant à Boniface. Ce dernier semble être un personnage influent puisqu'il signe en 1035 une donation en faveur de Saint-Victor *in castro quod dicitur Reliana*. Il est le frère de l'archevêque d'Arles Raimbaud de Reillanne (CSV I, 59, p. 88). Ce Boniface paraît avoir édifié le castrum et possède des biens à Reillanne en tant que seigneur, dont une « condamine domaniale », termes typiquement carolingiens pour désigner un chef-manse ou un domaine de villa. Saint-Mitre pourrait être l'église de la villa qui aurait été, avec le domaine, expropriée lors des troubles du Xe siècle. La titulature à saint Mitre renvoie à un saint local des origines du christianisme. Il fut martyrisé à Aix durant le Ve siècle et devint patron de l'église Notre-Dame de la Seds où étaient déposées ses reliques ; celles-ci furent transférées en 1383 en la cathédrale Saint-Sauveur. Sa fête est le 13 novembre.

L'abbé Féraud reconnaît le prieuré de Saint-Mitre comme dépendant de Saint-Victor, mais il avance que ce prieuré, fondé après la suppression de l'ordre des Templiers en 1308, passa ensuite aux religieux Observantins (Souvenirs Religieux, p. 38). Plus loin, il ajoute, sur le couvent des Observantins, que, après la suppression de l'ordre des Templiers (1308), leur hôtellerie de Reillanne et les biens qui l'entouraient furent d'abord donnés à l'abbaye de Saint-Victor et formèrent le prieuré de Saint-Mitre de Reillanne. Ces biens finirent par être donnés aux Franciscains de l'Observance. Abandonné juste avant la Révolution il devient le bien d'un particulier puis de nos jours avec l'établissement des religieuses bénédictines de la congrégation de Sénanque (Souvenirs Religieux, p. 126). Enfin, il termine l'histoire du couvent par l'installation en 1869 de religieuses cisterciennes et le prieuré prend alors le vocable de Notre-Dame des Prés (p. 319-320). Il apparaît que les premières données fournies par Féraud sont en contradiction avec celles que nous avons exposées au départ. Saint-Victor possède le prieuré, au moins du XIe au XIVe siècle et il n'est pas question de Templiers. La carte de Cassini a conservé le souvenir des Observantins puisqu'elle signale un quartier portant ce nom. Le cadastre de 1833 et la carte IGN mentionnent *le Couvent*. C'est aujourd'hui une colonie de vacances.

Une étude parue dans le PR apporte d'autres éléments (n° 18, 1995, p. 41-48). Il y aurait eu trois phases d'occupation. C'est d'abord avec le passage de saint François à Saint-Mitre en 1218. Puis, une première communauté franciscaine s'installe peu avant 1237 avec le service d'un hospice pour les pèlerins se rendant à Rome. Cet hospice se trouve au prieuré de Saint-Mitre. En dernier lieu, au début du XIVe siècle, création d'un nouveau couvent par les Observantins à l'emplacement d'un hospice ayant appartenu aux Templiers, puis aux

Hospitaliers. Il se trouve au lieu-dit *le Couvent*. Il est vendu à un particulier en 1766. Puis, il est acheté en 1865 pour y installer des religieuses cisterciennes qui y restèrent jusque vers 1930. Finalement, il devient colonie de vacances en 1963.

382. Eglise Saint-Suffrein et la villa de Pinet

On l'a vu plus haut la *villa Pinetam cum ecclesia in honore Sancti Sisfredi* fait partie des biens de Fouquier, père de Mayeul, recensés par le cartulaire de Cluny en 909. C'est en 1118 que l'on découvre que l'*ecclesia Sancti Suffredi de Relhania* fait partie des biens de l'abbaye de Montmajour en même temps que l'église paroissiale, l'archevêque se réservant le quart des dîmes et le tiers des offrandes aux morts (GCN I, Inst. col. 8-9)³²⁸. L'abbé Féraud y reconnaît (encore) une possession des Templiers, *les domaines qu'ils possédaient furent érigés en chapellenie sous le titre de Saint-Suffren* (p. 370). Nous verrons plus loin les biens appartenant aux Hospitaliers et non aux Templiers. La villa de Pinet est devenue le château de Pinet qui se trouve à 750 mètres au sud du village à l'écart de la D 214. C'est le cadastre de 1833 qui révèle l'emplacement de *Saint Sufren*, au sud du lieu-dit *le Pigeonnier*, de l'autre côté de la route par rapport à Pinet. Nous sommes dans la même situation que pour le prieuré de Saint-Mitre. Mais ici la villa et l'église sont attestées dès 909 avec un domaine issu de la période carolingienne. Le saint est encore également un saint provençal des origines puisqu'il fut, après avoir été moine à Lérins, le quatrième évêque du diocèse de Carpentras, décédé vers 540. Enfin la CAG signale que furent découverts dans une vigne en 1913 *des chapiteaux romains et de nombreuses céramiques* ; également, aux abords du château, une nécropole (p. 354). Nous avons donc une église attestée au Xe et XIe siècles, implantée sur l'emplacement d'une villa carolingienne et sur un site antique.

383. Eglise Saint-Geniez

Le lieu-dit *Saint-Geniez* est situé au SO du territoire de la commune et deux données contradictoires ne permettent pas de découvrir la réalité. La CAG y signale une inscription chrétienne qui était entreposée, servant de couvercle à un puits dans lequel elle tomba en 1930 (p. 354). Les auteurs ajoutent que Saint-Geniez est une ancienne église signalée au XIe dans le cartulaire de Saint-Victor, vocable d'origine paléochrétienne. Effectivement on la trouve nommée vers 1025 et en 1052, *ecclesia sancti Genesisii*, mais le texte est ambigu car elle semble servir de confront à la donation d'une vigne ou d'un champ se trouvant à Villemus (CSV I, n° 418, p. 423-424 et n° 424, p. 427-428). En tout cas, elle n'est plus citée par la suite. Un autre texte, de la même époque, milieu XIe siècle, relate qu'une donation a été faite à Montmajour par Boniface et sa femme Sermengarete de l'église de Saint Genies, près de Reillane³²⁹. Ici aussi, l'église n'apparaît plus par la suite, y compris dans le texte de 1118 où sont nommées les églises du diocèse d'Aix dépendant de Montmajour dont celle de Saint-Siffrein.

384. L'*ecclesia Sancti Egidii*

Cette église apparaît en 1092, *ecclesia sancti Egidii in territorio castri Reliane*, comme dépendant du chapitre d'Aix (GCN I, Inst. Aix, II, col. 4). Cette appartenance est confirmée par le pape Alexandre III en juin 1175, *in valle Rellanie, sancti Egidii* (GCN I, Inst. Aix XII, col 14). Elle est renouvelée par le pape Urbain III le 28 octobre 1186 (GCN I, Inst. Aix. XIV, col. 18). Une troisième bulle, de Célestin III, du 18 mai 1191, apporte un renseignement supplémentaire, *ad Rellane, ecclesia sancti Egidii cum hospitali* (GCN I, Inst. Aix XV, col. 19). Il faut peut-être relier cet hôpital aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem dont on apprend qu'en 1201 l'archevêque d'Aix Guy de Fos leur rend leur maison de Reillanne (GCN I, Aix, col. 63).

Aucun indice cartographique ne vient apporter quelques lueurs sur cette église et cet hôpital. Il existe cependant une possibilité de les localiser au sud de la commune, près de l'antique voie domitienne, où figurent trois toponymes évocateurs : *la Garde de Dieu*, *Thésé*, *Saint Giéry*. Le premier évoque un établissement mis sous la protection divine par l'intermédiaire d'un hospice tenu par des religieux sur une grande voie de passage. G. Barruol indique pour *Thésé un édifice pour voyageurs ou mieux encore un poste de douanes* et que, d'après les données métriques, le site correspondrait à l'étape signalée par Strabon aux *Fines méridionales des Vocontii* (CAG, p. 355). Dans un autre ouvrage, le même auteur place précisément ce poste frontière au sud de Reillanne, aux abords du col des Granons entre *Catuiacia* (Céreste) et *Alaunium* (Notre-Dame des Anges)³³⁰.

³²⁸ Alpes Romanes 2 confirme ces données : *de Carluç et Montmajour dépendaient Saint-Pierre, Sainte-Marie et Saint-Denis à Reillanne même, Saint-Siffrein au pied du bourg* (p. 177).

³²⁹ André Villard et Edouard Baratier, *Catalogue des chartes antérieures au XIIe siècle (687-1112)*, AD B-d-R, Marseille, 1998, p. 54, n° 174 et 176.

³³⁰ G. BARRUOL, *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule. Etude de géographie historique*, Paris, 1969, p. 278-279.

Tous les quartiers avoisinants, *la Roustagne, Thésé, le Tubet, Paradis, les Granons* ont livré du matériel antique, *tegulae*, fragments d'amphores et de *dolia*, four, nécropole, inscription latine, etc. (CAG, p. 355). La vocation de poste frontrière, de relais pour les voyageurs semble avoir perduré durant le Moyen Age sur cette route reliant Apt à Forcalquier dite *via publica* en 1053 (*voir Montjustin*). La vocation des Hospitaliers correspond tout à fait à cette destinée d'assistance des voyageurs et l'hôpital de *sancti Egidii* aussi. Ce dernier vocable, traduit communément par *Gilles*, semble ici avoir évolué différemment. Le cadastre de 1833 livre en effet dans le même secteur un quartier dit *St Giery* et un bâtiment du même nom (Section B 2, parcelle 787).

385. Notre-Dame du Bourguet

Le Bourguet ou le Bourget est une ancienne commune rattachée à Reillane en 1826. Le cadastre napoléonien signale un habitat dispersé et peu dense, mais cependant desservi par une église paroissiale dédiée à Notre-Dame. Féraud rapporte que cette église est *délabrée et abandonnée depuis la révolution française ; c'était jadis une annexe desservie par un vicaire de Reillane* (p. 383). L'église est citée au XIVe siècle comme faisant partie du diocèse d'Aix, *ecclesia de Burgueto* (GCN I, Inst Aix, XL, col. 48). C'est dans cette ancienne commune qu'a été fondée en 1978 la chartreuse de Reillane, dite *Couvent Notre-Dame* sur les cartes modernes.

Synthèse

La perennité de l'occupation humaine depuis l'Antiquité dans la commune de Reillane se révèle particulièrement remarquable. Le tracé de la voie antique qui la traverse semble l'avoir vitalisée sans discontinuité. L'occupation au haut Moyen Age se traduit par au moins deux établissements de type *villa* équipée chacune d'une église.

REVEST-DES-BROUSSES

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Banon. La commune de 2295 hectares est située au SE de Banon et à l'ouest de Forcalquier dans un milieu de collines, de petits plateaux, entrecoupés de vallons et irrigués par le Largue. La Préhistoire est bien représentée ainsi que la Protohistoire où l'on relève au moins deux *oppida*, de *Saint-Laurent* et de *la Tour de Revest*, qui ont pu être réoccupés au Moyen Age (CAG, n° 162, p. 357-359). Un indice de site du haut Moyen Age est fourni par le quartier Saint-Martin, au nom évocateur et qui a livré une nécropole composée de tombes sous lauzes. L'*ecclesia de Revesto de Borossa* est citée par les Pouillés en 1274 (p. 117) et dépend d'abord des chapitres de Sisteron et de Forcalquier, puis de l'abbaye de Cruis (Atlas, cartes 66 et 72). Elle est sous la titulature des saints Côme et Damien. R. Collier la date de la fin XVIe et XVIIe siècles, mais a subi de grandes transformations au XIXe siècle (p. 174 et 223). Les visites pastorales du XIXe siècle ne citent qu'une seule chapelle rurale.

386. Saint-Julien de *Boruzza* ou de *Brossa*.

Cette église est mentionnée en même temps que celle de la paroisse, en 1274, *ecclesia Sancti Juliani de Boruzza* (Pouillés, p. 119). Au XIVe, elle apparaît comme étant desservie par un prieur, *prior Sancti Juliani de Brossa* et dépend de l'évêché de Sisteron (GCN I, Inst. XXXVI, col. 472). Pour retrouver ce Saint-Julien, seule la carte de Cassini le permet, signalant un édifice religieux *St Julien* au *Petit Gubian*. Car, à partir du XIXe siècle, saint Julien est remplacé par les saints Philippe et Jacques. C'est d'abord le cadastre de 1839 qui nomme une chapelle *St Philip* au hameau du *Petit Gubian* (section A 2, parcelle 92) puis les visites de 1866, 1871 et 1888 qui citent une chapelle rurale *de St-Jacques et St-Philippe* au *Petit Gubian* (2 V 86 et 93). Elle n'apparaît plus sur les cartes modernes.

Ch. Rostaing fait venir le nom *Gubian* d'un gentilice latin évoquant une villa ou un domaine gallo-romain (p. 390). D'autre part, la CAG signale une *voie préromaine ou antique présumée* reliant Céreste à Sisteron passant, entre autres, à Gubian, puis à Ongles. Il s'agit de la D 18 actuelle qui rejoint au nord de Gubian la D 950. Au sud de la chapelle, le cadastre de 1839 signale un grand bâtiment, avec cour intérieure ouverte sur un côté, nommé *Roumieu*. Enfin la titulature de l'église à saint Julien renvoie à un saint Julien dit *l'Hospitalier* qui vécut au IVe siècle, protecteur des pauvres et des pèlerins, patron des aubergistes et des voyageurs. Tous ces indices indiquent un site majeur, d'origine antique, placé sur une voie de passage reprise au Moyen Age pour l'accueil et la protection des voyageurs et des pèlerins sous l'assistance de saint Julien. Ce dernier n'a cependant pas complètement disparu de nos cartes actuelles ; en face de Gubian, sur la rive gauche du Largue qui fait limite avec la commune de Limans, apparaît le quartier *St-Julien*.

Synthèse

La commune mériterait une étude plus approfondie de son passé médiéval. Il semblerait que deux églises aient desservi des habitats perchés, Saint-Martin et Saint-Laurent. Les sites en milieu ouvert, Gubian et sans doute Saint-Jean, qui apparaît sur le cadastre, ont pu les précéder et faire suite à des occupations antiques. Celui de Gubian, que nous avons pu révéler, revêt un intérêt particulier.

REVEST-DU-BION

Faisait partie du diocèse de Sisteron et ressortissait du Dauphiné, aujourd'hui dans le canton de Banon. Cette grande commune de 4345 hectares est au centre du plateau d'Albion et en limite à l'ouest avec le département du Vaucluse. Si le nom de la commune n'apparaît qu'en 1274, une partie de son territoire est cité le 9 janvier 1082 quand l'ancien évêque symoniaque de Gap, Ripert, en compagnie de son épouse et de ses fils, donne à l'abbaye de Cluny, de son héritage, *in Monte Albionis*, tout et l'intégralité du territoire *de Leboret et del Vorze* dans le diocèse de Sisteron (CLU IV, n° 3590, p. 744). Il s'agit des fermes du *Haut* et du *Bas Labouret*, situées au NO du village. En 1274, les Pouillés citent un *prior de Revesto Albionis* (p. 121). Et au X^{IV}e, la paroisse, toujours desservie par un prieur, dépend de Cluny par l'intermédiaire de Ganagobie (GCN I, Inst. XXXVI, col. 473). L'église est dédiée à saint Clair celui-ci pouvant être le titulaire de la première paroisse qui se situait à la ferme *St-Clair*. Les quartiers de *Saint-Clair* et des *Eicharettes* ont livré du matériel antique (CAG, p. 360). L'église paroissiale, *dans son gros œuvre, peut être attribué à la fin du X^{VE} siècle ou au début du X^{VI}e* (Collier, p. 212). Il est possible que le transfert d'habitat et d'église se soit effectué au cours de cette période.

387. Notre-Dame de l'Ortiguère

C'est la seule chapelle rurale signalée au X^{IX}e siècle sur la commune. Elle est située à 2 km 500 au SO du village aux abords de la D 218. Elle est mentionnée en 1274 en même temps que celle de la paroisse, *ecclesia beatae Mariae de Silva in Albione* (p. 118). Il ne subsiste rien de la construction primitive détruite à la fin du X^{IV}e siècle. Elle fut reconstruite au milieu du X^{VII}e siècle après la découverte d'une statue de la Vierge dans les décombres. C'est à ce moment que lui fut adjoint un ermitage. Elle devient alors un lieu de pèlerinage très fréquenté où des miracles se produisirent. On s'y rend encore aujourd'hui pour la fête des fruits de la terre au mois de mai. De l'église d'origine, il ne subsiste que quatre consoles en forme de têtes d'atlante que les archéologues ne datent pas au-delà du X^{III}e siècle³³¹.

Synthèse

Il est probable qu'il ait existé deux lieux de culte ayant précédé le castrum, Notre-Dame et Saint-Clair, ce dernier étant le titulaire de l'église paroissiale.

³³¹ Provence Romane 2, p. 341. Bailly, p. 36-38. Collier, p. 143. Barruol Jean et Guy, « Notre-Dame de l'Ortiguère au terroir du Revest d'Albion », *Alpes de Lumière*, n° 55, 1976. PR, n° 23, 2000, p. 47-48.

REVEST-SAINT-MARTIN³³²

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Saint-Etienne-les-Orgues. Cette petite commune de 756 hectares est située au nord de Forcalquier et au sud de Saint-Etienne-les-Orgues. Elle n'a jamais dépassé les 250 habitants et, à la fin du Moyen Age, le territoire est même déclaré inhabité. Ce n'est que récemment qu'elle a pris son nom actuel, s'appelant autrefois *Revest-Enfangat*. C'est sous cette appellation que l'église paroissiale est nommée en 1274, *ecclesia de Revesto Fangatos* (Pouillés, p. 115). Elle est dédiée à saint André et dépend de l'évêque de Sisteron en 1152 selon R. Collier (p. 152). La commune présente deux centres habités, *le Revest* au nord et les deux hameaux de *Saint-Martin* au sud.

388. Le prieuré Saint-Martin

Ce n'est pas un hasard si deux hameaux portent le nom de *Saint-Martin*. Or il existe une donnée qui n'est pas totalement assurée, car le lieu exact n'est pas nommé. En 1040, a lieu un échange entre deux ecclésiastiques et un autre dit *capellanus sancti Martini*. Puis, en 1135, est citée, dans le diocèse de Sisteron, une *cella sancti Martini* (CSV II, n° 671, p.15 et n° 844, p. 226). L'auteur du cartulaire, dans son dictionnaire géographique, place ce *Saint-Martin* à Revest-Enfangat (p. 915). Abbayes et Prieurés reprend ces mêmes données (p. 72). La dépopulation du XVe siècle a sans doute condamné le prieuré qui n'a pu se relever par la suite. Ce prieuré, déjà cité en 1040, peut sans doute être relié à deux toponymes révélés par le cadastre de 1833 qui renvoient à la période carolingienne, *Courvieille* et *Champ de la Vière*. L. Pelloux apporte la confirmation d'une église à Saint-Martin : *l'église et le presbytère ont été construits il y a environ quatre-vingts ans au hameau du Village qui ne possède plus que quelques maisons. L'ancienne église, maintenant en ruines, était au hameau du Haut-St-Martin* (p. 95).

³³² Voir PELLOUX L., *Notices géographique et historique sur les communes du canton de St-Etienne-les-Orgues*, Forcalquier, 1887, p. 93-100.

RIEZ

Ancienne cité romaine, puis siège d'un évêché jusqu'à la Révolution, le territoire de la commune est riche en sites antiques et monuments religieux. Nous ne présenterons ici que deux édifices dont la documentation permet de les situer avant la période de l'enchâtellement et rentrant parfaitement dans notre étude sur les chapelles rurales.

389. Chapelle Saint-Pierre

Entre 990 et 997, Almérade évêque de Riez, donne à l'abbaye de Lérins *l'ecclēsia sancti Petri proximam civitati Regensi, cum omnibus ad se pertinentiis, cum altario videlicet et decimis, cum oblationibus et primiciis ; et cum molendino sub predata ecclesia constructo sancti Petri, et omnem terram cum toto censu qui ex eo exite debet infra hos terminos*. Cette église n'est plus citée par la suite parmi les biens de l'abbaye. On la retrouve sur la carte de Cassini n° 153 au SO de la ville au bord de la route menant à Allemagne. Elle figure également en bon état sur le cadastre de 1825, section D 3, parcelle 1455, avec une abside en hémicycle et une chapelle latérale à droite. Depuis la Révolution *l'ancienne chapelle Saint-Pierre transformée en habitation, sur la route d'Allemagne. Elle comprend une nef unique et un chevet triple avec un transept bas. Les murs sont en petit appareil avec chaînes d'angles de plus fort échantillon. Probablement XIe ou début du XIIe siècle (Alpes Romanes, p. 59)*. Demeure privée, la chapelle n'est plus citée en tant que telle sur les cartes modernes. Le site de la chapelle a d'abord été le siège d'une riche villa sub-urbaine (CAG, p. 390).

390. Eglise Saint-Etienne

Cette ancienne église disparue est nommée au cours du XIe siècle au moment où Tassilus, accompagné de son épouse et de ses fils, fait don aux moines de Saint-Victor *de la terre sur laquelle est édifiée l'église de saint Etienne, vulgairement appelée Regeinna ; et c'est dans le territoire de Fontis Maurouse*. Il donne également le cimetière (CSV II, n° 1098, p. 568). Des confirmations sont données ensuite par les papes de cette *ecclēsia sancti Stephani de Reginia* en 1079, 1098, 1113 et 1135 (CSV n° 843, 697, 848 et 844). L'église n'est pas citée en 1337 dans la nomenclature des prieurés victorins. A cette date, elle est en effet dans les mains des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. C'est ce que nous apprend le Pouillé de 1274 où le *commendator* de Puimoisson possède l'église *Sancti Stephani* (p. 109).

Les indices fournis par le premier texte permettent de situer cette église dans la commune de Riez et dans le quartier appelé aujourd'hui *Mauroue*. Il est situé tout au nord de la commune limitrophe avec celle de Puimoisson. Le cadastre de 1825 et les cartes actuelles signalent un quartier dit *St-Estève*. En 1815, on découvre dans les ruines de la chapelle Saint-Estève un fragment d'autel dédié à Jupiter. Puis vers la fin du même siècle, on découvre une inscription lapidaire mais qui ne fut ni lue, ni conservée (CAG, p. 392). Le cadastre nomme *St Estève* une grande parcelle avec un bâtiment détruit (section A 2, parcelles 93 et 98). Tout le quartier de Mauroue a livré plusieurs indices d'occupation antique (CAG, p. 390-392).

Sythèse

Tous les éléments convergent pour faire remonter ces deux édifices au haut Moyen Age. On y retrouve un milieu ouvert, non défensif, des titulatures à des saints des premiers temps du christianisme. Quand elles sont citées pour la première fois, elles existent déjà et sont dans les mains de l'évêque du lieu ou d'un propriétaire laïc. Enfin, elles sont implantées sur des sites antiques, l'une peut-être même sur l'emplacement d'un temple à Jupiter.

LA ROBINE-SUR-GALABRE

La commune actuelle de la Robine résulte de la fusion de quatre communes effectuée en 1973, Ainac, Lambert, Tanaron et la Robine. Aussi, nous allons les examiner séparément.

AINAC

La commune faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne. Elle offrait une petite superficie de 519 hectares dans un environnement de montagnes abruptes, avec un habitat perché à près de 1100 mètres d'altitude. Il n'existait que deux feux en 1315 et en 1471, le terroir est déclaré inhabité. Le maximum sera atteint en 1851 avec 125 habitants. Au XIV^e siècle, en 1376, est nommée une église desservie par un *cappellanus de Hoenaco* qui s'occupe en même temps de la paroisse de Lambert (Pouillés, p. 258). Le village est alors au lieu-dit *Villevieille* comme le stipule l'affouagement de 1727, *le lieu est en un hameau appelé Villevieille et le surplus en bastiments épars* (C 18). Mais quelques années plus tard, en 1774, le chef-lieu se trouve à Ainac, plus précisément à l'Espinasse, où il y a huit maisons habitées, tandis que Villevieille n'en possède plus que sept (C 25)³³³. Il ne semble pas qu'il y ait une église paroissiale à Villevieille, l'évêque en visite en 1683 la situe à Ainac sous le titre de Notre-Dame (1 G 5). Déjà en 1376 un seul chapelain dessert les deux paroisses d'Ainac et de Lambert et la situation perdure jusqu'en 1863, année où l'église d'Ainac est interdite car en trop mauvais état (2 V 87). Elle a été restaurée récemment.

391. Le prieuré Notre-Dame de Salloé

Ce prieuré est cité en 1180 comme faisant partie des biens du chapitre de Digne (Isnard, p. 136) mais ce dernier ne sait pas où le situer, peut-être à Ainac, avec un point d'interrogation. Mme Viré, en 1992, fait de même en citant Isnard³³⁴. Il est ensuite cité par les Pouillés en 1351 avec un *capellanus de Salloye* (p. 257). La confirmation de sa localisation à Ainac est donnée par l'affouagement de 1698 : *Il y a un seigneur qui est l'évêque de Digne et qui perçoit le quart de la dîme et un prieur qui en perçoit les trois quart. Le prieur d'Aynac possède une terre dans laquelle est bastie la meyson clastralle situé au terroir d'Eynac au cartier de Sallouye dependant du prieuré, franche de taille n'ayant jamais été encadrée pour estre de l'ancien domaine de l'église et avoir été toujours possédée par les sieurs prieurs dudit lieu* (C 18). On voit que l'évêque, depuis 1180, a récupéré le quart de la dîme sur le chapitre. Cet état est confirmé par l'affouagement de 1774, *la dixme va au trois quart au sieur prieur et un quart à l'évêque* (C 25). Un coutumier de la paroisse Ainac-Lambert commencé en 1866 relate : *la commune d'Eynac formait avant la révolution un prieuré cure distinct de celui de Lambert. On n'a conservé de l'ancienne paroisse d'Eynac que l'église. Le presbytère a été démoli depuis 50 ou 60 ans et le sieur Gassend de Lambert propriétaire actuel d'une partie des biens du prieuré y a construit un petit bastidon avec colombier sur les ruines et avec une partie des matériaux de l'habitation du prieuré.*

Le nom de la commune est issu d'un nom d'homme gaulois *Ainus* avec le suffixe *-acum*, signifiant *le domaine d'Ainus*, indiquant une fondation gallo-romaine (Rostaing, p. 353). Ce gallo-romain qui a donné son nom à la commune est peut-être à mettre en rapport avec le vocable *Salloé*, *Sallac*, *Sallouye* et même *Notre Dame du Salut* en 1743 par attraction. L'origine du mot provient peut-être du latin *sal* « sel », faisant référence à une source d'eau salée située non loin d'Ainac et que le colon romain a pu exploiter.

LAMBERT

Cette ancienne commune de 520 hectares n'est guère plus favorisée que celle d'Ainac à qui elle fait face sur la rive gauche du Galabre. C'est ce que fait constater l'abbé Féraud, *la commune de Lambert n'est séparée de la précédente que par le Galabre, qui prend sa source dans son territoire et se jette dans le Bès. Le village de Lambert n'est qu'à dix minutes de celui d'Ainac : aussi ces deux communes ne forment qu'une seule et même paroisse, et n'ont aussi qu'une seule école* (p. 70). On l'a vu avec Ainac un même chapelain dessert les deux paroisses, cité en 1376, *cappellanus de Lamberto et Hoenaco*. L'église est sous le titre de saint Pierre et *la dîme revient par moitié au seigneur évêque de Digne, l'autre moitié au curé* selon le même affouagement de 1698. Il n'existe pas de chapelle rurale.

TANARON

³³³ L'état des sections du cadastre de 1813 détaille deux sections, section A, de l'Espinasse, avec 11 maisons et 1 église, section B, de Villevieille avec 10 maisons (3 P 19).

³³⁴ MM. VIRE, BSSL, Digne, p. 61.

Cette ancienne commune de 2012 hectares est située entre Lambert et Esclangon/La Javie. Dans le même contexte de terrain que les deux précédentes, son territoire n'a jamais accueilli plus de 250 habitants. Elle était formée de deux *castra* qui très vite ont fusionné. On les reconnaît quand en 1351, les Pouillés nomment un *capellanus de Tanarrono* qui perçoit 12 livres et un *capellanus de Roccarossa* qui perçoit 7,80 livres. En 1376, il n'est plus cité que le chapelain de Tanaron (p. 257-258). Le castrum de Tanaron était protégé par une tour dont les ruines dominant de 50 mètres d'altitude le village (1113 m). C'était une possession des évêques de Digne. C'est ce que confirme l'affouagement de 1698, *l'évêque est seigneur du lieu* (C 18). L'église paroissiale est sous le titre de saint Laurent et selon la visite de l'évêque en 1683 il y a le *maître autel avec un tableau représentant Jésus crucifié, la sainte Vierge et saint Laurent. Au costé de l'épître, une chapelle dédiée à Notre Dame du Rosaire avec un autel et un tableau à platte peinture représentant la sainte Vierge, saint Dominique et sainte Catherine à ses costés. Au costé de l'évangile, un autel avec un tableau représentant saint Joseph tenant le petit Jésus en ses bras* (1 G 5, f° 64-66). L'église est aujourd'hui en ruine.

392. Saint-Jean-du-Désert à Rocherousse

Rocherousse figure encore sur les cartes, au nord de la commune, sous la forme d'un nom de lieu-dit constitué d'une barre rocheuse dominant les gorges du Bès. Il n'existe pas d'habitat, seulement une chapelle ruinée dédiée à saint Jean. Elle figure en état sur Cassini. Il s'agit de l'ancienne paroisse de Rocherousse. Quand R. Collier la visite en 1971, il rencontre une ruine, *sans toiture ni vouûtes... Elle doit remonter, originellement, au XIIIe siècle* (p. 147). Des moines orthodoxes s'y sont installés et depuis ont restauré la chapelle qui porte maintenant le titre de *Saint-Jean-du-Désert*.

393. La chapelle de Combasse

Le cadastre napoléonien de 1829 signale deux hameaux de la *Basse* et la *Haute Combasse*. Ils sont situés à l'ouest de la commune à près de 1300 mètres d'altitude. Il n'en subsiste aujourd'hui que des ruines. D'après le cadastre ils regroupaient une dizaine de maisons. A cause de l'éloignement de l'église paroissiale, une chapelle succursale y a été construite. C'est ce que constate l'évêque en 1683, *il y a une chapelle au hameau de Combasse bastie par les habitants*. Elle n'est plus citée par la suite et on ne connaît pas son titulaire, peut-être saint Jean car un quartier porte ce nom dans le quartier de Combasse.

394. La chapelle de Pudayen

Cette chapelle rurale est citée lors des visites du XIXe siècle, en 1857 (2 V 88). L'abbé Féraud n'en parle pas, seulement pour dire que *le seul hameau de cette commune s'appelle Pudayen* (p. 93). Achard cite seulement *une annexe ou Succursale sous le titre de S. André*, sans préciser où elle se trouve ni quel est son titulaire. Par contre le cadastre napoléonien cité un lieu-dit *Ste Anne* à côté du hameau. Pour l'instant, il n'est pas possible de trancher.

LA ROBINE

La commune est située au sud des trois précédentes dans le même contexte de terrain, aux abords du Galabre. D'une superficie de 1195 hectares, le terroir n'offre qu'une terre stérile d'où la commune tire son nom. La population n'a jamais dépassé les 190 habitants, il n'en subsiste que 48 en 1962. Ce n'est qu'en 1180 qu'apparaissent deux églises appartenant au chapitre de Digne, mais l'évêque conserve des droits sur l'une d'entre elle (Isnard, p. 136). Le chapitre a des possessions également à Rochebrune. L'église paroissiale de la Robine est sous le titre de saint Pons avec comme patron saint Vincent et est établie en un endroit isolé, entourée du cimetière. Elle dépend du chapitre et est desservie par un *capellanus de Robina* en 1351 et 1376 (Pouillés, p. 257 et 258). Quand l'évêque vient la visiter le 12 septembre 1683, il est dit que *Paul de Bollogne, chanoine du chapitre, est prébendé audit lieu* et qu'au clocher il y a deux cloches (1 G 5). Elle va rester paroissiale jusqu'au XIXe siècle, moment où une nouvelle église la remplace entre les hameaux du Forest et des Amandiers, dédiée à saint Vincent. Dès lors, la première paroisse devient une simple chapelle rurale et en 1899 *l'ancienne église paroissiale à 1 km du village est à peu près abandonnée* (2 V 73, n° 272). Elle a été restaurée en 2000.

395. Saint-Vincent-le-Vieux ou de Garbesia

C'est une église qui est citée en 1180 comme appartenant au chapitre au même titre que celle de Saint-Pons de la Robine. Elle est sous le titre de *Saint-Vincent de Garbesia* (Isnard, p. 136). Elle réapparaît en 1351 desservie par un *cappellanus de S. Vincentii Veteriis* qui perçoit 8 livres 10 sous (Pouillés, p. 257). Elle n'est plus citée par la suite. Isnard avoue qu'il ne reste aucune trace du toponyme *Garbesia* et M.-M. Viré la situe *en face de la Robine*. Seule la carte de Cassini signale une chapelle ruinée sous le titre de *St Vincent*. L'emplacement, sur la rive gauche du Galabre correspond au lieu-dit *St-Pierre* actuellement. L'abbé Féraud rapporte *qu'une tradition glorieuse pour la Robine porte que cette vallée a été évangélisée et desservie, pendant plusieurs années, par saint Vincent, apôtre et second évêque de Digne* (p. 65)³³⁵. La rive gauche du Galabre comprend de nombreux lieux-dits dédiés à saint Vincent, un sommet, un vallon, un ravin et même *le Serre du clastre*. La sujétion de l'abbé Féraud pourrait accréditer la tradition d'un ermitage créé au IVe siècle par saint Vincent avant qu'il ne devienne évêque de Digne. Le qualificatif de *Saint-Vincent-le-Vieux* attribué en 1351 à l'église conforte cette hypothèse.

396. L'église de Rochebrune

Ce petit fief fut uni très tôt à la Robine. Il est cité en 1180 lors de la confirmation des biens du chapitre par le pape Alexandre III, où le chapitre y possède des biens. Mais ce dernier jouit également des revenus de la cure et de l'église, puisqu'en 1351 la prébende se monte à 17 livres et le *cappellanus de Rocabruna* perçoit 17 livres et 10 sous (Pouillés, p. 255 et 257). Isnard fait remarquer que les droits du chapitre sur Rochebrune étaient de nature seigneuriale. D'ailleurs, le chapitre prête hommage pour Rochebrune en 1309 (p. 309-310). Rochebrune est indiqué par Cassini et les cartes modernes et peut être placé à l'endroit où le Galabre rejoint le Bès, rive droite du Galabre entre Rosabeau et Beau Villard, où est indiquée une chapelle ruinée non loin de la rivière. Si l'église de Rochebrune est bien attestée en 1351 avec un chapelain la desservant, on ne connaît pas son titulaire. Mgr Le Tellier, lors de sa visite de 1683, n'en parle pas et aucun document ne vient confirmer son existence par la suite.

Synthèse

Les quatre anciennes communes offrent à peu près les mêmes situations. C'est d'abord l'emprise de l'évêché de Digne et du chapitre non seulement sur les paroisses, mais également parfois en tant que seigneur du lieu. On remarque ensuite l'implantation des premières paroisses avec des églises en plein champ et isolées, comme Notre-Dame de Salloé, Saint-Vincent de Garbesia, Saint-Pons de la Robine, Saint-Jean-du-Désert à Rocherousse. Enfin, l'enchâtellement est peu marqué, l'habitat restant dispersé en petits hameaux et fermes, ce qui n'a pas entraîné un regroupement des populations. Il faut avouer que les conditions de vie difficiles n'ont pas favorisé l'expansion du peuplement avec un centre communautaire important.

³³⁵ En fait saint Vincent est reconnu comme ayant été le premier évêque de Digne. Atlas indique l'année 374 et en note *alias de Corbario*. Peut-on rapprocher *Corbario* et *Garbesia* ?

LA ROCHEGIRON

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Banon. La commune, de 3011 hectares, s'étire sur les pentes sud de la montagne de Lure au nord de la commune de Banon. Les principaux habitats sont situés au sud du territoire à l'altitude moyenne de 800-900 mètres, alors que l'extrémité nord parvient au sommet de la montagne qui est franchit par le *Col de la Roche* (1314 m). Malgré son étendue la commune n'a jamais dépassé les 325 habitants (1851).

397. L'église Saint-Jean à Vière

Le nom de La Rochegiron apparaît avec l'église quand celle-ci est citée en 1274, *ecclesia de Rochagiron* (Pouillés, p. 116). Le GCN, au XIVe siècle, la fait dépendre du monastère de Ganagobie avec un *prior de Rocha Gironis* (GCN I, Inst. col. 472). Elle était sous le titre de saint Jean et située au lieu-dit nommé aujourd'hui *Vière*, village formé lors de l'enchâtellement. Une visite pastorale du 18 juin 1859 la cite comme chapelle rurale et comme étant *l'église anciennement paroissiale de l'ancien village, nous n'avons pu la visiter, la toiture exigerait des réparations urgentes*. Encore citée en 1863 et 1866, elle est déclarée *interdite* en 1871 (2 V 86). R. Collier décrit ainsi ce qui subsiste de cette église : *son état de ruine provient surtout de ce que l'on y a puisé des pierres pour le cimetière attenant. Il subsiste principalement le chœur à chevet plat, avec un arc triomphal à double rouleau, à impostes à méplat et quart-de-rond et le clocher-tour, en moellon avec chainages d'angle, portant la date de 1559. Le chœur, en assez joli appareil, indique la fin du XIIIe siècle* (p. 143-144).

398. Eglise du Saint-Nom de Jésus

Cette église est située près du hameau du Jonquet et on fait remonter sa construction au XVIIIe siècle. C'est ce que fait constater R. Collier : *l'église ayant pour patron saint Pancrace et pour titulaire le Saint Nom de Jésus, porte diverses dates : 1890 (porte d'entrée), 1884 (clocher-tour collé contre l'abside), 1717 (pierre d'angle à l'extérieur). Cette église possède une nef de deux travées à lourdes voûtes d'arêtes, et portant sur d'épais massifs formant pilastres. Le chœur est une grande travée carrée à voûte d'arêtes et dont la partie antérieure s'incurve en abside, peut-être vestige d'une église précédente* (p. 222-223). L'inventaire du 12 mars 1906 apporte d'autres précisions : *l'église située au lieu-dit « la chapelle » provient de l'ancienne chapelle construite en 1717 qui a formé la nef. Le clocher et le chœur ont été construits par la commune et sont d'origine beaucoup plus récente* (1 V 67). D'après ces données, il apparaît que cette église a été construite sur une chapelle portant la date de 1717, mais R. Collier pense qu'elle peut avoir été élevée sur une autre plus ancienne. Son orientation à 45° n'incite pas à la dater de la période romane. C'est près d'elle qu'est situé le cimetière de la paroisse après l'abandon de celui de l'église de Vière.

399. Eglise Saint-Pancrace

C'est la deuxième église de la paroisse et est située dans le village. Elle est dédiée à saint Pancrace. Féraud ajoute qu'elle porte le millésime de 1517. Nos renseignements s'arrêtent là.

400. Chapelle Saint-Pancrace

Le patron attesté de la paroisse est saint Pancrace. Or, il existe tout au sud de la commune un hameau appelé *St-Pancrace*. Si le cadastre napoléonien de 1839 et les cartes modernes ne signalent aucun édifice, par contre la carte de Cassini indique une chapelle en état dans le hameau du même nom. Le fait que ce saint soit le patron de la paroisse indique son antériorité sur les autres. Il se pourrait qu'il soit le saint le premier vénéré. C'est un cas « classique » de garder comme protecteur le titulaire de la première paroisse.

LA ROCHETTE

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Entrevaux. La commune de 1880 hectares est située au sud d'Entrevaux et de Puget-Théniers, en limite avec le département des Alpes-Maritimes. L'habitat est établi en petits hameaux et fermes compris entre 800 et 1000 mètres d'altitude. La population a atteint son maximum en 1851 avec 427 habitants et en comptait 170 en 1472 après la grande peste, ce qui laisse supposer qu'au XIIIe elle devait être abondante (Atlas, p. 192). Le castrum de *Las Roquetas* est cité au début du XIIIe siècle (Bouche, p. 282). En 1351, sont cités un *prior* et un *vicarius de Rochetis*, puis en 1376 *l'ecclisia de Rocheta* (Pouillés, p. 263-264). Cette dernière, selon Féraud, *a pour titulaire ND-des-Parans et pour patron saint Saturnin. Cette dernière fête se célèbre le lundi de la Pentecôte ; on fait ce jour-là une procession à une chapelle rurale au bruit de l'artillerie du pays* (p. 311). Une chapelle Saint-Joseph est signalée au XIXe siècle, située dans le village, près du presbytère, où le curé dit la messe tous les jours selon l'enquête de 1899 (2 V 73, n° 275).

401. Le prieuré Saint-Saturnin

C'est un prieuré dépendant de l'abbaye de Lérins. Il est recensé avec celui de Saint-Martin à la *Roquette-Chanant* dans l'introduction du tome 2 du cartulaire de Lérins qui ajoute que, *en 1346, le prieuré comptait 19 emphytéotes et dont les biens furent cédés, en 1715, à l'archidiacre de Glandèves* (CL 2, p. CL). La donation semble avoir été faite au cours du XIIe siècle quand Isnard, dit Aygulfe, donne à l'abbaye toutes les propriétés qu'il possède à la Roquette, tant au château que dans la ville (CL, n° CVI, p. 97-98 et Série H, ADAM, n° 462, p. 91). Le prieuré restera dans les mains de l'abbaye jusqu'au 21 octobre 1715 où celle-ci cède *tous les droits que le monastère est en coutume de prendre dans les prieurés de Saint-Saornin et Saint-Martin, situés audict territoire de la Rochette, consistant en droit de dixme, sens, domaines, terres et autres*, en faveur de l'archidiacre de Glandèves (CL 2, XL, p. 78). Ce dernier devra verser en contrepartie à l'abbaye 36 livres de rente perpétuelle annuelle. Lors de l'estimation des biens nationaux du 18 mars 1791 sont recensés, *une cabane, petit bâtiment joint ensemble à la chapelle, quartier de St-Saturnin. Un domaine composé de terres labours ayant au milieu une vieille chapelle démolie et abandonnée, possession de l'archidiacre de Glandèves, vendue le 4 avril 1791 à Jean-Baptiste Joseph Laurens de Bagny, de la Rochette pour 9500 livres* (1 Q 5).

En 1846, la chapelle est en bon état, en 1858 et le 25 juillet 1870 elle a besoin d'être réparée, puis le 12 octobre de la même année, elle a été *restaurée à demi* (2 V 87). Ensuite, elle est *passablement entretenue* en 1891 et en 1919 *il est nécessaire de faire des réparations à la chapelle St-Saturnin* (2 V 93 et 95). Quand Pierre Bodard la décrit en 1979, *elle se dresse en bordure du chemin antique qui relie le Col de St-Raphaël au Col du Trébuchet. Elle est située en milieu désertique ; non entretenue, elle est en voie de dégradation définitive. Elle est moyenâgeuse ainsi qu'en témoignent son architecture et l'appareillage de la façade. Aux environs immédiats, on recueille en grand nombre des fragments de tegulae. Comme la chapelle se dresse au sommet d'une toute petite éminence en bordure du grand chemin, il est permis d'en déduire qu'elle a pu succéder à un monument beaucoup plus ancien (tombes, fanum...)*³³⁶. R. Collier complète la description : *les murs du choeur de cette chapelle isolée, à chevet plat, à moulure formée par un méplat et un chanfrein, peuvent remonter à la fin du XIIe siècle. Un pèlerinage vivace aboutissait ici, chaque année, il n'y a pas encore deux décades* (p. 144). Il est mentionné par Féraud, *procession à une chapelle rurale au bruit de l'artillerie du pays*, comme relaté plus haut. La chapelle a été restaurée en 1999.

402. Prieuré Saint-Martin

Il est cité en même temps que le précédent et les textes font parfois douter de son existence réelle, car assimilé à celui de Saint-Saturnin. On a parfois le prieuré Saint-Martin et de Saint-Saturnin ou les prieurés de ... En tout cas les Pouillés de 1351, citent, non seulement le *vicarius de Rochetis*, mais également *l'ecclisia Sancti Martini de Rochetis*. Jusqu'à la cession de 1715 à l'archidiacre de Glandèves, les deux prieurés sont toujours cités ensemble comme en témoigne la série H des ADAM (n° 462 à 472, p. 91-92). Les dates s'échelonnent du XIIe siècle à 1715. Saint-Saturnin étant le patron de la paroisse, sa chapelle a continué d'être plus ou moins entretenue à cause du pèlerinage annuel pratiqué par les habitants. Par contre Saint-Martin semble avoir été complètement abandonné puisque Cassini et les cartes modernes ne livrent aucun renseignement sur un éventuel toponyme. Seul le cadastre de 1818, en section D 2 livre un nom de quartier portant le nom de Saint-Martin ainsi qu'un bâtiment nommé pareillement (parcelle 356). Il faut le situer au SE du village entre celui-ci et *Préforans*.

³³⁶ BODARD Pierre, « Le haut pays niçois sous l'Empire Romain et le Haut Moyen Age », *Mém. IPAAM*, T. XXI, 1979, p. 43.

Inventaire des biens des prieurés de la Rochette

Le tome 2 du cartulaire de Lérins offre un texte riche en renseignements. Il s'agit d'un inventaire de tous les biens, fonds, terres, possessions, maisons et domaine dépendant des prieurés Notre-Dame de Puget-Théniers et de la Roquette-Chanant du 20 octobre 1378. Nous ne présenterons ici que ce qui concerne la Rochette (CL 2, n° XXXV, p. 68 à 76).

Sont énumérés 12 personnes de la Rochette tenant en emphytéose des biens appartenant à l'abbaye de Lérins et dépendant de ses deux prieurés de Saint-Martin et de Saint-Saturnin. Il s'agit de Raymundus Boneti, Johannes Blancardi, Bertonus Compagnoni, Asalaxia fille de feu Petri Rostagni, Guillelmus Bomparis, Guillelmus Guilhecha, Anthonius Blancardi, Vincencius Massoni, Rostagnus Blancardi, Petrus Laugerii, Beatrix fille de feu Petri Ruffii et Saturninus Julha. Elles exploitent 52 terres labourables, 5 près, 4 jardins, 2 condamines, 1 genestière.

Tous ces emphytéotes doivent verser au prieur, le jour de la Saint-Michel, une redevance en nature consistant en *anona* (blé annone, froment), *civate* (avoine), une *galline* (poule) et *descoblada porcii* (hanches du porc). Le blé et l'avoine sont comptés en émine, sétier ou en quartier.

La plupart des propriétés sont cités dans un quartier ou lieu-dit. On relève, ayant gardé l'orthographe du texte original : Saint-Martin et l'église, Champ Lonc, Prat Lonc, Pra Redon, Champ de Marin, Colla, Ubac, Clusetas à Saint-Martin, Al Mulsonchas près du Vallon, Mons, Clot, Champ Girat, Champ Delgues, Bon Vilar, Sous l'Eglise de Saint Martin, Toeto, Vulnaya près du Vallon, la Colla de Cadenet, Serre de Bresins, Lonias Sancti Martini, Colonbiar près de la voie publique, Avenas, Ubac Sancti Saturnini, Puay Robaut, Colla Davenas, Champ de Mary, Al Clot de Ferant, Serre de Sant Martin, al Font de Servais, Sol Gentil, Meolans, En Champ Parlant, Valon de Monniar près du Vallon et de la voie publique, En le Clot dau Hugo, En lo Fort Gentil, Saint Saturnin près du four et près de la terre du seigneur prieur, Al Champ del Gues, En lo Mont, Rocha Orbiara près de la voie publique, Al Rochas près de la vigne dudit Saturnin et près de la voie publique.

403. Chapelle d'Avenos

Avenos est un hameau situé à l'ouest de la commune, à 1090 mètres d'altitude, sur la voie publique, *via publica* citée en 1378, non loin du Col du Trébuchet. A cette date il est sous la forme *Avenas* et *Colla Davenas* ; on retrouve ce dernier terme déjà en 1043, *de colle Avena* comme confront dans la charte de Saint-Cassien (CSV II, n° 781, p. 129). *La Colle* figure encore sur les cartes actuelles. Une chapelle dite *domestique* est citée le 21 juin 1858 étant *livrée au public et propre*. Elle est encore mentionnée en 1884, puis n'est plus citée par la suite, sauf en 1899 où elle appartient à un particulier. Elle apparaît avec le cadastre de 1818, signalée par une croix à Avenos (Section A 2, parcelle 384), mais ne figure pas sur Cassini. Le claveau central du portail indique la date de 1815. Vu l'éloignement de la paroisse, il doit s'agir d'une petite chapelle succursale à l'usage des habitants du quartier. On ne connaît pas sa titulature. Elle figure sur les cartes actuelles.

Synthèse

On reconnaît l'empreinte durable imposée par l'abbaye de Lérins pour faire fructifier ses domaines, mais également pour desservir spirituellement la communauté de la Rochette avec l'église paroissiale et ses deux prieurés. Ces derniers sont, semble-t-il pour l'un d'eux, antérieurs à l'arrivée des moines. Saint-Saturnin, posté sur une voie publique et sur un site antique, a pu poursuivre le rôle de relais pour les voyageurs. Saint-Martin, dans un terroir plus riche que celui de Saint-Saturnin, a dû attirer très tôt les colons et les défricheurs, mais les traces sont trop minces pour aller plus avant.

ROUGON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Castellane. Cette grande commune de montagne, 3583 hectares, s'étend de chaque côté du *Grand Canyon* du Verdon et en limite avec le département du Var au sud. Elle apparaît très tôt dans l'histoire puisqu'est citée en 814 la *Villa Rovagonis*, l'un des treize domaines appartenant à l'abbaye de Saint-Victor recensé par le polyptique de Vadalde (CSV II, L, p. 651). Cette *villa* est composée de 9 colonges que l'on a pu situer dans la commune proche de la Palud et à Rougon même, dont *Bagella* et *Corcione*³³⁷. L'histoire reprend au XI^e siècle, après l'interruption des guerres et des dévastations du Xe siècle. C'est d'abord l'apparition en 1056 du *castellum Rouagonus* lors d'une donation faite à Saint-Victor (CSV I, n° 622, p. 619). Puis en mars 1096, l'évêque de Riez donne le quart des dîmes du *castro Rogone* à l'abbaye de Montmajour (GCN, I, Inst. XI, p. 371-372). Cette possession de l'évêque est confirmée deux ans plus tard, le 5 mars 1098, par l'énumération des églises dépendant de l'évêque de Riez, dont l'*ecclesia sancte Marie de Rugua* (CSV II, n° 697, p. 39). C'est à cette date qu'apparaît le qualificatif de l'église paroissiale qu'elle va garder jusqu'à nos jours, *Notre-Dame de la Roche*. En 1351, la prébende revient à l'évêque qui perçoit 1 livre et 16 sous, tandis que le *vicarius de Roagono* reçoit 2 livres (Pouillés, p. 110). A l'époque d'Achard, c'est un chanoine de Riez qui perçoit la dîme. Il ajoute que saint Christophe est le patron de Rougon, dont la fête se célèbre avec pompe le 25 juillet. On y fait aussi la fête de saint Romain, second titulaire (II, p. 316-317). Bartel confirme la titulature et le chapitre de Riez : *église sous le titre de la B. Marie de Roca et de saint Romain, au chapitre de Riez* (p. 61). Et le Pouillé de 1730 ajoute une précision sur la titulature : *prieuré sous le titre de l'Assomption de Notre-Dame* (5 G 4).

Le 9 juin 1732, l'abbaye de Lérins achète en totalité la seigneurie de Rougon alors aux mains du sieur Tardivy, seigneur de Caille, Séranon et Rougon. Le prix de vente est fixé à 46 000 livres, en louis d'or et d'argent. L'achat consiste en *la terre et seigneurie de Rougon, en la haute, moyenne et basse, mère et impère juridiction, au chasteau seigneurial qui est par teste du village, en une maison séparée et pourtant dans l'enclos du même lieu, en une grange attenante au village, en une pension féodale, en un moulin à bled banal, ..., en la bastide dite de Faucon et celle dite de Tieze, la ferrage au-dessus du village et pred joignant, le bâtiment des Sales, le pred dit du Four, le pred dit de la Clastre* (CL 2, n° CIV, p. 169-171). Plusieurs pièces font état des arrentements, procès, ventes, relatifs à cette seigneurie jusqu'à la Révolution (Série H des ADAM, n° 889 à 898, p. 147-148).

404. Chapelle Saint-Christophe sur un site antique

Cette chapelle est à quelques pas du village avec le cimetière. R. Collier la décrit ainsi : *la jolie chapelle de Saint-Christophe, avec son proche, sa nef de trois travées voûtées d'arêtes, ses doubleaux et pilastres à impostes, enfin son choeur à chevet plat voûté d'un berceau brisé. Fin XVII^e ou début XVIII^e siècle* (p. 224). Comme on l'a vu plus haut Christophe est le premier patron de la paroisse et sa fête se célèbre *avec pompe le 25 juillet*. Il est fort probable qu'elle soit la première paroisse, celle ayant précédé l'église du castrum. Sur son emplacement a été détectée une villa romaine. C'est à cet endroit que passait une voie présumée antique reliant Riez à Castellane et la titulature à saint Christophe correspond bien à un site protecteur sur une voie de passage (CAG, p. 397).

405. Saint-Maxime ou Saint-Maymes

Ce sont dans les chartes concernant Trigance qu'est mentionné en 1056 le don fait à Saint-Victor par Arbaldus de l'église de Saint-Maxime située dans le comté de Riez, dans le territoire de la *ville* ou *castellum* de *Rovagonus* (CSV I, n° 622, p. 619). On retrouve ce saint Maxime transformé comme bien souvent en saint Maymes tout au sud de la commune, en limite extrême avec celle de Trigance. Un *capellanus Sancti Maximi* est cité en 1274 en même temps que le prieur de Rougon et il n'est tenu à aucune redevance envers l'évêché de Riez (Pouillés, p. 108). En effet à cette date le domaine de Saint-Maxime était dans les mains des Templiers. L'Ordre dissous, ce sont les Hospitaliers qui les remplacent. La chapelle et les bâtiments du prieuré servent aujourd'hui de ferme et de bergerie. Des fragments de tegulae traînent aux alentours³³⁸.

Synthèse

³³⁷ J. CRU, p. 23-25.

³³⁸ Collier, « Les Templiers en Haute Provence », *BSSL, Digne*, T. XXXVI, 1960, p. 195. J. Cru, p. 76-78 fournit des renseignements plus précis et donne même un plan de la *maison-forte* avec la chapelle munie d'une abside en hémicycle. On retrouve ce plan avec le cadastre de 1835, section C 3, parcelle 585.

L'église Sainte-Maxime semble bien relever d'une fondation pré castrale car citée comme existant déjà en 1056. Elle est aux mains d'un laïc qui la donne ou plutôt la restitue (*redditio*) aux moines. Elle faisait peut-être partie des biens de Saint-Victor à l'époque carolingienne. Sur un site vitalisé depuis l'Antiquité, elle reprend vie après l'épisode des guerres du Xe siècle. Saint-Christophe semble dans le même cas, même si elle ne fait pas l'objet de citation, mais plusieurs indices confortent cette hypothèse.

ROUMOULES

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Riez. La commune côtoie à l'ouest celle de Riez et s'étend sur 2604 hectares dans un paysage de coteaux et de collines irrigués par le Colostre. *Romulas* apparaît vers 1020 quand un prêtre du nom d'Etienne du castrum de Montagnac, donne à Saint-Victor, dans le territoire du castrum appelé *Romulas*, une modifiée de terre culte dans le lieu appelé *Sibilliana* (CSV I, n° 614, p. 609). On retrouve le dernier terme sous le vocable *Sabeyanne* en section C du cadastre de 1835, alors qu'il n'apparaît plus sur les cartes modernes. Jusqu'au XVe siècle, le territoire est partagé entre deux communautés, Roumoules et Saint-Martin d'Alignosc. D'après l'abbé Féraud, le village de Saint-Martin avait été détruit par un incendie et a pris alors le nom de *Saint-Martin-le Rimé*, aujourd'hui *Saint-Martin-le-Rimat* (p. 146).

406. Les prieurés léryniens de Saint-Pierre de Roumoules et de Saint-Martin d'Alignosc ou de Rimat

Les deux communautés échoient à l'abbaye de Lérins dès le XIe siècle. Le 27 septembre 1081 un certain Isnard et ses fils donnent à l'abbaye *de nos propriétés qui sont dans le pagus de Riez, dans le territoire de Romulas, deux églises, une en l'honneur de saint Pierre et l'autre en l'honneur de saint Martin, avec la terre qui les entoure* (CCXXIII, p. 226-228). Cette terre qui est près de l'église Saint-Martin est appelée par le cartulaire *Silva*, nom qui va servir à dénommer l'église en 1113. Peu de temps après plusieurs personnages font don de terres, vignes, jardin et champ (CCXXIV, p. 228-229). De nouveaux dons sont accordés à Lérins en 1096, en particulier un manse (CCXXV, p. 229-230). La possession de ces deux églises par l'abbaye est confirmée par l'évêque de Riez en 1113, *ecclesias sanctum Petrum de Romulis et sanctum Martinum de Silva* (CCXIV, p. 218). La situation se complique quand on apprend en 1259, lors de la confirmation par le pape Alexandre IV, qu'il existe trois églises, *in diocesi Regensi, ecclesias Sancti Petri, Sancti Martini, Sanctae Mariae de Romulis* (CL 2, n° IV, p. 6).

Par la suite, il n'est plus cité que les deux premières. Les Pouillés du diocèse de Riez nomment en 1274 le *prior de Romolis* et le *vicarius Sancti Martini de Alignosco*. Même situation en 1351 avec le *prior de Romolis* et l'*ecclesia Sancti Martini de Alinhosco* (p. 106 et 111). Le GCN dénombre deux prieurs, *prior de Romolis* et *prior Sancti Martini de Alignosco* (GCN I, Inst. XXV, col. 385). L'abbé Féraud relate que le prieuré de Saint-Martin fut uni à celui de Roumoules (Souvenirs Religieux, p. 43-45). D'après Abbayes et Prieurés ce dernier fut uni à la mense épiscopale à la fin du XVIIe siècle (p. 61). Cela semble vraisemblable puisque les pièces concernant ce prieuré s'arrêtent à la date de 1699 (Série H des ADAM, n° 863 à 872, p. 144-145). L'église Saint-Martin semble avoir disparu assez rapidement, sans doute à la fin du XVe siècle, moment où sa communauté est rattachée à celle de Roumoules. Celle du chef-lieu paraît avoir subi des dégâts importants puisque R. Collier date quelques éléments de *l'époque gothique, du XVIe siècle*, le restant pouvant *remonter sans doute au XVIIe siècle* (p.176 et 231). Ce qui voudrait dire qu'elle a été entièrement reconstruite.

Synthèse

Deux églises sont citées en 1081, déjà existantes, aux mains l'un laïc qui les donne à l'abbaye de Lérins avec de nombreuses terres. C'est encore l'illustration de la spoliation des biens d'église durant la période du Xe siècle qui se manifeste ici. On peut raisonnablement faire remonter ces deux édifices à la période du haut Moyen Age.

SAINT-ANDRE-LES-ALPES

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune s'étend sur la rive droite du Verdon au nord de Castellane sur 4746 hectares. Elle regroupe plusieurs anciennes communautés et communes, C'est d'abord la réunion de la communauté de Troins à la fin du XVIIIe siècle, puis le rattachement de Méouilles en 1857, enfin de la commune de Courchons en 1966.

COURCHONS

Cette ancienne commune était située au sud de Saint-André sur la rive droite du Verdon dans un milieu montagneux, les principaux hameaux s'étagant entre 1200 et 1300 mètres d'altitude. Comme le relate l'abbé Féraud *le site de ce lieu le rend très-froid en hiver*. Les 1125 hectares du territoire n'ont jamais pu accueillir plus de 200 habitants. Il n'en restait que 7 en 1962. Le *castrum de Corchono* est cité en 1226 lors de l'hommage prêté par Boniface de Castellane à R. Bérenger (Bouche I, p. 915). En 1315, la population atteint 125 habitants pour se réduire à 20 en 1471 (Atlas, p. 174). Le peu de population n'a pas incité l'autorité ecclésiastique à y fonder une paroisse, car aucune église n'est citée entre 1278 et 1376. L'enquête de 1278 est formelle : *il n'y a aucun prêtre dans ledit castrum ni aucune personne religieuse. Il n'y a pas de biens ecclésiastiques* (n° 854, p. 432). L'augmentation de la population au XVIIe et XVIIIe siècle, 189 habitants en 1765, a favorisé la création d'une église paroissiale. Elle dépend de la paroisse de Moriez et l'évêque la visite en 1697 (2 G 17, f° 131). Achard nous fait connaître ses titulaires, *les patrons de l'église sont S. Jacques et S. Philippe, Ste Magdeleine, S. Jacques et S. Christophe et un prêtre exerce les fonctions curiales* (I, p. 486). R. Collier contredit l'abbé Féraud quand ce dernier date l'église de 1699. Il estime qu'il faut lire 1609 (p. 210-211). Cela semble très vraisemblable car l'évêque de Senez la visite en 1697. Elle est aujourd'hui à l'état de ruine, il ne subsiste que la façade et les murs latéraux, il n'existe plus de couverture. Il n'y a jamais eu de chapelle rurale sur le territoire.

TROINS

La situation de Troins est semblable à celle de Courchons, étant perché au nord de Saint-André, dans le même milieu montagneux. L'Issole le traverse du nord au sud pour rejoindre le Verdon. C'est au hameau du *Seuil* et dans quelques rares bastides qu'il faut reconnaître l'habitat. Le cadastre de 1835 ne recense qu'un hameau, celui du *Seuil*, comprenant une dizaine de maisons et une église (section B 5, parcelle 15). En 1315, il existait 29 feux, soit 150 habitants, en 1471 le territoire est reconnu *inhabité*. Il va se repeupler lentement pour atteindre les 45 habitants à la fin du XVIIIe siècle, moment où la commune est rattachée à celle de Saint-André. Il ne subsiste actuellement que quelques murs de l'église paroissiale dédiée à saint Michel. Elle est recensée lors de l'enquête de 1278 : *l'église paroissiale, dont le prieur est appelé de son prénom Guillaume, est à la collation du seigneur évêque de Senez* (p. 435, n° 864). Puis vers 1300 et 1386, *ecclesia de Troynis, ecclesia de Troinis* (Pouillés, p. 290 et 293).

407. Les deux tours et la chapelle Saint-Jean

Le *castrum de Troins* est cité en 1237 avec celui de *Mura* (RACP, n° 277, p. 364). La même enquête de 1278 indique également que *l'hospitalier dudit lieu a donné une sétérée de terre de R. Fulcone de Troyns, terre qui est près de l'église Saint-Jean, c'était du temps où le seigneur Boniface tenait la terre de Castellane*. Cet hospitalier pourrait être d'un ordre de chevalerie, templier ou hospitalier, plutôt hospitalier car l'église est dédiée à saint Jean, les Templiers préférant saint Michel. La carte de Cassini signale à *Troyns* deux édifices, l'un nommé *la Tour*, l'autre *la Tour des Templiers Rne*. On retrouve les deux tours dans la section B 6 du cadastre de 1835. L'une est rectangulaire (parcelle n° 7), l'autre est de forme carrée et accompagnée d'une *chapelle en ruine* (parcelles 12 et 13). Cette dernière présente une abside en hémicycle orientée vers l'est et semble en état. Il pourrait s'agir de l'église Saint-Jean citée en 1278. Sur la présence d'un ordre chevaleresque à Troins il n'existe que la mention de Cassini. R. Collier cite la *tour romane de Troins* faisant partie d'un système fortifié de la vallée du Verdon entre Beauvezer et Saint-André (p. 311). Les deux tours sont signalées en ruine sur les cartes actuelles, mais la chapelle n'y figure plus. Elles sont situées à 1500 mètres au sud du hameau abandonné du *Seuil* et sont distantes l'une de l'autre d'à peine 200 mètres.

L'abbé Féraud en 1844 fournit une description de ces deux tours : *on trouve, sur un mamelon qui domine la vallée d'Isole, une tour assez curieuse. C'est un bâtiment carré en forme de clocher, construit, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, avec des pierres aussi carrées et dont la taille est seulement ébauchée. Ces pierres sont liées par un ciment si solide que le bâtiment s'est assez bien conservé. Cette tour communiquait avec une chapelle dont le sanctuaire existe encore. Sur un autre mamelon, on aperçoit les ruines d'une autre tour* (p. 268-269). Pour J.-

C. Poteur le donjon carré de Troins a été construit entre 1173 et 1218. C'est la période durant laquelle le comte de Provence soumet les seigneurs rebelles, en particulier ceux de la région de Castellane, qu'il fait construire ou conquiert des châteaux qu'il confie aux Templiers ou aux Hospitaliers³³⁹. Le donjon mesure extérieurement 6,30 x 6,30 m avec des murs de 1,80 m d'épaisseur et offre une surface intérieure de 5,50 m²³⁴⁰. Le fait qu'il existe deux forteresses à quelques 200 mètres de distance peut faire penser que l'une a été construite pour faire le siège de l'autre.

MEOUILLES

Rattachée en 1837, l'ancienne commune s'étendait sur la rive gauche du Verdon à une altitude comprise entre 800 et 1000 mètres. Le nom apparaît sous la forme de *Medulla* lors de l'enquête de 1278 où *l'église paroissiale dudit castrum dont le prieur est seigneur A. Bonifilius est à la collation du seigneur évêque de Senez. Gaufridus Balbus et dame Dulcia sont les seigneurs dudit castrum* (n° 828, p. 428). Elle est encore citée par les Pouillés vers 1300 et 1376, *ecclesia de Medulla, ecclesia de Medulha* (p. 290 et 292). Quand l'évêque la visite le 25 mai 1697, ce sont *les chanoines de Senez qui sont prébandés audit lieu* (2 G 17, f° 77). L'église est sous le titre de saint Martin. Après avoir été une annexe de la paroisse de Saint-André, elle redevient paroisse au cours du XIXe siècle, mais aujourd'hui n'est plus qu'une simple chapelle en cours de restauration dont il subsiste quelques éléments de structure romane (Atlas, p. 194).

SAINT-ANDRE

Contrairement aux autres communautés le village n'est pas installé en pleine montagne, mais dans une petite plaine, aux abords du Verdon, à l'altitude moyenne de 900 mètres. Il fut peu touché par la crise du XVe siècle, car de 150 habitants en 1315, il ne subsistait encore 100 en 1471. Par la suite, la population atteint presque les 1000 habitants en 1851, chiffre équivalent de nos jours (Atlas, p.194). Saint-André est cité en même temps que Méouilles en 1278 et est desservi par le même prieur : *l'église paroissiale dudit castrum dont le prieur est seigneur A. Bonifilius est à la collation du seigneur évêque de Senez. Seigneur G. de Signa et seigneur Bt. de Rochavaria sont les seigneurs dudit castrum* (n° 860, p. 424). Cette église accompagnée du cimetière va être démolie lors de la construction d'une nouvelle sur un autre emplacement en 1849 (Collier, p. 373-374). Les visites pastorales du XIXe siècle signalent deux chapelles rurales³⁴¹.

408. Chapelle Saint-Jean-du-Désert

C'est sous cette appellation qu'est citée cette chapelle à partir de 1858. Elle est *dans un état convenable* et en 1894 on signale qu'on y a fait des réparations. L'enquête sur les lieux de culte fait remarquer que *la chapelle de S. Jean Baptiste, date de 40 ans environ, sans autorisation légale. Le curé y dit la messe le jour de S. Jean et quelquefois pendant l'année à la demande des habitants* (2 V 73, n° 9). Cette datation semble vraisemblable car la chapelle n'apparaît pas sur la carte de Cassini ni, semble-t-il, sur le cadastre de 1838. Elle est située dans un site isolé, un désert, près de la route qui monte au nord sur la rive droite de l'Issole.

409. Chapelle Notre-Dame

Elle est citée aux mêmes dates que celle de Saint-Jean mais on signale *qu'elle est en litige avec la paroisse*. L'enquête sur les lieux de culte nous en apprend un peu plus : *chapelle de la Ste Vierge, très ancienne et dont la famille Honnorat garde la clef, parce qu'elle s'en dit propriétaire, sans autorisation écrite. La paroisse s'y rend en procession trois ou quatre fois par an et le curé y dit la messe le dimanche après la Nativité de la Ste Vierge, pour la fête de S. André et le jour de S. Joseph*. R. Collier en donne une brève description : *chapelle Note-Dame (privée) date du XVIIe s., derrière une façade apparemment du XIXe. Double, elle comprend deux nefs accolées, voûtées d'arêtes, et divisées, chacune en deux travées par un doubleau avec pilastres à impostes. Les nefs ouvrent l'une dans l'autre par deux arcades brisées portant sur des piliers ronds, à socles carrés et à chapiteaux de plan carré, mais d'angles abattus* (p. 225). Il est probable que cette chapelle a été spoliée lors de la Révolution et a été gardée par les propriétaires. Elle est signalée par la carte de Cassini.

Synthèse

³³⁹ C'est en 1188 qu'Alphonse Ier fait le siège de Castellane et que Boniface se soumet.

³⁴⁰ POTEUR J.-C., *Les grands donjons romans de Provence Orientale*, Centre d'Etude des Châteaux-Forts, 1995, p. 22. « Les ordres militaires et la stratégie comtale en Provence Orientale (XIIe-XIIIe siècle) », *Guerres et fortifications en Provence*, CRDO, Mouans-Sartoux, 1995, p. 11-29.

³⁴¹ 1858, 1870, 1876 (2 V 90). 1884, 1890, 1894 (2 V 93).

Les édifices paroissiaux de trois communautés paraissent relever de la période castrale, celui de Courchons étant plus tardif. Aucun indice ne permet d'en trouver d'autres plus anciens.

SAINT-BENOIT

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Annot. La commune d'une superficie de 2103 hectares s'étage de chaque côté du torrent du Coulomp, où la vallée est située en moyenne à l'altitude de 600 mètres. Au nord et au sud le territoire monte jusqu'à 1000 mètres d'altitude. Au milieu du XI^e siècle, une partie du territoire fait partie du domaine de Pons Silvain d'Annot appelé *Sigomania*. Est cité le lieu-dit *Lara* se trouvant sur la commune de Saint-Benoît (Voir Annot). Pons Silvain en fait don à l'abbaye de Saint-Victor. Ce n'est que 200 ans plus tard que va être fondé un prieuré sous le titre de Saint-Benoît par le monastère Saint-Dalmas-de-Valdeblone, filiale de l'abbaye piémontaise Saint-Dalmas de Pedona. C'est autour de l'église que va se former le village, les habitants ayant abandonné le site de hauteur de Villevieille où ils s'étaient réfugiés ³⁴².

R. Collier date l'origine de cette église du XIII^e siècle : *cette église, d'un style roman très prolongé, contient une particularité : le mur du chœur n'est pas le mur extérieur est de l'église, mais ce dernier double le premier à une certaine distance ; en appareil de taille (pierres allongées), percé de deux baies à ébrasement interne, en plein cintre, il formait le chevet d'une église datant du XIII^e siècle ou du début du XIV^e, en avant duquel on a construit l'actuelle ; on voit d'ailleurs, à droite et à gauche, le départ des murs primitifs* (p. 144). Au XIX^e siècle, outre la paroisse de Saint-Benoît, va être érigée en paroisse en 1843 celle de Ourges associée à celle de Jausiers, bien que ce dernier hameau soit sur la commune d'Ubraye, mais beaucoup plus proche d'Ourges que d'Ubraye (Féraud, p. 298). L'église est sous le titre de Notre-Dame de l'Assomption. Elle est aujourd'hui en mauvais état, sans toiture. Sur la paroisse de Saint-Benoît sont recensées au XIX^e siècle deux chapelles rurales.

410. Chapelle Notre-Dame au Plan du Coulomp

Elle n'est mentionnée qu'une seule fois, en 1891, *une chapelle au Plan du Coulomp* (2 V 93). La carte de Cassini n° 153 la cite sous le titre de *Notre-Dame*, au lieu-dit *Plan du Collon*, près du confluent du Coulomp avec la Vaire. Il n'en subsiste plus rien à l'heure actuelle.

411. Chapelle de la Vierge

Non signalée par la carte de Cassini elle figure sur le cadastre de 1830 sous le nom de Notre Dame avec une abside en hémicycle orientée vers le NE. C'est sous cette appellation qu'elle est citée plusieurs fois. D'abord, en 1858, *une chapelle rurale, à 100 pas du village, dédiée à la Ste Vierge, qui a besoin d'être recrépie et blanchie, surtout à l'intérieur*. Puis en 1866, 1870 et 1876, où elle a toujours besoin de réparations. Elle est encore citée comme chapelle rurale en 1891, 1918 et 1912 ³⁴³. Elle est toujours en bon état.

Synthèse

Il n'existe pas d'indices de paroisses pré castrales même si le territoire semble dépendre de celui d'Annot au XI^e siècle et forme, entre Méailles et le pont de la Reine Jeanne le territoire de Sigomania. Le seul édifice en milieu ouvert, près du torrent et sur la terrasse fertile du Coulomp, qui pourrait être antérieur au castrum, est la chapelle disparue de Notre-Dame. Mais aucun indice ne vient confirmer cette hypothèse.

³⁴² POTEUR J.-C et SALCH Ch.-L., « Les villages à nom de saint, en Provence Orientale au Moyen-Age », *Le village en Provence*, Mouans-Sartoux, 1985, p. 65.

³⁴³ 1858, 1870, 1876 (2 V 86). Les autres dates, 2 V 93 et 95.

SAINTE-CROIX-A-LAUZE

Faisait partie du diocèse d'Apt et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Reillanne. Cette petite commune de 865 hectares est située à l'ouest de celle de Reillanne et en limite avec le département du Vaucluse. Après avoir été habitée par 70 personnes en 1315, le territoire est déclaré inhabité en 1471. La population va se relever progressivement pour atteindre les 207 habitants en 1851. Les premières données sur les églises et les abbayes à partir du XIe siècle sont confuses. Guérard, dans son *Index Général des Noms* du cartulaire de Saint-Victor attribue tout un lot de chartes faisant référence à une *ecclesia sancta Crucis in valle Rellianae*³⁴⁴. Or, en examinant ces textes, on s'aperçoit que cette église Sainte-Croix serait située plutôt vers Montjustin et Montfuron. D'autre part, la commune de Sainte-Croix faisait partie du diocèse d'Apt et certaines chartes classent l'église dans le diocèse d'Aix. Les Pouillés du diocèse d'Aix la citent en même temps que les églises de Reillanne, Villemus, Montfuron et Montjustin (GCN I, Inst. Aix n° XL, col. 48), mais elle n'est pas mentionnée par les Pouillés du diocèse d'Apt. Nous n'avons pu pour l'instant résoudre ce dilemme. Ce qui est certain, par contre, c'est la donation faite vers 1113 par l'évêque d'Apt Augier à ses chanoines de plusieurs églises, dont celles de Montsalier, Vachères, Oppedette et Sainte-Croix (*Monte Celio, Vacherias, Oppeda et S. Crucis*)³⁴⁵. Enfin, la dernière donnée fait dépendre Sainte-Croix de l'abbaye de Carluc au XIe siècle, puis de l'abbaye de Cruis au XIVe siècle et enfin de Montmajour au XVIe siècle³⁴⁶. Il faudrait pouvoir déterminer parmi ces trois données quelles emprises Saint-Victor, le chapitre d'Apt et Montmajour ont effectivement eues sur le territoire de Sainte-Croix. Il est possible que Saint-Victor n'ait eu en sa possession que des biens terrestres consistant en vignes et terres, c'est ce qui ressort des chartes concernant Sainte-Croix. Le chapitre d'Apt est en possession de l'église paroissiale et des revenus qui en découlent. Quant à Carluc, il est probable qu'il ait été à la tête d'un prieuré rural situé en dehors de l'agglomération. En effet, le cadastre de 1833, signale en section A 1, parcelle 237, un bâtiment dit *Ste-Croix* à 200 m au NE du village qui pourrait constituer le prieuré.

Si l'abbé Féraud date l'église paroissiale du XVIIIe siècle, R. Collier n'est pas du même avis : *l'église appartient à cette catégorie de tradition romane, bien que sa nef, d'une seule travée, soit aujourd'hui plafonnée. L'arc triomphal, en plein cintre, à pilastres rectangulaires, à impostes à méplat et doucine, semble du XIIe siècle. Le chœur actuel est formé par une travée droite, et un mur le sépare de l'abside, en cul-de-four, prise extérieurement dans un massif de maçonnerie. Le clocher-tour, accolé au chœur, peut, quoique bien repris, remonter dans l'ensemble au XIIe siècle. Il est en partie en appareil de taille soigné ; son étage supérieur, percé de baies en plein cintre, est séparé de l'inférieur par une moulure composée d'un méplat et d'une doucine ; il subsiste des vestiges de bandes lombardes* (p. 151-152).

412. La chapelle Saint-Didier

R. Collier est le premier à signaler que *la chapelle du cimetière était inconnue jusqu'à ces dernières années, enfouie sous la terre et la végétation. La nef a presque entièrement disparu, mais le chœur se maintient, avec une voûte sur croisée d'ogive, en bon appareil et en bon état. Les nervures, composées d'un tore à méplat ou à arête et de deux gorges latérales, se prolongent dans les angles sous forme de colonnettes, ayant des chapiteaux polygonaux ou du type « bobine ». Arcs formerets. Fin XIVe, début XVe* (p 177-178). La CAG signale dans la chapelle Saint-Didier, à la sortie orientale du village, à l'occasion d'un chantier de restauration a été trouvé un fragment d'inscription funéraire (p. 401). Elle ne figure ni sur le cadastre de 1833 ni sur Cassini, preuve déjà de sa ruine à ces dates. Cette chapelle, en milieu ouvert, sur un site antique, pourrait relever des églises pré castrales. Restaurée.

Synthèse

Les données confuses ne permettent pas d'avoir une vision précise de l'état de la paroisse et des prieurés éventuels. La dépopulation à la fin du XVe siècle n'a pas favorisé la perennité des lieux de culte, en particulier ceux de Saint-Didier et de Sainte-Croix.

³⁴⁴ CSV II, p. 759. N° des chartes : 408, 410, 413, 416, 420, 421, 422, 843, 844, 848, 988, 1071.

³⁴⁵ *Cartulaire de l'église d'Apt*, Vicomte Oscar de Poli, Paris, 1900, n° 59, p. 18-19.

³⁴⁶ *Provence Romane* 2, p. 188. Atlas, carte n° 75. Féraud, p. 187. *Souvenirs Religieux*, p. 53. *Abbayes et Prieurés*, p. 30.

SAINTE-CROIX-DU-VERDON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Riez. La commune est située au sud de Riez, à la sortie des gorges du Verdon. Elle ne couvre plus que 1370 hectares sur les 1997 qu'elle comptait avant que soit créé le lac de Sainte-Croix en 1975. La population a progressé de 300 habitants en 1315 pour culminer à 456 en 1851. Sainte-Croix apparaît lors de la confirmation par le pape des prieurés relevant de Saint-Victor en 1098, où est mentionnée *l'ecclēsia sancti Crucis*. Puis de nouveau en 1135, *sancte Crucis*. Et enfin en 1337, *prioribus vero de sancta Crux ; de sancta Cruce*³⁴⁷. Les Pouillés de 1274 et 1351 citent le *prior Sancte Crucis* (p. 108 et 111). Le 8 octobre l'évêque de Riez Foulques achète de Raimond de Barras une partie du castrum et du territoire de Sainte-Croix. Dans le même temps Raimond Bérenger V vend l'autre partie à l'évêque pour 4000 sous raimondins³⁴⁸. C'est ce que constate l'abbé Féraud : *la seigneurie du lieu a appartenu très longtemps aux évêques de Riez. L'église paroissiale est dédiée à la Sainte-Croix. Elle date du XVIe siècle. La fête patronale est la Transfiguration (6 août), vulgairement Saint-Sauveur* (p. 148). R. Collier est plus prudent : *l'église paroissiale, dédiée à la sainte Croix, daterait du XVIe siècle, mais une restauration complète en a été effectuée en 1834* (p. 380). Il est probable qu'à la suite des guerres et de la peste l'église originelle, *l'ecclēsia sancta Crucis* citée au XIe siècle, ait été ruinée et rebâtie ou plutôt qu'elle se trouvait ailleurs.

413. L'ancienne église Sainte-Croix

En effet c'est l'abbé Féraud qui signale que *l'on trouve au bas de la plaine de Sainte-Croix, les ruines d'une ancienne église bâtie par les Templiers qui avait longtemps servie de paroisse*. Les Templiers ne sont autres que les moines de Saint-Victor qui possédaient ce prieuré depuis au moins 1098 et qui le détenaient encore en 1337. Il est possible que l'église du prieuré soit la première paroisse, située en effet *au bas de la plaine* et près du Verdon. Il n'en reste rien, le cadastre de 1825 et la carte de Cassini n'apportant aucun indice. De plus, le site doit être maintenant sous les eaux.

Synthèse

Il y eut, comme souvent dans d'autres paroisses, une première église paroissiale située en milieu ouvert et qui a laissé place à une nouvelle élevée dans le castrum.

³⁴⁷ CSV II, n° 697, p. 39 ; n° 844, p. 226; n° 1131, p. 616 et 623.

³⁴⁸ Enquêtes, n° 558, p. 357-358, note 4. RACP, n° 380, p. 462. GCN I, Inst. Riez, XX, col. 380-381, texte intégral.

SAINT-ETIENNE-LES-ORGUES

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui chef-lieu de canton. Cette vaste commune de 4842 hectares occupe une partie des pentes sud de la montagne de Lure et une plaine arrosée par la Laye. Elle est située à l'ouest de la commune de Cruis et au nord de Forcalquier. En 1315, elle est composée de deux habitats principaux, Saint-Etienne avec 260 habitants et Les Orgues avec 125 habitants. En 1471 les deux communautés ne totaliseront plus que 70 personnes. C'est à partir de cette période que la communauté des Orgues va disparaître. Saint-Etienne va devenir le centre de la vallée et regrouper la population qui va atteindre les 1200 habitants en 1851. Au XVe siècle elle élève une église paroissiale à l'emplacement d'une chapelle dédiée à saint Etienne. En 1073 Guilelmus Calcia, son épouse Domidia, leurs fils Ugo, Guillaume et Bertrand donnent à l'abbaye de Saint-Victor *in valle Ausonica* l'église qui est consacrée au protomartyr saint Etienne avec le cimetière et les offrandes qui appartiennent à cette église (CSV II, n° 683, p. 22-23). C'est la seule mention de cette église dépendant de Saint-Victor, elle n'est plus citée par la suite ³⁴⁹.

414. L'abbaye de Lure

En effet le territoire va changer de main à partir du XIIe siècle quand va être fondée vers 1165 l'abbaye chalaisienne de Lure. Des donations avaient été faites par plusieurs seigneurs de la contrée, en particulier Foulques des Orgues, en faveur de Guiges abbé de Boscaudon, pour fonder une filiale. Le comte de Provence Guillaume IV confirma ces donations en 1191, puis de nouveau en 1207. Le texte de la première donation étant perdu, celui de 1207 cite les domaines appartenant à l'abbaye, dont *une maison ou grange dans la vallée de Saint-Pons de Lure, ainsi qu'un cellier dans la vallée de Saint-Etienne et aussi un moulin que les moines pourront construire où ils voudront dans la vallée de Montloux*. Les limites des propriétés s'étendent du four *Juramaria* jusqu'au delà la *combe de Lauthier* (Bouche II, p. 168). Outre ces biens l'abbaye en possédait d'autres dans d'autres communes et avaient également la charge et les bénéfices de certaines églises, dont celle de Saint-Etienne ³⁵⁰.

415. Les Orgues

En 1315 le castrum des Orgues comptait 125 habitants et on a reconnu un certain Foulque des Orgues, *Fulco de Alsonicis*, faisant des dons vers 1170 avec d'autres seigneurs de la région à l'abbé de Boscodon pour fonder une abbaye dans le territoire. Il était situé au sud du territoire sur une colline à l'altitude de 600 mètres. On ne sait rien de ce castrum sinon que son territoire est déclaré inhabité vers l'an 1400. Il devait posséder une église paroissiale dont on ignore tout.

416. Chapelle Saint-Joseph

Elle est citée comme chapelle rurale lors des visites pastorales du XIXe siècle et on assure qu'elle est *décente*. Lors de l'inventaire de 1906 on la situe à 300 mètres sur la route d'Ongles. Elle est placée immédiatement après le cimetière qui fut construit en 1828. L'édifice est orienté vers le nord, à 10 ° et est perpendiculaire à la route. On y accède par un escalier de cinq marches qui conduisent d'abord sous un auvent de un mètre de profondeur. La façade est ornée d'une porte et d'une ouverture fermées par un grillage et des barreaux, ce qui permet d'examiner l'intérieur. Celui-ci est couvert par une voûte en berceau, le chœur en hémicycle, les murs crépis laissant apparaître un décor peint. Un autel récent, en maçonnerie, supporte un tabernacle et un gradin sur lequel repose une statue en plâtre de saint Joseph et de l'Enfant Jésus. Les murs extérieurs sont entièrement crépis et la toiture, en parfait état, est couverte de lauzes.

417. Chapelle Saint-Sébastien

Elle est citée en même temps que la précédente, sur la même route, mais à 1500 mètres selon l'inventaire qui ajoute qu'elle date de 40 ans. Orienté à 310°, c'est un petit édifice entièrement crépi. L'encadrement de la porte est formé d'une plate-bande dont le linteau et les piédroits sont décorés d'une moulure. Le linteau est constitué de deux sommiers et d'une clef décorée d'une croix portant la date gravée de 1855. Les piédroits reposent sur une base en saillie et l'encadrement est en avant du nu du mur.

³⁴⁹ Quelques renseignements sont fournis par PELLOUX L., *Notices géographique et historique sur les communes du canton de St-Etienne-les-Orgues*, Forcalquier, 1887, p. 3-27.

³⁵⁰ Sur cette abbaye, Souvenirs Religieux, p. 62- 67. Laplane, II, p. 399-402. Provence Romane 2, p. 240-242. Abbayes sœurs de l'Ordre de Chalais, p. 53-54. Abbayes et Prieurés, p. 67-68. R. Collier, p. 75, 78, 93-94, 107, 151, 354.

Synthèse

Quand est donnée à Saint-Victor l'église Saint-Etienne en 1073, celle-ci existe déjà et est dans les mains d'une famille de laïcs. C'est elle qui perçoit les dîmes et les offrandes. Ancien bien d'église accaparé lors des troubles, sa fondation peut remonter au haut Moyen Age. C'est un phénomène assez courant mais qu'il n'est pas toujours évident de détecter. Ici, le cas est assez clair avec un sanctuaire spolié par des laïcs au Xe siècle, en milieu ouvert et dédié au premier martyr chrétien. C'est autour de lui que va se former le village avec une nouvelle église qui reprend le même titulaire et qui a donné son nom au territoire. Après Saint-Victor ce sont les moines chalaisiens qui vitalisent le terroir. Les deux chapelles Saint-Joseph et Saint-Sébastien semblent bien être des chapelles de protection élevées au XVIIIe et XIXe siècle.

SAINT-GENIEZ

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Sisteron. Cette commune s'étend sur 3894 hectares au NE de Sisteron dans un milieu au relief accidenté traversé par le Vançon. Plusieurs communautés indépendantes ont été regroupées au cours des siècles pour ne former qu'une seule commune. Le territoire fut vitalisé très tôt puisqu'il fut le siège de la cité de Théopolis du préfet Dardanus au début du Ve siècle. Une crypte paléo-chrétienne existe encore à Dromon. Enfin, au XIe siècle, Chardavon voit l'implantation de la communauté des chanoines de Saint-Augustin et plus d'une vingtaine de chartes sont consignées dans le cartulaire de Saint-Victor concernant Saint-Geniez. En fait il existait trois communautés, Chardavon qui fut commune à part entière jusqu'en 1861 et les deux *castra* de Dromon et de Saint-Geniez. Dromon était beaucoup plus peuplé au Moyen Age que Saint-Géniez, 60 habitants à Saint-Géniez en 1315 tandis que Dromon en comptait 390. Mais en 1471, les deux communautés étaient déclarées inhabitées. Le redressement fut lent et progressif pour atteindre 558 habitants en 1851 tandis que Chardavon n'en comptait que 43 (Atlas, p. 195).

SAINT-GENIEZ

Le village tire son nom de l'église consacrée à ce saint. Elle apparaît en 1030 comme existant déjà quand l'évêque de Gap fait don à Saint-Victor de l'*ecclesia beati Genesis qui est sita in territorio Dromonensi* (CSV, II, n° 712, p. 57-58). Suivent durant le XIe siècle et les suivants plusieurs dons de manses, de terres et de biens *in territorio de Dromone, in territorio de castro Dromone*³⁵¹. Vers 1351, l'église est desservie par un prieur, *prior Sancti Genesis de Dromono* (Pouillés, p. 89) et les moines de Saint-Victor resteront à Saint-Geniez jusqu'au XVIIe siècle, moment où la paroisse dépendra du chapitre de Notre Dame des Doms d'Avignon. Au sortir des guerres de Religion, en 1602, *l'église de saint Genis est toute brutte par dedans, le couvert est rompu et gasté* (ADHA G 780). Elle sera réparée assez rapidement.

418. Notre-Dame d'Abros

Abros comprenait deux hameaux situés au SE de Saint-Geniez sur les rives du Vançon, *Abros* et le *Petit Abros*. Abros semble avoir hérité du statut de paroisse dès le XVIe siècle car quand l'évêque s'y rend en 1602 il qualifie l'édifice d'église et non de chapelle, *l'église Notre Dame d'Abroux n'est ni pavée, ni voûtée*. En fait Notre Dame est la patronne de la paroisse tandis que les saints Philippe et Jacques en sont les titulaires. C'est ce que confirme l'abbé Féraud, *la paroisse d'Abros est sous le titre des apôtres saint Jacques et saint Philippe. Elle fut construite en 1617* (p. 413). En fait cette date correspond à une reconstruction après les dégâts causés par les guerres de Religion. En effet, le castrum de *Abrohos* est compris dans le baillage de Sisteron en 1537 et il est certain qu'il possédait une église paroissiale³⁵². L'église va perdre son statut de paroisse au cours du XIXe siècle quand l'exode rural va s'accroître. En 1899, l'église est desservie par le curé de Saint-Geniez (2 V 73). Elle est encore bien meublée lors de l'inventaire de 1906 et mesure 40 m² (1 V 68). Elle va tomber progressivement dans l'oubli, les habitants désertant la vallée. R. Collier l'a visité dans les années 1970 et l'a reconnue *très délabrée dominant son hameau ruiné dans la vaste et silencieuse solitude d'une vallée où la forêt ensevelit peu à peu les derniers vestiges de la présence humaine*. Elle était *formée d'une nef de deux travées voûtées sur simili-croisées d'ogive... L'abside, plus basse et plus étroite que la nef, est voûtée en cul-de-four*. Il date l'ensemble du XVIIe siècle (p. 189). Depuis sa visite une partie du village a été restaurée ainsi que la chapelle. Celle-ci présente un chœur orienté vers l'est, ce qui est inhabituel pour une construction du XVIIe siècle. Il se pourrait alors qu'elle puisse remonter au XIIe-XIIIe siècle.

419. Notre-Dame de Pitié à La Forest

La Forest est un ancien quartier situé à l'est d'Abros sur la rive gauche du Vançon aujourd'hui complètement déserté depuis plus d'une centaine d'années. La première mention d'un édifice religieux date du 25 avril 1687 lors de la visite de l'évêque de Gap, à *La Forest, Notre Dame de Pitié, patronne* (ADHA G 786). Elle n'est pas citée lors de la visite de 1602 ce qui indiquerait qu'elle était en ruine. Le castrum de *la Forest de Dromont* est cité en 1537 en même temps que celui d'Abros. L'église dépend de la paroisse d'Abros dont elle n'est pas trop éloignée. C'est ainsi qu'elle est citée lors des visites pastorales du XIXe siècle. Le 21 juin 1858, elle est en

³⁵¹ Chartes n° 712, 713, 714, 718, 720, 721, 722, 724, 725, 726, 727, 728, 729. 843, 844, 848, 892, 922, 981, 982, 1025, 1131.

³⁵² Laplane, *Essai sur l'histoire municipale de la ville de Sisteron*, 1840, p. 222.

réparation et est encore mentionnée en 1862, 1867 et 1873 (2 V 91). L'inventaire de 1906 l'ignore. Depuis, les maisons et la chapelle sont devenues des ruines envahies par la forêt.

420. Chapelle de la Roubine

Cet ancien hameau de la Roubine dit aussi *Robinette* ou *Roubinette* est situé au SE d'Abros et au sud du précédent. Une chapelle dépendante d'Abros y est élevée pour desservir les fermes disséminées dans la montagne. Elle est citée lors des visites du XIXe siècle en même temps que celle de la Forest. On ne connaît pas son titulaire et l'habitat a subi le même sort que les deux précédents.

421. Notre-Dame de Dromon

Dromon est le nom du territoire où coule le Vançon. Il est cité au début du XIe siècle à la fois comme territoire, *in territorio Dromone* et comme castrum, *castrum Dromone*, les deux entités étant souvent associées, *in territorio de castro Dromone*. Le castrum est situé sur un massif rocheux élevé, à l'altitude de 1285 mètres, dominant la plaine de près de 120 mètres. On y a relevé des traces d'habitat de la Protohistoire à l'Antiquité tardive, puis une réoccupation au Moyen Age avec bâtiments, tour de défense, basse-cour et fortifications (CAG, p. 408-409). On connaît l'un des seigneurs du castrum cité entre 1010 et 1040, *Willelmus de Dromo* qui tient le fief de Dromon (CSV II, n° 981, p. 432). L'habitat était établi au pied du rocher et jusqu'en 1471 était l'agglomération la plus importante de la vallée comme on l'a vu plus haut. La peste et les guerres vont l'anéantir totalement et il ne sera pas rétabli. Seule, l'église paroissiale, Notre-Dame de Dromon, restera le seul témoin de cette vie disparue. Elle est située au nord du *Rocher de Dromon* et nous renvoyons le lecteur aux nombreuses études qui lui ont été consacrées, en particulier sur la crypte située sous l'église moderne ³⁵³.

422. Notre-Dame de Chardavon

Chardavon a été commune à part entière jusqu'en 1861, année où elle a été rattachée à Saint-Geniez avec moins de cinquante habitants. Le vocable est cité comme confront lors des donations faites à l'abbaye de Saint-Victor au début du XIe siècle en 1030 et vers 1035, *clusa vallis Cardaonis, posterula de rocha Cardaonis* (CSV II, n° 713, p. 59 et 718 p. 64). C'est vers 1060 qu'est créée la prévôté de Chardavon sous l'invocation de la Vierge et de Saint-Jean-Baptiste et soumise à la règle de Saint-Augustin. Les chanoines en 1319 étaient au nombre de dix-sept et vingt quatre prieurs desservaient vingt et une paroisses ³⁵⁴. A ce propos un litige s'est élevé entre les chanoines et les moines de Saint-Victor au sujet des églises de Saint-Martin de Cornillon, de Bezaudun et de l'Escale. Il fallut que l'archevêque d'Aix, assisté des évêques d'Apt, de Gap et de Sisteron, intervienne en 1180 pour conclure une transaction par laquelle la paroisse de l'Escale revienne à Saint-Victor, les deux autres aux chanoines (CSV II, n° 870, p. 260-261). Mais en 1385, le monastère est entièrement détruit par des bandes armées et la communauté vient se réfugier à la Baume ³⁵⁵. Seule, semble-t-il, l'église fut conservée.

Celle-ci est sous la titulature de Notre-Dame comme attesté lors de la visite de l'évêque en 1602, mais *n'y ayant que les quatre murailles*. Le 25 avril 1687 lors d'une autre visite, il est constaté que *l'église est un peu éloignée du village. Autrefois la paroisse, sous le titre de saint Roch, allant en ruine, près de laquelle est le cimetière. La nouvelle église est bâtie dans le village, sous le même titre de saint Roch* (ADHA, G 780 et 786). C'est en effet le 19 juillet 1671 qu'est bénie la nouvelle église sous le titre de Notre-Dame-de-Consolation avec comme patron saint Roch ³⁵⁶. Il ne reste plus rien de la première église et la seconde est en mauvais état.

423. La communauté de la Penne et son église

La Penne est un hameau situé au nord du village de Saint-Geniez sur un vieux chemin allant à Châteaufort dit par le cadastre de 1814 *Chemin de Saint-Geniez à La Motte*. Le *territorium de Pinna* est cité comme confront vers 1030 lors des donations faites à Saint-Victor (CSV II, n° 714, p. 60). En 1297, le castrum est cité avec celui d'Antraix tous deux associés à celui de Châteaufort. Il est composé de 20 feux, soit une centaine d'habitants. C'est un nombre suffisant pour que le territoire soit équipé d'une église paroissiale. Elle est citée vers 1350 avec un *cappellanus de Penna*, puis en 1351 comme *ecclesia de Penna* (Pouillés, p. 88 et 93). Comme bien d'autres communautés, elle est déclarée inhabitée à la fin du XIVe siècle (Atlas, p. 170). On ne connaît pas sa

³⁵³ Alpes Romanes, p. 233-238 et Provence Romane 2, p. 84-86 qui fournissent les principales sources bibliographiques.

³⁵⁴ Laplane II, p. 392-398. Souvenirs religieux, p. 85-88. Féraud, p. 445-447.

³⁵⁵ Cité par Laplane II, p. 394 et note 1 : lettres datées du 14 août 1385 autorisant la translation suite au monastère *qui a été détruit et totalement dévasté, tant dans les maisons, les animaux, les troupeaux de moutons et tous les autres biens*.

³⁵⁶ Le texte de la bénédiction gravé sur une pierre est fourni par Laplane, p. 394, note 2.

titulature et a dû être rebâtie au XVIIIe siècle puisqu'elle figure sur la carte de Cassini. Aujourd'hui, il n'en reste rien.

Synthèse

Les églises de Saint-Geniez et de Dromon sont clairement identifiées comme étant antérieures à l'enchaînement, la première existant déjà en 1030, la seconde avec sa crypte du Xe ou XIe siècle. Deux églises sont citées au XIVe siècle outre celle de Saint-Geniez, celles de la Penne et de Chardavon. Celle de Dromon est abandonnée à la fin du même siècle par défaut d'habitants, mais un pèlerinage la sauvegarde. Au cours des XVIe et XVIIe siècles, une paroisse est fondée à Abros et des chapelles succursales à La Forest et à La Roubine. Aux XVIIe et XVIIIe siècles sont reconstruites les églises de Chardavon et de la Penne.

SAINT-JACQUES

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie du Val de Barrême, aujourd'hui dans le canton de Barrême. La petite commune de Saint-Jacques, 466 hectares, est située immédiatement au nord de celle de Barrême et n'a jamais été très peuplée. Le maximum fut atteint en 1315 avec 180 habitants, suivi d'une chute brutale avec 15 habitants en 1471, c'est-à-dire 3 familles.

424. La prévôté de Saint-Jacques et l'église Saint-Martin

Dès le début du XIIe siècle est fondée une communauté de chanoines réguliers de la règle de Saint-Augustin dépendant du chapitre de Senez. La première mention d'un prévôt date de 1108 du nom de *Willelmus*³⁵⁷. Le monastère où vivaient au XIIIe siècle neuf chanoines, puis cinq au siècle suivant, comportait des bâtiments conventuels avec un cloître ainsi qu'une église dédiée à saint Martin avec comme patron saint Jacques. Eloignée du village, l'église servait cependant de paroisse aux habitants. Lors des guerres de Religion, comme le rapporte Bouche, *environ vers l'an 1570, auquel temps l'Eglise et le Cloitre furent démolis, par l'authaurité du Comte de Carcès Lieutenant du Roy en cette province, et par l'arrest du Parlement, de peur que les Huguenots de Seine, ne vinssent se saisir de cette Maison, pour y faire un fort*. L'église va continuer cependant son service avec la présence d'un seul prévôt qui assure le service religieux.

C'est en 1874 comme l'atteste l'enquête sur les lieux de culte de 1899 *qu'une petite chapelle est construite au cœur du village à cause de l'éloignement de l'église. Messe et prière du soir tous les jours, baptêmes et catéchisme* (2 V 73). Elle reprend la titulature de la première, saint Martin. Elle a été restaurée et inaugurée le 6 juillet 2008. Dans le cimetière jouxtant la première église Bouche et Atlas rapportent qu'on a trouvé des sépultures contenant des pots en terre disposés près de la tête du défunt (Atlas, p. 412).

Synthèse

Il apparaît que le village a été créé au moment où les chanoines de Saint-Augustin viennent s'installer dans le pays. Mais l'endroit choisi par eux avait déjà été occupé auparavant, témoin ce cimetière qui peut remonter à la période carolingienne ou même avant.

³⁵⁷ Mention fournie par Bouche, T I, p. 927, dans ses *additions* qui cite un texte de l'historien niçois Gioffredo dans son Histoire de Nice, p. 165. Par ailleurs il donne l'historique de cette prévôté et la liste des prévôts (I, p. 247-278). L'Abbé Féraud dans ses *Souvenirs Religieux* fournit également des renseignements copiés en partie sur Bouche (p. 89-91).

SAINT-JEANNET

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Mézel. La commune est située au sud de la Bléone et du Chaffaut et côtoie à l'est celle de Mézel. Le territoire de 2114 hectares est composé de vallons et de collines à une altitude moyenne de 700-800 mètres. Il est traversé du nord au sud par le torrent des Cardaires. Peuplé de 200 habitants en 1315, il est déclaré inhabité en 1471 et va se redresser progressivement pour atteindre 331 habitants en 1765 puis 315 en 1851 (Atlas, p. 195). Le vallon des Cardaires a servi de passage pour une voie antique reliant Riez à la Bléone et a révélé plusieurs sites de la même époque (CAG, n° 181, p. 412-414). Le *castrum de Sancto Joaneto* est cité en 1252 (Enquêtes, n° 552, p. 356). Puis en 1351 c'est l'*ecclesia Sanctis Johannis* (ou *Johanneti*) *Vallis Mezene* dont le titulaire a donné son nom au village et à la commune (Pouillés, p. 112). La paroisse dépend de l'évêque de Riez et est sous le titre de saint Jean l'évangéliste (Bartel, p. 65). Il est probable que c'est à la suite de la dépopulation survenue à la fin du XVe siècle que l'habitat déserté édifié sur la colline qui domine le village actuel ne fut pas réinvesti. Le nouveau village s'installe en contrebas dans le vallon et près du torrent. Une nouvelle église y est construite sous le titre de Notre-Dame d'Espérance sur l'emplacement d'une chapelle qui est sous le titre de Notre-Dame de l'Espinouse. Elle va être reconstruite et agrandie en 1834 selon l'abbé Féraud avec *une seule nef avec une voûte à plein-cintre* (p. 113). Elle va être encore rénovée et l'inauguration a lieu le 9 août 2008 en présence de l'évêque de Digne.

425. L'ancienne paroisse Saint-Jean

Malgré l'abandon du village perché et la désertification provoquée par la peste et les guerres des XIVe et XVe siècle, la première paroisse va subsister tant bien que mal. C'est elle qui est citée par les Pouilles en 1351 ainsi que le castrum en 1252. L'abbé Féraud décrit ainsi le site : *le quartier du territoire qui porte le nom de Saint-Jean, n'offre plus qu'un tas énorme de décombres, quelques restes d'anciens bâtiments et, sur le plateau, l'ancienne église paroissiale. Il paraît que c'était en ce lieu qu'était jadis le village* (p. 113). Depuis le déperchement, l'église est devenue une simple chapelle *qui menaçait déjà de choir en 1695 et qui, en 1828 encore, était dite en ruine* (Collier, p. 163). Mais le cimetière continue toujours son office de champ des morts. Lors des visites pastorales, elle est qualifiée de *chapelle rurale, ancienne église paroissiale St-Jean, et humide*. Elle est dite *l'église antique de St-Jean ou très antique*³⁵⁸. Elle est inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques le 22 avril 1954 qui la date du XIIe siècle, date conforme aux données. Collier la décrit ainsi : *elle ne comprend qu'une travée précédée d'une demi-travée, sans bas-côtés. Demi-travée et travée sont séparées par un doubleau en arc brisé à méplat et mouluré. La demi-travée est voûtée en berceau. La travée principale est voûtée sur une croisée d'ogives dont le profil est un boudin pris entre deux gorges. Arc triomphal, doubleau et nervures portent sur des culots sculptés de feuillages. Le chœur est formé par une travée à chevet plat (percé d'une niche trilobée) et voûtée sur croisée d'ogives rayonnantes à six branches ; leur profil est celui des nervures de la nef et elles aboutissent à des culots sculptés de mascarons. Des formerets existent le long des murs.*

Synthèse

On a ici le schéma classique du village perché créé au XIIe siècle, détruit au XVe et abandonné. Seule l'église échappe à la complète destruction. Un nouveau village se crée au pied de la colline près de la rivière avec une nouvelle église paroissiale.

³⁵⁸ Visites de 1860 et 1866 (2 V 89) ; 1891 (2 V 93) ; 1893 et 1894 (2 V 94) ; 1908 (2 V 95).

SAINT-JULIEN-D'ASSE

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Mézel. La commune d'une superficie de 2560 hectares occupe les deux rives de l'Asse entre les communes de Brunet et de Bras d'Asse. Comme celles-ci, elle est traversée par une voie antique reliant Riez à Sisteron. La population n'eut pas trop à souffrir des fléaux des XIVe et XVe siècles puisqu'avec 320 habitants en 1315, elle en conservait encore 220 en 1471. Par la suite elle parvint à 350 habitants en 1851 pour aboutir à 86 en 1961 (Atlas, p. 195). La première mention de Saint-Julien date de 1096, moment où l'évêque de Riez Augier fait don à l'abbaye de Montmajour de *l'ecclēsia sancti Juliani cum decimarum medietate et omnibus apertinentiis ecclesie illius* (GCN I, Inst. Riez n° XI, col. 371). Le *castrum de Sancto Julianeto* est cité lors de l'enquête de 1252 et il est rapporté que c'est l'évêque de Riez qui perçoit l'albergue (n° 551, p. 356). En effet depuis le 2 octobre 1241 l'évêque de Riez est seigneur de Saint-Julien suite à une donation faite par le comte de Provence Raimond Bérenger V (RACP, n° 350, p. 427-428). Un prieur est à la tête de la paroisse desservie par un chapelain, *prior Sancti Julianeti et cappellanus de Sancto Julianeto* (Pouillés, 1274, p. 106).

Il n'est pas sûr que la première église soit celle que nous connaissons, perchée sur une colline, mais plutôt en contrebas dans la plaine, comme nous le verrons plus loin. L'église actuelle ne remonte pas en effet au-delà du XIVe siècle comme la décrit R. Collier : *le chœur, à chevet plat, est percé d'une fenêtre et formé d'une travée voûtée sur croisée d'ogives ; celle-ci consiste en un double boudin se croisant à la clef de voûte, qui est sculptée d'un agneau pascal. Les boudins, pris entre deux gorges, offrent une légère arête centrale. Ils reposent sur des culots ornés de feuilles et à tailloirs polygonaux. Tout cela peut remonter au XIVe siècle finissant. La seconde travée de la nef (qui en comporte deux) est voûtée sur croisée d'ogives, avec deux boudins se terminant en culots. Il s'agit là sans doute du XVIe siècle* (p. 176).

426. Le prieuré Saint-Pierre de Viletta

En aval et à 1800 mètres du village on rencontre deux hameaux dits *St-Pierre le Haut* et *St-Pierre le Bas*. Un prieuré y est cité en 1351 avec une *ecclēsia Sancti Petri de Vileta* desservie par le *prior sancti Petri de Vileta* (Pouillés, p. 111 et GCN I, col. 376). Bartel en 1636 le cite comme *prieuré rural sous le titre de S. Petri de Villeta*. Quant à Abbayes et Prieurés il reconnaît *un prieuré donné à Montmajour par l'évêque Augier en 1096, uni à Saint-Pierre de la Villette, de Villeta* (p. 64). On ne connaît pas la durée de vie de ce prieuré mais il n'existe déjà plus en 1788, la carte de Cassini signalant seulement un bâtiment d'exploitation. Dans le secteur des fermes de Saint-Pierre, la CAG mentionne plusieurs découvertes, dont *les vestiges d'un bâtiment antique et d'une nécropole de datation incertaine, ..., peut-être un ancien couvent médiéval, ..., des tombes sous tuiles, des sépultures en coffres de lauzes* (p. 414). Le vocable *Villeta* pourrait signifier *la petite villa* et renvoyer à une fondation de l'époque carolingienne.

427. Chapelle Notre-Dame

Cassini signale une chapelle dans le quartier Notre-Dame situé au pied de la colline où se dresse le village. Elle semble détruite lors des visites pastorales du XIXe siècle puisqu'elles signalent qu'il n'existe pas de chapelle rurale (visites de 1860, 1866, 1872, 2 V 89). Cependant le coutumier de 1835 qui relève les processions qui se font dans la paroisse, mentionne *le lundi des Rogations procession à l'ancienne chapelle Notre Dame* (2 V 73). Elle est donc déjà détruite à cette date. D'après le cadastre de 1812 elle devait se trouver dans le quartier *Notre-Dame*, là où la carte IGN situe un oratoire à la cote 461. Il est possible, vu la titulature et son implantation en milieu ouvert, qu'elle soit la première paroisse ayant précédé la création du castrum et d'une église sur un site perché 130 mètres en altitude plus haut.

428. La chapelle

Un lieu dit *la Chapelle* est mentionné par Cassini, le cadastre de 1812 et les cartes modernes. Il est situé sur la rive gauche de l'Asse aux abords de la D 108, près de la limite avec la commune de Brunet. Cassini figure une chapelle en état et le cadastre napoléonien un bâtiment dit *la Chapelle* mais sans signaler s'il s'agit d'une chapelle (section D, parcelle n° 7). Il pourrait s'agir de la chapelle Saint-Catherine où le même coutumier de 1835 signale une procession *le mardi des Rogations à l'ancienne chapelle Sainte-Catherine*.

429. Chapelle Saint-Sébastien

Un quartier dit *St-Sébastien* est situé à 2500 mètres au nord du village à l'altitude de 737 mètres. La seule donnée est fournie par la carte de Cassini qui figure une chapelle ruinée dite *St Bastian*. Isolée, elle ne semble pas être une chapelle succursale pour desservir un désert d'habitat. Sa titulature renvoie à un saint protecteur contre la peste, mais aucun chemin ne la côtoie et il est difficile de lui attribuer une datation et une fonction quelconques.

Synthèse

La vallée de l'Asse apparaît avoir été vitalisée dès l'Antiquité, puis lors de la période carolingienne. Le site de Saint-Pierre en est l'illustration. Elle a attiré également dès le début du XIe siècle les abbayes qui y ont fondé des prieurés et des paroisses. A Saint-Julien, ce sont les moines de Montmajour, comme à Estoublon et à Mezel. Une première paroisse semble avoir été établie au lieu-dit Notre-Dame remplacée lors de l'enchâtellement par une nouvelle église. Des chapelles rurales ont été élevées ensuite comme protections du terroir, semble-t-il avec celles de Saint-Catherine et de Saint-Sébastien. Actuellement, il ne subsiste plus que l'église paroissiale, tous les autres édifices ayant disparu.

SAINT-JULIEN-DU-VERDON

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton de Castellane. La commune occupe la rive gauche du Verdon au sud de celle Saint-André-les-Alpes. D'une superficie de 619 hectares elle a été amputée de 130 hectares pris par les eaux du lac de Castillon. Elle n'a jamais atteint les 200 habitants. La première mention est donnée en 1259 lors de la confirmation des possessions de l'abbaye de Lérins par le pape Alexandre IV : *in diocesi Senensi, ecclesia sancti Julianeti* (CL II, n° IV, p. 6). Cette appartenance est confirmée en 1278 : *l'église dont le prieur est Colombet diacre et la collation de ladite église appartient au seigneur abbé de Lérins. Le seigneur roi est seigneur dudit castrum et possède en icelui toute la juridiction* (Enquêtes, n° 851-852, p. 432). On ne possède aucune indication sur la fondation du prieuré de Lérins ni de sa longévité.

Un autre ordre, celui du Temple, est également présent à Saint-Julien, mais seulement comme possesseur de biens. La maison de Saint-Julien dépend de la commanderie de Biot (A.-M.) cette dernière ayant été fondée en 1209 suite à un don fait par le comte de Provence Alphonse II. Entre 1209 et 1227, des biens à Saint-Julien lui sont octroyés. En 1227, Raimond de Biot et ses fils vendent à Bertrand II évêque d'Antibes les biens de Biot et de Saint-Julien. Peu d'années après, le 14 avril 1233, *Bernard de Cambolano, précepteur du Temple de Grasse et de Biot, reprend, au nom des Templiers de Biot, par voie de retrait féodal, possession de biens sis à Biot et à Saint-Julien, que Bertand II, évêque d'Antibes, avait acquis de Raimond de Biot et de ses deux fils*³⁵⁹. On ne possède pas le détail des biens du Temple à Saint-Julien et cet ordre n'est pas signalé lors de l'enquête de 1252.

L'église paroissiale est citée par les Pouillés en 1300 et 1376, *ecclesia de Sancto Juliano* (p. 290 et 292). Elle n'est pas dans le village mais en contrebas, puis va être remplacée par une autre construite dans le village et enfin va retrouver son premier statut à l'époque contemporaine. C'est ce qui fait dire à R. Collier que *Saint-Julien possède deux églises, celle du haut et celle du bas* (p. 224-225). Celle du bas est sous le titre de Notre-Dame de l'Assomption, celle du haut sous le titre de saint Julien avec comme patron saint Roch.

430. Eglise Notre-Dame

C'est l'église originelle, la première paroisse, et est située au pied de la colline où s'élève le village. Elle est accompagnée du cimetière. C'est *l'église du bas* que R. Collier décrit comme étant *actuellement en service, fut peut-être, autrefois simple chapelle. Terminée par un chœur à chevet plat, voûté d'arêtes, elle a une nef de trois travées, également voûtées d'arêtes, et rythmées par des doubleaux avec pilastres à impostes saillantes faites d'un méplat et d'un grand talon. Nous sommes ici à la fin du XVIIe ou au début du XVIIIe siècle.*

431. Chapelle Saint-Roch

On connaît mieux son histoire grâce à un rapport circonstancié lors d'une visite épiscopale du 27 avril 1858 :

Chapelle rurale St-Roch située au centre du village. On y disait la messe les jours ordinaires, on y gardait la réserve pour être mieux à portée des fidèles. Aujourd'hui, elle est abandonnée parce qu'elle menace ruine par suite de la négligence où on la laissée. L'église de St Julien se trouvant située dans un endroit écarté du village, et tout-à-fait isolé, présente des graves inconvénients, et surtout la piété des fidèles en souffre notablement. Cet édifice n'offre rien de marqué sous le rapport de l'architecture, elle est trop petite pour la population et dans l'état où elle se trouve actuellement, elle exige des réparations urgentes et indispensables. Or il y a à St Julien au centre du village une chapelle (St Roc) qui se trouve à portée de tout le monde. Jusqu'à présent on y avait dit la sainte messe les jours ordinaires, on y avait gardé la réserve et l'on y avait fait les exercices moins solennels. Lorsque par la négligence où on la laissée, cette chapelle aujourd'hui tombe en ruine et se trouve en état d'interdit. A mesure que chacun voit la suite qu'on en a désirant qu'elle soit de nouveau réparée, un projet qui fixe l'attention de tous est mis en avant. Il s'agirait en effet de reconstruire St Roc sur des dimensions de grandeur nécessaire pour contenir toute la population du lieu, de sorte qu'en ajoutant quelque argent aux frais que susciteraient les réparations de l'Eglise et la reconstruction de la chapelle, on aurait tout à la fois chapelle et Eglise, on aurait paré à tous les inconvénients, on aurait ainsi l'église au centre et à la portée de tous, on aurait réalisé les rêves de tous les temps et on aurait bien mérité de la postérité. Nous ne pourrions donc qu'applaudir à un tel projet et nous l'encouragerions avec toute la force et la joie de notre âme.

Le projet va vite être réalisé puisque l'enquête sur les lieux de culte de 1899 reconnaît que *l'église actuelle a été bâtie en 1862 par les habitants au centre du village* et qu'en même temps *l'ancienne église paroissiale,*

³⁵⁹ 1209 (AEA, CXXXV, p. 174-175) ; 1227 (AEA, CLXXI, p. 238-239) ; 1233 (AEA, n° CLXXIX, p. 252-256)

délabrée, hors de portée est quasi abandonnée. On y dit la messe deux ou trois par an et pour les sépultures à cause du voisinage du cimetière (2 V 73, n° 159). R. Collier la décrit ainsi : l'église du haut, pratiquement désaffectée et pouvant remonter au milieu du XVIIe siècle, comprend d'abord une nef de deux travées voûtées d'arêtes peu saillantes, séparées par un doubleau aux pilastres à impostes composées d'un méplat et d'un talon ; plus une travée de chœur voûtée également d'arêtes et dans laquelle donnent deux chapelles latérales, une à droite, une à gauche ; enfin, un chœur rectangulaire, voûté d'arêtes. Sur la façade sud, clocher-tour de section carrée à étage supérieur percé de quatre baies.

Les deux descriptions de R. Collier ne correspondent pas aux données fournies par le texte de 1858. D'après ce dernier l'église du haut n'était qu'une petite chapelle presque en ruine et qui a été agrandie et *reconstruite* à la fin du XIXe siècle. L'église du bas, depuis son abandon comme paroissiale est *délabrée, hors de portée et quasi abandonnée*. Comme elle est de nouveau la paroisse, il a fallu y faire des réparations, nous ne savons à quelle date.

Synthèse

Nous pouvons avancer que l'église du bas, dédiée à Notre-Dame, a pu être la première paroisse avant l'établissement du village fortifié. En milieu ouvert et dédiée à la Vierge, ce sont deux indices de cette possibilité. Elle a continué sa fonction par la suite malgré son inconvénient, la chapelle Saint-Roch, construite sans doute au cours du XVIe siècle pour se protéger des fléaux, a ensuite été agrandie au XIXe siècle pour servir de paroisse. Puis, par un retour naturel, Notre-Dame est redevenue la paroisse.

SAINT-JURS

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Moustiers. La commune, d'une superficie de 3359 hectares, occupe une partie du plateau de Valensole et des premiers contreforts du Montdenier. Elle côtoie au SE la commune de Moustiers-Sainte-Marie. C'est en 1315 que la population atteint son maximum avec plus de 600 habitants. Réduite à 90 en 1471, elle va parvenir à 547 habitants en 1851 (Atlas, p. 196). En 1096 Saint-Jurs est nommé lors la donation faite par l'évêque de Riez Augier à l'abbaye de Montmajour de la quatrième partie de la dîme du *castrum sancti Georgii* (GCN, I, Instr., XI, p. 371-372). Le *castrum de San Jurs* est dit *de Reges*, de Riez, pour le distinguer de celui de *San Jurs de Sarganio* (Saint-Jurson). Il est signalé par l'enquête de 1252 (n° 555, p. 357).

L'église paroissiale est desservie par un prévôt, *dominus prepositus Sancti Gorgii* ou *prepositus Sancti Georgii* en 1274 et 1351 (Pouillés, p. 106 et 112). Elle est sous la titulature de Saint-Georges et le prévôt est un chanoine de la communauté de Sorps. L'évêque de Riez Foulque II de Caille avait fondé en 1255 une communauté de chanoines réguliers de Saint-Augustin, un monastère de religieuses et une maison hospitalière à Sorps dans la commune de Bauduen (Var), sous la protection de sainte Catherine. L'évêque donne dans le même temps à l'abbaye la charge de plusieurs églises dont celle de *Saint-Juers* (GC I, p. 346-347). A la suite de la peste qui décime le monastère, plus que trois religieuses sur cent, le pape Eugène IV, par une bulle du 17 avril 1437 supprime la dignité abbatiale du monastère et le convertit en simple prieuré (GC I, p. 372). Les quelques chanoines qui avaient survécu vinrent s'établir à Saint-Jurs en 1433 jusqu'en 1499 année où la prévôté fut définitivement supprimée³⁶⁰.

R. Collier fournit une description de cette église : *l'église paroissiale, dédiée à saint Georges, est perchée sur le contrefort rocheux auquel s'accroche le village et embrasse, d'un coup d'œil d'aigle, l'immense panorama du plateau de Valensole et tous les reliefs bleuâtres qui le bordent. Cette église vaut surtout par sa travée de chœur, séparée de la nef au moyen d'une arcade plus basse et plus étroite. Elle est couverte d'une coupole sur trompes, de facture gauche, et ornée de huit larges et plates nervures rayonnant à partir d'un oculus ; cette coupole, qu'encadre de chaque côté une arcade en plein cintre, à deux rouleaux au nord et au sud, à un seul à l'est et à l'ouest, constitue la partie la plus ancienne de l'édifice et remonte vraisemblablement au deuxième tiers ou au milieu du XIIe siècle, malgré les recrépissages et les reprises qu'elle a pu subir. Les impostes sont à méplat et à doucine. Peut-être cette travée formait-elle le chœur à l'origine. La voûte, couverte d'une voûte en berceau, restaurée sans doute en 1640, a dû être bâtie postérieurement. Plus large, comportant trois travées, elle est légèrement désaxée vers le nord. La voûte, soulagée de doubleaux, présente un gros cordon en quart-de-rond à sa naissance. Cela peut remonter au XIIIe siècle (p. 100).*

432. Chapelle Saint-Georges

Dans la plaine et à 500 mètres au nord du village perché se trouve le cimetière de la communauté et une chapelle dédiée à saint Georges. Une nécropole gallo-romaine y a été signalée (CAG, p. 415). Elle comportait des sarcophages, des vases funéraires et des *tegulae*. La chapelle a été restaurée en 1851 et 1989. R. Collier la décrit ainsi : *la chapelle Saint-Georges, jouxtant le cimetière, sa nef forme trois travées, voûtées d'un simili-berceau tardif (XVIIIe ou peut-être même XIXe) ; deux épais doubleaux retombent sur des pilastres saillants ; la moulure courant à la naissance de la voûte et continuant les impostes paraît récente. Des arcs de décharge s'incurvent dans les murs latéraux. Une petite travée prolonge la nef et vient buter contre le chœur qui consiste en une abside en cul-de-four, à fenêtre axiale en plein cintre ébrasée intérieurement ; des impostes à trois ressauts (méplat, cavet, quart-de-rond), sans doute anciennes, marquent la naissance du cul-de-four. Une porte romane, aujourd'hui bouchée, à archivolt en plein cintre et à double rouleau, ouvrait sur la façade sud. Le mur nord a dû être reconstruit, mais le mur sud et l'abside sont en appareil assez régulier, de petites dimensions ; galets ou pierres taillées. Cela peut remonter au début du XIIe siècle. La chapelle a fait l'objet d'une réfection vers 1978 (p. 67-68)³⁶¹.*

Synthèse

La chapelle Saint-Georges apparaît bien comme étant la première paroisse. Implantée sur un site antique, en milieu ouvert, elle peut remonter au haut Moyen Age mais a été reconstruite au début du XIIe siècle.

³⁶⁰ *Souvenirs religieux*, p. 71-73 et 91. Bartel, p. 64-66. Bouche, I, p. 228 et II, p. 309-310.

³⁶¹ Voir également *Alpes Romanes*, p. 60, qui fournit une description des deux édifices.

SAINT-LAURENT-DU-VERDON

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Riez. La commune de Saint-Laurent-du-Verdon est sise sur la rive droite du Verdon entre les communes de Sainte-Croix-du-Verdon au nord et de Quinson au sud. Avec ses 889 hectares, elle a atteint péniblement les 200 habitants en 1851. De 130 habitants en 1315, elle n'en possède plus que 10 en 1471, soit deux familles (Atlas, p. 196). Entre 1240 et 1245, sous le règne de Raimond Bérenger V, l'évêque de Riez, Foulque de Caille, reçoit en donation les châteaux de Montpezat et de Saint-Laurent que le comte avait confisqué à Spada et à Guillaume d'Esparron (RACP, n° 399, p. 488). Par la suite, le 8 décembre 1309, Pierre Gantelmi, évêque de Riez, prête serment de fidélité au roi Robert pour entr'autres Saint-Laurent. Et le 17 octobre 1466, Marc Lascaris de Tende, évêque de Riez, fait le dénombrement de ses possessions, dont *in loco de Sancto Laurentio est dominus pro media parte et major dominus* (seigneur pour la moitié du lieu de Saint-Laurent et comme seigneur majeur)³⁶². Bartel est le seul à révéler cette possession des évêques de Riez (p. 64). L'église paroissiale est, en 1274, desservie par un *vicarius Sancti Laurentii* (Pouillés, p. 106), mais elle n'est pas recensée par les Pouillés en 1351 ni par le GCN au XVe siècle. Il est possible que la première vague de peste noire qui a sévi entre 1347 et 1351 ait dépeuplé le terroir et que l'église n'était plus alors en service.

Le village et l'église paroissiale dédiée à saint Laurent sont implantés dans un milieu ouvert sur un site antique. Près de l'église furent mises au jour des tombes sous tuiles, un sarcophage en plomb et un peu partout dans le village des *tegulae* ont été repérées, peut-être même un fragment de borne milliaire de la voie reliant Brignolles à Riez et passant à Saint-Laurent (CAG, p. 416, Collier, p. 21-22).

433. Chapelle Notre-Dame

Elle est située 1000 au sud du village sur une petite colline à l'altitude de 483 mètres. Dans le même milieu que le village elle a pu faire partie de ces établissements pré castraux. Mais ici aucun indice ne vient apporter quelque lueur. 500 mètres plus au nord au lieu-dit *Plan Pélissier* des tombes sous tuiles en bâtière furent découvertes en 1958.

Synthèse

Cette commune est assez pauvre en éléments bibliographiques et n'a pas attiré les historiens. Il faut reconnaître que les sources sont succinctes et peu riches. Il semble que l'habitat issu de l'enchâtellement ait réoccupé un site antique sans avoir eu besoin de se percher ailleurs.

³⁶² GCN I, col. 601 et 620 et Inst. Riez, LVI, col. 411-412.

SAINT-LIONS

SAINT-LIONS

Faisait partie du diocèse de Senez et du Val de Barrême, aujourd'hui dans le canton de Barrême. La commune est située au nord de Barrême à une altitude moyenne de 800 à 900 mètres. Elle est traversée par l'Asse de Clumanc. D'une superficie de 1155 hectares, elle n'était qu'un hameau dépendant de Barrême et fut érigée en commune en mars 1791. Primitivement son nom était *Dauphin*, comme attesté par H. Bouche, *castrum de Dalphino* (I, p. 279). En 1237 le *castrum de Dalfino* est nommé dans les statuts de la baillie de Senez (RACP, n° 277, p. 364). Il est desservi spirituellement par un prieuré et une église sous le titre de saint Léonce, *ecclesia de Sancto Lionci* vers 1300 et par un *prepositus Sancti Lioncii* (Pouillés, p. 290 et 292). Le *prepositus*, prévôt, est sans doute un des chanoines résidant dans le village tout proche de Saint-Jacques où avait été fondé un monastère de chanoines réguliers dépendant du chapitre de Senez (voir Saint-Jacques).

Un texte mal traduit et mal interprété fait de Saint-Lions une dépendance de l'abbaye de Saint-Victor. H. Fisquet dans son GC II, p. 211-212, fournit une charte du cartulaire de Saint-Victor où il fait du nom de personne *B. Leoncius* un nom de lieu, Saint-Lions. Il relate que Guillaume Féraud fait don à Saint-Victor *du village de Saint-Lions avec ses biens et possessions, ce dernier demandant à l'évêque de Senez d'être le protecteur et le défenseur de Saint-Lions et de sa terre, de sorte que nul abbé ou moine n'y lève des redevances et n'y établisse des servitudes*. Cette donation aurait eu lieu le 9 janvier 1217. Le cartulaire fournit la date du 9 janvier 1218 (CSV, n° 109, p. 479-490). En fait c'est un don fait à Notre-Dame de Thorame et au sacristain de cette église, sacristain nommé B. Leoncius et qui est déclaré *tuteur et défenseur du patrimoine* de cette église. Dans la charte suivante de la même année le dit B. Leoncius est cité comme témoin.

Synthèse

On possède peu de renseignements sur l'histoire de la commune. Il semblerait que le prieuré des chanoines réguliers sous le titre de saint Léonce ait donné son nom au territoire. Puis, après l'abandon de celui-ci, l'église paroissiale aurait repris une titulature plus ancienne, à saint Laurent. En effet 500 mètres au SO du village se trouve le cimetière de la communauté ainsi qu'un oratoire dédié à saint Laurent. Il est déjà indiqué sur le plan cadastral de 1837 et figure encore sur les cartes modernes. Il pourrait s'agir de l'emplacement de l'église d'origine.

SAINT-MAIME

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Forcalquier. La petite commune de Saint-Maime, 751 hectares, est située entre Forcalquier et Manosque. Elle comprend une plaine arrosée par le Largue et une série de côteaux. L'Antiquité s'est révélée avec plusieurs sites d'occupation, dont une grande nécropole contenant plus de quinze cents squelettes au quartier *Saint-Clair* (CAG, n° 188, p. 417-417). Peu habitée à cause de sa petitesse, la population s'élevait à 135 habitants en 1315. Il n'en restait plus que 40 en 1471 (Atlas, p. 196). C'est par un de ses habitants que le nom apparaît pour la première fois, avec un dénommé *Eldebertus de Sancto Maximo* qui est témoin lors d'un don fait par le comte de Forcalquier Bertrand à l'abbaye de Saint-Victor ; c'était entre 1018-1032 (CSV II, n° 666, p. 13). Plusieurs autres sont encore cités comme *Audibert de Sancto Maximo* en novembre 1202 qui rend hommage au comte (RACP, n° 18, p. 20). Entre temps, en 1168, le comte de Forcalquier, Bertrand, avait donné parmi d'autres biens le *castrum de Sancto Maximo* aux Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem (Ruffi, p. 135).

L'église paroissiale est citée en 1274 avec un *capellanus Sancti Maximi juxta Delfinum* qui n'est tenu à aucune redevance (Pouillés, p. 120). Au XIVe siècle, par contre, le chapitre de Forcalquier est prébandé et il y a un prieur à la tête de la paroisse, *prebandatus Sancti Maximi* et *prior Sancti Maximi juxta Delfinum* (GCN I, Inst. col. 471). L'église, un peu à l'écart du village, est dédiée à saint Maxime et date, en gros, du XIVe siècle, avec *une chapelle latérale ornée de consoles représentant des têtes humaines, un agneau et un loup* qui daterait du XIIIe siècle (Provence Romane 2, p. 242).

434. Chapelle Sainte-Agathe

Il s'agit de la chapelle castrale et est tout ce qui reste de l'ancien château perché sur une colline avec les ruines d'une tour polygonale encore haute de 7,50 mètres. Ce château servit de résidence aux comtes de Forcalquier et à Raymond Bérenger au XIIIe siècle. La chapelle, *de forme très simple, comporte une nef voûtée d'un berceau brisé et un chœur à chevet plat, couvert d'un berceau perpendiculaire au précédent. Pas de doubleau, mais une moulure à méplat et à large biseau, avec un décor de rinceaux ou de palmettes. Couverture en lauses*. Elle a été classée, ainsi que le village le 23 mai 1943. Elle est datée par les historiens du XIIIe siècle³⁶³.

Synthèse

On rencontre encore ici le cas d'une église castrale abandonnée au profit d'une nouvelle construite dans la plaine.

³⁶³ R. Collier, p. 144. Egalement Provence Romane 2, p. 242.

SAINT-MARTIN-DE-BROMES

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui dans le canton de Valensole. La commune est à la limite sud du plateau de Valensole côtoyant la rive droite du Verdon. Elle est irriguée par le Colostre sur la rive gauche duquel passait la voie antique Riez-Aix-en-Provence. Un milliaire a été trouvé dans le village ainsi que de nombreux sites antiques répartis sur toute la commune (CAG, n° 189, p. 418-426). Si cette période est bien documentée il en est de même pour la période du début du deuxième millénaire. Ce territoire apparaît propice à la colonisation humaine. Le cartulaire de Saint-Victor livre en effet plusieurs chartes dont voici un résumé.

. vers 1020 (I, n° 624, p. 621).

Pandulphe et son épouse Lutgarda et leurs fils Lambert, Athanulfe, Gontard, Hugues, donnent à Saint-Victor deux modrées de terre culte dans la vallée que tous appellent *Archantiosco* au lieu dit *Fonte Natalis*. Dans un autre lieu huit setérées et dans un autre une modrée de vigne.

. 1031 16 septembre (I, n° 629, p. 625-626).

Moi Pons Arbert et ma mère nommée Adalgarde, mes frères Bertrand, Allebert, Fulco, Jofred, Arbert, Hugues, Augier, faisons donation à Saint-Victor, soit à l'église Saint-Pierre, de deux manses. Cette donation se trouve dans le territoire du castrum appelé *Archincosc* dans le comté de Riez. Les confronts autour de l'église sont ceux-ci : à l'orient la voie qui vient de *Valanzola* à la croix ; au midi la voie publique jusqu'au *nocarium* (?) d'Adanulfe ; à l'occident, terre culte et vigne jusqu'au petit vallon de *Rainald Scalato* ; au septentrion, vigne et terre agreste où se nourrissent les lapins.

. 1038 (I, n° 625, p. 622).

Moi Lambert et mes frères Gontard et Hugues, donnons un manse qui fut de *Durante Composto* avec toutes les terres, champs, vignes, prés et moulins. Nous donnons ledit manse au moine Guarnulf et à Saint-Pierre de Saint-Victor martyr. Ce manse est dans le comté de Riez dans le territoire du castrum appelé *Archincosc*. Donation faite dans le castrum de *Arcincosco*.

. 1042 (I, n° 623, p. 620).

Guntard et Hugues Tinctus, pour le repos de l'âme de leurs parents et de leur frère Lambert, donnent l'église Saint-Martin de *Brumece*, avec tout son territoire. Au midi, le fleuve *Colostica* (Colostre) à l'orient en suivant le vallon de *Gramineria*, porte jusqu'au *vallis Pineti* (Ravin de Pinet) jusqu'au champ de *Deda* ; à l'est jusqu'à la fontaine *Viliosum* (vallon de Veiselle ?) qui porte au fleuve *Colostica*. Parmi les témoins *Petrus ministralis de Archincosco*.

. v 1065 (I, n° 627, p. 623-624).

Charte des églises qui sont dans la vallée appelé *Archincosch*, sainte Marie et saint Pierre et saint Jean et saint Martin avec leurs possessions de terres.

Poncius Arbertus et ses fils Rostagnus, Aldebertus et Pontius de Brac donnent en héritage à l'église Saint-Jean et à l'église Saint-Pierre une modrée de terre à pain et une à vin dans le territoire de Saint-Martin. Confronts, au midi voie publique, à l'orient vallon de la vigne d'Albelloni, au septentrion jusqu'au Serre, à l'occident en suivant la vigne de Pons Plura. Cette terre quand elle fut donnée par eux était une herme, mais après est plantée de vignes.

Pons Arbert avec ses fils et avec Pons de Braz donnent à l'église Saint-Martin une modrée de vigne, dans la terre de Ricard et dans ledit territoire de Saint-Martin.

Hugues Tinctus donne à l'église Saint-Jean une modrée de terre à pain jouxtant la crypte de ladite église ; et Arbert de Grisul une autre modrée à pain. Ledit Hugues Tinctus donne à l'église Saint-Pierre une modrée de terre à pain. Ces deux modrées sont toutes deux dans le vallon *Aligera*.

. 1064-1079 (I, n° 6285, p. 624-625).

Moi, Pierre, ministrat de *Archincosco*, fait guerpition (remise) à Saint-Victor de tout de que j'ai requis en obédience de Saint-Martin de *Bromezes*, dont l'église est dans le territoire de *Archincosco*, consistant en la tasque et la moitié des hommes que j'ai fait venir ici, ainsi que la moitié du défens et des rives de la rivière et la partie que je réclamaï en dîme.

Ces textes fournissent de nombreuses données. D'abord, le territoire a pour nom *Archincosco*, *Archincosch*, *Archantiosco*. C'est un *castrum* qui s'étend dans toute la vallée et qui est dirigé par un *ministrat* cité deux fois sous le nom de Pierre³⁶⁴. L'église Saint-Martin fait partie de ce castrum et est dite de *Brumece* ou *Bromezes*. Mais ce n'est pas la seule église, il en existe trois autres, Sainte-Marie, Saint-Pierre et Saint-Jean qui reçoivent des dons de plusieurs familles. Ces dons consistent principalement en manses, en terres à blé sous la jolie

³⁶⁴ Sur l'étymologie de *Archincosco*, Guérard dans son index géographique (p. 842) indique *Saragousse*, *Charagousse*, lieu-dit cité par Cassini et le cadastre de 1826. J.P. Poly 2 suggère un nom d'homme *Archuntius* porté par un évêque de Riez au VIIe siècle (p. 180, note 92).

formule de *terre à pain*. Il y a aussi des vignes, *terre à vin*, des prés, des moulins. On reconnaît parmi les lieux-dits, le Colostre, le vallon de Veiselle, le ravin de Pinet, la voie publique et celle qui vient de Valensole.

C'est en 1042 qu'est citée l'église Saint-Martin de *Brumece*. Elle est donnée à Saint-Victor par une famille de laïcs qui la possède avec les terres qui en dépendent. Ce sont deux frères Guntard et Hugues Tinctus dont les parents et leur frère Lambert, tous trois décédés, sont déjà cités en 1038 faisant don d'un manse au moine Garnulf de Saint-Victor à la tête de l'église Saint-Pierre. C'est à partir de 1064-1079 que la main-mise de Pierre, *ministral d'Archincosc*, sur le territoire va passer de main³⁶⁵. En effet, il fait la *deguerptio*, la remise, de tout le pouvoir, obédience, qu'il possède sur le territoire et sur l'église Saint-Martin. Cet abandon du pouvoir va causer la perte du *castrum d'Archincosc* au profit du nouveau *castrum* qui s'élève à l'emplacement de l'église Saint-Martin et qui va devenir le *castrum Sancti Martinetti de Bromeses* cité en 1237 ou le *castrum de Sancto Martino de Bromeses* cité en 1252 (RACP n° 278, p. 367 et Enquêtes, n° 571, p. 359).

En 1079 sont citées deux *cellae* dépendant de Saint-Victor, *cella sancti Petri de Archincosc* et *cella sancti Martini de Bromec* (II, n° 848, p. 237). En 1098, c'est la dernière citation du *castrum d'Archincosc* et des quatre églises : *ecclesie de castro et valle Archinzosc sancte Marie et sanctorum Petri, Johannis et Martini* (II, n° 697, p. 39). Saint-Victor va encore être en possession des deux prieurés de Saint-Pierre et de Saint-Martin en 1113 et 1135, *cella sancti Petri de Archincosc*, *cella sancti Martini de Bromed* (II, n° 848, p. 237 et II, n° 844, p. 226), mais ils ne sont plus cités par la suite. Désormais, il n'existe plus qu'une seule église avec à la tête un *prior Sancti Martini de Bromesis*, desservie par un *capellanus Sancti Martini* (Pouillés de 1274, p. 107-108). C'est au cours du XIIe siècle que va être bâtie l'église Saint-Martin avec *sa nef centrale qui comporte trois travées voûtées d'un berceau légèrement brisé et soutenu latéralement par des arcs de décharge. Le bas-côté sud, gothique, remonte au XVIe siècle, une chapelle latérale nord également. L'abside semi-circulaire est voûtée en cul-de-four. Le clocher-tour, au fût bâti de moellons, arbore une flèche pyramidale dont les pierres de taille composent un volume solide, plein, grisâtre* (Collier, p. 67). Il date la partie romane du début du XIIe siècle tandis qu'*Alpes Romanes* la place au milieu du XIIe siècle (p. 60).

435. Eglise Saint-Pierre d'Archincosc

C'est la première qui est citée par les chartes, en 1031 et en 1038. Un moine de Saint-Victor nommé Guarnulf la dessert et reçoit des dons en terres et vignes ainsi que deux manses. L'ensemble se trouve dans la vallée ou le territoire d'*Archincosc*. Les confronts ne permettent pas de situer l'église. Cependant le cadastre de 1826 signale un quartier *St Pierre* en section B 3 dite section de Saint-Joseph. Il signale également au nord *la crête de St Pierre* que mentionnent également les cartes modernes. La dernière citation date de 1135, *cella sancti Petri de Archincosc*.

436. Eglise Saint-Jean

La seule citation de cette église date des environs 1065. Elle reçoit aussi des dons en terres et en vignes. Elle est signalée avec une *cripta*. A cette époque la crypte n'est pas nécessairement enterrée, sous l'église. On en trouve « hors-œuvre », le plus souvent à l'arrière du chevet. Elles correspondent à l'architecture romane et disparaissent à la période gothique³⁶⁶. La carte de Cassini n° 153 signale une chapelle *St Jean* en état à l'est du village. Le cadastre de 1826 nomme la section où elle se trouve *Section C de St Jean* mais ne signale aucun édifice religieux. Au sud de cette section on rencontre la *Plaine Saragousse*. Les cartes actuelles place également dans ce secteur le quartier *St-Jean*.

437. Eglise Sainte-Marie

Elle ne fait l'objet que d'une seule citation, comme la précédente vers 1065, mais il n'est signalé aucun don en sa faveur. Elle n'apparaît sur aucune carte ni cadastre, ni comme édifice, ni comme lieu-dit. Par contre la carte de Cassini signale une chapelle et un quartier *Ste Anne* situés au NNE du village à proximité de *Terreroige*. Sur les cartes actuelles, il faudrait la placer au Petit Pinet là où le cadastre de 1826 signale un bâtiment rectangulaire prolongé par une abside carrée plus étroite (section B 2, parcelle 249). Une autre possibilité

³⁶⁵ *Ministral* : Ministérial a pour synonyme official et sergent et désigne un homme titulaire d'une fonction ou d'un office (Collectif, *Dictionnaire du Moyen Age*, PUF, 2002, p. 925).

³⁶⁶ Idem, p. 377.

s'offre avec le bâtiment nommé *Roux* (parcelle 306) qui présente la même particularité et serait mieux situé par rapport à la situation donnée par Cassini, au confluent de deux ravins.

Synthèse

Les quatre églises sont toutes citées au XI^e siècle et l'abbaye Saint-Victor est déjà là au début du siècle, vers 1020. Si l'église Saint-Pierre est associée au *castrum d'Archincosc* et celle de Saint-Martin au territoire de *Brumece*, les deux autres semblent être isolées, sans être assimilées à un habitat groupé. Il est probable que la fondation de ces églises remonte à la période carolingienne et qu'elles ont repris vie lors de la paix revenue et le retour des moines. La documentation exemplaire de cette commune permet de mieux appréhender l'histoire d'autres territoires moins connus.

SAINT-MARTIN-LES-EAUX

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Manosque Nord. D'une superficie de 915 hectares la commune est située entre Manosque et Forcalquier dans un paysage de collines peu élevées (650 m d'altitude en moyenne). Vitalisé à l'époque romaine, le terroir a livré plusieurs sites antiques dont un atelier de fabrication d'amphores et de tuiles. Il n'existait qu'une seule famille en 1315, phénomène inexplicable et en 1471 le territoire est inhabité. Le maximum de population sera atteint en 1851 avec 174 habitants. Dès le XIe siècle un prieuré dépendant de CarLuc s'installe dans la commune avec une *ecclesia S. Martini de Paracollis seu de Renacatis* (Atlas, p. 196). Mais dès 1274, les Pouillés recensent un *canonicus Forchalquerii, pro prebenda ecclesia Sancti Martini de Rennachat* (p. 117). La commune tire son nom du titulaire de l'église Saint-Martin sans doute fondée par les moines de CarLuc au XIe siècle, l'habitat précédant étant installé sur la colline du *Castellas* située 500 m au sud du village.

Pour les historiens l'église date du premier tiers ou premier quart du XIIe siècle. En voici la description qu'en donne R. Collier : *l'église comprend deux travées actuellement voûtées d'arêtes, jadis d'un berceau. La nef débouche sur un transept à berceau transversal, dont la croisée est aujourd'hui couverte par une charpente. Le chevet est formé par une abside demi-circulaire à l'intérieur, pentagonale à l'extérieur, voûtée en cul-de-four et bien appareillée. A l'origine, elle devait être flanquée de deux absidioles. L'intérieur de l'abside est orné d'une arcature en plein cintre, retombant sur six colonnettes à chapiteaux au décor floral (acanthes, palmettes) ou purement ornemental (entrelacs). C'est donc un édifice très soigné, à la blancheur décaillée par les siècles et qui peut remonter au premier tiers du XIIe siècle* (p. 86). Alpes Romanes 2 fournit également une description détaillée et conclut, *très homogène, cet édifice pourrait être - malgré l'aspect archaïsant des sculptures - une construction du premier quart du XIIe siècle* (p. 242-243). L'église a été classée MH le 11 février 1971.

438. Le Castellas

Il n'est cité aucune chapelle rurale dans le terroir. Pourtant, la carte de Cassini (n° 153) signale au SE du village à *Belair* un édifice religieux qui pourrait correspondre au site du *Castellas*. Le cadastre de 1833 en section B 1, parcelle 40, quartier du *Castelas*, figure un bâtiment orienté avec une abside en hémicycle. La carte IGN moderne y place une croix. Ce *Castellas* pourrait être une motte castrale à l'origine du peuplement jusqu'à l'arrivée des moines de CarLuc qui fondent le village en contrebas avec une nouvelle église.

SAINT-MARTIN-LES-SEYNE

SAINT-MARTIN-LES-SEYNE

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Seyne, aujourd'hui dans le canton de Seyne-les-Alpes. Cette petite commune de montagne, 1227 hectares, est située au NO de Seyne-les-Alpes et de Selonnet et côtoie au sud la commune de Bayons. Comme cette dernière, elle relevait de l'abbaye de l'Île Barbe en même temps que plusieurs communautés de l'Ubaye comme Pontis, Le Lauzet et Ubaye. Les trois châteaux de Selonnet, d'Ubaye et de Saint-Martin dépendaient déjà de l'abbaye en 1183 (RACP, p. 234, note 1). En 1237, Raimond Bérenger V assure de sa protection les prieurés de l'abbaye, dont le *castrum Sancto Martino* (RACP, n° 283, p. 372-374)³⁶⁷. L'abbé de l'Île Barbe dut se séparer du fief de Saint-Martin en 1578 (Albert I, p. 270).

Il n'existe pas de village à proprement parler, seulement des fermes dispersées. L'église est située dans un lieu isolé accompagnée du « château ». D'après R. Collier, elle date de 1866 et est *voûtée en berceau, le chœur à chevet plat est couvert d'une espèce de coupole. Clocher-tour contre le chœur* (p. 386). Il n'est cité aucune chapelle rurale dans la commune.

³⁶⁷ Voir J. ARNOUX, « Les fiefs du monastère de Saint-Martin de l'Île Barbe », *Bull. SSL des BA*, T XI, p. 21-24.

SAINT-MICHEL-L'OBSERVATOIRE

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Forcalquier. La commune, de 2778 hectares, est située au sud de Forcalquier dans un milieu de plateaux et de collines à l'altitude moyenne de 500-600 mètres. Elle est limitée au sud par le Largue et quelques ruisseaux arrosent son territoire. Vitalisée durant l'Antiquité par le passage de la voie domitienne, la commune a livré de nombreux sites répartis depuis le Néolithique jusqu'à la période romaine (CAG, n° 192, p. 428-433). Elle a intégré en 1974 la commune de Lincel. Si la période gallo-romaine est bien représentée, le début du II^e millénaire a été également propice pour l'installation de plusieurs communautés religieuses. La population en 1315 dépassait les 800 habitants, une des plus importantes de la contrée.

439. Eglise Saint-Michel

Elle est située au haut de la colline où s'étagé le village. C'est pourquoi elle est dite *la plus haute église* ou *l'église haute* par rapport à l'église paroissiale Saint-Pierre élevée au centre du village. La première mention semble relever des années 963 ou 967 lorsque l'évêque de Sisteron, Ours, fait don au monastère de Ganagobie, outre les églises de Peyruis et des hameaux d'Aris et d'Abuse, de l'église Saint-Michel³⁶⁸. Aucun auteur ne semble avoir relevé cette citation à part Abbayes et Prieurés qui mentionnent un *prieuré donné à Cluny par l'évêque Ours (après 967), uni à la mense abbatiale de Ganagobie* (p. 73). On ne sait combien de temps le prieuré demeure dans les mains de Ganagobie, mais, en 1118, on apprend, par une bulle du pape Gélase II, que le prieuré dépend de l'abbaye Saint-André-de-Villeneuve³⁶⁹. Le prieuré jouxte l'église Saint-Michel qui est desservie en 1274 par un *capellanus* et au XIV^e siècle par un *prior* (Pouillés, p. 116 et GCN I, col. 472). Il *conserva une communauté monastique jusqu'au XV^e siècle* selon Abbayes et Prieurés. L'église est datée communément du XII^e siècle mais a subi de nombreux remaniements ultérieurs³⁷⁰. L'enquête sur les lieux de culte de 1899 avance la date du XI^e siècle et reconnaît qu'à *la plus haute église on y dit sept ou huit messes par an* (2 V 73, n° 208). A l'époque de l'abbé Féraud, on avait oublié son histoire, *le village est dominé par une antique église attenante au presbytère ; la tradition, appuyée sur des titres, porte qu'en ce lieu était jadis un couvent de moines* (p. 335).

440. Chapelle Saint-Jean-de-Fuzil

Elle est située 2000 mètres au nord du village au quartier d'Aurifeuille³⁷¹. Elle a d'abord appartenu à l'abbaye Saint-Victor de Marseille. En 1045, *Adalaxia, fille de Boniface de Reillane décédé, donne, de son propre alleu, la moitié de la villa appelé Fuzillis, avec la moitié de l'église, etc.* Le seigneur Raimbaud de Reillanne, archevêque d'Arles, est témoin. Durant ce même XI^e siècle, *dans la vallée de Reillanne, in Fuzils, l'abbaye possède quatre très bonnes manses que tient Bermundus Tranca Vias et qui doivent rendre, tous les ans, quatre modières de bon blé annone* (CSV I, n° 657, p. 650 et n° 42, p. 65). Ce n'est qu'en 1274 que l'on apprend la titulature de l'église : *prior Sancti Johannis de Fusillis* (Pouillés, p. 116). Le prieuré va devenir au XII^e siècle une dépendance de Saint-André-de-Villeneuve (Provence Romane 2, p. 86). Le site du prieuré qui est sur *le carrefour de deux voies présumées antiques* a révélé une *occupation du Bas-Empire et du haut Moyen Age* (CAG, p. 433). L'ancienne église est citée tout au long du XIX^e siècle comme une chapelle rurale où l'on dit la messe trois fois par an, elle est qualifiée de *passable*. Il ne subsiste de la période romane du XI^e siècle que *l'abside appareillée et vouûtée en cul-de-four*. La chapelle fut restaurée et inscrite aux MH en 1979 (Provence Romane 2, p. 86 et R. Collier, p. 145).

441. Prieuré Saint-Paul

La première mention de ce prieuré date de 1274 où il est cité en compagnie de l'église Saint-Michel, *ecclesia Sancti Paoli* (Pouillés, p. 116). Il est desservi par un recteur au XIV^e siècle, *rector ecclesie Sancti Paoli* (GCN I, Inst. col. 472). C'est Provence Romane 2 qui nous apprend que le prieuré dépendait de Carluc et donc de Montmajour. Il en donne une description qui fait constater qu'il ne subsiste de l'église *qu'une minuscule chapelle rectangulaire couverte de lauzes*. Il la compare à un oratoire qui ne *constitue qu'une faible partie du*

³⁶⁸ GCN I, col. 684 et note 2. GC II, p. 29. Les dates de l'épiscopat d'Ours divergent selon ces deux ouvrages. Le texte est tiré du *Livre vert*.

³⁶⁹ Le prieuré est confirmé en 1165 par un accord établi entre Pierre IV archevêque d'Aix et Pons abbé de Saint-André (GCN I, Inst. Aix, col. 12).

³⁷⁰ Description : Provence Romane 2, p. 179-186. R. Collier, p. 72, 75, 78, 96, 97, 458, 459, 461. Bailly, p. 46.

³⁷¹ Nous ignorons pourquoi Alpes Romanes 2 et R. Collier placent cette chapelle à l'est du village alors qu'elle est au nord.

prieuré de la seconde moitié du XIIe siècle. Il a été classé MH en 1930³⁷². La CAG signale un site antique et préhistorique, avec des tombes sous lauzes et des sarcophages au sud du prieuré. Il est probable que la chapelle a été élevée à l'emplacement même d'un mausolée antique (p. 432). Elle est située à 600 mètres au sud du village aux abords de la D 105. Cassini n° 122, la signale en ruine et au XIXe siècle elle n'est pas citée comme chapelle rurale.

442. Prieuré Hôpital Notre-Dame d'Ardène

Il est cité par les Pouillés en 1274, *hospitale de Ardena* (p. 116) et Atlas et R. Collier font remonter sa fondation en 1209 (p. 197 et 145). Abbayes et Prieurés le cite comme *prieuré Notre-Dame d'Ardène*, dépendant de l'abbaye Saint-André-de-Villeneuve. La CAG situe *au prieuré d'Ardène, hospitia médiéval du XIIIe siècle, un relais antique présumé le long de la via Domitia, site antique et sarcophage* (p. 430-431). Très restauré et propriété privée, il subsiste quelques traces de l'architecture romane. La chapelle est signalée en état par Cassini au quartier dit *le Prieuré*. Elle est située au SSE du village non loin du Largue aux abords de la N 100, sur le tracé probable de la voie domitienne et de la route médiévale d'Apt à Sisteron selon le cadastre de 1813.

443. Eglise Saint-Sauveur

Cette église est mentionnée par les Pouillés en 1274, *ecclesia Sancti Salvatoris juxta Delphinum* (p. 116). Elle est encore citée au XVe siècle avec un *prior Sancti Salvatoris propre Dalphinum* (GCN I, Inst. col. 471). Elle est en effet située à l'est de la commune non loin de la limite communale avec celle de Dauphin. D'après la CAG *dans le quartier St-Sauveur, à l'emplacement des ruines du village et de l'église du même nom, situées à environ 500 m à l'est des Eyssautiers et à 600 m du tracé supposé de la via Domitia (altitude : 430 m), site antique. La crypte de l'église Saint-Sauveur, enfouie sous un cabanon, servait probablement de lieu de culte durant l'Antiquité. Aux alentours, sarcophages en pierre* (p. 431). Ce sont les seuls renseignements existant sur cette église, Cassini et le cadastre napoléonien l'ignorant totalement.

444. Chapelle Saint-Siméon

Elle est située sur l'ancienne commune de Lincel, au SE du village le long de la N 100, sur le passage de la voie médiévale et de la voie domitienne. R. Collier la met sous la double titulature de Sainte-Madeleine et de Saint-Syméon et ajoute qu'elle est mentionnée en 1155 (p. 140). Ce serait lors d'une bulle promulguée par le pape Adrien IV. Avec Atlas, nous apprenons qu'elle relève au XIIe siècle du chapitre de Forcalquier (p.180). C'est ce que confirme le GCN au XVe siècle où la paroisse de Lincel dépend du chapitre de Forcalquier avec un chanoine prébandé, *prebandatus de Lioncello* (I, Inst. col. 471). Elle n'est pas signalée par la carte de Cassini mais figure par contre sur le cadastre de 1833, avec une abside en hémicycle orientée au NE (Section B 1, parcelle 326). R. Collier rapporte que *cet humble édifice, en partie ruiné, est composé d'une nef et d'une abside en cul-de-four. L'appareil de taille indique le Moyen Age, sans doute le XIIIe siècle*. Il est possible que cette chapelle soit la première paroisse ; établie en milieu ouvert, aux abords d'une voie de passage, sa titulature à sainte Marie-Madeleine a été reprise par l'église du castrum. Cette dernière est datée du XIIIe siècle (Collier, p. 120).

Synthèse

Saint-Michel offre au moins quatre édifices remontant à la période du haut Moyen Age. Saint-Jean-de-Fuzil, Saint-Paul, Ardène, et Saint-Sauveur sont tous implantés sur des sites antiques ayant livré en outre des sarcophages et des tombes sous lauzes. La richesse du terroir qui avait attiré les colons romains a également favorisé l'implantation de plusieurs abbayes, Saint-Victor, Montmajour, Saint-André-de-Villeneuve. Elles se sont installées sur les décombres antiques et de la période carolingienne, les mêmes sites offrant toujours les meilleures conditions de vie.

³⁷² Provence Romane 2, p. 185-186. R. Collier, p. 96-97.

SAINT-PAUL

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Barcelonnette. Cette très vaste commune de 20555 hectares est frontalière avec l'Italie et est située dans la haute vallée de l'Ubaye dans une région très montagneuse. Les sites archéologiques sont essentiellement concentrés aux abords de la vallée et ont livré de nombreuses sépultures de l'Age du Fer (CAG n° 193, p. 434-440). L'étendue du territoire et les difficultés de circulation ont favorisé l'éclosion de nombreux habitats. La population avoisinait les 1000 habitants en 1316 et le maximum sera atteint en 1765 avec 1736 parsonnes. Elle n'en compte plus que 220 actuellement (Atlas, p. 197). Deux communautés apparaissent au début du XIIIe siècle, recensées par H. Bouche le *castrum S. Pauli* et le *castrum de Torono, c'est Tournoux ou Tounosco où il une paroisse la plus ancienne à ce qu'on croit dans toute la vallée et qu'elle estoit un temple dédié à Jupiter* (p. 266). Atlas dénombre 27 feux à Tournoux en 1316, soit quelques 150 habitants. Avec un territoire si vaste il ne faut pas s'étonner de la multiplicité des paroisses et des chapelles succursales élevées au cours des siècles. L'abbé Féraud recense six paroisses au XIXe siècle (p. 215-219) et le cadastre napoléonien de 1841 facilite le repérage car il figure les édifices religieux coloriés en bleu. Nous utiliserons également les données fournies par R. Collier et les recensements effectués par Wikipedia et Quid ? sur Internet.

445. Paroisse Saint-Paul. Chapelle des Pénitents. Chapelles des Prats et de Lestrech

L'abbé Féraud recense une population de 400 âmes répartis dans le chef-lieu et les deux hameaux *Des-Prats* et de *Lestrech*. L'église paroissiale est sous le titre de Saint-Pierre-et-Paul. R. Collier y consacre une longue description. Il estime que la date gravée sur le chœur de 1452 correspond à l'origine de l'église. Elle a subi divers avatars, dont une démolition partielle en 1591 lors des guerres de Religion et un tremblement de terre en 1959. Elle est classée MH depuis le 1^{er} janvier 1921. Elle figure en section M 3 sur le cadastre napoléonien, parcelle 801. A côté le cadastre figure un autre édifice, parcelle 802, il s'agit de la chapelle des Pénitents qui est qualifiée par Collier de *grande chapelle, rectangulaire, qui s'allonge sur trois travées voûtées en berceau, avec une forte pénétration de lunettes triangulaires ; des doubleaux larges et plat s'interposent entre les travées*. Il la date de la période classique, XVIIe-XVIIIe siècle (p. 227). Le hameau des Prats est situé au NE du chef-lieu et abrite une chapelle signalée par le cadastre en section M 2, parcelle 359. Toujours en état elle abrite un autel en bois taillé du XVIII^e siècle classé au titre d'objet. Au hameau de Lestrech, le cadastre napoléonien figure une chapelle *Notre Dame*, en section M 1, parcelle 168. On la retrouve sur les cartes modernes, isolée, au nord du hameau des *Bonis*.

446. Paroisse de Fouillouse et l'église Saint-Jean-Baptiste

Le hameau de Fouillouse est situé à l'est de la Grande Serenne sur les bords du torrent *la Baragne*, à près de 2000 mètres d'altitude. Il est composé de deux hameaux presque joignants, *Fouillouse* et *le Serret*. C'est entre les deux que s'élève l'église dédiée à saint Jean-Baptiste. Le cimetière la côtoie (Section G 8, parcelle 590 et 591). Le linteau de la porte indique la date de 1549. R. Collier estime qu'il s'agit de la date de restauration de l'édifice (p. 151). Mais plus loin il avance avec prudence que c'est la date d'édification mais sans doute sur un édifice antérieur (p. 196). Pour Wikipedia, *l'église Saint-Jean-Baptiste au hameau de Fouillouse, est reconstruite en 1549, avec une voûte en berceau brisé plus tardive. Le clocher-mur, à trois baies, est de belle taille. Elle possède quelques statues, du Christ en poutre de gloire (classée) et de saint Jean-Baptiste, du XVII^e siècle mais d'un style extrêmement fruste. Les bustes reliquaires (dont un à saint Jacques) sont raides et archaïques, bien qu'eux aussi du XVII^e. Elle possède un antependium très rare, en tapisserie du XVII^e ou du XVIII^e siècles, classé.*

447. Paroisse de Serenne. Eglise de la Transfiguration, chapelles Saint-Michel et Saint-Roch

La paroisse de Serenne est composée de deux hameaux, la *Grande* et la *Petite Serenne* et comprenait 400 âmes au temps de l'abbé Féraud. Elle est située en amont du chef-lieu sur les bords de l'Ubaye à l'altitude moyenne de 1500 mètres. R. Collier cite l'abbé Féraud qui la date de 1829, époque à laquelle les Serennes furent érigées en paroisse. Il la décrit en forme de croix, avec une coupole centrale surbaissée, largement pénétrée par des arcs en plein cintre... *Le chœur est formé par une travée* (p. 380). Elle figure sur le cadastre en section L 3 parcelle 793 ainsi que sur la carte de Cassini n° 167, ce qui indique que la date de 1829 correspond seulement à l'érection de la paroisse et non à l'édification de l'église.

A côté de l'église le cadastre signale un autre édifice avec une croix et coloriée en bleu, parcelle 792. Il pourrait s'agir d'une chapelle ruinée dédiée à Saint-Michel seulement signalée par l'encyclopédie Quid ? Une autre chapelle apparaît également à la Petite Serenne sous le titre de Saint-Roch. R. Collier la rencontre à moitié

abandonnée, rectangulaire, à chevet plat, à trois travées... Notons une inscription intéressante encadrée dans le contrefort gauche de la façade ouest : « 1650-1719-S... RSS ». Cela semble situer la chapelle dans le temps : destruction, reconstruction (p. 227). Sur le cadastre napoléonien elle figure au hameau des Hugues section L 4, parcelle 856. Quant au cimetière il est encore à la même place signalée par le cadastre, entre les deux hameaux de la Grande et de la petite Serenne.

448. Paroisse de Melezen. Eglise Saint-Sébastien

Cette paroisse, au temps de l'abbé Féraud, est composée des hameaux de *Melezen, d'Intra, d'Arua, de Serre, des Hautes et Basses-Molles et de Champ Grandès. Population totale, 200 âmes.* Elle est située au NNO de Saint-Paul le long du *Riou Mounat* qui se jette dans l'Ubaye. Altitude entre 1600 et 1800 mètres. Pour le même abbé, *l'église paroissiale, sous le titre de Saint-Sébastien, fut construite en 1785. Il n'y avait auparavant qu'une chapelle que l'on convertit en presbytère* (p. 216). Elle figure sur le cadastre napoléonien avec le cimetière en section K 4, parcelles 605 et 606 dans le hameau dit *le Rua*, à l'emplacement du hameau actuel de Mélezen. Seule, Wikipedia signale que *dans le mobilier de l'église Saint-Sébastien (1785) au hameau de Mélezen, figurent une croix de procession en métal argenté du XVII^e siècle, classée, et un ciboire d'argent du siècle suivant.*

449. Paroisse de Maurin. Eglise Saint-Antoine. Chapelles Notre-Dame des Neiges et Saint-Antoine.

Elle est située d'après l'abbé Féraud au NE de Saint-Paul et comprend *les hameaux de Combremont, de Maljacet et de Barge* qui abritent 400 âmes. A l'extrémité du terroir et côtoyant la frontière avec l'Italie, les hameaux sont perchés à plus de 1900 mètres d'altitude et comme le fait remarquer Féraud la terre ne permet pas la culture des céréales mais offre seulement des pâturages abondants. Il décrit ensuite l'église paroissiale, *sous le titre de Saint-Antoine, ermite, placée entre les hameaux de Maljacet et de Combremont. Sa construction est du douzième siècle Cette église passe pour être l'une des plus belles de la région.* R. Collier pense qu'elle a été reconstruite suite à l'avalanche survenue en 1531 et *qui l'avait démolie ou fortement endommagée* (p. 196). Le cadastre napoléonien la signale au quartier des *Sagnes* comme *église* en section E 4 parcelle 618 accompagnée du cimetière.

Au hameau de *Maljasset* le cadastre signale une chapelle, parcelle 699, qui pourrait correspondre à une chapelle dédiée à saint Antoine. Le cadastre mentionne également un édifice à proximité du hameau de la *Combe Brémond*, section E 3 parcelle 452 et le nomme *Chapelle de St Roch*. Enfin, au hameau de *la Barge* s'élève une petite chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Neiges, section E 6, parcelle 1122.

450. Paroisse de Tournoux. Chapelle de Gleizolles

Elle est située au sud du chef-lieu, à 6 km sur la rive droite de l'Ubaye. L'abbé Féraud indique qu'elle est composée *du village de Tournoux et du hameau des Gleisolles avec une population de 280 âmes.* Il fait remonter le village à une *haute antiquité* avec la présence d'un général romain, puis aux XI^e et XII^e siècles d'une succursale des Templiers. L'église paroissiale, dédiée à saint Thomas, apôtre, serait à l'emplacement d'un temple dédié à Jupiter. R. Collier en fournit une description détaillée où il apparaît qu'elle relève du XV^e et XVI^e siècle avec la base du clocher remontant à la période romane (p.196-197). Elle est signalée par le cadastre en section J 1 parcelle 800 avec le cimetière.

La paroisse de Tournoux desservait le hameau de Gleizolles où s'élève une chapelle dédiée à saint Jacques et saint Philippe. Collier en donne une brève description : *de cette petite chapelle ouverte à tous vents, il ne subsiste plus guère que la travée de chœur, voûtée sur croisée d'ogives. Le profil des nervures consiste en un tore, pris entre deux autres, moins épais. La voûte est en pierres de taille. Il existait au moins une autre travée. On se trouve ici sans doute au début du XVI^e siècle* (p. 177). Le reliquat de la chapelle a été restauré.

451. Chapelle Sainte-Marie-Madeleine au Col de Vars

Le Col de Vars est situé à 2108 mètres d'altitude reliant la Vallée de l'Ubaye à celle de la Haute Durance (Guillestre). Un historique de cette chapelle est donné par le site Internet du Diocèse de Digne. Elle fut construite au milieu du XIX^e siècle succédant à un hospice pour les voyageurs et les pèlerins. Cet hospice avait été construit et géré par les Frères de la Madeleine, ordre fondé au XII^e siècle pour jalonner les voies de pèlerinage de relais hospitaliers. Enfouie dans la neige une bonne partie de l'année, elle fait l'objet d'un pèlerinage annuel, le 23 juillet, jour de la fête de la sainte.

SAINT-PIERRE

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Entrevaux. Cette commune fait partie du Val de Chanan et est située entre les communes de La Rochette et de La Penne, cette dernière étant dans le département des Alpes-Maritimes. D'une petite superficie, 562 hectares, elle est vitalisée par le *Vallon de Saint-Pierre* ou de *Besseuges* au bord duquel sont établis les principaux hameaux. On ne connaît pas le nombre d'habitants en 1315, mais en 1471, le territoire est déclaré inhabité. Le maximum de population sera atteint en 1851 avec 207 habitants. La communauté religieuse va connaître trois lieux de culte successifs.

452. Le prieuré Saint-Pierre

C'est d'abord une évangélisation de la vallée par les moines de Saint-Victor qui créent une *cella* au lieu-dit *Bono Vilare*. Ils reçoivent en 1044 une église dédiée à saint Pierre appartenant à un certain *Johannes* et ses fils, *ecclesia sancti Petri quam vocant ad Bonum Vilare*. Ils donnent également un manse, deux bergeries, plusieurs vignes, un champ, un pré, deux sétéérées de terre et quelques autres encore. Le prieuré va être cité jusqu'en 1337 comme dépendant de Saint-Victor³⁷³. Il est encore mentionné en 1351 et 1376 avec *l'ecclesia Sancti Petri Boni Vilarii* (Pouillés, p. 263-265). On n'a plus de nouvelle par la suite et il est probable qu'il est abandonné lors de la période du XVe siècle, moment où le terroir est déclaré inhabité.

453. L'église Saint-Etienne

Un siècle et demi après l'arrivée des moines bénédictins de Saint-Victor, au cours du XIIe siècle, se crée un *castrum* ou village perché qui regroupe la population. Il est situé au nord du territoire sur un mamelon à 929 m d'altitude dominant le ravin de Besseuges. La carte IGN signale le site avec une tour ruinée et le nom de quartier *Saint-Etienne*. Le site et tout le quartier du hameau de Besseuges seront distraits de la commune pour être rattachés à celle de La Penne en 1760³⁷⁴. Le *castrum* est dit *castrum Pugeti de la Figeta* par Bouche qui traduit par *Poget Figete* (p. 282) et l'église est appelée *ecclesia de Podio Figete* par les mêmes Pouillés que dessus. Elle est dédiée à saint Etienne. C'est sur ce *puy* que s'élève une tour de défense dont Achard donne une brève description : *l'ancien village a été entièrement détruit. On n'y voit plus que quelques décombres, les restes d'une Tour et une Chapelle. La Tour étoit quarrée de seize pieds de largeur (environ 5 m), toute en pierres de taille, elle a encore environ quinze toises de hauteur (30 m environ) ; les personnes âgées disent l'avoir vue plus haute au moins du double, quoiqu'elles ne l'aient pas vue dans son entier* (II, p. 146-147). Elle est également décrite par le « Dictionnaire des châteaux » : *donjon carré de 5 m de côté, en bel appareil chaîné aux angles de bossages, et traces d'un château*³⁷⁵. Il est probable qu'à la suite de la dépopulation le *castrum* a été abandonné et la population s'est installée en contrebas au lieu-dit *la Chapelle*.

454. La nouvelle église Saint-Etienne

Le déperchement a dû s'effectuer au cours du XVIe siècle, moment où la population repart. Elle s'installe en contrebas du *castrum*, 200 mètres en altitude plus bas au lieu-dit *le Château* par les cartes modernes, *l'Eglise* par le cadastre de 1817, *St-Pierre Figette* par la carte de Cassini (n° 168). Un nouveau château (1673) et une nouvelle église y sont élevés. Le cadastre figure parfaitement l'église accompagnée du cimetière (Section A 1, parcelles 208 et 209). Elle a repris la titulature de la paroisse castrale, saint Etienne. Mais cette nouvelle paroisse ne va pas survivre très longtemps. Au XVIIIe siècle, le centre communautaire va de nouveau se déplacer et réinvestir le premier habitat, celui fondé par les moines de Saint-Victor au XIe siècle. C'est ce que fait constater Achard : *la Chapelle étoit, jadis, la Paroisse dédiée à S. Etienne, premier Martyr. Elle paroît avoir été rebâtie. Par un usage qui date d'un tems immémorial, le Curé est obligé d'y dire ou d'y faire dire la Messe la seconde fête de Noël, de Pâques et de la Pentecôte.*

455. Eglise Saint-Pierre

³⁷³ CSV II, n° 783, 1044 : *ecclesia sancti Petri quam vocant ad Bonum Vilare*. N° 843, 1078 ; n° 848, 1113 ; n° 844, 1135 : *cella sancti Petri de Bono Villari*. N° 980, 1213 : *prior Boni Vilarii*. N° 1131, 1337 : *prioratus Sancti Petri de Bono Villari*.

³⁷⁴ THEVENON Luc, « Où prier ? Qui prier dans la montagne ? », *Territoire, seigneuries, communes*, Mouans-Sartoux, 1987, p. 143.

³⁷⁵ SALCH Ch.-L., *Dictionnaire des châteaux et fortifications du Moyen Age en France*, Publitotal, 1979, p. 887 et 1074. Pour J.-C. POTEUR c'est un donjon construit entre 1173 et 1230, *Les grands donjons romans de Provence orientale*, Centre d'Etude des Châteaux-Forts, 1995, p. 22. R. Collier, p. 311.

C'est encore Achard qui résume la situation : le village est connu sous le nom de S. Pierre, nom qui lui vient d'une Eglise dédiée à cet apôtre qui étoit auprès de l'emplacement de ce nouveau Village et qui appartenoit à un Monastère qu'il y avoit autrefois en ce lieu. Les religieux de ce Monastère étoient des Bénédictins ; leur Eglise est actuellement la Paroisse du lieu, la Maison qu'ils habitoient appartient à des particuliers qui payent encore aujourd'hui une redevance à MM. de S. Victor de Marseille. Le patron du lieu est l'apôtre S. Pierre et le Titulaire de la paroisse est S. Etienne, premier Martyr, Titulaire de l'ancienne Paroisse. La Paroisse n'a point d'annexe ; elle est desservie par le seul Curé que l'Evêque diocésain nomme. Une tradition, qui n'est pourtant pas bien certaine, porte que les Moines, après avoir quitté ce pays, conservèrent pendant quelque tems le droit de nommer à la Cure ou plutôt d'y présenter ; dans la suite, ils abandonnèrent ce droit à l'Evêque et se contentèrent de retenir les terres qu'ils possèdent encore.

Ce nouveau village va prendre le nom de Saint-Pierre du nom du titulaire de l'église du prieuré. Il faut observer la fidélité des habitants à leurs saints protecteurs. Si saint Pierre est le patron de la paroisse, saint Etienne reste le titulaire, les deux saints rassemblant l'histoire de la christianisation du terroir.

Synthèse

Quand les moines de Saint-Victor sont dotés de terres en 1044, ils reçoivent également des mains de laïcs une église dédiée à saint Pierre. On peut raisonnablement estimer que sa fondation remonte au moins à l'époque carolingienne, titulature, milieu ouvert convergent également dans ce sens. Ces laïcs se sont emparés des biens d'église au cours de la période du Xe siècle. Leurs descendants les rendent à des moines qui revitalisent le terroir. Le changement de société, enchâtellement, castrum, va détruire de nouveau le lieu de chrétienté, mais il sera réhabilité plusieurs siècles plus tard et redeviendra le lieu de rassemblement de la communauté.

SAINT-PONS

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Barcelonnette. La tradition locale fait de Saint-Pons la plus ancienne communauté de la vallée de l'Ubaye. Elle aurait été évangélisée par saint Pons, martyr de Cimiez au III^e siècle puis au VIII^e siècle à la suite de la création de l'abbaye Saint-Pons de Cimiez. La commune perdit son autonomie et son influence lors de la fondation de Barcelonnette en 1231 par Raimond Bérenger V. Elle est alors rattachée à la nouvelle ville jusqu'à la Révolution. Son territoire atteste d'une longue occupation de la Préhistoire à l'Antiquité. Les sites sont essentiellement concentrés aux abords des rives de l'Ubaye (CAG n° 195, p. 440-442). Le village est dit *sanctus Petrus de Drollia* au XIII^e siècle (Atlas, p. 197). *Drolle* est en effet le premier nom du territoire comme stipulé lors de la création de Barcelonnette en 1231 où les syndics des lieux fortifiés de Drolle et de Faucon passent un accord avec Raimond Bérenger V pour construire *une ville du nom de Barcelonnette, située contre ledit lieu de Faucon et celui de Drolhe* (RACP, n° 155, p. 255)³⁷⁶. L'enquête de 1252 cite le *territorium de Drollia* comme dépendant de Barcelonnette (n° 436, p. 328). L'église est, bien entendu, sous la titulature de saint Pons, *ecclesia sancti Poncii* en 1351 (Pouillés). Elle a été classée MH en 1912 et est *d'un style composite, ses éléments doivent s'étager de l'époque romane jusqu'au XVII^e siècle* (Collier, p. 197-198).

456. Eglise et chapelles annexes

A l'image des autres communautés de la vallée, la rigueur du climat et les difficultés de circulation ont incité l'autorité ecclésiastique à instaurer des églises et des chapelles succursales. Les visites du XIX^e siècle de 1860 à 1875 recensent quatre chapelles rurales, d'abord en bon état, puis avec une qui laisse à désirer (2 V 86). Ces créations ont commencé à partir du XVIII^e siècle, moment où la population s'accroît sensiblement. Une paroisse est érigée au hameau de Cervières. D'après l'abbé Féraud, *cette paroisse se compose de quatre hameaux, de quelques maisons de campagne, et d'une population de 120 âmes environ. L'église a pour fête titulaire et patronale la Nativité de la Sainte-Vierge ; elle est placée au hameau de la Pare. Elle fut construite en 1750 et érigée en annexe de la paroisse Saint-Pons* (p. 199). Deux autres chapelles annexes existent encore, celles de la Frache et de la Lauze, la première dédiée à Notre-Dame des Neiges, la seconde à saint Sébastien et il nous a été impossible de reconnaître la quatrième. Il pourrait s'agir de la chapelle de la Maure érigée en succursale en 1778 d'après l'abbé Albert (p. 220 et 264).

³⁷⁶ Voir également Bouche I, p. 266 à 267 qui cite *le castrum de Teolles, comme hameau de Barcelonne*.

SAINTE-TULLE

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Manosque Sud-Est. La commune est située au sud de Manosque et côtoie la rive droite de la Durance. D'une superficie de 1707 hectares elle ne dépasse pas l'altitude de 500 mètres et est favorisée par la fertilité des terrasses bordant la Durance. L'Antiquité est bien représentée avec plusieurs découvertes (monnaies, inscriptions lapidaires, nécropoles), le territoire étant traversé par une voie antique reliant Apt à Riez (CAG, n° 197, p. 442-443). Avec près de 350 habitants en 1315 et la perte d'à peine la moitié en 1471, elle va ensuite progresser, 789 habitants en 1765, 896 en 1851, 1985 en 1962 et plus de 3200 aujourd'hui (Atlas, p. 199).

Sainte-Tulle apparaît sous la forme de *sancte Tullie* quand son église est confirmée par l'archevêque d'Aix Pierre IV comme dépendante de l'abbaye Saint-André-de-Villeneuve (GCN I, Inst. X, col. 12). Le prieuré demeurera dans les mains de l'abbaye jusqu'au XVe siècle. En même temps les moines desservent l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame située dans le castrum, *castrum S. Tullia* cité au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 239). L'église et le village seront détruits lors des troubles du XIVe siècle. La paroisse est reconstruite au XVIe siècle (Collier, p. 219-220, qui cite un prix-fait du 2 avril 1587).

457. Le prieuré Sainte-Tulle

D'après la légende hagiographique, saint Euchère, d'abord sénateur de la Narbonnaise seconde au Ve siècle, devient moine à Lérins, puis est nommé évêque de Lyon. Marié auparavant à Galla il en a deux filles, *Consortia* et *Tullia*. Avant d'être nommé évêque il se retire dans le Lubéron dans une grotte à Beaumont-de-Pertuis. C'est là qu'il ordonne à ses filles de se retirer également dans la solitude, Consortia à l'Escale et Tulle dans la grotte qu'il habitait. A la mort de Tulle, son corps est transporté dans le lieu de Sainte-Tulle tout proche où elle est inhumée dans une crypte rupestre. C'est sur ce lieu que fut bâtie une chapelle en son honneur et que le village opta pour son nom³⁷⁷.

Tous les auteurs consacrent quelques lignes à la chapelle et à la crypte. L'Abbé Féraud : *on trouve à peu de distance du village et sur la route royale une chapelle en ruines dédiée à sainte Tulle. Le souterrain ou crypte a bravé les ravages du temps ; la taille et la coupe régulière des pierres, leur arrangement symétrique annoncent une haute antiquité. C'est là que résidait et mourut la bienheureuse Tulle, c'est là que furent immolés, il y a plus de dix siècles, par les Sarrasins une foule de martyrs. Le souvenir de ce massacre s'est perpétué par une procession solennelle faite chaque année le jour de Pâques, où le prêtre revêtu de la chappe violette, signe de deuil, va faire l'absoute sur la tombe des victimes sacrifiées par les ennemis du nom chrétien* (p. 366). Provence Romane 2 : *au sud du bourg, sur la rive droite de la Chaffère et à proximité de la Durance, l'église Sainte-Tulle est un édifice modeste, qui retient cependant l'attention car il s'élève sur une curieuse crypte rupestre... La crypte, en partie creusée dans le roc, en partie bâtie, se compose de trois salles voûtées en plein cintre auxquelles on accède par un escalier à double volée. Le type même de cette construction, qui présente des chaînages en pierre avec taille décorative, et la découverte de sarcophages médiévaux à ses abords constituent de fortes présomptions en faveur de sa datation, XIIe siècle* (p. 243). On avance également avec prudence une datation plus haute, VIIIe-IXe siècle³⁷⁸.

458. Chapelle Saint-Pierre

Elle n'est signalée que par deux documents. C'est d'abord la carte de Cassini (n° 153) qui figure une chapelle en état au SE de la chapelle Sainte-Tulle. C'est ensuite le cadastre de 1823 qui, dans le quartier *Saint-Pierre*, dessine un édifice sans toiture appelé *St Pierre* (section D 2, parcelle 883). Il côtoie le *chemin de Corbières à Sainte-Tulle*. Les cartes modernes n'ont gardé que le toponyme *St-Pierre*.

Synthèse

La commune présente deux édifices que l'on peut situer avant l'enchâtellement. Sainte-Tulle avec sa crypte et la présence d'un corps saint a dû attirer très tôt la ferveur des fidèles. Quant à Saint-Pierre, la titulature et son implantation en milieu ouvert offrent également cette possibilité.

³⁷⁷ TROUCHE F., chanoine, *Ephémérides des saints de Provence*, C.P.M., 1992, p. 99-100.

³⁷⁸ Voir également Atlas, p. 199. BAILLY, p. 46. COLLIER, p. 45 et 409.

SAINT-VINCENT-LES-FORTS

Faisait partie de la viguerie de Seyne et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton du Lauzet-Ubaye. Cette commune de 2282 hectares est située sur la rive gauche de l'Ubaye non loin de son confluent avec la Durance. En milieu montagneux, le chef-lieu est à plus de 1300 mètres d'altitude. Le terroir était bien peuplé au Moyen Age avec près de 600 habitants en 1315. Le village est cité comme *castrum Sancti Vincentii* au début du XIIIe siècle (Bouche, p. 268). Il est muni d'une église dédiée à saint Vincent que R. Collier décrit comme curieuse et qu'il date du XVIe siècle : *nef curieuse voûtée d'une sorte de berceau plat, avec pénétration de lunettes triangulaires qui forment des retombées s'amortissant dans le mur ou descendant jusqu'au sol. Abside désaxée et double intérieurement à chevet plat, extérieurement en cul-de-four* (p. 218).

459. Eglises et chapelles succursales

Paroisse du Lautaret

Comme dans toutes les régions montagneuses soumises aux rigueurs de l'hiver et des mauvais chemins, ont été créées des églises et chapelles succursales pour desservir les hameaux et fermes avoisinantes. Une paroisse est érigée au Lautaret comme le raconte l'abbé Féraud : *placée au sud de Saint-Vincent et au pied d'une haute montagne dite Thirsis, cette paroisse se compose du village de Lautharet, des hameaux les Terrassons et l'Auchère. Cette paroisse n'est érigée que depuis 34 ans. Son église paroissiale, sous le titre de l'Assomption de la Sainte-Vierge, fut bâtie à cette même époque* (p. 229-230). Mais il devait exister déjà une chapelle à cet endroit puisque la carte de Cassini n° 152 la signale. La paroisse du Lautaret desservait une chapelle rurale, placée soit au *Bronseinsq* orthographié ainsi par Cassini, aujourd'hui *Bronsing*, soit aux *Terrasses*. La carte IGN signale une chapelle en ruine placée entre les deux hameaux.

Paroisse Saint-Vincent

Cette paroisse dessert quatre chapelles rurales succursales, dans les hameaux des *Berlis*, des *Rollands*, du *Villaret* et de *Saint-Jean*. La chapelle des Berlis doit être dédiée à saint Antoine car selon le coutumier de 1835, le curé va y dire la messe le jour de saint Antoine le 17 janvier (2 V 73). Elles sont signalées toutes les quatre par Cassini. Le hameau de Saint-Jean signalé par le cadastre de 1812 n'apparaît plus aujourd'hui.

460. La procession sur la montagne

On a déjà rencontré dans les communes voisines le fait de monter sur une montagne en procession. Il est rapporté par le coutumier de 1835 : *à la fête des saints Pierre et Paul, procession au sommet de la montagne appelée les Croix. Quand le peuple la demande, messe de bon matin avant que la procession du Lautaret arrive. Litanies, ave Maria, hymne du saint... Bénédiction et plantation d'une croix en haut de la montagne.* Il en est de même pour la paroisse du Lautaret : *la fête de saint Pierre et Paul, procession au sommet de la montagne de Saint Vincent. L'on bénit annuellement une croix qu'on porte au haut de la montagne, terme de la procession.* Il est probable que cette montagne est située au sud de la commune aux lieux-dits *les Crouzes* et *la Montagnette*, aux alentours des 2200 mètres d'altitude.

Synthèse

Il ne semble pas possible de déceler une quelconque implantation pré castrale dans cette commune, à moins que l'édifice du Villaret ne représente la première église paroissiale, car située en milieu ouvert et non loin du chef-lieu perché sur une colline. Le toponyme évoque un vieux village abandonné.

SAINT-VINCENT-SUR-JABRON

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Noyers-sur-Jabron. La commune, de 3020 hectares, est située sur les rives du Jabron et occupe les deux versants nord et sud des montagnanes qui l'entourent. Pendant un temps elle ne formait qu'une entité avec la commune de Châteauneuf-Miravail. Le castrum était établi sur la colline qui domine le village actuel. Il n'en subsiste que l'église paroissiale dédiée à saint Vincent. Elle est citée en 1274 *ecclesia sancti Vincentii*. Elle dépend d'abord des chapitres de Sisteron et de Forcalquier au XIIe siècle ainsi que les églises de *Genciaco et ecclesia Sancti Bartholomei de Malcor et ecclesia de Alte Monte* (Pouillés, p. 119). Puis elle passe dans les mains de l'abbaye de Cruis du XIIe au XVe siècle. En 1456, l'abbaye est unie à l'évêché de Sisteron.

461. La chapelle du cimetière

Comme l'avance l'abbé Féraud, il s'agit sans doute de la première paroisse : le village *était autrefois situé dans la plaine, là où est aujourd'hui le cimetière dont la chapelle servait d'ancienne paroisse. Les guerres du XIVe s. paraissent fixer l'époque à laquelle on abandonna la plaine pour se fixer sur les hauteurs. Saint-Vincent fut alors fortifié par des murailles : ses noms de Castrum et de Villa-murata l'indiquent assez* (p. 492). C'est dans le cimetière que fut découverte une tombe en pierres taillées avec squelette pouvant dater du haut Moyen Age (CAG, p. 445). A proximité, une grande propriété équipée d'une belle bastide est appelée le *Pré Lacour*. Il est probable que sa fondation puisse remonter à l'époque carolingienne.

Synthèse

Il semble qu'il faut inverser l'opinion de l'abbé Féraud sur le transfert d'habitat. Le castrum date de la période de l'enchâtellement, XIIe-XIIIe siècle et le déperchement s'effectue au cours du XVe-XVIe siècle. Le *castrum S. Vincentii* est cité au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 240). On peut alors faire de la chapelle du cimetière la première paroisse avant l'édification du castrum. Elle peut même être l'église carolingienne de la *villa* du *Pré Lacour*.

SALIGNAC

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Volonne. Cette commune de 1442 hectares est située sur la rive gauche de la Durance au SE de Sisteron à une altitude moyenne de 500 mètres. Elle est constituée d'une vaste terrasse dominant la Durance et de côteaux boisés. Le vocable est d'origine latine et fait référence à une *villa* romaine d'un colon prénommé *Salinius* (Rostaing, p. 363). Le territoire a d'ailleurs livré plusieurs sites antiques dont une vaste *villa* (CAG n° 200, p. 445-447).

462. L'église Saint-Clément

Si aujourd'hui le centre communautaire se trouve dans la plaine, le castrum, au Moyen Age, était perché sur une colline située à l'est du chef-lieu à plus de 100 mètres en altitude par rapport à la plaine. Le *castrum de Salinace* est mentionné au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 245) et l'église est desservie par un prieur, *prior de Sylniacho* (Pouillés, p. 88 et 94 en 1350 et 1351). Elle est aujourd'hui en ruine.

463. Prieuré Saint-Martin

Il est probable que le site de Saint-Martin ait été le siège d'un prieuré mais nous nous n'en avons pas encore la preuve formelle.

SAUMANE

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Banon. Cette petite commune de 312 hectares est située au pied de la montagne de Lure et côtoie la commune de l'Hospitalet à laquelle elle était rattachée au Moyen Age. Cette dernière avait été fondée par les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem au début du XIIe siècle. L'église paroissiale dédiée à saint Pierre-aux-Liens est citée en 1274, *ecclesia de Saummana* et il existe également un *hospital de Saumanna* tenu sans doute par les Hospitaliers de Saint-Jean (Pouillés, p. 117 et 121). La paroisse est gérée par l'abbaye Saint-Pierre de Montmajour et constitue un prieuré (Atlas carte n° 75). On ne connaît pas la population de Saumane en 1315, mais en 1471 il ne subsiste qu'un seul foyer dans la commune. C'est sans doute ce qui a provoqué la destruction de l'église car celle-ci, par son architecture, remonte au XVIe siècle (Collier, p. 217).

464. Chapelle Saint-Michel-de-Bertranet

Cette chapelle est située au sud de la commune près du hameau de Bertranet. La CAG estime que *la chapelle romane de Saint-Michel-de-Bertranet présenterait les caractères d'une haute antiquité et pourrait avoir succédé à une église plus ancienne, voire à un lieu de culte antique* (p. 448). Abandonnée et restaurée plusieurs fois, certains auteurs pensent qu'elle a été élevée en 1720 en protection contre la peste. Elle fait l'objet d'un pèlerinage les jours des fêtes de Sainte Jeanne-d'Arc et de Saint-Michel.

Synthèse

Saint-Michel, d'après les données fournies par la CAG, semble bien relever des premières églises ayant précédé l'enchâtellement. Située en milieu ouvert, isolée, elle présente en outre un chevet orienté vers l'est mais le crépi qui l'enduit entièrement empêche toute lecture de l'appareil.

SAUSSES

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Entrevaux. La commune, de 1468 hectares, est située sur la rive droite du Var qui constitue la limite départementale avec les Alpes-Maritimes. Le *castrum de Salsis* apparaît au début du XIIIe siècle (Bouche, I, p. 282) et est constitué de deux communautés, Sausses et la Bastide-de-Sausses. Elles sont citées par les Pouillés de 1351 et 1376 : *ecclesia Sancti Petri de Salsis, ecclesia Mosteyreti Salsarum* (p. 262 et 265). Les deux églises dépendaient du monastère de Saint-Dalmas de Pedone. La Bastide est un quartier contigu à celui des *Moustiers* constitué d'un petit plateau fertile dominant le cours du Var. C'est là que les habitants du village perché avaient établis leurs jardins pour les productions maraichères. L'église des Moustiers était sous la sous la tutelle de Notre-Dame et était située sur la commune du Castellet en limite communale sur la rive droite du ravin de la Gourre (voir cette dernière commune).

L'église paroissiale de Sausses est à l'origine dédiée à saint Pierre et se trouvait sur la rive droite du Riou près du cimetière actuel. Les habitants racontent que le premier village était situé à cet endroit mais qu'il fut détruit et enseveli par un éboulement de terrain. Le cadastre de 1818 nomme d'ailleurs ce quartier *la Rouïne*. En section B 2, parcelle 424, il signale un édifice avec une abside en hémicycle orientée vers l'est. Mais l'église va tomber en ruine au cours des années suivantes. Elle ne sert plus au culte depuis le début du XIXe siècle, remplacée par la chapelle du château qui a été restaurée et agrandie. Elle va cependant reprendre vie à la fin du XIXe siècle.

465. Chapelle Notre-Dame

Elle est sise près du cimetière et a été bâtie à l'emplacement et sur les ruines de la première église Saint-Pierre. Le docteur Marcellin, qui a épousé l'héritière de la famille Montblanc qui possède encore le château seigneurial, construit une chapelle dédiée à Notre-Dame. C'est ce que révèlent les visites pastorales de 1892 et 1893 : *chapelle rurale du cimetière dont M. Marcellin qui l'a fait bâtir garde la clef. Ni rurale puisque un particulier en dispose, ni domestique, bâtie qu'elle est sur un terrain communal* (2 V 94). Le 28 octobre 1891, les mêmes visites annoncent qu'il n'existe pas de chapelle rurale sur la commune. On peut donc supposer que la chapelle fut élevée en 1892. C'est un petit bâtiment d'une nef unique voûtée d'arêtes. La porte dessine un arc plein cintre et est surmontée d'un oculus lui-même coiffé sur le faite par une croix en fer forgé.

466. Chapelle du château, nouvelle église paroissiale

L'abbé Féraud reconnaît que *l'église paroissiale est dédiée à saint Pierre et a pour patron saint Pons, dont on célèbre la fête avec bravade le 11 mai. Elle est construite depuis quelques années seulement, l'ancienne ayant été abandonnée à cause de son état de dégradation* (p. 315). C'est en effet au début du XIXe siècle, en 1807 selon l'inventaire de 1906, que l'édifice, simple chapelle attenante au château, est transformé en église. Elle reprend la titulature de la première église et est beaucoup plus commode pour les habitants par sa proximité.

Synthèse

On ne sait quand est survenu la destruction et l'abandon du premier village, église et cimetière ont été les témoins survivants du premier habitat. Aujourd'hui seul le cimetière continue sa fonction. Les deux premières paroisses, Notre-Dame du Mousteiret et Saint-Pierre de Sausses citées au début du XIIIe siècle ont disparu, mais on ne connaît pas leur date de fondation.

SELONNET

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Seyne, aujourd'hui dans le canton de Seyne. La commune, de 2955 hectares, est située au NO de Seyne-les-Alpes dans un milieu montagneux, l'habitat étant établi entre 1000 et 1200 mètres d'altitude. Le maximum de population fut atteint en 1316 avec plus de 700 habitants, aujourd'hui un peu plus de 400. Comme la plupart des communautés de la baillie de Seyne, Selonnet se voit accorder par Raimond Bérenger IV le régime du consulat en 1228. Le *castrum de Sallo* est alors représenté par Jean Aymar consul avec le consentement des seigneurs de Selonnet et au nom de l'abbé de l'île Barbe. En 1237, le comte Raimond Bérenger V accorde sa protection à l'abbaye de l'île Barbe à la tête des prieurés de Selonnet, Ubaye, Bayons et Clamensane (RACP, n° 120, p. 231 et n° 283, p. 372-374). Les trois châteaux de Selonnet, d'Ubaye et de Saint-Martin dépendaient déjà de l'abbaye en 1183 (RACP, p. 234, note 1). Ils sont en effet cités dans la bulle de Lucius III du 11 mai 1183³⁷⁹.

467. Surville et la chapelle romane Notre-Dame

C'est un quartier situé au SSO du chef-lieu qui abrite une chapelle romane ruinée sous le titre de Notre-Dame. La carte de Cassini le nomme *Dessus Ville* et figure un établissement religieux correspondant à une abbaye. Il pourrait s'agir de l'île Barbe seigneur en partie de Selonnet depuis le XIIe siècle. Le père abbé recevait l'hommage de ses vasseaux comme cela fut fait en 1304³⁸⁰. Le toponyme *ville* évoque un établissement carolingien qui au XIIe siècle est devenu le siège d'un prieuré bénédictin et est à l'origine de la paroisse. Celle-ci s'est ensuite déplacée sur le site de Selonnet avec création d'un château et d'une nouvelle église paroissiale, celle-ci reprenant la titulature de la première, Notre-Dame. Apparemment l'église paroissiale fut construite bien après le château et même, d'après les historiens, sur ses ruines. C'est ce que suggère l'abbé Féraud : *l'église paroissiale a été bâtie dans le dix-septième siècle sur les ruines du château du duc de Lesdiguières ; on a conservé une des tours pour en faire le clocher* (p. 77). R. Collier reprend ces mêmes données mais met en doute que le clocher soit un reliquat de tour. Il ajoute que l'église actuelle a été bâtie en 1871 (p. 388).

468. Chapelle Saint-Domitien, prieuré de l'île Barbe

C'est sous l'appellation *St-Domitien chapelle ruinée* qu'est cité par la carte IGN un édifice situé 500 mètres au sud de Selonnet. Le cadastre napoléonien de 1819 le montre en état en section D parcelle 14 bis, sous l'appellation de *St Damesian*. Le coutumier de 1835 rapporte qu'il y a une *procession à une chapelle dédiée à saint Domitien le premier juillet* (2 V 73). La chapelle est encore mentionnée le 25 juin 1859 comme étant située à un petit kilomètre de l'église, elle est assez vaste mais la voûte est en planches et ne possède aucun ornement (2 V 92). En fait elle est citée dans la bulle de Lucius III de 1183 comme dépendant de l'île Barbe, *ecclesia sancti Domitiani*. Le saint Domitien en question est un personnage né à Rome vers 347. Venu en Gaule, il entre à Lérins comme moine, puis, ordonné prêtre par saint Hilaire d'Arles, il fonde à St-Rambert-de-Joux (diocèse de Belley) un monastère en l'honneur de Saint-Christophe. Il est fêté le 1^{er} juillet³⁸¹. La ruine de la chapelle est située en plein champ et semble bien orientée d'après le cadastre napoléonien.

469. Sainte-Madeleine à Villaudemard

Villaudemar est un hameau situé à quelques 5 kilomètres au nord du village et à 1220 mètres d'altitude. A l'époque de l'abbé Féraud il contient 102 âmes et *c'était jadis un prieuré appartenant à l'abbaye de Boscaudon* (p. 77). Curieusement le hameau n'est pas signalé par la carte de Cassini (n° 152) mais est bien visible sur le cadastre de 1819. Il abrite un édifice religieux sous le titre de sainte Madeleine qui fut érigé en paroisse *depuis une trentaine d'années* selon l'abbé Albert qui écrivait en 1783 (I, p. 267). Ici encore nous rencontrons le toponyme *ville* associé à un nom de personne germanique qui pourrait envoyer à une fondation carolingienne.

470. Chapelle Notre-Dame des Champs

³⁷⁹ FILLET L. abbé, *L'île Barbe et ses colonies du Dauphiné*, Valence, 1895-1905, p. 14 et 99-101.

³⁸⁰ J. ARNOUX, « Les fiefs du monastère de Saint-Martin de l'île Barbe », *Bul. SSL des BA*, T. XI, p. 21-24. Voir également Féraud, *Souvenirs religieux*, p. 57-58, qui dénomme le prieuré de Notre-Dame d'Entraigues, *interaquas*, à Selonnet.

³⁸¹ Chanoine F. TROUCHE, *Ephémérides des saints de Provence*, M. Petit, 1992, p. 75.

500 mètres au sud de Villaudemard se trouve un petit hameau nommé *les Champsours*. Les habitants ont élevé en contrebas du village, en plein champ, une chapelle qu'ils ont nommé *Notre-Dame des Champs*. C'était en 1902. Elle a été restaurée en 2004³⁸².

471. Chapelle Sainte-Thérèse d'Avila de La Liberne

La Liberne est un hameau situé un kilomètre au SE de Selonnet où se dresse une chapelle dédiée à sainte Thérèse d'Avila qui aurait été construite en 1844.

Synthèse

Nous avons découvert deux sites pouvant relever des premières églises rurales, Surville et Villaudemard, mais on pourrait peut-être y ajouter celui de Saint-Domitien d'autant qu'il faisait l'objet d'une procession annuelle. A l'est de Selonnet on remarque un quartier portant le nom de *St-Etienne* et au nord de celui-ci un autre dit *le Prieuré*. Ce prieuré pourrait être celui que possédait l'abbaye de Boscodon dont parle l'abbé Albert qui le qualifie *d'ancienne fondation* (I, p. 268-269).

³⁸² Information tirée du site Internet *Vallée de la Blanche*.

SENEZ

Faisait partie de la viguerie de Castellane, siège d'un évêché, aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune est très étendue, plus de 7000 hectares, car elle a englobé d'abord au XVe siècle la communauté de Boades, puis en 1973 la commune du Poil (2708 hectares). Cette dernière n'est pas limitrophe avec la commune de Senez et forme une enclave à l'ouest entre les communes de Majastres et de Beynes. Malgré son étendue, la commune actuelle de Senez ne contient que 176 habitants en 2006. Nous ne retracerons pas l'historique de la cité de Senez, nous nous occuperons uniquement des chapelles rurales.

BOADES

C'est aujourd'hui un lieu-dit situé au sud-est de Senez dominant la rive droite de l'Asse à 1000 mètres d'altitude. Ce fut une communauté à part entière jusqu'au XVe siècle. Le *castrum de Bogada* est cité au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 274). Quant à l'église paroissiale de *Debosadam* elle est desservie par le *prieur C. Ferrerius* et la collation de ladite église appartient à l'église de Senez. *Dominus Bt. Guillelmus et dominus Chambairianus* sont les seigneurs dudit *castrum*. (Enquêtes 1278, p. 437, n° 873). Elle est encore citée en 1300 et 1376, *ecclesia de Boyssata* et *ecclesia de Bosata* (Pouillés, p. 290 et 293). La population en 1315 comprend 17 foyers, soit 85 habitants, mais la peste et les bandes armées vont l'anéantir ce qui amènera le rattachement à Senez à la fin du XVe siècle. Achard en dit quelques mots : *Boades est une seigneurie composée de quatre bastides qui sont au pied de la montagne qui se nomme Alaup en provençal et Alpes en latin. Boades étoit un village qui fut détruit par les troupes de Raymond de Turenne* (p. 359). L'église paroissiale va devenir une simple chapelle qui est encore signalée par la carte de Cassini n° 153, mais elle n'est pas mentionnée lors des visites pastorales de la fin du XIXe siècle. Aujourd'hui, il n'en reste rien et nous ne connaissons pas son titulaire.

LE POIL

Le rattachement à Senez eut lieu en 1973, la commune ne comprenant plus que 14 habitants en 1962. C'est sous l'appellation de *Podium* et de *in Podio* que le lieu apparaît en 1056. C'est à l'occasion de dons faits à l'abbaye de Saint-Victor par plusieurs personnages, le principal étant Rostaing fils de Rainard avec son épouse Adalais et ses fils Féraud, Guillaume et Pierre. Il donne à Saint-Victor les églises dédiées à la Vierge Marie, à saint Etienne protomartyr et à saint Jean, avec toutes les terres qui sont autour de ces églises. Puis plusieurs autres personnages donnent des terres et des près qui sont *in Podio*. Enfin d'autres donnent toute la dîme qu'ils perçoivent au nom du seigneur Rostaing et du seigneur évêque de Senez (CSV II, n° 764, p. 108-110). Le territoire paraît bien peuplé en ce milieu du XIe siècle, le cartulaire citant une dizaine de donateurs avec leur famille. L'habitat est peut-être encore sur l'éperon rocheux du *Chastelas* situé au sud du village et où ont été découvertes des traces d'occupation protohistorique et médiévale (CAG, p. 450-451). Mais la donation à Saint-Victor est de courte durée puisqu'il n'est plus fait mention pas la suite de l'abbaye au Poil.

Le *castrum de Pire*, cité au début du XIIe siècle par Bouche (I p. 275), comprenait 320 habitants en 1315, chiffre qui s'est maintenu jusqu'en 1852 (Atlas, p. 190). S'il faisait partie de la viguerie de Castellane il dépendait spirituellement de l'évêché de Riez. L'église paroissiale est citée en 1274 avec un *prior de Piro* et un *capellanus de Piro*, puis en 1351 comme *ecclesia de Piro* (Pouillés, p. 107, 109 et 112). Bartel nous fait connaître le titulaire, le *Poir, oppidulum dont l'église et la cure sont sous le titre de saint Laurent* (p. 59). Depuis l'abandon du village, les maisons sont tombées en ruine, l'église également³⁸³. La titulature à saint Laurent peut remonter au début du XVIe siècle, saint évoqué comme protecteur des fléaux ayant remplacé Notre-Dame citée en 1056.

472. Chapelle Saint-Jean

Les visites pastorales de 1857, 1866 et 1870 indiquent qu'il n'existe pas de chapelle rurale sur la commune (2 V 91). Pourtant la carte de Cassini signale un édifice religieux au quartier *St Jean* au NO du village. Le quartier est encore cité sur les cartes actuelles avec une ferme ruinée au NE de *Preynes*. Mais plus de trace de la chapelle aujourd'hui. C'est elle qui est citée en 1056, *ecclesia sancti Johannis* avec les terres qui l'entourent et qui sont données à Saint-Victor.

473. Chapelle Saint-Maime

³⁸³ Lire absolument *La vie de ceux d'avant*, d'Albert COTTE, né au Poil en 1907 qui raconte la vie de ce village. N° 105-106 des Alpes de Lumière, 1990.

Elle aussi est citée par la carte de Cassini et le quartier existe encore aujourd'hui sous l'appellation *St-Maime Ferme* à 1031 mètres d'altitude. Le quartier se trouve au nord de la commune près d'un vieux chemin rejoignant la vallée de l'Asse au sud de Norante nommé *Chemin de Barrême* par le cadastre napoléonien de 1811. Maime est la forme provençale de Maxime et fait référence au saint évêque de Riez dont dépend la paroisse du Poil.

SENEZ

De 1857 à 1870 en passant par 1866, les visites pastorales recensent quatre chapelles rurales, qualifiées de passables sauf une qui est en bon état, celle du Clot. Les autres ne sont pas nommées. En 1879, il en est recensé deux : *Saint-Pierre au Riou d'Ourgeas* et *Notre-Dame des Claux*. En 1890, il en existe toujours deux mais *qui demandent beaucoup de réparations* (2 V 91 et 93). La carte de Cassini permet d'en repérer cinq : les chapelles de Lioux, du Riou d'Ourgeas, de Boades, de la Maurelière et de Notre-Dame des Claux. Celle de Boades a disparu au cours du XIXe siècle, celle de Lioux est en ruine, il ne subsiste que les trois autres.

Synthèse

Au Poil, trois églises sont données en 1056 par des laïcs aux moines de Saint-Victor. Il semble que l'on puisse les classer parmi les premières églises rurales ayant précédé la création du village fortifié. Elles peuvent être le reliquat d'églises de domaines créées à l'époque carolingienne. Le territoire a livré quelques sites indiquant une occupation pérenne depuis l'Antiquité et qui n'a pas échappé à la christianisation, en témoin le fragment d'épithaphe chrétienne trouvé dans le village (CAG, p. 451).

SEYNE

Faisait partie du diocèse d'Embrun et chef de viguerie, aujourd'hui chef-lieu de canton. Cette vaste commune de plus de 7000 hectares s'étend dans un milieu montagneux au nord de Digne. Elle est vitalisée par la vallée de la Blanche auprès de laquelle sont installés les principaux hameaux entre 1100 et 1200 mètres d'altitude. *Sedena* est le premier nom connu de Seyne, étant cité en 1146 lorsque les seigneurs de la région prêtèrent serment au comte de Provence *in Sedena* (Papon II, p. 231). C'est en ce milieu XIIe siècle qu'est construite l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame de Nazareth (Alpes Romanes, p. 413-417 et Collier, p. 88-89). La commune était bien peuplée, 1600 habitants en 1315 et va monter jusqu'à 2556 habitants en 1765 pour s'équilibrer aux alentours des 1400 à l'époque actuelle. L'étendue du territoire, la multiplication des hameaux et des fermes isolées, la difficulté des chemins en hiver vont inciter l'autorité ecclésiastique à établir des églises et chapelles succursales.

Paroisse de Seyne

Nous avons déjà cité l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame de Nazareth classée MH en 1862. L'abbé Albert relate *qu'il y avait autrefois une église à quelque cent pas de la ville sous le titre de S. Pierre, que l'on croit avoir été la première église de la contrée et que l'on a envie de rebâtir* (p. 257-259). Seule la carte de Cassini n° 152 signale immédiatement à l'est de Seyne un hameau nommé *St-Pierre*. Une autre église, d'architecture classique, selon R. Collier, est celle du couvent des Dominicains, au cœur de la ville (p. 228). Les visites pastorales recensent trois chapelles rurales dépendant de la paroisse de Seyne. La troisième est une chapelle privée construite en 1860 par M. Rémusat et que nous n'avons pu localiser.

474. Chapelle Sainte-Rose ou de la Visitation à Gréryère

C'est l'abbé Albert qui en parle le premier : *il y a au quartier de Greyère une chapelle sous le titre de la Visitation de la très sainte Vierge, que le peuple appelle la chapelle de Ste Rose parce qu'au jour qu'on y fait la fête c'est la saison des roses et qu'on l'orne de plusieurs bouquets de ces fleurs, que l'on a beaucoup de dévotion à cette chapelle* (p. 257). Le coutumier de 1835 précise la date de la procession : *le 2 juillet, messe solennelle et vêpres à la chapelle rurale de Greyere dédiée à la sainte Vierge sous le titre de la Visitation* (2 V 73). Une visite pastorale du 31 mai 1863 la nomme encore une fois : *chapelle rurale de la Visitation, vulgairement Ste-Rose au quartier de Gréryère* (2 V 92). *Gréryère Basse* et *Gréryère Haute* sont deux minuscules hameaux situés à 1500 mètres au sud de Seyne avec 800 mètres au sud un autre hameau dénommé *Ste-Rose*. La chapelle n'est pas signalée par les cartes modernes, le PR indique qu'il s'agit d'une chapelle privée (n° 27, 2002, p. 35).

475. Chapelle Notre-Dame des Neiges à Charcherie

Le même coutumier de 1835 indique, *le 5 août, procession à la chapelle rurale de Charcherye dédiée à Notre Dame des Neiges*. La visite de 1863 fait remarquer que *la chapelle de Chercherie a été reconstruite en 1860*. Elle figure sur Cassini au bord du chemin menant de Seyne à Digne. La carte IGN figure quelques bâtiments mais sans édifice religieux à 1438 mètres d'altitude. Le site est tout au sud de la commune non loin de la limite communale avec Auzet.

Paroisse de Chardavon

Le *Haut* et le *Bas Chardavon* sont deux hameaux distants l'un de l'autre de 1400 mètres et situés à l'ouest de Seyne à près de 1500 mètres.

476. Eglise et chapelle Sainte-Marthe de Chardavon

L'érection de l'église de Chardavon en succursale s'est faite en 1700 relate l'abbé Albert (p. 258). Le coutumier de 1835 annonce que le 20 juillet, il y a *une procession des habitants à l'église de Chardavon dédiée à sainte Marthe*. A l'époque où écrivait l'abbé Féraud, 1844, l'église n'est plus une paroisse mais seulement une chapelle dépendant de la paroisse de Seyne. R. Collier indique que *l'église Sainte-Marthe de Chardavon, jadis succursale, reconstruite en 1717 et la reconstruction fut mise de nouveau aux enchères en octobre 1783* (p. 229). Cette chapelle est située au Haut Chardavon. Il en existe une autre au Bas Chardavon, privée aujourd'hui.

Paroisse de Pompièry. Sainte-Anne.

Le hameau de Pompiéry est situé au NE de Seyne à plus de 1400 mètres d'altitude. L'abbé Albert nous apprend que *l'église de Pompiéry a été érigée en succursale en 1686*. Elle est dédiée à sainte Anne comme il le confirme, *que l'église succursale de Pompiéry est sous le titre de Ste Anne, dont la fête s'y célèbre le 26 juillet et les confrères pénitents de la ville y vont ce jour-là en procession* (I, p. 257).

477. Chapelles rurales de la paroisse de Pompiéry. Saint-Pierre aux Savournins, Saint-Jacques aux Savoyes.

Ce sont les visites pastorales de 1859, 1863 et 1874 qui dénombrent deux chapelles rurales : *St-Pierre aux Savornins et St-Jacques à Javoïe* (2 V 92). L'enquête sur les lieux de culte de 1899 apporte d'autres renseignements : *les chapelles rurales St Pierre (1785), St Jacques (1671) servent pour les baptêmes, relevailles, communion des enfants* (2 V 73). Par Javoïe, il faut comprendre *les Savoyes* et avec *Savornins*, aujourd'hui *Hauts Savornins*. Les deux chapelles sont encore en état.

Paroisse de Saint-Pons

Le hameau de Saint-Pons est situé à 2 kilomètres de Seyne à 1360 mètres d'altitude. Il est desservi par une église qui a été établie en succursale *depuis une trentaine d'années* selon l'abbé Albert qui écrivait en 1783. Elle est bien entendu dédiée à saint Pons de Cimiez. L'abbé Albert poursuit : *il y a tout lieu de croire que l'église de S. Pons est ancienne. On lit sur une pierre de taille du clocher une inscription en caractère gothique qui apprend qu'il fut bâti l'an 1437*. R. Collier reprend ces données et ajoute : *l'église du hameau de Saint-Pons présente une nef de cinq travées voûtées d'arêtes et séparées au moyen de doubleaux continués sans impostes par des pilastres, eux-mêmes adossés aux retombées des voûtes formant dossier. Le chœur, en retrait, à chevet plat, est voûté d'un berceau brisé. La porte en arc surbaissé, avec une pointe de diamant au centre, a des impostes d'art toscan. L'église doit dater de 1605, le village ayant entrepris vers cette époque la reconstruction des murs et de la voûte* (p. 198 et 225).

478. Les chapelles rurales de la paroisse de Saint-Pons

L'enquête sur les lieux de culte de 1899 en dénombre quatre qu'elle qualifie *à la fois rurales et domestiques, propriétés privées*. Ce sont : *les Jureaux à 3 km, à MM Piole, Jurany, Rougon ; le Foreston à 3 km, à M. Rougon ; St Antoine, à 3 km, à M. Peytral ; Le Faut, à 4 km*.

La chapelle des **Jurans** est dédiée à saint Roch et selon le coutumier de 1835 on y dit la messe le jour de la fête du saint. Elle est déjà citée en 1742 parmi les comptes des décimes (Albert II, p. 224).

La chapelle du **Foreston** fait encore partie du domaine privé.

La chapelle au hameau de **Saint-Antoine** a donné son nom au hameau.

La chapelle du **Fau**, selon le coutumier de 1835, est dédiée à la Visitation et on y dit une messe lors de la fête patronale. Elle est sous le titre de *Notre Dame du Faut* d'après le compte des décimes de 1742 (Albert II, p. 224).

Paroisse de Couloubroux

Couloubroux possédait un statut particulier car bien que faisant partie de la viguerie de Seyne, la paroisse dépendait du diocèse de Digne. Jusqu'au XVe siècle, ce fut une communauté à part entière avec un castrum cité au début du XIIIe siècle, *castrum Collobroz* (Bouche I, p. 268). Bouche ajoute qu'il fait partie *aujourd'hui* du diocèse de Digne. Il est probable que ce rattachement fut effectué lors de la réunion à Seyne. Il comprenait 19 feux en 1316, soit une centaine d'habitants (Atlas, p. 200). L'église paroissiale, dédiée à sainte Marie-Madeleine est desservie par un *capellanus de Colobrosio* en 1351 et 1376 et dépend du diocèse de Digne (Pouillés, p. 256 et 258).

Lors de la visite de Mgr Le Tellier du 18 mai 1693, celui-ci trouve *l'église sous le titre de Ste Madeleine. Un tableau représentant la crucifixion avec la sainte Vierge et Marie Madeleine. Un autel à saint Etienne avec un tableau le représentant. Après quoy nous sommes descendus de ladite paroisse au bout dud village où il y a une chapelle sous le titre de Notre Dame d'Espérance* (1 G 5, f° 12). Il existe donc deux édifices, le premier qui est la paroissiale, en haut du village, et une chapelle en bas du village. L'abbé Féraud reconnaît lui aussi deux églises : *celles du Haut et du Bas Couloubroux sont affectées au service paroissial dédiées à sainte Magdeleine, 22 juillet* (p. 77). Peu de temps après Féraud, une visite pastorale du 17 mai 1858 nous informe qu'*il existe encore au haut Couloubroux l'ancienne église paroissiale qui a été interdite depuis plusieurs années à cause de son état de*

dégradation (2 V 92). Aujourd'hui, il ne subsiste plus que l'église du Bas, l'autre ayant disparu, il ne reste que le cimetière au lieu-dit *Vière*.

479. Eglise Saint-Gervais de Maure

C'est une annexe de la paroisse de Couloubroux comme l'atteste l'abbé Féraud qui ajoute que l'église est dédiée à saint Gervais dont on célèbre la fête le 19 juin et qu'elle n'offre rien de remarquable. Elle est placée en un endroit isolé entre les hameaux des Remusats et des Achards à 1330 mètres d'altitude.

Synthèse

Il existait encore d'autres chapelles rurales mentionnées par l'abbé Albert dans les comptes des décimes de 1742. Ainsi, Saint-Antoine à *Christolenc*, aujourd'hui *Cristiorenc* au sud de Seyne ; une autre dédiée à saint Antoine aux *Auches* au SE du village près du terrain de Vol à voile actuel ; encore une à Saint-Antoine au *Serre* au NE du *Fau* ; Sainte-Catherine qui a donné son nom à un lieu-dit immédiatement au SO de la ville ; chapelle Sainte-Marie au *Serre Vinatier*, aujourd'hui privée dédiée à Notre-Dame de Lourdes ainsi que quelques autres dont les lieux-dits ne figurent pas sur les cartes modernes.

SIGONCE

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Forcalquier. La commune, de 1997 hectares, est située dans le pays de Forcalquier à l'ouest de Ganagobie dans un paysage de collines et traversée par le Lauzon. Jusqu'au XVe siècle le territoire était partagé entre deux communautés, Sigonce et Aris. En 1315, le premier abritait 250 habitants, le second un peu plus d'une centaine. C'est ce dernier qui apparaît le premier dans les textes. C'est aux alentours des années 963 ou 967 que l'évêque de Sisteron, Ours, fait don au monastère naissant de Ganagobie, de plusieurs terres dont le *territorium de villa Arises* (GCN I, p. 684). Il faut attendre ensuite le 10 juin 1206 pour que le comte de Forcalquier, Guillaume, offre à Ganagobie tout le territoire de la *villa de Segoncia* (CLU V, n° 4424, p. 796). Les deux communautés sont alors dans les mains des moines de Ganagobie qui desservent les deux églises citées en 1274 avec un *capellanus ecclesie de Aricio* et un *capellanus ecclesie de Seguntia* (Pouillés, p. 120). Sur les 350 habitants que comptaient les deux communautés en 1315, il ne va en subsister que 40 en 1471, ce qui explique la disparition de la communauté d'Aris et de son église. Celle de Sigonce semble avoir été entièrement reconstruite car elle est datée communément de la fin du XVe-début XVIe siècle (Atlas, p. 200 et Collier, p. 166-167). Il est possible également que la première église soit située en contrebas, dans la plaine et que celle du castrum n'ait été élevée qu'à la fin du XVe siècle (voir chapelle Saint-Claude).

480. Chapelle Notre-Dame-des-Clots ou du Bon Secours ou des Remèdes

C'est sous ces différentes appellations qu'est nommée une chapelle située au sud du village sur une petite colline. R. Collier en dit quelques mots : *chapelle Notre-Dame (du Bon Secours ?) sur une butte isolée. Le chœur, formé d'une travée rectangulaire, voûté d'un berceau brisé et percé d'une fenêtre, peut remonter au XIIIe siècle ainsi que les murs latéraux, porte et baie en arc brisé sur le mur sud* (p. 146). Elliot la qualifie d'*ancienne chapelle Notre-Dame-des Clots ou du Bon-Remède a été transformée en grange bien délabrée. Elle se compose de deux parties, une courte nef maintenant sous tuiles mécaniques, et une abside carrée demeurée sous lauzes ; la tradition prétend qu'une crypte existerait dessous*. Il signale ensuite deux pierres sculptées en réemploi (1, p. 93-94). La chapelle figure sur la carte de Cassini n° 153 sous l'appellation *ND des Remèdes*. Elle est aujourd'hui en état.

481. Chapelle Saint-Claude

La même carte de Cassini figure une chapelle *St Claude* immédiatement au nord du village, près des lieux-dits *le Roy* et *le Pigeonnier*, vocables que l'on retrouve sur les cartes modernes, mais il n'existe plus de chapelle, qui n'apparaît d'ailleurs pas au XIXe siècle où les visites pastorales relatent qu'il n'existe pas de chapelle rurale sur la commune.

Synthèse

La chapelle Saint-Claude pourrait être la première paroisse, avant que ne se dresse le castrum. Le titulaire a été repris pour la paroisse castrale comme cela s'est produit en de nombreux cas. L'église d'Aris a certainement été construite dès l'arrivée des moines de Ganagobie au Xe siècle, à moins qu'elle ne soit le reliquat d'une paroisse carolingienne, le titre de *villa* témoignant dans ce sens. La chapelle Notre-Dame, dont la fondation remonte au XIIIe siècle, peut, elle aussi, vu son emplacement en milieu ouvert et sa titulature, faire partie des premières églises préromanes.

SIGOYER

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune s'étend sur 1530 hectares dont seulement une petite partie côtoie la rive gauche de la Durance, au nord de Sisteron. Elle s'étagé ensuite sur des collines offrant des plateaux vallonés et boisés jusqu'au village perché à 832 mètres d'altitude. Les collines se poursuivent ensuite jusqu'à l'altitude de 900 mètres. L'habitat dispersé prédomine réparti en de nombreuses fermes et abrite plus d'habitants que le village. Celui-ci est en effet mal commode et s'il est propice pour la défense avec un château, il est difficile pour l'habitat, surtout par le manque d'eau. Le castrum apparaît au tout début du XIIIe siècle, *castrum de Cigoier* (GCN I, Inst. col. 284). L'église est dédiée à Notre-Dame et est desservie par un *capellanus de Ciguerio* en 1274. Dûrement touchée suite aux guerres de Religion, elle va être restaurée en 1683 et s'adjoindre le qualificatif d'*Espavant*. Une pierre de fondation et une plaque commémorative rappellent cet événement.

482. L'église Saint-Benoît

Le monastère de l'abbaye d'Aniane s'est installé sur la commune voisine de Vaumailh au lieu-dit Chane dès le XIe siècle. Les moines fondent également une église dédiée à saint Benoît sur le territoire de Sigoyer où ils possèdent des propriétés³⁸⁴. Suite à la peste, le prieuré de Chane périclité et Saint-Benoît est abandonné. N'étant plus qu'un clavier, celui-ci est dégagé des arbres, arbustes et pierres il y a quelques années. Les restes de l'édifice sont très instructifs, car il n'a pas été restauré ni remanié depuis sa fondation, ce qui permet d'avoir une vision parfaite de ce type d'église rurale.

La chapelle, parfaitement orientée, est située au bord est du chemin reliant Les Sagnaires à l'est au Haut-Plan à l'ouest. Elle est sise en bordure d'un vaste plateau en grande partie cultivé, premier plateau surplombant celui où passe la route Valernes-Thèze-Claret. Le bâtiment est composé d'une nef unique, sans travées, donnant sur une abside semi-circulaire. La nef offre une superficie de 39 m². Les murs ont une épaisseur de 0,80 m. À l'intérieur, ils s'élèvent pour la partie nord sur 1,90 m, pour la partie sud sur 1,20 m. On ne constate pas de départ de voûte, les murs n'offrant pas une hauteur suffisante, ni de contreforts à l'extérieur. L'épaisseur des murs laisse supposer une couverture en charpente. Aucune lauze ni tuile canal ne subsistent aux abords. Par contre, on rencontre des fragments de *tegulae*. Les murs sont appareillés en lits réguliers avec de gros galets non travaillés, liés au mortier de chaux gris avec dégraissant de tuileaux. Deux ouvertures sont encore visibles : la porte d'entrée à l'ouest large de 1,68 m et une plus petite au sud de 0,75 m. Le matériau de construction a été prélevé sur place, seul, le tuf a été importé n'existant pas sur le site. Il a servi aux chaînages d'angles et aux piédroits des ouvertures. Les gros galets ne pouvant être taillés ont été traités tels quels, mais néanmoins choisis, en fonction de leur taille, pour constituer des lits horizontaux. Les parties vitales, par contre, ont exigé l'importation d'une pierre tendre, facile à travailler et à mettre en œuvre.

L'église était accompagnée d'un cimetière. Une indication est fournie par un document révélé par Marc de Leeuw où, durant la peste qui a sévi au XIVe siècle, un habitant de Sigoyer reconnaît que son père, mort de la peste, a été enseveli dans le cimetière avoisinant l'église Saint-Benoît ou à l'intérieur même de l'église. Il semblerait que c'est à la fin de cette période que le site, église et cimetière, ait été délaissé. Les guerres de Religion ont empêché par la suite, toute réhabilitation. Aucune mention n'en est faite dans les documents de l'église de Gap au XVIe siècle ni par la suite.

483. Saint-Cézaire, Champ de la Ville, Champ la Cour

Le cimetière de Sigoyer est éloigné du village de près de 1000 mètres et en contrebas. En plein champ, il est situé dans une zone de plateaux et coteaux fertiles vitalisés par des fermes et bastides isolées. Deux toponymes livrés par le cadastre napoléonien laissent envisager une colonisation carolingienne, *Champ de la Ville* et *Champ la Cour*. Le même cadastre cite le quartier *Saint Cesari* à l'emplacement du cimetière. Dans la commune de Thèze, limitrophe de celle de Sigoyer, les moines de Cluny sont installés depuis 998 et possèdent deux prieurés leur assurant un revenu confortable. L'un est à Thèze même, l'autre est situé à Sigoyer³⁸⁵. Il est probable que le prieuré de Sigoyer soit situé dans cette zone où Marc de Leeuw et moi-même soupçonnons les

³⁸⁴ Etude réalisée par LEEUW Marc de, *Prieuré de Chane*, SIVOM de La Motte-Turriers, 2000. *L'eccllesia sancti Benedicti* est citée en 1210.

³⁸⁵ AD HA G 872. *Collation des prieurés de Thèze et de Sigoyer, résignés par Joseph du Serre, moine de Cluny, à Reynaud du Serre, seigneur de Thèze, son frère, moyennant une pension de 400 livres.*

ruines d'un édifice enfoui sous la végétation et les décombres aux abords mêmes du cimetière. Un dégagement et un sondage permettraient d'en avoir la certitude.

SYNTHESE

Si le prieuré de Cluny est beaucoup moins assuré que celui d'Aniane, on constate néanmoins des implantations en plein champ, pour desservir un habitat dispersé en fermes isolées. L'architecture de Saint-Benoît est exemplaire et permet de reconstituer presque dans son intégralité ce type de petites églises rurales assez méconnues.

SIMIANE-LA-ROTONDE

Faisait partie du diocèse et de la viguerie d'Apt, aujourd'hui dans le canton de Banon. C'est une vaste commune de 6786 hectares qui confine avec le département du Vaucluse et fait partie du plateau d'Albion. Depuis 1974, elle a englobé les anciennes communes de Carniol et de Valsaintes situées à l'est qui bien que faisant aussi partie du diocèse d'Apt dépendaient de la viguerie de Forcalquier. Le territoire a livré de nombreux sites antiques, particulièrement voués au traitement des gisements de fer (CAG n° 208, p. 453-458).

SIMIANE

Elle couvrait 5600 hectares répartis en une plaine fertile et des coteaux boisés. On ne connaît pas le nombre d'habitants à la fin du Moyen Age, mais il est probable que sa situation était semblable aux communautés de Carniol et de Valsaintes déclarées inhabitées en 1471. Le *castrum Simiana* apparaît en 1031-1032 lors d'une donation faite à Saint-Victor passée dans le castrum (CSV I, n° 425, p. 429). Puis, vers 1065, *Rambaud Capitaneus donne à l'église d'Apt divers droits féodaux au terroir de Simiane* (Poli, p. 13). Le castrum est encore cité au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 225) et l'église paroissiale est desservie par un prieur qui dépend de l'abbaye Saint-André-de-Villeneuve (GCN I, Instr. col. 138). Elle est dédiée à saint Pierre et date dans son premier œuvre du XVIIe siècle, la patronne est sainte Victoire (Collier, p. 185-186).

484. Le prieuré Saint-Pierre

Il était situé au pied de la colline où se perche le village et fut le premier établissement où s'installèrent les moines de Saint-André avant que l'église paroissiale ne soit construite dans le village au début du XVIIe siècle. A cet endroit la CAG signale la découverte de sarcophages, de tombes sous lauzes et d'ossements humains (p. 455, 12*). Il est probable que le prieuré fut abandonné à la suite des guerres et de la peste du XVe siècle. Les moines de l'abbaye en s'y installant au XIe siècle reprenaient un site plus ancien, christianisé depuis l'origine.

485. Chapelle Notre-Dame de Pitié

Elle est citée comme chapelle rurale mentionnée le 13 juin 1859, étant *hors des murs, au quartier des Moulins* (2 V 86). Lors de l'inventaire de 1906, le curé du lieu élève une protestation au nom de la Fabrique où il relate que *la chapelle N.D. de Pitié a été construite et dotée par la famille Pélissier des Granges qui y avait établi le lieu de sa sépulture suivant acte de l'Etat civil en date du 4 août 1790* (1 V 67). L'inventaire recopie les données fournies par le curé : *la chapelle ND de Pitié a été construite, paraît-il, par la famille Pélissier des Granges. 100 m²*. Mais la chapelle est plus ancienne, le PR fait état d'un texte de l'abbé Corriol où il fournit un acte notarié en date de 1573 et il estime qu'elle date du XVIe siècle, la date gravée de 1635 sur le tympan de la porte signalant des réparations³⁸⁶.

486. Chapelle Saint-Joseph de Cheyran

Les *Cheyran, Haut et Bas* sont deux hameaux situés au nord de Simiane. C'est dans celui du Haut Cheyran que s'élève encore une chapelle dédiée à saint Joseph. C'est la deuxième chapelle rurale signalée en 1859 en même temps que Notre-Dame. R. Collier la date de 1779 (p. 232), sans doute à cause d'une date gravée indiquant seulement une restauration. Le curé de la paroisse, lors de l'inventaire de 1906, demande au percepteur de noter que *la chapelle de St Joseph, sise au hameau de Cheyran, fut élevée au cours du 16^e siècle, avec la coopération des habitants du dit hameau, sur un terrain appartenant à la famille Pelissier de Sylvabelle. Quant à la cloche, elle fut achetée par les Cheyranais en 1856*. L'inventaire reprend les mêmes données : *la chapelle de St-Joseph à Cheyran, fut construite, dit-on, au 16^e siècle avec la coopération des habitants des hameaux de Cheyran. 55 m²*. La chapelle renferme une toile représentant une *Adoration des Mages* de style archaïque que R. Collier date du XVIIe siècle (p. 477).

La famille Pélissier a donné un évêque à Apt. Prénommé Jean, il était né à Simiane, puis devint religieux de l'ordre de Saint-Benoît, fut ensuite prieur de Simiane et enfin nommé à quarante ans évêque d'Apt (1607-1628). Le 18 juin 1617, il consacre la nouvelle église de Simiane dont il avait conservé la commende du temps où il était prieur (GCN I, col. 285-286).

487. Chapelle Sainte-Victoire

³⁸⁶ PR n° 23, 2000, p. 51.

A plus de 3 kilomètres au SO du village, à 1000 mètres d'altitude, la carte IGN signale une chapelle en ruine dédiée à sainte Victoire. Elle domine la D 30 entre les lieux-dits de *Curnier* au nord et de la *Combe du Pommier* au sud. On sait que cette sainte est la patronne du village d'après l'abbé Féraud (p. 395), et lors de la visite pastorale de 1859, la paroisse est sous le titre de sainte Victoire. Cette chapelle a été bâtie en 1920 sur l'emplacement d'un ancien édifice, mais n'a pas été terminée, il y manque la toiture. La nef est prolongée par une abside non couverte en hémicycle. Dans le mur sud se trouve la grotte de Sainte-Victoire où la légende rapporte qu'elle s'y était réfugiée pour prier (Elliot 2, p. 147). Elle n'est pas signalée par Cassini ni par le cadastre napoléonien. Cette grotte a pu servir d'ermitage à un moment donné ³⁸⁷.

CARNIOL ET VALSAINTES

Les deux anciennes communes sont intimement liées suite à la fondation de l'abbaye cistercienne de Valsaintes. Elles sont situées à l'est de celle de Simiane couvrant respectivement 550 et 628 hectares. C'est en 1188 que Bertrand Rambaud, seigneur de Simiane, donne à Sainte-Marie de Valsaintes, *S. Mariae Vallis Sancta*, toute la terre de Boulinette, *Bolenete*, qu'il possède au-delà du Calavon, *ultra Causilum*. Il en fait don à l'abbaye de Silvacane représentée par le père abbé Norbert, le cellérier Augier et le prieur Alberic (Bouche, I, p. 169). Le texte de 1188 fait seulement état du don de la terre de Boulinette et n'est pas la date de création de l'abbaye comme on peut le lire parfois. C'est ce que fait observer Achard en citant l'abbé Boze, auteur de l'Histoire d'Apt : « *les auteurs qui ont parlé de l'Abbaye de N-D de Valsainte, en mettent la fondation sous l'année 1188 ; mais les titres mêmes sur lesquels ils se fondent, prouvent que cet établissement est d'une date plus ancienne, et que Valsainte étoit connue et habitée par des Moines avant le XIIIe siècle. Les Sarrazins ayant détruit ce Monastère, Rambaud de Siminiane se proposa de le rétablir en 1188, et donna (avec le consentement de l'Empereur et sans mention ni recours au comte de Forcalquier) la terre de Bolinette, avec les hommes et les bestiaux attachés à ce domaine, aux religieux de Silvacane* » ³⁸⁸.

488. Saint-Marc à Labadie, premier monastère de Valsaintes

Le premier monastère était établi au lieu-dit *Labadie* avec une église sous le titre de saint Marc. Il n'en subsiste que quelques pans de murs, comme le décrit R. Collier : *ce sont de faibles restes... Les bâtiments conventuels ont apparemment disparu, cependant l'on aperçoit des pans d'appareil régulier dans les soubassements des maisons composant le hameau. Seule subsiste l'église – on pourrait dire chapelle, en raison de ses dimensions – transformée en cellier et en appartement rustique. La voûte de la nef a disparu, mais les murs latéraux existent encore. Le chœur est assez intégralement conservé, il forme une travée droite, voûtée en berceau brisé, éclairé d'un triplet de fenêtres hautes et étroites. Les murs sont épais (1,25 m), l'appareil fort beau dans le chœur, moyen, à joints très fins ; celui des murs de la nef a été largement repris. Nous sommes ici à la fin du XIIIe siècle, ou au début du XIIIe (p. 148).*

Le monastère va connaître un peu plus deux siècles de vie sereine. La désolation va apparaître au milieu du XIVe siècle avec la peste, puis les bandes armées qui vont réduire encore ceux qui restent. En 1425, les moines survivants quittent leur monastère dévasté et vont se réfugier à Silvacane. En 1471, le territoire de Valsaintes est déclaré inhabité comme celui de Carniols.

489. Boulinette, deuxième monastère des cisterciens de Valsaintes

Réfugiés à Silvacane, les moines de Valsaintes connurent encore des tribulations. En 1540, une crue de la Durance détruisait l'abbaye. Ils reviennent alors dans leur ancien domaine puis s'installent à Boulinette en 1657, domaine toujours en leur possession et où les premiers abbés avaient élevés un château qu'ils restaurent. R. Collier y reconnaît deux parties. *La première, bien conservée, forme un corps de logis rectangulaire, haut, long, massif, à deux étages, dominant vigoureusement les alentours et d'allure féodale ; sa partie inférieure est occupée par l'église. Cette aile doit remonter au XVIIe siècle (vers 1668-1670). L'autre aile, assez en ruine, dénote le XVIIIe siècle (p. 265).* Depuis 1986, année où paraissait l'ouvrage de R. Collier, l'abbaye a été restaurée à partir de 1996. L'église a retrouvé sa splendeur avec son magnifique portail roman en réemploi classé MH en 1979 que R. Collier date du XIe ou XIIe siècle (p. 461). Un parc floral de roses occupe maintenant les anciens jardins du monastère.

³⁸⁷ D'après le PR, n° 23, 2000, p. 51, l'ermitage remonterait au XVe siècle avec une sainte ermite du nom de Victoire dont le corps, à sa mort, fut transporté à Simiane.

³⁸⁸ Achard III, Additions et corrections, p. 169. L'Histoire d'Apt de l'abbé Boze, parue en 1813.

Synthèse

Avec l'exploitation des gisements de fer à partir de l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen Age, plusieurs implantations religieuses dans le territoire indiquent sa richesse et son intérêt. On ne connaît pas précisément le moment des fondations, mais il semble que lorsque les moines de Saint-André, puis les cisterciens viennent s'installer, ils n'arrivent pas dans un désert. Le premier prieuré Saint-Pierre, au pied du castrum, relève des premières paroisses et a pu succéder à un établissement carolingien. On en retrouve un près de Carniol où un quartier porte le nom de *Pré de la Cour*. La butte du *Haut Carniol* a abrité un habitat protohistorique, puis gallo-romain qui ensuite s'est déplacé en contrebas avec une *villa* ou *curtis* carolingienne.

SISTERON

Cité romaine sur le passage de la voie domitienne, puis siège d'un évêché jusqu'à la Révolution, Sisteron a révélé de nombreux témoins antiques (CAG, p. 458-475). Christianisés très tôt, dès la fin du IV^e siècle, avec le premier évêque connu en 449, le territoire et la ville se sont couverts de lieux de culte. Si ceux de la cité sont assez bien connus, ceux de la campagne n'apparaissent que par un seul texte. Il s'agit d'une bulle du pape Honorius III de 1217 dénombrant les églises dépendantes de la cathédrale de Sisteron. Il y a *Saint-Thyrse et Saint-Martin, dans la ville, et hors de la ville, Saint-Pierre, Saint-Domin, Sainte-Marie-de-Parasols, de Bevons, de Pancier, de Saint-Vincent et de Curel*³⁸⁹. On découvre donc trois églises hors la ville, Saint-Pierre, Saint-Domin et Sainte-Marie-de-Parasols. Seule une d'entre elle est encore en état, les autres étant perdues depuis longtemps.

490. Saint-Pierre

Le seul indice pour retrouver cette église est fourni par le nom d'un quartier portant le nom de *St-Pierre*. Il est cité par Cassini, le cadastre de 1814 et les cartes modernes, mais sans aucun édifice quelconque. Le quartier est situé sur la rive gauche de la Durance, au sud de la Baume, à 700 mètres d'altitude. Il est proche de la limite communale d'Entrepierres.

491. Saint-Domin

C'est le seul édifice subsistant et objet d'un pèlerinage annuel. Il est sous la titulature de saint Domin, mais parfois également de saint Denis (Cassini). Il est situé au sud de la ville sur le plateau du Thor à 540 m d'altitude. Voici comment le voit R. Collier : *cette chapelle comporte une triple structure. D'une part, en entrant, une sorte de nef rectangulaire, voûtée d'un berceau surbaissé rejoignant progressivement l'aplomb du mur. Puis, en avant, un chœur nettement plus élevé que la nef, formant une travée de plan presque carré, dont la voûte d'arêtes retombe sur des pilastres, ou piliers engagés, d'angles. Enfin, la partie romane, c'est-à-dire une travée ouvrant latéralement dans le chœur, à gauche, par une arcade basse, en plein cintre, à deux rouleaux ; cette travée, divisée par une cloison percée d'une porte, est voûtée d'un berceau en plein cintre, à la naissance duquel il devait y avoir autrefois une moulure en quart-de-rond, dont il ne subsiste plus qu'une partie. On a ici une construction du XIII^e siècle, mais le mur opposé à l'arcade se creuse d'un arc de décharge à double rouleau et à impostes en quart-de-rond ; sans doute ce mur est-il la survivance d'une construction du XI^e siècle, ou du début du XII^e (p. 146).*

Les alentours de la chapelle ont révélé de nombreux indices d'occupation antique, dont des tombes sous tuiles, des fragments de *tegulae*, des céramiques diverses, de verre antique, de monnaies, etc. (CAG, p. 470-472). Le site paraît avoir été occupé sans discontinuité depuis l'Antiquité. La citation de 1217 n'est que la mention d'un édifice existant et une partie de sa structure révèle le XI^e siècle. Il est probable que cette église faisait partie de la mense épiscopale durant le premier millénaire, donnée ensuite au chapitre de la cathédrale, mais on ne sait quand.

492. Sainte-Marie de Paresous

Les qualificatifs divergent pour cet édifice qui était situé tout au sud de la commune, sur la rive gauche du Jabron. En 1217, c'est *Sancte Marie de Parazolo* que Laplane transcrit par *Parasols*. L'Atlas historique, carte n° 66, cite parmi les églises dépendantes des deux chapitres de Sisteron et de Forcalquier au XII^e siècle, *Notre-Dame de Paresous*. Cassini indique un édifice à *Parassol* et aujourd'hui c'est *Parésous* qui est indiqué par les cartes IGN, mais sans bâtiment. Une prospection aérienne sur le site a permis de déceler une occupation gallo-romaine.

Synthèse

Les deux derniers sites, Saint-Domin et Sainte-Marie, même si les textes d'archives sont absents, semblent bien relever de la période pré-castrale, mais sans pouvoir donner plus de précisions.

³⁸⁹ Cité Par Laplane, II, p. 360-361 avec le texte latin : *Sancti Tirsii, juxta majorem ecclesiam, Sancti Martini, Sancti Petri, Sancti Dompnini, Sancte Marie de Parazolo, de Bezone, de Pansier, Sancti Vincentii et de Curel.*

SOLEILHAS

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton de Castellane. La commune de 3453 hectares est située aux confins du département limitrophe avec la commune de Saint-Auban dans les Alpes-Maritimes. Dans le même contexte de terrain, elles communiquent entre elles par la vallée de l'Esteron. Cette rivière prend sa source dans la commune de Soleilhas et la traverse d'ouest en est. C'est dans cette vallée qu'est installé actuellement le village à l'altitude de 1100 mètres. Au nord et au sud, s'élèvent des montagnes culminant de 1400 à 1600 mètres d'altitude. C'est au début du XIIIe siècle que sont cités deux *castra*, *castrum de Soleillas* et *castrum Verrayoni* (Bouche I, p. 276). Ils apparaissent encore en 1278 *castrum Soleillars* et de *Veraion* (Enquêtes n° 825 et 827, p. 424 et 425). Ils possèdent chacun une église paroissiale dont la collation appartient à l'évêque de Senez. On les retrouve vers 1300 et en 1376, *ecclesia de Solelhacio*, *ecclesia de Verrayono* (Pouillés, p. 290, 292 et 293).

493. Saint-Jean, castrum et église

Le lieu-dit Saint-Jean domine la vallée au NO du village à l'altitude de 1350 mètres et paraît avoir abrité le *castrum* cité au XIIIe siècle avec ses remparts, *barriorum*, qui sont à réparer ou à construire de neuf selon l'enquête de 1278. Il en subsiste quelques murs ainsi qu'une plate-forme aménagée, ceinte par un fossé à l'ouest. On reconnaît quelques fragments de maisons adossées à la pente et creusées partiellement dans le rocher³⁹⁰. L'appellation Saint-Jean fait découvrir le titulaire de l'église castrale. C'est celle qui est citée au XIIIe siècle et dont la collation appartient à l'évêque de Senez.

494. Notre-Dame-du-Plan

En contrebas, au pied du castrum de Saint-Jean, s'élève une chapelle dédiée à Notre-Dame dite *du Plan*, car située dans la plaine à l'ouest du village. Elle est accompagnée du cimetière de la communauté. Lors des visites pastorales à partir de 1697, elle est qualifiée *d'ancienne paroisse sous le titre de notre dame du plan*, puis en 1708 *qu'elle subsiste encore dans son entier à 1500 pas du village vers le couchant, qu'elle a été délaissée avant notre épiscopat mais qu'elle est fermée soigneusement et qu'on y dit la messe de temps en temps*. Enfin, en 1722, *elle est à 800 pas du village sous le titre de Notre Dame du Plan, en bon état et fermée*³⁹¹. Si cette chapelle est l'ancienne paroisse, elle a succédé à l'église du castrum lors de déperchement, mais son architecture, en partie romane, suggère également qu'elle fonctionnait en même temps que celle du castrum. Il se pourrait alors qu'elle soit, non pas seulement l'ancienne paroisse, mais la première paroisse antérieure à celle de Saint-Jean. La titulature, l'implantation en milieu ouvert, conforte cette hypothèse.

Cette église a été abandonnée comme paroisse quand fut construit une nouvelle église dans le village même. Lors de la visite de 1704, il est dit que *l'église paroissiale sous le titre de Notre Dame du Plan a été bâtie depuis quelques années, elle est mal orientée*. Elle reprend la titulature de la première et présente une architecture typique du XVIIe siècle. La remarque de l'évêque sur l'orientation de l'église est à relever.

495. Verrailon et la chapelle Saint-Pierre

L'ancien *castrum Verrayoni* cité au début du XIIIe siècle est encore mentionné lors de l'enquête de 1278. Il est probable que le nom de Verrailon soit cité encore antérieurement, au cours du XIe siècle, lors d'une donation faite aux églises Sainte-Marie et Saint-Martin de Puget-Théniers dépendant de l'abbaye de Lérins, entre autres don d'un manse *in Verraione* (CL n° CLXXXVI, p. 187). La communauté comptait 15 feux ou foyers en 1315, mais à la fin du XVe siècle, elle était réunie à celle de Soleilhas, ayant été dépeuplée par la peste et les guerres. En 1471, l'ensemble ne comptait plus que 8 foyers. On ignore si le castrum perché à 1286 mètres abritait une église paroissiale car au pied se trouve, près du hameau des Colettes une chapelle dédiée à saint Pierre (altitude 1000 mètres). Durant l'Ancien Régime, c'est une succursale de la paroisse de Soleilhas (Achard II, p. 358).

Cette chapelle a fait l'objet de plusieurs descriptions, dont celle de R. Collier : *voûtée en berceau légèrement déprimé, elle offre deux longues travées séparées par un doubleau de section rectangulaire, retombant sur des pilastres de même ; à la naissance de la voûte, cordon formé d'un quart-de-rond et se continuant, en imposte,*

³⁹⁰ Base Mérimée sur Internet où figurent 38 notices concernant la commune de Soleilhas, dossier Inventaire général du patrimoine culturel, Région PACA.

³⁹¹ Visites pastorales 2 G 17 et 18.

sur des pilastres. L'abside en cul-de-four, plus basse que la nef, forme un ressaut et présente également une moulure en quart-de-rond. Dans le mur nord est encastrée une sculpture représentant saint Pierre avec l'inscription : *Fidelis usque ad aras* 1522. Cette chapelle (fin XIIe, début XIIIe siècle) a fait l'objet d'une restauration ces dernières années ³⁹².

496. Chapelle Saint-Barnabé

Elle se trouve au nord de la commune à 1382 mètres d'altitude et à 400 mètres au nord du passage de la voie romaine dite *Vintiana*. Celle-ci, en provenance de Briançonnet, passait à la Sagne, au Col de Saint-Barnabé (1366 m) et se dirigeait ensuite vers Demandolx. La première mention de cette chapelle date de la visite de Mgr Soanen en 1697. Il la trouve *toute ouverte et profanée par les bestiaux. A moitié chemin entre Soleihas et Demandols en mauvais état, le toit enfoncé par les neiges, un tableau de st Barnabé, st Jean Baptiste et st Antoine*. En 1708 il reconnaît qu'elle a été réparée et est en bon état. *On n'a pas dansé cette année devant et après la procession, mais on l'a fait après vêpres. Si le fait se reproduit, la chapelle sera interdite*. En 1722 elle est encore en bon état. Il semble ensuite qu'elle soit régulièrement entretenue puisqu'en 1870 elle est dans un état passable quant aux murs et au toit mais l'autel laisse à désirer (2 V 87).

R. Collier en donne une brève description : *cette chapelle, dont le pèlerinage était encore très vivace il y a peu d'années, a une petite nef rectangulaire, une abside en cul-de-four ; l'appareil de cette dernière, ainsi qu'une partie des murs latéraux, indique une origine romane, XIIIe siècle peut-être* (p. 147). Mais l'intérêt réside dans la pierre d'autel, imposant bloc monolithe de près d'une demi-tonne qui devait faire partie d'un monument funéraire proche de la chapelle ou à son emplacement. Sur cette dalle figure une inscription en lettres latines que les archéologues datent de la période julio-claudienne, aux environs du début de notre ère ³⁹³. Barnabé est le saint patron de la paroisse et les paroissiens s'y rendent en procession tous les 11 juin, jour de la fête du saint, et une messe est célébrée.

497. Vauplane et son église disparue

C'est actuellement un quartier situé au nord de la commune à 1600 mètres d'altitude, autrefois zone d'alpage, *Montagne pastorale de Vauplane* selon le cadastre de 1834, aujourd'hui station de sport d'hiver. Sous l'Ancien Régime, Vauplane est une succursale de la paroisse de Soleilhas (Achard II, p. 358). Au mois d'août de chaque année, une *messe des bergers* y est célébrée. Elle a lieu les 2, 3 ou 10 août, cette dernière date semblant être celle d'origine, jour de la fête de saint Laurent qui pourrait être alors le titulaire de l'église disparue. Celle-ci figure encore sur la carte de Cassini n° 153 à *Valplane* à l'ouest de la *cabane de Valplane*. Une croix aujourd'hui signale son emplacement.

Synthèse

Deux édifices posent problème, Notre-Dame du Plan et Saint-Barnabé. La première pourrait relever des églises pré castrales, la deuxième pourrait faire suite à un fanum sur la voie romaine.

³⁹² R. Collier, p. 115. Alpes Romanes, p. 63. Bailly, p. 46.

³⁹³ BRENTCHALOFF Daniel et GASCOU Jacques, « Deux inscriptions latines découvertes à Soleilhas (A-H-P), *Mém. IPAAM*, t. XXXVIII, 1996, p. 49-57. Egalement CA, p. 476-477.

SOURRIBES

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Volonne. La commune est située sur la rive gauche de la Durance qu'elle ne côtoie d'ailleurs pas, entre les communes de Salignac et de Volonne. Elle est traversée par le Vançon auprès duquel se trouvent les habitats principaux. En 1909, Sourribes se voit adjoindre la commune de Beaudument située au NO. Elle totalise alors 1976 hectares. Au début du XIV^e siècle, les deux communautés accueillent 60 foyers, mais en 1471, Beaudument est déclaré inhabité et il ne reste plus que 13 familles en tout. Après un maximum de 300 habitants en 1765 et 1851, il n'en restera que 60 en 1962 (Atlas, p. 201).

SOURRIBES

Sourribes apparaît dès 739 avec une *colonica* établie à *subtus Ripas* et que le patrice Abbon donne de son héritage à l'abbaye de Novalaise (CSHG, p. 40). C'est ensuite vers 1160 qu'est fondée une abbaye de Bénédictines sous le vocable de Saint-Pierre qui sera annexée à l'abbaye Sainte-Claire de Sisteron en 1464. L'église paroissiale est l'ancienne église de l'abbaye dont la fondation peut remonter au tout début du XII^e siècle ³⁹⁴.

498. Chapelle de Saint-Roman

C'est la seule chapelle rurale signalée lors des visites de la fin du XIX^e siècle. Entre 1858 et 1871, elle est à la fois interdite ou à réparer, mais bien identifiée, *chapelle rurale de Saint-Roman* (2 V 92). Elle n'est pas signalée lors des visites des évêques de Gap au XVII^e siècle. Elle apparaît cependant sur la carte de Cassini et sur le cadastre napoléonien (non daté). Le hameau de *Saint-Romain* est situé sur la rive gauche du Vançon, juste en face de Sourribes qui occupe la rive droite. Ils sont d'égale importance et le cadastre napoléonien ne signale aucun pont ni passerelle les reliant entre eux. Il est probable que saint *Roman* ou *Romain* soit le titulaire de la chapelle et qu'il a donné son nom au hameau.

BEAUDIMENT

L'ancienne commune s'étend du nord de Sourribes en remontant le Vançon qui s'infiltré alors à travers des gorges profondes. Elle était beaucoup plus étendue, 1528 hectares contre 446, mais dans un terrain beaucoup plus accidenté. Le castrum est cité très tôt, vers 1040, quand est fait don aux moines de Saint-Victor installés à Saint-Geniez de Dromon, une *cabannaria in castro Baldimento* ((CSV II, n° 728, p. 70). Le château était situé sur un mamelon dominant la rive gauche du Vançon et il n'en reste que des ruines. Le village, aujourd'hui également ruiné, était situé plus à l'est près du *Vallon de la Grande Combe*. Une église paroissiale est desservie par un *prior de Baudimento* en 1350 (Pouillés, p. 88 et 93). Elle est sous le titre de saint Jean-Baptiste et quand l'évêque vient la visiter en 1617, *elle est rompue* et il n'y pas de curé. Quand un évêque revient en 1687, le village est en partie abandonné et est dit *Ville Vieille où restent encore de vieilles mesures qu'on dit être l'ancienne église de Saint-Jean l'évangéliste* (ADHA G 780 et 786).

499. Chapelle Saint-André

En face de Beaudiment existait un hameau appelé *la Vigoureuse* qui va remplacer au cours du XVII^e siècle le village de Beaudiment. Lors de la même visite de 1687, l'évêque remarque *une chapelle Saint-André construite par un particulier au quartier de la Vigoureuse*. La chapelle va devenir l'église paroissiale de la commune comme le remarque l'abbé Féraud, *l'église paroissiale est sous le titre de saint André apôtre* (p. 485). Elle va subir le même sort que la première, la ruine.

500. Chapelle Saint-Jean

Seule la carte de Cassini n° 153 signale près du château de Beaudument, un bâtiment avec une croix nommé *St Jean*, les deux étant situés sur la rive gauche du Vançon. Il pourrait s'agir de la chapelle castrale qui aurait pu servir de paroisse au hameau déserté dit *Vière* situé un peu plus au nord. Suite à la dépopulation survenue au

³⁹⁴ Laplane, II p. 378 et 381. Féraud, p. 483. Souvenirs Religieux, p. 75-77. Abbayes et Prieurés, p. 50. Collier, p. 63. Provence Romane 2, p. 88. Alpes Romanes, p. 63-64.

cours du XVe siècle, les habitants auraient par la suite créé un nouveau village à Beudiment avec une église reprenant la première titulature. On a vu plus haut ce qu'il est advenu de ce village.

Synthèse

Le village de Sourribes semble bien avoir été créé lors de la fondation de l'abbaye bénédictine au XIIe siècle. Le hameau de Saint-Romain, par contre, pourrait être de fondation antérieure. Son territoire est particulièrement bien exposé et fertile avec le *Plan de St-Romain*, à l'altitude moyenne de 500 mètres. Il n'est qu'à examiner la section B du cadastre napoléonien pour s'en convaincre, les innombrables parcelles sont toutes des terres *labours*. Ce *Plan* a dû attirer très tôt les colonisateurs.

Beudiment, dans un contexte de terrain plus difficile, a connu des habitats successifs. D'abord à Vière et le château, puis le village lui-même de Beudiment remplacé par le hameau de la Vigoureuse. A chaque fois, c'est la ruine et l'abandon, puis rénovation et enfin la ruine complète.

TARTONNE

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie du Val de Barrême, aujourd'hui dans le canton de Barrême. C'est une grande commune de 4488 hectares située dans un milieu montagneux au nord de celle de Clumanc et à l'est de celle de Digne. Les principaux hameaux sont situés entre 1000 et 1100 mètres d'altitude. Malgré l'étendue du territoire la population n'a jamais atteint les 500 habitants, 473 en 1765. Jusqu'à la fin du XVe siècle, il était formé de deux communautés ou *castra* signalés au début du XIIIe siècle : *castrum de Tartona* et *castrum de la Penna* (Bouche I, p. 279). Chacun possède son église paroissiale, Notre-Dame à Tartonne, Saint-Gervais à la Penne qui sont citées vers 1300 (Pouillés, p. 289). Celle de Tartonne semble être desservie par un prieur, l'un d'eux est cité en 1244 comme témoin lors d'un compromis entre Boniface de Castellane et Bernard prieur de Villecrose (CSV II, n° 1031, p. 490).

LA PENNE

501. L'ancienne chapelle

C'est en 1706 lors de la visite de l'évêque de Senez que nous apprenons que *le prieuré de la Penne, sous le titre de Saint Gervais, à l'extrémité de la paroisse et du diocèse, est ancien, purement rural et simple et de notre collation*. Puis, il ajoute, *l'ancienne chapelle est tout à fait démolie et dans un éloignement très grand à la pointe de la plus haute montagne* (2 G 17). C'est la seule indication fournie pour cette chapelle. Celle de la Penne est démolie depuis longtemps.

TARTONNE

502. Notre-Dame d'Entraigues

C'est l'église paroissiale et elle a la particularité d'être isolée, en plein champ, entre deux ruisseaux, *inter aquas*. Le *cimetière est tout autour* comme le fait remarquer Mgr Soanen en 1706. Elle est sous le titre de Notre-Dame et le patron est saint Michel dont *la fête patronale se célèbre avec bravade, le 29 septembre* selon l'abbé Féraud (p. 102). Classée MH en 1972, elle remonte à l'origine au XIIIe siècle puis a subi des ajouts, chapelles latérales en particulier (Alpes Romanes, p. 64 ; R. Collier, p. 114).

503. Chapelle Sainte-Anne du Thouron

C'est encore Mgr Soanen qui nous renseigne en 1706 : *la chapelle ste Anne au hameau appelé Toron, bâtie depuis plus de 60 ans, selon les habitants*. Lors des visites de la fin du XIXe siècle, elle est déclarée *chapelle rurale en bon état et munie d'ornements* (1865). En 1894, elle est déclarée *passable* (2 V 85 et 94). Une description en est donnée dans la *Base Mérimée pour l'Inventaire général du patrimoine culturel*.

504. Chapelle Saint-Jean au Plan de Chaude

Le Plan de Chaude est le plus important hameau de la commune et constitue le centre administratif. Il abrite une chapelle dédiée à saint Jean que l'évêque visite en 1697 : *nous avons visité la chapelle St Jean qui est à cinq ou six cens pas de l'église paroissiale en allant au hameau du Plan de Chaudoul, que nous avons trouvé entièrement réparée et fermée à clef*. Au XIXe siècle la chapelle est qualifiée de *rurale* et en 1857, *il y a une chapelle rurale au Plan de Chaude qui sert pour l'usage ordinaire dans la semaine*. Jusqu'à la fin du siècle, elle est décrite comme *convenable* (2 V 85, 93 et 94).

505. Chapelle Saint-Sébastien à la Condamine

La Condamine est un quartier situé en limite communale au SO de la commune près des Sauzeries Hautes. C'est encore Mgr Soanen qui nous apprend en 1706 *qu'il y avait autrefois une chapelle sous le titre de st Sébastien qui étoit au pied de la Condamine sur les ruines de laquelle le peuple alloit faire des prières publiques les grands jours de festes. Messire Marc Antoine Gassendy fit faire un petit oratoire à l'honneur du saint auprès de lad chapelle*.

506. Chapelle du château

Il s'agit du château de *Maladrech* situé non loin de l'église Notre-Dame. Construit au XVII^e siècle, *il surgit joliment au milieu des prés, avec sa masse pesante, sans tour, mais agrémentée de deux pigeonniers en forme de tour ronde, à moulure circulaire* (Collier, p. 262). *Une chapelle au château est signalée en 1857, qui est propre dans laquelle on ne célèbre plus depuis plusieurs années. Mais en 1870 la chapelle domestique en mauvais état attenant au château. Puis, en 1891, autrefois il y avait une chapelle domestique au château de Maledrech qui n'est plus qu'une ruine.*

Synthèse

Il ne subsiste que trois édifices aujourd'hui, l'église Notre-Dame et les chapelles Saint-Jean et Sainte-Anne, les autres ont disparu définitivement. Ces trois lieux de culte sont très proches les uns des autres, mais il est probable que ceux du Thouron et du Plan de Chaude ont été édifiés à cause de l'éloignement de l'église paroissiale, celle-ci étant de plus isolée, sans habitat à proximité. Elle représente l'exemple typique des premières paroisses à vocation de rassemblement d'un habitat dispersé. Quant au castrum, il est difficile de l'imaginer dans un de ces hameaux. Il faudrait peut-être le chercher aux alentours du *Chastelard*.

THEZE

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune occupe la rive gauche de la Durance au sud de celle de Claret et la première terrasse dominant le fleuve offre un espace facile à mettre en culture. Céréales et arbres fruitiers en faisaient la richesse durant l'Ancien Régime et encore aujourd'hui. Plusieurs sites placés sur l'ancienne voie longeant la Durance ont livré des indices d'occupation antique, gallo-romaine en particulier.

507. Le prieuré clunisien et l'église Notre-Dame de Bellevue

Une confirmation d'une *cella* appartenant à l'abbaye de Cluny est faite en 998 par Rodophe III (CLU III, n° 2466, p. 547). Le prieuré restera dans les mains de l'abbaye jusqu'à la Révolution. Le bâtiment et son enclos portent encore ce nom de prieuré et sont situés immédiatement au sud de l'église paroissiale actuelle. Celle-ci, reconstruite entièrement au XIXe siècle, est sous la titulature de saint Blaise depuis 1707, auparavant elle était dédiée à Notre-Dame de Bellevue³⁹⁵. Le village est situé immédiatement à côté sur une butte où s'est élevé le château, les maisons s'enroulant autour de lui dans la pente. La proximité du prieuré et de son église n'a pas obligé les habitants à construire une église dans le village. L'église a gardé de son ancienne fondation uniquement une orientation vers l'est. Elle est élevée, ainsi que le prieuré, au bord de la deuxième terrasse dominant la Durance où figure le toponyme *devant Ville* et où ont été repérées des traces d'occupation antique.

508. La chapelle et le cimetière des Sarrasins de Jean Clare

La tradition orale d'une chapelle et d'un cimetière dans le quartier de *Jean Clare* situé à 1500 m au NE du village, est confirmé par plusieurs documents, *la Chapelle* par le cadastre napoléonien de 1836, le cimetière lors d'une visite de l'évêque de Gap en 1685³⁹⁶. Il reconnaît que *certaines familles sont en coutume d'estre inhumées dans un lieu vulgairement appelé Cimetière des Sarrasins et séparé du cimetière de la paroisse*. Il ordonne que *les ossements du Cimetière des Sarrasins seront transportés dans celui proche de l'église, dans un an, et en après, déclaré profane*. Cette chapelle n'existe déjà plus en 1685 et n'apparaît pas lors des visites précédentes, seul le cimetière *profane*, comme le qualifie l'évêque, subsiste encore mais pour peu de temps. La référence aux Sarrasins à prendre avec précaution, mais surtout l'implantation du site en milieu ouvert, en plein champ, renvoient aux premières églises rurales. Il ne peut s'agir d'un cimetière protestant car l'évêque n'aurait pas ordonné le transfert des ossements dans le cimetière catholique près de l'église paroissiale. La destruction de l'église est-elle due à la période troublée du Xe siècle et sommes-nous en présence d'une fondation carolingienne ?

Synthèse

La mention précoce du prieuré de Thèze, en même temps que ceux de Ganagobie, Valensole et Rosans, laisse envisager une fondation antérieure, d'autant qu'il s'agit d'une confirmation. La position du territoire sur une vaste terrasse surplombant la Durance a favorisé l'implantation humaine depuis l'Antiquité et le prieuré de Cluny est installé sur un site gallo-romain. Un autre site évocateur est représenté par le toponyme *Pré la Cour*. Il apparaît avec le cadastre de 1836 et est situé à l'ouest du village où s'étale une vaste terrasse cultivée où apparaissent des fragments de *tegulae*. Si le site laisse envisager une occupation gallo-romaine, *la Cour* peut faire référence à une *curtis* carolingienne, centre d'un domaine important, d'autant que le milieu est très favorable à une telle fondation.

³⁹⁵ *Bellevidere* attesté en 1563 ou de Beauregard en 1585 (ADHA, Collations, G 842 et 849). Bellevue en 1599 et 1687, visites pastorales (G 779, f° 548 et 786 f° 197). Saint Blaise en 1707, état des paroisses (G 1103).

³⁹⁶ ADHA 786 f° 197 et ss.

THOARD

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Digne, aujourd'hui dans le canton de Digne Ouest. La commune de Thoard est située immédiatement à l'ouest de celle de Digne, arrosée par le torrent des Duyes qui la traverse du nord au sud et se jette ensuite dans la Bléone. D'une étendue de 4369 hectares, l'habitat est dispersé en de nombreux petits hameaux, fermes isolées et écarts. Cette dispersion a favorisé l'installation de trois paroisses et de chapelles succursales. En 1973 Thoard absorbait l'ancienne commune de La Pérusse. L'abbé Féraud détaille ces trois paroisses qui vont nous servir de cadres pour leur description (p. 63-64).

Paroisse de Thoard

Le nom est cité au XI^e siècle avec *Faraldus de Toardo* vers 1030, *Eramerius de Toard* en 1035 et *Bonifacius de Toar* vers 1054 (CSV II, n° 714, p. 60, n° 718, p. 64 et n° 1079, p. 548). Le castrum de *Toardo* est mentionné lors de l'enquête de 1252 (n° 531, p. 35) et l'église paroissiale est dédiée à Notre-Dame de Bethléem avec comme patron saint Blaise. Elle date du XII^e-XIII^e siècle comme le relate R. Collier : *malgré sa nef simplement plafonnée, en rectangle irrégulier, se rétrécissant vers l'ouest, cette église présente encore des portions romanes. L'abside, à chevet plat, voûtée d'un berceau brisé, avec une moulure en quart-de-rond de chaque côté, peut être attribuée au XIII^e siècle. Extérieurement, l'appareil des murs latéraux offre des pans en pierres de taille de petites dimensions, le chevet est en appareil régulier. Sans conteste, le clocher forme la partie la plus intéressante de l'édifice, on doit le rapporter au XIII^e siècle, voire au XII^e. Puissant, massif, parallélépédique, en bel appareil moyen, il comporte une salle voûtée en berceau, avec une moulure en quart-de-rond à la naissance de la voûte. Il est à se demander si ce clocher ne formait pas donjon, n'était pas partie intégrante des remparts du village* (p. 147-148). L'abbé Féraud dénombre 692 âmes dans la paroisse, dont 300 dans le hameau des *Bourres* et soixante maisons de campagne. Aussi, les visites pastorales du XIX^e siècle recensent-elles deux chapelles rurales, mais sans les nommer expressément.

509. Chapelle des Bourres

Les Bourres est un hameau situé au sud du chef-lieu sur la rive droite du torrent des Duyes. Une chapelle est citée lors de l'enquête sur les lieux de culte de 1899, *chapelle au hameau des Bourres, très ancienne, loin du village, deux messes par an, à la Nativité et en mai* (2 V 73, n° 193). Elle figure sur la carte de Cassini n° 153 mais a disparu depuis la fin du XIX^e siècle car elle n'apparaît pas sur les cartes actuelles. On ne connaît pas le titulaire mais ce pourrait être Notre-Dame de Bethléem comme la paroisse, une messe y étant célébrée le jour de la Nativité.

510. Le prieuré clunisien Saint-Pierre d'Albera

Un *Prior de Albera* est nommé en 1351 (Pouillés, p 256). Atlas, sous le titre de *Saint-Pierre d'Albère*, en fait un prieuré de Cluny (carte n° 75), ainsi que G. Barruol qui le fait dépendre de Ganagobie (Ganagobie, p. 31). La carte de Cassini place ce prieuré au lieu-dit *St Pierre* en face du hameau des Bourres sur l'autre rive du torrent des Duyes. Les cartes modernes y situent deux hameaux *St-Pierre le Bas* et *St-Pierre le Haut*, mais aucun édifice.

511. Chapelle Sainte-Madeleine et son ermitage

A quelques 1500 mètres au NE de Thoard se dresse un massif montagneux culminant à plus de 1100 mètres d'altitude nommé *Le Rocher de la Sainte Madeleine* avec une chapelle dédiée à la sainte. Nous n'avons recueilli aucun indice dans les archives sur cet édifice. Seule, la carte de Cassini le signale avec un bâtiment en état qualifié d'*Hermitage*. Elle vient d'être restaurée.

Paroisse de Saint-Martin

Cette paroisse dépendait sous l'Ancien Régime du diocèse de Gap et son église paroissiale était desservie par un *prior Sancti Martini de Toardo* en 1351 (Pouillés, p. 88 et 93). Le prieur est un chanoine augustin de la communauté de Chardavon. Quand l'évêque de Gap la visite en 1602, au sortir des guerres de Religion, *l'église est toute ruinée et démolie* (ADHA G 780). Réparée, elle dessert les hameaux des *Patouilles* et des *Féraud*. *Elle est isolée de toute habitation. Le presbytère, éloigné de vingt minutes de l'église est attendant à une petite chapelle destinée au service journalier du curé*, relate l'abbé Féraud (p. 64). Accompagnée du cimetière, ce n'est plus qu'une simple chapelle rurale qui vient d'être réparée.

Paroisse de Vauvanès

L'abbé Féraud place le hameau de Vauvanès à 4 km SO de Thoard. Elle comprend trois fractions de communes, savoir ; le hameau et les campagnes de Vauvanès, dans la commune de Thoard ; toute la commune de la Pérusse et le quartier des Bourguignons dans la commune de Barras. L'église a pour titulaire et pour fête patronale la Transfiguration, 6 août (p. 64). Cette paroisse dépend aussi du diocèse de Gap et quand l'évêque vient visiter l'église le 9 juin 1602, il hésite entre église et chapelle : *église ou chapelle Saint-Sauveur bastie de nouveau*. L'évêque de Digne vient aussi dans la paroisse le 8 juin 1683 et rapporte : *église de Vaunaves, hameau de Thoard où nous aurions été reçu par Me Espérit Aubert du diocèse de Gap servant lad église qui est sous le titre de la Transfiguration, vulgairement Saint Sauveur, le cimetièrre qui est joignant n'est pas clos. Il y a un tableau représentant la Sainte Vierge et un tableau de ste Anne (1 G 5)*. Aujourd'hui le cimetière est clos et la chapelle a été restaurée.

Chapelle du château de Beaucouse

Le château est situé à 500 mètres au NO de Vaunavès et date, selon R. Collier, du XVIIe siècle, remanié au début du XIXe siècle. L'un des bâtiments renferme une chapelle qui, sur les cartes modernes, est dite *ancienne chapelle*.

LA PERUSSE

Cette ancienne commune rattachée à Thoard en 1973 n'est, selon l'abbé Féraud, qu'une *chétive commune de 53 âmes disséminées dans 8 ou 10 maisons de campagne, toutes isolées les unes des autres. Il n'y a pour église qu'une petite chapelle en très mauvais état et dépourvue de tous ornements sacerdotaux*. La paroisse dépend du diocèse de Gap et de la paroisse de Vaunavès et est desservie par un *prior de Perucia* cité en 1351 (Pouillés, p. 93). Signalée par la carte de Cassini la chapelle est encore mentionnée en 1857 et 1865 mais a aujourd'hui disparu.

512. Chapelle ermitage Saint-Joseph de la Pérusse, haut lieu de pèlerinage

Elle est connue dans toute la contrée, Volonne, l'Escale, Champtercier, Thoard s'y rendant tous les ans en procession. Perchée dans la montagne à plus de 1200 mètres d'altitude. C'est ce que rapporte l'abbé Féraud : *il y a un pèlerinage célèbre dans toute la contrée. C'est la chapelle de Saint-Joseph, bâtie sur une montagne élevée et dans un site très pittoresque. Elle est vaste, bien ornée et meublée de vases sacrés, ornements etc. Elle dépend aussi de la paroisse de Vaunavès. Cette chapelle attire chaque année beaucoup d'étrangers qui se réunissent aux processions des diverses paroisses des environs. Les nombreux ex voto qu'on y trouve attestent qu'il s'y est souvent opéré des miracles* (p. 60). On remonte sa construction au début du XVIIe siècle ; elle est signalée par un évêque en 1687 (PR, n° 23, p. 83-85). La titulature à saint Joseph ne peut en effet être antérieure à cette période où son culte va se diffuser largement. Une habitation servant d'ermitage est accolé à la chapelle. De nombreux ex-voto ornent encore les murs, témoins des miracles accomplis suite aux pèlerinages et au recours à saint Joseph.

Synthèse

Le prieuré clunisien Saint-Pierre d'Albera échoit à Ganagobie courant XIe siècle. Déjà existant lors de la donation, il est la plus ancienne fondation du territoire et peut remonter à l'époque carolingienne. Vient ensuite le castrum de Thoard, village groupé avec son église paroissiale, fin XIIe-début XIIIe siècle. Sont nommées par la suite deux paroisses au XIVe siècle, Saint-Martin et la Pérusse. Mais elles peuvent être antérieures, Saint-Martin étant un titulaire très prisé durant le haut Moyen Age, la Pérusse avec un autre protecteur que saint Joseph. Deux édifices ont servi d'ermitages et de lieux de pèlerinage, celui de Saint-Joseph étant particulièrement renommé, celui de Sainte-Madeleine n'ayant laissé que peu de souvenirs. Ils datent du XVIIe-XVIIIe siècle. Les autres chapelles, des Bourres et de Vaunavès, sont des succursales correspondant à l'accroissement de la population à la même période.

THORAME

La distinction entre les deux *Thorame* n'apparaît qu'au début du XIIIe siècle. Auparavant, les textes ne citent qu'un vocable et il n'est pas toujours facile de les attribuer à l'une ou à l'autre des deux communes. C'est pourquoi, nous présentons, en guise d'introduction, les éléments fournis par les archives et l'histoire.

La première mention de Thorame se présente sous la forme d'*Etoramina* et comme une *civitas* ayant à sa tête un évêque nommé *Severianus*. Mgr Duchesne nous informe que ce dernier *assista au concile de Riez en 439 et de Vaison en 442, et signa en 450 la requête en faveur du rétablissement de la métropole d'Arles*³⁹⁷. G. Barrauol ne place pas cette *civitas* à l'emplacement d'un des deux villages, mais *entre Thorame-Basse et Châteaugarnier, sur le mamelon située entre l'Issole et le Riou et appelé Piégut (Podium Acutum, alt. 1290) où se trouve encore une chapelle Notre-Dame-de-Thorame et les vestiges d'une tour médiévale*³⁹⁸. Cet évêché fut éphémère, comme celui de Briançonnet et fut rattaché à celui de Senez. La vaste vallée de Thorame, les deux communes couvrent plus de 20 000 hectares, présente une région naturelle, intermédiaire entre le Haut Verdon et le sud, avec de riches cultures vivrières, un élevage florissant grâce aux nombreux pâturages et une forêt de haute futaie. En 1315, la population dépassait les 1250 habitants et les 1600 en 1765.

Il faut attendre ensuite le début du XIe siècle pour retrouver de nouveau *Toramena* ou *T(h)oramina*. Les sources proviennent du cartulaire de Saint-Victor, dont voici un bref résumé :

- . 1009 janvier (II, n° 772, p. 119) : Rostaing donne à l'église *sancte Marie in Monasterium* un manse qui lui est venu de ses parents. Et ce manse est dans le territoire *de castro que vocant Toramena*
- . 1026 octobre (II, n° 762, p. 106) : Donation à l'église dédiée à la Vierge Marie d'une *cabannaria* dans la *villa quam nominant Toraminas*, avec ses dépendances. Rostaing, clerc de ladite église, donne de son héritage une modifiée de terre culte. Pons, son épouse et leur fils donnent une modifiée. Albertrude, de même.
- . vers 1035 (II, n° 760, p. 104-105) : Donation de la moitié de *Toramina*.
- . vers 1045 (II, n° 776, p. 121-122) : Rappel des biens appartenant à Sainte-Marie de Castellane : une *megeria* qu'a donné Rostaing à *Toramina*, un pasquier.
- . vers 1046 (II, n° 761, p. 105-106) : deux frères donnent la moitié de leurs biens possédés en frêrèche
- . 1079 4 juillet (II, n° 843, p. 219) : confirmation de la *cella apud castrum Toramina*.
- . 1122 28 décembre (II, n° 777, p. 122-123) : confirmation par Aldebert évêque de Senez, des biens de Saint-Victor, dont *ecclesias cellule sancte Marie et sancti Stephani de Thoramina*.
- . 1174 7 août (II, n° 1018, p. 478-479) : Guillaume Féraud promet d'arrêter les exactions qu'il commettait sur les hommes de *l'eccliesie sancte Marie de Toramina, eccliesie sancte Marie de Prediis*.
- . 1218 9 janvier (II, n° 1019, p. 479-480) : Guillaume Féraud fait une donation à *beate Marie de Toramina. Donatio facta in castro Toramine superioris*.
- . 1218 30 avril (II, n° 1020, p. 480-481) : Guillaume Féraud donne à Sainte-Marie de Thorame et à l'église le paroir de l'Isclé et son rivage avec tout le tènement (*à placer sur Thorame-Haute*).
- . 1337 17 septembre (II, n° 1131, p. 619) : *prioratus de Thoramina*.

THORAME-BASSE

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Colmars, aujourd'hui dans le canton de Colmars. Cette grande commune de 9772 hectares est située au nord de Saint-André-les-Alpes et au sud de Colmars. Arrosé par l'Issole, le territoire, à l'altitude moyenne de 1100 mètres, offre *une plaine fertile, vaste et bien cultivée* (Achard II, p. 496). On a vu plus haut que c'est dans son territoire que G. Barrauol place l'éphémère évêché reconnu au milieu du Ve siècle. La commune va être divisée en trois paroisses qui vont elles-mêmes abriter des chapelles succursales. Le *castrum* de Thorame, *Thoramina inferior*, est cité par Bouche au début du XIIIe siècle. Mais il existe encore deux autres entités : le *castrum de podio acuto* et la *bastida filiorum laufferdi Balbi*, aujourd'hui *la Bâtie* (p. 279).

Paroisse de Thorame-Basse

L'église paroissiale de Thorame est citée vers 1300 et en 1376 : *ecclesia Thoramine Inferioris* (Pouillés, p. 289-292). Elle est sous le titre de Saint-Pierre-ès-Liens et R. Collier la date de la fin du XVIe siècle (p. 209). L'abbé Féraud indique le millésime de 1588 et rapporte que les Protestants firent le siège du clocher fortifié de l'église

³⁹⁷ L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, T I, Paris, 1907, p. 295.

³⁹⁸ G. BARRUOL, *Les peuples préromains du Sud-Est de la Gaule*, Paris, de Boccard, 1969, p. 380-381.

où les habitants s'étaient réfugiés en avril 1586 et qu'ils finirent par y mettre le feu, en tuant un bon nombre de personnes, les autres ayant capitulé (p. 286).

513. Chapelle Saint-Pierre au Moustier et l'ancienne chapelle Saint-Pierre au Chastel

Le Moustier est un hameau situé à l'est du village. L'abbé Féraud rapporte *qu'il y avait autrefois au hameau du Moutier, un monastère des Templiers bâti sur une hauteur, où naît une source abondante et où l'on trouve les vestiges d'une chapelle sous l'invocation de saint Pierre* (p. 286). Si la référence aux Templiers paraît aléatoire, la chapelle Saint-Pierre existait bien, elle figure en état sur la carte de Cassini n° 153. Elle apparaît encore sur le plan cadastral de 1827 en section B 2, parcelle 573, de forme rectangulaire, orientée à 80° et appelée *chapelle St Pierre*. Aujourd'hui, il ne subsiste que le toponyme *St-Pierre*. Il semble bien qu'il y ait eu transfert d'un site perché, alt. 1274 m, à un nouvel établissement dans la vallée 150 mètres plus bas, avec création d'un édifice reprenant la même titulature. Le vocable *Moustier* ou *Moutier* évoque un monastère ou au moins un bien lui appartenant. D'autre part, l'église du castrum est elle aussi sous le titre de saint Pierre.

On constate ainsi la présence, dans un périmètre restreint, de trois édifices portant la même titulature. Il semblerait qu'il y ait eu deux transferts de paroisse. L'originelle serait à placer au Moustier, site ouvert, dans la plaine, dont la fondation pourrait remonter au haut Moyen Age, sinon avant. Il ne faut pas oublier en effet que la christianisation de la vallée est attestée au Ve siècle. Lors de l'enchâtellement, aux XIe-XIIe siècles, l'habitat serait monté sur un mamelon fortifié dominant la vallée appelé *Chastel* avec création d'une église qui reprend le même titulaire. Puis, il y aurait eu déperchement au cours des XIVe-XVe siècles avec redescente dans la vallée et création du village de Thorame avec une nouvelle paroisse, toujours avec le même titulaire, saint Pierre. Au XIXe siècle la chapelle du Moustier fait partie des chapelles rurales régulièrement citées. En 1858, elle est *très propre* et en 1865 *la chapelle St-Pierre, toiture et voûte passables, pas de clocher ni de campanile* (2 V 87). Toujours en état, elle est située un peu à l'écart du hameau, au nord.

514. Notre-Dame de Piégut. Ermitage et pèlerinage

Le site de Piégut est concrétisé par une colline à l'altitude de 1287 mètres sur laquelle se dresse la ruine d'une tour quadrangulaire avec *un appareil à bossages avec voûte sur croisée d'ogive, XIVE siècle* (Collier, p. 311). Au début du XIIIe siècle, Piégut est qualifié de *castrum de podio acuto* et constitue une entité indépendante du castrum de Thorame. Il est encore cité en 1237, *castrum de Podio Acuto*, castrum qui doit fournir pour la cavalcade un cavalier avec son cheval armé (RACP, n° 277, p. 365). Mais les Pouillés n'y recensent pas d'église paroissiale, ce qui est surprenant. Pourtant sur les flancs de la colline se dresse une chapelle dédiée à Notre-Dame que les auteurs font dépendre de l'abbaye de Saint-Victor (Atlas, carte n° 75). D'autres auteurs placent le prieuré de Saint-Victor à Notre-Dame du Serret sur Thorame-Haute (Achard p. 496, Abbayes et Prieurés, p. 196). Cette chapelle est qualifiée par Achard *d'hermitage fort joli* et l'abbé Féraud rapporte que *l'ermitage de Notre Dame de Piégut, placé sur un mamelon, avait autrefois une grande célébrité. On y accourait de toutes parts le jour de la fête nommée le Pardon de sainte Anne. L'ermitage n'existe plus, mais l'église n'a essuyé qu'une faible dégradation* (p. 287). En 1858, c'est une chapelle rurale dédiée à *Notre-Dame de Piégut et située sur une élévation à quelque distance du village qui est bien propre*. Et en 1865 *la chapelle Notre-Dame de Piégut, toiture et voûte en bon état avec un campanile et une cloche*. En 1884, on rapporte qu'on y a fait des réparations.

Le site de Piégut pose question car beaucoup d'interrogations subsistent. C'est d'abord l'implantation de la *civitas d'Etoramina* à Piégut proposée par G. Barrauol. Aucun indice matériel ne vient corroborer cette assertion et nous verrons plus loin si on ne peut la placer à Thorame-Haute. Piégut est un site perché qui ne correspond pas à la période du milieu du Ve siècle où l'habitat est encore situé en plaine. Ensuite, le *castrum* cité au XIIIe siècle semble avoir eu une courte vie, il est nommé d'ailleurs par Bouche sans indication de feux et constituait seulement une tour de défense. C'est ainsi que la qualifie R. Collier, comme faisant partie d'un système de défense de la haute vallée du Verdon (p. 311). Enfin l'attribution de Notre-Dame de Piégut à Saint-Victor est également douteuse.

Cette paroisse, relate l'abbé Féraud, occupe toute la partie occidentale de la vallée de Thorame-Basse, elle se compose du village de Château-Garnier, du hameau la Bâtie et d'une population de 339 âmes (p. 287). Outre l'église paroissiale, sont recensés deux chapelles rurales, une à la Bâtie et l'autre sous le titre de saint Thomas.

515. Chapelle Saint-Mathieu, puis Notre-Dame à Château-Garnier

Ce n'est qu'au XIXe siècle que Château-Garnier est élevé au rang de paroisse. Quand l'évêque de Senes vient en visite le 6 juin 1697, il découvre *la chapelle St Mathieu du hameau de Chateau Garnier dépendant dud Thorame Basse avec un tableau représentant st Mathieu (2 G 17)*. Achard, à la fin du XVIIIe, en fait une succursale de Thorame-Basse et il y a un prêtre qui dessert les chapelles de la Bâtie et de Château-Garnier. La titulature à saint Matthieu va être remplacée par celle de la Nativité de Notre-Dame lors de la construction d'une nouvelle église à l'emplacement de la première en 1859. C'est ce que rapporte R. Collier : *l'église de Château-Garnier, fut construite en 1859 et son clocher date de 1870-1872 ; les raisons invoquées étaient l'éloignement, et, en hiver, la presque inaccessibilité de l'église Saint-Thomas, au cimetière (p. 382)*. Elle est toujours en état.

516. Chapelle Sainte-Agathe de La Bâtie

Au début du XIIIe siècle, c'est une « bastide », la *bastida filiorum laufferdi Balbi*, mais elle est, comme Piégut, sans recensement de feux. Contrairement au Sud-Ouest où la bastide est une petite ville, en Provence c'est une maison forte, petit château avec tour, positionné près d'un endroit de passage ou de production artisanale. Cette bastide est dite *des fils de Jauffredi Balbi*, sans doute le créateur de l'édifice. R. Collier date la chapelle du XIXe siècle : *la chapelle, ou église, Sainte-Agathe à la Bâtie date de 1861. Sa nef s'étend sur deux travées voûtées d'arêtes, dont les doubleaux plats ont des pilastres à dossier, avec impostes à méplat et grande doucine. Le chœur, à chevet plat, est formé par une travée semblable à celle de la nef (p. 386)*. Mais il s'agit d'une reconstruction car l'évêque de Senes s'y rend le même jour que celui où il va à Château-Garnier, le 6 juin 1697 : *Visite de la chapelle de la Bastide, hameau dud Thorame Basse, moitié voutée, moitié boisée, avec un encoule (contrefort) au dehors et au tiers de la batisse qui menasse ruine. Un tableau de l'autel assez vieux représentant st jacques, st Christophe et ste Agathe*. Elle est régulièrement citée comme chapelle rurale au XIXe siècle et tient toujours son rôle de chapelle.

517. Chapelle Saint-Thomas

Cette chapelle est située en plein désert, loin de tout, entre Château-Garnier et la Bâtie. Elle est accompagnée du cimetière. Quand l'évêque de Senes vient la visiter en 1697, il la qualifie de *chapelle succursale dudit Thorame Basse, elle est toute propre*. Curieusement Achard n'en parle pas, mais il n'a pas été très prolixe sur l'histoire de la commune. La carte de Cassini en fait une église succursale et le cadastre napoléonien de 1827 la signale en forme de croix latine (section D 1, parcelle 614). Le fait que l'édifice soit accompagné du cimetière indique une paroisse et son architecture, l'abside principalement, relève du XIIe-XIIIe siècle. Elle a été restaurée en 1905 mais tout en conservant *l'abside primitive voûtée en cul-de-four, avec la forte moulure d'un méplat profilé d'un quart-de-rond, et décoré d'une fresque du XVIe siècle - abside qui a heureusement été conservée lorsqu'on on a construit une autre chapelle, en arrière (Collier, p. 148)*. L'abside et les fresques sont classés MH.

518. Eglise/Chapelle de la Transfiguration à La Vallette

La Valette est un hameau situé au nord de la commune en remontant l'Issole et perché à plus de 1300 mètres d'altitude. Mgr Soanen en visitant l'église en 1697 la qualifie de chapelle mais reconnaît qu'il existe un cimetière. Achard et Cassini en font une église succursale de Thorame et il y a un prêtre résident pour assurer le service religieux. L'église est sous le titre de la Transfiguration ou du Saint-Sauveur. La fête a lieu le 6 août et, rapporte l'abbé Féraud, *on fait, le 20 janvier, une procession en mémoire de la délivrance du fléau de la peste (p. 287)*.

Synthèse

Thorame-Basse révèle une densité de paroisses et de chapelles, aussi bien à la fin du Moyen Age qu'à la période moderne. Ce phénomène n'est pas seulement dû à un milieu montagneux, mais à une « tradition » où le christianisme s'est développé très tôt et durablement dans chaque lieu habité. Les hameaux pourvus d'un lieu de culte sont très proches les uns des autres, concentrés au sud de la commune, espacés d'un kilomètre de distance en moyenne. Seul, celui de La Vallette correspond à une succursale créée à cause de l'éloignement.

THORAME-HAUTE

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Colmars, aujourd'hui dans le canton de Colmars. D'une superficie de 10935 hectares, la commune s'étend au nord de Thorame-Basse et côtoie celles de Beauvezer et de Colmars. Elle est traversée par le Verdon et a été augmentée en 1974 des anciennes communes de La Colle-Saint-Michel et de Peyresq. La commune est un peu moins habitée que la précédente avec 520 habitants en 1315 et un maximum atteint en 1765 avec 835 habitants (Atlas, p. 202). C'est en 1009 qu'est cité le *castrum Toramena* lors de dons faits à l'abbaye de Saint-Victor (voir textes et références plus haut dans *Thorame*). C'est durant ce même XIe siècle qu'est nommée une *cella sancte Marie de Toraminas* dépendant des moines. Il est probable qu'il s'agit de Notre-Dame de Serret qui est citée vers 1300 et en 1376 en même temps que l'*ecclesia Sancti Juliani Thoramine*, sous l'appellation d'*ecclesia de Serreto* ou de l'*ecclesia Beate Marie dicti loci* (Pouillés, p. 290 et 292).

Le village de Thorame-Haute a livré plusieurs sites archéologiques, tombes sous tuiles, à bâtière et fragments d'inscriptions latines (CAG, n° 219, p. 480-482). L'occupation semble s'étaler du Ier siècle de notre ère à la période mérovingienne. Il serait tentant d'y placer le siège de l'éphémère diocèse cité au milieu du Ve siècle, mais la preuve formelle manque cruellement. L'église paroissiale est sous le titre de saint Julien comme attesté vers 1300 et va s'adjoindre saint Georges comme patron. Ce dernier rappelle le souvenir d'un lieu fortifié comme le relate l'abbé Féraud, *on trouve, au-dessus du village et sur un rocher, une vieille masure fort vaste qu'on appelle le Château Saint-Georges. C'était une ancienne forteresse qui fut détruite en 1574* (p. 288). Il faut la placer vers le lieu-dit *Tra Castel* où le cadastre napoléonien cite le *col St Georges*, ce toponyme ayant disparu des cartes modernes. Le vocable *Tra Castel* évoque un château qui devait faire partie du système défensif de la haute vallée du Verdon. R. Collier classe l'église paroissiale dans le style gothique avec un chœur voûté par une croisée d'ogives à six branches. Détruite en 1574, elle est reconstruite en 1598 (p. 178).

519. Notre-Dame de Serret

Elle est citée en même temps que l'église paroissiale au début du XIVe siècle et correspond à la *cella* qui existait déjà en 1009 quand elle est donnée par des laïcs à l'abbaye de Saint-Victor. Il s'agit donc d'une fondation qui peut remonter à l'époque carolingienne et peut être considérée comme la première paroisse. Elle est située sur un mamelon immédiatement au sud du village et le cadastre napoléonien représente un édifice orienté avec une abside en hémicycle. Quand sont fondés le village de Thorame ainsi que son église paroissiale, elle devient une simple chapelle, mais elle demeure un prieuré dont le bénéfice revient au prieur du Fugeret dépendant de Saint-Victor (Achard II, p. 496). Elle est encore en état sur la carte de Cassini, mais les visites pastorales de la fin du XIXe siècle ne la citent pas une seule fois comme chapelle rurale. Pour R. Collier, *à peine mérite-t-elle d'être signalée ; plus de voûte, plus d'abside, vouée à usage agricole. L'appareil semble indiquer le XIIIe siècle* (p. 148). Elle vient d'être restaurée. Des indices archéologiques ont été retrouvés aux abords de la chapelle (substructions, tombes sous tuiles et divers objets).

520. Notre-Dame de la Fleur

C'est au XVe siècle à la suite d'une apparition de la Vierge à un berger qui reçut une fleur en témoignage que fut construite la première chapelle dite *Notre-Dame de la Fleur*. Une procession est organisée tous les ans, *le dimanche de la Trinité, toute la Paroisse se rend en procession à la Chapelle dédiée à N.D de la Fleur, éloignée du village d'une lieue et dessus le chemin royal qui conduit en Basse-Provence. On y porte en procession une grande Statue de la Sainte Vierge, et il se fait un concours considérable de personnes qui s'y rendent de toutes les Paroisses voisines pour satisfaire à leur dévotion* (Achard II, p. 496). Elle ne fut pas toujours en bon état puisque lors de la visite de l'évêque le 26 mai 1698, il *trouve la chapelle sous le titre de nostre dame de la flour, ouverte et profanée et ayant de paille en dedans où paroît avoir couché de personnes ou bestiaux, qui est cause que nous l'avons interdite* (2 G 17, f° 83). Plusieurs fois reconstruite au cours des siècles elle a été entièrement remodelée par l'abbé Pélissier, curé d'Allos, entre 1936 et 1947. Elle abritait également un ermitage qui fut abandonné à la fin du XIXe siècle (Féraud, p. 288 et PR n° 23, p. 33). Le pèlerinage a toujours lieu, le 1^{er} juin de chaque année.

521. Chapelle Saint-Roch

Elle est située à quelques 500 mètres au NE du village et est régulièrement citée lors des visites pastorales du XIXe siècle. En 1869, il est recommandé de réparer la toiture (2 V 87). Il s'agit sans doute d'une chapelle de protection élevée suite aux fléaux des guerres et de la peste.

522. Eglise Saint-Laurent d'Ondres

Elle est visitée par l'évêque en 1698 qui la qualifie de *chapelle st Laurent à l'hameau d'Ondre*. La carte de Cassini la désigne comme une succursale, de même lors des visites du XIXe siècle. D'après l'abbé Féraud elle fut érigée en paroisse en 1686 et était desservie par un vicaire de Thorame (p. 289), fait déjà rapporté par Achard. Le hameau d'Ondres est situé sur la rive gauche du Verdon en amont de Thorame à plus de 1350 mètres d'altitude et comprenait à l'époque de l'abbé Féraud 173 habitants.

523. Chapelle de la Ribière ou Rivière

La Rivière est un petit hameau situé en aval de Thorame sur la rive droite du Verdon à quelques 1500 mètres au nord de Notre-Dame de la Fleur. Un seul texte fait état d'une chapelle rurale de la Ribière qui est en ruine, c'est le 1^{er} novembre 1869 (2 V 87). Elle est signalée par la carte de Cassini. Il s'agit sans doute d'une chapelle de secours pour desservir un hameau très éloigné du chef-lieu. On ne connaît pas le titulaire, elle a disparu.

PEYRESQ

La commune, rattachée à Thorame-Haute en 1974, dépendait sous l'Ancien Régime du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot. C'est d'ailleurs lors des donations faites à l'abbaye de Saint-Victor dans le territoire d'Annot qu'est cité Peyresq en 1042 sous l'appellation de *castrum Perisco* (CSV, n° 779, p. 127). Il fait partie des biens de Pons Silvain d'Annot, personnage puissant et influent, gros propriétaire à Annot, mais également à Allons (*voir monographies de ces deux communes*). Le *castrum de Peiresco* est ensuite cité par Bouche au début du XIIIe siècle (I, p. 282). L'église paroissiale apparaît en 1351 et 1376, *ecclesia de Petrisco* (Pouillés, p. 262 et 265). L'abbé Féraud indique sainte Anne comme titulaire alors que R. Collier lui attribue saint Pons, de même que le site Internet du diocèse de Digne. R. Collier la situe *dans un XIIIe siècle avancé avec un joli cachet de roman rustique* (p. 117). Elle est classée MH.

524. Chapelle Saint-Barthélemy

En 1859, 1861, 1867 est recensée la chapelle rurale de Saint-Barthélemy, puis en 1876, 1879 et 1894, elle est *en très mauvais état* (2 V 90, 93 et 94). On perd ensuite sa trace. Elle n'est pas signalée par la carte de Cassini. Le cadastre napoléonien de 1838 signale cependant la *croix de St Barthelemi* en section C 3 au SE du village avec un petit bâtiment. La carte IGN figure une croix au même endroit au bord du chemin qui descend à Méailles et Annot.

LA COLLE-SAINT-MICHEL

Cette ancienne petite commune, 588 hectares, n'a jamais dépassé les 100 habitants, sans doute à cause de l'altitude, le village est à 1430 mètres. Elle est citée au début du XIIIe siècle comme *castrum S. Michaelis de Peiresco* (Bouche I, p. 272). Les Pouillés du diocèse de Glandèves nomment l'église en 1351 *ecclesia Sancti Michaelis de Colla* et en 1376 *ecclesia de Colla Sancti Michaelis* (p. 262 et 265). R. Collier avoue ne pas connaître sa date de fondation et la classe parmi les églises du XIXe siècle avec une nef de *deux travées voûtées en berceau et rythmées par deux doubleaux larges et plats, munis de pilastres. Pas de mouluration abside en cul-de-four* (p. 391). C'est ainsi qu'elle figure sur le plan cadastral de 1838.

525. Chapelle rurale Saint-Michel (?)

C'est en 1859 qu'est mentionnée *une chapelle rurale en ruine*, puis les années suivantes, il est dit qu'il n'existe *pas de chapelle rurale* (2 V 90), ce qui indique une complète destruction. La carte de Cassini n'est d'aucun secours, seul le cadastre napoléonien figure en section A 2, quartier de Saint-Michel, un bâtiment dans un enclos représenté avec une abside en hémicycle (parcelle 48). Il est situé au bord de *l'ancien chemin de la Colle à Peyresq*. Le quartier Saint-Michel figure encore sur les cartes modernes au NO du village et le vieux chemin est encore signalé. Il est probable que cette ancienne chapelle disparue soit la première paroisse et qu'elle devait porter la titulature de saint Michel.

Synthèse

A Thorame Notre-Dame de Serret semble bien être la première paroisse puisqu'elle existe déjà en 1009 et appartient à des laïcs qui l'ont accaparé lors des troubles du Xe siècle. Il y aura par la suite, comme à Thorame-Basse refuge sur un site perché, puis retour dans la vallée près de la première église. L'occupation antique dans le village même pourrait indiquer une *civitas*, telle qu'elle est citée au milieu du Ve siècle, *ex provincia Alpium Maritimarum civit. Eturamine Severianus episcopus*.

LES THUILES

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Barcelonnette. La commune a été formée en 1790 en distraquant un « quartier » de la commune de Barcelonnette, quartier comprenant cependant 3280 hectares. Elle s'étend à l'ouest de Barcelonnette, de chaque côté des rives de l'Ubaye qui concentre principalement l'habitat à une altitude moyenne de 1000 mètres. Puis, la montagne monte de chaque côté en dépassant les 2200 mètres d'altitude. L'abbé Albert en 1783 dénombre 104 maisons et 550 habitants (p. 240-241) et l'abbé Féraud en 1854 594 âmes (p. 212). L'église paroissiale, dédiée à saint Martin de Tours, *dont le portail est le reste d'une église gothique antérieure, offre une nef haute et large à trois travées voûtées d'arêtes, aux doubleaux plats retombant sur des pilastres à dossierer... Le chœur, en retrait de la nef et plus bas, est constitué par une travée carrée, voûtée d'arêtes ; l'arc triomphal, surbaissé, repose sur des pilastres qui reçoivent la continuation de l'entablement de la nef. Il s'agit de la fin du XVIIe siècle ou du XVIIIe siècle.* Seuls, le portail qui porte la date de 1520 et le clocher sont antérieurs (Collier, p. 199 et 225).

526. Succursale et chapelles

Six hameaux sont disposés de part et d'autre de l'Ubaye, le plus important étant celui des Prats qui comptait 20 familles en 1783 et 135 habitants en 1854. La chapelle, sous le titre de saint Jean, fut érigée en église succursale au cours du XVIIIe siècle selon l'abbé Féraud. C'est ainsi qu'elle figure sur la carte de Cassini n° 152. Trois chapelles furent bâties dans les hameaux de Miraval, aux Guérins et au Clot-Meyran, celle de Miraval étant dédiée à saint Joseph. Les quatre édifices sont toujours en état.

TURRIERS

Faisait partie du diocèse d'Embrun et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui chef-lieu de canton. La commune s'étend dans le bassin du même nom sur un plateau vallonné riche en pâtures et terres à céréales. L'habitat est dispersé en fermes et petits hameaux. Le village s'est établi en contrebas d'une butte dominant la plaine. Le sommet de la butte abritait une tour dont le village a tiré son nom, *castrum de Turrias*, cité vers 1050. C'est à cette date que les moines de la *Villa Jugurnis* (Gigors) reçoivent un manse des mains de *Pierre de Roset qui l'avait reçu de mon seigneur Pierre de Mison vicomte et c'est sous le conseil de mon seigneur Isoard son fils que je le donne volontiers au monastère* (CSV 2, n° 695, p. 37). En 1095, le pape Urbain II confirme que la paroisse de Turriers dépend des moines de Saint-Victor, puis l'archevêque d'Embrun confirme à Saint-Victor la possession de deux églises, l'une dédiée à sainte Marie, l'autre à saint Geniès (CSV 2, n° 840 et n° 699, p. 41-42).

527. L'église Notre-Dame des Neiges

On a longtemps pensé que cette église était juchée au plus haut de la colline dominant le village suite aux affirmations des anciens historiens et qui de plus la confondaient avec celle de Saint-Geniès. C'est d'abord l'abbé Albert, en 1783, qui relate que *l'église paroissiale de Turriers avait été anciennement sous le titre de S. Geniez. On en bâtit dans la suite une autre qui est sous le titre de Notre Dame des Neiges. Cette seconde église qui subsiste encore en haut du village est presque aujourd'hui abandonnée et on fait depuis plus d'un siècle toutes les fonctions paroissiales dans l'église de S. Antoine, second patron de la paroisse* (p. 289). Puis Achar d en 1788 : *l'église sous le titre de Notre-Dame des Neiges subsiste en haut du village, elle est presque aujourd'hui abandonnée, les fonctions se font dans l'église saint Antoine, second patron de la paroisse. Enfin l'abbé Féraud : elle était alors au haut du village ; mais depuis deux siècles environ, elle est tombée en ruines, et les offices divins sont célébrés dans celle de Saint-Antoine, patron du lieu* (p. 464).

Or plusieurs données viennent contredire ces affirmations. C'est d'abord une demande faite par les habitants à l'archevêque d'Embrun d'édifier une chapelle dans le village à cause de l'éloignement de l'église paroissiale, surtout en hiver à cause de la neige. La demande est exaucée le 5 février 1477 avec la construction d'une chapelle dédiée à saint Antoine ermite³⁹⁹. C'est ensuite la carte de Cassini qui place sur la colline un oratoire dit *du Verger* et *Notre Dame aux Neiges* près du hameau du Mouriers, à l'emplacement du cimetière. Enfin, en 1920, la toiture de Notre-Dame menace ruine et lors de la séance du conseil municipal du 27 avril 1929, il est décidé la démolition complète de *cette ancienne chapelle qui nous a servi d'église paroissiale jusqu'en 1477*. Il ne reste plus aucune trace de l'édifice sauf une légère élévation du terrain au centre du cimetière orientée nord-sud. Le hameau du Mouriers est situé en contrebas du village, en milieu ouvert, non défensif. Sa proximité du castrum a permis à la première église de continuer son office de paroissiale pendant quelque temps. Seul le cimetière a perduré jusqu'à nos jours. La délocalisation de l'habitat issue de la création du castrum est ici encore bien marquée.

528. L'église Saint-Geniès

Mentionnée en 1095, sa localisation est fournie par la carte de Cassini, avec le symbole représentant une chapelle et le nom *St Geniès*. Le lieu-dit n'apparaît plus sur les cartes modernes, mais on peut le situer à l'est de *Crève-Cœur*, à 1 000 mètres à vol d'oiseau à l'ouest du village. Le cadastre napoléonien de 1837 signale une *chapelle* en section B 1, parcelle 139. Nicole Michel d'Annoville a repéré les *restes sommairement conservés d'un petit bâtiment orienté d'environ 20 m² (5 x 4)*. Ils y auraient eu des sépultures aux abords⁴⁰⁰. La carte de Cassini et le cadastre signalent également deux moulins sur le ravin de *Piebes* proche du site. Nous sommes ici également en présence d'un édifice et d'un cimetière issus des premières paroisses rurales, mais condamnés lors du changement d'organisation de la société.

529. Chapelle Saint-Pierre de Gière

Elle était située dans le centre du hameau de Gière qui comptait 15 familles à l'époque de l'abbé Albert. G. Andreeti nous apprend qu'en 1713, on y place une cloche et en 1862 on y installe un chemin de croix. Il n'en reste plus rien aujourd'hui.

³⁹⁹ Document fourni par ANDREETI Guy, *Turriers – Recueil de notes*, Turriers, 1994, p. 61-62 et 69.

⁴⁰⁰ MICHEL D'ANNOVILLE Nicole, *Etude documentaire du terroir de Turriers*, SIVOM, janvier 2001.

530. Chapelle du Forest-Loin

Comme son nom l'indique, c'est un hameau éloigné du chef-lieu et une chapelle y est établie, mais on ne sait à quelle date, sans doute au XVIIIe siècle, période où la population fut la plus florissante, plus de 600 habitants en 1765. On ne connaît pas le titulaire sauf à partir de 1863 où elle en reçoit des nouveaux. G. Andreeti nous renseigne encore : *en 1806, on y met une cloche. En 1863 elle est reconstruite par les habitants, bénie de 25 mai, jour où l'on a canonisé les 26 martyrs du Japon qui en sont les patrons (fête le 25 juillet)*. La nef a disparu et il ne subsiste que la ruine du chevet. Sur le cadastre de 1837 elle est signalée comme un édifice presque carré en section A 1, parcelle 299.

531. Chapelle de la Fontaine

Elle est seulement signalée par le cadastre napoléonien comme *Chapelle* en section B, parcelle 890, jouxtant une fontaine se trouvant au croisement de deux chemins, l'un appelé *chemin de Turriers à Sisteron*, l'autre montant au village. Elle n'est mentionnée par aucune source et on ne connaît pas sa titulature. Il n'en reste rien.

Synthèse

Les deux églises faisant partie des premières paroisses, Saint-Geniès et Notre-Dame des Neiges, ont disparu. Citées au XIe siècle, elles précèdent le castrum et sont établies en milieu ouvert, non défensif. Quand elles échoient à Saint-Victor, elles existent déjà et peuvent remonter à l'époque carolingienne, période durant laquelle la *villa* de Gigors, aux mains des Victorins, s'étendait dans tout le bassin de Turriers.

UBRAYE

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Annot. D'une superficie de 3565 hectares, la commune est située au sud d'Entrevaux dans un milieu montagneux qui a accueilli cependant plus de 600 habitants au XVIII^e siècle. L'habitat est dispersé en plusieurs hameaux établis entre 900 et 1200 mètres d'altitude. Le nom d'Ubraye apparaît en 1125 dans le cartulaire de Lérins accompagné d'un nom d'homme qui sert de témoin dans une charte concernant Briançonnet, *Bertrannus de Ubraia* (CL n° CXCVII, p. 200). L'enquête de 1278 nous informe que *le seigneur évêque de Glandèves tient dans sa main l'église paroissiale dudit castrum et qu'il n'y a pas d'autre maison religieuse. Le seigneur roi est seigneur dudit castrum qu'il tient sous son dominium et qu'il possède dans ledit castrum les justices* (n° 830, p. 426). Le castrum était établi sur la colline située immédiatement au NE du village où le cadastre napoléonien de 1830 place une *tour* et qu'il nomme *le château*, altitude 1047 m.

Le village, au pied de la colline, renferme une église dédiée à saint Julien dont R. Collier donne une brève description : *bien que très reprise, surtout extérieurement, cette église peut être encore considérée comme romane en grande partie. La nef comporte trois travées voûtées en berceau brisé, avec doubleaux rectangulaires retombant sur des pilastres. A la naissance de la voûte, moulure en gros quart-de-rond formant imposte sur les pilastres. L'abside, en cul-de-four, est nettement plus basse que la nef. Le bas-côté nord, ouvrant par de grands arcades en plein cintre avec impostes en quart-de-rond, est voûté d'arêtes. Clocher-tour avec baies en plein cintre. L'appareil est en pierres de taille mais pas très régulières. Au total, nous devons être ici en présence d'un XIII^e siècle avancé* (p. 116).

532. Le prieuré Saint-Martin

A un peu moins de 1000 mètres au nord du village, est cité par la carte IGN le lieu-dit *St-Martin*. Abbayes et Prieurés nomment parmi les prieurés du diocèse de Glandèves, à Ubraye, le *prieuré Saint-Martin* (p. 174). Le cadastre napoléonien en section A 3 parcelle 1254 signale un bâtiment avec une croix dit *St Martin*. Il est placé au bord du *chemin d'Ubraye à Jaussiers*. Il est également mentionné par la carte de Cassini. Par la suite, il n'en est fait plus aucune mention, les visites pastorales de la fin du XIX^e siècle n'en parlant pas.

533. Le prieuré de Jaussiers

C'est encore le cadastre napoléonien qui signale en section A 1, parcelle 175, un bâtiment dit *le Prieuré*. Orienté vers le nord il se présente avec une abside en hémicycle. Il est situé à quelques 400 mètres au sud du hameau de Jaussiers et à l'est de Notre-Dame des Neiges. Il côtoie à l'ouest le *Ravin des Combes*. On peut le situer à la cote 931 signalée par la carte IGN. Il est probable que ce prieuré ait servi d'église paroissiale avant sa destruction et son abandon. Il n'y a pas en effet d'édifice religieux à Jaussiers et nous savons qu'au XIX^e siècle, c'est l'église d'Ourges sous le titre de Notre-Dame de l'Assomption qui sert de lieu de culte pour les habitants (*voir monographie de Saint-Benoît*).

534. Chapelle Notre-Dame de la Rivière

Elle est située au NNE du village au bord du *Ruisseau de Laval*, isolée et en pleine campagne. Elle est régulièrement citée lors des visites pastorales de la fin du XIX^e siècle, de 1856 à 1884. Elle est qualifiée de chapelle rurale Notre-Dame (2 V 86 et 93). Le 18 mars 1912, elle est dite *Notre-Dame du Mont Carmel* et il est signalé que *la toiture a été remise à neuf* (2 V 95). Dans le quartier de la Condamine, elle a été entièrement restaurée par la municipalité en 2008.

535. Succursale Saint-Pons du Touyet

Le Touyet ou *Touillet*, selon Cassini, est un hameau situé au SO d'Ubraye qui est composé à l'époque de l'abbé Féraud de *26 maisons divisées en plusieurs groupes plus ou moins rapprochés. La population est de 136 âmes. Le Touyet n'était d'abord qu'une annexe d'Ubraye ; il fut érigé en succursale par le dernier évêque de Glandèves. Son titre de paroisse lui a été rendu en 1807* (p. 299). L'église est sous le titre de saint Pons.

536. Notre-Dame des Neiges

Elle est située en pleine montagne à l'ouest de Jaussiers à 1100 mètres d'altitude. Le site Internet de la commune d'Ubraye indique qu'elle a été bâtie à *la fin des années 1800* par une famille de Rouainette en mémoire d'une jeune fille décédée accidentellement. Il ajoute qu'en 2009 une centaine de tuiles ont été acheminées à pied par les habitants afin de restaurer la toiture en très mauvais état. Elle est en effet signalée en ruine par la carte IGN. Elle figure en état sur le cadastre napoléonien de 1830 dans le quartier dit *Notre Dame des Neiges* en section A 1, parcelle 423 dite *chapelle*. En 1866, elle est qualifiée de *chapelle domestique*, c'est-à-dire dans une propriété privée. Elle est *dans la campagne, éloignée, où l'on ne célèbre la Ste messe que le jour de ND des Neiges, petite mais en bon état et très bien ornée*. En 1870, elle est située *sur le chemin de Saint Jean* et en 1884 *la chapelle Notre Dame des Neiges est assez propre*⁴⁰¹.

537. Succursale Saint-Sébastien de Rouainette

Rouainette est un hameau situé à l'extrémité ouest de la commune 500 mètres au sud du village de Rouaine qui se trouve dans la commune d'Annot. C'est pourquoi la paroisse a dépendu de Rouaine à cause de cette proximité et de l'éloignement d'Ubraye. C'est néanmoins une église succursale, c'est ainsi que Cassini la qualifie, de même les visites pastorales du XIXe siècle. Le patron de la paroisse est saint Louis.

538. La chapelle Saint-Joseph de Rouainette

Il est signalé au XIXe siècle une chapelle rurale sous le titre de Saint-Joseph. Elle apparaît en 1866 où il est reconnu qu'elle a besoin de quelques réparations. Encore citée en 1870 et 1876, le 13 août 1883, *la chapelle rurale St-Joseph a été récemment restaurée, on a ajouté un campanile et placé une cloche* (2 V 86 et 93). Elle figure en état sur le plan cadastral de 1830 ainsi que sur la carte de Cassini n° 153. Aujourd'hui, elle est mentionnée en ruine à 200 mètres à l'ouest de Rouainette.

539. Chapelle Saint-Barthélemy de Laval

Laval est un hameau situé au sud de la commune au bord de de la D 10 à environ 1000 mètres d'altitude. Il est équipé d'une chapelle qui a pour patron saint Barthélemy. Elle est en très bon état.

Synthèse

Le milieu montagneux a favorisé l'éclosion de plusieurs chapelles et églises succursales et Ubraye en est bien pourvu. Le XVIIIe siècle, avec 637 habitants en 1765, alors qu'en 1851 on n'en comptait plus que 237, a favorisé ces fondations. Laval, le Touyet, Rouainette font partie de ces églises ou chapelles élevées à cette période. On repère deux chapelles de protection ou élevées suite à un vœu, Saint-Joseph et Notre-Dame des Neiges. Les deux prieurés de Saint-Martin et de Jaussiers, ainsi que la chapelle Notre-Dame de la Rivière peuvent être beaucoup plus antérieures, mais on ne connaît pas leur fondateur ni la date de leur érection.

⁴⁰¹ Visites de 1866, 1870, 1876 (2 V 86), 1884 (2 V 93).

UVERNET-FOURS

Faisait partie de la Vallée de Barcelonnette et du diocèse d'Embrun, aujourd'hui dans le canton de Barcelonnette. Les deux communes réunies en 1974 totalisent 13544 hectares et sont situées au sud de la ville de Barcelonnette. Elles sont traversées du sud au nord par le torrent *le Bachelard* qui se jette dans l'Ubaye. C'est en 1790 qu'elles deviennent des communes à part entière, auparavant elles faisaient partie de la communauté de Barcelonnette. Le milieu montagneux, l'étendue du territoire a favorisé l'éclosion de nombreux hameaux et par là d'églises succursales et de chapelles. A l'époque de l'abbé Féraud Fours comprenait trois paroisses et Uvernet quatre.

FOURS

540. Paroisse de Fours

Comme le relate l'abbé Albert, Fours est situé *dans un vallon étroit, bordé de rochers et de montagnes*. Le hameau est en effet à 1608 mètres d'altitude dans le vallon du Bachelard. Il dénombre *139 maisons et 750 personnes dispersées en une vingtaine de hameaux*. La commune *s'étire sur deux grandes lieues et l'église paroissiale est bâtie au milieu de cette distance* (I, p. 223). Elle est dédiée à saint Laurent martyr et R. Collier en fournit une brève description : *on peut retenir la date gravée sur la porte de 1689. Sa nef, de quatre travées, est voûtée d'un berceau surbaissé, pénétré par de profondes lunettes triangulaires. Les retombées de la voûte se font sur de forts pilastres rectangulaires, saillants, à impostes moulurées. Le chevet affecte la forme d'un cul-de-four gauchi en « fer à cheval ». La porte, en plein cintre, moulurée de deux cavets, a des impostes d'ordre toscan dégénéré. Le clocher-tour, qui flanque l'église vers le chœur, se termine en une pyramide que, naguère, de jolis bardeaux gris recouvraient* (p. 214).

541. Paroisse de Bayasse

Le hameau de Bayasse et les autres hameaux sont encore plus hauts perchés en remontant le torrent du Bachelard, à plus de 1850 mètres d'altitude. L'abbé Albert reconnaît que l'on a accordé en 1778 le statut de succursale aux habitants du quartier. L'église est bâtie dans le hameau des Bellons et est sous le titre de saint Louis, roi de France. Elle dessert huit hameaux situés à proximité. Malgré cette église, les difficultés de circulation, surtout en hiver, ont obligé les habitants à se pourvoir de chapelles. C'est ainsi que l'on rencontre en descendant la vallée,

- . la chapelle Sainte-Anne aux Cordiers,
- . la chapelle Notre-Dame de la Lumière aux Longs
- . la chapelle Saint-Jean-Baptiste à Goudine
- . la chapelle Saint-Jacques au Villard-des-Arnauds
- . la chapelle Saint-Blaise près du hameau ruiné du Verger

542. Paroisse de Ville-d'Abas

Elle est située en aval de Bayasse et est composée, selon Féraud, de plusieurs hameaux rassemblant 180 âmes. L'église, sous le titre de saint Marc, fut érigée en paroisse en 1820 d'après R. Collier et elle est composée *d'une vaste travée centrale voûtée d'une coupole aplatie sur pendentifs et limitée par quatre arcs en plein cintre* (p. 383). 200 mètres au nord de l'église a été bâtie une petite chapelle au Vésinat.

UVERNET

543. Paroisse d'Uvernet

Pour l'abbé Féraud, la paroisse d'Uvernet comprend *le village et les hameaux des Allarics, du Conninguiou, du Chastellaret, de La Combe, de La Tourrache, les Inonduous et du Rouget*. Total : 200 âmes. Elle fut démembrée de la paroisse de St-Pons en 1698 pour être érigée en cure. Eglise sous le titre de St-André et date de 1677. Fête patronale : jour de la Visitation (2 juillet) et attire un grand concours (p. 211). A l'époque de l'abbé Albert, la paroisse est desservie par un prêtre qui s'occupe également de la paroisse de Moulanès. Pour R. Collier, *l'église paroissiale daterait de 1677. En tout cas, elle atteste le XVIIe siècle. Sa nef s'allonge sur deux travées, voûtées d'arêtes et coupées par un doubleau retombant sur des pilastres à dossier. A gauche, une petite chapelle latérale, avec berceau à pénétration triangulaire de lunettes. Le chœur, plus bas que la nef et introduit par un*

gros doubleau, est voûté d'arêtes avec des compartiments bombés. Enfin, un clocher-tour, de section carrée, se dresse à l'angle du chœur (p. 221).

544. Paroisse des Agneliers

L'abbé Féraud nous renseigne sur cette paroisse qui fut *démembrée de la paroisse St-Pons en 1652. Elle est composée de 6 hameaux : les Agneliers, St-Pierre, Chancelaye, Morjouan, Mallune, le Rouchas. Total : 150 âmes. Eglise dédiée à Saint-Jean-Baptiste (p. 211).* Au temps de l'abbé Albert il existe par contre *deux églises paroissiales, une aux Agneliers sous le titre de Saint-Jean-Baptiste et l'autre à Mourjuan sous le titre de Notre-Dame de Pitié avec un curé qui passe 8 mois aux Agneliers et 4 mois à l'autre. Il y a un prêtre à Chancelaye pour desservir l'église (p. 220).* Cette paroisse comprend donc :

- . une église paroissiale aux Agneliers sous le titre de Saint-Jean-Baptiste, située aux *Agneliers Bas*,
- . une chapelle, qui fut un temps paroissiale, à Morjouan, dédiée à Notre-Dame-de-Pitié,
- . une chapelle à Chancelaye, signalée ruinée par les cartes modernes.

545. Paroisse des Molanès

Pour l'abbé Féraud, la paroisse de *Moulanès était autrefois, depuis 1698, une annexe où le curé d'Uvernet était obligé de résider la moitié de l'année. 8 hameaux : Moulanès, les Marteaux, le Rochas, le Villaret, les Moïs, le Forest et Prarostan. Total : 180 âmes. Eglise dédiée à Saint-Jean-Baptiste et a pour fête patronale la Nativité de la Vierge (p. 211-212).* R. Collier date l'église du début du XVIII^e siècle. L'abbé Albert nous apprend qu'il existe à *Moulanès un prieuré d'ancienne fondation dont le revenu annuel produit la somme de 1200 livres. Les biens de ce prieuré consistent en une maison, en des fonds de terres et en partie de la dîme du terroir de la communauté de Barcelonnette. On croit que ce prieuré, occupé aujourd'hui par un ecclésiastique séculier, appartenait anciennement aux religieux de St-Benoît (p. 221).* Il associe l'origine du prieuré aux moines de Boscodon qui en se rendant à Laverq pour y fonder un monastère, s'arrêtèrent à Moulanès et y bâtirent un petit monastère. On peut situer ce prieuré au lieu-dit *le Couvent* situé au sud de Molanès et que le cadastre de 1832 nomme *le Prieuret*.

546. Paroisse de La Maure

Du temps de l'abbé Albert, cette paroisse qui dépendait de Saint-Pons fut érigée en église succursale en 1778 (p. 220). L'abbé Féraud y dénombre *quatre hameaux : Maure, le Pied-de-Maure, la Fournière, Praloup. Total : 200 âmes. Eglise dédiée à St-Barthélemy (p. 212).* On dénombre dans cette paroisse,

- . l'ancienne église paroissiale de La Maure dédiée à saint Barthélemy,
- . une chapelle rurale au Pied de la Maure, encore en état,
- . une chapelle ruinée aux Jauberts, mais qui dépendait de la paroisse de Saint-Pons
- . une chapelle moderne, dédiée à saint François d'Assise à la station de Pra-Loup

Toutes les églises et chapelles mentionnées sont encore en état, sauf celles que nous indiquons ruinées.

VACHERES

Faisait partie du diocèse d'Apt et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Reillanne. La commune est située au nord de celle de Reillanne et s'étend sur 2342 hectares dans une zone de plateaux à l'altitude moyenne de 800 mètres. L'occupation humaine se révèle particulièrement dense durant l'Antiquité (CAG n° 227, p. 484-488). La population a culminé à 650 habitants aux XVIIIe et XIXe siècles. La première mention de *Vacherias* remonte aux environs de 1113 où l'évêque d'Apt Laugier donne à ses chanoines plusieurs églises dont celles de Montsalier, Vachères (*Vacherias*), Oppedette et Sainte-Croix (Poli, n° 59, p. 18-19). Le *castrum de Vacheria* est établi sur un plateau et s'est fortifié dès le début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 225). Son église paroissiale dédiée à saint Christophe s'appuie sur le rempart et on a vu qu'elle dépend du chapitre cathédral d'Apt. Elle va perdurer jusque vers 1865, moment où elle est abandonnée pour une nouvelle église construite au pied du village. Elle va se détruire au fil des ans et être vendue à un particulier. Il n'en reste plus de maigres restes. Elle est datée communément du *XIIIe siècle avancé*⁴⁰².

547. Notre-Dame de Bellevue

Pour l'abbé Féraud c'est *une ancienne église que l'on voit dans la plaine, aujourd'hui chapelle rurale sous le vocable de Notre-Dame-de-Belle-Vue. Elle est très vaste et fort régulière et à trois nefs. La principale est seule voûtée depuis quelques années seulement. Cette église appartenait à une petite communauté de religieux Franciscains ; elle est en grande vénération à cause des prodiges qui s'y sont opérés* (p. 385). Lors des visites pastorales de 1859, 1863, 1866, elle est dite *chapelle rurale Notre-Dame de Bellevue*, mais le 28 novembre 1894 : *chapelle rurale ND de Bellevue dont la voûte est tombée, les offices ne s'y font plus, on se propose de la réparer* (2 V 90 et 94). Pour R. Collier, *la chapelle Notre-Dame de Bellevue semble bien dater de la fin du XIe siècle, quoique très remaniée, transformée et mutilée (ainsi la voûte manque). Le mur sud, principalement, avec son petit appareil assez régulier, en lits bien rangés, atteste assez nettement cette époque. Sur la façade ouest se voit encore une fenêtre géminée, d'époque romane, en partie refaite depuis lors* (p. 57). Provence Romane est du même avis : *Notre-Dame de Bellevue est un édifice relativement vaste pour une église rurale. Formule évoluée du premier âge roman* (p. 245). Elle comporte en effet une nef à trois travées, mais il manque le chœur et le transept. C'est aujourd'hui une propriété privée située au nord du village.

548. Chapelle Saint-Ambroise

C'est encore une chapelle romane abandonnée, transformée en bergerie, située près du domaine de la Conseillère à 600 mètres au SSO du village. Elle est déjà détruite au XIXe siècle car elle n'est pas mentionnée comme chapelle rurale. Seul Provence Romane 2 en donne une description (sous le titre de Saint-Roch, ce qui est une erreur) : *la chapelle occupe un site occupé par l'homme dès les temps préhistoriques et à l'époque romaine. L'édifice, couvert de lauzes et parementé en moellons peu réguliers, ..., se compose d'une nef de deux travées voûtées en berceau et d'une abside semi-circulaire. Le monument présente toutes les caractéristiques d'une construction du début du XIIe siècle, sinon plus ancienne* (p. 245-246).

Synthèse

Il semblerait que la chapelle Notre-Dame de Bellevue soit la première paroisse de la communauté de Vachères, avant la construction du *castrum* et de l'église Saint-Christophe. Il est probable que c'est elle qui est citée en 1113 parmi les églises données au chapitre et appartenant à l'évêque, ce qui veut dire qu'elle existait déjà avant cette date. C'est un vaste édifice, à trois nefs, capable de recevoir une population nombreuse. La chapelle Saint-Ambroise, elle aussi, paraît remonter d'avant l'enchâtellement et pouvait constituer un prieuré indépendant.

⁴⁰² Collier, p. 121. Provence Romane 2, p. 246. Elliot 1, p. 168.

VALAVOIRE

VALAVOIRE

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune s'étend sur 1681 hectares et domine la rive gauche du torrent Sasse. En partant de cette rivière, on a d'abord une zone de collines et de petits plateaux s'étagant entre 800 et 900 mètres d'altitude. Puis, la pente s'accroît pour aboutir à des montagnes culminant à 1800 mètres. C'est dans cette deuxième zone qu'est installé le village à 1150 mètres d'altitude. La première zone a favorisé la culture des céréales et des plantes vivrières, la deuxième celle de l'élevage des ovins et des bœufs (1500 moutons et agneaux, 70 bœufs en 1836). L'habitat est constitué par le village perché et par plusieurs bastides réparties dans les collines. La population comptait 185 habitants en 1315, réduits à 65 en 1471 pour monter à 229 en 1765, période la plus prospère. Puis ce sera le déclin pour se stabiliser à une trentaine en 2006.

Valadoria est cité vers 1030 lors de dons de terres faits par des personnages importants de Châteaufort à l'abbaye de Saint-Victor installée à Saint-Geniez (CSV II, n° 714, p. 60-61). Ils semblent établir leur autorité non seulement sur le territoire de Châteaufort, mais également sur ceux de Valavoire et de La Penne. L'un d'eux va prendre position à Châteaufort et y construire une fortification. Le *chevalier de Valavoire* part pour la première croisade (1096-1099) et Guillaume de Valavoire rend hommage au comte de Provence en 1188. Saint-Victor est en possession de *l'ecclēsia sancti Petri de Valle Doira*, mentionnée en 1113 et en 1135 (CSV II, n° 848 et 844), mais il n'est pas assuré qu'il s'agisse de l'église paroissiale. En effet, aux confins de la commune, limitrophe avec celle de Châteaufort existait un prieuré dans le *castrum d'Entraix* sous le titre de saint Pierre.

Il semble que l'église de Valavoire dépendait de l'évêque de Gap, c'est ce qui ressort des collations du prieuré faites par l'évêque au XVI^e siècle. A cette époque l'église est sous le titre, non pas de saint Pierre, mais de Notre-Dame de Bethléem. Elle va s'adjoindre saint Pancrace comme patron qui va finir par devenir le titulaire au XVIII^e siècle. L'église présente une architecture caractéristique du XIII^e siècle. Bien orientée vers l'est, elle est composée d'une nef en arc brisé de deux travées, séparées par un arc doubleau reposant sur deux pilastres. Une corniche en quart-de-rond fait séparation avec la voûte. Un arc triomphal à deux rouleaux sépare la nef du chœur, celui-ci plus bas et à chevet plat. Deux chapelles latérales ont été ajoutées par la suite, une seule est signalée en 1641, dédiée à saint Antoine et appartenant au seigneur de Valavoire. Il n'existe pas de chapelle rurale sur la commune.

VALBELLE

Faisait partie du diocèse et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Noyers-sur-Jabron. La commune s'étend sur 3299 hectares sur la rive droite du Jabron. De la rive du torrent à l'altitude de 510 mètres, le territoire occupe les pentes nord de la Montagne de Lure jusqu'à l'altitude de 1650 mètres. Le ravin de *Baisse* irrigue la partie basse où se sont installés les principaux hameaux et l'habitat, ainsi que non loin de la rive du Jabron. Jusqu'en 1687, la commune s'appelait La-Tour-de-Bevons, *Turrus Beoncii* en 1419 (Atlas, p. 205). Le castrum était situé à l'est du village actuel sur une colline où se dressent encore les ruines de deux tours. Le village fortifié se trouvait là avec une église recensée en 1274 desservie par un *prior de Turre* (Pouillés, p. 117). C'est ce que suggère l'abbé Féraud : *l'ancien village paraît avoir existé sur les collines voisines. Les débris qu'on y voit semblent l'attester et bien mieux encore l'usage où l'on est d'y aller, chaque année, en procession, chanter l'hymne du saint Patron et le libéra pour les morts. On trouve les débris de deux tours bâties sur les côteaux qui sont à l'entrée de la vallée. Des boulets en fer découverts dans ces ruines annoncent qu'elles ont soutenu un siège, probablement pendant les troubles de la Ligue, peut-être aussi lors des démêlés entre les habitants de Noyers et le seigneur de Ribiers* (p. 491). La nouvelle église est bâtie dans la vallée, elle est dédiée au Saint-Sauveur avec comme patron saint Pons. Elle date du XVIe-XVIIe siècle selon R. Collier *avec une nef et un chœur qui forment un ensemble rectangulaire de quatre travées voûtées d'un berceau en arc très brisé. Des arcades en plein cintre, à piliers de section rectangulaire, séparent la nef de bas-côtés également voûtés d'un berceau sans cordon* (p. 215-216). L'inventaire de 1906 est plus précis : *l'église paroissiale a été construite au XVe pour la nef, au XVIe pour la chapelle de droite, au XVIIe pour celle de gauche* (1 V 68).

549. La communauté et l'église de Quinson

C'est une communauté disparue au cours du XVe siècle, qui comprenait 11 foyers en 1319 et dont le territoire est rattaché à Valbelle pour cause de dépopulation (Atlas, p. 205). *L'eccllesia de Quinsonne* est signalée en même temps que celle de Valbelle en 1274. On ne connaît pas sa titulature, mais il s'agit probablement de saint Michel qui a donné son nom à la section B du cadastre napoléonien de 1831. En section B 1, est signalé un lieu-dit *St Michel*. La carte de Cassini n° 153 signale une chapelle en ruine au quartier *Cheyllanne de Quincon* qui pourrait correspondre sur les cartes actuelles au quartier de *Chapage*, au sud du Jas au nord de la commune.

550. Chapelle Saint-Pons

C'est une chapelle accrochée à une falaise sur un petit rebord, très difficile d'accès. Provence Romane la décrit : *la chapelle est un oratoire de style roman, humble mais attachant du fait de son environnement et des traditions hagiographiques qui s'attachent à ce lieu sacré. L'édifice se réduit à une simple nef rectangulaire, que prolonge une abside voûtée en cul-de-four et couverte de lauses* (p. 246). R. Collier date l'abside en cul-de-four et le chevet à cause du petit appareil régulier de la fin du XIe siècle (p. 402). Le bénitier est une ancienne stèle que l'on date de la période préromane ou un cippe de la période antique (CAG p. 488). Une tradition érémitique entoure cet édifice que certains font remonter à l'époque paléo-chrétienne. La chapelle est régulièrement citée lors des visites pastorales du XIXe siècle et le coutumier de 1835 relate que *le jour de saint Pons, procession à la chapelle dédiée à ce saint* (2 V 73).

551. Chapelle Saint-Honorat

La chapelle est située en amont de l'église paroissiale, près de l'ancien chemin remontant la vallée. Elle est qualifiée de *petite chapelle d'un style roman du XVIIe siècle sur l'ancienne route de Lurs et dédiée à saint Honorat de Lérins. Sa nef est terminée par une abside en cul-de-four. Un ermite vivait près de cette chapelle dans la première moitié du XVIIIe siècle* (PR, n° 23, p. 76). Restaurée.

Synthèse

Une tradition veut faire de Saint-Pons un site paléochrétien, il est attesté en tout cas dès le XIe siècle grâce à son architecture. L'église du castrum a disparu, remplacée par une autre dans la vallée au XVIe siècle. Saint-Honorat semble une chapelle de protection élevée sur un vieux chemin.

VAL-DE-CHALVAGNE

Faisait partie du diocèse de Glandèves et de la viguerie d'Annot, aujourd'hui dans le canton d'Entrevaux. Le territoire de 3257 hectares est situé au sud d'Entrevaux et limitrophe avec le département des Alpes-Maritimes. Très accidenté, l'habitat est principalement établi le long des quelques torrents à l'altitude moyenne de 1000 mètres. En 1974, la commune a pris ce nom lors de la fusion de trois communes, Castellet-Saint-Cassien, Montblanc et Villevieille.

CASTELLET-SAINT-CASSIEN

D'une petite superficie, 457 hectares, la population n'a jamais dépassé les 83 habitants, maximum atteint en 1851. En 1471, le terroir est déclaré inhabité (Atlas, p. 169). La première mention a lieu en décembre 1043 quand Aldebert et son épouse Ermengarde, en compagnie de leurs fils, font don à l'abbaye Saint-Victor de *quelque chose de notre héritage, dans le comté de Glandèves, sous le castrum appelé Amirat, à savoir l'église de Saint-Cassien, avec tout ce qui en dépend*. Suivent les confronts, dont le Col d'Avènes, *colle Avena*, le torrent Chalvagne, *Calvaniam aquam* et le moulin. Sont donnés encore deux manses (CSV II, n° 781, p. 139-130). Les moines prennent possession du domaine et créent un prieuré qui est cité en 1079, 1113 et 1135, *cella sancti Cassiani* (CSV II n° 843, 848, 844). Peu de temps après les Glandèves élèvent un château qui est cité au début du XIIIe siècle, *castelletum sancti Cassiani* et qui, associé à saint Cassien, va former le nom de la commune (Bouche I, p. 281). C'est ainsi qu'est citée en 1376 *l'ecclisia de casteleto Sancti Cassiani* (Pouillés, p. 265). Elle est sous la titulature de saint Laurent et, rapporte l'abbé Féraud : *l'église, dédiée à saint Laurent, n'a été construite que depuis une vingtaine d'années. Avant, l'église était contigue au cimetière. Elle a été démolie vu qu'elle menaçait d'écraser les habitants. La fête patronale se célèbre avec bravade le 10 août* (p. 312). R. Collier confirme cette assertion : *l'église, datée de 1830, présente trois travées voûtées d'arêtes, séparées par des doubleaux retombant sur des pilastres ; à la naissance de la voûte, forte moulure avec méplat et doucine ; chœur en simili cul-de-four, avec arc triomphal brisé* (p. 377-378). Il n'existe pas de chapelle rurale.

MONTBLANC

Le *castrum de Montebianco* est cité au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 281) et l'église apparaît en 1376, *ecclisia de Monte Albo* (Pouillés, p. 265). Elle est sous le patronage et la titulature de l'Annonciation de la Vierge. Il ne subsiste que 5 foyers en 1471 et le maximum sera atteint en 1851 avec 163 habitants, plus que 5 en 1962 (Atlas, p. 185). Il n'existe pas de chapelle rurale.

VILLEVIEILLE

Le *castrum de Villa Veteri* est cité au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 281) et l'église en 1351 et 1376, *ecclisia de Villa Veteri* (Pouillés, p. 262 et 265). Villevieille tire son nom d'un habitat perché sur une crête dominant le village actuel au NE et où se dresse la chapelle Saint-Nicolas. Le site a été étudié en 1988 par deux membres de l'IPAAM de Nice qui concluent à une occupation protohistorique et une réoccupation au Moyen Age⁴⁰³. Entre temps, à l'époque gallo-romaine, l'habitat se serait installé à *Fontantige*, 500 m au NE, où ont été observés de nombreux débris de *tegulae*. A la fin du Moyen Age, l'habitat descend dans la vallée et se crée un nouveau village avec un château et une église. Collier date celle-ci du XVIe-XVIIe siècle, *rectangulaire, voûtée en berceau, sans moulure, rejoignant progressivement l'aplomb du mur. Le vrai chœur semble celui qui est situé derrière l'actuel et présentement la sacristie étroite, voûtée en berceau, chevet plat. Clocher-Arcade* (p. 218). Quant au château, il daterait du premier tiers du XVIIe siècle (Collier, p. 257). Elle est sous la titulature de saint Nicolas, ayant repris celle de la première paroisse.

552. Chapelle Saint-Nicolas

C'est l'église primitive de l'habitat perché créée lors de la réoccupation au XIIe siècle. C'est elle qui est citée au XIVe siècle et sert de paroisse. R. Collier en dit quelques mots : *chapelle Saint-Nicolas à Villevieille. Bien modeste édifice rectangulaire, à clocher à arcade, dominant le village. Un appareil de taille dans le chevet permet d'assigner une origine romane à cette chapelle qui a été restaurée en 1978* (p. 149).

⁴⁰³ P. BODARD et G. BRETAUDEAU, « Le site médiéval de Villevieille à Val-de-Chalvagne », *Mém. IPAAM*, T. XXXI, 1989, p. 113-116. Un autre site a été repéré au quartier du Villars révélant de nombreux fragments de *tegulae* et de céramique indigène (T. XXV, 1983, p. 63-64).

553. Chapelle Saint-Joseph

Elle fait partie des deux chapelles rurales recensées au XIXe siècle, avec celle de Saint-Nicolas. Elle est située dans le hameau *Le Champ* au nord de Villevieille au bord de la D 610. Toujours en état.

Synthèse

Au Castellet-Saint-Cassien, la citation de 1043 indique une église déjà existante et aux mains de laïcs. On peut donc la considérer comme la paroisse originelle pouvant remonter au haut Moyen Age, à la période carolingienne. Saint-Victor en hérite et fonde un prieuré. A Villevieille, l'habitat se révèle en deux endroits, perchement durant la protohistoire, déperchement avec les gallo-romains, puis reperchement sur le même premier site au Moyen Age. La chapelle Saint-Nicolas représente la paroisse castrale.

VALENSOLE

Faisait partie du diocèse de Riez et de la viguerie de Moustiers, aujourd'hui chef-lieu de canton. C'est une grande commune de 12777 hectares qui s'étend sur la rive gauche de la Durance sur le plateau du même nom à l'ouest de Riez. On ne connaît pas le nombre d'habitants en 1315, mais il en existait 660 en 1471. La population va atteindre 3117 habitants en 1765, puis 3151 en 1851 (Atlas, p. 205). Elle voisine les 2630 en 2006. Valensole apparaît dès le Xe siècle grâce aux biens possédés par la famille de saint Mayeul dans le territoire. Ils sont énumérés dans deux chartes de 909 du cartulaire de Cluny (CLU, n° 105-106, p. 117-120). C'est vers le milieu du même siècle que saint Mayeul fonde un prieuré clunisien dans sa maison familiale et que l'église Saint-Maxime élevée dans le village dépend des moines⁴⁰⁴. En 990, le comte Guillaume donne la *villa Valenciola* avec toutes ses dépendances tout en reconnaissant que l'église de Valensole est déjà aux mains des moines. Suivent les confronts qui couvrent la totalité du territoire de Valensole (CLU III, n° 1837, p. 80-81). L'église Saint-Maxime va être entièrement reconstruite à partir du XIIe siècle et prendre la titulature de saint Denis, mais devenue trop petite par rapport à la population on y greffa au XIVe siècle une nouvelle église sous le titre de saint Blaise tout en gardant saint Denis comme patron⁴⁰⁵. Vu l'étendue du territoire il existe trois paroisses et des chapelles disséminées un peu partout.

554. Eglise Sainte-Marie-Madeleine du Bars

Le hameau du Bars est situé tout au NO de la commune près de l'embouchure de l'Asse avec la Durance. Entre 994 et 1032, *Eldebert et son épouse Stephanía, dans le pagus de Riez, dans le castrum qui est appelé Albarno, donnent un manse au père abbé Odilon, manse exploité par Rainerius* (CLU III, n° 2284, p. 413-414). Le Bars forme une communauté et même en castrum cité au début du XIIIe siècle, *castrum Albarni* (Bouche I, p. 233)⁴⁰⁶. Il existe une église citée en 1274, *ecclesia de Albardo* desservie par un *capellanus* qui n'est tenu à verser aucun décime, car dépendant des moines de Cluny de Valensole, de même que l'église (Pouillés, p. 108). Le territoire de Bars sera annexé à Valensole à la fin du XVe siècle. Bartel en 1636 cite l'église avec comme titulaire *B. Magdalena de Albartio Vallis Assiae* (p. 69). L'abbé Féraud la classe parmi les paroisses groupant les hameaux de La Combe, Moustarel, Maragonelle, des bastides du Bars et de la Val-d'Asse. Population : 200 âmes (p. 164). Le PR (n° 16, p. 83-84) date l'édifice du XVIIIe siècle. Mais il doit s'agir d'une reconstruction totale de l'édifice vu les citations antérieures. Il est en bon état aujourd'hui.

555. Chapelle Saint-Bonaventure

C'est un édifice aujourd'hui en ruine situé près du hameau de Maragonelle et qui était une annexe de la paroisse du Bars. L'abbé Féraud nous fait connaître le titulaire, saint Bonaventure. Elle est figurée par le cadastre napoléonien de 1826 en section B 3, parcelle 882. En 1860, 1866 et 1894, *la chapelle rurale saint Bonaventure est convenable* (2 V 92 et 93). Les restes décrits pas PR (n° 16, p. 88) présentent encore les murs, mais sans toiture. La chapelle est mentionnée lors d'une visite de 1763.

556. Chapelle Sainte-Marie-Madeleine de Villedieu

Le hameau de Villedieu est situé à l'ouest de la commune côtoyant la rive gauche de la Durance. Son territoire formait le *castrum de Villadei* cité en même temps que celui de Bars avec également une église mentionnée en 1274 desservie par un chapelain, *ecclesie et capellanus de Villa Dei*. L'ensemble était sous l'autorité des moines clunisiens de Valensole. Villedieu est déjà nommé le 26 mai 1037 sous la forme de *Diliada*, quand Guillaume, comte de Provence, donne et même rend à Cluny ce qui était de la possession de saint Mayeul, dans le diocèse de Riez. Ce sont les *villa Diliada et de Septem Fontes* (CLU IV, n° 2916 et 2917, p. 116-117). Si *Diliada* correspond à Villedieu, Sept Fonts pourrait être représenté par le toponyme l'*Ubac de la Font Sainte*, quartier situé à proximité du hameau de *Bauquière* signalé par la carte IGN⁴⁰⁷. Il est mentionné par Cassini sous sa forme originelle *Font Sant*. Le territoire de Villedieu sera annexé à Valensole à la fin du XVe siècle. Le territoire de Sept Font avant d'être donné à Cluny dépendait depuis 1018 de l'abbaye Saint-Victor. C'est la comtesse de

⁴⁰⁴ Pour plus de détails et de renseignements consulter, *Saint Mayeul et son temps. Actes du Congrès International, Valensole 12-14 mai 1994*, SSL, Digne, 1997, 332 pages.

⁴⁰⁵ Une courte description en est donnée par R. Collier, p. 178. Une autre, beaucoup plus longue et documentée, est parue dans PR, n° 16, 1993, p. 13-75.

⁴⁰⁶ Il est probable que le castrum était établi sur la colline de *la Moutte* où a été repérée *une motte castrale médiévale* (CA, p. 493-493).

⁴⁰⁷ JP Poly fait provenir *Diliada* d'une cacographie de *Biladia*, peut-être du nom d'homme *Velledius*, plus tard entendue comme *-la ville Dieu-* (in *Saint Mayeul et son temps*, p. 181 (115)).

Provence Adelaïs qui fait don aux moines de la *villa Septem Fontes* dans le comté de Riez. Les confronts ne laissent aucun doute sur sa localisation (CSV I, n° 631, p. 626-627).

L'église paroissiale de Villedieu est sous la même titulature que celle de Bars, *B. M. Magdalenae de Villa Dia* comme le mentionne Bartel (p. 69). Elle dessert les *hameaux du Rousset, de la Fuste, de Ville-Dieu, des Chabrans, de Saint-Laurent, des Borels et des Bessons* (Féraud, p. 164) ; le Rousset abrite un château et se trouve sur la commune de Gréoux-les-Bains. L'église, aujourd'hui chapelle, est décrite par plusieurs auteurs qui la datent du XIe siècle, du premier âge roman⁴⁰⁸. C'est un très bel édifice, situé en plein champ, accompagné du cimetière.

557. Chapelle Saint-Laurent

Saint-Laurent était un hameau situé entre les deux *Villard* et dont la chapelle, dédiée à saint Laurent, dépendait de la paroisse de Villedieu. Elle est citée lors des visites pastorales de 1860, 1866 et 1894 comme étant *en bon état*. Elle figure sur Cassini et le cadastre de 1826 (section H 4, parcelle 1013). Aujourd'hui, elle est en ruine, signalée par la carte IGN *St Laurent*. PR en fournit une description : *d'assez grandes dimensions (13,60 m x 4,65 m dans œuvre), elle est construite en moellons et galets. La toiture est complètement effondrée... Une nef de trois travées retombant sur des pilastres rectangulaires à impostes moulurées, et terminée en cul-de-four, dont l'arc d'ouverture en cintre surbaissé... est appareillée en briques posées de chant. La porte d'entrée, à l'ouest, est appareillée en pierre de taille*. Elle a été visitée en 1763 par l'évêque de Riez (PR n° 16, p. 90). D'après cette description, porte à l'ouest et position sur le cadastre, l'édifice est orienté le chevet vers l'est. Il est situé en plein champ près de deux hameaux appelés *le Villard* et sous la titulature d'un saint dont le nom était particulièrement honoré à partir du Xe siècle. On pourrait se trouver en présence d'un lieu de culte précastral, élevé pour desservir un habitat dispersé, que l'on peut situer vers le XIe siècle.

558. Chapelle Saint-Jean

Le quartier de Saint-Jean est situé au SE de Valensole et a donné son nom à la section D du cadastre napoléonien. Il enferme plusieurs fermes dont celles du *Grand St Jean* et du *Petit St Jean*. Au près d'elles et près de la chapelle ont été repérées des occupations allant du néolithique au Haut Empire. Les murs de la chapelle renferment des fragments de *dolia* et de *tegulae* (CAG, p. 491). L'édifice est en plein champ et isolé. Il est mentionné par Cassini et par le cadastre napoléonien (section D 1, parcelle 316), figuré avec une abside en hémicycle orientée vers l'est. La chapelle n'est citée qu'une seule fois lors des visites pastorales du XIXe siècle, le 17 mars 1860, où *l'on doute que la chapelle Saint Jean appartienne à la Fabrique* (2 V 92).

Le PR la date du XVIIe siècle et la décrit comme *une petite chapelle, son toit de tuiles rondes est en partie effondré, mais de dimensions modestes (7 m x 3 m dans œuvre), l'édifice pourrait encore être sauvé. C'est un bel exemple de petite chapelle du XVIIe siècle, à nef unique terminée par une abside en hémicycle et construite en moellons et galets de la Durance. Sa porte d'entrée à l'ouest, ainsi que les deux petites baies en plein cintre, hautes et étroites, qui percent ses murs nord et sud, et celle, rectangulaire, au-dessus de la porte d'entrée, sont appareillées de pierres de taille. Elle est mentionnée dans le procès-verbal de visite de 1763 ... Chaque année, autrefois, les Valensolais se rendaient en procession à cette chapelle le jour de la Saint-Jean* (n° 16, p. 89).

La datation proposée, XVIIe siècle, nous paraît beaucoup trop tardive. L'édifice est parfaitement orienté, ce qui est inhabituel pour cette période. Il présente une abside en cul-de-four, se trouve en plein champ, isolé, sur un site antique, avec un titulaire des origines du christianisme et objet d'une procession annuelle. La photo de l'abside proposée par le PR montre un appareil de petits modules disposés en lits assez réguliers. Ce sont toutes les caractéristiques d'une fondation précastrale, petit lieu de culte de proximité servant à desservir un habitat dispersé aux alentours. Le nef a perdu sa couverture.

559. Chapelle Notre-Dame des Blaches ou d'Aubanet

C'est une chapelle en ruine citée par les cartes modernes près du hameau lui aussi ruiné d'Aubanet. Sur le cadastre napoléonien, il faut la placer à *Jaubert* situé immédiatement à l'ouest d'*Aubanel*. L'édifice est anciennement cité en 909 sous la forme d'une *villa nomine Abia* (ou *Abiacum*) *cum ecclesia in honore Sanctae Mariae* (CLU I, n° 105-106, p. 118 et 119). JP Poly interprète *Abia*, *Abiacum* comme étant situé à Aubanet (p. 88, note 84). L'église prend ensuite de nom de la *B. Mariae de Blachiis*, citée par Bartel (p. 69). L'édifice est

⁴⁰⁸ Alpes Romanes, p. 64. Collier, p. 57. PR, n° 16, p. 81-82.

signalé en état par la carte de Cassini dans le *Canton de Notre Dame*. Déjà détruit en 1836 sur le cadastre napoléonien, il n'en reste que quelques pierres.

560. L'église Saint-Etienne, puis Saint-Grégoire

Parmi les biens de la famille de saint Mayeul dénombrés sur le territoire de Valensole en 909, figure une *villa nomine Marigas* (n° 105, p. 118) ou une *villa nomine Margis cum ecclesia Sancti Stephani* (n° 106, p. 110). JP. Poly, dans les mêmes textes cités plus haut, assimile cette *villa* aux *Grandes et Petites Marges*, situés au SO de Valensole et l'église Saint-Etienne aurait subsisté sous la titulature de saint Grégoire, hameau situé immédiatement au sud des Marges. Le hameau avec son *édifice sacré* est cité par Bartel, *S. Gregorii*. Mais il n'apparaît pas sur Cassini et encore moins sur le cadastre napoléonien de 1836, il a totalement disparu. Le site des *Grandes Marges* a révélé un *établissement rural isolé avec de nombreux fragments de tegulae et de dolia* (CAG, p. 492).

561. Chapelle de la Sainte-Trinité

Elle est située entre les Marges et Saint-Grégoire, à l'est. D'ailleurs Bartel la cite en même temps que celle de Saint-Grégoire. Elle figure sur Cassini sous l'appellation *la Trinité* et en section F 4, parcelle 1565 du cadastre de 1836 avec une abside en hémicycle orientée vers le nord. PR indique *qu'elle fut bâtie vers 1631, après la peste. Les petites dimensions de la chapelle (9,30 m x 4 m dans oeuvre), expliqueraient l'ouverture de la grande baie du sud, en plein cintre, qui devait permettre à la foule qui se pressait, sans pouvoir entrer, le jour du pèlerinage, de suivre la messe de l'extérieur*. La chapelle est mentionnée en 1763 lors d'une visite pastorale (n° 16, p. 85).

562. Les chapelles de protection

Elles étaient situées aux abords de la ville et signalées par la carte de Cassini. A l'est, Notre-Dame des Anges, Saint-Claude et Saint-Pierre ; au nord Sainte-Anne ; à l'ouest Saint-Roch et Saint-Barthélemy. Le cadastre de 1836 en signale une autre, au sud-ouest, Saint-Elzéar dont le toponyme figure encore sur les cartes actuelles.

Synthèse

Le territoire de Valensole se révèle particulièrement riche, surtout grâce à la documentation fournie par le cartulaire de Cluny. Au début du Xe siècle, sont recensées plusieurs églises : Saint-Maxime à Valensole même, Notre-Dame des Blaches à Aubanet et l'église Saint-Etienne des Marges. Au début du XIe siècle c'est l'église de Bars et qui au début du XIIIe siècle est mentionnée comme église d'un castrum ; de même pour celle de Villedieu. Sans citations formelles, nous attribuons cependant une fondation antérieure aux *castra* aux chapelles Saint-Jean et Saint-Laurent. Pour les autres, le doute subsiste.

VALERNES

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune s'étend au nord de celle de Sisteron sur une grande terrasse dominée par la montagne de *Gache* culminant à 1356 mètres. Elle se prolonge au nord, après avoir traversé la Sasse, par une zone de collines fertiles que surplombe la *Montagne de Hongrie*. Ces deux entités géographiques offrent à la fois des terres de culture et des pâturages pour les troupeaux d'ovins. Elles ont attiré très tôt les colonisateurs puisque l'on y a décelé des implantations gallo-romaines, mais également plus tard les riches abbayes, Novalaise, Saint-Victor et Aniane. D'une superficie de 2849 hectares, elle accueillait 840 habitants en 1315, maximum jamais dépassé par la suite.

La première mention de Valernes apparaît sous la forme de *Valerignaca*. C'est en 739, quand le patrice Abbon fait don à l'abbaye de Novalaise de plusieurs domaines, dont la *corte Valerignaca*⁴⁰⁹. Il s'agit d'un domaine de type villa comprenant la ferme domaniale avec tous les bâtiments nécessaires à l'habitation et à l'exploitation des terres, écuries, loge à cochons, pressoir à vin, greniers, cases pour la fabrication du beurre et des fromages, etc. Il est tenu par une famille de régisseurs de condition libre, aidée par des familles de condition servile. Tout autour de la *corte* s'étendent les terres arables, les vergers et vignes, les pâtures et les bois. Quand le domaine est très vaste, des fermes ou *manses* réparties sur le territoire assurent l'exploitation des terres éloignées sous le contrôle du régisseur qui perçoit pour le maître une partie des récoltes. Une petite église desservait l'ensemble, construite près de la ferme domaniale. Ce domaine, dont on connaît seulement le nom, n'a pu être localisé sur le terrain, mais a pu être repris au début du XIe siècle au sortir de la période sarrasine. Les moines chassés au cours du Xe siècle, les habitants ont accaparé les biens de l'abbaye et se sont constitué un patrimoine foncier important. On les retrouve en effet le siècle suivant.

563. Le prieuré de Saint-Heyriès

En 1069, deux habitants de Valernes, *indigene*, Isnard et Isoard, donnent à Saint-Victor en 1069 *un manse qu'a bien cultivé Pons Ferrand, en entier, avec les vignes, les prés, les champs, les garrigues cultes et incultes, avec les arbres fruitiers et infructueux et également tout ce leur est joint, outre la dîme. En plus, nous donnons ce que Ingelbert a mis en culture, donné en dotation à l'église de saint Heyriès, de même tout ce qui est du susdit manse et en outre la dîme avec l'église* (CSV 2, n° 717, p. 62-63). La donation est faite sous l'autorité du vicomte de Gap Isoard de Mison. Les deux frères, non seulement sont propriétaires d'un manse, mais également d'une église, de la dîme et des terres qui en dépendent. Si le manse peut correspondre à l'une des propriétés de l'ancienne *corte Valerignaca*, l'église pourrait être aussi celle qui se dressait près de la ferme domaniale. Le 4 juillet 1079 le pape confirme la possession aux moines, *in episcopatu Vapicensi cellam sancti Asegii de Valerna* (CSV I, n° 843, p. 218).

Tenue par Saint-Victor, l'église du prieuré ne restera paroissiale que peu de temps, car le castrum est en train de naître. En 1113 est citée une nouvelle église paroissiale sous le titre de Sainte-Marie alors que celle d'Heyriès garde seulement le statut de prieuré, *in episcopatu Vapincensi cellam sancti Erigii de Valerna cum ecclesie parochiali sancte Marie* (CSV 2, n° 848, p. 237-238. Seul le cimetière du prieuré continuera sa fonction. En 1641, *l'église et cimetière de saint Arey où estoit autrefois l'église du prioré laquelle est maintenant tout à fait démolie* et en 1687 l'évêque constate que *le cimetière est très éloigné* et il demande *d'en construire un plus commode*⁴¹⁰. La distance est en effet de 800 mètres entre la colline où se dressent le village, le château et l'église et le cimetière du prieuré. Depuis, tout a disparu de cette primitive fondation, seul subsiste le nom de *Saint-Heyriès*.

564. Chapelle Saint-Didier

Le *Château Saint-Didier* est situé en limite avec la commune de Sisteron sur la terrasse dominant le cours de la Durance, sur un éperon barré sur trois côtés par des ravins abrupts. Une église, *ecclesia Desiderii*, est citée en 1208 faisant partie des possessions de l'abbaye de Saint-Guilhem en Languedoc. Elle est mentionnée dans les comptes des décimes en 1274, desservie par un *procurator Sancti Desiderii* (Pouillés, p. 81). Le château, centre

⁴⁰⁹ Testament rédigé le 5 mai 739 et retranscrit dans une charte de Charlemagne de 805 (MARION Charles, *Cartulaire de l'église cathédrale de Grenoble*, Paris, 1869, p. 40). Ce patrice Abbon fut d'abord patrice de Maurienne et de Suze vers 726, puis nommé par Charles Martel patrice de la Provence vers 737. Il fut le dernier à porter le titre de patrice, terme romain, remplacé après lui par celui de comte. C'est lui qui fonde l'abbaye bénédictine Saint-Pierre de Novalaise en 726, l'une des plus anciennes des Alpes. Elle est située près de Suse au pied du Mont Cenis.

⁴¹⁰ ADHA G 784 et 786.

d'un vaste domaine s'étendant sur la terrasse, passera ensuite dans les mains de l'abbaye Sainte-Claire de Sisteron en 1452, puis dans celle des Ursulines de Gap⁴¹¹. A la Révolution le domaine est vendu en totalité à un seul acquéreur⁴¹². Une chapelle dessert le domaine, élevée près du château. Rebâtie entièrement, mal orientée, il n'est pas sûr qu'elle soit l'église originelle du prieuré. En effet, à 800 mètres au nord du château, en plein champ, s'étale un immense pierrier où l'on découvre des fragments de *tegulae*, d'*imbrices* et de *dolia*. Les cartes modernes indiquent *St-Didier* à son emplacement, de même le cadastre napoléonien de 1836. Il est probable, faute de témoignage plus fiable, de pouvoir situer le prieuré originel à cet endroit, non défensif, en milieu ouvert et sur un site antique.

565. Chapelle Saint-Marcellin

Une autre église est citée en même temps que celle de Saint-Didier et dépendant du même monastère, *ecclesia sancti Marcellini*; elle est desservie par un *capellanus Sancti Marcellini ante Valentiam* en 1274. Le prieuré subira le même sort que celui de Saint-Didier, passant dans les mains des mêmes abbayes, aux mêmes dates. Il est situé à 705 m d'altitude sur un replat dans l'ubac de la montagne de *Gache*, au lieu-dit actuel *les Monges* que la carte de Cassini dénomme *Ste Clere* rappelant son ancienne appartenance. Deux bâtiments en ruine et d'autres structures subsistent encore, particulièrement celle d'un édifice qui servit d'église succursale jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. En 1687, *l'église ou chapelle St Marcellin est en très méchant état, couverte de tuilles, y ayant au toit une ouverture considérable par où il pleut dans la nef, laquelle n'est ni vouûtée ni blanchie, mal pavée. Un petit tableau sans cadre au-dessus de l'autel*. Puis en 1707, *il y a la chapelle saint Marcellin qui s'est démolie depuis quelques années. On dit qu'autrefois c'était une cure parce qu'il y a encore un cimetière contre ladite chapelle*. Enfin, en 1759, *érection d'une succursale au lieu de Vallerne, quartier appelé l'ubac, en dela de la rivière de Sasse, où depuis un temps immémorial il y avoit une église paroissiale avec son presbytère, au quartier St-Marcellin, en l'ubac de la montagne de la Gache, lesquels étant tombés en ruines, les habitants dudit quartier de St-Marcellin allèrent et sont allés entendre la messe à la chapelle du domaine de la dame abbesse du monastère de Ste Claire de la ville de Sisteron, en été, mais, en hiver, ils sont privés de tout service religieux à cause de l'éloignement du lieu*⁴¹³. La Révolution interdira tout office paroissial dans le bâtiment qui deviendra maison d'habitation pour être ensuite abandonné.

L'édifice soulève problème car il est non seulement mal orienté mais présente un mur à l'architecture que l'on peut qualifier de militaire ou d'expression de puissance châtelaine. Il est constitué d'un appareil à bossage remarquable, rare dans nos régions. Le chaînage des deux angles est composé de pierres de taille présentant des modules de 0,50 m de longueur pour 0,19 m de hauteur. Le bossage est de type rustique avec un liséré de 3 cm de largeur, décoré d'une ciselure oblique. Les joints sont fins, sans liant. Chaque pierre d'angle est disposée en alternance et correspond à un lit formé de pierres éclatées au marteau liées au mortier. D'après ces indices de structure, on peut avancer la période fin XIIe-début XIIIe siècle, mais avant 1230, période qui correspondrait à la première mention de 1208⁴¹⁴. Il n'est pas certain qu'il ait été érigé pour faire à l'origine fonction d'église, l'emploi du bossage étant réservé essentiellement aux édifices seigneuriaux, ce décor symbolisant la puissance du comte et des aristocrates, laïcs ou religieux. Par contre, accolé à ce bâtiment, subsiste un mur présentant un appareil lité régulier formé de petits modules de pierres éclatées au marteau qui pourrait dater du XIe siècle et convenir pour le prieuré originel. Un dégagement et une étude des structures permettraient une meilleure appréciation de ces deux architectures avant que tout ne s'écroule, le mur à bossage étant prêt de tomber.

Synthèse

Il n'est pas assuré que le prieuré de Saint-Heyriès donné à Saint-Victor en 1069 soit à l'emplacement de la *corte Valerignaca* de 739, mais il existait déjà lors du don et était aux mains de laïcs. Quand les moines de la Novalaise héritèrent de la *corte*, ils y bâtirent certainement un lieu de culte qui a pu subsister jusqu'au Xle

⁴¹¹ FERAUD, p. 78 et ADHA G 962. Les lettres patentes de la suppression sont en date du mois de mars 1750 et leur domaine de Valernes est attribué au couvent des Ursulines de Gap : *suppression de l'abbaye Sainte-Claire de Sisteron et rattachement au monastère de Sainte-Ursule de Gap. Les prieurés de St Didier et de St Marcellin situés dans la paroisse et terroir de Valernes dont la dixme est actuellement affermée pour la somme totale de 480 livres par an sur laquelle ledit monastère de Gap payera 18 livres à l'hôtellerie de St-Guilhen-du-Désert, et fera dire la messe depuis le 3 mai jusqu'au 4 septembre de chaque année.*

⁴¹² ADAHP 1 Q 40. Acquéreur Guillaume Michel Jarjaye pour 20 400 livres le 2 février 1791.

⁴¹³ ADHA G 786, visite pastorale de 1687. AD HA G 1103, état des paroisses, 1707. G 980, succursale, 1786-1787.

⁴¹⁴ Sur ce sujet, DURUPT Anne-Marie, *Châteaux et enceintes à bossages en Provence occidentale*, Revue *Châteaux-Forts d'Europe*, n° 6, 1998.

VALERNES 563-565

siècle. Le prieuré Saint-Didier, en plein champ, sur un site antique, peut lui aussi faire partie des édifices bâtis pour desservir un habitat dispersé. Celui de Saint-Marcellin est plus délicat à dater.

VAUMEILH

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de La Motte-du-Caire. La commune s'étend le long de la Durance dont la rive gauche présente un vaste plateau cultivable drainé par la voie auprès de laquelle ont été repérés plusieurs sites remontant à l'Antiquité gallo-romaine (CAG, p. 494-495). Le village s'est établi à l'intérieur des collines qui s'étagent au-dessus du plateau sur un piton permettant l'élévation d'une fortification et d'un habitat groupé sur ses pentes. Peuplé par 565 habitants en 1315, 30% seulement subsistent en 1471. La population retrouvera 564 habitants en 1765 pour ensuite péricliter et aboutir à 159 en 1982. Le *castrum de Vaumel* est cité au XI^e siècle et la commanderie des Hospitaliers de Claret fondée au cours du XI^e siècle y établit un membre. On retrouve les Hospitaliers en 1698 où, lors de l'affouagement, il est indiqué que *les Chevaliers de Malte possèdent divers fonds arrantés annuellement à 60 livres* (C 19). Un lieu-dit, rappelle leur présence, *le Collet de la Commanderie*, aujourd'hui *le Collet*. Il est probable que l'église paroissiale ait été édifiée près du château au plus haut du village, car l'église actuelle présente un bas-côté daté de 1660 qui correspondrait à une chapelle édifiée à ce moment. C'est au cours du dernier tiers du XIX^e siècle qu'elle prendra son aspect définitif. Elle est dédiée à la Tranfiguration et a pour patron saint Marcellin.

566. Chapelle Saint-Marcellin

La chapelle est située à 800 m au NO du village, dans un milieu de collines et de plateaux dégagés favorables aux cultures. Sur une plate-forme aménagée se dresse une petite chapelle bien orientée vers l'est, isolée, non loin de deux fermes. En 1540, les habitants demandent à l'évêque de Gap de procéder à sa restauration. Les guerres de Religion survenant, rien n'est fait. Ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'elle réapparaît lors d'une visite pastorale, elle est en bon état (2 V 89 et 93). Un habitant de Vaumeilh, selon la tradition orale, avait fait le vœu de la reconstruire si sa femme pouvait enfin avoir un enfant. La chapelle donnait lieu à une procession votive pour demander la pluie et souvent, comme on le raconte encore, on n'avait pas le temps de rentrer au village que déjà la pluie tombait. Une procession et une messe ont encore lieu le dernier dimanche d'avril, le jour de la fête de saint Marcellin étant le 20 du même mois. On y administre parfois des baptêmes.

L'édifice, entièrement restauré, a été amputé sur la partie ouest d'une surface de 3,30 m, servant maintenant de terre-plein. On reconnaît à l'intérieur le départ d'une voûte, remplacée par une couverture en lambris. Avec un chevet plat, l'édifice présentait une surface de 55,80 m² (9,30 x 6,00). Des tombes ont été repérées aux abords. Le mur sud présente à la base un appareil lité construit en petites pierres rectangulaires. Des contreforts soutiennent le mur sud, sans doute pour le renforcer lors de l'établissement d'une voûte, n'étant que charpenté à l'origine. Cette chapelle est dédiée à Saint-Marcellin, premier évêque d'Embrun et évangéliste de la contrée. Toutes ces caractéristiques renvoient aux premières églises rurales et à l'origine de la communauté de Vaumeilh avant qu'elle ne se fixe dans le *castrum*. Le pèlerinage que les habitants effectuent sur le lieu est, sans qu'ils s'en doutent, un retour vers leur origine et le premier lieu de rassemblement de leur communauté.

567. Prieuré Notre-Dame de Chane

C'est auprès de la voie qui longe la Durance que l'abbaye d'Aniane s'installe au début du XI^e siècle. La première confirmation de sa présence date de 1045 par le pape Jean XX⁴¹⁵. Son domaine s'étendait sur tout le plateau compris entre la Durance et le pied des premières collines à l'est. Il englobait également une partie du territoire de la commune de Sigoyer actuelle dans les quartiers du Haut-Planet, des Casses et des Sagnières où ils fondent également une église (*voir Sigoyer*). Une église dédiée à Notre-Dame desservait le prieuré et servait également d'église paroissiale pour les habitants proches. Lors de l'enchâtellement, le prieuré devient un *castrum* à part entière. Mais, suite à la peste, le prieuré est inhabité et en ruine. Il passe dans les mains de l'évêque de Gap en 1470 qui le donne en rente à la communauté de Vaumeilh contre une pension annuelle. Le domaine sera ensuite vendu au XVIII^e siècle au comte d'Hugues, puis séquestré à la Révolution. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ferme dans laquelle est noyée l'ancienne église méconnaissable.

Synthèse

⁴¹⁵ Se référer à l'étude de LEEUW Marc de, *Prieuré de Chane*, SIVOM de la Motte-Turriers, janvier 2000.

VAUMEILH 566-567

Deux sites, Chane et Saint-Marcellin, semblent bien relever des premières églises rurales, élevées avant l'enchâtellement.

VENTEROL

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui dans le canton de Turriers. La commune a incorporé en 1963 la commune voisine d'Urtis. Les deux territoires réunis couvrent 2275 hectares dont la plus grande partie se trouve située dans les montagnes où l'habitat est établi aux alentours des 1000 mètres d'altitude. Une petite partie côtoie la rive gauche de la Durance et offre des terrasses cultivables à l'altitude moyenne de 600 mètres.

URTIS

Au sud de Venterol, cette ancienne commune n'a jamais été très peuplée. Avec 100 habitants en 1315, elle est déclarée inhabitée en 1471. Par la suite, elle parviendra à 123 habitants en 1851 pour parvenir à 15 en 1962, ce qui provoquera sa réunion à Venterol. L'église paroissiale est dédiée à saint Maxime de Riez.

568. Saint-Pons de Villarson

Un *Arnaldus de Urtisio* rend hommage au roi Robert en 1309 pour une partie des castra de Bayons, de *Vilarzono* et d'Urtis⁴¹⁶. *Vilarzono* est cité sous la forme de *St Pons de Vilarson* par la carte de Cassini de 1776 qui signale également deux moulins. Ce *Vilarson* constitue en 1309 un fief indépendant, mais n'est plus cité par la suite. Sur la liste des *castra* donnés en viager par Raymond Bérenger V à sa femme Béatrix en 1237 figure, immédiatement après Piégut, le *castrum in Valansano* ou *Valauzam* que Fernand BENOIT place au hameau de Valença sur la commune de Lardier et Valença dans les Hautes-Alpes, sur la rive droite de la Durance⁴¹⁷. Or tous les castra de Béatrix sont sans exceptions situées *ultra Durentiam*, sur la rive gauche du fleuve. Il s'agit donc très probablement de *Vilarson* déformé ou mal interprété par le copiste.

D'autre part, le toponyme *Boussac* correspondant à un nom de quartier est également attribué à un torrent venant se jeter dans celui de *St-Pons*. Le vocable est formé d'un nom d'homme latin *Buccius* ou *Buttius* avec l'adjonction du suffixe *-acum*, signifiant *le domaine de Buccius*. Nous serions en présence d'un domaine gallo-romain auquel aurait pu succéder un établissement carolingien détruit, évoqué par le terme *villar* et vitalisé par un édifice religieux sous le vocable de Saint-Pons. L'ensemble aurait survécu quelque temps pendant le début de la féodalisation pour devenir un *castrum* à part entière, puis aurait été englobé très vite à celui d'Urtis. Il va rester cependant un domaine seigneurial qui va perdurer jusqu'à la Révolution où il sera vendu aux enchères. Il comprend une *maison, écurie, grenier à foin, chazal, basse-cour, moulin, terres, vignes, jardin, chenevier, prés, blache, herme, tout contigu au quartier St Pons confrontant du levant terre de Tallard, de midy terre gaste et terre de Curban, de 32 780 cannes* (plus de 13 hectares)⁴¹⁸. Le cadastre napoléonien de 1837 qualifie l'ensemble de la propriété de *domaine de St Pons*.

VENTEROL

L'habitat est réparti en de nombreux hameaux et fermes isolées disséminés dans la partie montagneuse que l'abbé Féraud nomme le *Haut Venterol* et l'autre partie au bord de la Durance dite le *Bas Venterol*. Le *castrum de Venteirol* est cité au début du XIIIe siècle (Bouche I, p. 246), mais se trouvait au nord du village actuel sur le site du *Châtelard*. C'est ce que raconte Achard : *la montagne nommée la Guarate, assez difficile à gravir, à l'extrémité de laquelle et au midi se trouve, sur un penchant, une vieille mesure que l'on voit de 4 lieues de distance. C'était autrefois une forteresse, autour de laquelle étoient bâties toutes les maisons de Venterol* (III, p. 51). Il subsiste une tour quadrangulaire se dressant à 1181 mètres d'altitude dominant le village de 120 mètres. Cassini nomme la pente située sous la tour *Vièr*. C'est là également qu'il faut placer la première église paroissiale desservie par un *capellanus de Ventairol* en 1274, puis par un *prior* vers 1350. Le prieur fait partie des chanoines de Chardavon.

Après le terrible épisode de la peste où la population perd 73% de ses membres, il ne reste que 15 familles sur le territoire. L'habitat perché est abandonné progressivement et se construisent un nouveau village et une nouvelle église. Celle-ci est alors desservie par les moines de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, la prévôté de Chardavon étant alors très affaiblie après les guerres de Religion. C'est ce qui apparaît dans un texte de

⁴¹⁶ Cité par Laplane Edouard de, *Histoire de Sisteron*, Digne, 1843, T I, p. 471.

⁴¹⁷ RACP, p. 263, note 3.

⁴¹⁸ ADAHP 1 Q 64, encadrement provisoire des biens du seigneur émigré, du 15 septembre 1792.

1613 : Antoine Aubert, bénéficiaire en l'église majeure de Marseille est prieur du prieuré conjoint aux deux villages de Piégut et Venterol (ADHA G 2318, f° 111). Le même prieur fera don en 1622 d'un tableau représentant la Vierge, saint Antoine ermite et saint Crépin, ce dernier étant le titulaire de l'église. Le nom du donateur est inscrit au bas de la toile.

569. Chapelle Saint-Jean des Tourniaires

Nous descendons du Haut Venterol pour atteindre le Bas Venterol, paysage totalement différent, fait de terrasses côtoyant la Durance. Plusieurs groupes de fermes et de petits hameaux sont répartis sur le terroir, dont le plus important est celui des Tourniaires. A 1000 mètres à l'ouest de ce hameau se dresse, isolée et entourée du cimetière, une chapelle maintenant restaurée. A l'aplomb, sur une terrasse dominant la Durance, elle est côtoyée par un ruisseau. Elle est dédiée à saint Jean-Baptiste. Lors d'une visite pastorale en 1641, l'évêque remarque sur l'autel de l'église paroissiale, *dans un coffret, des reliques de saint Jean Baptiste que par tradition, on tient avoir été apportées de St Jean de Hierusalem l'horsque les Templiers avoient un couvent dans ceste paroisse* (AD HA G 784 f° 16). Achard reprend la même information : *il y a une chapelle, dédiée à St-Jean Bte, bâtie sur les ruines d'un ancien monastère de Templiers. On y conserve une précieuse relique, la mâchoire inférieure du chef de St-Jean Bte que les Templiers y avoient apportés suivant la tradition du pays*. Comme d'habitude, on confond Templiers et Hospitaliers. Ici ce sont les Hospitaliers qui se sont installés en 1215 et deviennent seigneurs de Tallard, après avoir d'abord fondé les commanderies de Manosque et de Claret. Ils y restèrent jusqu'en 1322⁴¹⁹. Les Tourniaires jouxtent la commune de Tallard et tous les échanges se faisaient entre les deux agglomérations. Un bac signalé par le cadastre napoléonien de 1837, dit *bac des Tourniaires*, les reliaient permettant de traverser la Durance.

L'édifice actuel ne présente aucun caractère de l'art roman sauf si on l'examine plus précisément. Il est d'abord parfaitement orienté. Il présente une nef unique de 50 m², sans travées, voûtée en berceau presque plat. Le chœur, plus bas et plus étroit que la nef, est voûté de même et se termine en cul-de-four. Cette partie a été obstruée par une cloison pour y installer la sacristie. Intérieur et extérieur sont entièrement enduits et crépis interdisant toute lecture de l'appareil. La faible épaisseur des murs a provoqué un affaissement de la voûte du chœur qui a été consolidée à l'extérieur par un énorme contrefort qui occupe les deux tiers de l'édifice. Un tirant a été également nécessaire dans la partie avant de la nef. Ces constatations induisent que l'édifice était d'abord simplement couvert par une charpente. Son implantation, elle aussi, est significative. Il est isolé, en milieu ouvert, à l'aplomb d'un plateau dominant le cours de la Durance. Il est bordé par un ruisseau, le *ravin de St-Jean*, accompagné d'un cimetière et enferme une cuve baptismale et les reliques de Saint-Jean.

Synthèse

L'implantation d'une première paroisse en milieu rural semble apparaître avec la chapelle Saint-Jean des Tourniaires. Elle est d'ailleurs à proximité d'un quartier nommé par le cadastre de 1837 *Villard la Cour*, évocateur d'une fondation carolingienne de type *villa*. Ce quartier est à placer entre le hameau dit aujourd'hui *Les Guérins* et la chapelle.

⁴¹⁹ « Notice sur le château de Tallard », *Sté d'études des Hautes-Alpes*, 1961, extrait du site Internet sur Tallard.

VERDACHES

Faisait partie du diocèse de Digne et de la viguerie de Seyne, aujourd'hui dans le canton de Seyne. La commune, de 2292 hectares, est située en Haute Bléone, dans un territoire montagneux où le village est établi à près de 1200 mètres d'altitude. Les difficultés causées par l'altitude et le climat rigoureux obligeaient les habitants à s'expatrier durant l'hiver pour gagner leur vie en Basse Provence. Le seul intérêt du territoire consistait en ses pâturages qui nourrissaient de grands troupeaux en été. Le maximum de population fut atteint en 1315 avec 350 habitants, suivi par une perte de 78% remarquable en 1471. Le redressement sera lent, avec 263 habitants en 1765 et 270 en 1851 (Atlas, p. 206).

Le nom de Verdaches apparaît en 1055 avec un certain *Raimbaldus de Verdachis* cité comme témoin parmi les chevaliers accompagnant le podestat Arbert de Mison lors de la révolte des alleutiers de Chaudol (CSV II, n° 739, p. 87). Il est sans doute possessionné à Verdaches comme l'un des fidèles des Mison-Dromon. La première communauté n'est pas installée au village actuel de Verdaches, mais à l'emplacement de la chapelle Saint-Domin et du cimetière sur la butte qui domine le village au NNO. Le transfert va s'effectuer au cours du XVIIe siècle. En 1677, lors d'une visite pastorale, *ladite église est en haut et la chapelle de saint Jean Baptiste est en bas pour la commodité du peuple*. Puis, en 1683, l'évêque relate que *nous serions descendu de ladite paroisse saint Donin en la chapelle nouveleman construite par notre permission au hameau des Jauberts sous le titre de saint Jean Baptiste, dans laquelle il y un autel* (1 G 5). C'est ce hameau des Jauberts qui va former le nouveau village et la chapelle Saint-Jean devenir la nouvelle église paroissiale.

570. L'église/chapelle Saint-Domin

C'est l'église paroissiale du castrum cité au début du XIIIe siècle, *castrum de Verdaches* (Bouche I, p. 271). Le comte de Provence Raymond Bérenger V accorde le régime du consulat au *castrum de Verdacha* le 25 mai 1237 (Enquêtes, n° 468-469, p. 338-339 et RACP, n° 268, p. 350). L'église est desservie par un *cappellanus de Verdachiis* cité en 1351 et 1376 (Pouillés, p. 257 et 258). Elle a comme patron saint Domin qui fut le premier évêque de Digne, décédé en 379, et comme titulaire Notre-Dame de la Fraisse comme indiqué par l'évêque en 1677. On a vu qu'elle demeura paroissiale jusque vers la fin du XVIIe siècle. Sa situation géographique et son statut sont comparables aux anciennes églises de Beaujeu et de Prads.

A partir du XVIIIe siècle, ce n'est plus qu'une simple chapelle. Lors d'une restauration importante effectuée au XIXe siècle, l'orientation de l'église qui était est-ouest va être changée. Le cadastre de 1825 présente en effet un édifice orienté à 120°, parcelle 486 A. Aujourd'hui elle est orientée NS et si les murs extérieurs ont été restaurés, elle offre un intérieur délabré, murs à nus, sans voûte (visite en 2006). Seul subsiste de l'ancien édifice la porte d'entrée actuelle qui était alors la petite entrée côté sud. L'encadrement est formé d'un arc plein cintre reposant directement sur les piédroits. L'ensemble est en pierre de tuf. L'édifice est au milieu du cimetière moderne qui est clôt. A l'est, dans le talus, entre la clôture du cimetière et la route, des fouilles ont permis de retrouver des inhumations en coffres formés de lauzes. L'une d'entre elles contenait un squelette de femme accompagné d'une coquille percée. Quelques vases intacts (pégasus) ont été mis au jour dans certaines tombes.

571. Chapelle Saint-Pierre de La Route

La Route est un hameau situé à quelques 1000 mètres au nord de Verdaches. L'affouagement de 1774 y dénombre 10 familles (C 25). Une chapelle y est déjà recensée lors de la visite de 1683, *une chapelle à La Route que lesdits habitans dudit hameau ont fait construire entièrement à leurs dépans*. Elle figure sur la carte de Cassini, mais le 17 juillet 1890 *la chapelle rurale de saint Pierre à la Route est en mauvais état*, puis le 14 septembre 1896 *la chapelle rurale de saint Pierre à la Route, est à reconstruire* (2 V 94). Lors de la visite de 1912 elle n'est plus citée et semble avoir totalement disparu depuis cette date.

Synthèse

Il faut noter le déperchement effectué au cours du XVIIe siècle avec l'abandon de l'église castrale. La chapelle Saint-Jean, devenue ensuite paroisse, pose question. Sa titulature renvoie aux premières églises rurales d'avant l'enchâtellement. Son implantation également, en milieu ouvert. Il faut se rappeler que le territoire de Verdaches faisait partie de l'*ager Caladius* dépendant de Saint-Victor et qu'en 814, sont recensées deux colonges à *Carcas*, Charche, regroupant une quarantaine de personnes réparties dans quatre fermes (CSV II, H 41 et 42).

VERGONS

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Castellane, aujourd'hui dans le canton d'Annot. Cette vaste commune de 4573 hectares est située entre Castellane et Annot dans un milieu montagneux et accidenté où l'habitat est installé à plus de 1000 mètres d'altitude. Avec près de 500 habitants en 1315, il ne va en subsister que 165 en 1471. Il faudra attendre 1851 pour retrouver le chiffre de 1315, avec 490 personnes (Atlas, p. 206). Tous les auteurs, depuis H. Bouche, reconnaissent dans *Vergons* le nom de la tribu ligure des *Vergunii* figurant sur le trophée de la Turbie. Plutôt qu'une peuplade, le vocable désignerait un *vicus Vergunnus* (CAG, p. 495). Le vocable réapparaît en 814 avec la *villa Virgonis*, l'une des treize possessions de l'abbaye de Saint-Victor recensées par le polyptique de Wadalde (CSV II, I, p. 649-650). Elle est composée de 6 exploitations dont deux *in Virgonis*.

C'est en 1174 que Vergons resurgit avec un dénommé *Laugerium de Vergons* présent lors d'une controverse au sujet de Thorame opposant Guillaume Féraud et les moines de Saint-Victor (CSV II, n° 1018, p. 479). Puis, au début du XIIIe siècle le *castrum de Vergons* est cité par Bouche (I, p. 276). Peu de temps après, le 9 mai 1245, l'évêque de Senez, Sigismond, fait don au prieur de Sainte-Marie de Vergons de la troisième part qu'il percevait sur les terres et les hommes de ladite église (CL 2, XCVII, p. 163). Le texte est assez clair pour comprendre que le prieuré de Vergons existait déjà à cette date et était dans les mains de l'abbaye de Lérins, mais aucun texte antérieur n'en apporte la confirmation. En tout cas, c'est ainsi que l'a compris l'auteur de la France Pontificale : *l'évêque de Senez donne au prieur et aux religieux de l'abbaye de Lérins établis au village de Vergons les dîmes de ce lieu* (Digne II, p. 214). L'enquête de 1252 abonde dans ce sens : *l'église paroissiale dont le prieur est Bertrand de la Croix et dont la collation appartient au seigneur abbé de Lérins* (p. 428-429, n° 840). Enfin, en 1259, c'est la confirmation des possessions de Lérins par le pape Alexandre IV : *in diocesi Senensi, ecclesia Sanctae Mariae et Sancti Ferreoli de Vergone* (CL 2, n° IV, p. 6). Au cours du XVe siècle, le prieuré d'Angles sera réuni à celui de Vergons (ADAM, Série H n° 899-918).

572. Notre-Dame de Valvert

En 1702, Mgr Soanen déclare que *la plus ancienne église paroissiale étoit celle de notre Dame de Valvert, que depuis, à cause de l'éloignement, la paroisse a été transférée en l'église de St Ferriol que Mgr Jean Clause et Mgr Martin appellent paroissiale, et qui est prez du bourg sur la pointe de la coline, mais que celle la ayant été détruite par les hérétiques avant le tems de Mgr Martin, le service a été ensuite transporté en l'église de St Sébastien* (2 G 17, f° 192)⁴²⁰. Cette ancienne église paroissiale est située, selon Achard, *sur la Gd route d'Annot à une ½ lieue de la paroisse de Vergons ... Cette chapelle rurale étoit, à ce que l'on croit, une église des Templiers. L'on aperçoit à l'entour les ruines d'un monastère* (III, p. 56). Mais il corrige cette assertion en reconnaissant que le choix de l'abbaye de Lérins est préférable aux Templiers. Il est probable que le premier habitat était situé à proximité, 500 mètres au NE sur une butte appelée aujourd'hui *Château-Vieux*, par le cadastre *Château Viel*. C'est ce que suggère la CAG qui y signale *d'anciens murs correspondant aux vestiges de l'ancien village* (p. 495). Les auteurs datent l'édifice du XIIe siècle⁴²¹. L'église fut abandonnée comme paroisse à partir du XVIe siècle et devint une simple chapelle de cimetière. Malgré tout, les paroissiens s'y rendaient en procession le troisième jour des Rogations selon le coutumier de 1835 (2 V 73). Et Achard décrit la procession festive avec *roumavagi* qui se faisait le jour de la fête patronale, Notre-Dame de l'Assomption.

573. Chapelle Saint-Ferréol

Elle est citée comme *ecclesia Sancti Ferreoli* en 1259 lors de la confirmation des biens de Lérins par le pape Alexandre IV. Il est probable qu'il s'agit de l'église du castrum, Achard reconnaît que *dans les temps antérieurs c'étoit une forteresse*. Au XVIe siècle, elle devient paroissiale à cause de l'éloignement de Notre-Dame de Valvert, puis est abandonnée comme paroisse suite aux guerres de Religion qui la mettent à mal. Réparée au XVIIe siècle, en 1763 selon Achard, on ne décèle plus aucun détail de l'architecture romane (Collier, p. 225). Elle est remplacée par une église construite au centre du village que Mgr Soanen visite en 1702. Cette église sera détruite et reconstruite sur un autre emplacement à la fin du XIXe siècle, le devis étant daté de 1895 (Collier, p. 390).

574. Chapelle Sainte-Anne de l'Isclé

⁴²⁰ Jean Clause de Mouchy, 1561-1588. Jacques Martin, 1601-1625.

⁴²¹ Alpes Romanes, p. 65-66. Collier, p. 87-88. J. Thirion, « l'ancienne église ND de Valvert à Vergons », in BSSL, t. 33, n° 204, 1955, p. 235-244. Bailly, p. 43.

L'Isclé est un hameau très éloigné de Vergons, au-delà du Col de Toutes Aures et à l'écart de la N 202. Achard en fait une succursale de Vergons desservie par un vicaire qui y réside. R. Collier date la chapelle de 1855 (p. 380). Elle figure sur le cadastre de 1830 (Section A 6, parcelle 1439) en forme de croix grecque, auprès de l'ancien chemin de Digne, ce qui ne correspond à sa position actuelle, entre les deux hameaux de l'Isclé. Il est probable qu'une nouvelle chapelle a été édifée en 1855 et que la première a été abandonnée. Il faudrait la placer dans le cimetière actuel. Cette première église est citée en 1723 lors d'un *procès-verbal d'enquête fait au sujet de l'établissement d'un vicaire chargé du service divin dans la chapelle du hameau de l'Isclé* (ADAM G 907). Il est probable que l'édification ait eu lieu peu de temps auparavant.

Synthèse

Malgré un territoire difficile, Vergons a été investi par les hommes depuis la Protohistoire, suivi par l'Antiquité, repris à l'époque carolingienne et enfin au début du deuxième millénaire. De cette dernière période subsiste le très bel édifice de Notre-Dame de Valvert, symbole de la richesse du terroir et des moines de Lérins. Quand ceux-ci sont de nouveau nommés en 1245, on s'aperçoit qu'ils sont installés à Vergons bien auparavant. Il est possible que les moines de la *villa Virgonis* citée en 814 aient pu maintenir leur présence jusqu'à l'aube du XIIe siècle, moment où ils élèvent l'église Notre-Dame. De toute façon, cet édifice relève des paroisses rurales bâties avant l'enchâtellement et peut succéder à une implantation carolingienne.

LE VERNET

Faisait partie du diocèse de Digne et de la viguerie de Seyne, aujourd'hui dans le canton de Seyne. La commune, de 2305 hectares, est située en Haute Bléone et possède le même territoire que celui de Verdaches qui lui est limitrophe, mais l'habitat est encore plus haut perché, entre 1200 et 1300 mètres. L'agriculture ne suffit pas à nourrir les habitants qui s'expatrient en hiver. Seuls, le fourrage et l'élevage des brebis et des chèvres, des bœufs et des vaches, mais seulement en été, procurent quelques revenus. Bien peuplé en 1315 avec 500 habitants, la communauté en perd 80 % à la fin du XVe siècle et n'arrive pas à se relever.

Il est probable que le lieu-dit *les Auches* représente la *colonica in Ulegelis* recensée par le polyptique de Wadalde de 814 (CSV II, H 40, p. 644). Ce quartier est en effet contigu à celui de Villevieille que nous présenterons plus loin. Le *castrum le Vernaro* est cité par Bouche au début du XIIIe siècle (p. 271) et correspond à l'habitat du Haut Vernet où est signalée une *Tour*. Lors de l'enquête de 1252, dans le *castrum de Verneto*, sont cités plusieurs lieux-dits évocateurs, une terre au *Vilar*, une autre à *Sanctum Clementem*, un champ à *Sanctum Martinum* et un autre à *Villa Villia* (n° 480, p. 342).

575. Le prieuré Saint-Clément de Saint-Victor

En 1113 et 1135 le cartulaire de Saint-Victor livre deux confirmations d'une *cella sancti Clementis de Vernet* (CSV II, n° 848, p. 238 et n° 844, p. 227). En 1206 et 1227, il s'agit d'une *ecclesia sancti Clementis de Verneto* (n° 986 et 987, p. 438). Le prieuré du Vernet dépend de celui de Chaudol. Le texte de 1227 est la confirmation du texte de 1206, faite par le fils de Raimbaud de Bello Joco qui a fait la première donation. Cette donation est la remise des tailles et questes perçues sur les habitants du Clucheret et du Vernet. Le seigneur conserve l'albergue et les cavalcades. Lors de la visite de l'évêque du 18 mai 1683, celui-ci constate *qu'il y a un prioré rural monacal possédé par Mr de Lisle religieux de l'abbaye de Saint Victor les Marseille sous le titre de saint Clément, la chapelle estant ruinée où il y a un cimetière sur le grand chemin sans estre fermée la terre s'ébouyant dans le grand chemin ; on y trouve quantité d'ossements ce qui estant profanés par les passants ce qui cause un grand scandale. Nous ordonnons que le cimetière soit clos et la terre soustenue par une muraille* (1 G 5). Pour retrouver cet ancien prieuré disparu, il faut consulter le cadastre napoléonienn de 1825 où l'état des sections recense en section B un quartier *Saint-Clément* joint à celui du *Priorial*. Le *grand chemin* est l'ancienne route de Digne à Seyne qui ne longeait pas alors la rive du Bès. A proximité sont cités les quartiers de *Villevieille* et des *Auches*. Le plan cadastral, section B 1, signale par un rond et une croix *St pancrace* (alors que l'état des sections cite St Clément) dans le quartier de Villevieille où il mentionne également une *tour*. L'ensemble de ces quartiers couvre la section B du cadastre située au sud de la commune à l'altitude de 1300-1400 mètres.

Ces nombreux indices indiquent un habitat pouvant remonter à l'époque carolingienne. Le toponyme *Villevieille* cité en 1252 indique une *villa* déjà abandonnée à cette date. Situé en milieu ouvert, l'habitat, lors de la période sarrazine, a pu se réfugier sur la colline de *Villevieille* où le cadastre dessine une tour au sommet. Il redescend à partir du début du XIe siècle et le prieuré est réinvesti par les moines de Saint-Victor. On en a la confirmation en 1113. L'emplacement était propice pour l'agriculture et l'élevage comme l'indique l'enquête de 1252 (voir détail au n° 480). Le passage du grand chemin permettait les échanges et le commerce. Y passait également, ce que le cadastre en B 1 nomme *Draye ou passage d'avérage d'Arles*.

576. L'église Saint-Pancrace, première paroisse

Aujourd'hui un grand clocher massif domine un tout petit bâtiment isolé dans un champ, à l'écart de l'ancien *grand chemin*, 500 mètres au sud du Haut-Vernet. Toujours lors de la même visite de 1683, *l'évêque se rend à la paroisse du plus haut Vernet dont l'église est sous le titre de saint Pancrace, esloignée dudit village avec un autel et un tableau représentant la sainte Vierge, saint Pancrace et saint Martin. Ladite église avoit esté ruinée pendant les guerres civiles et les habitans ont demandé que le service de ladite paroisse feut transféré à une chapelle sous le titre de saint Martin que les habitans ont fait bastir à leurs frais et dépans contre le village, que Mgr de Bollogne a visité en 1651, ce transfert fut confirmé en 1662. C'est cette chapelle qui va devenir l'église paroissiale du Haut Vernet et que Saint-Pancrace va être abandonné. Cependant, on y va en procession le jour de la fête du saint, selon le coutumier de 1835 (2 V 73). Mais le 14 juillet 1890, la chapelle de saint Pancrace située dans la paroisse du Haut Vernet n'a pas été jugée décente pour qu'on puisse y dire la sainte Messe le jour de saint Pancrace, patron de cette paroisse, attendu que le plafond est percé et pouvant causer des accidents* (1 V 93). A l'heure actuelle, un toit moderne a remplacé l'ancienne couverture effondrée.

L'implantation de cette église, loin de l'agglomération, en plein champ, soulève cependant interrogation. Il faut attendre le milieu du XVIIe siècle pour que l'église paroissiale soit établie dans le village. Saint-Pancrace pourrait être à son origine une de ces premières paroisses établies en milieu ouvert et qui, lors de l'enchâtellement et du village groupé, demeure néanmoins le centre cultuel de la communauté. Les cas sont peu nombreux mais nous en avons rencontré quelques uns tout au long de notre étude.

577. L'église Sainte-Marthe du Bas-Vernet

C'est le hameau le plus important de la commune et selon Achard, *le plus considérable*. Il est situé sur la rive gauche de la petite rivière de Bez qui descend de la montagne de Seyne et se jette dans la Bléoune au-dessous de Barles. L'affouagement de 1744 y recense 20 maisons habitées pour 16 au Haut-Vernet et 15 maisons de campagne (C 25). Pour l'autorité religieuse c'est la paroisse mère de la commune, celle du Haut-Vernet n'étant qu'une succursale. C'est le père abbé de Saint-Victor qui est seigneur du castrum et il fait desservir l'église par un chapelain (Pouillés de 1351, p. 256). C'est encore le cas lors de l'affouagement de 1728 : *le seigneur est l'abbé de Saint-Victor* (C 21). L'église, dédiée à sainte Marthe, est située au sud du village accompagnée du cimetière. Elle est parfaitement orientée et présente une nef de trois travées séparées par des arcs doubleaux avec pilastres. La voûte est en berceau plein cintre. Le chœur est voûté en cul-de-four.

En face du village, sur la rive droite du Bès, se trouve le quartier dit *le Villar* où nous retrouvons la *draye ou passage d'avérage d'Arles*. Ce *Villar* est mentionné lors de l'enquête de 1252 et ne correspond donc pas à un habitat abandonné lors de la crise du XVe siècle, mais à un abandon plus ancien qui pourrait correspondre à la période qui a suivi celle du VIIIe siècle. Ce premier habitat s'est ensuite reconstitué au cours des XIe-XIIe siècles, non pas au même endroit, mais à l'emplacement du village du Vernet Bas.

578. La chapelle Saint-Joseph de Roussimal

Roussimal est un petit hameau situé au NE du Vernet Haut. Il possédait une chapelle qui est signalée par la carte de Cassini. Grâce au coutumier de 1835, on apprend qu'elle était dédiée à saint Joseph : *procession le jour de saint Joseph au hameau de Roussimal*. Ce sont les seuls éléments qui nous la font connaître pour l'instant.

Synthèse

La commune du Vernet offre une variété de lieux de culte et donc d'habitats remarquable. Si la présence de Saint-Victor n'est pas assurée en 814, le site de Villevieille révèle un habitat qui lui est contemporain. Son église, dédiée à saint Clément, n'apparaît qu'au XIIe siècle lors d'une confirmation d'existence et de dépendance à Saint-Victor. Un autre édifice, Saint-Pancrace, semble être antérieur à l'enchâtellement, même s'il perdure par la suite comme paroisse castrale. On a reconnu la création de l'église du Haut Vernet au XVIIe siècle, mais à l'emplacement d'une chapelle dédiée à saint Martin dont elle va prendre la titulature. Or dans la même section B où se trouve Saint-Clément on relève le toponyme Saint-Martin qui est cité déjà en 1252. La coïncidence est à relever, laissant présager là aussi un autre lieu de culte. Quant au Bas Vernet il semble avoir succédé à l'habitat du Villar. La chapelle de Roussimal est un lieu de culte créé au XVIIIe siècle pour desservir un habitat éloigné. La titulature à saint Joseph en témoigne.

VILLARS-COLMARS

Faisait partie du diocèse de Senez et de la viguerie de Colmars, aujourd'hui dans le canton de St-André-les-Alpes. D'une superficie de 4059 hectares, la commune est située sur la rive droite du Verdon au sud de la commune de Colmars. Le territoire est montagneux et escarpé, le village étant établi à plus de 1200 mètres d'altitude. Ce n'est que depuis mai 1792 que la commune a été constituée en tant que telle, auparavant le territoire dépendait de la commune de Colmars. C'est pourquoi quand l'évêque de Senez se rend dans le Haut Verdon en 1697 il visite Villars en même temps que Colmars. Il qualifie Villars de *hameau avec son église succursale* (dépendant) *de Colmars* (2 G 17). C'est ainsi d'ailleurs que la nomme également la carte de Cassini n° 152. Cette église est sous le titre de la Transfiguration ou du Saint-Sauveur. R. Collier lui attribue saint Sévère comme titulaire et la range dans les édifices gothiques des XVIIe et XVIIIe siècles. *Rectangulaire, elle comprend quatre travées dont la dernière constitue le chevet et qui sont voûtées sur simili-croisées d'ogives. Des arcades en plein cintre et des piles rectangulaires séparent la nef d'un bas-côté, à droite. Doubleaux surbaissés, impostes soutenues par des têtes d'anges (XVIIe siècle). En arrière de l'église, contre le chœur, clocher-tour, de section carrée* (p. 189-190).

579. Chapelle de la Visitation ou de Saint-Blaise

Il s'agit d'une chapelle qui est mentionnée lors des visites pastorales du XIXe siècle soit sous le titre de saint Blaise soit sous celui de la Visitation. La Visitation est citée le 27 octobre 1869 : *une chapelle rurale de la Visitation, toiture en bon état, voûte en bois, clocher*. En 1876, *chapelle rurale de St-Blaise au bas quartier en mauvais état*. Puis le 26 octobre 1889 : *la Visitation est en mauvais état*. C'est seulement en 1894 que nous apprenons que la *chapelle Saint-Blaise ou de la Visitation* sont le même édifice (2 V 87, 93 et 94). Elle existe toujours sous le titre Saint-Blaise le toit recouvert de bardeaux de bois.

580. Saint-Raphaël de Chasse

Chasse est un hameau perché à plus de 1400 mètres d'altitude au NO de Villars sur les berges du torrent de Chasse qui se jette dans le Verdon. L'évêque de Senez s'y rend en 1697 et visite l'église et le cimetière. Trois ans plus tard il y retourne et reconnaît que l'église est sous le titre de Saint-Raphaël (2 G 17).

581. Chapelle Saint-Pierre

C'est une chapelle qualifiée de *rurale*, située 300 mètres au sud de Chasse et dont il est difficile de préciser l'origine. Mgr Soanen, lors de ses deux visites ne la mentionne pas et elle ne figure pas sur Cassini. On en possède une citation en 1869 : *chapelle rurale St-Pierre, toiture et voûte en bon état* (2 V 87). Elle figure sur le cadastre napoléonien de 1827 en section B 2, parcelle 1140.

Synthèse

On ne possède pas de sources documentaires sur cette commune concernant la fin du Moyen Age, étant alors un simple territoire dépendant de Colmars jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Aussi est-il difficile d'avancer quelques hypothèses quelconques sur l'origine des chapelles rurales.

VILLEMUS

Faisait partie du diocèse d'Aix et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Reillanne. Cette petite commune de 959 hectares est située à l'est de Reillanne à une altitude moyenne de 500 mètres. Elle est traversée par la rivière le Largue. *Le climat est tempéré ; le sol de la Plaine est très fertile et les eaux abondantes y favorisent la verdure des prairies* (Achard III, p. 98). Le territoire était traversé par la *via Domitia* passant à la chapelle Notre-Dame-du-Pont. C'est ce que suggère Achard : *le chemin « Seynié » qui conduit d'Ardenne à Ceyreste passe pour être une Voie militaire des Romains*. La population a atteint les 350 habitants en 1315 pour n'en conserver que 80 en 1471. Par la suite, elle parviendra à 286 en 1851 (Atlas, p. 207).

Le *castrum de Villamuris* est cité au début du XIII^e siècle (Bouche I, p. 218), mais le nom apparaît auparavant, aux alentours de 1025, *in castro quod dicitur Villa Murs* (CSV I, n° 418, p. 424). Ce n'est qu'en 1118 que l'on apprend que l'*ecclesia de Villamuris* fait partie des possessions de l'abbaye de Montmajour (GCN I, Inst, col. 9). Elle l'est encore du temps d'Achard : *le curé a le titre de Prieur décimateur. Il est à la collation des Bénédictins de Montmajour*. L'église paroissiale est sous le titre de saint Etienne et a comme patron saint Trophime. Pour R. Collier, *cette église possède des traces de structure médiévale – appareil, moulures, claveaux – et a dû faire l'objet de maintes reprises. Sa nef, sans travées, est voûtée en berceau, peut-être surbaissé, avec une moulure seulement à droite ; l'abside, en cul-de-four, offre une moulure, mais sans doute en plâtre, comme la précédente. Une double arcade en plein cintre, retombant sur une pile rectangulaire, fait communiquer la nef avec un bas-côté moins long qu'elle et voûté d'arêtes. Des impostes formées par un méplat et un quart-de-rond existent à la naissance des arcades. Un clocher, assez monumental, à trois baies en bel appareil, couronne l'édifice* (p. 217-218).

582. Notre-Dame-du-Pont ou du Largue

Cette chapelle est située à l'extrémité NO de la commune et sur le tracé de la *via Domitia*, aujourd'hui la N 100. Elle protégeait également un pont jeté sur le Largue dont Achard dit qu'il *est fort élevé et fort ancien*. Il est très bien dessiné sur le plan cadastral et la route est dite *Route royale d'Apt à Forcalquier* (section A 1). Provence Romane 2 nous apprend que *Notre-Dame du Pont, qui a un recteur en 1274 et un prieur en 1351, est un édifice dont le plan est identique à celui de la proche chapelle Saint-Syméon de Lincel, mais beaucoup plus grand ; seuls sont appareillés le cul-de-four du sanctuaire, les encadrements de fenêtres et les angles de la construction ; les autres parties, par mesure d'économie, sont bâties en moellons irréguliers. Un ermitage qui présente une double porte en plein cintre parfaitement appareillée, prolonge vers l'Ouest cette église romane* (p. 246). R. Collier date la partie inférieure de l'abside en petit appareil de taille assez régulier de la fin XI^e-XII^e siècle. Il date la porte de la première moitié-milieu XVII^e siècle (p.149). Bien qu'étant dans le diocèse d'Aix, Notre-Dame dépend de l'évêché de Sisteron. Les pouillés de ce diocèse en 1274 citent en effet un *rector ecclesie Beate Marie de Ponte* et un *prior de Ponte* en 1351 (p. 120).

Curieusement au XIX^e siècle la chapelle est dite parfois *Notre-Dame de la Roque* ou de *la Roche* ou *Notre-Dame du Pont*. C'est ce que révèle le coutumier de 1835 : *le jour de la solennité de la fête de la Nativité de la Ste Vierge, le matin, bon matin, on se rend en procession à une chapelle dite Nostre Dame de la Roche. On y célèbre la messe, ensuite on revient au village pour y célébrer la dernière messe* (2 V 73). Le 21 avril 1874, *la chapelle rurale ND de la Roque, à 3 kil. du village, elle est décente*. Puis, en 1859, 1863, 1866 et 1871, *la chapelle ND du Pont est convenablement entretenue* (2 V 86 et 90). Si la paroisse dépend de Montmajour, Notre-Dame du Pont dépend de l'archevêque d'Aix. C'est ce que nous révèle Achard : *l'Archevêque d'Arles nomme au petit bénéfice de N-D du Pont*. Quand à Féraud, il confirme la procession : *on trouve à l'extrémité du territoire et près de la rivière du Largue, une chapelle que l'on assure être fort ancienne, et où l'on se rend en procession le jour de la nativité de la sainte Vierge, 8 septembre* (p. 381). Le PR reconnaît en Joseph Jullien le gardien de l'ermitage en 1774 (n° 23, p. 53).

583. Chapelle Saint-Trophime

C'est la CAG qui signale *qu'autour de l'ancienne chapelle Saint-Trophime (non signalée par la carte IGN), située dans la plaine (sans doute au lieu-dit le Prieuré, au pied nord du village), nécropole gallo-romaine (datation non précisée)*. On y aurait découvert un cercueil en plomb contenant un squelette, divers objets et des monnaies romaines (p. 496). Cette chapelle n'apparaît pas sur le plan cadastral ni sur Cassini. La paroisse a comme patron saint Trophime et Achard rapporte qu'après saint Etienne il est le deuxième protecteur de la paroisse. Sa fête qui a lieu le 29 décembre donnait lieu à un *roumeiragis*.

584. Chapelle de la Grande Bastide

Seul R. Collier signale cette chapelle qui, *de par la netteté de ses lignes, est un remarquable spécimen de l'art gothique du XVIIe siècle. Occupant le rez-de-chaussée du pavillon de droite, elle ne comprend qu'une travée ; de plan carré, celle-ci est voûtée sur croisée d'ogives ; les nervures se réduisent à deux tores se croisant et aboutissant à des culots. Des renforcements ouvrent sur trois côtés, avec arcades brisées, pilastres et impostes* (p. 179).

Synthèse

Il est sûr que le passage de la voie, romaine d'abord, royale ensuite, a favorisé la colonisation du terroir. On y relève des traces d'occupation antique et la fondation d'édifices religieux. La chapelle Notre-Dame du Pont semble bien avoir une fonction de protection sur le passage toujours risqué d'une rivière. Le site a pu succéder à un relais et à un péage. Saint-Trophime est sans doute la première église paroissiale ayant précédé celle du castrum. Le nom du titulaire se retrouve comme patron et la chapelle, quand elle était encore en état, faisait l'objet d'un pèlerinage.

VILLENUEVE

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Forcalquier. D'une superficie de 1952 hectares la commune s'étend sur la rive droite de la Durance entre la Brillanne au nord et Volx au sud. Nous recourons encore une fois à Achard pour connaître l'origine du village : *il étoit autrefois sur le sommet d'une colline escarpée située vis-à-vis la Roche de Volx : mais ce site étant désagréable et difficile, on transféra le Village au lieu où il est aujourd'hui. Il existe une transaction passée entre Jacques de Brancas et Angélique de Brancas, sa mère, des Seigneurs de la Roche de Volx et les habitants de ce lieu, par laquelle nous connaissons l'époque de cette transaction. Ce fut en 1443, et, dans le même temps, l'on donna à ce lieu le nom de Villeneuve* (III, p. 102).

585. Notre-Dame de la Roche

Cette chapelle, restaurée en 1972, fut l'église paroissiale du premier village. Celui-ci était situé à l'ouest du village actuel sur une haute colline dominant de plus de 200 mètres la terrasse fluviale de la Durance et surplombant le passage étroit du Largue. La plate-forme sommitale, d'une centaine d'hectares a livré un habitat de l'âge du Bronze, une occupation au second âge du Fer, puis antique et médiévale (CAG, p. 497-502). Le premier nom connu de ce village est celui d'un *castrum qui dicitur Rocha Amaritudinis*, livré entre 1060 et 1064 (CSV II, n° 660, p. 8). La *Roche Amère* est ensuite citée en 1274 avec un *capellanus ecclesie de Rocha* et un *prior ecclesie Roche Amare qui est abbatibus Beati Egidii* (Pouillés, p. 120). A cette date l'église dépend donc de l'abbaye de Saint-Gilles et celà depuis l'année 1150 où elle fut donnée aux Hospitaliers par l'évêque de Sisteron, Pierre de Sabran. Elle est sous le titre de *Notre-Dame de la Roche*, ou de *la Roque* ou *du Roc*.

Suite à l'abandon du village pour un autre site, Notre-Dame va devenir une simple chapelle. Elle est mentionnée par Cassini qui signale également un ermitage à proximité. Les visites pastorales du XIXe siècle la reconnaissent en bon état en 1858, 1862 et 1867 (2 V 88). *Notre-Dame de la Roche, qui jouxte les vestiges d'une forteresse médiévale de plan triangulaire (avec donjon polygonal), auprès de laquelle se trouvait un village abandonné au milieu du XVe siècle au profit de Villeneuve, présente une abside romane flanquée des restes d'une absidiole* (Provence Romane 2, p. 247). L'abbé Féraud rapporte : *on trouve les ruines d'un ancien château-fort. Il n'y a plus d'intact qu'une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-la-Roche où l'on se rend en procession le dimanche qui suit la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, 8 septembre* (p. 331).

586. Chapelle Saint-Saturnin

Elle n'existe plus depuis un bon moment puisqu'Achard reconnaît *une ancienne chapelle détruite sous le titre de ce saint et un ruisseau qui porte ce nom. On le passe sur 2 ponts qui sont nécessaires après les pluies d'orage* (III, p. 102). Aujourd'hui subsiste le nom de quartier de *St-Saturnin*. Cette chapelle disparue fut d'abord une église citée en 812 lors la création d'une abbaye au lieu-dit *Baulis* par l'évêque de Sisteron Jean II. Nous exposerons cette charte dans la monographie de Volx. L'évêque, outre quatre églises, concède *l'eccllesia in honore sancti Saturnini* (GCN I, Inst. col. 440). Elle est donnée avec tous ses biens et *cum arboribus olivarum ad oleum faciendum*. Elle réapparaît après les troubles du Xe siècle mais encore en état puisqu'entre 1060 et 1064 l'évêque de Sisteron Gérard fait don à l'abbaye de Saint-Victor de plusieurs églises dont *l'eccllesia sancti Saturnini in territorio castrum qui dicitur Rocha Amaritudinis* (CSV II, n° 660, p. 8). Puis c'est le silence jusqu'à la citation d'Achard qui reconnaît sa ruine complète. Saint Saturnin subsiste cependant comme titulaire de l'église paroissiale. Le quartier de Saint-Saturnin a livré en outre une grande quantité de matériel antique dont un bâtiment avec une salle décorée d'une mosaïque (CAG, p. 502).

Synthèse

Il est rare de rencontrer un site dont l'occupation est pérenne depuis la Préhistoire jusqu'au milieu du XVe siècle. Seuls subsistent des découvertes sporadiques, des pans de murs du château féodal et une chapelle qui a bravé le temps. Le site de Saint-Saturnin présente également un habitat présent depuis l'Antiquité, revitalisé à l'époque carolingienne avec une église, puis repris au cours du XIe siècle par les moines de Saint-Victor.

VOLONNE

Faisait partie du diocèse de Gap et de la viguerie de Sisteron, aujourd'hui chef-lieu de canton. D'une superficie de 2461 hectares, la commune s'étale sur la rive gauche de la Durance au sud de Sisteron et est limitrophe au sud avec celle de l'Escale. Le passage de la voie antique Digne/Sisteron, la proximité du fort fluvial du Bourguet ont attiré les colons romains sur la terrasse qui domine la Durance et ils y ont laissé de nombreux indices de leur présence (CAG, p. 504-507). Il en fut de même au début du XI^e siècle, le territoire est dans les mains d'une puissante famille, celle des Mison-Dromon. L'origine de cette branche remonte à l'année 1023 *quand l'évêque de Gap, Féraud, inféode la châtellenie de Dromon, l'une des plus importantes de son diocèse, et la vicomté de Gap à la famille de Mison*⁴²². Le premier connu des seigneurs de Volonne, issu de cette famille, est Isnard de Volonne avec sa femme Dalmatia. On les rencontre en 1030 lors de la donation de l'église de Saint-Geniez à Saint-Victor. Ils donnent également des terres situées à Dromon ainsi que les droits de passage (CSV 2, n° 712, 713, 714). Nous rencontrons ensuite le troisième fils du couple en 1060. Il se prénomme Pierre et est marié à Bellissima ou Bilisma. Il fait don à Saint-Victor en 1060 de son propre alleu de terres situées à l'Escale et Bezaudun. En 1063, sa femme fait de même (CSV 2, n° 703 et 705). La charte de 1060 indique que toutes ces terres et donations sont situées *dans le comté de Gap et dans le territoire de Volonne*. Ce dernier s'étendait donc de Saint-Géniez à Malijai.

587. Le prieuré Saint-Martin de Cornillon

Parmi les biens de Saint-Victor sis précisément sur le territoire de Volonne se trouvait la *cella sancti Martini de Cornillon* citée en 1113 et 1135 ((CSV II, n° 848, p. 237 et n° 844, p. 226). Mais en 1180, il s'élève une controverse entre les moines de Saint-Victor et les chanoines de Chardavon au sujet des églises de Saint-Martin de Cornillon, de Bezaudun et de l'Escale. L'archevêque d'Aix, Henri, en présence du seigneur Pierre, évêque d'Apt et du seigneur Bermond de Sisteron, du seigneur Grégoire évêque de Gap, décide d'attribuer l'église de l'Escale avec sa paroisse, tant du bourg que du castrum, aux moines de Saint-Victor. Pour ce qui est des églises de Bezaudun avec sa paroisse et de Saint-Martin de Cornillon, elles sont attribuées aux chanoines. Acte passé à Sisteron (CSV II, n° 870, p. 260-261). L'église du prieuré avec le cimetière, malgré son éloignement du centre du village, va devenir l'église paroissiale et le restera jusqu'au milieu du XVI^e siècle, étant toujours desservie par un *prior Sancti Martini de Cornilhono*, de la prévôté des chanoines augustins de Chardavon. Détruite en partie, réparée plusieurs fois, l'église a retrouvé son allure primitive que les auteurs datent du premier âge roman, début XII^e siècle ou même XI^e siècle⁴²³. Elle a été classée MH en 1971.

588. Saint-Jean de Taravon

Les quartiers de Saint-Jean et de Taravon se trouvent à 2 km au NO du village, en bordure de la route menant à Sisteron dans ce qui est nommé le *Plan de Volonne*, car occupant le plateau de la terrasse côtoyant la Durance. C'est entre Taravon et Saint-Jean qu'est située une chapelle dont le nom apparaît en 1350. C'est alors une église desservie par un *prior de Taraono* (Pouillés, p. 89). Ce prieur est comme pour Saint-Martin un chanoine augustin de Chardavon. C'est ce que confirme l'évêque en 1602 : *église ou chapelle Saint-Jean de Taravon, dépend de Chardavon, mais elle a été trouvée démolie excepté une chapelle* (ADHA, G 780). Réparée plusieurs fois, mais dénaturée, on s'y rendait en procession selon le coutumier de 1835 (2 V 73). A la fin du XIX^e siècle, elle est encore en état, mais sans mobilier (2 V 92, visites de 1862, 1868 et 1871). Mais lors de l'inventaire de 1906 *la chapelle St Jean, complètement vide et délabrée, 40 m² (1 V 68)*.

Des recherches récentes relatées dans la CAG parue en 1997 (p. 505-507) *ont révélé des traces d'occupation antique et un important monument du haut Moyen Age*. Il y aurait eu à proximité une villa antique dont quelques éléments lapidaires auraient été réemployés dans la chapelle. Dans l'intérieur de l'édifice ont été retrouvées treize tombes de trois types, en plein terre, sous lauzes et en coffres de pierre. On a pu les dater entre les VIII^e-Xe siècles. La chapelle a pu servir également de baptistère dès son origine, la titulature à saint Jean-Baptiste allant dans ce sens. Enfin *le plan primitif restitué présente un édifice de plan centré, globalement carré (environ 20 m de côté), organisé autour d'une croix grecque. Ce type de monument, inédit en Provence, présente des similitudes avec certaines églises wisigothiques du nord de l'Espagne datées du VII^e siècle*.

589. Chapelle Sainte-Madeleine

⁴²² RIPERT-MONCLAR De, *Cartulaire de la Commanderie de Richerenches, de l'ordre du Temple*, Paris, 1907, p. LVIII.

⁴²³ Provence Romane 2 p. 65-72. Alpes Romanes p. 66. Bailly (p. 44-45). Collier, p. 52-54, 58, 60.

Disparue aujourd'hui on ne connaît son existence que lors de la visite de l'évêque de Gap en 1602 : *une chapelle fondée sous le titre de la sainte Marie-Madelaine au terroir de Volonne, dépendant du prieuré de Vilhosc. L'évêque envoie un de ses chanoines la visiter et celui-ci la trouve toute rompue et desmollie jusques aux fondements fors ung peu d'une muraille qui s'en va par terre, distante dud. Volonne presque d'une lieue.* Dans ses ordonnances, il ordonne de la rebâtir. Un quartier porte son nom et même une grande colline culminant à 844 mètres dominant de près de 300 mètres le ravin de la Frache qui la contourne sur trois côtés. La carte de Cassini y place au sommet une chapelle *Ste Magdeleine*. On n'a plus de nouvelles par la suite. L'inventaire de 1906 recense seulement deux chapelles en ruine, Saint-Martin et Saint-Jean.

Synthèse

Le site de Saint-Jean se révèle exceptionnel car il peut remonter à la période paléochrétienne. Comme les archéologues le pressentent, des fouilles approfondies permettraient de le confirmer. Le prieuré Saint-Martin offre une architecture du premier âge roman. Son implantation en milieu ouvert, à l'écart de l'agglomération, le cimetière attenant, présentent les caractéristiques des premières églises paroissiales.

VOLX

Faisait partie du diocèse de Sisteron et de la viguerie de Forcalquier, aujourd'hui dans le canton de Manosque Nord. La commune, de 1952 hectares, est située sur la rive droite de la Durance entre les communes de Manosque au sud et de Villeneuve au nord. Elle est dans le même contexte de terrain que cette dernière commune. Elle est bien peuplée en 1315 avec 600 habitants. Elle en perd la moitié au XVe siècle pour ensuite progresser spectaculairement avec 702 habitants en 1765, 956 en 1851, 1334 en 1962, plus de 2800 actuellement (Atlas, p. 206).

Les historiens actuels ne mettent plus guère en doute la charte du 26 mars 812 par laquelle l'évêque de Sisteron Jean II fonde une abbaye bénédictine au lieu-dit *Baulis*, que l'on place dans la commune de Volx. Par cette charte, l'évêque donne *les églises en l'honneur de la sainte mère de Dieu, celle de Saint-Jean le précurseur et baptiste avec le baptistère très ancien (antiquito), une autre église en l'honneur de saint Etienne protomartyr, et une autre de saint Martin confesseur, dans le comté et diocèse de Sisteron, sous le mont, au lieu-dit appelé Baulis, avec tous les droits dépendant de notre siège épiscopal de Sisteron. Lesquelles choses sont faites sous le conseil et l'aide de notre seigneur très glorieux et très pieux Charlemagne*. Le monastère sera établi sous la règle de saint Benoît et sera occupé par douze religieux sous l'autorité du dénommé Adémar. *En outre, nous concédons une autre église dédiée à saint Saturnin* (GCN I, Inst. col. 440).

Le texte présente d'abord la donation de quatre églises dont il est dit par la suite qu'elles sont *in circuitu*, dans le même endroit consacré. Puis c'est la donation d'une cinquième, celle de Saint-Saturnin que nous avons placé sur la commune voisine de Villeneuve (*voir monographie de cette commune*). La vie du monastère n'a pas dû être très longue à cause des fléaux qui s'abattent sur la Provence au Xe siècle. Mais les églises ont cependant perduré et nous allons tenter de les retrouver.

590. Notre-Dame de Baulis

Il s'agit de l'ancienne église paroissiale après avoir été l'église du monastère bénédictin fondé en 812 et devenue prieuré lors de sa réunion à l'abbaye de Psalmody en 1029⁴²⁴. Voici ce qu'en dit Provence Romane 2 : *c'est au pied de cette colline et tout près du village de Volx que se trouvait le monastère fondé en 812, avec l'appui de Charlemagne, par l'évêque Jean II de Sisteron ... Au début du XIe siècle, cette maison fut rattachée à l'abbaye de Psalmodi en Languedoc, dont elle devint un simple prieuré. La chapelle de ce monastère communément connue sous le nom de Sainte-Victoire et entourée d'un cimetière se voyait encore à la fin du XIXe siècle* (p. 247). R. Collier est plus précis : *la chapelle Sainte-Victoire, ou mieux Notre-Dame de Baulis, située dans l'ancien cimetière de Volx et détruite en 1906, se donne pour l'acte de fondation d'une abbaye bénédictine au lieu-dit Baulis. L'église - ou plutôt sa devancière - fut donnée en 1029 à l'abbaye de Psalmodi et cessa d'être paroissiale en 1648* (p. 97). Déjà les visites pastorales du XIXe siècle laissaient présager cette fin. En 1858, *il y a une ancienne chapelle au cimetière qu'il s'agit de restaurer*. Puis en 1890 et 1892, *chapelle rurale ND de Baulis en ruine dans l'ancien cimetière* (2 V 88, 90 et 93). La CAG fait état de la découverte à proximité de la chapelle d'un autel antique dédiée à la Victoire ainsi que d'une tombe sous lauzes et d'une autre sous tuiles (p. 508).

591. Saint-Jean et le baptistère

C'est la deuxième église mentionnée en 812. Elle est sous le titre de Jean le Précurseur dit aussi le Baptiste. Elle est jointe à un baptistère qualifiée d'*antiquito*. On n'a plus de nouvelles d'elle par la suite et Achard reconnaît son ignorance. La CAG situe un quartier Saint-Jean dans la zone aujourd'hui urbanisée située au sud du vieux village. On y a découvert un habitat du Haut Empire (p. 510). Pour les archéologues l'église pouvait se trouver là, mais peut-être au lieu-dit *Les Quatre-Tours* à Villeneuve. Quant au baptistère, il pourrait se situer au quartier de la Magdeleine où se trouvait une grande villa antique. Parmi les ruines, *un édifice circulaire voûté, hexagonal à l'intérieur que l'on a pris pour une chapelle* et qui pourrait correspondre au baptistère (CAG, p. 510). La carte de Cassini en tout cas signale une chapelle à *la Madelaine*.

⁴²⁴ Collier, p. 97. Abbayes et Prieurés, II, p. 97. Achard III, p. 121. Souvenirs religieux, p. 21-22. Provence Romane 2, p. 247.

592. Saint-Martin

A 1500 mètres au NO de Volx est situé un quartier *St-Martin*. C'est là que certains auteurs situent l'église mentionnée en 812. Achard est plus précis : *il est certain qu'on ne trouve que des vestiges de celle de St-Martin, derrière la montagne de Volx, au quartier des Hubats* (III, p. 120). La carte de Cassini ne la signale pas.

593. Eglise Saint-Cannat

C'est encore Achard qui nous fait découvrir cette église : *N-D de Baulis acquit peu de temps après une 4^e église ; c'est celle de St-Cannat, dont on voit encore quelques débris, au quartier connu sous le nom de ce St, près de l'embouchure du Largue* (III, p. 120). Le toponyme figure sur la commune de Villeneuve en limite avec celle de Volx près de la *Bastide Neuve*. Il apparaît sur le plan cadastral et les cartes modernes mais sans édifice.

594. Chapelle Saint-Clément

Elle n'est citée par aucun texte mais figure comme édifice religieux sur la carte de Cassini. On a découvert aux alentours des tombes, des céramiques, des tuiles antiques (CAG, p. 510).

Synthèse

C'est lorsque l'on possède une bonne documentation que l'on perçoit la densité des églises sur un terroir, ici pas moins de quatre. On a constaté le même phénomène au début du XI^e siècle à Saint-Martin-de-Bromes. Sur les quatre, seule Notre-Dame de Baulis a perduré jusqu'au tout début du XX^e siècle, les autres ayant disparu depuis longtemps. Il en est également de même de l'église Saint-Etienne qui n'a laissé aucune trace.

Essai de datation



Chapelle Saint-Pierre. Pierrerue (octobre 2009)

Cette deuxième partie propose un classement chronologique des édifices étudiés dans les notices communales. Sont présentés succinctement les éléments d'appréciation qui ont permis cette approche. La date de la première mention, la situation géographique de l'édifice, le contexte archéologique et le titulaire sont les données essentielles. Bien souvent les preuves formelles manquent et nous reconnaissons la fragilité de nos propositions. Ce n'est pas, par exemple, parce qu'un édifice est construit sur un site antique que sa fondation remonte automatiquement à la même période. Il a pu être construit bien après. On est plus assuré quand il existe des tombes ou des témoins plus probants.

I. Les premières églises paroissiales rurales des origines au IXe siècle

Par cette appellation nous désignons les édifices ruraux élevés pour l'exercice du culte depuis la fin de l'Antiquité jusqu'au IXe siècle. Sont exclus tous ceux construits dans les villes. On peut diviser en deux phases cette période de 500 ans : post-paléochrétienne et carolingienne.

La première période, post-paléochrétienne, débute à partir de la création des évêchés dans notre région. On ne connaît pas les dates exactes, seulement le moment où ils sont nommés la première fois au cours des Ve et VIe siècles. Les paroisses du département actuel dépendaient alors de 9 évêchés : Aix, Apt, Embrun, Gap, Sisteron, Digne, Riez, Senz et Glandèves. Ce ne fut que progressivement que furent élevés des lieux de culte. On en comptait à peine une trentaine au VIe siècle par diocèse. Les moines, principalement de l'abbaye de Lérins et les premiers évêques, en furent les instigateurs. Les *civitas* et les *vici* les plus importants furent les premiers à être christianisés, les campagnes restant encore attachées aux dieux païens. Quand on rencontre un lieu de culte associé à un site antique, il existe de fortes probabilités pour qu'il ait été édifié sur l'emplacement d'une villa gallo-romaine. Il en est de même pour tous les lieux reliés aux sources miraculeuses, aux sommets remarquables de montagnes dominant un territoire, aux grottes et baumes ayant pu abriter les premiers ermites et anachorètes. Ce sont des lieux à forte prégnance spirituelle qui, de tout temps, ont attiré les hommes en quête de vérité et de ressourcement. D'abord païens, ces sites ont été très vite christianisés. Les titulaires sont en premier les apôtres, auxquels il faut joindre saint Etienne, premier martyr, la Vierge, les martyrs et pour notre région les premiers évêques évangélistes, Marcellin d'Embrun, Vincent et Domnin de Digne, Maxime de Riez. Il faut y ajouter saint Martin, l'apôtre de la Gaule, évêque et non martyr.

La deuxième période, du VIIIe au IXe siècle, constitue l'épisode carolingien. L'empire de Charlemagne, qui couvrait une grande partie de l'Europe de l'ouest, apporte stabilité du pouvoir et des institutions, une organisation centrale et une alliance entre l'Eglise et l'Etat. C'est l'éclosion des paroisses rurales avec la création d'églises paroissiales et d'oratoires privées. Ces derniers sont élevés à l'initiative des grands propriétaires de *villae*. Ces édifices, dotés et entretenus par le propriétaire de la *villa*, vont constituer le premier réseau paroissial regroupant une population disséminée dans la campagne, mais dans un cercle ne dépassant pas les 2 kilomètres. D'où la grande quantité d'édifices. Chacun d'entre eux est desservi par un prêtre qui distribue les sacrements et qui perçoit la dîme sur le territoire que l'église dessert. On reconnaît ces fondations carolingiennes quand elles sont liées aux toponymes *villa*, *curtis*, *oratorium* et *capella*. De même, quand elles sont rendues ou restituées par des laïcs à des religieux aux XIe et XIIe siècles, n'ayant pu être élevées lors de la période instable du Xe siècle. Leur implantation en milieu ouvert, non défensif, souvent au sommet d'une petite colline à la mode antique, est significative. Comme les *villae* romaines, elles sont situées un peu à l'écart de la voie ; on y accède par un diverticule. Elles réinvestissent d'ailleurs souvent des sites antiques. L'eau est très proche, ruisseaux, torrents ou sources fournissant l'eau nécessaire à l'alimentation. Les bâtiments sont de petite dimension, 50 à 80 m², à une seule nef, couverts d'une charpente en bois.

AIGLUN

. Saint-Jean (1). Avant 1180 dépendait de l'évêque de Digne avant d'être donné au chapitre. Sur un site antique. Milieu ouvert et isolé, sur une colline. Titulaire, saint des origines. En ruine.

ALLEMAGNE

. Saint-Marc (6). Sur un site antique. Milieu ouvert et isolé, sur une colline. Titulaire, saint évangéliste, transmise à l'église castrale. Pèlerinage. En état.

ALLONS

- . Saint-Domin (9). Premier protecteur du terroir. Sur un site de *villa* évoquant la période carolingienne, quartier du Moustier. Milieu ouvert, isolé et objet d'un pèlerinage. Au pied d'un habitat antique. Près d'un ruisseau. Titulaire saint évêque évangéliste du diocèse. En état.

ALLOS

- . Notre-Dame de Valvert (11). Tombes en coffres. Milieu ouvert, isolé, près d'une rivière. Titulature à Notre-Dame. En état.

ANNOT

- . Saint-Pons. Est donnée à Saint-Victor par un laïc en 1042 donc antérieure. Devient paroisse castrale à partir du XIIe siècle et l'est toujours. Sur une colline, près d'un ruisseau. Titulaire, martyr de Cimiez milieu IIIe siècle. En état.
- . Notre-Dame de Vers-la-Ville (13). Sur un site antique. Paroisse jusqu'au XIIe siècle, remplacée par Saint-Pons. Procession. Titulaire, Notre-Dame. En état.

AUBIGNOSC

- . Eglise paroissiale Saint-Julien. Sur un site antique avec un autel au dieu païen Silvain. Milieu ouvert et isolé, au pied du castrum. Titulaire, martyr d'Auvergne au IIIe siècle. N'a pas été délocalisée lors de l'enchâtellement.
- . Notre-Dame du Forest (18). Pas de certitude, mais des présomptions, pour un site de type *villa* carolingienne ainsi qu'avec le toponyme *le Prieuré*. Le hameau a gardé sa structure de maisons disposées en carré avec cour centrale. Titulaire, Notre-Dame. En état.

BANON

- . Notre-Dame des Anges (23). Chapelle, sur un site antique, sans doute de type *villa*. Milieu ouvert et isolé. Pèlerinage. Titulature à Notre-Dame. En état.
- . Saint-Just (24). Sur un site antique et près d'une voie romaine. Première paroisse, dont la titulature a été reprise par la paroisse castrale. Milieu ouvert et isolé. Titulaire, martyr de Lyon en 177. Disparu.
- . Saint-Hilaire (25). Tombe sous lauzes. En milieu ouvert. Titulaire : saint évêque et docteur de l'église au IVe s. Disparu.
- . Saint-Martin (26). Dépendance de Montmajour signalée en 950. Nécropole et inscriptions chrétiennes. Milieu ouvert et isolé. Titulaire, apôtre de la Gaule. Disparu.

BARRAS

- . Saint-Pierre de Bonnafosse (33). Sur un site antique avec cimetière. A été donné à Ganagobie au XIe siècle qui en fait un prieuré. Milieu ouvert et isolé. Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise. Disparu.
- . Saint-Domin (32). Eglise au centre d'une *villa* donnée à St-Victor par des laïcs en 1070. Milieu ouvert, sur un site de domaine agricole, près d'un torrent. Titulaire, saint évêque évangéliste du diocèse. Disparu.

BAYONS

- . Notre-Dame de Nazareth (40). Première paroisse en milieu ouvert et isolé, près d'un ruisseau, sur un site antique. Tradition d'une fondation carolingienne. A transmis sa titulature à la paroisse castrale et le nouveau prieur venait s'y faire introniser. Disparue.
- . Chapelle du Forest-Lacour (41). Probabilité d'une église carolingienne à proximité d'une *curtis* fortifiée. Milieu ouvert. Le hameau a gardé sa structure de maisons disposées en carré avec cour centrale. On ne connaît pas le titulaire. Disparue au début du XXe siècle.

BEAUJEU

- . Saint-Appolinaire ou Sainte-Marie du Clucheret (49). Prieuré confirmé à Saint-Victor en 1079, donc antérieur. Peut être une église de domaine dépendante de *l'Ager Caladius* en 814. Devient simple chapelle succursale au XVIIe siècle. En état avec le cimetière.
- . Saint-Pierre des Auches (50). Qualifiée d'ancienne église paroissiale en 1603. Sur une colline aménagée depuis la Protohistoire, romanisée ensuite, reprise au XIe siècle par les chanoines de Saint-Ruf de Valence. A pu être le siège d'un domaine carolingien entre temps. Titulature, chef des apôtres et de l'Eglise, transmise à l'église du hameau de Saint-Pierre. Pèlerinage. Disparue.

BELLAFFAIRE

- . Saint-Joseph de la Freyssinie (60). Elevée et érigée en église paroissiale en 1708 sur une ancienne chapelle. Liée au toponyme *Pré la cour*, évocateur d'un domaine carolingien dépendant de la *villa Jugurnis*. Devait posséder une autre titulature. A gardé son statut d'église. En état avec le cimetière.

BEVONS

- . Saint-Jean (62). Sur le site d'une villa gallo-romaine, au bord d'une voie antique. Milieu ouvert, isolé. Titulaire, saint des origines. Disparu.

LE BRUSQUET

- . Notre-Dame de Mannano au Mousteiret (77). Sur un site antique, en plein champ et isolée. Sans doute fait suite à l'*Anana* du polyptique de 814 où réside un clerc. Paroisse jusqu'au milieu du XVIIe siècle, devient chapelle et lieu de pèlerinage et d'intronisation du nouveau curé. Titulaire, Notre-Dame. Restaurée.

LE CAIRE

- . Notre-Dame de Romesias (80). Sur un site antique, près d'un cimetière gallo-romain. A pu également être le siège d'une villa carolingienne. Milieu ouvert et isolé. Qualifiée d'ancienne et éloignée paroisse. Devenue simple chapelle, abandonnée au début du XVIIe siècle. Titulaire, Notre-Dame. Disparue, sauf le cimetière.

CASTELLANE

- . Saint-Trophime à Robion (81). Qualifiée d'ancienne paroisse, dans un site rupestre. Prieuré confirmé à Saint-Victor en 1079, donc antérieur. Le site de hauteur a succédé à un site au pied de la falaise. Matériel archéologique dont un couvercle de sarcophage et une stèle mérovingienne. Titulaire, premier évêque d'Arles. Restaurée.
- . Saint-Thyrse à Robion (82). Sur un site antique, en milieu ouvert et isolé. Paroissiale jusqu'en 1748, mais conserve le cimetière. Titulaire, martyr du IIIe siècle, particulièrement vénéré à Sisteron. Chapelle en état.

LE CASTELLET

- . Saint-Pierre de Taillas (91). Sur le site d'une villa romaine et sans doute également d'une villa carolingienne. Petit fief à la fin du Moyen Age puis l'église redevient chapelle de domaine pour desservir les habitants des environs. Milieu ouvert. Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise. En état.

CERESTE

- . Saint-Sauveur du Pont (95). Prieuré éphémère sous la dépendance de Saint-André-de-Villeneuve. Placé près de la voie domitienne au passage d'un cours d'eau, peut succéder à une *mansio* romaine. Titulaire, Saint-Sauveur, vocable des origines évoquant un saint mystère du christianisme. Détruit.
- . Saint-Pierre de Carluca (96). Nombreux indices d'une présence précoce dans un lieu voué à l'érémisme des origines et peut-être succédant à un culte païen lié à l'eau. A servi également de nécropole rupestre. Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise.

CHATEAU-ARNOUX

- . Saint-Pierre (101). Prieuré desservi par Chardavon, devient église paroissiale jusqu'à la fin du XVIIe siècle. En milieu ouvert et isolé, avec le cimetière. Sur un site antique avec des tombes sous lauzes. Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise. Quelques pans de murs en *opus spicatum* intégrés à une maison d'habitation.

CHATEAUFORT

- . Saint-Pierre d'Entraix (104). Sur un site antique. Milieu ouvert, près de deux ruisseaux. A servi d'église paroissiale pour un castrum délocalisé, le *Castellet d'Entraix*. Devient simple chapelle de prieuré suite aux guerres de Religion. Le hameau est abandonné début XXe siècle et l'édifice en ruine a disparu. Edifice orienté, 35 m². Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise.
- . Saint-Vincent à Saint-Véran (105). Sur un site antique. Milieu ouvert près de deux ruisseaux. Simple chapelle, à l'origine peut-être de domaine, desservant un habitat dispersé. Titulaire, martyr du IIIe siècle, très renommé. Edifice inconnu.

CHATEAUNEUF-MIRAVAIL

- . Saint-Michel de Jansiac (106). Sur un site antique et du haut Moyen Age. L'habitat et l'église disparaissent au XVe siècle suite aux guerres et à la peste. Titulaire, chef de l'Armée céleste, culte en Occident à partir de la fin du Ve siècle. Disparu.

CHATEAUREDON

- . Saint-Martin de Solia (111). Prieuré dépendant de Saint-Victor cité dès le début du XIe siècle. Devient église d'un petit fief cité au XIIIe siècle. Abandonné à la fin du XVe siècle par dépopulation. Titulaire, apôtre des Gaules. Edifice détruit.
- . Saint-Michel de Cousson (113). En milieu ouvert, sur le sommet d'une montagne, dominant la plaine de Digne. Prieuré donné à Saint-Victor vers 1010 et reconstruit en 1035. Haut lieu de pèlerinage, sur un site antique et du haut Moyen Age. Titulaire, chef de l'Armée céleste, culte en Occident à partir de la fin du Ve siècle. En état.

CHAUDON-NORANTE

- . Notre-Dame du Plan à Chaudon. En milieu ouvert avec cimetière qui a livré des tombes sous *tegulae*. Paroisse jusqu'au XVIe siècle. Avant de disparaître est qualifiée d'ancienne paroisse.

CLAMENSANE

- . Notre-Dame d'Alamond (116). Sur un site qui a livré des *tegulae*, la commanderie des Hospitaliers de Claret fonde un prieuré et une église fin XIIe-début XIIIe siècle. Milieu ouvert, près d'un ruisseau. Abandon sans doute fin XVe siècle suite aux guerres et à la peste. Titulaire à Notre-Dame. Procession. Détruit.

- . Saint-Amand (118). Chapelle sur une montagne, site perché sur des limites antiques qui a pu sacraliser un édifice païen de frontière. A livré des *tegulae* et des tombes. Titulaire, plusieurs saints des origines portent ce nom. Pèlerinage. Restaurée.

CLARET

- . Saint-Jean des Auches (120). A pu être une église de domaine à l'époque carolingienne. Echoit aux Hospitaliers au XIIe siècle. Disparue.
- . Notre-Dame de la Visitation aux Roches (121). Sur un site antique, habitat en milieu ouvert qui forme ensuite une communauté médiévale éphémère jusqu'au XVe siècle. L'église devient chapelle et est reconstruite en 1673. Un cimetière la jouxtait. Succède sans doute à un établissement carolingien. Titulature à Notre-Dame. En état.

CLUMANC

- . Saint-Honorat. Eglise donnée par des laïcs à Lérins au milieu du XIe siècle, donc antérieure. Il s'agit sans doute d'une restitution puisque l'église porte déjà le titre du fondateur de Lérins, Honorat. Le prieuré devient ensuite paroisse à part entière. Titulaire, saint fondateur d'un monastère. En état.
- . Notre-Dame. Prieuré de Saint-Victor qui devient paroisse. Si son architecture date du XIe siècle et de l'art roman tardif, elle renferme deux piliers sculptés pouvant dater de la période carolingienne. Titulaire, Notre-Dame. En état.

CORBIERES

- . Saint-Brice (131). Sur un habitat protohistorique, puis antique, chapelle médiévale avec nécropole. Titulaire, successeur de saint Martin. En état.

DAUPHIN

- . Notre-Dame de Chamberlay (139). Milieu ouvert, sur un site antique, ancienne paroisse et cimetière. Détruite.
- . Notre-Dame d'Ubage (140). Probabilité d'une fondation pré castrale par son implantation et sa titulature. Lieu de pèlerinage. En état.
- . Saint-Patrice (141). Donné aux Hospitaliers en 1168, donc antérieure. Disparu.

DIGNE

- . Saint-Martin à Gaubert (150). Prieuré dépendant du chapitre de Digne, sur une nécropole de l'Antiquité tardive. Disparu.

ENTREPIERRES

- . Saint-Puech. Sur une terrasse dominant la Durance, près d'une voie romaine, site antique christianisé. Disparu.
- . Prieuré Saint-Gervais de Vilhosc (166). Sur un site gallo-romain. Reste une crypte d'origine du haut Moyen Age. Première paroisse de Vilhosc avec cimetière.

ENTREVENNES

- . Notre-Dame de Santé (169). Chapelle sur un site antique, isolée. Pèlerinage. Titulaire : Notre Dame.

L'ESCALE

- . Sainte-Consorce (173). Tradition d'une fondation au Ve siècle par la fille de saint Euchère. Eglise donnée à Saint-Victor en 1061. Devient ensuite simple chapelle. Détruite dans les années 1962.

ESPARRON-DE-VERDON

- . Saint-Vincent (176). Eglise fondée à la fin du Xe siècle et donnée à Lérins avec d'autres terres. Milieu ouvert et isolé sur un site antique, avec nécropole du haut Moyen Age. Titulaire : premier évangelisateur du diocèse. Disparu.
- . Saint-Marcel à Quinson (179). Eglise signalée une seule fois en 1338. Semble être un lieu de culte de domaine issu de la période carolingienne. Titulature : plusieurs saints des origines. Disparu.

ESTOUBLON

- . Saint-André-du-Désert à Trévans (180). Avant d'être un monastère des religieux Carmes au XVe s., appartenait à un autre ordre dont on ignore le nom. Les restes de l'édifice sont implantés sur un piton rocheux dominant les gorges de l'Estoublaise qui a servi d'oppidum durant la Protohistoire et de poste romain. Titulature : apôtre. Ruine.
- . Notre-Dame de Vie à Estoublon (181). Première paroisse sur un site antique et carolingien, peut-être déjà citée en 909. Devient chapelle lors de la création de l'église castrale. Détruite en 1967. Titulaire : la Vierge.
- . Saint-Jean (182). A l'emplacement d'un petit oppidum. Titulaire : le Précurseur. Détruit.
- . Saint-Savournin (184). Chapelle signalée par Cassini. Représente l'église Saint-Saturnin citée en 1011, donnée par des laïcs à Montmajour. Titulature : Saturnin (Savornin à partir de 1539) est un martyr des premiers siècles. En ruine.

FONTIENNE

- . Saint-Pierre apparaît comme une fondation de la période carolingienne. La *villa* avec son église est rendue à Saint-Victor par l'évêque de Sisteron en 1055. Nécropole à sarcophages. Paroisse depuis l'origine. Titulaire, chef des apôtres.

FORCALQUIER

- . Saint-Promasse (188). Eglise citée en 814 par le polyptique de Wadalde, détruite au Xe siècle, reconstruite en 1030 et 1044 et redonnée à Saint-Victor. Ruine.

GIGORS

- . Prieuré Sainte-Marie (198). Eglise du prieuré signalée en 1062, reconstruite à l'emplacement de la *villa Jugurnis* aux mains de Saint-Victor à l'époque carolingienne. Détruit.

GREOUX

- . Saint-Pierre (199). A l'écart, sur un site antique, peut-être sur un temple païen dédié aux sources. Représente le lieu de culte précédant celui du castrum. Donnée en 1096 par l'évêque de Riez à Montmajour. Détruit.
- . Notre-Dame d'Aurafrède ou Notre-Dame des Oeufs (200). Sur une colline et un site antique, devient église d'un castrum éphémère. Lieu de pèlerinage et d'ermitage. Restauré.
- . Saint-Martin (204). Sur un site antique avec un titulaire des origines. Ruine.

LIMANS

- . Saint-Vincent (218). Mobilier du haut Moyen Age. Devient prieuré de Carluc au XIe s. Disparu.
- . Saint-Pierre de Majargues (219). Sur un site antique. Ruine.

LURS

- . Notre-Dame des Anges (222). Elevée sur une *mansio* desservant la voie domitienne. Chapelle de pèlerinage pour la contrée. En état.
- . Notre-Dame du Plan (223). Isolée, en plein champ, près d'un ruisseau. En état.
- . Saint-Michel (225). Sur un site antique. En état.
- . Saint-Martin (226). Sur un site antique. Romane. Privée.

MAJASTRES

- . Saint-Sauveur (227). Sur un site antique et du haut Moyen Age (*villa*), en milieu ouvert, au pied d'un castrum médiéval. La titulature laisse envisager une fondation des origines. Détruit.
- . Saint-Pierre (228). Semble être la première paroisse. Titulaire : prince des apôtres. Localisation Inconnue.

MALIJAI

- . Sainte-Marie de Rourebelle (230). Eglise donnée en 1060 à Saint-Victor, devient prieuré et première paroisse de Bezaudun. Titulaire : Marie. Détruit.
- . Sainte-Madeleine (231). Petit édifice, isolé, près de la Bléone. Eglise de la *villa Fracca* qui a transmis sa titulature à l'église du castrum de Malijai.

MANE

Territoire fortement romanisé sur lequel se sont implantés très tôt des lieux de culte.

- . Notre-Dame de Salagon (236). En état.
- . Saint-Laurent (237). Réapproprié. Titulaire : martyr du IIIe s., vénéré très tôt.
- . Notre-Dame à Châteauneuf (238). Devenu ermitage et lieu de pèlerinage. En état.

MANOSQUE

- . Saint-Martin de Montlorgues (239). Eglise et terres données par le comte de Provence à Saint-Victor en 1013. En milieu ouvert, près de la Durance. Sans doute fondation carolingienne. Titulaire : apôtre de la Gaule. Détruit.

MARCOUX

- . Saint-Martin (240). Donné par l'évêque de Digne à son chapitre au XIIIe s. Chapelle de domaine au pied d'un site antique, devient prieuré, puis chapelle domestique. Disparue.
- . Saint-Marcellin (241). Eglise citée en 1180 comme dépendant du chapitre, auparavant aux mains de l'évêque de Digne. Titulaire : premier évêque d'Embrun. Localisation inconnue.

LES MEES

- . Saint-Antoine (246). Propriété de l'évêque de Gap donnée à Saint-Victor en 1098. Milieu ouvert. Titulaire : fondateur du monachisme au IVe s. Disparu.
- . Notre-Dame de Plein Champ (248). Sur un site antique, milieu ouvert, en plein champ. Titulaire : Notre Dame. En ruine.
- . Saint-Michel (250). Sur un site antique et isolé. Prieuré dépendant de Ganagobie.

MEZEL

- . Notre-Dame de Liesse (264). Donné à Montmajour en 1096 par l'évêque de Riez. Fondation antérieure. Titulaire : Marie. Objet d'un pèlerinage annuel. En état.

MIRABEAU

. Saint-Christophe (268). Sur un site antique, aux abords d'une voie romaine. Devient prieuré de Saint-Victor au XI^e siècle. Titulaire : saint martyr du III^e s., protecteur des voyageurs. Chapelle en état, avec le cimetière.

MISON

. Saint-Pierre (274). Sur un site antique et en milieu ouvert. Titulaire : chef des apôtres. Disparu. A peut-être transmis sa titularité à l'église de la Silve toute proche. Disparu.

MONTAGNAC-MONTPEZAT

. Les deux prieurés Notre-Dame (277). Proches l'un de l'autre, en milieu ouvert, dont un donné à Lérins en 1113 par l'évêque de Riez.

MONTFORT

. Saint-Donat (281). Tradition érémitique au VI^e siècle. Monastère existant en 1018 donné à St-André de Villeneuve par le comte de Provence. Titulaire : saint ermite du VI^e s. En état.

. Sainte-Madeleine (282). En milieu ouvert avec le cimetière de la communauté sur un site évoquant une *curtis* carolingienne. Titularité transmise à la paroisse castrale. Ruine.

MONTFURON

. Saint-Elzéar (283). Sur un site antique, peut être l'église pré castrale et sa première titularité serait celle de Notre Dame transmise à l'église du castrum. En état.

MONTJUSTIN

. Saint-Roman (284). Existait déjà en 1053 lors de donations faites à Saint-Victor. Sur un site antique et au bord d'une *via publica* dont l'origine pourrait être également antique. Titulaire : saint ermite du VI^e siècle vénéré en Provence. Disparu.

. Saint-Laurent (285). Sur un site antique et en milieu ouvert. Eglise citée en 1175 avec cimetière et sépultures du haut Moyen Age. Titulaire : martyr des origines. Disparu.

. Saint-Maurice (286). Eglise donnée à Saint-Victor en 1030 par l'archevêque d'Arles. Sur un site antique. Titulaire : martyr de la légion thébaine au III^e s., très vénéré dans les Alpes. En ruine, réapproprié.

. Sainte-Croix (287). Citée également en 1053 ; en milieu ouvert. Disparue.

MONTLAUX

. Saint-Pierre (288). Prieuré situé *dans la plaine* dans un contexte de nécropoles. Titulaire : prince des apôtres. Détruit.

MONTSALIER

. Notre-Dame de la Ferrade (289). Sur un site antique de *villa* et de nécropole. Disparu.

. Saint-Pierre (290). Sur un site antique ainsi que des tombes en coffres et un sarcophage. Réapproprié en maison d'habitation. Titulaire : chef des apôtres.

. Saint-Pons (291). Sur un site antique, en milieu ouvert. Titulaire : martyr de Cimiez. Détruit.

MORIEZ

. Notre-Dame de Serret (292). En milieu ouvert. Eglise existant déjà quand elle est donnée par des laïcs à Lérins au XI^e siècle. Cimetière avec mobilier. Réappropriée dans une maison.

LA MOTTE-DU-CAIRE

. Saint-Etienne (298). Eglise donnée avec ses chapelles à la fin du XI^e s. par des laïcs à Saint-Victor. Revient ensuite au chapitre de Gap. Milieu ouvert. Le cimetière continue sa fonction jusqu'au XVII^e siècle. Titulaire : premier martyr. Détruite.

MOUSTIERS-SAINTE-MARIE

. Notre-Dame de Beauvoir (300). Tradition d'une fondation carolingienne. Dans une falaise et lieu de pèlerinage. En état.

. Saint-Jean (301). Eglise appartenant à Cluny en 909, puis donnée à Saint-Victor au XI^e siècle. Milieu ouvert. Ruine.

. Saint-Saturnin (302). Site antique, milieu ouvert. Mentionnée au XI^e s., à Lérins. Titulaire, premier évêque, martyr, de Toulouse au III^e siècle. Réappropriée dans une maison.

. Saint-Martin d'Orbesio (304). Sur un site de villa carolingienne citée au VIII^e siècle. Titulaire : apôtre des Gaules. Ruine.

LA MURE-ARGENS

. Saint-Etienne de Ville Haute à la Mure. Soupçon pour un établissement carolingien avec le toponyme *villa*, la titularité à saint Etienne et son patronage transmis à la paroisse castrale. Disparu.

NIOZELLES

. Bienheureuse Marie (316). Eglise d'un oppidum du haut Moyen Age ayant précédé l'église du castrum. Disparue.

. Saint-Marcellin (317). Eglise donnée par des laïcs à Saint-Victor en 1031. Titulaire : premier évêque d'Embrun. Disparue.

ONGLES

. Notre-Dame (326). Sur un site antique, isolée, dans la plaine. En état.

ORAISON

. Saint-Georges (332). Sur une colline dominant l'Asse. Tombes en bâtières. Titulaire : saint très renommé du IVe siècle. Edifice disparu.

LA PALUD-SUR-VERDON

. Saint-Maurice de Maireste (337). Tradition érémitique remontant à saint Maxime. Confirmation d'une cella en 1079 dépendant de Saint-Victor. Titulaire : martyr de la légion thébaine au IIIe s., très vénéré dans les Alpes. Détruit.

PEIPIN

. Saint-Pierre (338). Possibilité d'une implantation carolingienne dans un milieu ouvert, aux abords de la Durance et de la voie domitienne, avec un titulaire renommé. Inconnue.

PEYRUIS

. Saint-Marcellin (343). Sur un site antique, première paroisse en milieu ouvert. Lieu de pèlerinage avec absoute pour les morts. Titulaire : premier évêque d'Embrun. Disparue.

. Saint-Pierre (344). Eglise d'une villa carolingienne donnée à Ganagobie par l'évêque de Sisteron en 967. Disparue.

PIERRERUE

. Saint-Pierre de Viviers (347). En milieu ouvert, sur un site antique christianisé très tôt. Procession et pèlerinage annuel. Titulaire : saint des origines. En état.

PUIMICHEL

. L'Hospitalet (372). En milieu ouvert. Cimetière avec mobilier. Sur une voie de passage, dépendait de la commanderie des Hospitaliers de Puimoisson. Disparu.

PUIMOISSON

. Saint-Appolinaire (373). Site antique. Villa carolingienne citée en 909. D'abord à Cluny, passe aux Hospitaliers. Titulaire : plusieurs évêques des origines. Restaurée.

REVEST-DES-BROUSSES

. Saint-Julien (386). Sur un site de villa gallo-romaine et aux abords d'une voie antique. Titulaire : saint du IVe s., protecteur des voyageurs et des pèlerins. Disparu.

REVEST-SAINT-MARTIN

. Saint-Martin (388). Prieuré cité dès 1040 sur un site carolingien. Ruine.

RIEZ

. Saint-Pierre (389). Sur un site antique, église donnée à Lérins fin Xe s. par l'évêque de Riez. Privée.

. Saint-Etienne (390). Sur un site antique, église, cimetière et terres donnés à Lérins par des laïcs au XIe s. Titulaire : premier martyr. Disparu.

LA ROBINE-SUR-GALABRE

. Saint-Vincent le Vieux (395). Tradition d'un ermitage créé par saint Vincent, premier évêque de Digne au IVe s. Disparu.

LA ROCHETTE

. Saint-Saturnin (401). Sur un site antique, au bord d'une voie importante. D'abord prieuré de Lérins, puis au chapitre de Glandèves. Objet de pèlerinage. Titulaire, martyr, premier évêque de Toulouse au IIIe siècle. Restaurée

ROUGON

. Saint-Christophe (404). Milieu ouvert, sur un site de villa gallo-romaine et de voie de même époque. Cimetière de la paroisse. A transmis sa titulature à la paroisse. Titulaire : saint martyr du IIIe s., protecteur des voyageurs. En état.

. Saint-Maxime (405). Sur un site antique. Eglise donnée par un laïc en 1056 à Saint-Victor. Passe ensuite aux Templiers, puis aux Hospitaliers. Titulaire : moine de Lérins, puis premier évêque de Riez milieu Ve s. Réappropriée.

ROUMOULES

. Saint-Pierre de Roumoules et Saint-Martin d'Alignosc (406). Deux églises données à Lérins par des laïcs en 1081. Titulaires : saints des origines. Seule subsiste Saint-Pierre, église paroissiale.

SAINTE-CROIX-A-LAUZE

. Saint-Didier (412). En milieu ouvert, avec le cimetière, peut-être sur un site antique. Titulaire : plusieurs saints du haut Moyen Age. Restaurée.

SAINTE-CROIX-DU-VERDON

. Sainte-Croix (413). Dans la plaine, église et prieuré confirmés à Saint-Victor en 1098. Disparu.

SAINT-ETIENNE-LES-ORGUES

. Saint-Etienne. Eglise donnée par des laïcs à Saint-Victor en 1073. Titulature : premier martyr, transmise à l'église paroissiale. Disparue.

SAINT-GENIEZ

. Saint-Geniez. Eglise donnée par l'évêque en 1030 à Saint-Victor qui en font l'église paroissiale. Titulaire : martyr d'Arles au IIIe s., très populaire. En état.

. Notre-Dame de Dromon (421). La crypte sous l'église est communément datée du haut Moyen Age.

SAINT-JULIEN-D'ASSE

. Saint-Pierre de Viletta (426). Sur un site antique, prieuré donné à Montmajour en 1096 par l'évêque de Riez. Titulaire : chef des apôtres. Disparu.

SAINT-JURS

. Saint-Georges (432). Sur un site antique avec nécropole. Dans la plaine, chapelle reconstruite au XIIIe s. Avec le cimetière. Titulaire : saint très renommé du IVe siècle. En état.

SAINT-LAURENT-DU-VERDON

. Saint-Laurent. L'église paroissiale et le village sont implantés dans la plaine et sur un site antique. Il n'existe pas de trace d'enchâtellement, cas assez rare. Titulaire : martyr des origines. En état.

SAINT-MARTIN-DE-BROMES

. Saint-Martin. En 1042, don de l'église par des laïcs à Saint-Victor. Va devenir paroisse lors de la construction du village fortifié. Titulaire : apôtre des Gaules. En état.

. Saint-Pierre d'Archincosc (435). En 1031, don à l'église dépendant de Saint-Victor. Prieuré disparu.

. Saint-Jean (436). Eglise mentionnée en 1065, à Saint-Victor. Disparue.

. Sainte-Marie (437). Comme la précédente.

SAINT-MICHEL-L'OBSERVATOIRE

. Saint-Michel (439). Eglise donnée à Ganagobie vers 967 par l'évêque de Sisteron. Puis prieuré de Saint-André de Villeneuve. En état.

. Saint-Jean-de-Fuzil (440). Au carrefour de deux voies antiques avec occupation au Bas-Empire et du haut Moyen Age. Don de l'église en 1042 par des laïcs à Saint-Victor. Passe au XIIe à Saint-André de Villeneuve. Restaurée, MH.

. Saint-Paul (441). Sur un site antique, chapelle élevée sans doute sur un mausolée. Prieuré dépendant de Carluc. Reliquat de la chapelle.

. Notre-Dame d'Ardène (442). Prieuré de Saint-André de Villeneuve à l'emplacement d'un relais antique sur la voie domitienne, avec sarcophage. Restauré, propriété privée.

. Saint-Sauveur (443). Sur un site antique avec une crypte de même origine. Sarcophages. Titulaire : mystère de la religion des l'origine du christianisme. Disparu.

SAINT-PIERRE

. Saint-Pierre (452). Eglise donnée par des laïcs à Saint-Victor en 1044 qui fonde un prieuré. Milieu ouvert. Après son abandon au XIVe sera réinvesti lors du déperchement au XVIIIe.

SAINTE-TULLE

. Sainte-Tulle (457). Tradition de la tombe de sainte Tulle dans une crypte rupestre surmontée d'une chapelle dédiée à la sainte. Sur un site à sarcophages. En état.

SAINT-VINCENT-SUR-JABRON

. Chapelle du cimetière (461). Première paroisse, en milieu ouvert, associée à une *curtis* et à une *villa* carolingiennes. En état.

SAUMANE

. Saint-Michel-de-Bertranet (464). Milieu ouvert, semble avoir une origine antique. En état.

SELONNET

. Notre-Dame (467). Première paroisse sur un site de *villa* carolingienne. Devient au XIIe le siège d'un prieuré bénédictin et paroisse jusqu'à son abandon lors de l'édification de la nouvelle église paroissiale au XVIIe. Ruine.

. Sainte-Madeleine (469). Possibilité d'une fondation carolingienne avec le toponyme Villaudemard. En état.

SENEZ

. Saint-Jean au Poil (472). Eglise donnée par des laïcs à Saint-Victor en 1056. Milieu ouvert. Disparue.

SIGONCE

. Aris. Territoire cité vers 967 comme *villa*, donné à Ganagobie. Eglise mentionnée plus tard. Milieu ouvert. Disparue.

SIGOYER

- . Saint-Cézaire (483). Lieu-dit près du cimetière, devait être un prieuré de Cluny dépendant de celui de Thèze. Sur un site de *villa* et de *curtis* carolingiennes. En plein champ. Titulaire : moine de Lérins et célèbre évêque d'Arles au VIe s. Disparu.

SIMIANE-LA-ROTONDE

- . Saint-Pierre (484). Sur un site antique et du haut Moyen Age, au pied du castrum. A transmis sa titulature à l'église du castrum. Détruit.

SISTERON

- . Saint-Dominin (491). Sur un site antique, milieu ouvert, objet d'un pèlerinage annuel et ermitage. Titulaire : premier évêque de Digne avec saint Vincent. En état.
- . Sainte-Marie de Paresous (492). Sur un site antique, milieu ouvert. Eglise citée en 1217. Disparue.

SOLEIHAS

- . Saint-Barnabé (496). Milieu ouvert, à un col, proche d'une voie romaine. Pierre d'autel faisant partie d'un mausolée romain, avec inscription. Objet d'un pèlerinage annuel. Titulaire : compagnon de saint Paul. En état.

THORAME-HAUTE

- . Notre-Dame-du-Serret (519). *Cella* donnée par des laïcs à Saint-Victor en 1009. Sur un site antique, sur une colline, milieu ouvert. Restaurée.

VACHERES

- . Saint-Ambroise (548). Sur un site antique, milieu ouvert, église de prieuré. Titulaire : évêque de Milan au IVe s. Ruine.

VALBELLE

- . Saint-Pons (550). Chapelle rupestre à tradition paléo-chrétienne avec ermitage. Procession. Titulaire : martyr de Cimiez au IIIe s. En état.

VAL-DE-CHALVAGNE

- . Saint-Cassien. Eglise existant en 1043 quand elle est donnée par des laïcs à Saint-Victor qui en font une église de prieuré. Quand le castrum est élevé, elle devient une simple chapelle et disparaît au profit de la nouvelle église dédiée à saint Laurent. Titulaire : fondateur de Saint-Victor au Ve s. Disparu.

VALENSOLE

- . Saint-Jean (558). Sur un site antique, en plein champ. Chapelle objet d'une procession. Titulaire : saint des origines. En ruine.
- . Notre-Dame des Blaches (559). Citée en 909 dans la *villa abia*. Milieu ouvert. Fondation carolingienne. Ruine.
- . Saint-Etienne (560). Eglise citée en 909 dans la *villa Marigas*. Sur un site antique et en milieu ouvert. Titulaire : premier martyr. Disparue.

VALERNES

- . Saint-Heyriès (563). Don d'un manse et de l'église en 1069 par des laïcs à Saint-Victor. Le domaine pourrait correspondre à la *corte Valerignaca* donnée en 739 à l'abbaye de Novalaise par le patrice Abbon. L'église, d'abord paroissiale, est détrônée au début du XIIe s. par l'église élevée dans le castrum. Simple prieuré, seul le cimetière continuera sa fonction jusqu'à la fin du XVIIe s. Titulaire : évêque de Gap au VIe s. Disparu.
- . Saint-Didier (564). Sur un site antique, en plein champ, église mentionnée en 1208 à l'abbaye d'Aniane. Titulaire : sans doute l'évêque de Vienne au VIIIe s. Disparue.

VENTEROL

- . Saint-Pons de Villarson (568). Milieu ouvert, près de la Durance et d'une voie antique, sur un site de villa gallo-romaine. Devient un petit castrum au XIIIe s. pour disparaître et devenir un simple domaine. Eglise inconnue.
- . Saint-Jean des Tourniaires (569). En milieu ouvert et isolée, église orientée avec cimetière. Près d'une ancienne *curtis* carolingienne. Dépendait des Hospitaliers au XIIe s. En état.

LE VERNET

- . Saint-Clément (575). Sur un site de *villa* carolingienne, prieuré et église en milieu ouvert confirmés à Saint-Victor en 1113. Sur le passage d'une voie dite *grand chemin*. Titulaire : 4^e évêque de Rome à la fin du Ie s. Disparu.

VILLEMUS

- . Saint-Trophime (583). Sur un site antique et de nécropole gallo-romaine, église non mentionnée par les textes, en milieu ouvert. A transmis sa titulature à l'église paroissiale. Titulaire : fondateur de l'église d'Arles au IIIe s. Disparue.

VILLENEUVE

- . Saint-Saturnin (586). Milieu ouvert et site antique. Eglise citée en 812 lors de la création d'une abbaye. Passe en 1060 à Saint-Victor. Puis disparaît. Titulaire : martyr du IIIe s.

VOLONNE

. Saint-Jean de Taravon (588). Milieu ouvert sur un site antique, avec villa et tombes diverses. L'architecture évoque le VIIIe s. En état.

VOLX

. Notre-Dame de Baulis (590). Eglise donnée avec quatre autres en 812 lors de la fondation d'une abbaye bénédictine. Reconstituée, paroissiale jusqu'en 1648. Était accompagnée du cimetière. Détruite.

. Saint-Jean (591). Eglise citée avec son baptistère en 812. Sur un site antique. Titulaire : le Baptiste. Disparue.

. Saint-Martin (591). Eglise également mentionnée en 812. Titulaire : apôtre des Gaules. Disparue.

II. Renouveau des monastères, fin Xe-XIIe siècle

Cette période débute en Provence en 974 quand les Sarrasins en sont chassés définitivement. Depuis le partage de l'Empire de Charlemagne lors du traité de Verdun en 843, l'unité vole en éclat. Dès la fin du IXe siècle, les Sarrasins s'installent en Provence, puis s'allient successivement avec deux partis qui veulent s'emparer du pouvoir. Les destructions sont innombrables, les évêchés sont abandonnés, les paroisses démantelées. Les propriétaires des *villae* sont désormais seuls maîtres sur leur territoire et ils perçoivent les dîmes que le clergé absent ne lève plus. Plus ou moins alliés avec les Sarrasins, ils se garantissent une sécurité précaire et tentent de survivre dans le chaos. Pour cela ils élèvent des places-fortes, premiers donjons dits mottes construits sur des sites de hauteur. La paix revenue, les moines réinvestissent les territoires abandonnés. Ils tentent de récupérer leurs anciens domaines et en créent de nouveaux. Les propriétaires, souvent réticents, sont poussés par les comtes et vicomtes, par les évêques et par la peur d'un au-delà incertain, à restituer terres, églises et dîmes. Il y a parfois des rebellions, comme en Haute Bléone en 1055 où les alleutiers de Chaudol maltraitent les moines de Saint-Victor jusqu'à déchirer leurs vêtements et les fouetter. Un plaid et un jugement de Dieu solderont l'affaire en faveur des moines qui récupèrent quelques terres et surtout la dîme prélevée sur les alleutiers (CSV 2, n° 739). De même à Gigors où il y a litige pour la possession de la *villa Jugurnis* entre moines de la Novalaise et ceux de Saint-Victor. Un jugement de Dieu clôturera la dispute en 1045 en faveur des Victorins (CSV 2 n° 691).

Le retour des moines se calque sur l'ancienne organisation carolingienne, c'est-à-dire en recréant les mêmes conditions d'implantation, en milieu ouvert. Les toponymes caractéristiques pour les reconnaître sont le prieuré, la clastre, le monestier et ses variantes, le couvent. Quand on a affaire aux ordres chevaleresques, on trouve la commanderie, le temple, l'hôpital, l'hospitalet. L'effort des moines va être rapidement anéanti et leurs lieux de culte abandonnés au profit de la nouvelle église paroissiale élevée dans le castrum. Ces lieux de culte, vont disparaître en partie, qualifiés plus tard d'anciennes paroisses. Certains, faisant l'objet d'un pèlerinage, vont subsister à l'état de chapelles plus ou moins longtemps et plus ou moins entretenues. Leur titulature n'est cependant pas obnubilée, car le plus souvent transférée à l'église du castrum ; c'est d'ailleurs un élément infaillible pour les reconnaître quand on manque de sources explicites. Dans les campagnes, les édifices sont encore de petite dimension, souvent à une seule nef, couverts d'une charpente, prolongée par une abside voûtée en cul-de-four. Dans les agglomérations plus importantes, la nef est divisée en travées, couverte en plein cintre et l'abside centrale peut être accompagnée de deux absidioles. C'est le premier âge roman.

Nous avons classé durant cette période des édifices qui peuvent appartenir à la précédente. A part quelques-uns dont nous sommes assurés comme Saint-Martin d'Allons (8) et Saint-Barthélemy à Faucon-du-Caire (186), parce que l'église apparaît quelques années après la donation de terres, les autres sont plus aléatoires. Cependant, ils ne sont pas implantés sur un site antique et ne sont pas accompagnés de toponymes évoquant l'époque carolingienne.

ALLONS

. Saint-Martin (8). A la suite de l'arrivée des moines de Saint-Victor en 1042, ceux-ci fondent un prieuré cité en 1113 qui sert de paroisse jusqu'à la création de la paroisse castrale citée en 1122 et qui reprend la titulature de l'église du prieuré. Ruine.

ANGLES

- . Notre-Dame-Saint-Honorat (12). Prieuré fondé par Lérins qui assure le service paroissial. On ne connaît pas la date de son érection, la première mention datant de 1259, suite au don de l'évêque de Senez. Reconstituée.

ANNOT

- . Notre-Dame de Vérimande (14). Chapelle isolée, en milieu ouvert. Aurait appartenu aux Templiers du Fugeret, puis, après la suppression de l'ordre, réunie à l'abbaye Saint-Pons de Nice.

ARCHAIL

- . Notre-Dame (17). Qualifiée d'ancienne paroisse, a transmis sa titulature à la nouvelle. Cimetière de la communauté et pèlerinage. Sur une colline, milieu ouvert et isolé. Restaurée. 30 m².

AUTHON

- . Sainte-Marthe (20). A l'aplomb d'un plateau, en milieu ouvert et isolée. Pèlerinage. Reconstituée.
- . Notre-Dame à Feissal (21). Prieuré existant en 1113, donné à Saint-Victor. Devient église paroissiale. Détruit.

AUZET

- . Saint-André (22). Eglise en milieu ouvert, isolée, cimetière, et absoute pour les morts. Titulature, apôtre, transmise à la paroisse castrale. En ruine.

BARLES

- . Saint-Pierre (28). Première paroisse en milieu ouvert avec le cimetière. Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise. En état.
- . Saint-André (29). Autre paroisse rurale avec cimetière. Devenu prieuré dépendant de l'évêque. Objet d'un pèlerinage. Milieu ouvert et isolé. Titulaire, apôtre. Disparue.
- . Saint-Clément (30). Sans doute paroisse succursale, devenue prieuré. Milieu ouvert. Titulaire, sans doute le saint pape martyr au le siècle. Disparue.

BARRAS

- . Saint-Valentin (35). Première paroisse objet d'un pèlerinage annuel, patron de la paroisse. Ruine.

BARREME

- . Notre-Dame du Mont Carmel à Gévaudan (39). Peut-être la première paroisse. Milieu ouvert, isolé. Titulaire, Notre-Dame. Disparue.

BEAUVEZER

- . Notre-Dame du Plan à Villars-Heyssier (53). Sans doute paroisse ayant précédé l'église du castrum. Milieu ouvert. Titulature à Notre-Dame. Disparue.

BEYNES

- . Saint-Pierre d'Arcanson (63). Première paroisse avant celle du castrum. Milieu ouvert. Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise. Disparue.

BLIEUX

- . Saint-Pons au Thor (66). Eglise citée en 1122, donc antérieure. Dessert un habitat dispersé en milieu ouvert. Devient chapelle de secours et lieu de procession. Titulaire, martyr de Cimiez milieu IIIe siècle. En ruine.

BRAS D'ASSE

- . Saint-Jean-Baptiste (69). En milieu ouvert, au bord d'une voie antique avec un cimetière. Titulaire, le Précurseur. En état, a perdu l'abside, propriété privée. Peut également relever de la période carolingienne.

BRAUX

- . Notre-Dame du Serre (70). En milieu ouvert, a pu constituer l'église paroissiale du Villard avant celle du village. Titulaire, Notre-Dame. En état.

LA BREOLE

- . Saint-Pierre, prieuré confirmé à Saint-Victor en 1079 et 1080. Abandonné comme paroisse lors de l'enchâtellement, retrouve son statut lors du déperchement en 1586. Titulature, chef des apôtres et de l'Eglise, transmise à l'église castrale.
- . Sainte-Marie, prieuré confirmé à Saint-Victor en 1079 et 1080. Aucune trace.

BRUNET

- . Sainte-Marie. Prieuré confirmé à Saint-Victor en 1098. Disparu.
- . Saint-Martin. Prieuré dépendant de Saint-André-de-Villeneuve avant 1204 où il est rattaché à l'évêché de Riez. Titulaire, apôtre de la Gaule, qui va se transmettre à l'église castrale. Disparu.

LE BRUSQUET

- . Saint-Maurice (75). D'abord possession de l'évêque de Digne, puis du chapitre (1180). Paroissiale jusqu'en 1845. En milieu ouvert, isolée, sur une petite élévation, avec cimetière. Procession. Titulaire, soldat romain, martyr au IVe siècle, de la Légion thébaine, particulièrement vénéré dans les Alpes. En état.

CASTELLANE

- . Saint-Jean à Taloire (86). Eglise paroissiale suite à l'abandon de l'église castrale Saint-Etienne. Semble avoir été rebâtie sur un premier édifice qui constituait la première paroisse pré-castrale. Edifice orienté. Milieu ouvert. Titulaire, saint des origines. En ruine.

CASTELLARD-MELAN

- . Sainte-Madeleine de Vileta (88). Eglise paroissiale pour deux *castra* jusqu'au XVIe-XVIIe siècle. Devient ensuite chapelle et lieu de pèlerinage. En milieu ouvert. En état.

LE CASTELLET

- . Saint-Pierre (90). Prieuré dépendant de Saint-André-de-Villeneuve en milieu ouvert et isolé. A transmis sa titulature à l'église du castrum. Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise. Ne subsiste que l'abside intégrée à une maison particulière.

CASTELLET-LES-SAUSSES

- . Sainte-Madeleine (93). En milieu ouvert et autrefois isolée, *hors les murs*. En état.
- . Notre-Dame du Moustier (92). Prieuré dépendant d'une abbaye du Piémont, en milieu ouvert et isolé. Eglise paroissiale de la petite communauté *la Bastide de Sausses*, désertée à la fin du Moyen Age. Devient chapelle dont il ne subsiste que quelques murs et les traces du cimetière.

LE CHAFFAUT-SAINT-JURSON

- . Saint-Georges de Sargan (98). Prieuré de Lérins attesté en 1171 qui devient paroisse du castrum tout en restant en milieu ouvert et isolé jusqu'en 1810. Titulaire, martyr du IVe siècle. En ruine.

CHATEAUREDON

- . Notre-Dame de Cornette (110). Milieu ouvert. Fait peut-être suite à une villa gallo-romaine où serait né saint Maxime de Riez. Est abandonnée au profit de l'église castrale de Châteauredon au XIIIe siècle. Titulaire, Notre-Dame. En ruine.
- . Saint-Jean (112). Milieu ouvert, près d'un ruisseau. Est citée comme église en 1274, puis disparaît des sources. Titulaire, saint des origines. Edifice en ruine, orienté.

CHAUDON-NORANTE

- . Sainte-Madeleine à Norante (115). En milieu ouvert et isolée. Représente la première paroisse avant celle du castrum. Titulature reprise comme patronne de la paroisse. Disparue.

COLMARS

- . Saint-Pierre (125). Tradition d'une première paroisse avant celle construite en 1300. Titulaire, chef des apôtres et de l'Eglise. Abandon XIVe siècle. Détruit.

CURBANS

- . Saint-Pierre (134). Au bord d'une voie antique, antérieure au castrum. MH, en état.
- . Notre-Dame du Pin (135). Milieu ouvert pour desservir un habitat dispersé. Devient prieuré, puis paroisse. En état.

CUREL

- . Saint-Cyrice (138). Tradition d'un couvent. Pèlerinage annuel. A donné sa titulature à l'église du castrum. Disparu.

DEMANDOLX

- . Saint-Pierre (144). En plein champ, a donné sa titulature à l'église paroissiale. En état.

DIGNE

- . Saint-Pierre à Courbons (145). En plein champ, avec cimetière. Procession et bénédiction des morts. En état.
- . Saint-Véran aux Sièyès (146). En milieu ouvert, semble être la première paroisse. En état.
- . Saint-Pierre à Gaubert (149). Signalé comme prieuré en 1683, sans fondation ni possesseur. Disparu.
- . Saint-Jean du Villard aux Dourbes (154). Sans doute première paroisse détruite au XIVe s. Rebâtie comme chapelle de hameau. En état.

DRAIX

- . Chapelle du cimetière (155). Signalée seulement par la tradition orale. Pourrait être la première paroisse antérieure au castrum situé au-dessus. Restaurée.

ENTREVENNES

- . Saint-Michel (170). Première paroisse antérieure au castrum. Accompagnée du cimetière. En état, mais réappropriée.

FAUCON-DU-CAIRE

- . Saint-Barthélemy (186). Suite au don de sa condamine fait par le vicomte de Gap en 1062 à Saint-Victor, les moines élèvent une église priorale citée vers 1080-1105, sous le titre de Sainte-Marie. En 1113, apparaît l'église castrale Saint-Pons. Sainte-Marie perd son statut d'église et devient simple chapelle. Après la peste, on change sa titulature en adoptant Barthélemy et on s'y rend en pèlerinage. En plein champ, avec cimetière. En ruine.

LE FUGERET

- . Saint-Pierre (189). Isolée, semble être la première paroisse dont le titulaire est le patron de la communauté. En ruine.

LA GARDE

- . Saint-Martin (196). Première paroisse au pied du castrum. Objet d'un pèlerinage. Titulaire : apôtre de la Gaule. En état.

GIGORS

- . Saint-Pierre (198). Paroisse fondée et desservie par les moines du prieuré. Site antique avec cimetière. Change de titulaire après la peste, adoptant saint Laurent, plus protecteur. En état.

L'HOSPITALET

- . Saint-Michel à Giron (208). Première paroisse fondée au pied d'un castrum, détrônée par la fondation des Hospitaliers au début du XIIe siècle. En état.

LAMBRUISSE

- . Saint-Damase (215). Semble être la première paroisse. En milieu ouvert, près d'un ruisseau. Objet d'un pèlerinage annuel. Ruine.

LARDIERS

- . Saint-Claude (217). Pas de preuve formelle pour une fondation de première paroisse, seulement des indices. En état.

MALIJAI

- . Saint-Florent de Chénerilles (232). A donné sa titulature à l'église du castrum. En milieu ouvert, près de la Bléone. Disparu.

MALLEMOISSON

- . Notre-Dame de Cathelières (233). Première paroisse en milieu ouvert et isolé, avec le cimetière jusqu'au XVIIIe siècle. A transmis sa titulature à la nouvelle paroisse. En état.

MEAILLES

- . Saint-Jacques (242). Peut constituer la première paroisse ayant donné sa titulature ou son patronage à l'église du castrum. Faisait l'objet d'un pèlerinage annuel. Titulaire : apôtre.
- . Notre-Dame (243). Autre édifice situé à l'opposé du précédent. Titulature : Notre-Dame, transmise à l'église paroissiale.

MEOLANS –REVEL

- . Prieuré de Lavercq (261). Fondé par les Chalaisiens en 1135. Ruine.

MISON

- . Notre-Dame de la Baume (273). Première paroisse implantée en plein champ avec le cimetière. Disparue, remplacée par une nouvelle au début du XVIIIe s.

MONTAGNAC-MONTPEZAT

- . Saint-Saturnin (279). En plein champ. Premier âge roman. Pas d'indices d'antériorité. Réapproprié en maison.

MORIEZ

- . Saint-Pierre (296). Sur une colline et objet d'une procession. Pas d'indices d'antériorité. Ruine.

MOUSTIERS

- . Saint-Michel (303). N'est citée qu'en 1259, sans indice d'antériorité. Titulaire : archevêque. Ruine.

LA MURE-ARGENS

- . Notre-Dame à Argens (310). Qualifiée d'ancienne paroisse. Cimetière. Disparue.

NIBLES

- . Ulmebel et Saint-Jean (315). Prieuré cité dès la fin du XIe siècle aux mains de Saint-Victor. Abandonné et ruiné lors du perchement du village, réapproprié début XVIIIe comme église paroissiale.

NOYERS-SUR-JABRON

- . Saint-Julien (319). Prieuré dépendant de Cruis, isolé. Titulaire : sans doute Julien l'Hospitalier. Disparu.
- . Saint-Nazaire (320). Prieuré dépendant de Cruis. Titulaire : évangéliste des Alpes, martyr sous Néron. Disparu.

ONGLES

- . Sainte-Marie de Boira (327). Eglise donnée aux Hospitaliers en 1155. Devient succursale de hameaux. Disparue.

OPPEDETTE

- . Saint-André (328). Semble avoir été la première paroisse. Titulaire : apôtre. Disparue.

ORAISON

- . Saint-Pancrace (331). Sur une petite élévation au bord de la Durance. Lieu de pèlerinage. Titulaire : martyr de Rome en 304. Saint protecteur qui a donné sa titulature à l'église paroissiale. En état.

LA PALUD-SUR-VERDON

- . Notre-Dame de la Baume (333). Grotte avec chapelle ayant accueilli des frères convers signalés dès 1274. Lieu de pèlerinage.
- . Saint-Pierre de Chauvet (334). Eglise donnée par l'évêque de Riez à Montmajour en 1096. Disparue. Reconstituée sur un autre site.

PIERREVERT

- . Notre-Dame du Bosquet (349). Prieuré cité en 1113 dépendant de Saint-Victor. Disparu.
- . Saint-Patrice (350). En milieu ouvert. Pèlerinage. Titulature transmise à la paroisse. En état.
- . Saint-Michel (351). Prieuré mentionné en 1178. Titulaire : chef de l'armée des anges. Détruit.
- . Sainte-Marguerite (353). Parties romanes. En état.
- . Saint-Jean-Baptiste (354). Prieuré cité en 1178. Titulaire : saint des origines. Détruit.

PONTIS

- . Saint-Pierre (357). En milieu ouvert. A donné sa titulature à la paroisse. En état.

PRADS-HAUTE-BLEONE

- . Notre-Dame de Beauvezer à Champourcin (360). Eglise et domaine de la Grange Neuve dépendant du chapitre de Digne dès le XIIe s. Première paroisse jusqu'au XVIIe siècle, remplacée par celle élevée dans le village. En état.
- . Notre-Dame de Chavailles (361). Première paroisse jusqu'au XIIIe siècle. Ruine.
- . Notre-Dame de Faillefeu (363). Abbaye fondée par Boscodon en 1145. Ruine.
- . Saint-Esprit à la Frache (367). Possibilité d'une église pré castrale. Disparue.

PUIMICHEL

- . Saint-Firmin (369). Dépendait de St-André de Villeneuve au XIIe s. Ruine.

PUIMOISSON

- . Notre-Dame de Bellevue (374). Confirmée aux Hospitaliers en 1156. Devient chapelle de pèlerinage avec ermitage. En état.

QUINSON

- . Notre-Dame (376). Milieu ouvert. En état.

REILLANNE

- . Saint-Gilles (384). Sans doute fondé par les Hospitaliers, avec hospice sur l'ancienne voie domitienne. Titulaire : saint ermite et père abbé fondateur du monastère de Saint-Gilles au VIe s. Disparu.

REVEST-DU-BION

- . Notre-Dame de l'Ortiguère (387). Eglise mentionnée en 1274, devient lieu de pèlerinage avec ermitage au XVIIe s. En état.

LA ROBINE-SUR-GALABRE

- . Notre-Dame de Salloé à Ainac (391). Prieuré donné au chapitre de Digne au XIIe s. Détruit.

LA ROCHEGIRON

- . Saint-Pancrace (400). En milieu ouvert. Pourrait être la première paroisse, ayant transmis sa titulature à la paroisse castrale. Titulaire : martyr au IVe s. Disparu.

LA ROCHETTE

- . Saint-Martin (402). Mêmes données que le prieuré de Saint-Saturnin. Mais ici, pas de site antique ni de pèlerinage. Milieu ouvert. Disparu.

SAINT-ANDRE-LES-ALPES

- . Saint-Jean à Troins (407). Chapelle élevée par un ordre militaire près d'une fortification. Détruite.
- . Notre-Dame (409). Milieu ouvert. Pèlerinage et procession. Pourrait représenter la première paroisse, mais sans aucun indice, à part la titulature. En état.

SAINT-BENOIT

- . Notre-Dame (410). Aucun indice de datation, à part dans un milieu ouvert, près d'un cours d'eau et la titulature à Notre Dame. Disparue.

SAINT-GENIEZ

- . Notre-Dame de Chardavon (422). Création vers 1060 d'une prévôté de chanoines réguliers. Eglise détruite.

SAINT-JACQUES

- . Prévôté de Saint-Jacques (424). Communauté de chanoines réguliers fondée au XIe s. L'église Saint-Martin sert de paroisse jusqu'au XIXe s. Cimetière avec mobilier du haut Moyen Age.

SAINT-JULIEN-D'ASSE

- . Notre-Dame (428). En milieu ouvert, peut représenter la première paroisse. Disparue.

SAINT-JULIEN-DU-VERDON

. Notre-Dame (430). Milieu ouvert, au pied du castrum. Première paroisse, détrônée par celle du village, puis redevenue paroisse. En état.

SAINT-LAURENT-DU-VERDON

. Notre-Dame (433). Sur une colline et isolée, chapelle ayant pu être fondée durant le premier millénaire. En état.

SAINT-MICHEL-L'OBSERVATOIRE

. Saint-Siméon à Lincel (444). Peut constituer la paroisse pré castrale. Titulaire : évêque et martyr IIe s. Ruine.

SAINTE-TULLE

. Saint-Pierre (458). Possibilité d'une fondation pré castrale. Milieu ouvert et titulature. Disparu.

SELONNET

. Saint-Domitien (468). Milieu ouvert. Prieuré de l'Île Barbe au XIIe s. Titulaire : fondateur d'un monastère au Ve s. Ruine.

SENEZ

. Saint-Maime (473). Milieu ouvert. Disparu.

SIGONCE

. Notre-Dame-des-Clots ou des Remèdes (480). Chapelle isolée sur une colline. Devait être l'objet de pèlerinage pour la guérison des malades. Notre-Dame : patronne de la paroisse. Restaurée.

. Saint-Claude (481). Simple lieu-dit, mais pouvant figurer la première paroisse. Titulature transmise à la paroisse. Titulaire : père abbé de monastère au VIIe s. Disparu.

SIGOYER

. Saint-Benoît (482). Eglise fondée au XIe-XIIe s. par les moines de Chane à Vaumeilh. Titulaire : fondateur de la règle monastique qui porte son nom. Ruine.

SISTERON

. Saint-Pierre (490). Eglise citée en 1217 dépendant de la cathédrale de Sisteron. Disparu.

SOLEIHAS

. Notre-Dame-du-Plan (494). Milieu ouvert. Semble être la première paroisse avant celle du castrum perché. Chapelle lors de l'enchâtellement, elle redevient paroisse lors de l'abandon du castrum, sans doute fin XIVe, et perd enfin son statut paroissial lors de la construction de l'église dans le village à la fin du XVIIe s. Elle est qualifiée d'ancienne paroisse par l'évêque de Senez. En état.

THEZE

. Chapelle et cimetière de Jean Clare (508). Milieu ouvert, en plein champ. Disparus.

THOARD

. Saint-Pierre d'Albera (510). Fondation clunisienne dépendant de Ganagobie. Disparu.

THORAME-BASSE

. Saint-Pierre au Moustier (513). Première paroisse en milieu ouvert, avant celle du castrum perché, puis celle du village. A transmis sa titulature à deux églises. En état.

. Saint-Thomas (517). Chapelle isolée, en plein désert, accompagnée du cimetière. Peut représenter une première paroisse rurale. Titulaire : apôtre. En état.

. Saint-Michel à la Colle-Saint-Michel (525). Peut représenter la première paroisse avant celle du castrum à qui elle a transmis sa titulature. Disparue.

TURRIERS

. Notre-Dame des Neiges (527). Milieu ouvert, au pied du castrum, première paroisse confirmée en 1095 à Saint-Victor. Était dans le cimetière. Disparue.

. Saint-Geniez (528). Milieu ouvert. Dépend de Saint-Victor, confirmation en 1095. Prieuré en milieu rural avec cimetière. Disparu.

UBRAYE

. Saint-Martin (532). Prieuré dont on ignore l'origine. Milieu ouvert, au bord d'un chemin. Titulaire : apôtre des Gaules. Disparu.

. Prieuré de Jaussiers (533). Comme le précédent, aucune information. Milieu ouvert. Disparu.

. Notre-Dame de la Rivière (534). En plein champ, près d'une rivière, sur le site d'une condamine. En état.

VACHERES

. Notre-Dame de Bellevue (547). Milieu ouvert. Premier âge roman. Sans doute première paroisse avant l'édification du castrum. Ruinée en partie. Privé.

VALENSOLE

. Saint-Laurent (557). Milieu ouvert, édifice orienté, première paroisse de deux communautés désertées (Le Villard). Titulaire : martyr des origines. Ruine.

VALERNES

. Saint-Marcellin (565). Cité en 1208 comme dépendant d'Aniane, église établie sur un replat de montagne. Un cimetière l'accompagne. Titulaire : premier évêque d'Embrun. Ruine.

VAUMEILH

. Saint-Marcellin (566). Milieu ouvert, en plein champ et isolée, devait constituer la première paroisse avec cimetière avant celle du castrum. Objet d'un pèlerinage annuel. Titulaire : premier évêque d'Embrun. En état.

. Notre-Dame de Chane (567). Fondée par l'abbaye d'Aniane au début du XIe s. Milieu ouvert et centre de domaine. Ruine.

VERDACHES

. Saint-Dominin (570). Première paroisse sur un site dégagé. Tombes en coffres de lauzes. Titulaire : premier évêque de Digne. En mauvais état.

VERGONS

. Notre-Dame de Valvert (572). Qualifiée d'ancienne paroisse en 1702. Devient ensuite simple chapelle avec son cimetière. Procession. En état.

LE VERNET

. Saint-Pancrace (576). Eglise en plein champ, paroisse jusqu'au XVIIe s., remplacée par l'église du Haut-Vernet. Titulaire : martyr de Rome en 304. En état.

VILLEMUS

. Notre-Dame-du-Pont du Lague (582). Sur la voie domitienne et près d'un passage de rivière. Eglise qualifiée de romane avec ermitage. Procession annuelle. En état.

VOLONNE

. Saint-Martin de Cornillon (587). Milieu ouvert. Première paroisse avec le cimetière. Titulaire : apôtre des Gaules. En état.

III. Anciennes églises paroissiales castrales abandonnées, en ruine ou devenues chapelles

Par églises paroissiales castrales, nous entendons des églises édifiées dans un village fortifié au cours de la période de l'enchâtellement, c'est-à-dire à partir du XIe siècle jusqu'au XIIIe siècle. Ces églises sont le centre spirituel de la communauté avec à la tête un pasteur qui assure les fonctions curiales. Ces églises sont toutes équipées d'un baptistère et d'un cimetière. Ce centre spirituel fait le pendant du centre de commandement temporel représenté par le seigneur du lieu et son château. Les deux pouvoirs sont associés à la communauté d'habitants qui est dotée d'un régime consulaire qui sert d'intermédiaire. Les consuls gèrent les biens de la communauté, édictent les règlements propres au bon fonctionnement de la vie villageoise, imposent chaque foyer pour pourvoir aux impôts seigneuriaux et de la province. Quant aux paroissiens ils se regroupent dans la Fabrique pour participer et répondre aux besoins matériels de l'église et des indigents (entretien des édifices, hôpital). Cette organisation perdurera jusqu'à la Révolution.

Les destructions et abandons ont été provoqués par deux événements majeurs. C'est d'abord la peste qui, à partir du milieu du XIVe siècle jusqu'à la fin du XVe siècle, va anéantir en Provence quelques 60% de la population. Les guerres de la fin du XVe siècle, les dévastations provoquées par les bandes armées vont achever le travail destructif de l'épidémie. Ce seront ensuite les guerres de Religion qui, durant 50 ans, jusqu'en 1698, vont apporter leur lot de désolation. Durant ce même temps, on assiste au déperchement de l'habitat. Celui-ci descend en contrebas de la butte où s'élevait le castrum. Ce phénomène va s'accroître au cours des siècles suivants.

Nous avons classé ces églises en trois catégories selon le destin qui les a frappés. Celles qui ont disparu, celles en ruine et les dernières devenues chapelles. Sont exclues les églises paroissiales castrales encore en fonction aujourd'hui

1) Eglises castrales disparues

ALLEMAGNE.

- . Notre-Dame de la Colle (3). Eglise d'une motte castrale.
- . Eglise du Castellet (7). Abandon XVe s. On ne connaît pas le titulaire ni l'emplacement exact.

ALLOS

- . Eglise Saint-Pierre (10). Abandon XIe s. Faisait l'objet d'un pèlerinage avec absoute pour les morts.

AUTHON

- . Eglise de Briançon (19). Le village et l'église ont été rasés en 1393.

BARLES

- . Eglise Notre-Dame (28). Détruite lors des guerres de Religion.

BARRAS

- . Eglise Notre-Dame de Tournefort (31). Abandon au XVe siècle suite à un siège.

BAYONS

- . Eglise d'Astoin (44). Abandon au XVe s. par dépopulation.
- . Eglise de la Bâtie à Esparron (45). Abandon XVe par dépopulation.
- . Eglise Saint-Vincent de Reynier (47). Abandon fin XVIIIe s.

LA BREOLE

- . Eglise Saint-Pierre (72). Abandon et destruction fin XVIe s. suite aux guerres de Religion.

CASTELLET (Le)

- . Eglise de Villevieille.

CHAMPTERCIER

- . Eglise Saint-Etienne d'Oise (100).

CHATEAUREDON

- . Saint-Martin de Solia (111). Abandon fin XVe s. par dépopulation.

CHAUDON-NORANTE

- . Notre-Dame de Bédejun à Chaudon.
- . Saint-André d'Aurent à Norante. Abandon sans doute fin XVe siècle.

CLAMENSANE

- . Eglise Saint-Martin (117). Abandon au XVIe s. par déperchement.

CONDAMINE-CHATELARD

- . Eglise Notre-Dame du Châtelard. Abandon XIXe s.

ENTREPIERRES

- . Eglise Saint-Marc à Entrepierres. Abandon XVIe s. par dépopulation et déperchement.
- . Eglise Saint-Saturnin de Mézien (161). Abandon XVIIe s.
- . Eglise de Saint-Symphorien (165). Destruction fin XIVe s.

ESCLANGON (La Javie)

- . Eglise du Viel Esclangon (213). Abandon sans doute fin XVe s. par dépopulation.

MALIJAI

- . Eglise Saint-Pierre de Bezaudun (229). Abandon XVe s.

MELVE

- . Eglise Notre-Dame au Serre. Abandon suite aux guerres de Religion.

MONTLAUX

- . Eglise Saint-Jacques. Abandon sans doute au XVe s.

NIOZELLES

- . Eglise Sainte-Marie (316). Abandon XVe. Inhabité.

ORAISON

- . Eglise de Villevieille. Abandon début XVIe s.

LA PALUD-SUR-VERDON

- . Eglise Notre-Dame de Maireste (336). Abandon XVe s.

PRADS

- . Eglise Saint-Marcel. Abandon sans doute au XVe s. par déperchement.

QUINSON

- . Eglise Saint-Michel. Abandon début XVe s. par déperchement.

SAINT-MARTIN-LES-EAUX

- . Eglise du Castellat (438). Abandon XIIe s.

SAINT-PIERRE

. Eglise Saint-Etienne (453). Abandon fin XVe s. Dépopulation.

SOLEILHAS

. Eglise Saint-Jean (193). Abandon sans doute XVe s. Dépopulation.

SOURRIBES

. Eglise Saint-Jean de Baudiment. Abandon XVe s.

THORAME-BASSE

. Eglise Saint-Pierre du Chastel (513). Abandon XVe s.

VALBELLE

. Eglise de Valbelle. Abandon fin XVe s.

. Eglise Saint-Michel (?) de Quinson (549). Abandon XVe s. Dépopulation.

VENTEROL

. Eglise de Vière. Abandon XVe s. par déperchement.

2) Eglises castrales en ruine

BEVONS

. Saint-Pansier (61). Eglise d'un castrum éphémère abandonnée fin XIIIe. Devient chapelle de pèlerinage.

CASTELLANE

. Eglise Saint-Pons d'Eoulx (83). Abandon en 1606. Procession.

CHATEAUNEUF-VAL-SAINT-DONAT

. Notre-Dame de l'Etoile (108). Abandon fin XVIIIe s.

COLMARS

. Eglise Saint-Martin (126). Abandon XIVe s.

ENTRAGES

. Notre-Dame-du-Barry (158). Abandon sans doute au XVe s.

L'ESCALE

. Eglise Saint-Michel (172). Abandon XVIIe s.

AURIBEAU

. Eglise Saint-Pierre (205). Abandon sans doute fin XVe s. où le lieu a perdu beaucoup d'habitants.

ONGLES

. Eglise Notre-Dame. Abandon milieu XIXe s.

LA PALUD-SUR-VERDON

. Eglise Sainte-Marie. Abandon sans doute au XVe s. Ne subsiste que le clocher.

BLEGIERS

. Eglise Notre-Dame (358). Abandon XIXe s. Ne subsiste qu'une partie de la façade.

REDORTIERS

. Eglise Saint-Michel. Abandon début XXe s.

ROCHEGIRON

. Eglise Saint-Jean de Vière (397). Abandon sans doute début XVIe s.

VACHERES

. Eglise Saint-Christophe. Abandon 1865.

3) Eglises castrales devenues chapelles

AIGLUN

. Eglise Sainte-Madeleine du Viel Aiglun (2). Abandonnée milieu XXe siècle, restaurée depuis.

BARREME

. Eglise Saint-Jean (36). Abandon au XVIe s., restaurée et lieu de pèlerinage.

BEAUVEZER

. Eglise Sainte-Croix (54). Village incendié et abandonné en 1728. Eglise devenue chapelle.

BRAS D'ASSE

. Eglise Saint-Nicolas. Abandon au XVIe s. Devenue chapelle et restaurée.

LE BRUSQUET

. Notre-Dame de Lauzière (76). Abandon fin XVe s. Devient chapelle avec ermitage et pèlerinage.

CASTELLANE

- . Eglise Saint-Etienne à Taloire (86). Abandon ?
- . Eglise Saint-Jean à Villards-Brandis (87). Abandon lors du déperchement.
- CUREL
- . Eglise Saint-Martin. Abandon XVIIe s.
- DEMANDOLX
- . Eglise Saint-Fortunat à (142). Abandon XIXe s.
- LA GARDE
- . Eglise Saint-Martin (196). Abandon XVIIe-XVIIIe s. Procession.
- JAUSIERS
- . Eglise de Jausiers. Abandon au XVe s. Ne subsiste que le clocher.
- LA JAVIE
- . Eglise Notre-Dame (211). Abandon sans doute début XVIe s. par déperchement. Objet d'un pèlerinage.
- LAMBRUISSE
- . Eglise Notre-Dame (214). Abandon sans doute au XVe s. Procession.
- LES MEES
- . Eglise Saint-Sépulcre (247). Abandon sans doute au XVe s. Devient chapelle sous le titre de St-Roch.
- MEZEL
- . Eglise Notre-Dame du Rosaire (265). Abandon lors de déperchement.
- MIRABEAU
- . Eglise Saint-Philippe de Villevieille (269). Abandon en 1600.
- MONTSALIER
- . Eglise Saint-Pierre du Haut Montsalier. Abandon XIXe s.
- MORIEZ
- . Eglise Saint-Gérard au Castellet de la Robine (293). Réduite en chapelle au XVe s. Détruite.
- NOYERS-SUR-JABRON
- . Eglise Notre-Dame de Vieux Jabron. Abandon XIXe s.
- PEIPIN
- . Eglise Saint-Martin. Abandon XVIe s.
- PEYROULES
- . Eglise Saint-Pons. Abandon XIXe s.
- SAINT-JEANNET
- . Eglise Saint-Jean (425). Abandon sans doute fin XVe s.
- SAINT-MAIME
- . Eglise Sainte-Agathe (434). Abandon XVe s.
- SALIGNAC
- . Eglise Saint-Clément (462).. Abandon XXe s.
- THORAME-BASSE
- . Notre-Dame de Piégut (514). Abandon XVe s.
- VERDACHES
- . Eglise Saint-Domin (570). Abandon fin XVIIe s. En état.
- VILLENEUVE
- . Notre-Dame de la Roche (585). Abandon 1443.

IV. Chapelles de protection, d'ermilage et de pèlerinage

Les chapelles de protection ont été élevées principalement après le terrible épisode de la peste, à partir de la fin du XVe siècle. Elles sont placées sur les chemins et à l'entrée des villages pour protéger les habitants des fléaux de la guerre et de la peste. Elles sont dédiées à des saints que l'on qualifie d'antipesteux, le principal étant saint Roch, suivi par saint Sébastien. Saint Christophe, patron des voyageurs, est également bien représenté comme protecteur. Un nouveau, également, saint Joseph, qui va devenir à partir du XVIe siècle l'un des saints les plus invoqués comme protecteur des familles et lors de la mort. Mais on n'oublie pas la Vierge

qui tient une bonne place. Les chapelles avec ermitage et lieux de pèlerinage sont plus difficiles à dater, certaines pouvant remonter aux origines du christianisme.

ALLEMAGNE

. Saint-Eloi (5). A l'entrée du village, élevée sans doute au XVIe s. Protection des troupeaux. Disparue.

ANNOT

. Chapelle Sainte-Anne à Rouaine (15). Fondée sans doute au XIXe s. En état.

. Chapelles Saint-Vincent et Saint-Claude (16). Citées au XVe siècle. Disparues.

BARREME

. Notre-Dame du Pont (37). Aurait été élevée suite à une épidémie de peste avant 1593. En état.

BEAUJEU

. Sainte-Anne de Fontfrède (52). Chapelle isolée mais sur un lieu de passage et près d'un Logis. En état.

BEAUVEZER

. Saint-Pierre (59). Chapelle liée à un site des confins et de ressourcement. Peut succéder à un lieu de culte païen. En état.

BEYNES

. Saint-Etienne (64). Site perché qui a pu abriter un ermitage. Pèlerinage.

. Saint-Pierre (65). Chapelle de confrérie au XVIIIe s. Disparue.

BLIEUX

. Saint-Joseph (67). Simple chapelle, signalée en 1703. Ne peut être guère antérieure. Disparue.

LA BREOLE

. Saint-Joseph (73). Disparue.

. Saint-Pancrace (74). Disparue.

. Saint-Roch (74). Saint du XVIe siècle, antipesteux. Disparue.

BRAUX

. Sainte-Madeleine (71).

LE BRUSQUET

. Saint-Joseph (78). Dans le village, construite en 1653-1654. Réappropriée au XIXe s. Disparue.

. Notre-Dame des 7 Douleurs (79). Chapelle privée dans une bastide.

. Saint-Joseph (79). Chapelle privée dans une bastide.

. Saint-Jean-Baptiste du Serre (79). En état.

CERESTE

. Saint-Georges (97). Chapelle de protection placée sur un chemin. En état.

EOULX (Castellane)

. Notre-Dame (84). Chapelle perchée sur une barre rocheuse. En ruine.

. Saint-Antoine (85). Sur un chemin, contre la peste.

CASTELLARD-MELAN

. Chapelle Saint-Vincent (89). Avec grotte ermitage et tradition du séjour de saint Vincent, premier évêque de Digne. Faisait l'objet d'un pèlerinage. Détruite.

CHATEAU-ARNOUX

. Saint-Jean (102). Lieu de pèlerinage sur une montagne dominant la plaine.

CHATEUNEUF-VAL-SAINT-DONAT

. Chapelle Sainte-Madeleine (109). Architecture du XIIe-XIIIe siècle. De fondation inconnue. A servi un temps d'ermitage. En état.

COLMARS

. Saint-Jean du Désert (127). Chapelle isolée, en montagne, près d'un chemin reliant deux vallées. Procession et pèlerinage pour les communautés voisines. Titulaire, saint des origines. En état.

LA CONDAMINE-CHATELARD

. Saint-Roch (129). Chapelle, au bord d'un chemin, élevée en protection contre la peste. En état.

. Sainte-Anne (130). Chapelle de protection sur un chemin de pèlerinage. En état.

CORBIERES

. Notre-Dame de Lorette (132). Chapelle de protection. En état.

CRUIS

. Croix de lumière (133). Elevée en 1682 suite à une apparition. En état.

DIGNE

. Saint-Roch de l'Hôtellerie aux Sièyès (147). Chapelle citée en 1683, saint antipesteux.

. Saint-Sébastien à Gaubert (151). Saint antipesteux.

- . Saint-Jean-Baptiste à Gaubert (152).
 - . Saint-Barthélemy à La Braise de Gaubert (153). Chapelle signalée en 1683. Disparue. Titulaire : apôtre.
- ENTREVAUX
- . Saint-Jean du Désert. Sur un site antique, en altitude, en plein désert, source miraculeuse et pèlerinage vivace depuis le XIIIe siècle.
- ESPARRON-DE-VERDON
- . Sainte-Madeleine (177). Peut-être chapelle de protection, placée au bord d'une voie. En état.
- MEAILLES
- . Saint-Roch (245). Chapelle de protection contre la peste. Titulaire : saint du XIVE s.
- LES MEES
- . Saint-Pierre (249). Au bord d'une ancienne voie. La titulature pourrait faire remonter la fondation de la chapelle au haut Moyen Age, mais sans preuve formelle. En ruine.
- MELVE
- . Notre-Dame de Bellevue (254). Fondée par un laïc au début du XVIe s., devient paroissiale milieu XVIIe s. Titulaire : Marie.
- MEYRONNES
- . Saint-Ours (263). Lieu de pèlerinage pour toute la contrée avec guérisons miraculeuses. Titulaire : saint ermite d'Aoste, évangéliste de la région de Digne au VIe s.
- MEZEL
- . Saint-Sébastien (266). Elevée sans doute au XVIIe s. en protection contre la peste. Disparue.
 - . Sainte-Barbe (267). Chapelle de protection. Disparue.
- MISON
- . Saint-Roch (275). Chapelle élevée après la grande peste. En état.
- MONTAGNAC-MONTPEZAT
- . Saint-Christophe (278). Saint protecteur des voyageurs placé sur une voie importante.
- NOYERS-SUR-JABRON
- . Saint-Bevons (322). Chapelle de pèlerinage dédiée à un saint local vainqueur des Sarrasins. Ruine.
- PEYRUIS
- . Saint-Roch (345). Chapelle de protection élevée en 1720 lors de la peste. Procession. En état.
- PIERRERUE
- . Saint-Clair (348). Chapelle élevée en 1677. Lieu de pèlerinage pour deux communes. Titulaire : plusieurs évêques des origines. Ruine.
- PIERREVERT
- . Saint-Véran (352). En milieu ouvert. Titulaire : probablement le moine de Lérins devenu évêque de Vence au Ve s. Pas d'indices suffisants. Disparue.
 - . Notre-Dame des Aires (355). Située au bord d'une route. Disparue.
 - . Chapelle de la Croix (356). Disparue.
- PUIMICHEL
- . Saint-Elzéar (368). Chapelle dédiée à deux saints locaux. En état.
 - . Notre-Dame (371). Sans doute chapelle de dévotion. Ruine.
- QUINSON
- . Sainte-Maxime (377). Chapelle de pèlerinage dans un désert. Titulaire : sainte de Provence au VIIIe s. En état.
 - . Saint-Clair (378). Sans doute chapelle de protection. Disparue.
- SAINT-ANDRE-LES-ALPES
- . Saint-Jean-du-Désert (408). Ne semble pas antérieure au XIXe s. En état.
- SAINT-ETIENNE-LES-ORGUES
- . Saint-Joseph (416). Au bord d'une route, chapelle à titulature récente. En état.
 - . Saint-Sébastien (417). 1855. En état.
- SAINT-JULIEN-D'ASSE
- . Saint-Sébastien (429). Titulaire : saint protecteur des pèlerins et des voyageurs. Pas d'indices. Disparue.
- SAINT-JULIEN-DU-VERDON
- . Saint-Roch (431). D'abord chapelle de protection dans le village, devient après réparation et agrandissement paroisse au XIXe, pour être ensuite rendue à sa fonction première. Titulaire : saint du XIVE, antipesteux.
- SAINT-PAUL
- . Sainte-Madeleine. Sur le chemin du Col de Vars, chapelle faisant suite à un hospice pour les voyageurs. En état.
- SAUSSES

- . Notre-Dame (465). Chapelle érigée par un particulier en 1892 sur l'emplacement de l'église primitive. En état.
- SEYNE
- . Sainte-Rose ou la Visitation de Gréyère (474). Chapelle de pèlerinage. Privée. En état.
 - . Notre-Dame des Neiges à Charcherie (475). Procession. En état.
- SIMIAME-LA-ROTONDE
- . Notre-Dame de Pitié (485). Pas d'indices antérieurs au XVIe s. A servi d'ermitage pendant un temps. En état.
 - . Sainte-Victoire (487). Chapelle ermitage élevée, dit-on, au XVIe, pour une ermite locale.
- SOLEIHAS
- . Vauplane (497). Chapelle d'alpage, succursale de Soleihas. Messe des bergers. Disparue.
- THOARD
- . Sainte-Madeleine (511). Sur une montagne, avec ermitage. En état.
 - . Saint-Joseph de la Pérusse (512). Sur une montagne, lieu de pèlerinage pour la contrée. Ermitage et ex-voto. Titulature : récente, XVI-XVIIe s. En état.
- THORAME-BASSE
- . Notre-Dame de Piégut (514). Chapelle de pèlerinage avec ermitage. En état.
- THORAME-HAUTE
- . Notre-Dame de la Fleur (520). Chapelle élevée suite à une apparition au XVIe s. Pèlerinage pour toute la contrée. Ermitage. En état.
 - . Saint-Roch (521). Chapelle de protection contre la peste. En état.
 - . Saint-Barthélemy à Peyresq (524). Au bord d'un chemin, chapelle protectrice. Disparue.
- UBRAYE
- . Notre-Dame des Neiges (536). En pleine montagne et isolée, sur un chemin de pèlerinage. En état.
 - . Saint-Joseph à Rouainette (538). Chapelle sans doute de protection. Ruine.
- VALBELLE
- . Saint-Honorat (551). Chapelle-ermitage et de protection. Titulaire : fondateur de Lérins au IVe s. Ruine.
- VAL-DE-CHALVAGNE
- . Saint-Joseph (553). Chapelle de hameau.
- VALENSOLE
- . Sainte-Trinité (561). Aurait été bâtie après la peste de 1630, non orientée. Pèlerinage. En état.
 - . Chapelles de protection (562) : ND-des-Anges, Saint-Claude, Saint-Pierre, Sainte-Anne, Saint-Roch, Saint-Barthélemy.

VI. Eglises et chapelles succursales

Deux causes principales sont à l'origine de ces églises et chapelles succursales. La première est l'augmentation sensible de la population. La création de hameaux autour d'une première ferme, la multiplication des bastides dans les campagnes créent un besoin de vitalisation religieuse. Deux périodes ont été favorables à un tel développement : le XIIe-début XIIIe siècle où la population est dense et nombreuse ; du milieu XVIIe siècle jusqu'en 1850 avec un maximum démographique. La deuxième est le contexte géographique des pays de montagne où les conditions climatiques et les mauvais chemins rendent les communications difficiles, sinon impossibles en hiver. Cela concerne le nord-ouest du département dans les cantons de Seyne, de Barcelonnette du Lauzet-Ubaye et d'Allos.

BARLES

- . Saint-Clément. Cité comme prieuré en 1351. Restauré en 1972.

BAYONS

- . Saint-Philippe et Saint-Jacques à la Combe Basse (42). Existait comme chapelle depuis le XIIe-XIIIe siècle. Érigée en église succursale entre 1724 et 1740. Hameau abandonné, édifice restauré.
- . Sainte-Madeleine à la Combe Haute (42). Le même sort que la précédente, mais détruite.
- . Saint-Joseph à Rouinon (43). Simple chapelle avec un titulaire de date récente, XVIIe s. Hameau abandonné début XXe, édifice détruit.
- . Notre-Dame de Baudinard à Esparron-la-Bâtie (46). Chapelle élevée en 1866-1870. En état.
- . Notre-Dame à Reynier (48). Chapelle seigneuriale dans le village. Disparue.

. Chapelle du hameau de Gaine (Reynier). XIXe. Disparue.

BEAUJEU

. Saint-Joseph à La Sériège (49 bis). Chapelle signalée au XVIIIe siècle. Disparue.

. La Transfiguration au Boulard (51). Simple chapelle avec cimetière citée en 1683, mais guère antérieure. En état.

. Saint-Anne à Fontfrède (52). Chapelle citée au XIXe. En état.

BEAUVEZER

. Saint-Joseph (55). Chapelle des Pénitents, dans le village.

. Saint-Jean au hameau de la Combe (56). Simple chapelle.

. Saints Abdon et Sennen de Champalay (57). Simple chapelle, détruite.

. Notre-Dame du Bon-Secours (58). Pèlerinage le 15 août. Citée en 1654. En état.

BLIEUX

. Sainte-Elisabeth de la Melle (68). Chapelle en 1703, devient paroissiale au XIXe siècle.

CHATEAU-ARNOUX

. Saint-Auban à Château-Arnoux (103). Chapelle de secours. Détruite.

CHATEAUNEUF-MIRAVAIL

. Saint-Mari à Lange. Chapelle de secours.

COLMARS

. La Trinité au Bas Clignon (128). Chapelle succursale de Colmars. Première citation, 1700.

. Sainte-Madeleine au Haut Clignon (128). Eglise succursale antérieure aux guerres de Religion. En état.

. Saint-Roch au Haut-Clignon (128). Chapelle disparue au XVIIIe siècle.

CURBANS

. Saint-Joseph du Col de Blaux (137). Chapelle élevée début XVIIIe s. Détruite.

DRAIX

. Visitation de Notre-Dame à La Rouine (157). Elevée par les habitants en 1647. Remplace sans doute l'église du castrum de La Roche.

ENTRAGES

. Saint-Joseph à Chabrières (159). Titulature récente. Signalée en 1683 avec le cimetière. En état.

. Saint-Pierre aux Courtiers (160). Signalée en 1683. La titulature évoque peut-être une ancienne fondation. En état.

ENTREPIERRES

. Saint-Pierre de Naux (162). D'abord qualifiée d'église en 1602, c'est ensuite une simple chapelle de hameau. Sa titulature évoque une fondation plus ancienne, mais sans preuve formelle. Restaurée, dans un village déserté.

. Saint-Jean aux Andrieux (164). Chapelle détruite lors des guerres de Religion, puis réparée. Disparue.

ENTREVENNES

. Notre-Dame au hameau d'Ajonc (171). Simple chapelle signalée au XIXe s., mais la titulature soulève question.

L'ESCALE

. L'Immaculée Conception au hameau des Cléments (174). Fondée en 1870. Désaffectée. En état. Titulature : dogme de 1854.

. Sainte-Anne au Coulayès (175). Mention milieu XIXe. Restaurée.

ESTOUBLON

. Saint-Joseph à Bellegarde (185). Chapelle de secours dans un hameau, citée au XIXe s. En état.

FONTIENNE

. Sainte-Anne (187). Chapelle de secours signalée par Cassini.

LE FUGERET

. Notre-Dame de la Salette (190). Construite fin XIXe s. En état.

. Notre-Dame (191).

. Chapelle des Bontès (192). Lieu de culte de hameau. Ruine.

. Chapelle Notre-Dame du Perpétuel Secours au hameau de la Béouge (193). Fin XIXe s. En état.

. Chapelle Saint-Jean-Baptiste à Chabrières (194). Signalée par Cassini. Disparue.

. Chapelle Saint-Joseph (195). Mentionnée en 1899. Disparue.

LA GARDE

. Saint-Sébastien (197). Au bord d'un chemin, saint antipesteux.

GREOUX

. Saint-Sébastien (202). Chapelle de protection, saint antipesteux.

HAUTES DUYES

. Notre-Dame à Saint-Estève (207). Chapelle fondée par un particulier au XVIe siècle. Restaurée.

JAUSIERS

. Paroisse de Jausiers : 5 chapelles en 1858.

. Paroisse de Sanières : 3 chapelles en 1876.

. Paroisse du Lans : 2 chapelles en 1876.

LA JAVIE

. Notre-Dame de la Visitation à la Bouisse (212). Chapelle de hameau avec cimetière. Disparue.

LE LAUZET-UBAYE

. Ubaye : 3 chapelles milieu XIXe s.

. Le Lauzet : 7 chapelles milieu XIXe s.

MALLEMOISSON

. Saint-Pons (234). Chapelle de hameau. Disparue.

. Saint-Clément (235). Chapelle de hameau. Disparue.

MEAILLE

. Saint-Joseph (244). Chapelle de secours. Titulature récente.

LES MEES

. Saint-Pierre à Bel-Air (253). Chapelle succursale de hameau au XVIIIe s.. Peut recouvrir une fondation antérieure à cause de sa titulature. Disparue.

MEOLANS REVEL

. Rioclar (255) avec 6 chapelles

. Revel (256) avec 5 chapelles

. Méolans (257) avec 3 chapelles

. Saint-Barthélemy (259). D'abord succursale de Méolans, devient paroisse en 1746.

. Lavercq (260) avec 3 chapelles

MISON

Saint-Pierre de la Silve (276). A peut être repris la titulature de l'église Saint-Pierre qui aurait été alors la première paroisse.

MONTCLAR

. Paroisse de Serre Nauzet : 4 chapelles succursales.

MORIEZ

. Saint-Claude d'Hyèges (295). D'abord paroisse, puis simple chapelle. En état.

. Saint-Jacques aux Chaillans (295). Succursale de la précédente. En état.

. Saint-Firmin (297). Chapelle de hameau. Disparue.

MOUSTIERS-SAINTE-MARIE

. Chapelle de la Miséricorde d'Averrès (305). Chapelle de secours pour les hameaux voisins. Ruine.

LA MURE-ARGENS

. Saint-Joseph à la Mure (309). Chapelle des Pénitents avec une titulature récente.

. A Argens, quatre chapelles de protection (311 à 314).

LA PALUD-SUR-VERDON

. Saint-Jean-Baptiste à Chauvet (335). Mentionnée comme chapelle rurale en 1835. Titulaire : saint des origines. Disparue.

PIEGUT

. Chapelle de Neyrac. Chapelle de domaine élevée au XIXe siècle. En état.

PRADS-HAUTE-BLEONE

. Saint-Roch à Hyère (359). Chapelle succursale. Titulaire : saint du XIVE s., antipesteux.

. Chapelles succursales de Mariaud (362).

. Notre-Dame à Tercier (364). Signalée en 1683 comme récemment construite. En état.

. Saint-Sauveur à la Favière (365). Signalée en 1683 comme chapelle, puis comme église succursale. En état.

. Sainte-Madeleine aux Eaux Chaudes (366). Chapelle succursale de la précédente. Détruite.

PUIMICHEL

. Saint-Joseph aux Brouzets (370). XVIIIe s. Titulaire : saint protecteur récent.

LA ROBINE-SUR-GALABRE

. Chapelle de Combasse à Tanaron (393). Disparue.

. Chapelle de Pudayen (394). Disparue.

LA ROCHETTE

. Chapelle d'Avenos. Mentionnée à partir du XIXe s. En état.

SAINT-GENIEZ

. Notre-Dame d'Abros (418). Eglise, puis simple chapelle de hameau. Le patronage à Notre-Dame, la titulature aux saint Philippe et Jacques, l'orientation vers l'est pourraient orienter vers une fondation des XIIe-XIIIe siècles. En état.

. Notre-Dame de la Pitié à La Forest (419). Même cas que la précédente. Ruine.

. Chapelle de la Roubine (420). Citée seulement au XIXe. Détruite.

SAINT-PAUL

. Chapelle des Prats (445). Chapelle de hameau.

. Notre-Dame à Lestresch ((45). Chapelle de hameaux. En état.

. Saint-Michel à Serenne.

. Saint-Roch à Serenne.

SAINT-PONS

. Les 4 chapelles de hameaux (456).

SAINT-VINCENT-LES-FORTS

. Paroisse du Lautaret (459). Chapelle de l'Assomption du Lautaret érigée en paroisse début XIXe.

. Paroisse Saint-Vincent (459). 4 chapelles succursales.

SELONNET

. Notre-Dame des Champs (470). Chapelle érigée en 1902. En état.

. Sainte-Thérèse d'Avila (471). Chapelle édifée en 1844. En état.

SEYNE

. Sainte-Marthe à Chardavon (476). Chapelle, puis paroisse et enfin chapelle. En état.

. Sainte-Anne à Pompiéry. Succursale.

. Saint-Pierre aux Savournins (477). En état.

. Saint-Jacques aux Savoyes (477). En état.

. Chapelles rurales du hameau de Saint-Pons (478). 4 chapelles rurales et domestiques. En état.

. Saint-Gervais de Maure (479). Annexe de la paroisse de Couloubroux.

SIMIANE-LA-ROTONDE

. Saint-Joseph à Cheyran (486). Chapelle de hameau. Titulature récente. En état.

SOURRIBES

. Saint-Roman (498). Chapelle succursale et de hameau. Disparue.

TARTONNE

. Sainte-Anne du Thouron (503). Chapelle rurale bâtie milieu XVIIe. Titulaire : mère de la Vierge. En état.

. Saint-Jean au Plan-de-Chaude (504). En état.

. Saint-Sébastien (505). Chapelle de hameau.

THOARD

. Chapelle des Bourres (509). Disparue.

THORAME-BASSE

. Saint-Matthieu à Château-Garnier (515). D'abord chapelle, puis paroisse, remplacée par une nouvelle église en 1859. Titulaire : apôtre et évangéliste. En état.

. Sainte-Agathe à la Bâtie (516). Chapelle rurale citée en 1697. En état.

. Saint-Sauveur à la Valette (518). Chapelle/église avec cimetière. En état.

THORAME-HAUTE

. Saint-Laurent d'Ondres (522). Chapelle succursale de hameau. Titulaire : martyr au IIIe s.

. Chapelle de la Ribière (523). Disparue.

LES THUILES

. Succursale et chapelles (526). En état.

TURRIERS

. Saint-Pierre de Gière (529). Chapelle de hameau. Disparue.

. Chapelle du Forest-Loin (530). Ruine.

UBRAYE

. Saint-Pons du Touyet (535). Chapelle de hameaux. En état.

. Saint-Sébastien de Rouainette (537). Eglise succursale. En état.

. Saint-Barthélemy à Laval (539). Chapelle de hameau. En état.

UVERNET-FOURS

. Paroisse de Bayasse à Fours (541). En plus de l'église, on dénombre 5 chapelles rurales.

. Paroisse des Agneliers à Uvernet (544). 3 chapelles rurales.

. Paroisse de la Maure à Uvernet (546). Une église et 3 chapelles rurales.

VALENSOLE

. Saint-Bonaventure (555). Chapelle annexe. Titulaire : franciscain théologien du XIIIe s. Ruine.
VERDACHES

. Chapelle de la Route (571). Chapelle de hameau bâtie au XVIIe s. Disparue.
VERGONS

. Sainte-Anne de l'Isle (574). Paroisse succursale. En état.
LE VERNET

. Saint-Joseph de Roussimal (578). Chapelle de hameau. Disparue.
VILLARS-COLMAR

. Saint-Blaise ou la Visitation (579). Chapelle de hameau. En état.

. Saint-Raphaël à Chasse (580). Chapelle de hameau mentionnée en 1697.

. Saint-Pierre (581). Une citation au XIXe.

Conclusion

Dans l'introduction nous émettions un doute sur l'étude envisagée, à savoir tenter de retrouver les origines des édifices ruraux religieux du département des Alpes-de-Haute-Provence. Le patient travail de fourmis pour collecter le moindre indice a permis d'apporter une réponse relativement satisfaisante. Il se découvre en effet un nombre important d'édifices relevant du premier millénaire. Il est sûr que la fourchette de datation est très large et qu'il est difficile d'affiner certaines propositions. Quand on connaît l'explosion de constructions religieuses durant la période carolingienne, il fallait s'attendre à en rencontrer un nombre important. Encore fallait-il les reconnaître malgré les destructions, reconstructions et abandons.

Durant la première période, celle qui va des origines au IXe siècle, nous avons relevé 168 édifices pouvant avoir été édifié durant ce temps. La deuxième période qui suit jusqu'au début du XIIe siècle, que nous avons nommée « le renouveau des monastères », présente 121 édifices. Soit un total de 289 constructions qui datent d'avant les paroisses castrales. Ces dernières ne rentrant pas dans le cadre de notre étude, nous examinons les chapelles rurales construites après cette période, soit au cours du IIe millénaire. Ce sont des chapelles succursales ou d'ermitage ou de protection. Nous en avons recensé 217. Les édifices du premier millénaire représentent 58 %, les autres 42 %.

Tous ces édifices n'ont pas survécu au temps. Les plus anciens sont ceux qui ont disparu le plus vite. Pour la première période du premier millénaire, on en décompte 84 dont il reste seulement l'emplacement, 25 sont en ruine. Il en subsiste 59 en état. Pour la deuxième période 46 ont disparu, 49 sont en état et 26 sont en ruine. C'est-à-dire que sur les 289 constructions recensées, il n'en subsiste que 107, soit seulement 36 %. Il est évident qu'on ne peut se baser sur l'architecture pour les reconnaître. Durant un si long laps de temps, les reconstructions ont été nombreuses et il ne reste rien de l'édifice originel. La grande période de construction et de reconstruction des XIIe et XIIIe siècles a bien souvent effacé totalement les traces des précédentes.

Abréviations

Abbayes et Prieurés	Abbayes et prieurés de l'ancienne France.
Achard	Description historique, géographique et topographique ...
ADHA	Archives départementales des Hautes-Alpes
ADAHP	Archives départementales des Alpes-de-Haute-Provence
ADAM	Archives départementales des Alpes-Maritimes
Albert	Histoire géographique, naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun
Atlas	Atlas historique, Provence, Comtat, Orange, Nice, Monaco
Bailly	Chapelles de Provence
Bartel	Historia et chronologica praesulum sanctae Regiensi ecclesiae nomenclatura
Bouche	Chorographie ou description de la Provence
CAG	Carte archéologique de la Gaule
Cassini	Cartes de Cassini
CL	Cartulaire de Lérins, Tome 1.
CL 2	Cartulaire de Lérins, Tome 2.
CLU	Cartulaire de Cluny
Collier	La Haute-Provence monumentale et artistique
CSHG	Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble
CSV	Cartulaire de Saint-Victor
Elliot 1	Pays de Lure, Forcalquier, Manosque
Elliot 2	Terres de Sault, d'Albion et de Banon
Enquêtes	Enquêtes sur les revenus du Comte Charles Ier d'Anjou en Provence
Féraud.	Les Alpes-de-Haute-Provence.
Ganagobie	Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence
GC	Gallia christiana. La France pontificale.
GCN	Gallia christiana novissima
Isnard	Essai historique sur le chapitre cathédral de Digne
Isnard MZ	Etat documentaire et féodal de la Haute-Provence
Laplane	Histoire de Sisteron
Manteyer	La Provence du Ier au XIIe siècle
Obituaire	Obituaire du chapitre de Saint-Mary de Forcalquier
Papon	Histoire générale de la Provence
Poli	Cartulaire de l'église d'Apt
Poly 1	La Provence et la société féodale
Poly 2	La petite Valence
Pouillés	Pouillés des provinces d'Aix, Arles et Embrun
PR	Patrimoine religieux de la Haute-Provence
RACP	Recueil des Actes des Comtes de Provence
Rostaing	Toponymie de la Provence
Ruffi	Histoire des Comtes de Provence
SAV	Saint-André-de-Villeneuve (abbaye)

Bibliographie

- ACHARD, Cl.-Fr., *Description historique, géographique et topographique des Villes, Bourgs, Villages et Hameaux de la Provence ancienne et moderne, du Comté-Venaissin, de la Principauté d'Orange, du Comté de Nice ...* Aix, 1787-1788. 2 volumes, le 3^e, manuscrit, est consultable sur Internet.
- AILLAUD A. abbé, *Histoire de Pierrevert*, 1928. Réédition par *Le livre d'Histoire*, 2003.
- ALBANES abbé J.H., CHEVALIER U., *Gallia christiana novissima. Histoire des archevêchés, évêchés et abbayes de France, I. Province d'Aix*, Montbéliard, 1899.
- ALBERT Abbé, *Histoire naturelle, ecclésiastique et civile du diocèse d'Embrun*, 1783, 2 vol. Réédition de 1959, ronéotypée par l'Association des Hauts-Alpins de Toulon et du Var.
- ALLIEZ abbé, *Les îles de Lérins, Cannes et les rivages environnants*, Paris, 1860.
- AMARGIER P., *Chartes inédites (XI^e siècle) du fonds Saint-Victor de Marseille*, Thèse 3^e cycle, Aix, 1967
- ANDRIEU A., *Les ermites de Saint-Jérôme de Curbans*, BSSL des BA, T. XX, 1924-1925, p. 66-69 et 140-144.
- ARBAUD D. « Etude sur le polyptique de Wadalde (de l'an 814) ou dénombrement des possessions de l'Eglise de Marseille », *Bull. de la Sté Sc. et Lit. des BA*, 1903.
- ARNOUX J., « Les fiefs du monastère de Saint-Martin de l'île Barbe », *Bull. SSL des BA*, T XI.
- AUBRUN M., *La paroisse en France des origines au XVI^e siècle*, Picard, Paris, 1986, 2008.
- BAILLY R., *Chapelles de Provence*, Horvath, 1988.
- BARATIER Edouard. *Enquêtes sur les droits et revenus de Charles 1^{er} d'Anjou en Provence (1252 et 1278)*. BN, Paris, 1966.
- BARATIER E., DUBY G., HILDESHEIMER E., *Atlas historique, Provence, Comtat, Orange, Nice, Monaco*, Paris, 1969.
- BARRUOL G., *Les peuples préromains du sud-est de la Gaule*, Paris, 1975.
- BARRUOL G., *Provence Romane 2, la Haute-Provence*, Zodiaque, 1977.
- BARRUOL G. « Deux citées de la Province des Alpes-Maritimes, Glandève et Briançonnet », *Hommage à Fernand Benoît*, Institut international d'études ligures, Bordighera, 1972, T. III, p. 231-243.
- BARTEL S., *Historia et chronologica praesulum sanctae Regiensis ecclesiae nomenclatura*, Aix, 1636.
- BEAUCAGE, *Visites générales des commanderies de l'ordre des Hospitaliers dépendantes du grand prieuré de Saint-Gilles (1138)*, Aix-en-Provence, 1982.
- BEAUNIER et BESSE, *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*. Tome 2, Paris, 1909.
- BENOIT F., *Recueil des actes des Comtes de Provence appartenant à la maison de Barcelone (1196-1245)*, Monaco, 1925.
- BENOIT F., *La Provence et le Comtat Venaissin. Arts et traditions populaires*, Aubanel, 1975-1992.
- BERARD G. *Carte Archéologique de la Gaule. Les Alpes-de-Haute-Provence*, Paris, 1997.
- BERTRAND R., « Un sanctuaire de la fécondité en Haute-Provence : Notre-Dame des Oeufs », *Religion populaire. Le monde alpin et rhodanien*, n° 1-4, 1977, p. 173-181.
- BOUCHE H. *Chorographie ou description de la Provence*, Aix, 1664.
- BERNARD C., BRUEL A., *Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny*, Paris, 1876, 1903, 6 vol.
- CAIS DE PIERLAS E., *Chartier de l'abbaye Saint-Pons de Nice*, Monaco, 1903.
- CLOUZOT. *Pouillés des Provinces d'Aix, d'Arles et d'Embrun*. 1938.
- COLLECTIF, *La Montagne de Lure*, Alpes-de-Lumière, n° 145/146, 2004.
- COLLECTIF, *Ganagobie, mille ans d'un monastère en Provence*, Alpes de Lumière, 120/121, 1996.
- COLLECTIF, *Le patrimoine religieux de la Haute Provence*, Bulletins de l'Association pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine religieux de la Haute Provence, Digne.
- COLLECTIF (Guy Barruol, Roseline Bacon et Alain Gérard), *L'abbaye de Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon*, Actes du colloque interrégional tenu en 1999 à l'occasion du millénaire de la fondation de l'abbaye Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon, Éd. Alpes de Lumières, *Cahiers de Salagon* n° 4, Mane, 2001.
- COLLECTIF, *Saint-André-de-Rosans*, Actes du colloque de 1988. St. d'Etudes des HA, 1989.
- COLLECTIF, *Abbayes sœurs de l'Ordre de Chalais*, Zodiaque, 1975, 1980.
- COLLECTIF, *La Paroisse*, Médiévales n° 49, 2005, Presses Universitaires de Vincennes, 2006.
- COLLECTIF (Sous la direction de C. Delaplace), *Aux origines de la paroisse rurale en Gaule méridionale (IV^e-IX^e siècles)*, Ed. Errance, 2005.
- COLLECTIF, *L'église, le terroir*, CNRS, CRA n° 1, 1989.
- COLLIER R., *La Haute-Provence monumentale et artistique*, Digne, 1986.
- COLLIER R., « les Templiers en Haute-Provence », *Bul. SSL, T XXXVI*, 1960, p. 194-196.
- COLOMB, abbé, *Notice sur la commune de Clamensane*, manuscrit de 1861 conservé à la mairie.

- CORRIOL, J., abbé, *Essai de monographie. Le Brusquet, Lauzière, Le Mousteiret, Sisteron*, 1909.
- COTTINEAU L.-H. *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés*, Macon, 1935.
- CRU J., *Histoire des Gorges du Verdon*, Edisud, 2001.
- DAUZAT A. et ROSTAING C., *Dictionnaire étymologique des noms de lieux en France*, Paris, Guénégaud, 1963.
- DUCHESNE L., *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, T I, Paris, 1907.
- DURBEC, « Les Templiers en Provence », *Provence Historique*, fasc. 35 et 37 du tome IX, 1959-1960.
- ESMIEU J.-J., *Notice historique et statistique de la ville des Mées*, Digne, 1805.
- FERAUD J.J.M., *Les Alpes-de-Haute-Provence. Géographie historique et biographique du département des Basses-Alpes*, Digne, 1849. Réédition par le Livre d'Histoire.
- FERAUD J.J.M., *Souvenirs religieux des Eglises de la Haute Provence*, Digne, 1879.
- FILLET L. abbé, *L'île Barbe et ses colonies du Dauphiné*, Valence, 1895-1905.
- FISQUET, H., *La France pontificale (Gallia christiana)*, diocèses de Digne et de Gap (3 volumes), Paris, ca 1868.
- FLAMMARE E. de, *Cartulaire de l'abbaye de Lérins*, Nice, 1883 et 1885.
- GUERARD M. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor, Paris, 1857, 2 vol.*
- GUICHARD F., *Essai historique sur le cominalat dans la ville de Digne*, Digne, 1846.
- GUIGUE E., *Cartulaire de l'abbaye de l'île Barbe de Lyon*, Montbrison, 1923-1924.
- ISNARD Emile, « Essai historique sur le chapitre cathédral de Digne (1177-1790) », SSSL, T. XVI, 1913-1914.
- ISNARD M.Z. *Etat documentaire et féodal de la Haute-Provence*, Digne, Vial, 1913.
- LAPLANE E. de, *Histoire de Sisteron tirée de ses archives*, Digne, 1843, 2 vol.
- LAPLANE E., *Essai sur l'histoire municipale de la ville de Sisteron*, 1840.
- LAUWERS M., « Paroisse, paroissiens et territoire. Remarques sur *parochia* dans les textes latins du Moyen Age », *La paroisse. Genèse d'une forme territoriale*, PU de Vincennes, 2006.
- LAUWERS M. *Naissance du cimetière. Lieux sacrés et terre des morts dans l'Occident médiéval*, Aubier, 2005.
- LOMBARD A., *Banon. Souvenirs religieux. Un héritage*, A.P.R.H.P., Digne, 2005
- MANTEYER G. de, *La Provence du Ier au XIIe siècle, Paris 1905.*
- MARION J., *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble*, Paris, 1869.
- MAUREL J.M. abbé, *Histoire de l'Escale*, Forcalquier, 1893.
- MAUREL J.M. abbé, *Monographie de Château-Arnoux*, Forcalquier, 1889. Réédition par *Le Livre d'histoire*, 2005.
- MORRIS H., BLANC, Ed., *Cartulaire de l'abbaye S. Honorat de Lérins*, Paris, 1883 et 1805. 2 vol.
- MOUTON D., « Les fortifications de terre de la Provence médiévale : l'exemple du bassin de la Durance moyenne », *Bastides, bories, hameaux. L'habitat dispersé en Provence*, Mouans-Sartoux, 1986.
- OLLIVIER-ELLIOTT P., *Pays de Lure, Forcalquier, Manosque*, Edisud, 2007.
- OLLIVIER-ELLIOTT P., *Terres de Sault, d'Albion et de Banon*, Edisud, 2007.
- PAPON J.P., *Histoire générale de la Provence dédiée aux états*, Paris, 1777-1786, 4 vol.
- PELISSIER Abbé J.-E. *Histoire d'Allos, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, Digne, 1901.
- PELLOUX L., *Notices géographique et historique sur les communes du canton de St-Etienne-les-Orgues*, Forcalquier, 1887.
- POLI O. de, *Cartulaire de l'église d'Apt*, Paris, 1900.
- POLY J.P., *La Provence et la société féodale, 879-1166*. Paris, 1976.
- POLY J.P., « La petite Valence. Les avatars domaniaux de la noblesse romane en Provence », *Saint Mayeul et son temps*, Digne, 1997, p. 137-181.
- POTEUR J.-C et SALCH Ch.-L., « Les villages à nom de saint, en Provence Orientale au Moyen-Age », *Le village en Provence*, Mouans-Sartoux, 1985.
- POTEUR J.C., *Les grands donjons romans de Provence Orientale*, Centre d'Etude des Châteaux-Forts, 1995.
- POTEUR J.C., « Les ordres militaires et la stratégie comtale en Provence Orientale (XIIe-XIIIe siècle) », *Guerres et fortifications en Provence*, CRDO, Mouans-Sartoux, 1995, p. 11-29.
- PROU M., CLOUZOT E., *Pouillés des provinces d'Aix, Arles et Embrun*, Paris, 1923.
- RIPERT-MONCLAR De, *Cartulaire de la Commanderie de Richerenches, de l'ordre du Temple*, Paris, 1907.
- ROMAN J. *Obituaire du chapitre de Saint-Mary de Forcalquier (1074-1593)*, Digne, 1887.
- ROSTAING C., *Essai sur la toponymie de la Provence*, Paris, 1950.
- RUFFI A. de, *Histoire des Comtes de Provence*, Aix, 1655 (Réédition par les éditions du Bastion en 1999).
- SALCH Ch. L., *Dictionnaire des châteaux et des fortifications du Moyen Age en France*, Strasbourg, 1979.
- SAUZE E., « Le polyptique de Wadalde. Problèmes de toponymie et de topographie provençale au IXe siècle », *Provence Historique*, janv-mars 1984.
- THEVENON L., « Où prier ? Qui prier dans la montagne ? », *Territoire, seigneuries, communes*, Mouans-Sartoux, 1987.
- THIRION Jacques, *Alpes Romanes*, Zodiaque, 1980.

THIRION J., VIRE M.M., « L'église romane de Bayons et ses travaux aux XVIIe et XVIIIe siècles, d'après des documents inédits », *Bulletin archéologique du C.T.H.S., Paris*, 1983, p. 95-122.
TROUCHE F., *Ephémérides des saints de Provence*, M. Petit, 1992.
VILLARD A., BARATIER E., *Catalogue des chartes antérieures au XIIe siècle (687-1112)*, AD BdR, Marseille, 1998.

Archives

Archives Départementales des Alpes-Maritimes.

. MORIS H. *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1792. Archives ecclésiastiques, Série H*, Nice, 1893.

Archives Départementales des Alpes-de-Haute-Provence.

Affouagements : C 18, 21, 25, 40

Visites pastorales de l'Ancien Régime : 1 G 5

Visites pastorales du XIXe siècle : 2 V 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95

Lieux de culte 1899 : 2 V 73

Coutumier 1835 : 2 V 73

Pouillés du diocèse de Riez dressés en 1730 : 5 G 4

Inventaire de 1906 : 1 V 67

Insinuations du diocèse de Glandèves : 3 G 1

Etat des églises en 1817 : 2 V 73

Index géographique

Ne figurent pas dans cet index le nom des communes, seulement les lieux-dits, les anciennes communes et paroisses. Les numéros renvoient à ceux des Notices communales.

Abros	Saint-Geniez (418)
Agneliers (Les)	Uvernet-Fours (544)
Aigremont	Noyers-sur-Jabron (318)
Ainac	La Robine-sur-Galabre (391)
Ajonc	Entrevennes (173)
Albiosc	Esparron-de-Verdon (Intro + 179)
Andrieux (Les)	Entrepierres (164)
Argenton	Le Fugeret (195)
Astoin	Bayons (44)
Aubanet	Valensole (559)
Auches (Les)	Claret (120)
Aurafrède	Gréoux-les-Bains (200)
Auribeau	Hautes-Duyes (205-206)
Avenos	La Rochette (403)
Averrès	Moustiers-Sainte-Marie (305)
Bars	Valensole (554)
Bâtie (La)	Peyroules (340)
Bâtie (La)	Thorame-Basse (516)
Baudinard	Bayons (46)
Bayasse	Uvernet-Fours (541)
Beaudiment	Sourribes (499-500)
Bédejun	Chaudon-Norante
Bégude (La)	Bras d'Asse (69)
Bellegarde	Estoublon (185)
Béouge	Le Fugeret (193)
Bertranet	Saumane (464)
Bézaudun	Malijai (229)
Blégiers	Prads-Haute-Bléone (358)
Bontès	Le Fugeret (192)
Boulard	Beaujeu (51)
Blaux	Curban (137)
Boades	Senez
Bouirond	Ongles (327)
Bouisse	La Javie (212)
Bourres (Les)	Thoard (509)
Bronzets (Les)	Puimichel (370)
Briançon	Authon (19)
Carluc	Céreste (96).
Carniol	Simiane-la-Rotonde
Castellet (Le)	Allemagne-en-Provence (7)
Castellet-Saint-Cassien	Val-de-Chalvagne
Chabrières	Entrages (159)
Chabrières	Le Fugeret (194)
Chaillans	Moriez (295)
Chamberlay	Dauphin (139)
Champourcin	Prads-Haute-Bléone (360)
Chanolles	Prads-Haute-Bléone
Charcherie	Seyne (475)

Chardavon	Saint-Geniez (422)
Chardavon	Seyne (476)
Chasse	Villars-Colmars (580-581)
Château Garnier	Thorame-Basse (515)
Châteauneuf	Mane (238)
Châteauneuf	La Palud-sur-Verdon (Intro + 333 à 335)
Chaudol	La Javie (210)
Chavailles	Prads-Haute-Bléone (361)
Chénerilles	Malijai (232)
Cheyran	Simiane-la-Rotonde (486)
Cléments (Les)	L'Escale (174)
Cligon	Colmars (128)
Clucheret (Le)	Beaujeu (49)
Colle (La)	Allemagne-en-Provence (3)
Colle St-Michel	Thorame-Haute (525)
Combasse	La Robine-sur-Galabre (393)
Combe (La)	Bayons (42)
Costebelle	La Bréole (74)
Coulayès	L'Escale (175)
Couloubroux	Seyne
Courbons	Digne (Intro + 145)
Courchons	Moriez (294)
Courchons	Saint-André-les-Alpes
Courtiers (Les)	Entrages (160)
Cousson	Châteauredon (113)
Cresset	Beynes (64).
Dourbes (Les)	Digne (154)
Dromon	Saint-Geniez (421)
Eaux-Chaudes	Prads-Haute-Bléone (366)
Entraix	Châteaufort (104)
Esparron-la-Bâtie	Bayons (45)
Esclangon	La Javie (213)
Eoulx	Castellane (83 à 85)
Faillefeu	Prads-Haute-Bléone (363)
Favière (La)	Prads-Haute-Bléone (365)
Feissal	Authon (21)
Fontfrède	Beaujeu (52)
Forest (La)	Saint-Geniez (419)
Forest (Le)	Aubignosc (18)
Forest-Lacour	Bayons (41)
Forest-Loin	Turriers (530)
Foux (La)	Peyroules (341)
Frache (La)	Prads-Haute-Bléone (367)
Freyssinie (La)	Bellaiffaire (60)
Gaubert.	Digne (148 à 153)
Gévaudan	Barrême (39)
Gièrè	Turriers (529)
Girons (Les)	L'Hospitalet (208)
Greyère	Seyne (474)
Hospitalet (L')	Puimichel (372)
Hyèges	Moriez (295)
Hyère	Prads-Haute-Bléone (359)

Isclé (L')	Vergons (574)
Jansiac	Châteauneuf-Miravail (106)
Jarjayes	Noyers-sur-Jabron
Jaussiers	Ubraye (533)
Labaut	Clumanc.
Lagremuse	Le Chaffaut (99).
Lambert	La Robine-sur-Galabre
Lange	Châteauneuf-Miravail (107)
Lautaret	Saint-Vincent-les-Forts (459)
Laval	Ubraye (539)
Lavercq	Méolans-Revel (260-261)
Liberne (La)	Selonnet (471)
Maireste	La Palud-sur-Verdon (336-337)
Majargues	Limans (219)
Malcor	Lardiers (216)
Mariaud	Prads-Haute-Bléone (362)
Maure	Seyne (479)
Melle (La).	Blieux (68)
Méouilles	Saint-André-les-Alpes
Mézien	Entrepierres (161)
Molanès	Uvernet-Fours (545)
Montblanc	Val-de-Chalvagne
Mousteiret	Le Brusquet (77 et 79)
Mousteiret	Castellet-les-Sausses (94)
Mousteiret	Peyroules (342)
Moustier	Thorame-Basse (513)
Naux	Entrepierres (162)
Neyrac	Piégut (346)
Oise	Champtercier (100)
Ondres	Thorame-Haute (522)
Ourbès	Moustiers-Sainte-Marie (304)
Paillerol	Les Mées (251-252)
Pène (La)	Saint-Geniez (423)
Penne (La)	Tartonne (501)
Pérusse (La)	Thoard (512)
Peyrescq	Thorame-Haute (524)
Piégut	Thorame-Basse (514)
Pin (Le)	Curbans (135)
Plan de Chaude	Tartonne (504)
Poil (Le)	Senez (Intro + 472-473)
Pompiéry	Seyne (477)
Pudayen	La Robine-sur-Galabre (394)
Quinson	Valbelle (549)
Reynier	Bayons (47-48)
Rioclar	Méolans-Revel (255)
Rivière (La)	Thorame-Haute (523)
Robine (La)	Moriez (293)
Robion	Castellane (81-82)
Rochebrune	La Robine-sur-Galabre (396)

Rocherousse	La Robine-sur-Galabre (392)
Roches (Les)	Claret (121)
Rouaine	Annot (15)
Rouainette	Ubraye (538-528)
Roubine (La)	Saint-Geniez (420)
Rouine (La)	Draix (157)
Rouinon	Bayons (43)
Rourebelle	Malijai (230)
Rousset	Gréoux-les-Bains (201)
Roussimal	Le Vernet (578)
Routte (La)	Verdaches (571)
Saint-Auban	Château-Arnoux (103)
Saint-Clément	Barles (30)
Saint-Didier	Valernes (564)
Saint-Estève	Hautes-Duyes (Intro + 207)
Saint-Jurson	Le Chaffaut (98)
Saint-Marcellin	Valernes (565)
Saint-Pons	Seyne (478)
Saint-Puech	Entrepierres (163)
Saint-Quentin	Oppedette (330)
Saint-Symphorien	Entrepierres (165)
Saint-Véran	Châteaufort (105)
Ségriès	Limans (220)
Sériège	Beaujeu (49 bis)
Sieyès (Les)	Digne (146)
Silve (La)	Mison (276)
Suyès	Châteauredon (111)
Taillas	Le Castellet (91-92)
Taloire	Castellane (86)
Tanaron	La Robine-sur-Galabre
Taravon	Volonne (588)
Taulane	Castellane
Tercier	Prads-Haute-Bléone (364)
Tournefort	Barras (31)
Tourniaires (Les)	Venterol (569)
Touyet (Le)	Ubraye (535)
Trévans	Estoublon (180)
Troins	Saint-André-les-Alpes (407)
Ubage	Dauphin (140)
Urtis	Venterol (568)
Valette (La)	Thorame-Basse (518)
Valsaintes	Simiane-la-Rotonde (489)
Vauclause	Allons
Vauplane	Soleilhas (497)
Vauvanès	Thoard
Vilhosc	Entrepierres (166)
Villars-Brandis	Castellane (87).
Villaudemard	Selonnet (469)
Ville d'Abas	Uvernet-Fours (542)
Villedieu	Valensole (556)
Villesèche	Les Omergues
Ville Vieille	Mirabeau (269)
Ville Vieille	Val-de-Chalvagne (552-553)

Ybourgues (Les)

Lardiers (221)

Table des matières

INTRODUCTION

1) Les sources d'archives, manuscrites et publiées

- . Les cartulaires
- . Les biens du chapitre de Digne en 1180
- . L'enquête de 1278 dans la baillie de Castellane
- . Les Pouillés du XIVe siècle
- . Les affouagements de 1315 et de 1471
- . Pouillés du diocèse de Riez de 1730
- . Les visites pastorales des évêques de l'Ancien Régime
- . Les expropriations révolutionnaires
- . Le coutumier de 1835
- . Les visites pastorales des évêques au XIXe siècle
- . L'enquête sur les lieux de culte de 1899
- . Les inventaires de 1906

2) Cartes et plans

- . Carte de Cassini
- . Cadastre napoléonien
- . Cartes IGN modernes

3) L'Archéologie et l'architecture

- . La Carte Archéologique de la Gaule
- . L'architecture

4) Les historiens

- . Simon Bartel, 1636
- . Honoré Bouche, 1664
- . Abbé Albert, 1783
- . Achard, 1787-1788
- . Abbé Féraud, 1849 et 1879
- . Répertoire des abbayes et prieurés, 1909 et 1935
- . Les monographies
- . L'Atlas Historique
- . L'association pour l'étude et la sauvegarde du patrimoine religieux de la Haute-Provence
- . Guides touristiques et Internet

NOTICES COMMUNALES

Suivent l'ordre alphabétique des communes

ESSAI DE DATATION

1) Les premières églises paroissiales rurales des origines au IXe siècle

2) Renouveau des monastères, fin Xe-XIIe siècle

3) Anciennes églises paroissiales castrales abandonnées, en ruine ou devenues chapelles

- . Eglises castrales disparues
- . Eglises castrales en ruine
- . Eglises castrales devenues chapelles

4) Chapelles de protection, d'ermitage et de pèlerinage

5) Eglises et chapelles succursales

CONCLUSION

Abréviations

Bibliographie

Index géographique